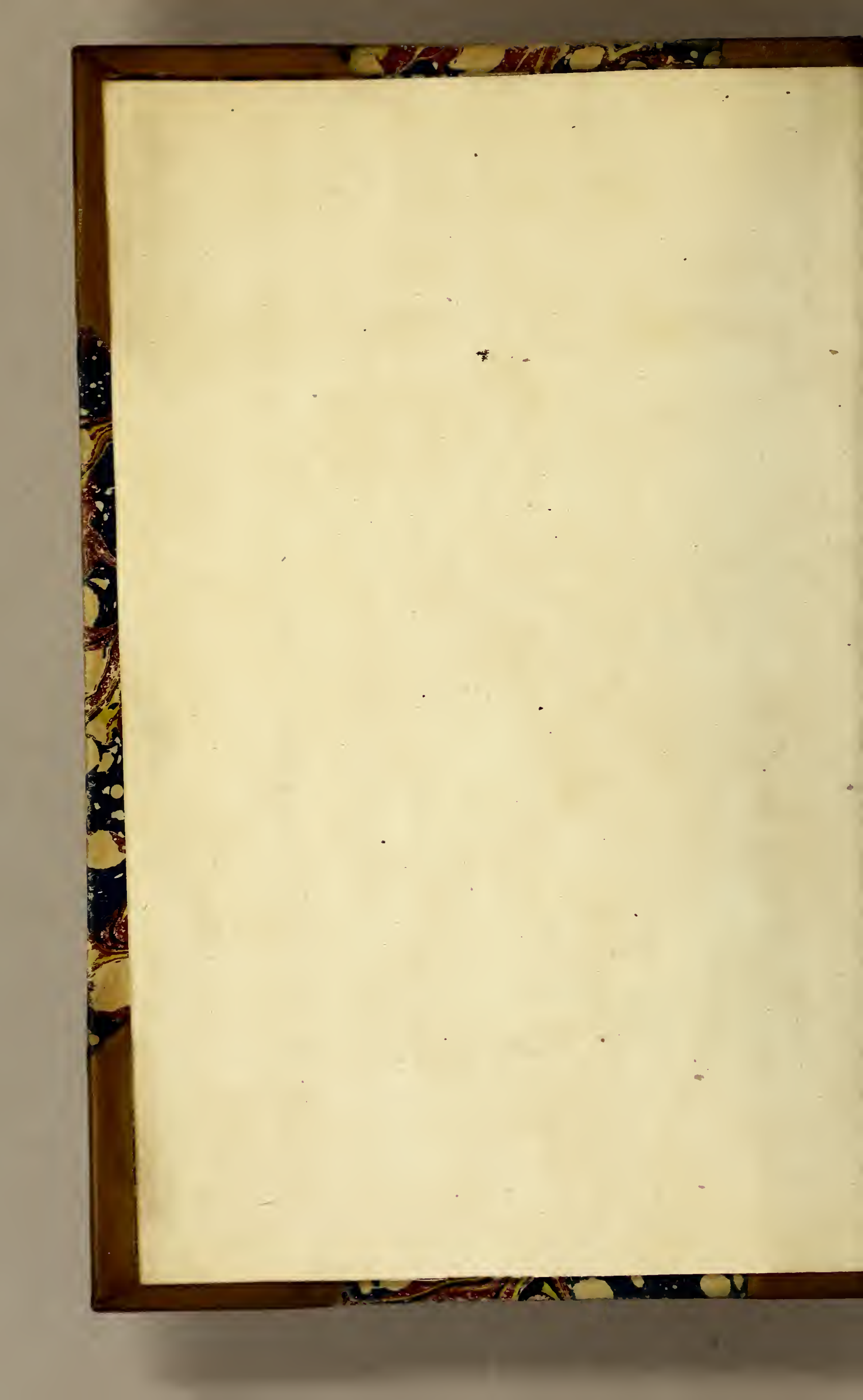
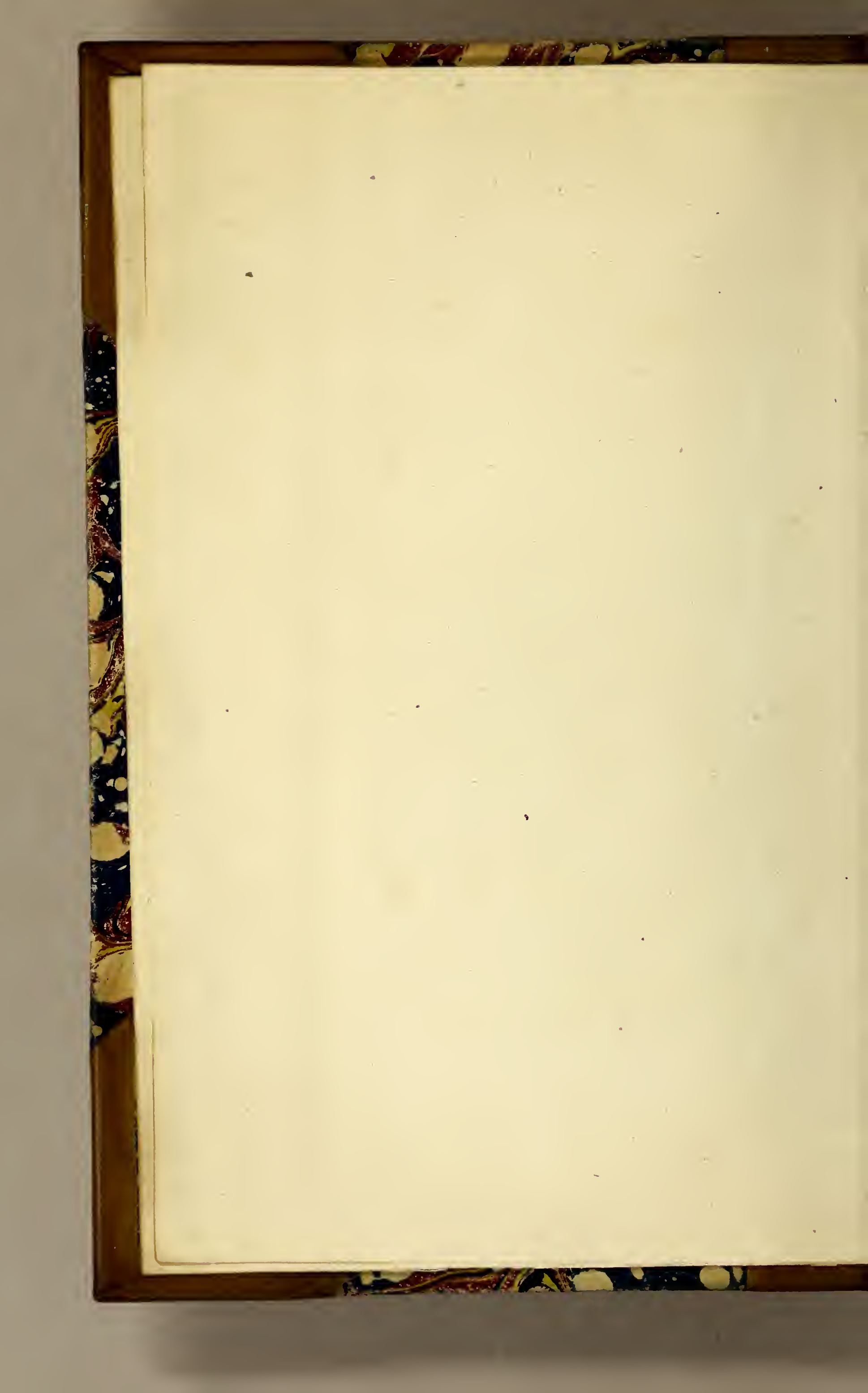
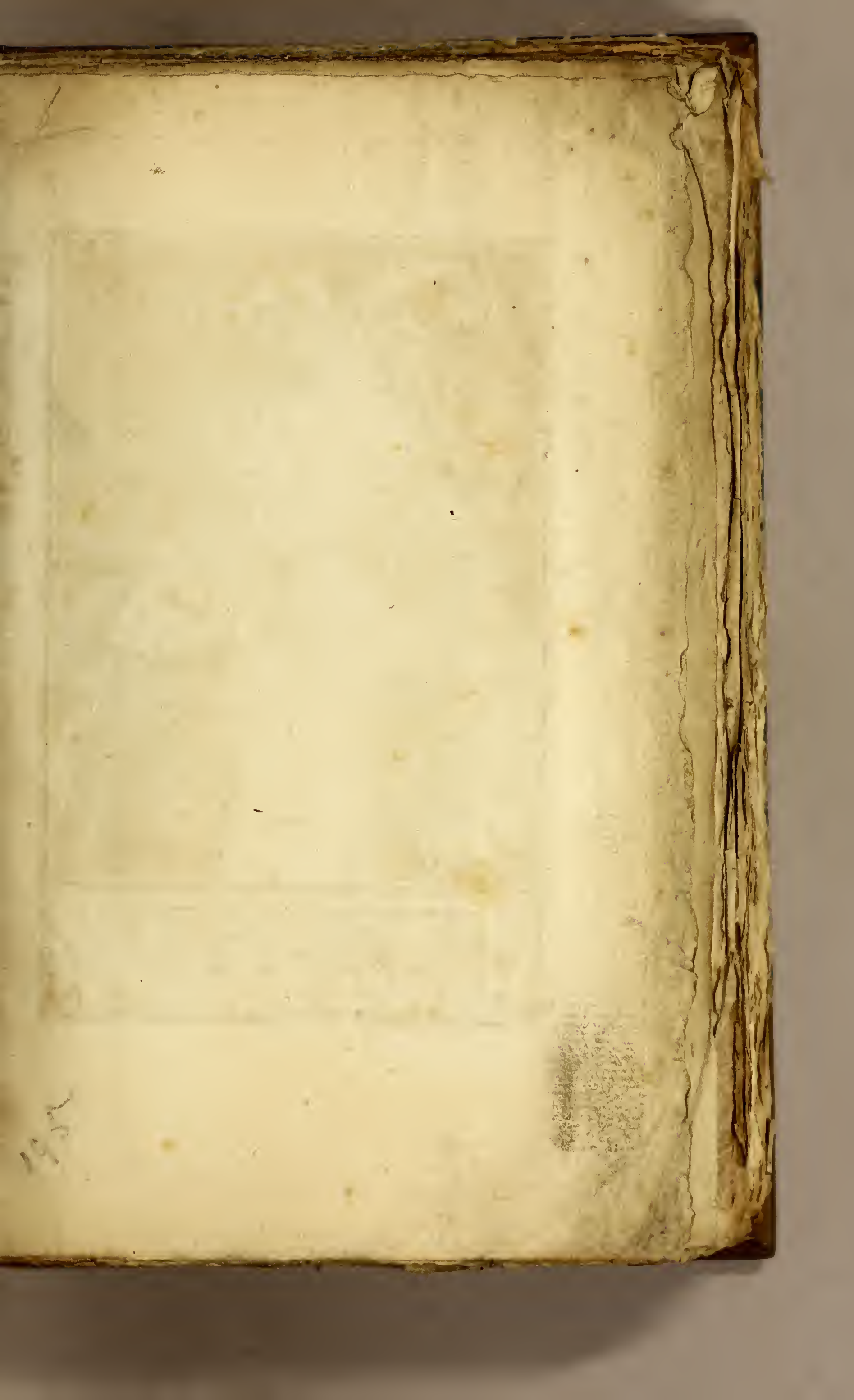



4278
GAUDEO.
John Carter Brown.





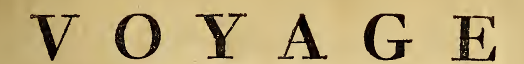






Mico Chlucco dit le Grand Guerrier
ou Roi des Siminoles.

Bovinet Sculp.



VOYAGE

DANS LES PARTIES SUD DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE;

Savoir : les CAROLINES septentrionale et méridionale, la GEORGIE, les FLORIDES orientale et occidentale, le pays des CHEROKÉES, le vaste territoire des MUSCOGULGES ou de la confédération CREEK, et le pays des CHACTAWS;

CONTENANT des détails sur le sol et les productions naturelles de ces contrées, et des observations sur les mœurs des Sauvages qui les habitent.

Par WILLIAMS BARTRAM.

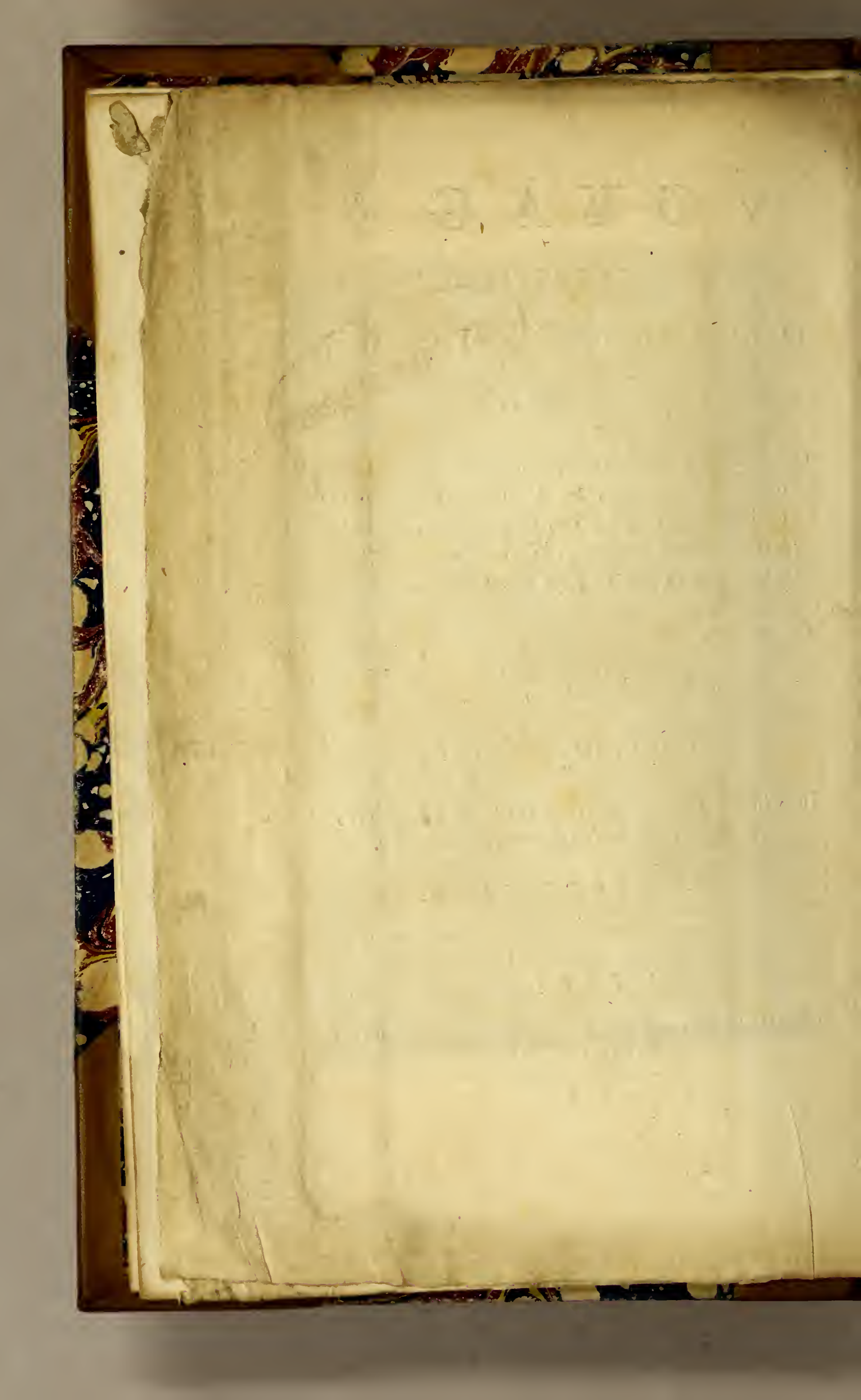
Imprimé à Philadelphie, en 1791, et à Londres, en 1792, et trad. de l'angl. par P. V. BENOIST.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 16.

AN IX.



Longitude du Méridien de l'Isle de Fer.

CARTE
DES CAROLINES Méridionale et Septentrionale, LA GEORGIE, LA FLORIDE, Orientale et Occidentale, LE PAYS DES CHEROKÉES, la Vaste Contrée DES MUSCOGULGES, ou la Confédération des Creks et Pays des Chataws.

Pour Servir à l'Histoire des Voyages de Williams Bartram
Par J.B. POIRSON Ingenieur Géographe, en 1799.

Lieues d'Espagne de 17 ½ au Deg.
5 10 15 20 25 30 35

Lieues Marines de 20 au Dégré
5 10 15 20 25 30 35 40

Lieues Communes de France de 25 au Dégré
5 10 20 30 40 50

Lieues Légales de Castille de 26 ⅔ au Dégré.
5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 53 ⅓

Milles Anglais d'usage de 50 au Dégré
5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

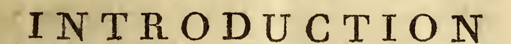
Milles Géographiques de 60 au Dégré.
5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120

Milles Statués Anglais de 69 ½ au Dégré.
5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120 130 139

Gravé par Blondeau, Rue des Francs Bourgeois N.º 131 près la Place Michel

Longitude du Méridien de Paris.

Ecrit par Miller, Rue Jacques N.º 52



INTRODUCTION
DE L'AUTEUR.

Les productions de la nature sont le premier objet qui doive attirer les regards d'un voyageur ; ce sont elles qui font la véritable distinction des climats. L'homme, le plus beau de ses ouvrages, a les premiers droits à notre attention : ses mœurs, ses moyens d'existence, les animaux qui le servent, les végétaux qui le nourrissent, tous les êtres qu'il emploie à son usage, sont dignes des observations de celui qui parcourt des contrées peu connues. Le lecteur décidera jusqu'à quel point l'auteur de ce livre a rempli ces obligations. Fils de John Bartram, botaniste du roi d'Angleterre, et membre de la société royale de Londres, il a reçu de ce savant assez de secours pour espérer que son ouvrage offrira, tant aux botanistes qu'aux zoologistes, quelques observations nouvelles et curieuses.

Parmi ces spectacles si riches, si variés, qu'étale à nos yeux la nature dans sa

splendeur, aucun peut-être ne proclame plus hautement la sagesse infinie de son auteur que le règne végétal. On ne se lasse point d'admirer cette éternelle succession de beautés, ces formes si diverses, et ces usages multipliés à chacun desquels quelque plante semble, exprès, avoir été appropriée.

Il est difficile de dire quelle est, d'un pôle à l'autre, la portion de la terre qui produit la plus grande variété de végétaux. Les tropiques offrent sans contredit ceux qui flattent le plus nos sens, tels que le *Myrtus communis*, *Myrtus caryophillata*, *Myrtus pimenta*, *Caryophillus aromaticus*, *Laurus cinnamom.*, *Laurus camphor.*, *Laurus persica*, *Nux mosch.*, *Illicium*, *Camellia*, *Punica*, *Cactus melocactus*, *Cactus grandiflora*, *Gloriosa superba*, *Theobroma*, *Adansonia digitata*, *Nyctantes*, *Psidium*, *Musa paradisica*, *Musa sapientum*, *Garcinia mangostana*, *Cocos nucifera*, *Citrus*, *Citrus aurantium*, *Cucurbita citrullus*, *Hyacinthus*, *Amaryllis narcissus*, *Poinciana pulcherrima*, *Crinum*, *Cactus cochineliifer.*

Mais les zones tempérées, qui comprennent une partie du globe bien plus considérable, et jouissent d'un climat bien plus propre à la subsistance et à la multiplication des animaux, ainsi qu'à la vigueur et à la perfection de l'espèce humaine, nous présentent des végétaux plus variés, plus imposans et plus utiles à l'homme par l'usage qu'il en a su faire.

A leur tête est le Froment, *Triticum cereale*, qui nous fournit le plus sain et le plus agréable des alimens : là se trouvent aussi la Vigne, *Vitis vinifera* ; le Riz, *Oryza* ; le Maïs, *Zea* ; le Poirier, *Pyrus* ; le Pommier, *Pyrus malus* ; *Prunus*, *Prunus cerasus*, *Ficus*, *Nectarin*, *Prunus apricus cydonia*. Viennent ensuite les majestueuses familles des arbres forestiers, comme le *Magnolia grandiflora* et le *Quercus semper virens*, qui forment les immenses et éternels ombrages des bords du Mississipi, de l'Alatamaha et de la Floride ; le superbe *Capressus disticha* de la Caroline et de la Floride, le beau Chêne d'eau, *Quercus hemispherica*, dont l'énorme tête, arrondie en forme de

demi-globe, aperçue de loin dans les savannes de la Caroline, offre l'image d'un bosquet entier; le gigantesque *Quercus tinctoria*, le *Platanus occidentalis*, les *Liquidambar styraciflua*, *Liriodendron tulipifera*, *Fagus castanea*, *Fagus silvatica*, *Juglans nigra*, *Juglans cinerea*, *Juglans pecan*, *Ulmus*, *Acer sacharinum*, Érable à sucre, de la Pensylvanie et de la Virginie; *Pinus phœnix*, *Pinus taeda*, *Magnolia acuminata*, *Nyssa aquatica*, *Populus heterophylla*, le *Gordonia lasianthus* à fleurs de la Caroline et de la Floride, *Pinus strobus*, *Pinus balsamica*, *Pinus abies*, *Pinus canadensis*, *Pinus larix*, *Fraxinus excelsior*, *Robinia pseudacacia*, *Guilandina dioica*, *Æsculus virginica*, *Magnolia acuminata*, de la Virginie, du Maryland, de la Pensylvanie, du New-Jersey, de New-York, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Ohio, et des régions de l'Ériès et des Illinois. Tels sont encore les arbrisseaux aromatiques, comme *Azalea coccinea*, *Azalea rosea*; *Rosa*, *Rhododendron*, *Kalmia*, *Syringa*, *Gardenia*, *Calycanthus*, *Daphne*, *Franklinia*, *Styrax*, et d'autres non moins célèbres.

La nature a imprimé à tous ses ouvrages des qualités diverses; mais il n'en est aucun dont les attributs ne montrent la toute-puissance de leur auteur, et ne méritent à-la-fois notre admiration et notre reconnaissance. L'élégant Palmier, le superbe *Magnolia,* semblent empreints de sa magnificence et de sa dignité. Le Chêne verd, *Quercus semper virens* (1), nous inspire par son épais ombrage une sorte de vénération. La grâce semble appartenir au *Carica papaya*, la fierté au Lys, la gentillesse au *Kalmia latifolia* et à l'*Azalea coccinea;* tandis que l'*Ilicium floridanum*, le *Crinum floridanum*, le *Convallaria majalis* des Cherokées, et le *Calycanthus floridus*, nous embaument de leurs parfums, et nous charment par leur beauté. Moins flatteuses, d'autres plantes sont plus utiles: le Froment, le Riz, le Maïs, la Pomme-de-terre, le Navet, l'Orchys, etc. nous nour-

(1) *Quercus semper virens, foliis oblongis, sinuatis, obtusis, perennantibus, pedunculis glandium longissimis.* Celui que, dans quelques provinces de France, on appelle Chêne verd, est le *Quercus Ilex, foliis oblongo ovatis, subtùs tomentosis, integerrimis,* ou *Yeuse.* N. d. T.

rissent; le Chanvre et le Lin nous fournissent des vêtemens; et de nombreuses familles, telles que l'*Hyssopus thymus*, *Anthemis nobilis*, *Papaver somniferum*, *Quinquina*, *Rheum rhabarbarum*, *Pisum*, abondent en qualités médicinales. C'est ainsi qu'utiles ou brillantes, toutes sont également dignes de nos regards, toutes servent ou à nos besoins ou à nos plaisirs.

Quelques végétaux semblent distingués par des singularités, soit dans leurs parures, comme la Tulippe, la Fritillaire, le Colchique, etc.; d'autres nous surprennent par leurs formes, comme le *Nepenthes distillatoria*, *Ophrys insectoria*; *Cypripedium calceolus*, *Hydrangia quercifolia*, *Bartramia bracteata*, *Viburnum canadense*, *Bartsia*, etc.

Parmi les fleurs qui décorent nos prairies américaines, l'œil s'arrête de préférence sur la *Chironia*, l'*Ophrys*, le *Limodorum*, l'*Arethusa pulcherrima*, la *Sarracenia purpurea*, *Sarracenia galeata*, *Sarracenia lacunosa*, *Sarracenia flava*. Plus on considère celle-ci, plus on en admire la structure : sa fleur semble être un

dais d'étoffe jaune, dont les pétales soyeux forment les rideaux ; ses feuilles roulées ont l'air de cornes d'abondance. Chacune contient environ une pinte d'une eau fraîche, limpide, pure comme la rosée du matin. La nature les a pourvues d'une espèce de frange ou de paupière qui, en fermant l'entrée, empêche qu'il n'y tombe, dans les fortes pluies, une trop grande quantité d'eau, dont le poids pourrait faire plier et renverser les feuilles de façon qu'elles ne se relèveraient jamais. Les nervures parallèles qui les soutiennent, sont si roides et si cassantes que la feuille se brise infailliblement quand on la courbe jusqu'à lui faire former un angle droit. Aussi pensé-je que les eaux qui se rassemblent dedans, proviennent des gouttes qui rejaillissent en tombant sur les autres parties de la plante, ou de celles qui, chassées par les vents, arrivent horizontalement, et sont poussées vers l'ouverture de la feuille au moment où le vent en soulève la paupière. Ces cils pendans dirigent vers l'entonnoir les vapeurs condensées ; ils servent aussi à interdire le retour aux insectes qui, tentés de sucer la liqueur sucrée qui trans-

pire de la surface intérieure du tube, y périssent par milliers. Ces eaux cachées servent probablement à nourrir, à rafraîchir la plante ; elles sont destinées peut-être à l'abreuver dans les cas de sécheresse ou d'autres accidens ; car ces plantes habitent principalement les basses savannes, sujettes à être inondées par les pluies. Quoique je ne sois pas de l'avis que les végétaux ne prennent leur nourriture que par leurs parties supérieures, la tige, les branches et les feuilles, et que leurs parties inférieures, telles que les racines et les chevelus, ne sont utiles qu'à les maintenir dans leur position, je crois cependant qu'elles imboivent l'eau des pluies et des rosées par des pores infiniment petits qui se trouvent sur les deux surfaces des feuilles, des branches et des tiges, et qui probablement communiquent avec les petits vaisseaux ou conduits auxiliaires. Peut-être aussi les rosées et les pluies, en resserrant ces pores par leur fraîcheur, empêchent-elles une trop forte transpiration, et contribuent-elles ainsi à rendre de la vigueur à celles qui, dans les temps chauds et secs, semblent souffrir du défaut

d'eau. Mais les insectes que prennent les feuilles de ces plantes, et qui se corrompent dans ce liquide, servent-ils à la nutrition de la plante? c'est ce qu'on ne peut déterminer. Toutes les *Sarracenia* sont preneuses de mouches; telle est aussi la *Drosera rotundifolia*.

Ce qui est vraiment admirable, ce sont les propriétés de la *Dionea muscipula*. Avançons près de ce ruisseau qui en est bordé : voyez s'ouvrir ces lobes vermeils; leurs ressorts sont tendus, ils sont prêts à saisir l'insecte sans défiance; voyez comme une des feuilles se replie sur une mouche, qui fait, pour s'échapper, de vains efforts. Une autre a pris un petit ver; elle s'en saisit et ne le lâchera pas. Comment, en voyant ces jeux de la nature, n'être pas tenté de croire qu'elle a donné aux végétaux quelque sentiment, quelques facultés analogues à celles que nous admirons dans les animaux? Ils ont, comme ceux-ci, l'action, la vie, le mouvement spontanée. Nous trouvons dans cette plante tout ce qui indique l'intention et la volonté.

Quelle puissance ou quelle faculté dirige

les vrilles de la Courge, de la Vigne, de la *Momordica,* et des autres plantes grimpantes vers les rameaux de l'arbre qui peut les soutenir? On les voit constamment s'étendre, s'alonger, et, comme les doigts de l'homme, chercher à se saisir de tout ce qui est à leur portée, comme si elles avaient des yeux pour l'apercevoir. L'ont-elles atteint, elles se replient en spirale, et par cet artifice ajoutent à leur prise une force nouvelle. Ainsi disposées, elles s'alongent ou se resserrent au besoin, suivent le mouvement de la branche qui les soutient, et résistent par leur élasticité aux violens coups de vent qui pourraient les rompre. Est-ce un instinct aveugle qui les conduit, ou la main du Tout-puissant prend-elle, elle-même, la peine de les guider?

Il y a peut-être plus d'analogie que nous ne croyons entre le principe de vie des animaux et celui des végétaux. En quoi, par exemple, diffèrent essentiellement les semences des légumineuses, celles des fruits à noyaux et les œufs des *Tribus ovipares,* telles que les oiseaux, les serpens, les

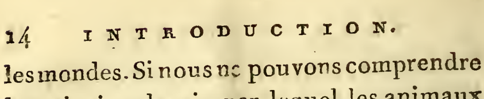
insectes, ou le frai des poissons? Comparez les premiers instans de leur existence. Les graines des végétaux, comme les œufs des ovipares, ne sont elles pas fécondées par l'union des deux sexes? Les uns comme les autres ne se vivifient-ils pas à l'aide de la chaleur qui les fait éclore? L'embryon animal, comme la jeune plante, ne se développe-t-il pas peu à peu, et n'arrive-t-il pas à son point de maturité en passant par tous les degrés de l'accroissement. Les physiologistes conviennent que le travail de la génération, dans les animaux vivipares, est absolument le même, quoiqu'il se fasse d'une manière moins apparente. Les procédés que suit la nature dans la production des plantes et dans celle des animaux ovipares, sont plus distincts; ils ont entre eux une analogie plus visible qu'avec ceux qu'elle emploie pour les animaux vivipares.

Quant à la faculté d'émettre des sons, et à celle de se mouvoir, qui semblent distinguer particulièrement les animaux des végétaux, ceux-ci ne manquent pas de quelques compensations. Immobiles à la place

où la nature les a plantés, ils ont mille moyens pour étendre au loin leurs nombreuses familles. Certaines graines, par exemple, dont la pulpe sert de nourriture à divers animaux, le Raisin, la Noix, le Smilax, les Pois et mille autres, passent plusieurs jours dans l'estomac des pigeons et d'autres oiseaux, sans en être endommagées. Elles sont ainsi transportées au bout du monde, traversent les mers, et vont germer loin de la terre qui les vit naître. Quelques-unes, peut-être, ont besoin de cette préparation que leur donne la chaleur animale qui ramollit leur enveloppe, ou dissout le gluten qui les enduit. Un léger duvet, une membrane étendue en forme d'aile, donnent à d'autres la facilité d'être enlevées par les vents, et portées rapidement d'un climat à l'autre; celles-ci, pourvues de crochets, de pinces, s'attachent aux poils des animaux qui passent à côté d'elles, et voyagent avec eux. D'autres encore sont renfermées dans des péricarpes qui, lorsqu'elles sont mûres, s'ouvrent avec violence, et par une élasticité naturelle les dispersent à une grande distance. Quelques-unes, comme celles des mousses et

des fungus, sont si ténues, que, légères et invisibles, elles voltigent avec l'air, et parcourent avec lui la surface du globe.

Si des végétaux nous portons nos regards sur les animaux, quels sujets ceux-ci ne fournissent-ils pas à l'admiration et à la reconnaissance. Les uns, comme le mammoth, l'éléphant, la baleine, le lion, le crocodile, nous étonnent par leur énorme stature ou leur force prodigieuse; d'autres nous surprennent par leur agilité, ou enchantent nos regards par la beauté de leurs couleurs, et l'élégance de leurs formes. Plusieurs sont nos amis, nos serviteurs; ils nous vêtissent de leur parure, ou nous aident dans nos travaux. L'habitude nous rend insensibles au spectacle de ces merveilles: mais combien devrait nous paraître admirable l'organisation de ces êtres animés qui ont avec nous tant de rapports. L'infinie variété de leurs figures, et leur uniformité constante, dans les mêmes races, sont pour nous également incompréhensibles; et cependant ces êtres si surprenans ne sont qu'un des moindres ouvrages de cet être tout-puissant qui a créé



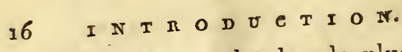
les mondes. Si nous ne pouvons comprendre le principe de vie par lequel les animaux sentent et se meuvent, comment pourrions-nous concevoir le principe de toute existence, cet esprit infini qui pénètre tout, qui trace la marche des corps célestes, et donne à l'homme la parole, l'action et la pensée.

Nous supposons aux animaux une sensibilité différente de la nôtre ; nous regardons leurs affections comme une espèce d'impulsion mécanique à laquelle nous avons donné le nom d'instinct, et qui nous semble très-inférieure à notre raison.

Nous ne pouvons nier pourtant que les plus purs, les plus précieux de nos sentimens, tels que l'amour paternel, la piété filiale, la constance et la fidélité, ne se trouvent chez eux dans un degré égal et quelquefois supérieur à celui dans lequel nous les éprouvons.

En voyageant sur la côte orientale de l'isthme de la Floride, et remontant dans un canot la branche sud de la rivière Musquito, nous remarquâmes, près des

bords et sur les îles de la rivière, des ours et des daims : les ours mangeaient des fruits du petit *Chamaerops* nain rampant (ils sont de la grosseur et de la forme des dattes ; c'est un aliment très-sain et très-agréable). Nous aperçumes ainsi dans la journée onze ours ; notre vue ne paraissait pas les effrayer le moins du monde. Le soir, mon chasseur, qui était un excellent tireur, dit qu'il en voulait tuer un pour en avoir l'huile et la peau ; car nous avions, à bord du canot, assez de provisions pour n'avoir pas besoin de leur chair. En ayant donc vu deux, nous gouvernâmes avec précaution pour les approcher, et nous gagnâmes la rive opposée, afin de nous avancer à l'abri d'une petite île, que nous tournâmes, jusqu'à un point d'où nous espérions avoir les ours à portée. Mais, trouvant alors que nous en étions encore trop éloignés, et voyant qu'il fallait absolument nous montrer, nous n'eûmes d'autre ressource que de nous approcher obliquement. A ce moyen, nous arrivâmes par degrés près de nos victimes sans qu'elles nous remarquassent. Lorsque nous fûmes à portée, le chasseur tira son coup,



et étendit mort sur la place le plus grand des deux ours. L'autre, alors, ne paraissant nullement effrayé du bruit du fusil, s'approcha du mort, le flaira, le mania, et, semblant très-affligé, commença à gémir et à regarder d'abord en l'air, puis de notre côté, puis se mit à crier comme un enfant. Tandis que notre bateau s'approchait, le chasseur rechargeait son arme, afin de tirer le second, qui était un jeune ourson; l'autre était probablement la mère. Les cris continuels de cet animal privé de sa protectrice, m'affectèrent sensiblement : je me sentis touché de compassion; et, me reprochant d'avoir été, en quelque sorte, complice de cette mort qui me parut alors une action cruelle, j'intercédai auprès du chasseur pour qu'il épargnât la vie de l'ourson. Mais mes prières furent inutiles; l'habitude avait rendu cet homme insensible aux émotions des animaux : nous n'étions plus qu'à quelques toises de l'innocente bête; il lâcha son coup, et coucha l'enfant sur le corps de la mère.

En observant, avec quelque attention, les animaux dans leur conduite, on trouve des

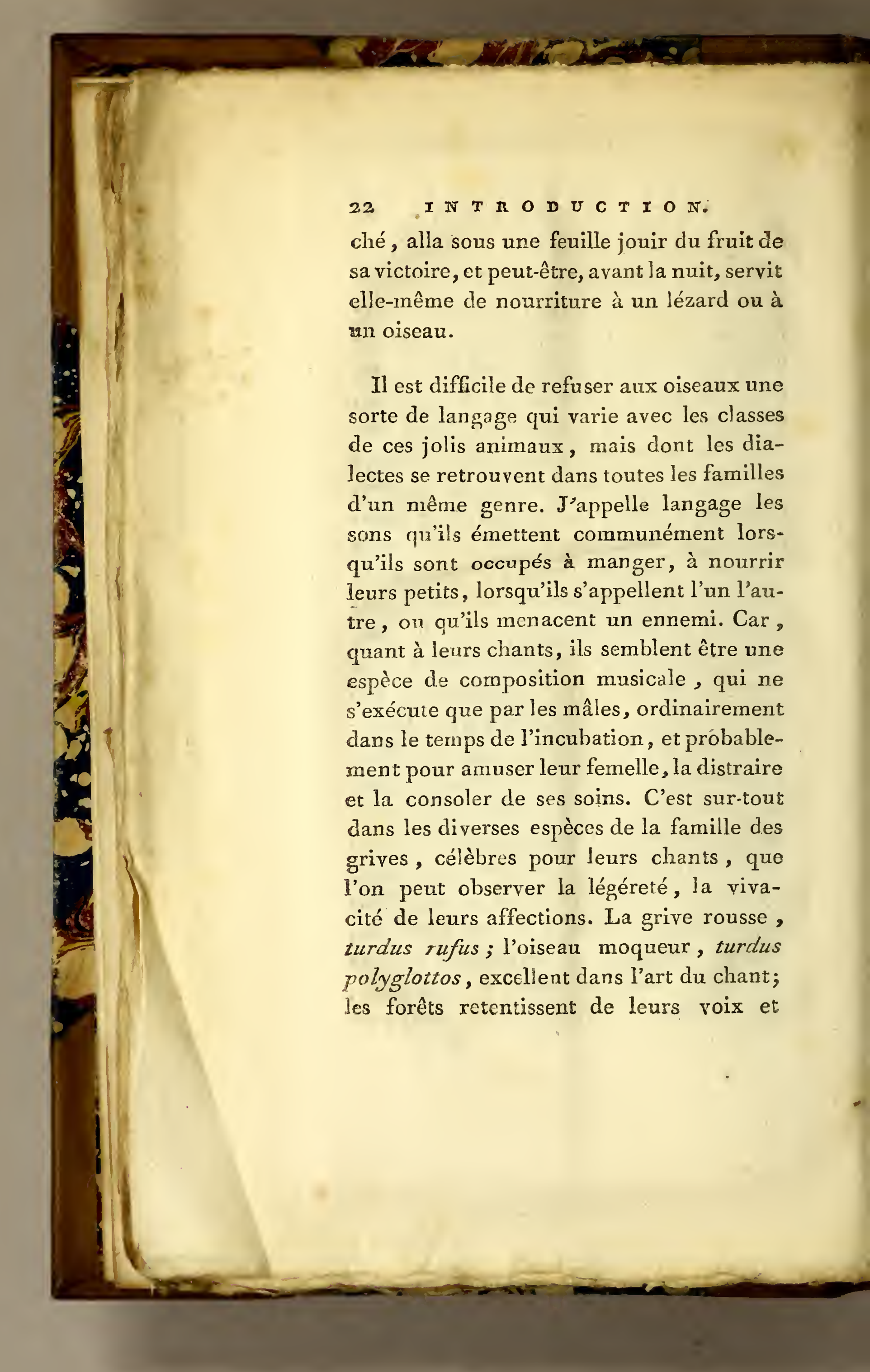
des exemples fréquens de réflexion, de prudence et de persévérance. Le lendemain du meurtre des ours, tandis que mes compagnons de voyage levaient nos tentes, et se préparaient à se rembarquer, je voulus faire seul une petite promenade botanique; et, traversant un isthme étroit de monticules sablonneux, qui séparait la rivière de la mer, je parcourus une colline assez élevée, dont le sommet, couronné de Palmiers, était environné d'un bosquet d'orangers. Cette colline, dont le pied était baigné d'un côté par les flots de la rivière Musquito, et de l'autre par les vagues de la mer, avait environ cent toises de diamètre, et semblait être en entier composée de coquilles marines. Je longeai la côte pendant environ un quart de mille, et je parvins à une forêt d'*Agave vivipara :* je donne le nom de forêt à ce groupe de plantes herbacées, parce que les hampes ou tiges de leurs fleurs avaient près de trente pieds de haut; leurs sommités se divisaient symétriquement comme les branches d'un arbre pyramidal; et ces plantes, très-pressées l'une contre l'autre, occupaient un espace de plusieurs acres.

Lorsque leurs graines sont mûres, elles germent et poussent sur les branches mêmes jusqu'à ce que la hampe se dessèche et meure. Les jeunes plantes, alors, tombent par terre, se fixent dans le sable et y poussent des racines : la plante atteint une prodigieuse grosseur avant que la hampe parte de son centre. Après avoir contemplé ce singulier bosquet, je m'approchai des buissons qui bordaient la rivière. Quoique nous fussions avancés dans le mois de décembre, les arbrisseaux aromatiques semblaient en pleine fleur. Le Myrte à larges feuilles, l'*Erythrina corallo-dendron*, le *Cactus cochinellifer*, le *Cacalia suffruticosa*, et particulièrement le *Rizophora conjugata*, qui bordaient l'eau salée de la rivière, et trempaient dedans leurs branches alongées, étaient couverts de belles fleurs blanches d'une odeur délicieuse, dont l'éclat ainsi que le parfum attiraient plusieurs beaux papillons de deux ou trois espèces. Il y en avait un noir, dont les ailes supérieures étaient longues, étroites, marquées de bandes transversales d'un jaune pâle, avec quelques taches écarlate auprès du corps. Une autre es-

pèce remarquable par sa beauté était d'une grandeur singulière ; les ailes en étaient ondulées et obtusément crénelées autour de leurs extrémités : la paire inférieure se terminait près du corps par une queue longue, étroite et fourchue ; le fond de sa couleur était un petit jaune rayé transversalement de bandes obliques d'un léger bleu céleste, dont les extrémités, ornées de petits yeux formés par des cercles bleus et rouges, ressemblaient à un superbe chapelet. Mais le plus grand nombre était d'une espèce blanche comme la neige, ayant de grandes ailes dont l'extrémité, légérement crénelée et ciliée, formait une espèce de frange faiblement marquée de petits croissans noirs ayant les pointes tournées vers le bas ; sur les ailes inférieures près du corps, étaient réunis en forme de grappe plusieurs petits cercles rouges et bleus. Le nombre de ces insectes était incroyable ; il semblait à peine y avoir une fleur pour chaque papillon ; ils voltigeaient comme un nuage suspendu autour de ces odorans arbrisseaux. D'autres insectes, particulièrement plusieurs espèces d'abeilles, venaient avec eux partager ces trésors.

Comme je cueillais quelques fleurs sur les branches, j'aperçus sur une feuille une araignée d'une énorme grosseur, du genre *Araneus saliens*. En me voyant, elle me regarda hardiment, et se dressa comme pour se disposer à sauter sur moi. Son corps était à-peu-près gros comme un œuf, d'une couleur jaunâtre, et couvert, ainsi que ses jambes, d'un duvet court et soyeux. Au haut de l'abdomen était une tache ronde rouge, ou *ocellus*, entourée d'un cercle noir. Lorsque je fus revenu de ma surprise, observant que le prudent animal s'était retiré à couvert, je m'en rapprochai, et je découvris que je l'avais surpris au milieu des attaques qu'il livrait aux insectes. Je résolus donc de le suivre dans ses procédés. Bientôt je reconnus que l'objet de sa poursuite était une grosse abeille, *apis bombylicus*, qui parcourait les fleurs et les dépouillait de leur nectar. Le rusé chasseur conduisait son attaque avec toute la prudence, toute la circonspection et la persévérance d'un siminole qui guette un chevreuil. Il avançait à pas lents, détournés, se cachait à l'abri des feuilles ou derrière les tiges; et, lorsqu'il voyait l'abeille

occupée au fond d'une fleur, il faisait un saut pour s'approcher : mais, à l'instant, il se mettait hors de sa vue, se retirant derrière un rameau ou une feuille, et me regardait en même temps d'un œil fixe et perçant. Parvenu à deux pieds de sa proie, et voyant l'abeille attentive à sucer une fleur, le dos tourné de son côté, il s'élança sur elle, la saisit par le corps et les épaules, et, dans le moment, l'un et l'autre disparurent. Je crus d'abord que l'abeille avait emporté l'araignée : mais, à ma grande surprise, elles reparurent ensemble suspendues à l'extrémité d'un long fil élastique, que celle-ci, avant de sauter de sa dernière station, avait adroitement fixé sur la feuille d'où elle était partie. La rapidité du vol de l'abeille, qui cherchait à s'évader des griffes de son ennemie, permettait à peine à l'œil de les suivre ; mais enfin, fatiguée de tourner tantôt d'un sens tantôt de l'autre, au bout d'un demi-quart d'heure, entièrement épuisée par ses efforts et les blessures répétées de son bourreau, l'abeille perdit tout mouvement. Bientôt elle expira dans les serres de l'araignée, qui, remontant le câble qu'elle avait atta-



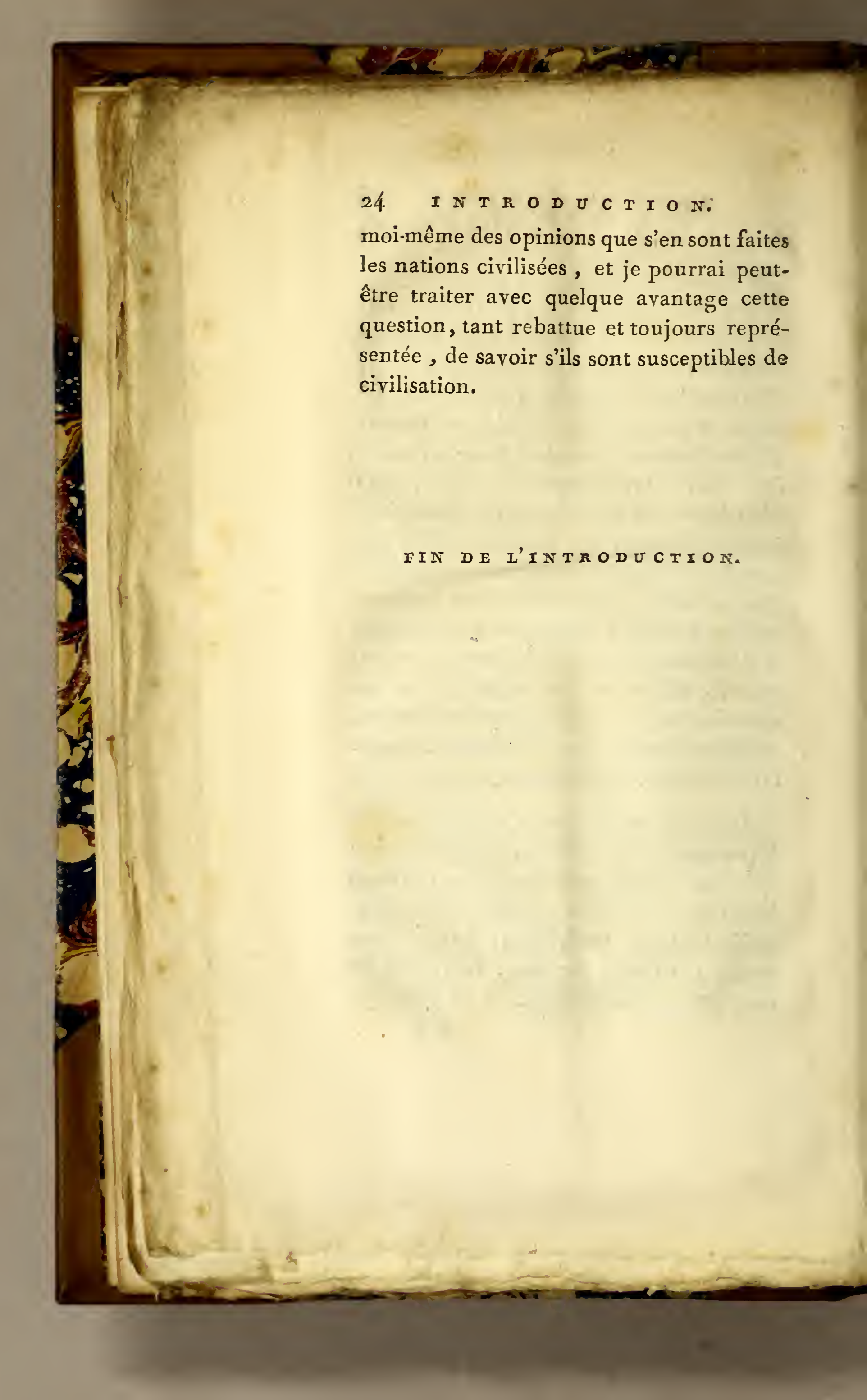
ché, alla sous une feuille jouir du fruit de sa victoire, et peut-être, avant la nuit, servit elle-même de nourriture à un lézard ou à un oiseau.

Il est difficile de refuser aux oiseaux une sorte de langage qui varie avec les classes de ces jolis animaux, mais dont les dialectes se retrouvent dans toutes les familles d'un même genre. J'appelle langage les sons qu'ils émettent communément lorsqu'ils sont occupés à manger, à nourrir leurs petits, lorsqu'ils s'appellent l'un l'autre, ou qu'ils menacent un ennemi. Car, quant à leurs chants, ils semblent être une espèce de composition musicale, qui ne s'exécute que par les mâles, ordinairement dans le temps de l'incubation, et probablement pour amuser leur femelle, la distraire et la consoler de ses soins. C'est sur-tout dans les diverses espèces de la famille des grives, célèbres pour leurs chants, que l'on peut observer la légéreté, la vivacité de leurs affections. La grive rousse, *turdus rufus*; l'oiseau moqueur, *turdus polyglottos*, excellent dans l'art du chant; les forêts retentissent de leurs voix et

de celle de la grive des bois, *turdus minor*.

Il y a des familles d'oiseaux dans lesquelles les femelles chantent aussi-bien que les mâles; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans ces espèces, le mâle et la femelle se partagent les soins domestiques, et travaillent en commun à la construction des nids, à l'incubation des œufs, à la nourriture des petits, etc. etc. Le loriot, *icterus catesby*, en est un exemple: la femelle de l'*icterus minor* est plus belle et plus brillante que le mâle; dans quelques espèces d'oiseaux, les adultes nourrissent et défendent des petits de leur propre espèce, ou d'autres que leurs parens ont abandonnés. Il paraît que tous les oiseaux, et même les granivores, se nourrissent principalement de substances animales.

Aux observations que m'auront fournies les animaux et les plantes, j'aurai occasion d'en joindre d'un autre genre sur des êtres bien plus dignes de notre attention, puisqu'ils sont nos semblables. Ayant beaucoup, dans mes voyages, fréquenté les sauvages de l'Amérique, j'ai pu juger par



moi-même des opinions que s'en sont faites les nations civilisées, et je pourrai peut-être traiter avec quelque avantage cette question, tant rebattue et toujours représentée, de savoir s'ils sont susceptibles de civilisation.

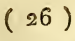
FIN DE L'INTRODUCTION.

VOYAGE
DANS LES PARTIES SUD DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur fait voile de Philadelphie, et arrive de Charlestown d'où il commence ses Voyages.

Invité par le docteur Fothergill de Londres à parcourir les Florides et les parties occidentales de la Caroline et de la Géorgie pour y rechercher des objets curieux et rares d'histoire naturelle, principalement dans le règne végétal, je partis, au mois d'avril 1773, pour Charlestown, dans la Caroline méridionale, à bord d'un brigantin paquebot de Charlestown, commandé par le capitaine Wright: avec nous partit le bricq.... capitaine Mason, destiné pour le même port. Nous descendîmes la Delaware par un fort beau temps,

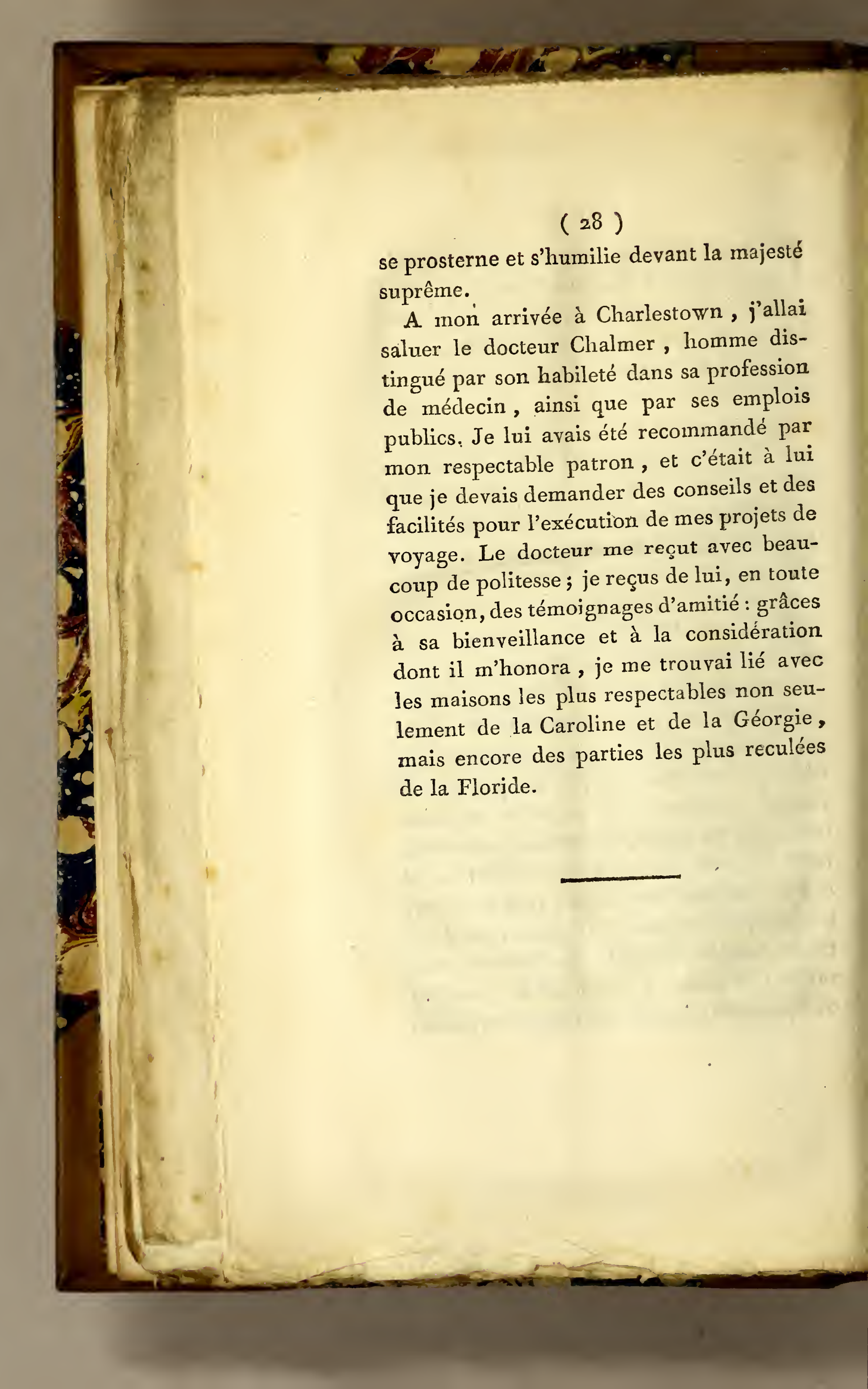


dans un espace de cent cinquante milles, jusqu'au cap Henlopen, où les deux vaisseaux entrèrent de conserve dans l'Océan. Après vingt-quatre heures d'une heureuse navigation, nous vîmes les vents s'élever, la mer se grossir, et nous essuyâmes une véritable tempête.

La fureur des vents dura pendant près de deux jours et deux nuits : l'orage endommagea beaucoup nos voiles, brisa une partie de nos meubles, et retarda considérablement notre passage. Le temps s'étant enfin calmé, nous eûmes une jolie brise du nord-ouest, qui dura pendant quatre ou cinq jours; puis elle sauta au nord, et enfin au nord-est. Le matin du dixième jour, après notre départ de Henlopen, nous aperçûmes au vent une voile : bientôt nous reconnûmes que c'était le bâtiment du capitaine Mason, qui, peu de temps après, nous joignit. Nous nous hélâmes réciproquement, très-aises de nous revoir, après avoir couru tant de dangers. Il avait beaucoup souffert de l'orage; mais heureusement il avait trouvé un abri au cap Hatteras. En passant près de nous, il nous jeta à bord dix ou douze bass,

grand et délicieux poisson, dont il avait pris une grande quantité dans le port où il avait été obligé de relâcher. Il arriva le même soir à Charlestown, où nous entrâmes le lendemain, sur les onze heures du matin.

Quand on n'a point voyagé sur mer, on essaierait vainement de se faire une idée de la beauté des objets qu'elle présente à vos regards. Cette immense et monotone étendue, cette perpétuelle agitation, l'horrible aspect des flots soulevés par un vent impétueux, l'éclat argenté dont ils brillent lorsqu'une nuit tranquille et un beau clair de lune succèdent à un jour d'orage; les monstres qui de temps en temps viennent respirer à fleur d'eau les milliers d'oiseaux qui en rasent la surface; et, lorsque le navire approche de terre, le coup d'œil ravissant qu'offrent les premiers côteaux dorés par le soleil, l'émersion successive des hauteurs, des rochers, des arbres et des habitations humaines; tout concourt à saisir l'imagination, à l'émouvoir. Une crainte secrète se mêle à une vive admiration: l'homme, rappelé par la grandeur du spectacle au sentiment de sa petitesse,

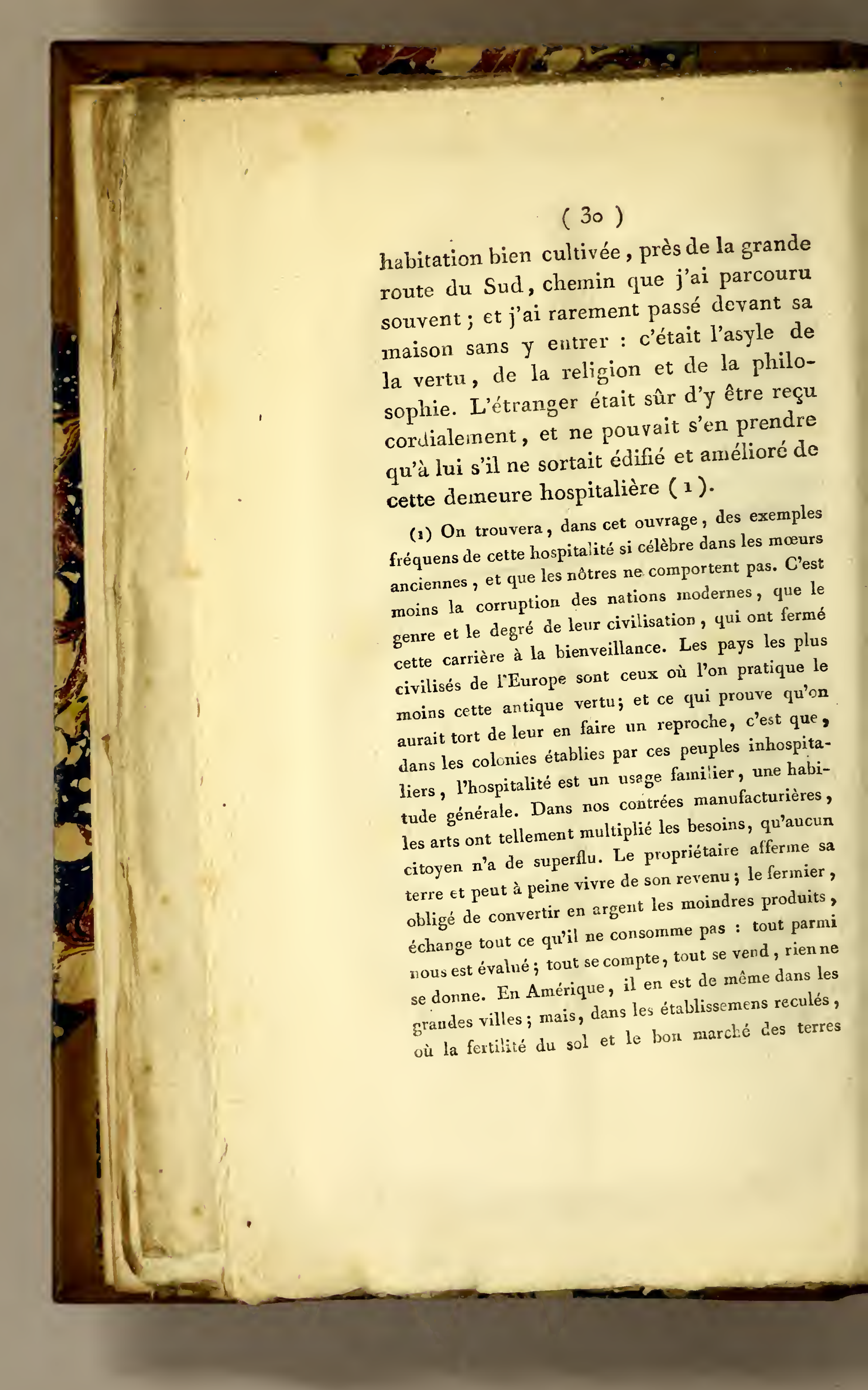


se prosterne et s'humilie devant la majesté suprême.

A mon arrivée à Charlestown, j'allai saluer le docteur Chalmer, homme distingué par son habileté dans sa profession de médecin, ainsi que par ses emplois publics. Je lui avais été recommandé par mon respectable patron, et c'était à lui que je devais demander des conseils et des facilités pour l'exécution de mes projets de voyage. Le docteur me reçut avec beaucoup de politesse; je reçus de lui, en toute occasion, des témoignages d'amitié : grâces à sa bienveillance et à la considération dont il m'honora, je me trouvai lié avec les maisons les plus respectables non seulement de la Caroline et de la Géorgie, mais encore des parties les plus reculées de la Floride.

CHAPITRE II.

Le printemps ne faisait que de commencer, et la végétation n'était pas assez avancée à la Caroline pour que je fusse tenté d'aller, de suite, visiter les parties occidentales de cet état. Je pris, en conséquence, le parti de faire une excursion dans la Géorgie. Je m'embarquai sur un bâtiment côtier ; et vingt - quatre après j'arrivai à Savanna, capitale de ce pays. Sir J. Wright, le gouverneur, à qui je fis part de mon projet, me reçut avec beaucoup d'égards et de bonté, et me dōnna, pour les principaux habitans du pays, des lettres qui me furent fort utiles. Une autre circonstance heureuse accompagna mon arrivée: l'assemblée siégeait alors à Savanna : plusieurs de ses membres étant logés dans la même maison que moi, je fis ainsi connaissance avec des gens estimables, qui m'engagèrent à les aller voir chez eux quand mon passage m'en fournirait l'occasion. L'un entre autres était l'honorable B. Andrews, homme distingué par son patriotisme éclairé, son éducation et son caractère. Il demeure dans une



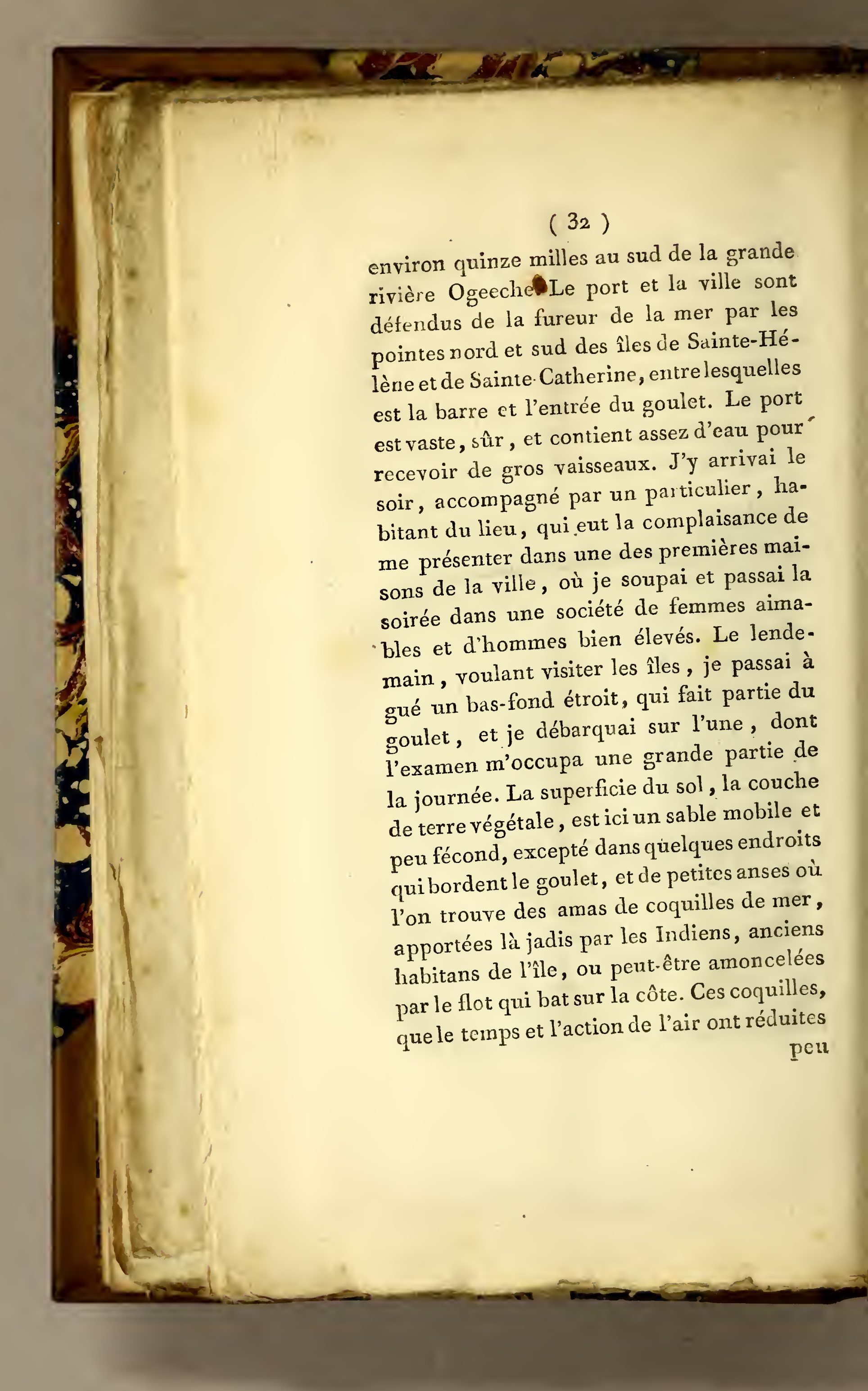
habitation bien cultivée, près de la grande route du Sud, chemin que j'ai parcouru souvent; et j'ai rarement passé devant sa maison sans y entrer : c'était l'asyle de la vertu, de la religion et de la philosophie. L'étranger était sûr d'y être reçu cordialement, et ne pouvait s'en prendre qu'à lui s'il ne sortait édifié et amélioré de cette demeure hospitalière (1).

(1) On trouvera, dans cet ouvrage, des exemples fréquens de cette hospitalité si célèbre dans les mœurs anciennes, et que les nôtres ne comportent pas. C'est moins la corruption des nations modernes, que le genre et le degré de leur civilisation, qui ont fermé cette carrière à la bienveillance. Les pays les plus civilisés de l'Europe sont ceux où l'on pratique le moins cette antique vertu; et ce qui prouve qu'on aurait tort de leur en faire un reproche, c'est que, dans les colonies établies par ces peuples inhospitaliers, l'hospitalité est un usage familier, une habitude générale. Dans nos contrées manufacturières, les arts ont tellement multiplié les besoins, qu'aucun citoyen n'a de superflu. Le propriétaire afferme sa terre et peut à peine vivre de son revenu; le fermier, obligé de convertir en argent les moindres produits, échange tout ce qu'il ne consomme pas : tout parmi nous est évalué; tout se compte, tout se vend, rien ne se donne. En Amérique, il en est de même dans les grandes villes; mais, dans les établissemens reculés, où la fertilité du sol et le bon marché des terres

Je passai quelques jours à me reposer et à m'amuser à Savanna ; j'y achetai un bon cheval ; et, m'étant équipé convenablement pour le voyage que je projetais dans le Sud, je partis un matin, de bonne heure, pour Sunbury, ville maritime bien située sur l'Océan, entre la rivière Medway et celle de Newport, à

rendent les subsistances très-abondantes, il y a toujours, sur chaque habitation, un surcroît de denrées qui n'ont point de valeur vénale. Les marchés sont éloignés ; les comestibles sont communs, les consommateurs rares : on donne donc sans regret ce que l'on garderait sans profit. C'est cette aisance qui rend l'hospitalité facile. Sûr de n'être point importun, l'étranger se présente avec confiance ; il est reçu avec cordialité. Nulle mauvaise honte, nul sordide intérêt, ne viennent se mêler à cette disposition libérale qui porte deux hommes à se regarder comme frères et à se traiter comme amis. L'hôte ne se croit pas généreux ; mais le voyageur se croit obligé. L'hospitalité, dans ces pays, n'est pas une aumône ; c'est un échange d'égards et de reconnaissance.

Ces usages sont respectables ; ils prouvent qu'il est, pour chaque époque de la société, des vertus et des avantages qui lui sont propres : mais ils sont passagers comme l'ordre de choses auquel ils tiennent, et disparaissent nécessairement lorsque la population et les arts ont fait des progrès ultérieurs. *N. d. Tr.*



environ quinze milles au sud de la grande rivière Ogeeche. Le port et la ville sont défendus de la fureur de la mer par les pointes nord et sud des îles de Sainte-Hélène et de Sainte-Catherine, entre lesquelles est la barre et l'entrée du goulet. Le port est vaste, sûr, et contient assez d'eau pour recevoir de gros vaisseaux. J'y arrivai le soir, accompagné par un particulier, habitant du lieu, qui eut la complaisance de me présenter dans une des premières maisons de la ville, où je soupai et passai la soirée dans une société de femmes aimables et d'hommes bien élevés. Le lendemain, voulant visiter les îles, je passai à gué un bas-fond étroit, qui fait partie du goulet, et je débarquai sur l'une, dont l'examen m'occupa une grande partie de la journée. La superficie du sol, la couche de terre végétale, est ici un sable mobile et peu fécond, excepté dans quelques endroits qui bordent le goulet, et de petites anses où l'on trouve des amas de coquilles de mer, apportées là jadis par les Indiens, anciens habitans de l'île, ou peut-être amoncelées par le flot qui bat sur la côte. Ces coquilles, que le temps et l'action de l'air ont réduites

peu

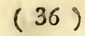
peu à peu en terre, rendent le sol de ces élévations très-fertile. Dégagées des arbres qui les couvrent, et cultivées, elles produisent avec abondance presque toutes les espèces de végétaux : on y fait de grandes plantations d'indigo, de blé, de patates (1), et de plusieurs autres plantes potagères. Je remarquai, parmi ces monticules coniques formés de coquilles, des fragmens de vases de terre, et d'autres ustensiles, ouvrages des anciens habitans. Vers le milieu de l'une, on voyait, parmi la terre et les coquillages, le bord d'un pot de terre que je dégageai avec soin et que j'en retirai presque entier. Ce vase, dans toute sa surface extérieure, était singulièrement bien travaillé : il représentait un ouvrage de vannerie, et probablement il était regardé comme fort curieux par les gens du pays, dans le temps où il avait été fait.

Les productions naturelles de ces collines testacées sont, outre quelques végétaux moins remarquables, le grand Laurier, *Magnolia grandiflora*, *Pinus taeda*,

(1) *Convolvulus batata*, plante différente de la pomme de terre, *Solanum tuberosum*, à laquelle on donne en plusieurs pays le nom de *Patate*. N. d. Tr.

Laurus borbonia, *Quercus semper virens*, *Prunus lauro-cerasus*, *Ilex aquifolium*, *Corypha palma*, *Juniperus americana.* L'île étant basse, et en général plane, il y vient une grande quantité d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes herbacées, particulièrement le grand Pin, *Pinus palustris*, *Pinus squamosa*, *Pinus lutea*, *Gordonia lasianthus*, *Liquidambar*, (*Styraci flua*) *Acer rubrum*, *Fraxinus excelsior*, *Fraxinus aquatica*, *Quercus aquatica*, *Quercus phillos*, *Quercus dentata*, *Quercus humila varietas*, *Vaccinium varietas*, *Andromeda varietas*, *Prinos varietas*, *Ilex varietas*, *Viburnum pruni-folium*, *Viburnum dentatum*, *Cornus floriola*, *Cornus alba*, *Cornus sanguinea*, *Carpinus betula*, *Carpinus ostrya*, *Itea clethra alni-folia*, *Halesia tetraptera*, *Halesia diptera*, *Iva*, *Rhamnus frangula*, *Callicarpa*, *Morus rubra*, *Sapindus*, *Cassine*; et quant à ceux qui croissent près des ruisseaux, autour des marres et des prairies, *Fothergilla gardini*, *Myrica cerifera*, *Otea américana*, *Cyrilla racemiflora*, *Magnolia glauca*, *Magnolia pyramidata cercis*, *Kalmia angustifolia*, *Kal-*

mia ciliata, *Chionantus cephalanthos*; *Æsculus parva*. Les espaces intermédiaires, entre ces élévations et les savannes, sont parsemés de petits Palmiers nains à feuille d'éventail; quelques clairières, couvertes d'herbes, sont ornées de grands arbres, tels que le Pin et le Chêne d'eau *semper virens*, disposés en groupe, ou semés sans ordre de côté et d'autre. Au-dessous de la terre végétale, est une couche d'argile épaisse, de couleur de cendre, qui soutient probablement cette quantité de gros arbres, dont la surface est couverte. Celle-ci n'est guères qu'un composé de beau sable blanc, et de détritus de végétaux : ce mélange forme une *couche* dans laquelle les jeunes plantes prennent leur premier accroissement; elles y trouvent un développement facile, une nourriture qui convient à leurs faibles organes; et, lorsque leurs racines ont pris plus de force, elles s'enfoncent dans l'argile, où bientôt elles acquièrent assez de solidité pour soutenir la plante parvenue à sa plus grande élévation. Il est probable que si l'on fouillait cet argile et qu'on le répandît à la surface, amélioré par l'action de l'air et de la lumière, il se



mêlerait au sable et formerait pour ce sol un excellent engrais.

Il se trouve dans cette île beaucoup de chevreuils, des tigres, des ours et des loups. On y voit aussi des raccoons, des renards, des lièvres, des écureuils, des rats et des souris ; mais je ne pense pas qu'il y ait de taupes. Il y a un grand rat de terre dont la grosseur est plus que double de celle du rat ordinaire de Norvège. La nuit il soulève la terre, comme la taupe, et forme de petites buttes ou monticules ; les opossums abondent ici ainsi que les pole-cats, les chats sauvages, les serpens à sonnettes, le serpent *de verre*, le serpent fouet de cocher, et plusieurs autres.

Il s'y trouve aussi, dans toutes les saisons, beaucoup d'oiseaux, tant de terre que de mer. Le plus remarquable, est l'aigle, dont il y a trois espèces.

1°. Le grand aigle gris, qui est le plus grand de tous ; oiseau de haut vol, et d'une force prodigieuse : il se nourrit principalement de faons, de chevreuils, et d'autres jeunes quadrupèdes.

2°. L'aigle chauve, grand et vigoureux

animal, redoutable tyran de l'air, qui en persécute tous les habitans.

3°. Le *falco piscatorius*, ou faucon pêcheur : il est grand, a le vol élevé et rapide. Ses ailes, longues et pointues, lui donnent une très-grande envergure, proportionnellement à la grosseur de son corps. Il vit, en général, du poisson qu'il prend, dédaignant celui que d'autres moyens mettraient à sa portée. Il donne même de son superflu à l'aigle chauve.

Les oiseaux aquatiques y sont très-communs, ainsi que les oiseaux de terre. Ils sont, pour la plupart, décrits par Catesby, dans son histoire de la Caroline. Tel est, entre autres, son *painted* finch, (*Emberisa Ceris* Linn.), qui ne le cède à aucun oiseau dans le monde, soit pour la douceur du chant, soit pour l'éclat et la variété de la parure.

Les ground doves (pigeons de terre), de Catesby, qui y sont en grand nombre, sont d'une beauté rare : ils ne sont guères plus gros qu'un moineau, et leur petit roucoulement est d'une douceur charmante.

J'avais été d'autant plus curieux de visiter cette fertile et délicieuse île, agréa-

blement située en face de la ville naissante de Sunbury, que je prévoyais qu'elle m'offrirait, comme en abrégé, toute l'histoire naturelle des îles qui bordent la Caroline, la Géorgie, ainsi que de toute la côte. Cette excursion sur les côtes de la Géorgie et au nord de la Floride, s'écartait un peu de la direction que je m'étais proposé de suivre ; mais je la fis, pour tirer le meilleur parti possible du temps qui me restait jusqu'au mois de mai ou de juin, que devait se faire le traité à Augusta (1); je me proposais de m'y rendre, après l'invitation du sur-intendant J. Stewart esq. qui, lorsque j'étais à Charlestown, m'avait dit que, si je voulais aller au congrès, il ferait part de mon projet aux chefs des Cherokées, des Creeks, et des autres nations, et leur demanderait pour moi protection et amitié : il me tint parole ; ce service me fut, par la suite, d'une grande utilité.

Pressé d'une curiosité toujours active, et voulant, autant qu'il dépendait de moi, remplir les intentions de mon digne protecteur, je commençai vers le Sud une

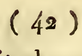
(1) Entre la confédération des Crecks et des Anglais, on en verra ci-après l'occasion et le détail. *N. d. Tr.*

seconde excursion. Je partis de Sunbury, accompagné de plusieurs de ses habitans qui allaient à l'assemblée de Medway, grande et belle église dans la paroisse de Saint-Jean. Je participai à leur religieux exercice, et j'entendis un très-bon sermon, prononcé par un digne pasteur, le révérend Osgood. Cette société respectable est indépendante; elle est composée, pour la majeure partie, de familles et de prosélytes, que cet homme vertueux amena de la Carolide méridionale il y a à-peu-près quarante ans, et établie dans cette fertile contrée. Il y a environ neuf milles de Sunbury à l'édifice destiné à cette réunion de Medway, qui est situé sur la grande route vis à-vis la route de Sunbury. Aussitôt que l'assemblée de Medway se fut séparée, je repris mon voyage, et suivis la grande route vers le fort Barrington, sur l'Alatamaha, en traversant un pays plat, bien arrosé par de grands cours d'eau, branches des rivières de Medway et de Newport, qui sortent des vastes marais où elles prennent leurs sources. On dessèche peu à peu tous ces marais, et on les change en fertiles plantations de Riz, qui agrandissent con-

tinuellement la riche et populeuse paroisse de Saint-Jean. La route est droite, large, et fort bien entretenue par les industrieux habitans. Elle est généralement bordée des deux côtés par de petits bois, composés des arbres et arbrisseaux suivans : *Myrica cerifera*, *Calycanthus*, *Halesia tetraptera*, *Itea stewartia*, *Andromeda nitida*, *Cyrella racemi-flora*; parmi lesquels s'entrelacent des guirlandes de *Bignonia semper virens*, *Bignonia crucigera*, *Lonicera semper virens*, et *Glycene frutescens*. De grands arbres étendent sur ces petits groupes leur bel ombrage; tels sont le *Magnolia grandiflora*, *Liquidambar*, *Liriodendron*, *Catalpa*, *Quercus semper virens*, *Quercus dentata*, *Quercus phillos*. Sur les bords des eaux, où la route a été construite en chaussée, sont le *Cupressus disticha*, *Gordonia*, *Lacianthus*, et le *Magnolia glauca*. Tous ces arbres ont été plantés par la nature : les sages habitans qui ont construit le chemin, les ont laissés sur les bords, pour ombrager la route et rafraîchir le voyageur. Ces champs de Riz et de Bled étaient alors en pleine végétation. Leur verdure vive et fraîche était

relevée par des bouquets d'arbres aromatiques et d'arbrisseaux en fleurs, du milieu desquels s'élevaient en pyramides le Laurier et le Palmier à feuilles plissées. De temps en temps quelque demeure, jolie et bien disposée, venait s'offrir aux regards, et dans le voisinage on apercevait l'heureux propriétaire, errant sous les ombrages, respirant les parfums de l'air, ou prêtant l'oreille aux chants de la mélodieuse nompareille, aux accens animés du mock-bird, ou aux gémissemens de la tourterelle.

J'arrivai le soir chez l'hon. B. Andrews esq., qui me reçut avec tous les égards que peut avoir un honnête homme pour un étranger qu'il est bien aise de voir. Une table simple mais abondante, une conversation solide et des manières obligeantes, me firent passer une agréable soirée. Le lendemain (car on ne me permit pas de partir plus tôt) j'eus le plaisir de voir les améliorations intéressantes faites par mon hôte, dans la culture du Riz, et les machines qu'il a imaginées pour le monder de sa bâle. Ce grain, comme on sait, reste dans l'eau presque depuis le moment qu'il est semé jusqu'au temps où sa maturité



approche ; on fait alors écouler l'eau par des canaux, et le Riz mûrit tout à-la-fois. Lorsque les têtes ou panicules sont absolument sèches, on le cueille et on le laisse debout sur le champ, en petits meulons, jusqu'à ce que la paille ou fanne soit absolument sèche. On le transporte alors, et on le met en meules dans la cour de la grange. Les machines destinées à le dépiquer sont mues par l'eau ; elles sont construites sur le réservoir supérieur, qui contient les eaux destinées à arroser les champs de Riz.

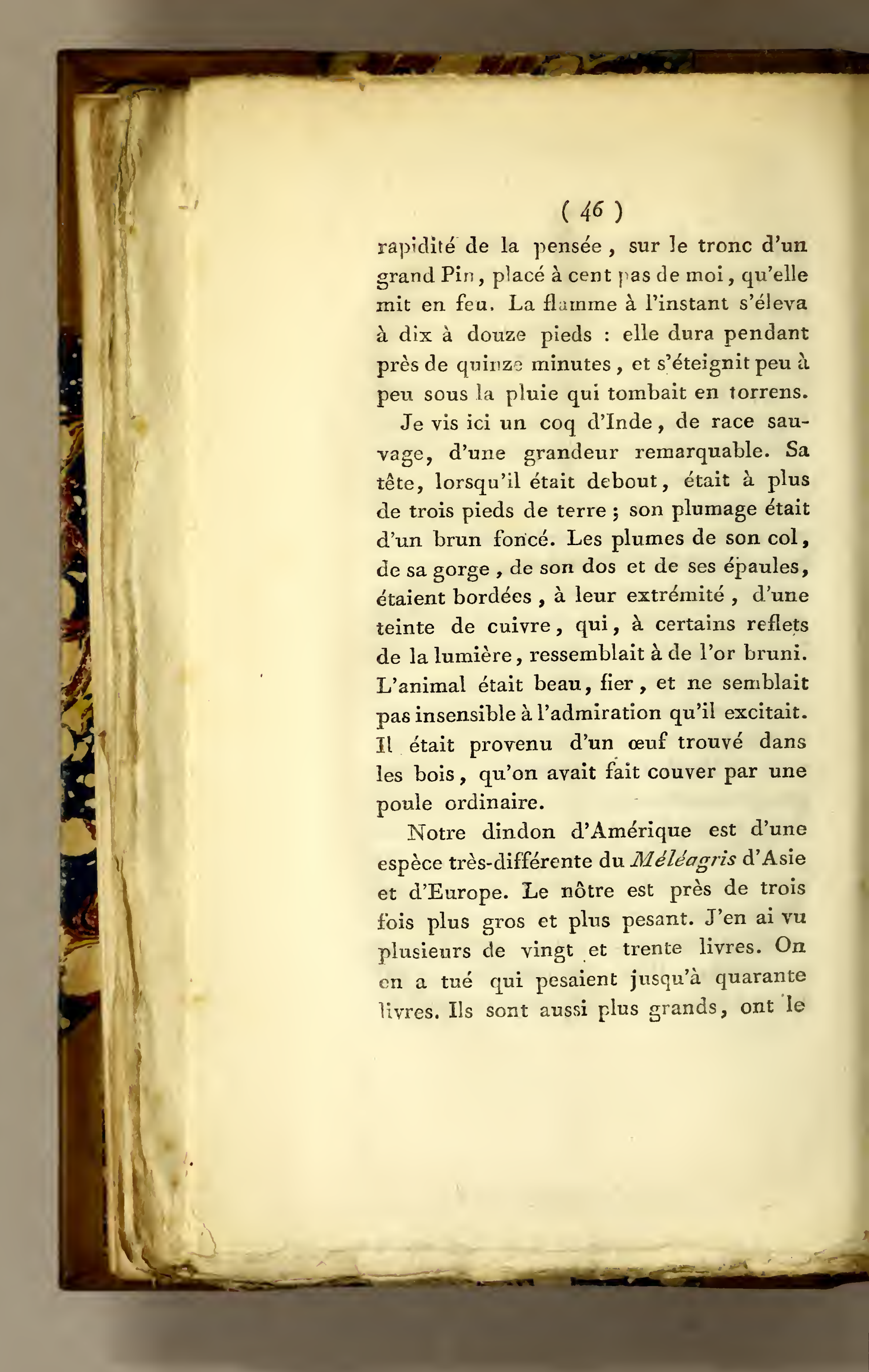
Vers le soir, nous fîmes une petite partie de pêche. Nous nous plaçames, à cet effet, à l'ombre d'un beau bouquet de Magnolias, de Myrtes et de Lauriers, conservés du défrichement sur les bords d'un petit ruisseau qui partait de là pour serpenter au milieu des terres de l'habitation. Nous eûmes bientôt pris quelques poissons, dont un d'une très belle espèce : on lui donne le nom de *ventre rouge* ; il est grand comme la main d'un homme, presque ovale, mince, et comprimé des deux côtés ; la queue est d'une jolie forme, le haut de la tête et du dos sont d'un vert olive, parsemé de taches rougeâtres : les

côtés sont d'un vert de mer, tournant un peu vers l'azur, et se mêlant insensiblement avec l'olive des parties supérieures. Vers le bas, cette teinte s'éclaircit, et se change en un blanc d'argent ou couleur de perles moucheté de taches rouges, vertes ou dorées. Le ventre est d'un beau rouge écarlate, qui projette de longs rayons éclatans dans le blanc des deux côtés. L'angle inférieur des ouies s'étend en arrière, en forme d'une longue spatule, terminée par une tache ronde ou ovale de diverses couleurs, à-peu-près semblable à l'œil qui décore l'extrémité des plumes d'un paon; autour de laquelle est une membrane mince, d'une vive couleur de feu, qui semble un rubis éclatant, placé sur le côté du poisson. Ses yeux sont grands, et l'iris en est d'une belle couleur rouge. C'est un poisson vorace qu'il est aisé de prendre avec une amorce convenable.

Le lendemain matin, je pris congé de cette estimable famille, et partis pour les établissemens qui sont sur l'Alatamaha. Je suivis encore la grande route du fort Barringthon. Mais, vers midi, je pris, sur la gauche, la route de Darien; établis-

sement qui est à vingt milles plus bas, sur la rivière et près de la côte. Ma marche, pendant la première partie du jour, fut agréable, sur un beau chemin, au milieu de fréquentes habitations. Mais dans cette nouvelle direction je trouvai le pays moins cultivé, les chemins mauvais. Je marchai presque toujours au travers des marais et des ruisseaux échappés des rivières de Newport et de Sapello, jusqu'au soir que je perdis mon chemin. Me trouvant devant une barrière, je vis briller une lumière qui me guida vers une maison où je passai la nuit et fus reçu de la manière la plus obligeante. Le lendemain, je repartis accompagné de l'inspecteur de la ferme, qui me dirigea au travers d'une longue étendue de marais, dont, sans guide, je n'eusse pu trouver l'issue. Après en être sortis, nous nous séparâmes, lui pour aller à la chasse du chevreuil, et moi pour prendre la route de Darien. Je marchai pendant quelques milles dans une grande forêt de Pins. Ils y sont clairsemés sur un terrain plane, qui permet à l'œil de voir au loin, et à l'air de circuler librement au travers. Après avoir passé

près d'un autre marais, et traversé une branche considérable de la rivière Sapello, je parvins à une petite habitation située aussi près d'un marais. J'y trouvai des gens civils et hospitaliers. Le maître de la maison, M. Mac-Intosh, était membre d'une des premières familles qui vinrent s'établir dans la Géorgie, sous la conduite du général Oglethorpe. C'était un bon Ecossais, vénérable vieillard, qui me reçut avec une simplicité digne des beaux jours de l'antiquité. Etranger, dit-il aussitôt qu'il m'aperçut venant vers sa maison, entrez et soyez le bienvenu. L'air est brûlant, il fait bien chaud aujourd'hui. Il me fit servir d'excellente venaison, et je trouvai chez lui un heureux abri contre un orage terrible, qui, venant du Nord-Ouest, commença à éclater presque aussitôt que j'y fus entré. Comme, de la porte, j'observais la marche et les progrès de la tempête, que je contemplais le passage rapide et continu des éclairs, tant d'un nuage à l'autre que des nues à la terre, je vis tout-à-coup la foudre s'ouvrir au milieu d'un nuage obscur un sillon enflammé, et se précipiter, avec la



rapidité de la pensée, sur le tronc d'un grand Pin, placé à cent pas de moi, qu'elle mit en feu. La flamme à l'instant s'éleva à dix à douze pieds : elle dura pendant près de quinze minutes, et s'éteignit peu à peu sous la pluie qui tombait en torrens.

Je vis ici un coq d'Inde, de race sauvage, d'une grandeur remarquable. Sa tête, lorsqu'il était debout, était à plus de trois pieds de terre ; son plumage était d'un brun foncé. Les plumes de son col, de sa gorge, de son dos et de ses épaules, étaient bordées, à leur extrémité, d'une teinte de cuivre, qui, à certains reflets de la lumière, ressemblait à de l'or bruni. L'animal était beau, fier, et ne semblait pas insensible à l'admiration qu'il excitait. Il était provenu d'un œuf trouvé dans les bois, qu'on avait fait couver par une poule ordinaire.

Notre dindon d'Amérique est d'une espèce très-différente du *Méléagris* d'Asie et d'Europe. Le nôtre est près de trois fois plus gros et plus pesant. J'en ai vu plusieurs de vingt et trente livres. On en a tué qui pesaient jusqu'à quarante livres. Ils sont aussi plus grands, ont le

col, proportionnellement, beaucoup plus long, ainsi que les jambes, et se tiennent plus droits. Ils diffèrent aussi pour la couleur. Les nôtres sont tous, mâles et femelles, d'un brun foncé, n'ayant pas une seule plume noire. Mais le mâle a des nuances changeantes, qui lui donnent beaucoup d'éclat. Sous les autres rapports, ces oiseaux se ressemblent (1).

L'orage étant passé, j'attendis que les

(1) Il semble qu'il serait aisé de faire chercher, en Amérique, quelques œufs de ces oiseaux, et de les faire éclore en Europe. Ces conquêtes de l'homme civilisé sur la nature sauvage, sont utiles et flatteuses. Un animal de plus introduit dans notre économie domestique, serait un surcroît de richesses. Il est probable d'ailleurs que le *Méléagris* d'Amérique qui vit sauvage dans ces contrées assez septentrionales, prospérerait en France plus facilement, et exigerait moins de soins dans son enfance, que le dindon qui nous a été apporté de l'Inde. Il serait à souhaiter aussi qu'on répétât la même tentative à l'égard du *Hocco* ou *Pamisen* des colonies hollandaises de la Guyane. Le cit. Noël, ex-ministre de la république en Hollande, a fait tous ses efforts pour introduire cette précieuse acquisition en France : mais la paire est morte avant d'y arriver On pourrait tenter de les importer dabord dans nos provinces méridionales, afin de les acclimater par degrés. *N. d. Tr.*

eaux fussent écoulées; puis je pris congé de mes hôtes obligeans, et je partis. L'air était devenu frais et doux; après avoir marché pendant sept ou huit milles, au travers d'une forêt de Pins, j'arrivai au pont de Sapello, jusqu'auquel remonte la marée. Je m'arrêtai là chez M. Bayley, pour lui remettre une lettre du gouverneur. Cet habitant me reçut avec beaucoup de politesse, et m'invita à séjourner chez lui. Mais sur ce que je lui représentai la nécessité où j'étais d'accélérer mon voyage, il me laissa continuer ma route, et j'allai, près de la rivière, chez M. Mac-Intosh, à l'amitié duquel j'étais recommandé par M. B. Andrews.

Rien ne m'a jamais frappé d'une manière plus agréable, que les bons procédés qu'ont eus pour moi, à l'invitation de leurs amis, des gens dont je n'étais nullement connu. J'aime à me les rappeler, j'en parle volontiers, parce qu'il me semble que ces témoignages de confiance font honneur au cœur humain. Lorsque j'arrivai chez ce digne homme, il me prévint par un sourire, et me dit avec grace et politesse : « Entrez, ami Bartram, et

» considérez,

» considérez, je vous prie, ma maison
» comme la vôtre, tant qu'elle vous con-
» viendra. Je tâcherai de mon côté de
» vous la rendre agréable. Veuillez bien,
» dès ce moment, vous regarder comme
» de la famille. » Ce fut effectivement ce qui eut lieu, tant que je parcourus les parties méridionales et circonvoisines de la Géorgie et de la Floride. Je trouvai dans cette maison la franchise unie à toutes les vertus sociales et religieuses. Parmi les témoignages de considération et d'amitié que me donna M. Mac-Intosh, je ne peux oublier l'invitation qu'il me fit de prendre son fils aîné, M. John Mac-Intosh, pour compagnon de mes voyages. Cet honnête et intelligent jeune homme fut pour moi une société très-précieuse, pendant le cours d'une longue et fatigante marche de près de 1800 milles.

Je passai avec cette aimable famille plusieurs jours, pendant lesquels je me reposai agréablement de mes fatigues; puis je me préparai à continuer ma route vers le Sud.

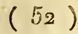
CHAPITRE III.

Je partis, un matin, de très-bonne heure, pour le comptoir de traite indienne (1), sur la rivière Sainte-Marie, et je pris mon chemin vers le fort Barrington, sur le

(1) Les Français du Canada et de la Louisiane donnaient le nom de *traite* au commerce qu'ils faisaient avec les sauvages de ces contrées. Ils appelaient marchandises de *traite* celles qu'ils employaient à ce négoce; *comptoirs de traite*, les maisons qu'occupaient, dans les villages sauvages, des blancs, chargés d'en suivre les opérations; et *traiteurs*, les gens qui, particulièrement adonnés à ce genre de spéculation, parcouraient les contrées des sauvages, allaient, chez eux, vendre, acheter; en un mot, *traiter*. J'ai cru devoir conserver ces expressions consacrées par un ancien usage. Voyez l'Histoire de la Louisiane, par Lepage, Duprat, Charlevoix, etc.

Les Anglais, à l'imitation des Espagnols, donnent le nom d'*indiens* à tous les peuples indigènes de l'Amérique. Cette dénomination a survécu à l'erreur qui l'avait fait adopter à Christophe Colomb; mais le temps l'a rendue familière, et il m'a semblé que je pouvais employer indifféremment le nom d'*indiens*, ou celui de *sauvages*, qui, en français, est plus usité. *N. d. Tr.*

côté nord-est de l'Alatamaha. Dans le voisinage du fort, je fus agréablement surpris par l'aspect de deux nouveaux arbrisseaux très-jolis, et décorés de toutes leurs fleurs; l'un me parut être une espèce de Gordonia, *Franklinia alatamaha;* mais les fleurs en sont plus grandes et plus odorantes que celles du *Gordonia lasianthus*, et d'ailleurs elles sont sessiles; la nacelle qui contient la semence est aussi très-différente. L'autre arbuste n'était pas moins remarquable, tant par sa beauté que par sa singularité : il croît à douze ou quinze pieds de haut; ses branches ascendantes et opposées se terminent par de grands panicules de fleurs tubulées, d'un bleu pâle, intérieurement marquetées de rouge. Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces panicules sont ornées de plusieurs grandes bractées ovales, blanches et fines comme le plus beau papier, dont le sommet et les bords sont parsemés de taches d'un rose vif; ce qui, à une petite distance, ferait croire que l'on voit des bouquets de roses, groupés à l'extrémité des tiges. Les fleurs sont de la classe pentandrie monogynie. Les feuilles sont ovoïdes, pointues, pétio-

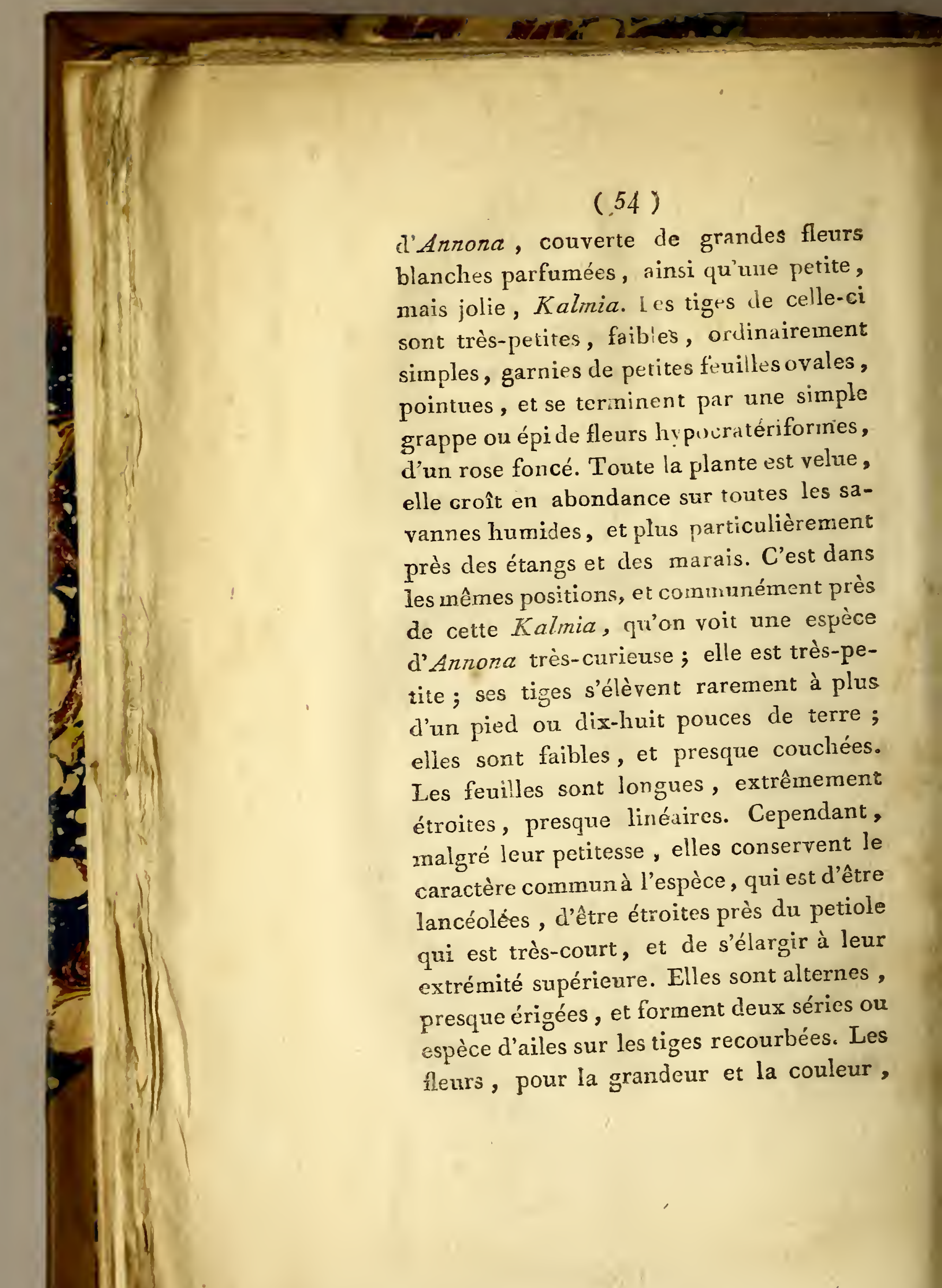


lées, érigées et opposées l'une à l'autre sur les branches.

Après quinze milles de marche, j'arrivai au bac, qui est près du fort. Le bord de la rivière est ici très-élevé, et l'on y trouve des vestiges évidens d'un ancien village indien, tels que des clotûres d'anciens champs, et des élévations coniques, ou monticules artificielles de terre. La rivière a, dans cet endroit, environ deux cent cinquante à trois cents toises. Je la traversai dans un grand bateau à rames, conduit par un indien Creck, qui était marié à une femme blanche. Il me parut un homme intelligent, actif et honnête. Sur les bords, croissaient de grands et gros arbres, de l'espèce Ogeeche, *Nyssa coccinea*; ils viennent dans l'eau, même auprès des rives. Nul arbre ne présente un plus beau coup-d'œil que celui-ci, lorsque, dans l'automne, son fruit est mûr, et que ses feuilles sont tombées. L'arbre et les fruits sont alors aussi rouges que l'écarlate. Ceux-ci sont de la forme d'une olive, mais plus gros; ils contiennent un jus acide et agréable. Les feuilles sont oblongues, lancéolées, entières, quelque peu velues

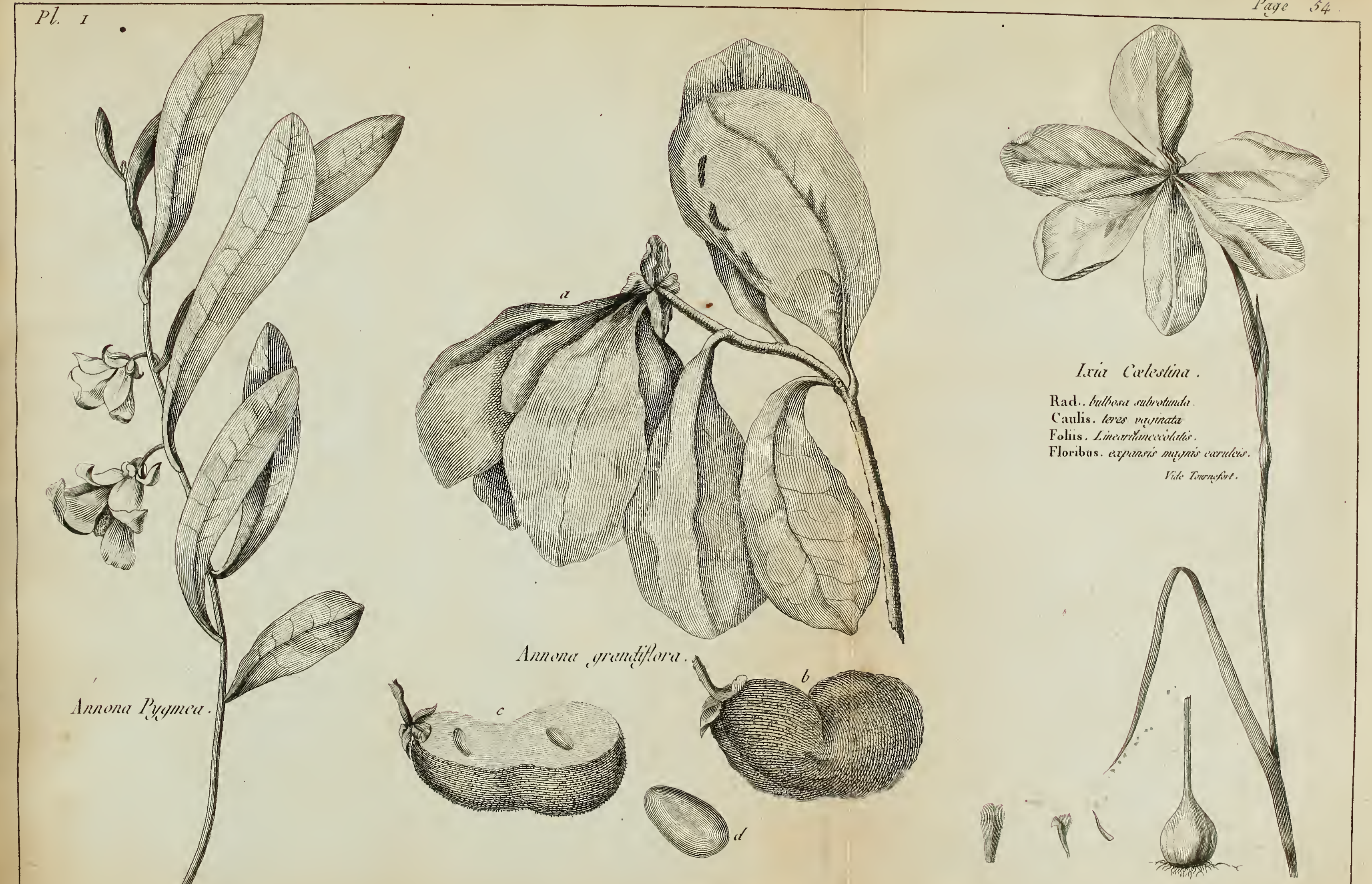
dans leur surface inférieure ; la surface supérieure est d'un vert foncé, glabre et luisant. Elles sont portées sur de courts petioles, et les péduncules sont multiflores. Le lieu le plus septentrional où l'on ait encore vu cet arbre est la grande rivière Ogeeche, où on l'appelle Limons d'Ogeeche, parce que leur fruit est à-peu-près de la grosseur d'un citron, et qu'on l'emploie quelquefois à sa place.

Arrivé sur la rive opposée, je remontai sur mon cheval, et suivis la grande route pour me rendre au bac de Sainte-Isle, à environ soixante milles au Sud de l'Alatamaha, en traversant un pays inculte et absolument inhabité. Cette brusque transition de riches contrées cultivées à de vastes forêts de Sapins, et à de solitaires savannes, fait un contraste qui, selon moi, n'est pas sans agrément. Les merveilles de la nature, qui sollicitent l'attention du voyageur, s'emparent bientôt de son imagination, et le dédommagent du changement qu'il éprouve. Aussitôt que j'eus perdu de vue la rivière, j'observai, en montant quelques hauteurs sablonneuses, une nouvelle et très-belle espèce



d'*Annona*, couverte de grandes fleurs blanches parfumées, ainsi qu'une petite, mais jolie, *Kalmia*. Les tiges de celle-ci sont très-petites, faibles, ordinairement simples, garnies de petites feuilles ovales, pointues, et se terminent par une simple grappe ou épi de fleurs hypocratériformes, d'un rose foncé. Toute la plante est velue, elle croît en abondance sur toutes les savannes humides, et plus particulièrement près des étangs et des marais. C'est dans les mêmes positions, et communément près de cette *Kalmia*, qu'on voit une espèce d'*Annona* très-curieuse; elle est très-petite; ses tiges s'élèvent rarement à plus d'un pied ou dix-huit pouces de terre; elles sont faibles, et presque couchées. Les feuilles sont longues, extrêmement étroites, presque linéaires. Cependant, malgré leur petitesse, elles conservent le caractère commun à l'espèce, qui est d'être lancéolées, d'être étroites près du petiole qui est très-court, et de s'élargir à leur extrémité supérieure. Elles sont alternes, presque érigées, et forment deux séries ou espèce d'ailes sur les tiges recourbées. Les fleurs, pour la grandeur et la couleur,

Pl. I


Annona Pygmea.
Annona grandiflora.
a
b
c
d
Ixia Cœlestina.
Rad., bulbosa subrotunda.
Caulis. teres vaginata
Foliis. Linearilanceòlatis.
Floribus. expansis magnis cœruleis.
Vide Tournefort.
Sellier Sc.

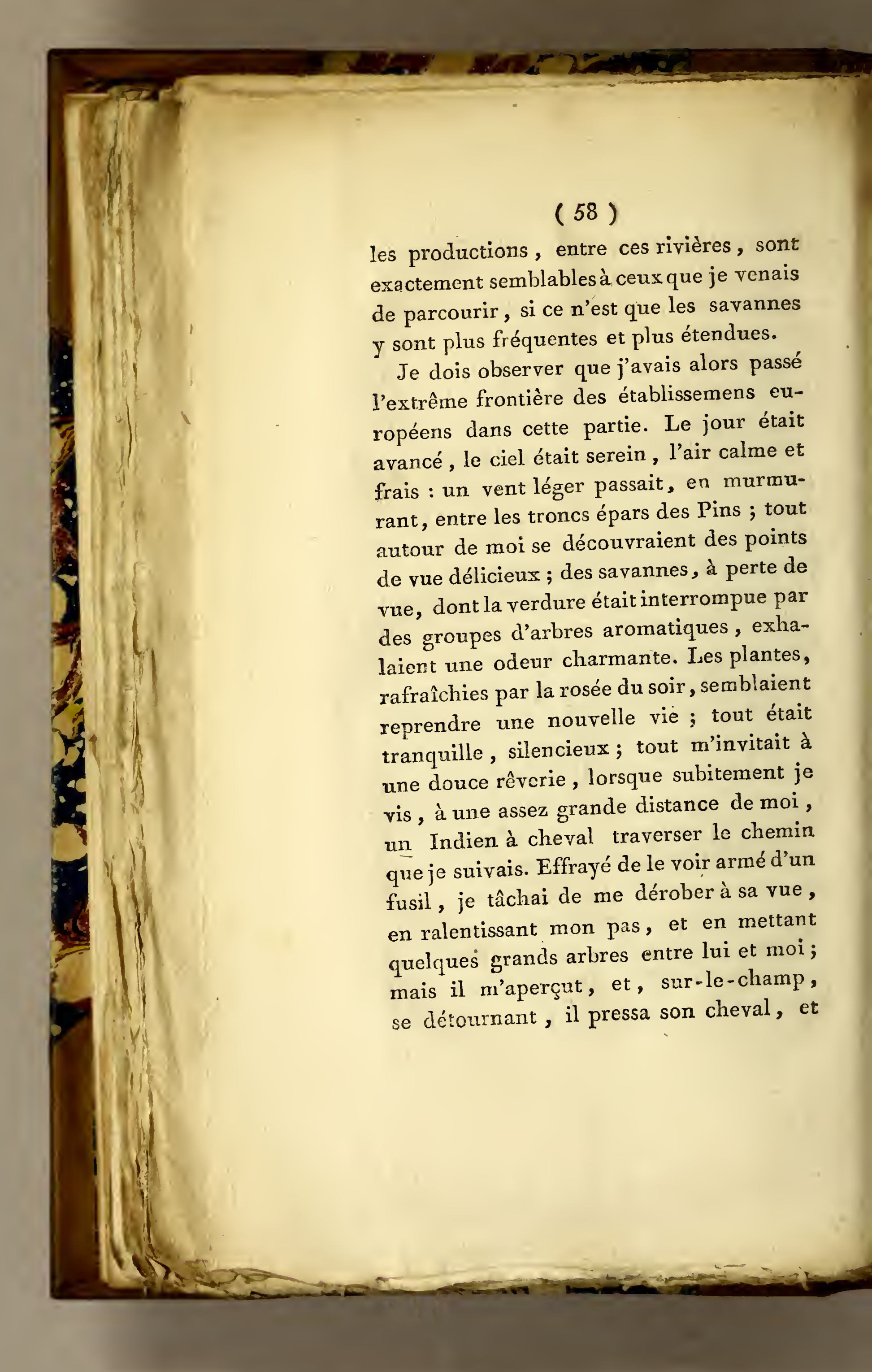
ressemblent à celles de l'Antrilobe ; elles sortent solitaires des aisselles des feuilles, sur des péduncules qui se courbent et penchent vers la terre : je n'ai jamais vu le fruit. Les terriers ou cavernes, creusées dans les collines de sable par la grande tortue de terre, appelée ici *Gopher*, *Testudo polyphemus*, font un effet très-singulier. Ces vastes souterrains leur servent de retraite pendant le jour ; elles en sortent la nuit pour aller chercher leur proie. Les petites monticules ou buttes de terre, élevées en grand nombre, toutes les nuits, offrent aussi un coup-d'œil très-bisarre.

J'arrivai le soir à un parc à vaches, où il y avait une habitation dont les maîtres me reçurent avec beaucoup d'honnêteté. J'y passai la nuit, et j'eus pour souper abondance de lait, de beurre et de très-bon fromage fait sur les lieux ; ce qui est une nouveauté dans les parties maritimes de la Géorgie et de la Floride, les habitans tirant ordinairement cet article de l'Europe ou des états du nord de l'Amérique. La journée du lendemain m'offrit des aspects du même genre, quoique le pays fût, en général, plus bas, plus uni, plus humide,

et que les productions en fussent plus variées. Je traversai des forêts clair-semées de grands Pins, des plaines fleuries, et d'immenses savannes verdoyantes, où l'incarnat de la *Chironia pulcherrima*, et les parfums de l'Asclépias odorante, embaumaient l'air et récréaient la vue ; je rencontrai d'ennuyeux marais, couverts de cannes ; je vis de grands troupeaux sauvages de bêtes à cornes, de chevaux et de chevreuils, et j'observai une espèce d'Hibiscus, couchée, à feuilles palmées, à fleurs grandes, ouvertes, blanches et jaune pâles, avec un œil d'un rouge vif. Toute la plante, excepté la corolle, est couverte d'un poil épais ; je vis aussi une belle espèce de Lupin, à feuilles en languette, velues, et d'un vert pâle ; *Lupinus breunis, foliis integerrimis, oblongis villosis.* Les fleurs sont disposées en longs épis érigés ; sur quelques plantes, elles sont d'un beau bleu céleste ; sur d'autres, de couleur de chair ; sur quelques-unes, blanches comme la neige ; et, quoique les trois couleurs semblent ne former que des variétés de la même espèce, elles se trouvent, cependant, en groupes séparés, quelquefois

très-voisins, et souvent très-distans les uns des autres. On les trouve ordinairement sur les hauteurs sèches et sablonneuses, dans les forêts de Pins peu garnies, où, en général, il vient peu de sousbois, et où ils font un très-bel effet. Dans les lieux où ils se trouvent, ils couvrent communément plusieurs acres de terre. La terre végétale est composée d'un beau sable blanc, mêlé de débris de végétaux, qui en altèrent la couleur; mais cette couche est peu épaisse : elle recouvre une argile forte et cendrée, ainsi qu'on peut en juger par les racines des arbres qu'ont renversés les vents, et par les petites cheminées ou ventouses des écrevisses qui percent les savannes. On voit ici des dindons, des cailles, et de petits oiseaux; mais, en général, les oiseaux sont peu communs dans les forêts désertes. J'ai remarqué, dans tous mes voyages, qu'ils aiment le voisinage de l'homme, et qu'ils se tiennent de préférence à proximité de sa demeure.

J'arrivai, le soir, près de la rivière Saint-Isle, où je logeai. Le lendemain matin, après avoir passé un bac, je partis pour celle de Sainte-Marie. Le pays, le sol et



les productions, entre ces rivières, sont exactement semblables à ceux que je venais de parcourir, si ce n'est que les savannes y sont plus fréquentes et plus étendues.

Je dois observer que j'avais alors passé l'extrême frontière des établissemens européens dans cette partie. Le jour était avancé, le ciel était serein, l'air calme et frais : un vent léger passait, en murmurant, entre les troncs épars des Pins ; tout autour de moi se découvraient des points de vue délicieux ; des savannes, à perte de vue, dont la verdure était interrompue par des groupes d'arbres aromatiques, exhalaient une odeur charmante. Les plantes, rafraîchies par la rosée du soir, semblaient reprendre une nouvelle vie ; tout était tranquille, silencieux ; tout m'invitait à une douce rêverie, lorsque subitement je vis, à une assez grande distance de moi, un Indien à cheval traverser le chemin que je suivais. Effrayé de le voir armé d'un fusil, je tâchai de me dérober à sa vue, en ralentissant mon pas, et en mettant quelques grands arbres entre lui et moi ; mais il m'aperçut, et, sur-le-champ, se détournant, il pressa son cheval, et

vint vers moi au grand galop. Jamais, avant cette occasion, je n'avais eu peur d'un Indien; mais alors, je l'avoue, je me sentis fort troublé. J'étais sans armes, et il était évident que j'étais à sa disposition; je n'avais pas, d'ailleurs, le temps de délibérer : je me résignai donc à la volonté du Tout-puissant, et j'abandonnai à sa protection le soin de ma vie. Cette résolution me calma soudain : j'attendis mon ennemi d'un air serein et tranquille : l'intrépide Séminole s'arrêta brusquement à cinq à six pas de moi, et me considéra sans rien dire. Son regard était farouche et furieux. Il agitait son fusil, qu'il passait d'une épaule à l'autre, jetant les yeux de toutes parts autour de nous. J'avançai doucement vers lui, et, d'un air de confiance, je le saluai du nom de frère, en lui présentant la main. Il retira son bras, avec un geste mêlé de colère et de mépris. Il semblait haineux et mécontent. Bientôt, me regardant plus attentivement, il pousse son cheval vers moi, et, avec une sorte de dignité dans le regard et le maintien, il me présente sa main. J'ai lieu de croire que, lorsqu'il vint à moi, il avait



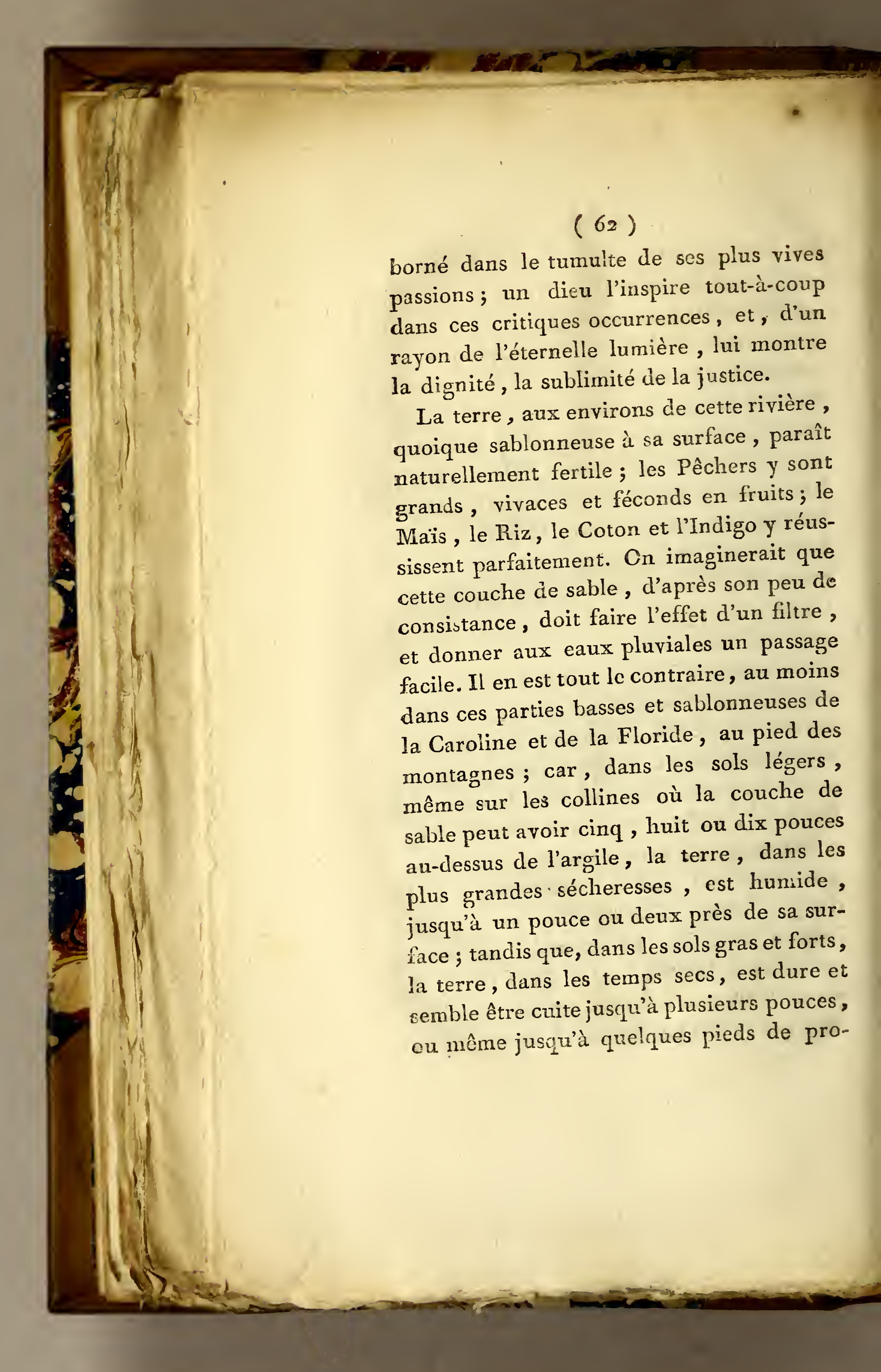
l'intention de me tuer ; mais il sembla se passer en lui quelque chose d'extraordinaire ; et il est probable que, pendant ce moment d'hésitation, il disait intérieurement : « Homme blanc, tu es mon ennemi ; toi ou tes frères vous avez tué les » miens. Mais, peut-être aussi, cela » n'est-il pas ; et, quand cela serait, tu » es seul, sans armes, et en mon pouvoir ; » vis ; le grand Esprit me défend d'attenter « à ta vie. Va retrouver tes frères, et dis- » leur que tu as vu dans la forêt un sau- » vage plus humain qu'eux ». Quoi qu'il en soit, nous nous serrâmes réciproquement la main, et nous nous séparâmes amicalement. Il m'enseigna le chemin que je devais tenir au milieu de ce désert, et la distance que j'avais à parcourir pour arriver au comptoir de traite, où je sus, depuis, que, la veille, il avait été fort maltraité.

Je continuai donc ma route ; et, après huit ou dix milles de marche, j'arrivai aux bords de la rivière de Sainte-Marie, vis-à-vis les magasins ; je passai l'eau, sans accident, avant la nuit.

La compagnie de traite me reçut fort

bien. Lorsque je racontai ce qui m'était arrivé sur la route avec l'Indien, le chef me répondit avec un maintien mêlé d'étonnement et de plaisir : Mon cher, vous devez vous trouver fort heureux, cet homme est un des plus grands misérables qu'il y ait, un assassin reconnu, chassé de la société de ses propres compatriotes. Hier au soir, il était ici : nous lui avons ôté son fusil que nous avons cassé, et nous l'avons sévèrement battu ; mais il s'est échappé, après avoir volé un autre fusil, avec lequel, a-t-il dit, il voulait tuer le premier blanc qu'il rencontrerait.

La conduite de cet Indien envers moi, dans de pareilles circonstances, est très-remarquable : elle fait naître une importante réflexion ; c'est que le principe général de la justice est inné dans le cœur de l'homme, et qu'il ne résulte point de nos conventions. Ce sauvage n'avait point appris, dans nos écoles, à distinguer le mal d'avec le bien. L'histoire ne l'avait point instruit à admirer les exemples de vertu qu'on nous invite à imiter. Sans doute il y a un sentiment interne, un heureux instinct qui se fait entendre à l'homme le plus

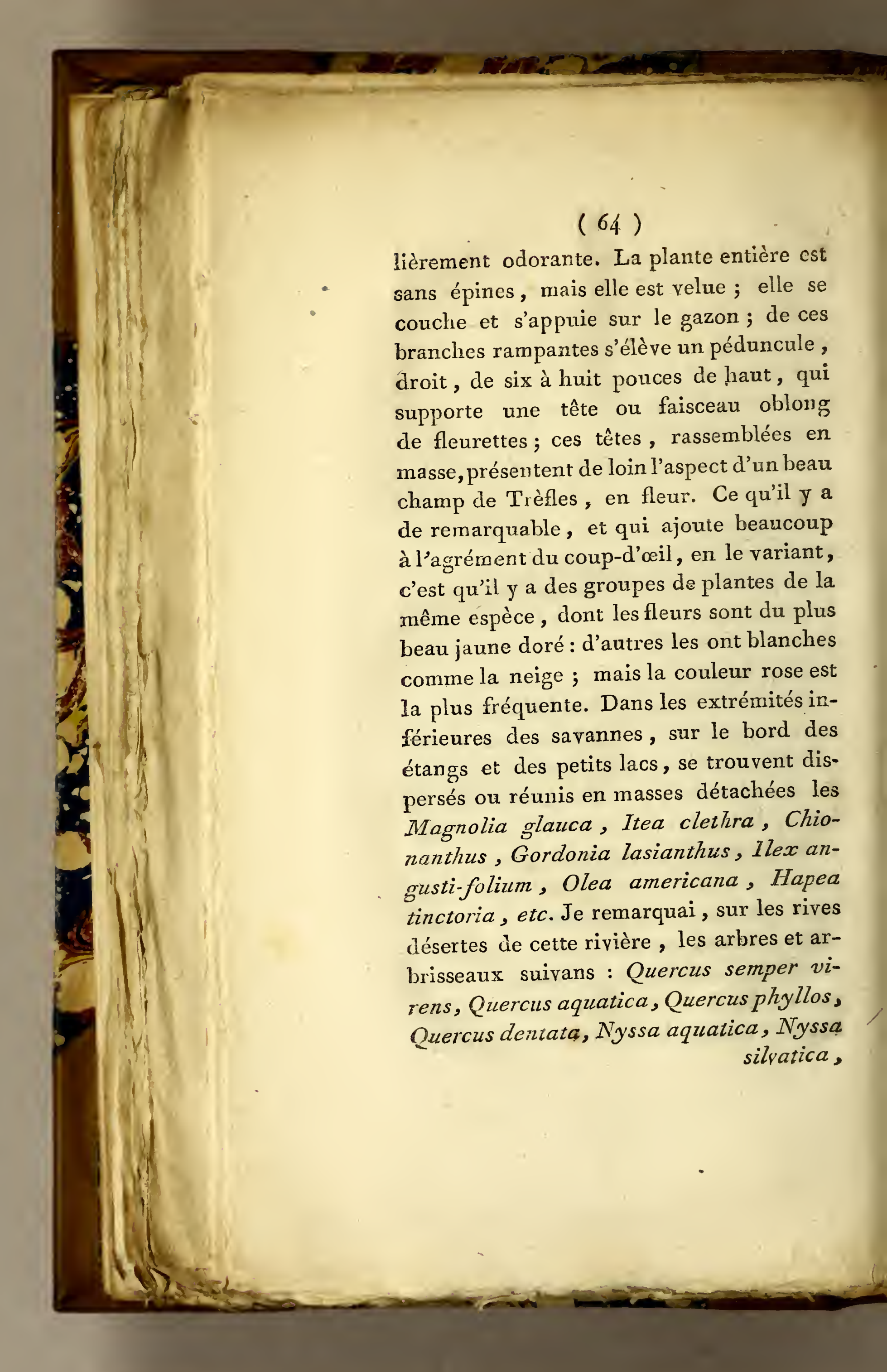


borné dans le tumulte de ses plus vives passions ; un dieu l'inspire tout-à-coup dans ces critiques occurrences, et, d'un rayon de l'éternelle lumière, lui montre la dignité, la sublimité de la justice.

La terre, aux environs de cette rivière, quoique sablonneuse à sa surface, paraît naturellement fertile ; les Pêchers y sont grands, vivaces et féconds en fruits ; le Maïs, le Riz, le Coton et l'Indigo y réussissent parfaitement. On imaginerait que cette couche de sable, d'après son peu de consistance, doit faire l'effet d'un filtre, et donner aux eaux pluviales un passage facile. Il en est tout le contraire, au moins dans ces parties basses et sablonneuses de la Caroline et de la Floride, au pied des montagnes ; car, dans les sols légers, même sur les collines où la couche de sable peut avoir cinq, huit ou dix pouces au-dessus de l'argile, la terre, dans les plus grandes sécheresses, est humide, jusqu'à un pouce ou deux près de sa surface ; tandis que, dans les sols gras et forts, la terre, dans les temps secs, est dure et semble être cuite jusqu'à plusieurs pouces, ou même jusqu'à quelques pieds de pro-

fondeur. Les plantes cultivées ou spontanées souffrent sur ces terres plus que sur les autres. La raison en est, peut-être, que les sols sablonneux sont plus perméables à des vapeurs que la chaleur attire des eaux souterraines vers la surface; vapeurs qui, probablement, sont imprégnées de principes nitreux ou salins, favorables à la végétation. Au reste, je n'ai ni assez de talens ni assez de connaissances pour prétendre faire un systême. Mon objet n'est point d'expliquer les phénomènes de la nature : je les observe, je les rassemble, je recueille des données, laissant à de plus habiles le soin de chercher des solutions.

Les savannes qui bordent la Sainte-Marie offrent, dans cette saison, un aspect charmant de fleurs et de verdure. Les parties les plus élevées sont tapissées de Violettes, de Lupins, d'*Amaryllis atamasco*, et d'une nouvelle espèce de *Mimosa sensitiva*, que je crois aussi curieuse et plus jolie que la célèbre Sensitive; elle a sa timide pudeur, son chaste empressement à se dérober aux doigts de l'indiscret admirateur. Sa fleur est plus grande, d'une couleur vive de rose de damas, et singu-



lièrement odorante. La plante entière est sans épines, mais elle est velue ; elle se couche et s'appuie sur le gazon ; de ces branches rampantes s'élève un péduncule, droit, de six à huit pouces de haut, qui supporte une tête ou faisceau oblong de fleurettes ; ces têtes, rassemblées en masse, présentent de loin l'aspect d'un beau champ de Trèfles, en fleur. Ce qu'il y a de remarquable, et qui ajoute beaucoup à l'agrément du coup-d'œil, en le variant, c'est qu'il y a des groupes de plantes de la même espèce, dont les fleurs sont du plus beau jaune doré : d'autres les ont blanches comme la neige ; mais la couleur rose est la plus fréquente. Dans les extrémités inférieures des savannes, sur le bord des étangs et des petits lacs, se trouvent dispersés ou réunis en masses détachées les *Magnolia glauca*, *Itea clethra*, *Chionanthus*, *Gordonia lasianthus*, *Ilex angusti-folium*, *Olea americana*, *Hapea tinctoria*, *etc*. Je remarquai, sur les rives désertes de cette rivière, les arbres et arbrisseaux suivans : *Quercus semper virens*, *Quercus aquatica*, *Quercus phyllos*, *Quercus dentata*, *Nyssa aquatica*, *Nyssa silvatica*,

silvatica, *Nyssa ogeeche*, *Sive coccinea*, *Cupressus disticha*, *Fraxinus aquatica*, *Rhamnus frangula*, *Prunus laurocerasa*, *Cyrilla racemi-flora*, *Myrica cirifera*, *Andromeda ferruginea*, *Andromeda nitida*, et la grande *Andromeda semper virens* de la Floride, qu'on appelle bois à *tuyau de pipe*, et que j'ai nommée *Andromeda formosissima*, parce qu'elle surpasse en beauté toutes celles de sa famille (1).

La rivière de Sainte-Marie prend sa source dans un grand lac ou marais appelé Ouaquaphenogaw, qui est entre les rivières Flint et Oakmulge, et occupe un espace de plus de trois cents milles de circonférence. Cette immense étendue, dans la saison humide, paraît un vrai lac. Elle renferme plusieurs grandes îles ou col-

(1) Linné rejette avec raison ces qualifications vagues, qui, n'exprimant qu'une comparaison entre la plante désignée et celles de son espèce, ne peuvent servir à la faire reconnaître que lorsqu'on les a toutes sous les yeux. Il entre d'ailleurs tant d'arbitraire dans l'idée que nous nous formons de la beauté, que l'on ne peut donner, pour caractère spécifique, cette qualité dont chacun se croit juge compétent, et dont chacun juge diversement. *N. d. Tr.*

lines de terres hautes et excellentes. Il y en a une, entre autres, que les Crecks actuels représentent comme un lieu enchanté. Elle est, disent-ils, habitée par une peuplade d'Indiens, dont les femmes sont d'une beauté exquise. Ils ajoutent que ce paradis terrestre a été visité par quelques-uns des leurs, intrépides chasseurs qui, se trouvant égarés dans des marais, et sur le point de périr, sans pouvoir en trouver l'issue, furent tout-à-coup secourus par une troupe de jolies femmes, auxquelles ils donnent le nom de *filles du soleil*, et qui leur donnèrent généreusement tout ce qu'elles avaient sur elles, sur-tout des fruits, comme Oranges, Dattes, etc., et quelques gateaux de Maïs; mais qui, au nom de leur sûreté, les engagèrent à s'en retourner promptement chez eux, parceque leurs maris étaient des hommes féroces qui traitaient cruellement les étrangers. Les chasseurs prétendent qu'ils virent le village de cette nation, situé sur les bords élevés d'une île au promontoire, au milieu d'un beau lac; mais qu'en voulant y arriver, ils se trouvèrent engagés dans une suite éter-

nelle de marais, et comme perdus au milieu de ces labyrinthes, croyant toujours s'approcher de l'île, l'appercevant de temps en temps, et la voyant toujours, comme par enchantement, s'éloigner de devant eux. Enfin ils se déterminèrent à abandonner cette poursuite illusoire, et à retourner chez eux, ce qu'ils ne purent faire qu'après beaucoup de temps, et avec d'incroyables difficultés. Lorsqu'ils eurent fait à leurs compatriotes le récit de leurs aventures, les jeunes guerriers de leur nation furent transportés d'une vive curiosité, et d'un desir ardent de faire la conquête d'un si charmant pays. Mais, depuis cette époque, malgré mille tentatives, il leur a été impossible de le retrouver. Ils assurent, pourtant, que souvent ils rencontrent des indices, qui annoncent qu'il y a, dans ces parages, quelque contrée habitée, comme des lieux où l'on voit qu'il a été construit des canots, des traces de pas humain, etc.

Les Crecks font encore, relativement à cette nation inconnue, une autre tradition qui paraît assez probable. Ils supposent que ce sont les descendans d'une

troupe fugitive des anciens Yamases qui, après une sanglante bataille, que leur nation avait perdue contre les Crecks, échappée au massacre, trouva dans cette retraite un asyle contre la barbarie du vainqueur. (Il est de fait, que les Crecks ont autrefois vaincu et presque exterminé ce peuple, jadis puissant dans le pays.) Ce que l'on sait, cependant, c'est qu'il y a, dans cette partie, un grand lac ou marais bien connu, que visitent souvent les chasseurs, tant blancs que sauvages ; et que, dans le voisinage, sont les meilleurs cantons de chasse de la Floride, sujet fréquent de contestations graves entre les nations limitrophes. C'est de cette source commune des rivières, que sort celle de Sainte-Marie (1). Elle erre, pendant près de cent cinquante milles, dans une immense plaine, et sous des forêts de Pins, avant d'arriver à l'Océan, dans lequel elle se jette, entre les pointes

(1) On assure que la rivière de Sainte-Ille, celle de Sainte-Marie, et la belle rivière du petit Saint-Jean, qui décharge ses eaux dans la baie des apalaches à Saint-Mark, prennent toutes leur source dans ce marais. *N. d. l'A.*

des îles Amélie et Talbert. Elle coule lentement dans tout son cours, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Ayant terminé mes observations sur les productions végétales de cette contrée, et recueilli des individus et des semences de quelques plantes et arbustes curieux (objet principal de cette excursion), je revins par le même chemin à l'Alatamaha, et j'arrivai, sans accident, à la demeure de mon estimable ami, L. Mac-Intosh, esq., où je me reposai pendant quelques jours, en attendant le jeune Mac-Intosh, qui devait m'accompagner dans mon voyage. Enchanté du projet, il avait tellement dépêché ses préparatifs en mon absence, que nous n'avions plus qu'à obtenir la permission définitive de madame Mac-Intosh. Lorsqu'enfin elle eut consenti à exposer son fils à toutes les fatigues et à tous les périls d'une si longue route, nous partîmes chargés des vœux et des bénédictions des dignes parens de mon jeune compagnon de voyage.

CHAPITRE IV.

Le matin, de bonne heure, nous montâmes à cheval, et en deux jours, nous arrivâmes à Savanna. Nous y apprîmes que le surintendant des affaires relatives aux sauvages avait quitté la capitale, et qu'il était parti pour se rendre à Augusta. Je ne restai, en conséquence, à Savanna qu'un jour, que j'employai à emballer mes collections, et à les expédier pour Charlestown.

Le lendemain, nous partîmes pour Augusta. Cette ville est située sur la rivière de Savanna, à plus de cent cinquante milles par terre, et à près de trois cents milles par eau, de la capitale (Savanna). Nous y arrivâmes après un heureux voyage que nous fîmes en suivant le cours de la rivière, et dans lequel nous fûmes seulement un peu incommodés par la chaleur de la saison.

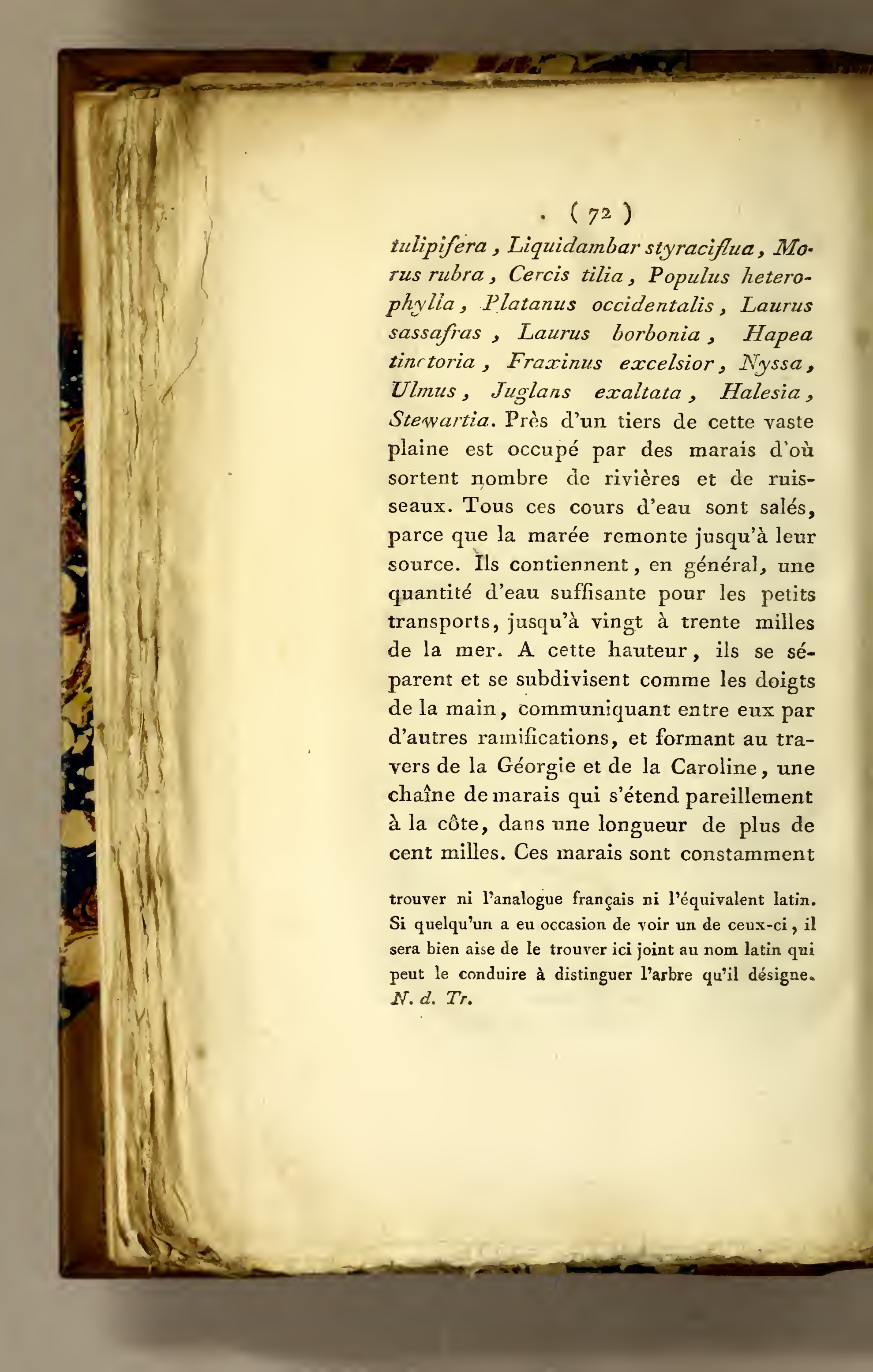
Rien, sur la route, ne m'ayant paru digne d'être rapporté, je me contenterai de présenter sommairement les observa-

tions que j'eus occasion de faire sur le sol, la situation et les productions naturelles du pays.

A mesure qu'on s'éloigne de la côte de la mer, on trouve que le terrain s'élève par degrés, et comme par divers plateaux, qui se succèdent l'un à l'autre, dans l'ordre suivant. D'abord, à partir de la mer, jusqu'à cinquante milles dans les terres, est une plaine unie, dont le sol est léger, sablonneux et couvert de vastes forêts, composées de *Pinus taeda*, *Pinus lutea*, *Pinus squarrosa*, *Pinus echinata*, 1 *Quercus semper virens*, 2 *Quercus aquatica*, 3 *Quercus phyllos*, 4 *Quercus tinctoria*, 5 *Quercus dentata*, 6 *Quercus prinos*, 7 *Quercus alba*, 8 *Quercus sinuata*, 9 *Quercus rubra* (1), *Liriodendron*

(1) 1 *Live oak*, 2 *Della-leaved Water-oak*, 3 *Willow-leaved oak*, 4 *Great black oak*, 5 *Narrow leaved Wintergreen oak*, 6 *Swamp white-oak*, 7 *White-oak*, 8 *Spanish oak*, 9 *Red oak*. N. d. l'A.

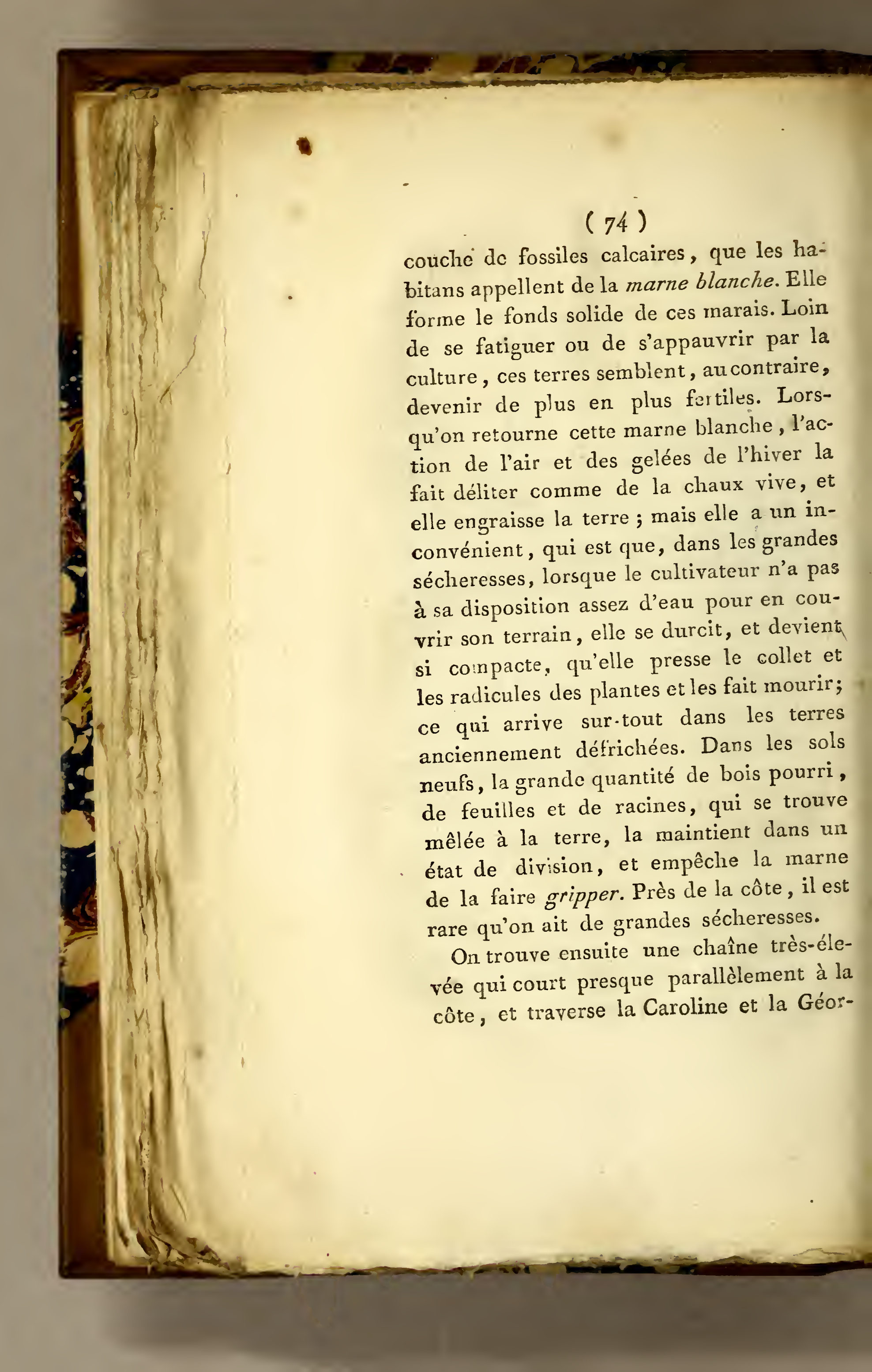
J'ai cru devoir transcrire ici les noms triviaux anglais, indiqués par Bartram, comme correspondans aux noms latins du texte, parce que ces noms triviaux, qui se rencontrent souvent seuls dans les livres anglais de voyages, d'agriculture, etc., sont très-embarrassans pour le lecteur qui ne peut en



tulipifera , Liquidambar styraciflua , Morus rubra , Cercis tilia , Populus heterophylla , Platanus occidentalis , Laurus sassafras , Laurus borbonia , Hapea tinctoria , Fraxinus excelsior , Nyssa , Ulmus , Juglans exaltata , Halesia , Stewartia. Près d'un tiers de cette vaste plaine est occupé par des marais d'où sortent nombre de rivières et de ruisseaux. Tous ces cours d'eau sont salés, parce que la marée remonte jusqu'à leur source. Ils contiennent, en général, une quantité d'eau suffisante pour les petits transports, jusqu'à vingt à trente milles de la mer. A cette hauteur, ils se séparent et se subdivisent comme les doigts de la main, communiquant entre eux par d'autres ramifications, et formant au travers de la Géorgie et de la Caroline, une chaîne de marais qui s'étend pareillement à la côte, dans une longueur de plus de cent milles. Ces marais sont constamment

trouver ni l'analogue français ni l'équivalent latin. Si quelqu'un a eu occasion de voir un de ceux-ci, il sera bien aise de le trouver ici joint au nom latin qui peut le conduire à distinguer l'arbre qu'il désigne. *N. d. Tr.*

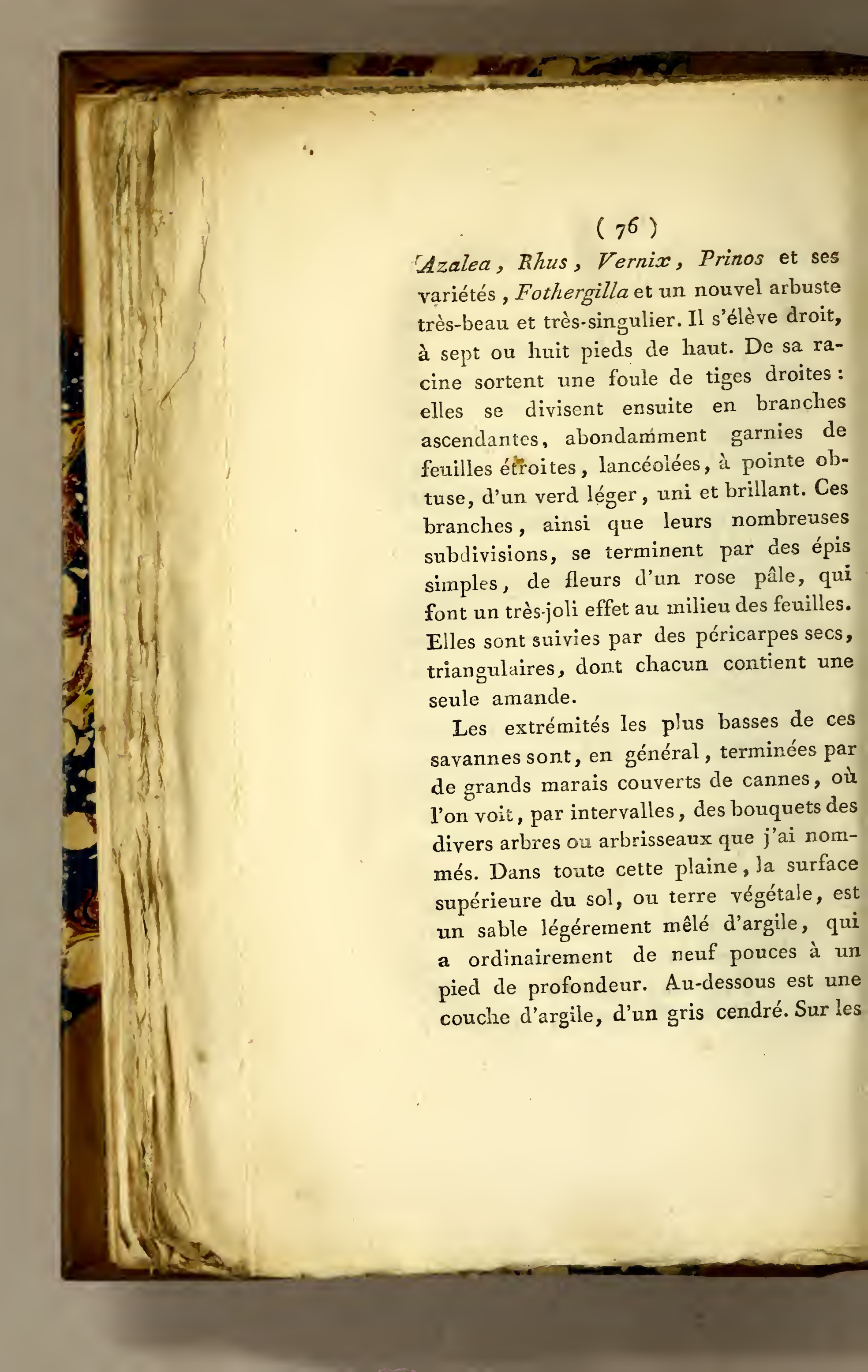
alimentés et remplis d'eau, par des milliers de petits ruisseaux qui descendent du plateau supérieur. Les arbres et arbrisseaux qu'on y trouve, indépendamment de la plupart de ceux que j'ai ci-dessus désignés, sont *Acer rubrum*, *Nyssa aquatica*, *Chionanthus*, *Celtis*, *Fagus sylvatica* - *sambucus*. Sur les buttes ou islets élevés, sont de beaux groupes de *Azalea nuda* et *Azalea viscosa*, *Corypha palma*, *Corypha pumila* et *Magnolia grandiflora*. Toute la surface de la terre entre les arbres et les arbrisseaux, semble être occupée par des cannes (*Arundo gigantea*), auxquelles s'entrelacent en guirlandes, des *Glycine frutescens*, *Bignonia semper virens*, *Glycine apios*, *Smilax* (différentes espèces), *Bignonia crucigera*, *Bignonia radicans*, *Lonicera semper virens*, et une foule d'autres plantes, d'arbres et d'arbustes moins remarquables ; dans les parties très-humides, est le *Cupressus disticha*. Le sol de ces contrées marécageuses, jusqu'à une profondeur de deux ou trois pieds, est une terre molle, savonneuse et féconde, ou une vase épaissie ; au-dessous est une



couche de fossiles calcaires, que les habitans appellent de la *marne blanche*. Elle forme le fonds solide de ces marais. Loin de se fatiguer ou de s'appauvrir par la culture, ces terres semblent, au contraire, devenir de plus en plus fertiles. Lorsqu'on retourne cette marne blanche, l'action de l'air et des gelées de l'hiver la fait déliter comme de la chaux vive, et elle engraisse la terre ; mais elle a un inconvénient, qui est que, dans les grandes sécheresses, lorsque le cultivateur n'a pas à sa disposition assez d'eau pour en couvrir son terrain, elle se durcit, et devient si compacte, qu'elle presse le collet et les radicules des plantes et les fait mourir ; ce qui arrive sur-tout dans les terres anciennement défrichées. Dans les sols neufs, la grande quantité de bois pourri, de feuilles et de racines, qui se trouve mêlée à la terre, la maintient dans un état de division, et empêche la marne de la faire *gripper*. Près de la côte, il est rare qu'on ait de grandes sécheresses.

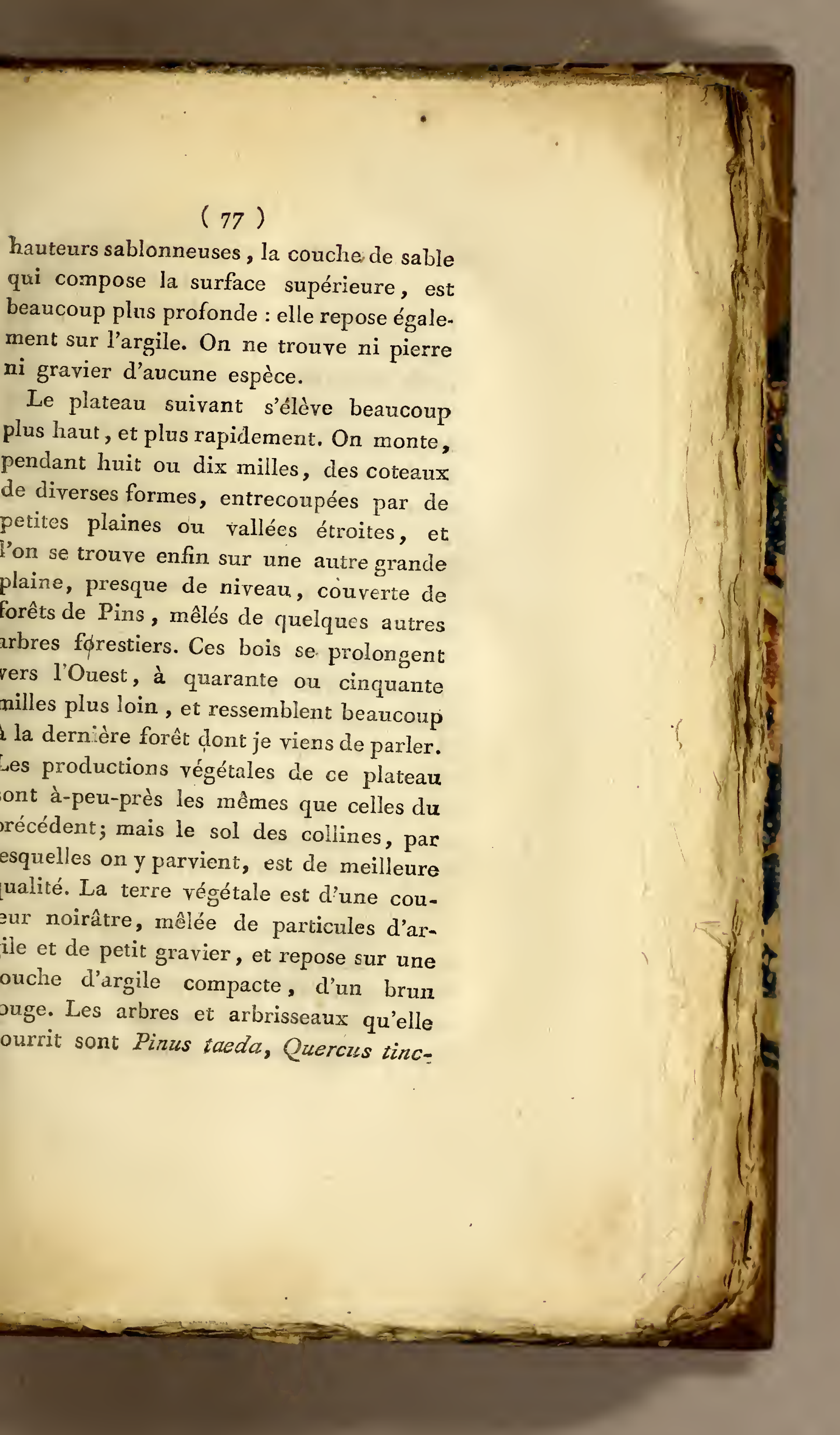
On trouve ensuite une chaîne très-élevée qui court presque parallèlement à la côte, et traverse la Caroline et la Géor-

gie. On y parvient par plusieurs plans gradués qui s'élèvent successivement, pendant un espace de huit ou dix milles. La hauteur perpendiculaire de cette chaîne, au-dessus du niveau de la mer, peut être de deux ou trois cents pieds. On lui donne le nom de *Sandhills*, montagnes de sables. On le trouve, alors, à l'entrée d'une vaste plaine, assez généralement de niveau, qui s'étend vers l'Ouest, jusqu'à soixante ou soixante dix milles, et qui s'élève progressivement comme la première, mais par une inclinaison plus sensible. Cette plaine est, en majeure partie, couverte d'une forêt de grands Pins à longues feuilles (*Pinus palustris. Linn.*) La terre est tapissée de gramens, auxquels se mêlent une infinité de plantes herbacées. On y trouve aussi de grandes savannes, toujours vertes, qu'entrecoupent de petits lacs, des groupes d'arbres verds, ou d'autres arbres et arbrisseaux, tels que *Magnolia grandiflora*, *Magnolia glauca*, *Gordonia*, *Ilex aquifolium*, *Quercus*, (diverses espèces) *Laurus borbonia*, *Chionanthus*, *Hopea tinctoria*, *Cyrilla*, *Kalmia angustifolia*, *Andromeda* et ses variétés, *Viburnum*,



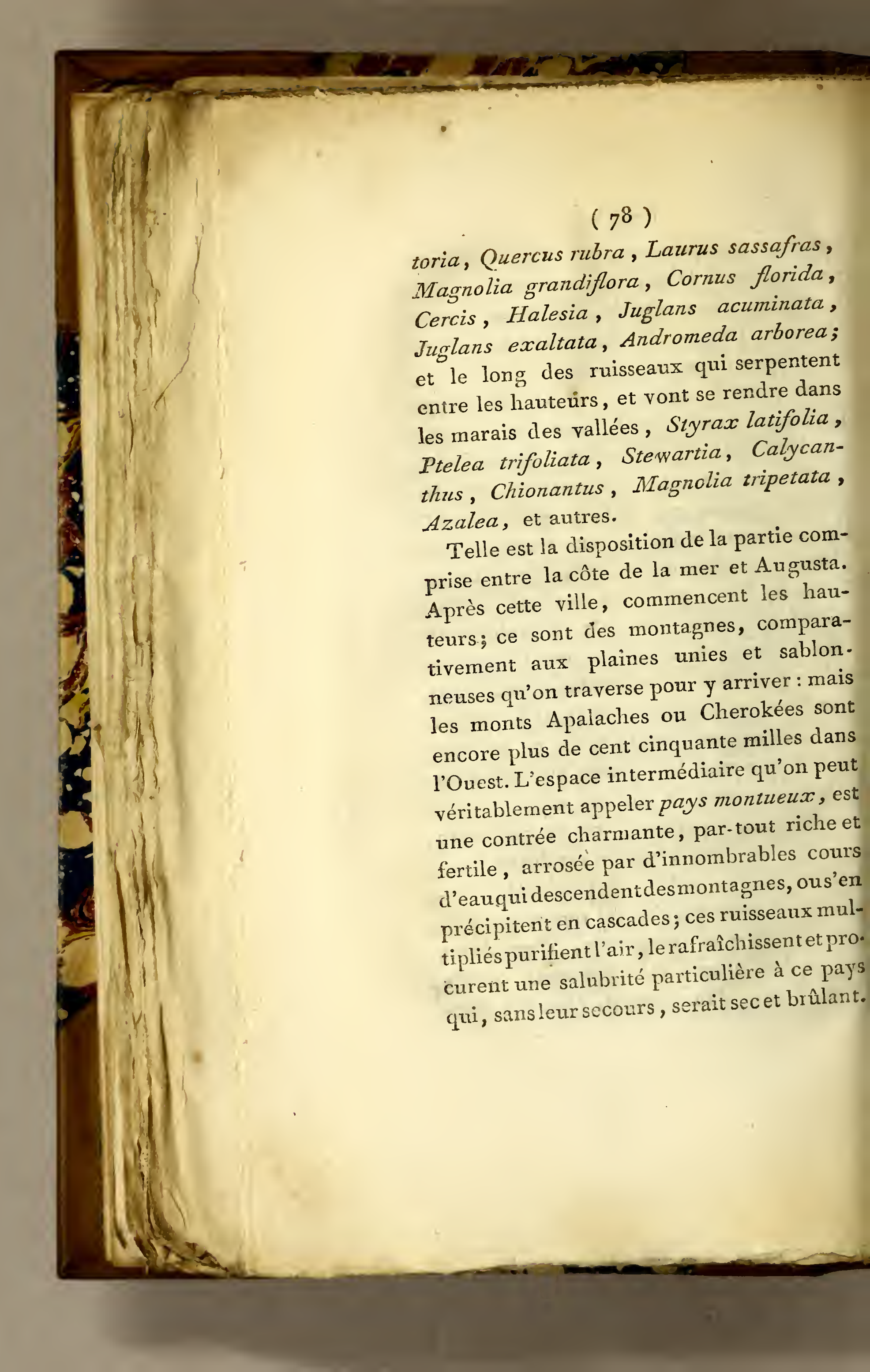
Azalea, *Rhus*, *Vernix*, *Prinos* et ses variétés, *Fothergilla* et un nouvel arbuste très-beau et très-singulier. Il s'élève droit, à sept ou huit pieds de haut. De sa racine sortent une foule de tiges droites : elles se divisent ensuite en branches ascendantes, abondamment garnies de feuilles étroites, lancéolées, à pointe obtuse, d'un verd léger, uni et brillant. Ces branches, ainsi que leurs nombreuses subdivisions, se terminent par des épis simples, de fleurs d'un rose pâle, qui font un très-joli effet au milieu des feuilles. Elles sont suivies par des péricarpes secs, triangulaires, dont chacun contient une seule amande.

Les extrémités les plus basses de ces savannes sont, en général, terminées par de grands marais couverts de cannes, où l'on voit, par intervalles, des bouquets des divers arbres ou arbrisseaux que j'ai nommés. Dans toute cette plaine, la surface supérieure du sol, ou terre végétale, est un sable légérement mêlé d'argile, qui a ordinairement de neuf pouces à un pied de profondeur. Au-dessous est une couche d'argile, d'un gris cendré. Sur les



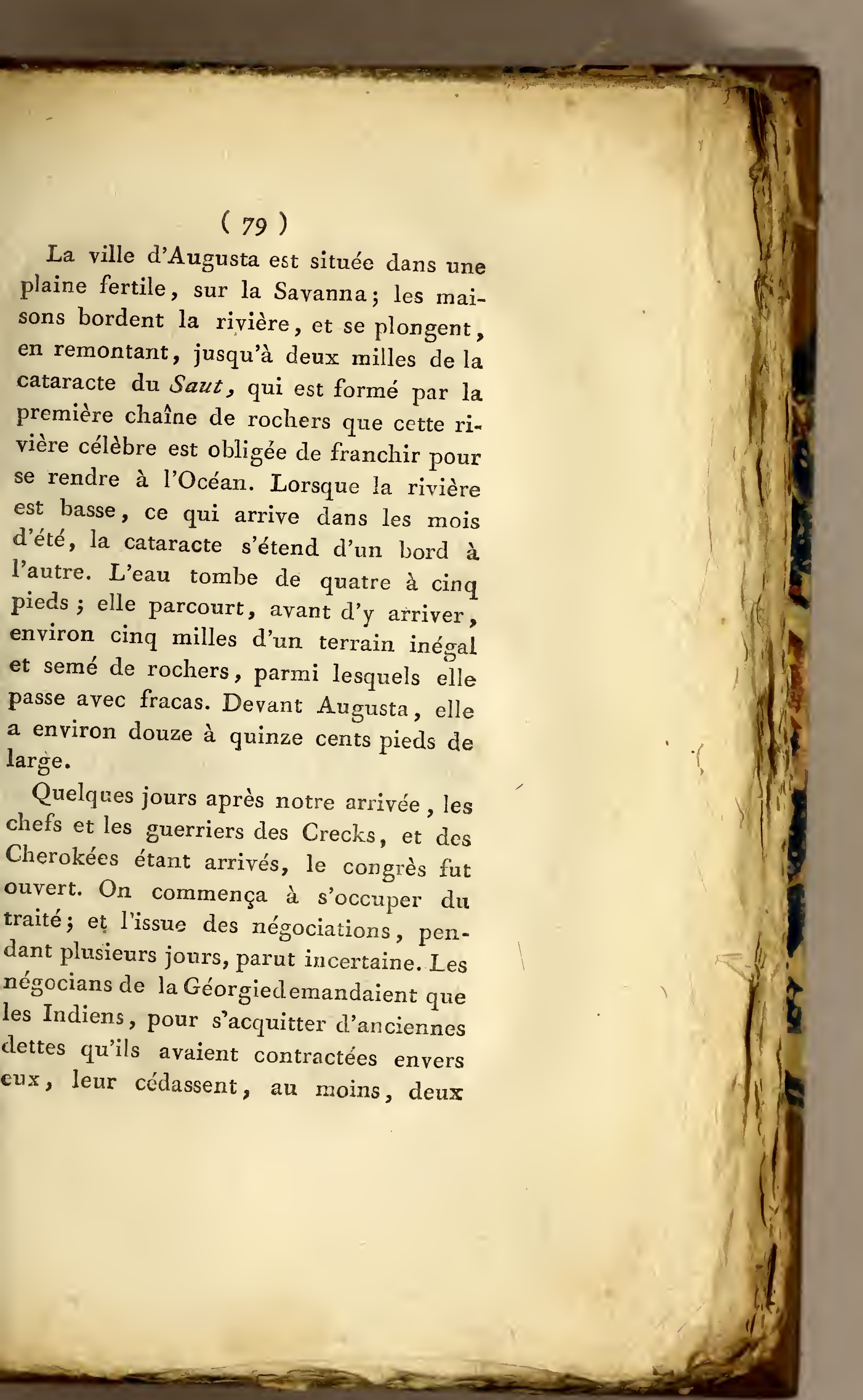
hauteurs sablonneuses, la couche de sable qui compose la surface supérieure, est beaucoup plus profonde : elle repose également sur l'argile. On ne trouve ni pierre ni gravier d'aucune espèce.

Le plateau suivant s'élève beaucoup plus haut, et plus rapidement. On monte, pendant huit ou dix milles, des coteaux de diverses formes, entrecoupées par de petites plaines ou vallées étroites, et l'on se trouve enfin sur une autre grande plaine, presque de niveau, couverte de forêts de Pins, mêlés de quelques autres arbres forestiers. Ces bois se prolongent vers l'Ouest, à quarante ou cinquante milles plus loin, et ressemblent beaucoup à la dernière forêt dont je viens de parler. Les productions végétales de ce plateau sont à-peu-près les mêmes que celles du précédent; mais le sol des collines, par lesquelles on y parvient, est de meilleure qualité. La terre végétale est d'une couleur noirâtre, mêlée de particules d'argile et de petit gravier, et repose sur une couche d'argile compacte, d'un brun rouge. Les arbres et arbrisseaux qu'elle nourrit sont *Pinus taeda*, *Quercus tinc-*



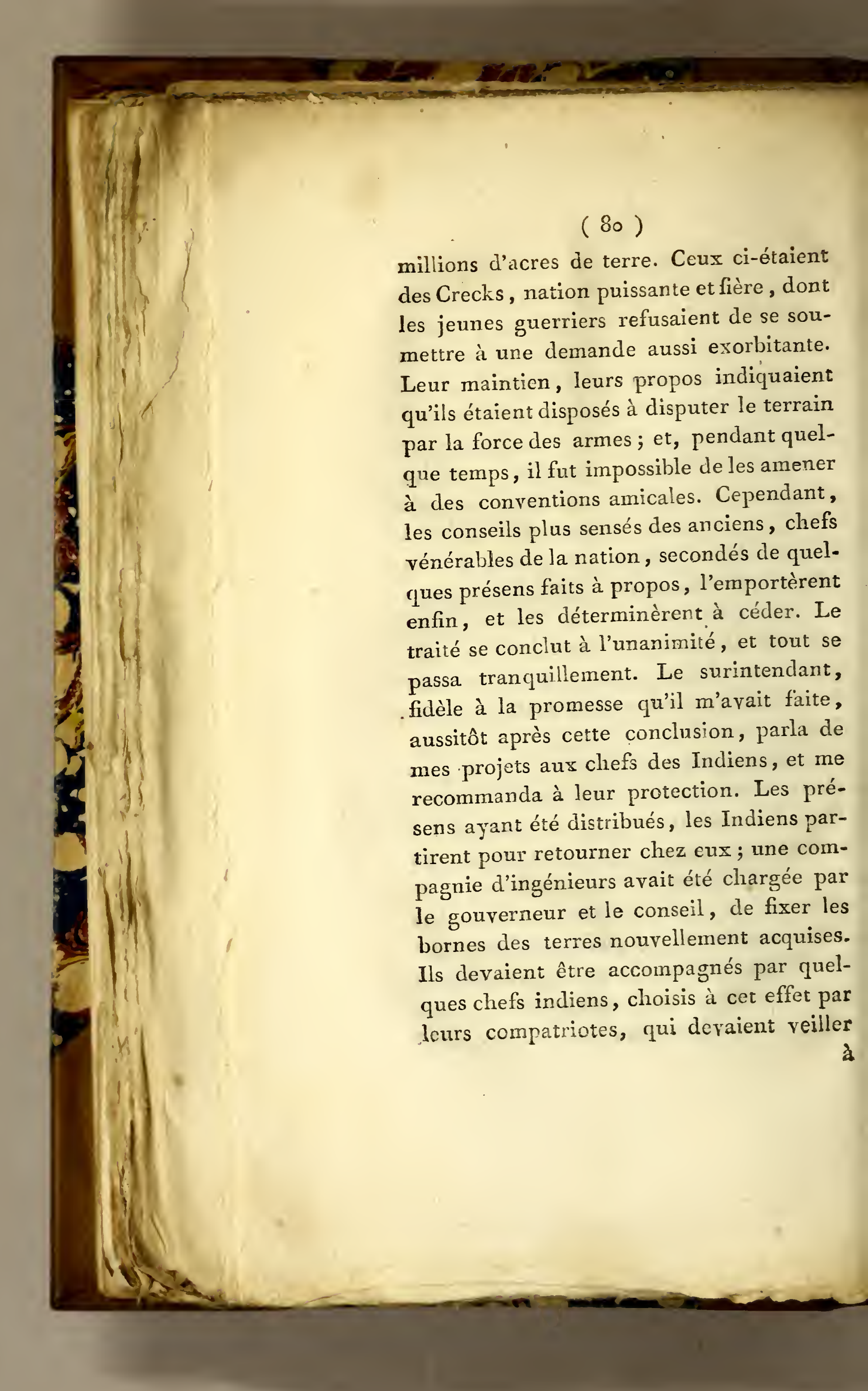
toria, *Quercus rubra*, *Laurus sassafras*, *Magnolia grandiflora*, *Cornus florida*, *Cercis*, *Halesia*, *Juglans acuminata*, *Juglans exaltata*, *Andromeda arborea*; et le long des ruisseaux qui serpentent entre les hauteurs, et vont se rendre dans les marais des vallées, *Styrax latifolia*, *Ptelea trifoliata*, *Stewartia*, *Calycanthus*, *Chionantus*, *Magnolia tripetata*, *Azalea*, et autres.

Telle est la disposition de la partie comprise entre la côte de la mer et Augusta. Après cette ville, commencent les hauteurs; ce sont des montagnes, comparativement aux plaines unies et sablonneuses qu'on traverse pour y arriver : mais les monts Apalaches ou Cherokées sont encore plus de cent cinquante milles dans l'Ouest. L'espace intermédiaire qu'on peut véritablement appeler *pays montueux*, est une contrée charmante, par-tout riche et fertile, arrosée par d'innombrables cours d'eau qui descendent des montagnes, ou s'en précipitent en cascades; ces ruisseaux multipliés purifient l'air, le rafraîchissent et procurent une salubrité particulière à ce pays qui, sans leur secours, serait sec et brûlant.



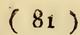
La ville d'Augusta est située dans une plaine fertile, sur la Savanna; les maisons bordent la rivière, et se plongent, en remontant, jusqu'à deux milles de la cataracte du *Saut*, qui est formé par la première chaîne de rochers que cette rivière célèbre est obligée de franchir pour se rendre à l'Océan. Lorsque la rivière est basse, ce qui arrive dans les mois d'été, la cataracte s'étend d'un bord à l'autre. L'eau tombe de quatre à cinq pieds; elle parcourt, avant d'y arriver, environ cinq milles d'un terrain inégal et semé de rochers, parmi lesquels elle passe avec fracas. Devant Augusta, elle a environ douze à quinze cents pieds de large.

Quelques jours après notre arrivée, les chefs et les guerriers des Crecks, et des Cherokées étant arrivés, le congrès fut ouvert. On commença à s'occuper du traité; et l'issue des négociations, pendant plusieurs jours, parut incertaine. Les négocians de la Géorgie demandaient que les Indiens, pour s'acquitter d'anciennes dettes qu'ils avaient contractées envers eux, leur cédassent, au moins, deux



millions d'acres de terre. Ceux ci-étaient des Crecks, nation puissante et fière, dont les jeunes guerriers refusaient de se soumettre à une demande aussi exorbitante. Leur maintien, leurs propos indiquaient qu'ils étaient disposés à disputer le terrain par la force des armes; et, pendant quelque temps, il fut impossible de les amener à des conventions amicales. Cependant, les conseils plus sensés des anciens, chefs vénérables de la nation, secondés de quelques présens faits à propos, l'emportèrent enfin, et les déterminèrent à céder. Le traité se conclut à l'unanimité, et tout se passa tranquillement. Le surintendant, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, aussitôt après cette conclusion, parla de mes projets aux chefs des Indiens, et me recommanda à leur protection. Les présens ayant été distribués, les Indiens partirent pour retourner chez eux; une compagnie d'ingénieurs avait été chargée par le gouverneur et le conseil, de fixer les bornes des terres nouvellement acquises. Ils devaient être accompagnés par quelques chefs indiens, choisis à cet effet par leurs compatriotes, qui devaient veiller

à

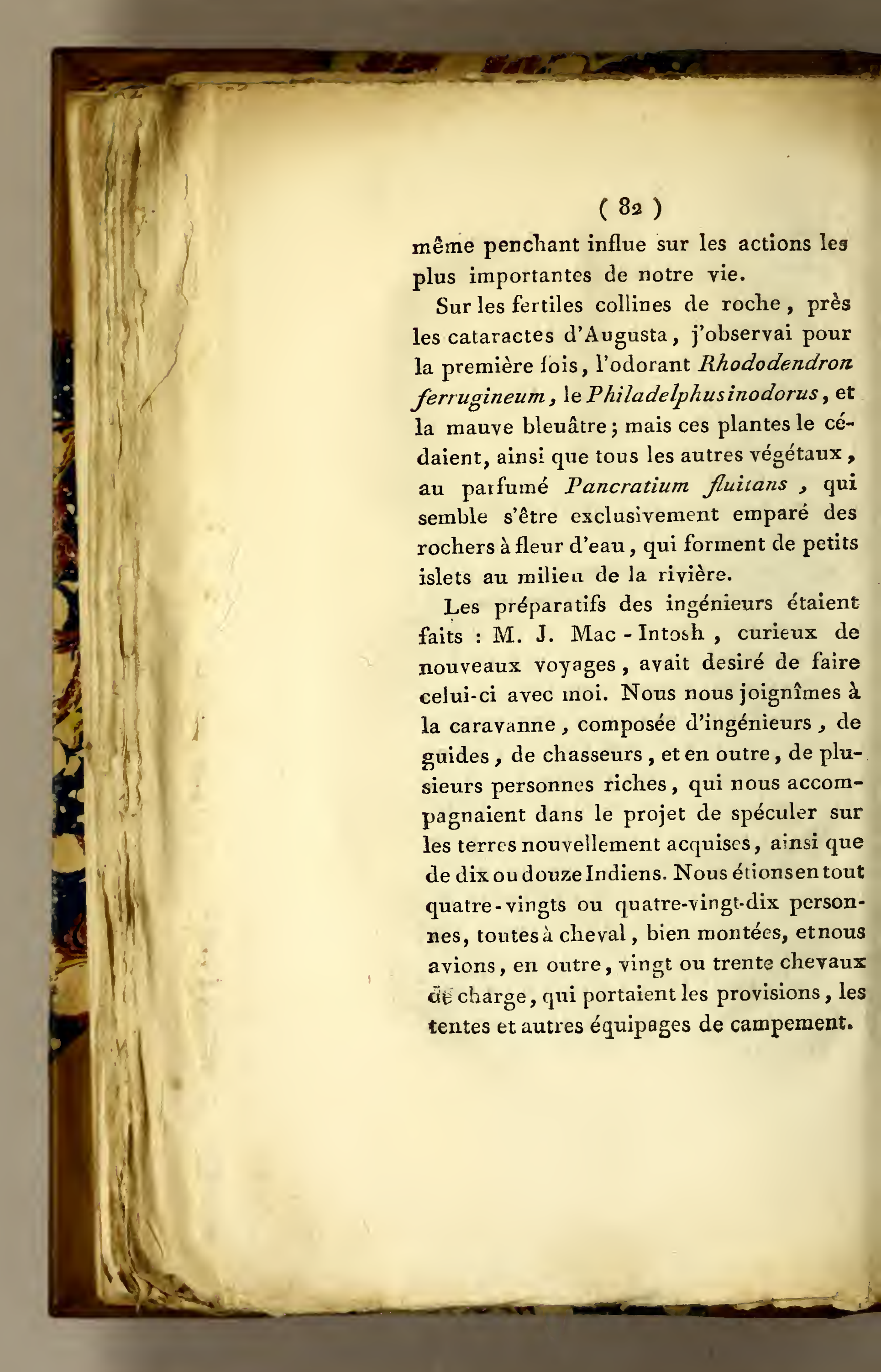


à ce que les articles du traité fussent exécutés comme ils avaient été convenus dans le congrès.

Le colonel Barnet, chargé de suivre cette opération pour les Géorgiens, et très-capable de remplir cette fonction importante, m'invita obligeamment à l'accompagner dans cette expédition.

Nous étions alors au milieu du mois de mai. Les plantes en pleine végétation, étaient ornées de toute leur parure, et remplissaient l'air de leurs parfums. Les coteaux boisés et les riantes prairies, qui de toutes parts environnent la ville d'Augusta, avaient déjà reçu de moi de fréquentes visites. Malgré leurs beautés sans nombre, malgré les plantes rares qu'elles recèlent, et les richesses nouvelles en ce genre, qu'elles avaient offertes à mes regards toujours avides de nouvelles jouissances, et comptant naturellement pour peu, ce que je possède, quel qu'en soit le prix ou le mérite, j'étais empressé de courir à d'autres objets; tout excite ma curiosité, rien ne peut la satisfaire.

Ainsi, peut-être, en est-il de tous nos goûts, de toutes nos affections; le



même penchant influe sur les actions les plus importantes de notre vie.

Sur les fertiles collines de roche, près les cataractes d'Augusta, j'observai pour la première fois, l'odorant *Rhododendron ferrugineum*, le *Philadelphus inodorus*, et la mauve bleuâtre; mais ces plantes le cédaient, ainsi que tous les autres végétaux, au parfumé *Pancratium fluitans*, qui semble s'être exclusivement emparé des rochers à fleur d'eau, qui forment de petits islets au milieu de la rivière.

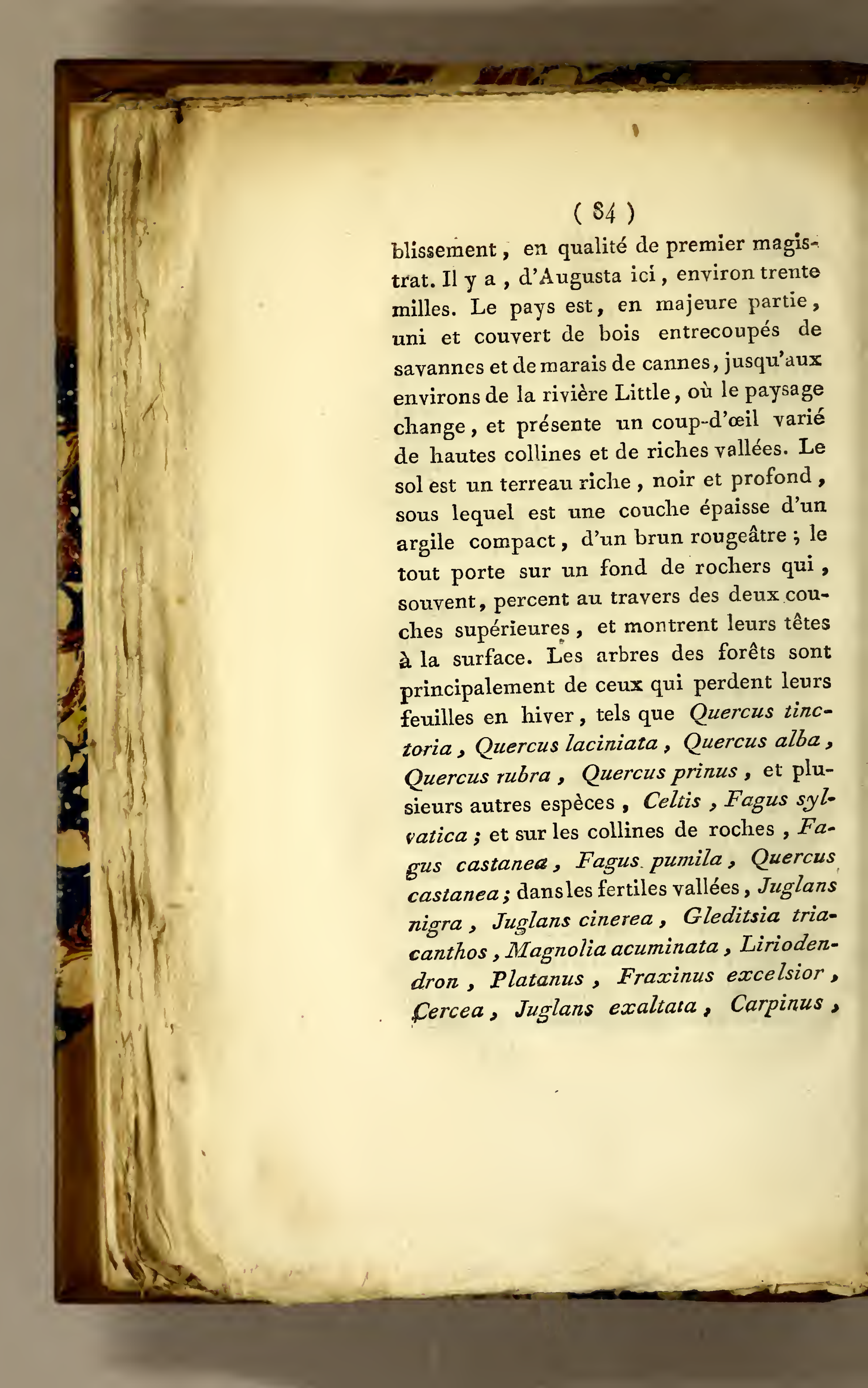
Les préparatifs des ingénieurs étaient faits : M. J. Mac-Intosh, curieux de nouveaux voyages, avait desiré de faire celui-ci avec moi. Nous nous joignîmes à la caravanne, composée d'ingénieurs, de guides, de chasseurs, et en outre, de plusieurs personnes riches, qui nous accompagnaient dans le projet de spéculer sur les terres nouvellement acquises, ainsi que de dix ou douze Indiens. Nous étions en tout quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnes, toutes à cheval, bien montées, et nous avions, en outre, vingt ou trente chevaux de charge, qui portaient les provisions, les tentes et autres équipages de campement.

Nous avancions dans l'été : la chaleur, vers le milieu du jour, était insupportable.

Nous partîmes un matin, de très-bonne heure, d'Augusta, pour nous rendre au lieu nommé le grand *Buffalo Lick* (1), sur la grande chaîne qui sépare les eaux de la Savanna et de l'Alatamaha, à environ quatre-vingts milles d'Augusta. A cet endroit, les ingénieurs devaient se séparer, et former trois compagnies, pour opérer en différentes directions. Le soir du second jour, nous arrivâmes à un petit village, situé sur la rivière *Little*, branche de la Savanna. Ce village appelé Wrightsborough a été fondé par Jos. Mattock esq., de la secte des Quakers. Cet homme, animé d'un véritable esprit public, ayant obtenu pour lui et ses amis un district composé de plus de quarante mille acres de terre, donna ce nom à la ville naissante, en l'honneur de Sir James Wright, alors gouverneur de la Géorgie, qui avait beaucoup favorisé l'établissement. M. Mattock a aujourd'hui environ soixante-dix ans; il est vert, bien portant, et préside l'éta-

(1) *Terrain léché par les bœufs sauvages :* on verra plus bas la raison de cette dénomination. *N. d. Tr.*

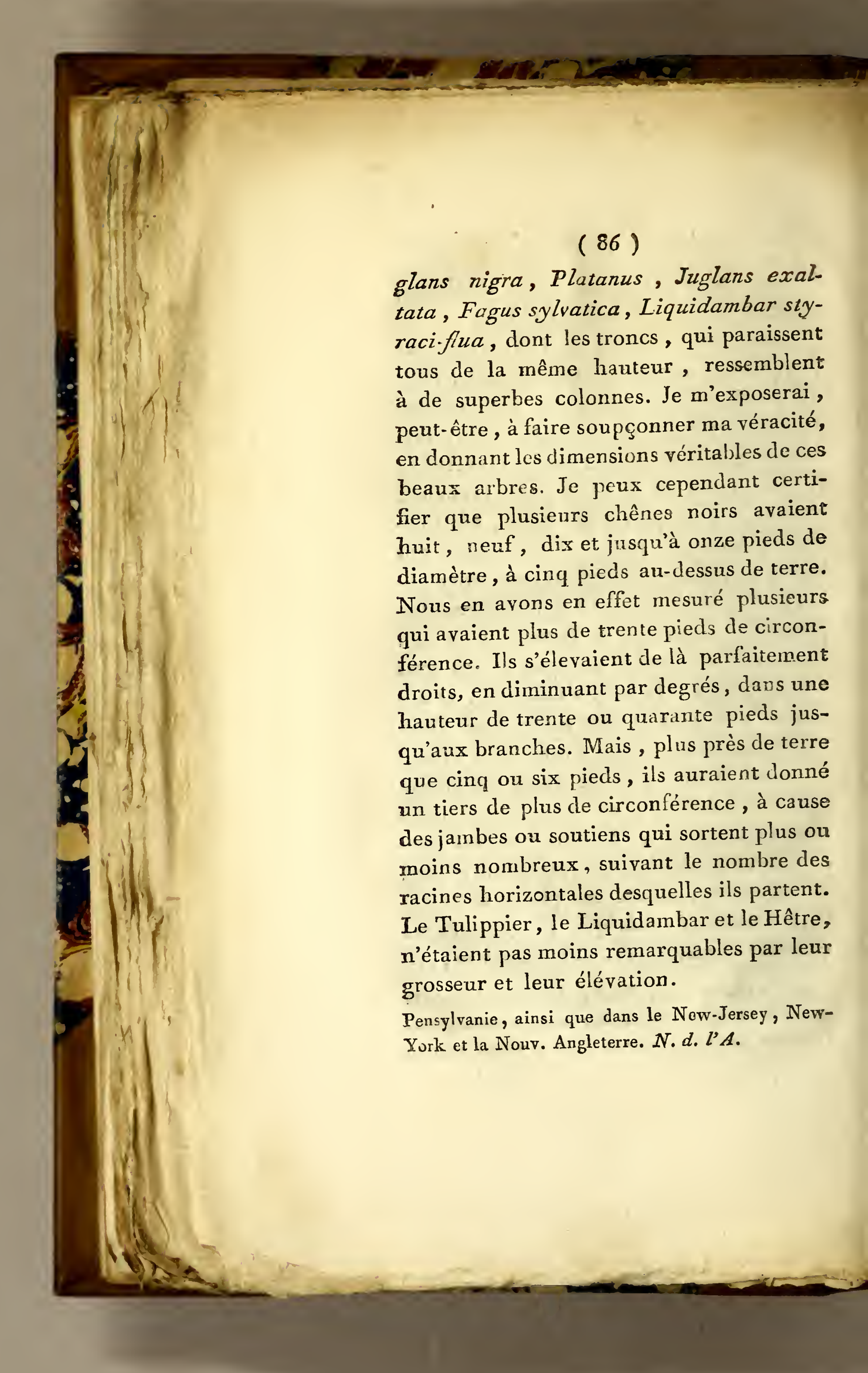
blissement, en qualité de premier magistrat. Il y a, d'Augusta ici, environ trente milles. Le pays est, en majeure partie, uni et couvert de bois entrecoupés de savannes et de marais de cannes, jusqu'aux environs de la rivière Little, où le paysage change, et présente un coup-d'œil varié de hautes collines et de riches vallées. Le sol est un terreau riche, noir et profond, sous lequel est une couche épaisse d'un argile compact, d'un brun rougeâtre ; le tout porte sur un fond de rochers qui, souvent, percent au travers des deux couches supérieures, et montrent leurs têtes à la surface. Les arbres des forêts sont principalement de ceux qui perdent leurs feuilles en hiver, tels que *Quercus tinctoria*, *Quercus laciniata*, *Quercus alba*, *Quercus rubra*, *Quercus prinus*, et plusieurs autres espèces, *Celtis*, *Fagus sylvatica* ; et sur les collines de roches, *Fagus castanea*, *Fagus pumila*, *Quercus castanea* ; dans les fertiles vallées, *Juglans nigra*, *Juglans cinerea*, *Gleditsia triacanthos*, *Magnolia acuminata*, *Liriodendron*, *Platanus*, *Fraxinus excelsior*, *Cercea*, *Juglans exaltata*, *Carpinus*,



Morus rubra, *Calycanthus*, *Halesia*; *Osculus pavia*, *Osculus arborea.*

Après avoir quitté le joli village de Wrightsborough, nous marchâmes, pendant huit ou neuf milles, au milieu d'une plaine fertile et d'une haute forêt, jusqu'à la branche septentrionale de la rivière Little. Après avoir passé cette branche, qui est la plus grande des deux, nous entrâmes dans une vaste et fertile plaine qui borde la rivière, et qui est couverte d'arbres, dont la hauteur et la vigoureuse végétation annoncent la fécondité du sol. Lorsqu'on a marché quelque temps sous ces ombrages, la cime s'éclaircit, et découvre aux yeux la plus magnifique forêt que j'eusse jamais vue. Après avoir monté la pente d'une côte de vingt ou trente pieds d'élévation, nous entrâmes dans cette superbe forêt : le terrain en est parfaitement de niveau, uni, tapissé de gazon, et vaguement planté des plus grands arbres forestiers, tels que le gigantesque *Quercus tinctoria* (1), *Liriodendron*, *Ju-*

(1) Ou Chêne noir, *Black oak*: l'écorce de cette espèce de Chêne fournit une très-bonne teinture jaune. Cet arbre est connu sous le nom de Chêne noir en



glans nigra, *Platanus*, *Juglans exaltata*, *Fagus sylvatica*, *Liquidambar styraci-flua*, dont les troncs, qui paraissent tous de la même hauteur, ressemblent à de superbes colonnes. Je m'exposerai, peut-être, à faire soupçonner ma véracité, en donnant les dimensions véritables de ces beaux arbres. Je peux cependant certifier que plusieurs chênes noirs avaient huit, neuf, dix et jusqu'à onze pieds de diamètre, à cinq pieds au-dessus de terre. Nous en avons en effet mesuré plusieurs qui avaient plus de trente pieds de circonférence. Ils s'élevaient de là parfaitement droits, en diminuant par degrés, dans une hauteur de trente ou quarante pieds jusqu'aux branches. Mais, plus près de terre que cinq ou six pieds, ils auraient donné un tiers de plus de circonférence, à cause des jambes ou soutiens qui sortent plus ou moins nombreux, suivant le nombre des racines horizontales desquelles ils partent. Le Tulippier, le Liquidambar et le Hêtre, n'étaient pas moins remarquables par leur grosseur et leur élévation.

Pensylvanie, ainsi que dans le New-Jersey, New-York et la Nouv. Angleterre. *N. d. l'A.*

Non loin de la pente, en examinant les terres basses, auprès de la rivière, nous vîmes les restes de plusieurs monumens qui indiquent la puissance des anciens peuples qui ont habité ces contrées. Je remarquai une prodigieuse pyramide conique, ou montagne factice de terre, de grandes terrasses quadrangulaires, et une vaste arène, de forme cubique, creusée dans la terre, avec des bancs de gazon autour. On voit aussi des traces incontestables d'un grand village indien, ouvrage qui n'a pu être fait que par une nation nombreuse, dont la puissance et la grandeur ont peut-être précédé de plusieurs siècles la découverte de ce continent.

Après avoir fait sept milles dans cette forêt d'immenses chênes noirs, nous entrâmes dans un pays qui offre des scènes plus variées. La terre s'élève presque insensiblement par des pentes douces, et découvre successivement à l'œil des plaines désertes, de hautes forêts, des côtes graveleuses ou pierreuses. Par-tout coulent de petits ruisseaux d'une eau vive et claire. Nous parcourûmes ensuite de riches savannes ou prairies naturelles, de vastes

marais couverts de cannes, et nous rencontrâmes plusieurs anciens établissemens d'Indiens, aujourd'hui déserts et cachés par les bois qui ont poussé autour. Ils se trouvent toujours sur les bords, ou à la proximité des rivières ou des grands marais. Des collines artificielles, ou des terrasses, les élèvent au-dessus des bois voisins. Je remarquai, dans des champs autrefois cultivés, 1°. *Diospyros ;* 2°. *Gleditsia triacanthos ;* 3.° *Prunus chicasaw ;* 4°. *Callicarpa ;* 5°. *Morus rubra ;* 6°. *Juglans exaltata ;* 7°. *Juglans nigra ;* ce qui nous fait voir que les anciens peuples du pays cultivaient ces arbres, à cause de leur fruit, qui est un aliment sain et nourrissant. Quoique ce soit des arbres forestiers (1), ils réussissent mieux, et rapportent davantage lorsqu'ils sont cultivés. Les Indiens actuels font grand cas de leurs

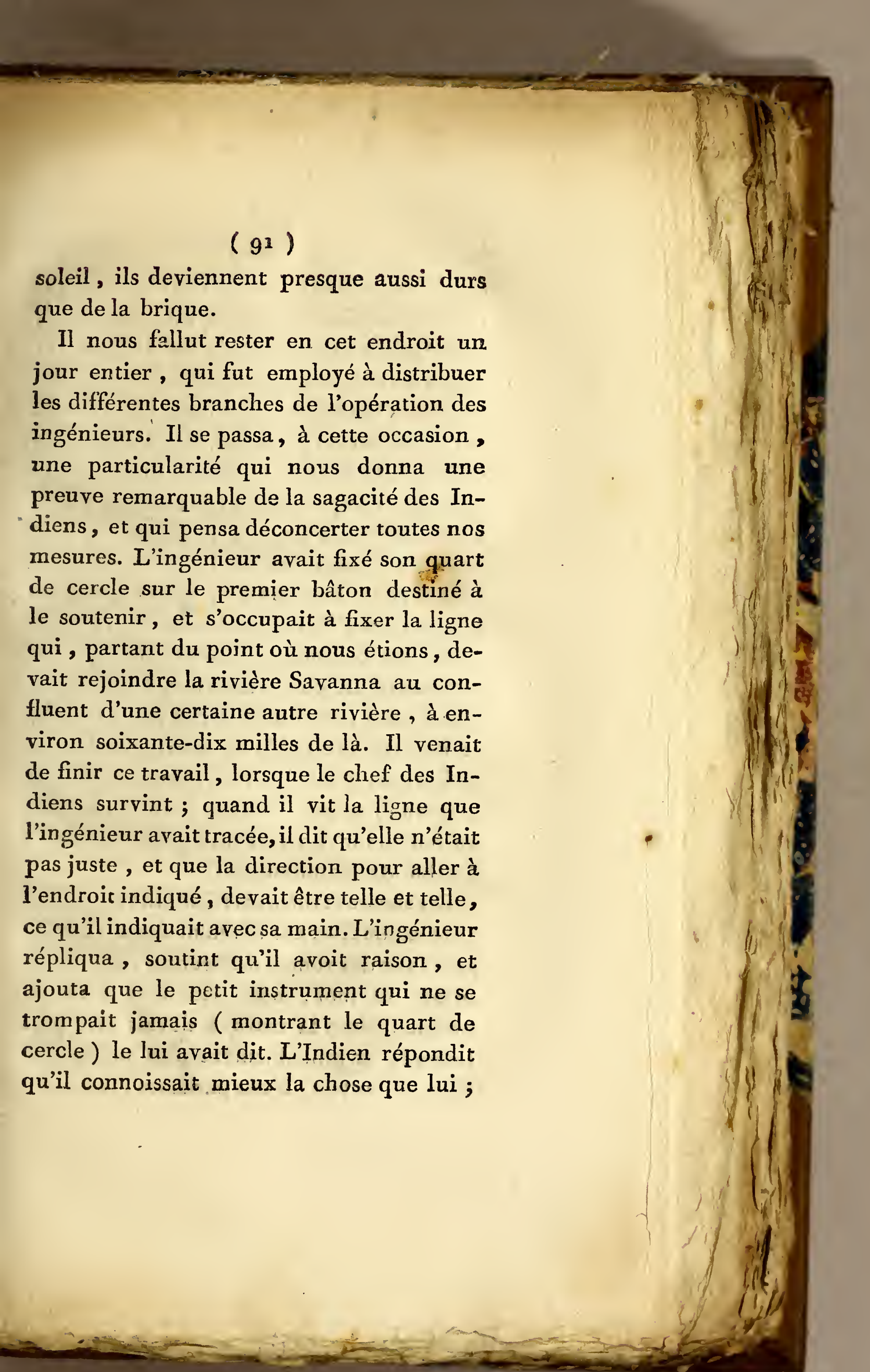
(1) Il faut, je crois, en excepter le Prunier chicasaw ; car, quoiqu'il soit certainement indigène de l'Amérique, je ne l'ai jamais vu dans les forêts, et je l'ai toujours trouvé dans les plantations abandonnées des anciens Indiens. Je suppose qu'il a été apporté par les Chicasaws du S.-O. au-delà du Missisipi. *N. d. l'A.*

fruits, sur-tout de celui du *Juglans exaltata*, qu'on appelle ordinairement le Noyer à écorce de coquille, *Shellbarked hiccory*. Les Crecks font des magasins de celui-ci dans leurs villes. J'ai vu plus de cent boisseaux (1) de ces noix appartenans à une seule famille. Ils les concassent en morceaux; puis ils les jettent dans de l'eau bouillante, qu'ils passent ensuite par un tamis serré. Ils conservent ainsi la partie la plus huileuse du mélange, et lui donnent un nom qui veut dire lait de noix. Cette matière est aussi grasse et aussi douce que de la crême fraîche. C'est le principal ingrédient de leur cuisine; on l'emploie sur-tout pour les gateaux de Maïs, et le *Hommony*.

Après avoir marché doucement et agréablement pendant quatre jours, nous arrivâmes le soir au *Buffalo Lick*. Ce lieu singulier occupe plusieurs acres de terre; au pied du promontoire sud, et de la grande chaîne qui, comme je l'ai dit, sépare les rivières Savanna et Alatamaha; à son côté sud-est, sont un grand marais

(1) *Bushel:* il contient quarante-huit livres de froment. *N. d. Tr.*

de cannes, et des prairies qui forment une plaine immense. C'est, je crois, dans ce marais que les principales branches de la rivière Ogeeche prennent leur source; l'endroit, particulièrement appelé le Lick, contient trois ou quatre acres. Il est presque de niveau, et se trouve entre la tête du grand marais de cannes, et le pied du coteau. La terre, depuis sa superficie jusqu'à une profondeur inconnue, est un argile gras, visqueux et blanc ou cendré, que toutes les espèces de bêtes à cornes lèchent avec une extrême avidité; elles en suivent, avec soin, la veine dans de grandes excavations. Les habitans pensent que cet argile est imprégné de vapeurs salines, qui s'élèvent, peut-être, de dépôts de sels profondément cachés sous la terre. Mais, avec quelque attention que je l'aie goûté, je n'ai pu y trouver aucun goût salin. Il est d'une douceur absolument insipide. Les bêtes à cornes, les chevaux et les daims l'aiment avec passion, au point que leurs excrémens qui couvrent presque toute la terre, à quelque distance à la ronde, semblent être de véritable argile. Lorsqu'ils sont séchés par l'air et le



soleil, ils deviennent presque aussi durs que de la brique.

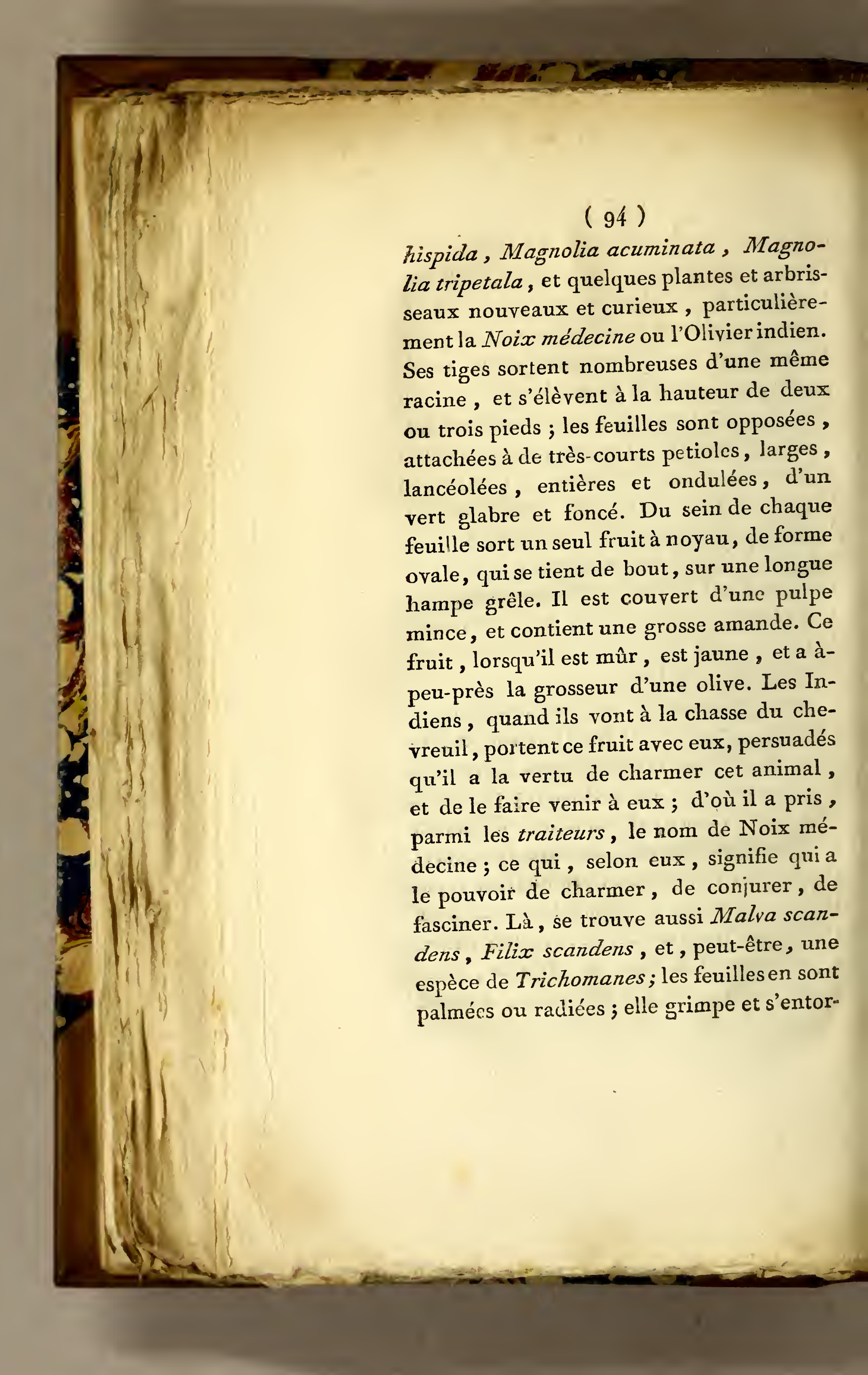
Il nous fallut rester en cet endroit un jour entier, qui fut employé à distribuer les différentes branches de l'opération des ingénieurs. Il se passa, à cette occasion, une particularité qui nous donna une preuve remarquable de la sagacité des Indiens, et qui pensa déconcerter toutes nos mesures. L'ingénieur avait fixé son quart de cercle sur le premier bâton destiné à le soutenir, et s'occupait à fixer la ligne qui, partant du point où nous étions, devait rejoindre la rivière Savanna au confluent d'une certaine autre rivière, à environ soixante-dix milles de là. Il venait de finir ce travail, lorsque le chef des Indiens survint ; quand il vit la ligne que l'ingénieur avait tracée, il dit qu'elle n'était pas juste, et que la direction pour aller à l'endroit indiqué, devait être telle et telle, ce qu'il indiquait avec sa main. L'ingénieur répliqua, soutint qu'il avoit raison, et ajouta que le petit instrument qui ne se trompait jamais (montrant le quart de cercle) le lui avait dit. L'Indien répondit qu'il connoissait mieux la chose que lui ;

que le petit instrument en avait menti, et qu'il n'acquiescerait point à sa décision, parcequ'elle dépouillerait les Indiens de terres qui leur appartenaient. Cette méprise de l'ingénieur, qui dans le fait avait tort, déplut aux Indiens. La dispute s'échauffa : le chef et sa troupe furent sur le point de rompre toutes conventions, et à retourner chez eux par le chemin le plus court, en défendant aux ingénieurs d'aller plus avant. Cependant, après quelques pourparlers, la complaisance et la prudence du colonel lui firent changer de sentiment. Le chef s'appaisa, à condition que le petit instrument serait mis de côté, et déclaré incapable de servir dans cette opération; que le chef lui-même conduirait le travail, et que de plus on lui donnerait un bon pour recevoir une quantité considérable de marchandises.

Les choses étant ainsi réglées à l'amiable, et le colonel ayant détaché deux compagnies sur des routes différentes, M. Mac-Intosh et moi, nous restâmes avec sa troupe, dont la marche devait être plus longue, et probablement plus variée que celle des autres. Nous partîmes, en con-

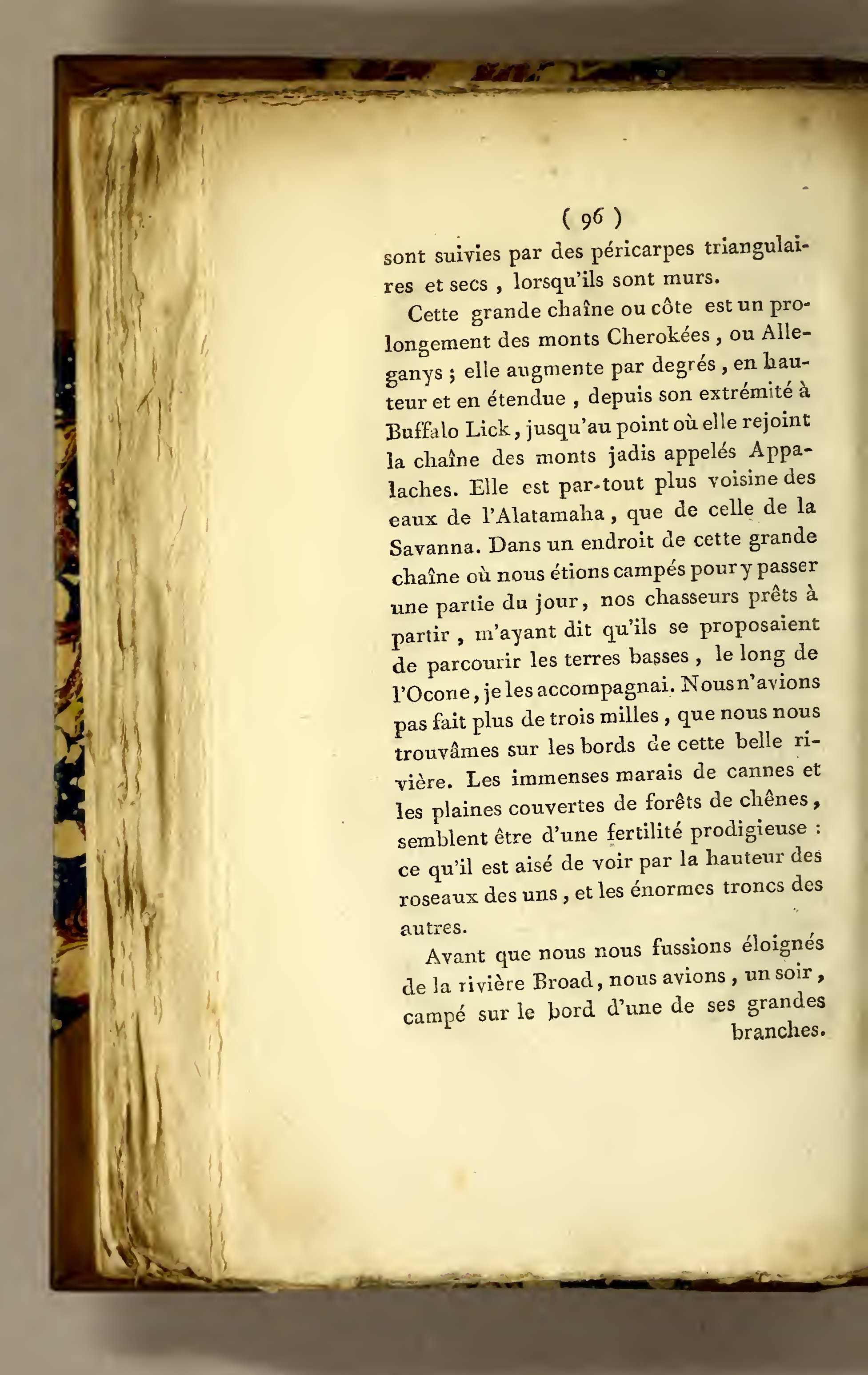
séquence, de Buffalo Lick. Le chef indien nous servit de guide, et (comme on le reconnut par des observations collatérales) nous conduisit en droite ligne au lieu convenu. Nous marchâmes presque au nord par-dessus la grande côte, jusqu'à ce que nous fussions parvenus auprès des branches de la rivière Broad (large); nous détournâmes alors à main droite, et campâmes sur le bord d'une des plus grandes de ses branches. Nous restâmes là presque tout un jour à établir des ingénieurs et des astronomes qui devaient faire des observations sur la rivière Broad, en déterminer le cours, et la descendre jusqu'à son confluent avec la Savanna.

La grande côte est couverte, sans interruption, d'une haute forêt : le sol est fertile, et partagé en médiocres élévations par les nombreux ruisseaux qui y prennent leur source. Les hauteurs et les vallées sont pleines de pierres et de rochers. Les arbres des forêts, et les autres productions végétales, sont à-peu-près les mêmes que ceux que j'avais trouvés près de la rivière Little. J'y remarquai le *Halesia*, *Styrax*, *Æsculus pavia*, *Æsculus sylvatica*, *Robinia*



hispida, *Magnolia acuminata*, *Magnolia tripetala*, et quelques plantes et arbrisseaux nouveaux et curieux, particulièrement la *Noix médecine* ou l'Olivier indien. Ses tiges sortent nombreuses d'une même racine, et s'élèvent à la hauteur de deux ou trois pieds ; les feuilles sont opposées, attachées à de très-courts petioles, larges, lancéolées, entières et ondulées, d'un vert glabre et foncé. Du sein de chaque feuille sort un seul fruit à noyau, de forme ovale, qui se tient de bout, sur une longue hampe grêle. Il est couvert d'une pulpe mince, et contient une grosse amande. Ce fruit, lorsqu'il est mûr, est jaune, et a à-peu-près la grosseur d'une olive. Les Indiens, quand ils vont à la chasse du chevreuil, portent ce fruit avec eux, persuadés qu'il a la vertu de charmer cet animal, et de le faire venir à eux ; d'où il a pris, parmi les *traiteurs*, le nom de Noix médecine ; ce qui, selon eux, signifie qui a le pouvoir de charmer, de conjurer, de fasciner. Là, se trouve aussi *Malva scandens*, *Filix scandens*, et, peut-être, une espèce de *Trichomanes ;* les feuilles en sont palmées ou radiées ; elle grimpe et s'entor-

tille autour des arbrisseaux, dans les terres humides. Je vis, pour la première fois, dans ces riches vallées, une plante très-singulière et très-élégante, d'une famille inconnue; on lui donne le nom de Laitue indienne. Elle est bisannuelle; ses feuilles radicales sont un peu spatulées, c'est-à-dire larges, lancéolées, terminées par une pointe obtuse, d'un vert pâle et jaunâtre: leur surface est unie, et leur contexture est délicate. Ces feuilles s'étendent également de tous côtés, et sont presque couchées sur la terre. De leur centre sort une tige droite, à forme glabre, qui s'élève à cinq, six ou sept pieds de haut: la couleur en est d'un pourpre foncé, élégamment parsemé de taches d'un vert jaunâtre. Cette tige, jusqu'aux trois quarts de sa longueur, est ornée de feuilles étroites, presque de la même forme que les feuilles radicales, et verticillées à intervalles égaux. Le quart supérieur de la tige forme un épi de fleurs pyramidal, et un peu lâche. Ces fleurs sont de la classe hexandrie Linn., larges, épanouies, d'un pourpre foncé, joliment moucheté de vert, de jaune et de rouge, et divisées en six parties, ou petales. Elles



sont suivies par des péricarpes triangulaires et secs, lorsqu'ils sont murs.

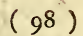
Cette grande chaîne ou côte est un prolongement des monts Cherokées, ou Alleganys ; elle augmente par degrés, en hauteur et en étendue, depuis son extrémité à Buffalo Lick, jusqu'au point où elle rejoint la chaîne des monts jadis appelés Appalaches. Elle est par-tout plus voisine des eaux de l'Alatamaha, que de celle de la Savanna. Dans un endroit de cette grande chaîne où nous étions campés pour y passer une partie du jour, nos chasseurs prêts à partir, m'ayant dit qu'ils se proposaient de parcourir les terres basses, le long de l'Ocone, je les accompagnai. Nous n'avions pas fait plus de trois milles, que nous nous trouvâmes sur les bords de cette belle rivière. Les immenses marais de cannes et les plaines couvertes de forêts de chênes, semblent être d'une fertilité prodigieuse : ce qu'il est aisé de voir par la hauteur des roseaux des uns, et les énormes troncs des autres.

Avant que nous nous fussions éloignés de la rivière Broad, nous avions, un soir, campé sur le bord d'une de ses grandes

branches.

branches. Je m'éloignai de mes compagnons pour me livrer, suivant mon usage, à des recherches botaniques. En montant une colline escarpée et rocailleuse, je découvris par hasard une nouvelle espèce de Caryophyllée, *Geum odoratissimum.* En m'approchant d'un arbrisseau que je voulais voir, mon pied glissa : je voulus me retenir à quelques plantes que j'arrachai, et dont les racines remplirent l'air d'une forte odeur de gérofle et d'épices embaumées.

A mon retour au camp, je rencontrai mon compagnon de voyage M. Mac-Intosh, assis sur le bord d'un ruisseau, qui s'amusait beaucoup à considérer un spectacle nouveau et curieux, dont je partageai volontiers le plaisir. L'eau, dans cet endroit, était tranquille, claire, et coulait sur un lit de gravier, précisément au-dessous d'une cascade occasionnée par des rochers. Dans ce remou peu profond, étaient plusieurs petites monticules coniques, dont le faîte s'élevait jusqu'à la surface de l'eau. Ces petites pyramides, construites avec beaucoup d'art, étaient l'ouvrage de petits Crabes, *Cancer macrourus*,



qui les habitaient. Elles semblaient servir de fort et de retraite aux jeunes Crabes, poursuivis sans relâche par leurs ennemies les *Dorades ;* celles-ci, en nombre considérable, leur donnaient continuellement la chasse, excepté dans de courts instans, où les vieux Crabes, quittant leurs pyramides, faisaient sur elles une sortie ; le spectacle devenait alors fort joli. Les petites Dorades fuyaient sur-le-champ de toutes parts, fendant l'eau comme des sillons de lumière. Quelques-unes mêmes, plus épouvantées, sautaient hors de l'eau ; mais bientôt toutes revenaient à la charge, et sitôt que les vieux Crabes étaient rentrés, elles entouraient les pyramides pour attendre les petits. La guerre ainsi semblait devoir être continuelle.

La Dorade est, à-peu-près, de la grosseur d'un anchois. Elle a environ quatre pouces de long. Son corps est mince et allongé ; sa tête est couverte d'un casque de bleu d'outremer : elle a le dos d'un brun rougeâtre, les côtés et le ventre de couleur de feu, ou d'un beau rouge de minium. Une bande noire et mince court le long de chaque côté, depuis les ouies jusqu'à la

queue. Les yeux sont grands, l'iris en est d'une couleur d'or bruni.

Cette branche de la rivière Broad a environ trente-six pieds de large. L'eau a depuis deux jusqu'à quatre pieds de profondeur ; elle serpente à-travers une fertile vallée, presque couverte d'un côté par une chaîne de hautes collines, sur lesquelles abondent les Chênes, les Noyers, les *Liriodendron*, le *Magnolia acuminata*, le *Pavia sylvatica*. Sur les rochers les plus élevés, sont le *Fagus castanea*, *Rhododendron ferrugineum*, *Kalmia lati-folia*, *Cornus florida*, etc.

Ce même soir, un de nos jeunes Indiens prit une très-grande truite saumonée, pesant environ quinze livres, dont il fit présent au colonel, et que celui-ci fit servir à souper. L'Indien avait percé cette truite avec un harpon de roseau très-pointu, barbelé et endurci au feu. Elle dormait près d'un rivage en saillie : le sauvage qui l'aperçut, lui lança son harpon ; elle plongea avec l'instrument ; il la suivit, sans retirer le harpon ; en la faisant souvent enfoncer, il la noya, et la tira ensuite sur le bord.

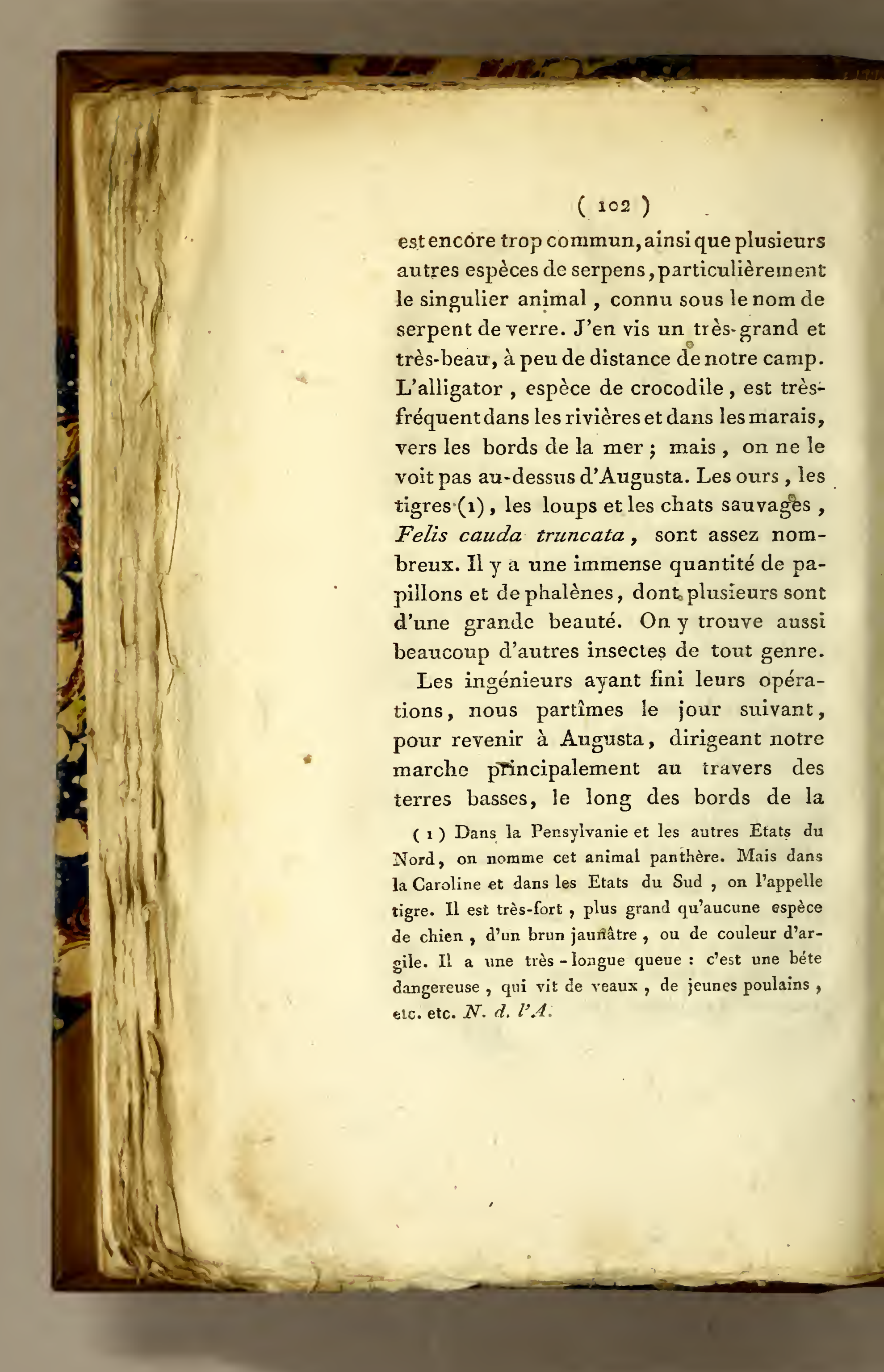
Après la rivière Broad, le terrain s'élève sensiblement ; et le pays étant montueux, notre marche devint plus lente et plus difficile. Mais la richesse des paysages, la variété des aspects que nous offraient les hautes montagnes, les sombres forêts, les riches vallées qu'arrosaient mille ruisseaux, tombant en cataractes du haut des rochers, nous dédommagèrent bien de notre peine et de ces lenteurs. J'observai le grand *Aconitum napellus*, *Delphinium peregrinum*, l'*Angelica lucida* (1), connue par sa vertu carminative, et la *Malva ceruluea.*

Nous terminâmes enfin heureusement notre marche, et nous arrivâmes à la petite rivière, où nos chasseurs ayant apporté force gibier et dindons, nous eûmes ample provision pour souper. Le lendemain matin, nous marquâmes l'arbre qui devait servir de borne au confluent de la rivière Little et de la Savanna ; peu après, les Indiens prirent amicalement congé de nous, et s'en retournèrent dans leurs demeures.

(1) On l'appelle *Nondo* en Virginie. Les *Traiteurs* Creeks et Cherokées lui donnent le nom de racine blanche. (*White-root*).

Les rochers et les minéraux qui composent les hauteurs de cette région méditerranée, sont de diverses espèces, comme *quartz*, *fer*, *cos*, *silex*, *glarea*, sable, ochre, stalactites, *saxum*, *mica*, etc. Je n'ai aperçu aucun indice de marbre, de plâtre, ni de pierre calcaire. Cependant, près d'Augusta, on trouve dans les forêts, de grandes masses d'une pierre blanche, poreuse, friable, disposées en couches larges et presque horizontales, qui semblent être une concrétion hétérogène, composée de coquilles de mer pulvérisées, mêlées avec une petite portion de sable. Cette pierre est douce et se taille aisément; cependant, elle a assez de consistance pour servir à toute espèce de bâtimens.

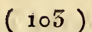
Quant aux animaux, on trouve dans ces contrées tous ceux qui habitaient autrefois cette partie du continent septentrional de l'Amérique, à l'exception de ceux qu'ont effrayés l'arrivée et les armes des Européens. Le bœuf sauvage, *urus*, jadis si nombreux, ne se rencontre plus dans ce canton; il y a peu d'élans, encore ne sont-ils que dans les monts Apalaches. Le fameux et redoutable serpent à sonnettes y



est encore trop commun, ainsi que plusieurs autres espèces de serpens, particulièrement le singulier animal, connu sous le nom de serpent de verre. J'en vis un très-grand et très-beau, à peu de distance de notre camp. L'alligator, espèce de crocodile, est très-fréquent dans les rivières et dans les marais, vers les bords de la mer; mais, on ne le voit pas au-dessus d'Augusta. Les ours, les tigres (1), les loups et les chats sauvages, *Felis cauda truncata*, sont assez nombreux. Il y a une immense quantité de papillons et de phalènes, dont plusieurs sont d'une grande beauté. On y trouve aussi beaucoup d'autres insectes de tout genre.

Les ingénieurs ayant fini leurs opérations, nous partîmes le jour suivant, pour revenir à Augusta, dirigeant notre marche principalement au travers des terres basses, le long des bords de la

(1) Dans la Pensylvanie et les autres Etats du Nord, on nomme cet animal panthère. Mais dans la Caroline et dans les Etats du Sud, on l'appelle tigre. Il est très-fort, plus grand qu'aucune espèce de chien, d'un brun jaunâtre, ou de couleur d'argile. Il a une très-longue queue : c'est une béte dangereuse, qui vit de veaux, de jeunes poulains, etc. etc. *N. d. l'A.*



Savanna. A mon arrivée à Augusta, me trouvant un peu fatigué, j'y restai un ou deux jours, après lesquels je repartis pour Savanna, où nous arrivâmes en bonne santé.

Je me félicitai d'avoir fait un si long voyage au milieu des déserts, des forêts et des sauvages, non seulement sans aucun accident, mais même avec un bonheur et un agrément rares. J'avais vu de superbes contrées et fait d'amples collections d'histoire naturelle; je remerciai la providence, et me préparai à de nouveaux travaux.

CHAPITRE V.

Je passai quelque temps à dessécher mes plantes, à mettre en ordre mes graines, mes racines, fruits de mon expédition dans l'Ouest, et je les adressai à Charlestown, pour de là être envoyées en Europe. J'employai le reste de la saison à faire des promenades botaniques, dans les contrées basses qui sont entre la Caroline et la Floride orientale, à rassembler des graines, des plantes, des racines, et à tirer le dessin des objets qui n'étaient pas susceptibles d'être conservés.

Pendant cet intervalle entre mes grands voyages, ayant obtenu à l'île de Broughton, habitation qui appartient à l'Hon. Henry Laurens, esq., la permission de me servir d'un petit canot propre et léger, de bois de cyprès, je l'équipai de tout ce qui m'était nécessaire pour faire un voyage, me proposant de remonter l'Alatamaha.

Je m'embarquai donc sur cette rivière, sur les bords de laquelle les vrais et

généreux enfans de la liberté trouvent un asile paisible à cinquante milles au-delà des établissemens habités.

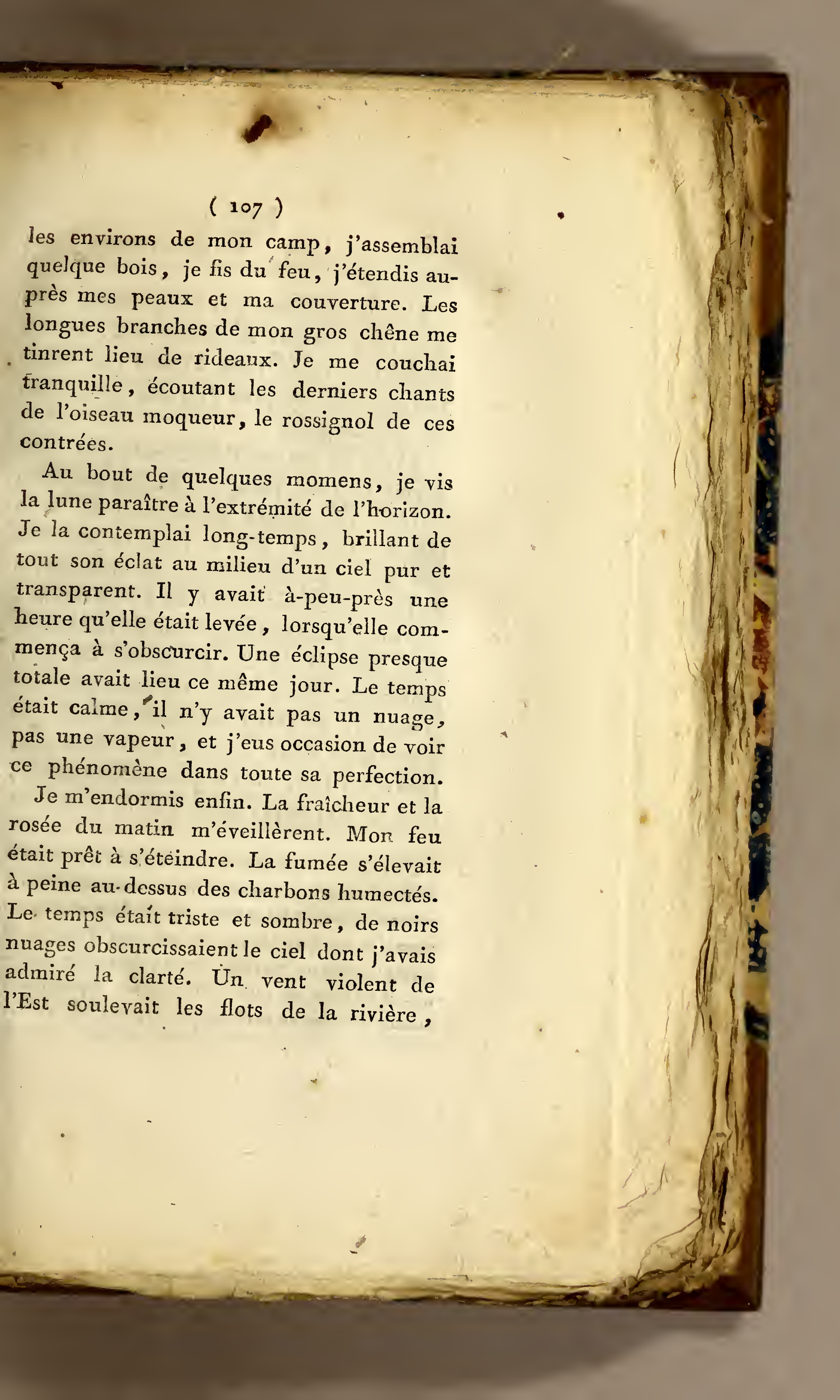
Les eaux de cette belle rivière coulent lentement, entre des bords élevés qu'ombragent et parfument des bosquets de Magnolias ; l'odeur de leur encens se mêle avec le baume qu'exhale le Liquidambar, et se fond avec les parfums que répandent des massifs d'Ilicium, de Myrica, de Laurier, de Bignonia et d'autres arbrisseaux aromatiques.

Le courant devenant plus fort, parce que les eaux, vers les premières hauteurs, sont resserrées par des rochers qui, près des deux bords, s'élèvent jusqu'à fleur d'eau, en masses presque horizontales, et qui paroissent être une composition ou concrétion de pierres calcaires, je me trouvai fatigué de remonter à force de rames ; et me déterminant à redescendre, je me laissai aller au courant, me contentant de tenir le gouvernail. Ma promenade était véritablement charmante. D'immenses prairies, de hautes forêts ou des bosquets gracieux, se présentaient tour-à-tour à ma vue, et se déroulaient devant

moi, à mesure que les détours de la rivière me permettaient de les découvrir. J'entendais au loin le mugissement des animaux domestiques. Au-dessus de ma tête, la grue à l'œil perçant remplissait l'air de ses cris aigus. Sur un vieux cyprès dépouillé, le pélican des bois, solitaire et pensif, assis sur la plus haute cime, veillait à la sûreté de ses frères. L'oiseau crieur, autre sentinelle non moins attentive, avertissait par ses cris, les petits habitans des buissons. De temps en temps on voyoit dans l'espace le plumage blanc du courlis espagnol, se détacher sur l'azur des cieux, et briller aux derniers rayons du soleil.

La nuit s'approchait, et l'obscurité croissante m'avertit de chercher un gîte. Un grand chêne isolé me l'offrit sur une des rives. Près de là, je trouvai, dans un champ anciennement cultivé par les Indiens, quelques arbres et arbrisseaux, tels que *Myrica cerifera*, *Magnolia glauca*, *Laurus benzoin*, *Laurus borbonia*, *Rhamnus frangula*, *Prunus chicasaw*, *Prunus laurocerasus*, et autres.

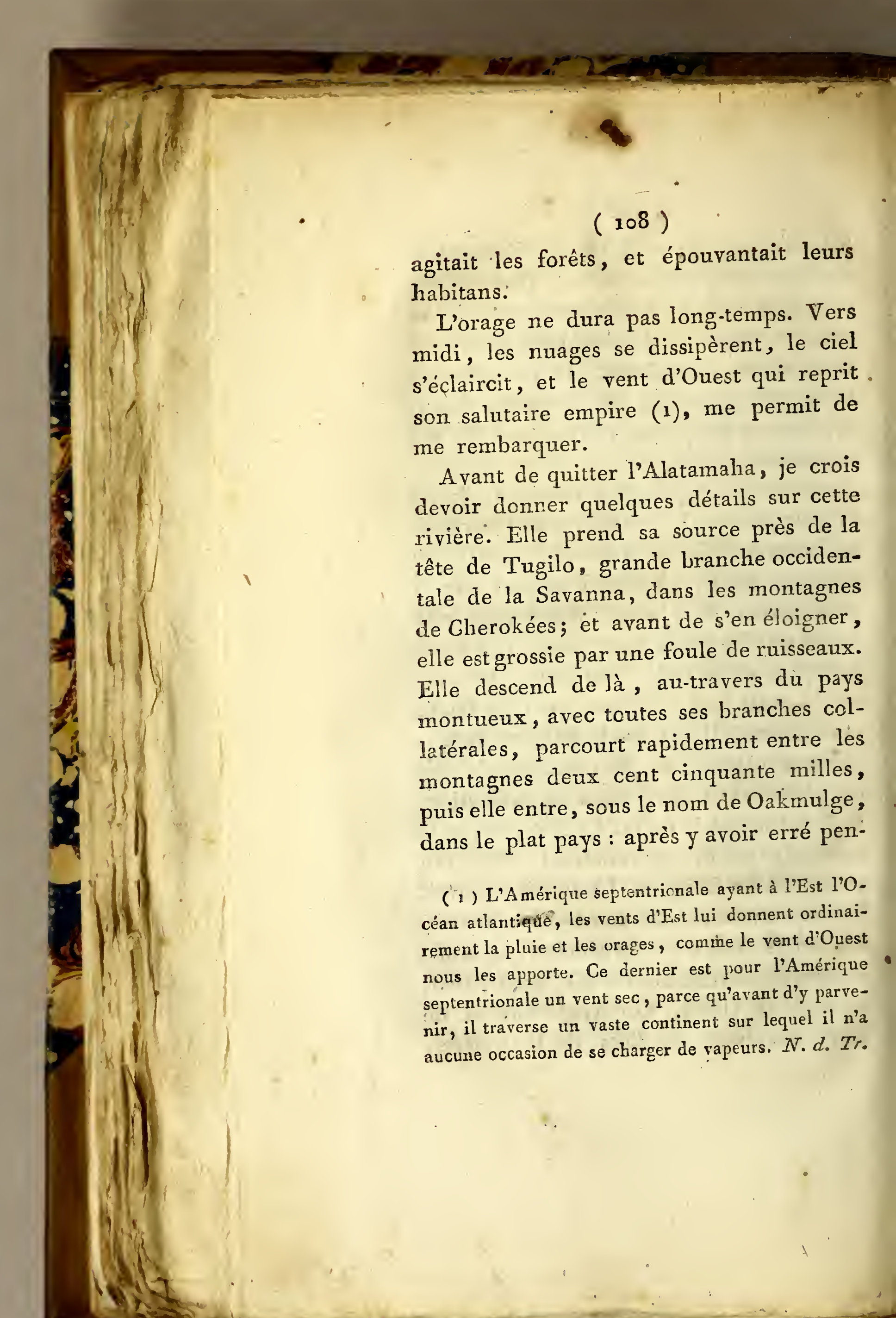
Ayant attaché ma barque et reconnu



les environs de mon camp, j'assemblai quelque bois, je fis du feu, j'étendis auprès mes peaux et ma couverture. Les longues branches de mon gros chêne me tinrent lieu de rideaux. Je me couchai tranquille, écoutant les derniers chants de l'oiseau moqueur, le rossignol de ces contrées.

Au bout de quelques momens, je vis la lune paraître à l'extrémité de l'horizon. Je la contemplai long-temps, brillant de tout son éclat au milieu d'un ciel pur et transparent. Il y avait à-peu-près une heure qu'elle était levée, lorsqu'elle commença à s'obscurcir. Une éclipse presque totale avait lieu ce même jour. Le temps était calme, il n'y avait pas un nuage, pas une vapeur, et j'eus occasion de voir ce phénomène dans toute sa perfection.

Je m'endormis enfin. La fraîcheur et la rosée du matin m'éveillèrent. Mon feu était prêt à s'éteindre. La fumée s'élevait à peine au-dessus des charbons humectés. Le temps était triste et sombre, de noirs nuages obscurcissaient le ciel dont j'avais admiré la clarté. Un vent violent de l'Est soulevait les flots de la rivière,



agitait les forêts, et épouvantait leurs habitans.

L'orage ne dura pas long-temps. Vers midi, les nuages se dissipèrent, le ciel s'éclaircit, et le vent d'Ouest qui reprit son salutaire empire (1), me permit de me rembarquer.

Avant de quitter l'Alatamaha, je crois devoir donner quelques détails sur cette rivière. Elle prend sa source près de la tête de Tugilo, grande branche occidentale de la Savanna, dans les montagnes de Cherokées; et avant de s'en éloigner, elle est grossie par une foule de ruisseaux. Elle descend de là, au-travers du pays montueux, avec toutes ses branches collatérales, parcourt rapidement entre les montagnes deux cent cinquante milles, puis elle entre, sous le nom de Oakmulge, dans le plat pays : après y avoir erré pen-

(1) L'Amérique septentrionale ayant à l'Est l'Océan atlantique, les vents d'Est lui donnent ordinairement la pluie et les orages, comme le vent d'Ouest nous les apporte. Ce dernier est pour l'Amérique septentrionale un vent sec, parce qu'avant d'y parvenir, il traverse un vaste continent sur lequel il n'a aucune occasion de se charger de vapeurs. *N. d. Tr.*

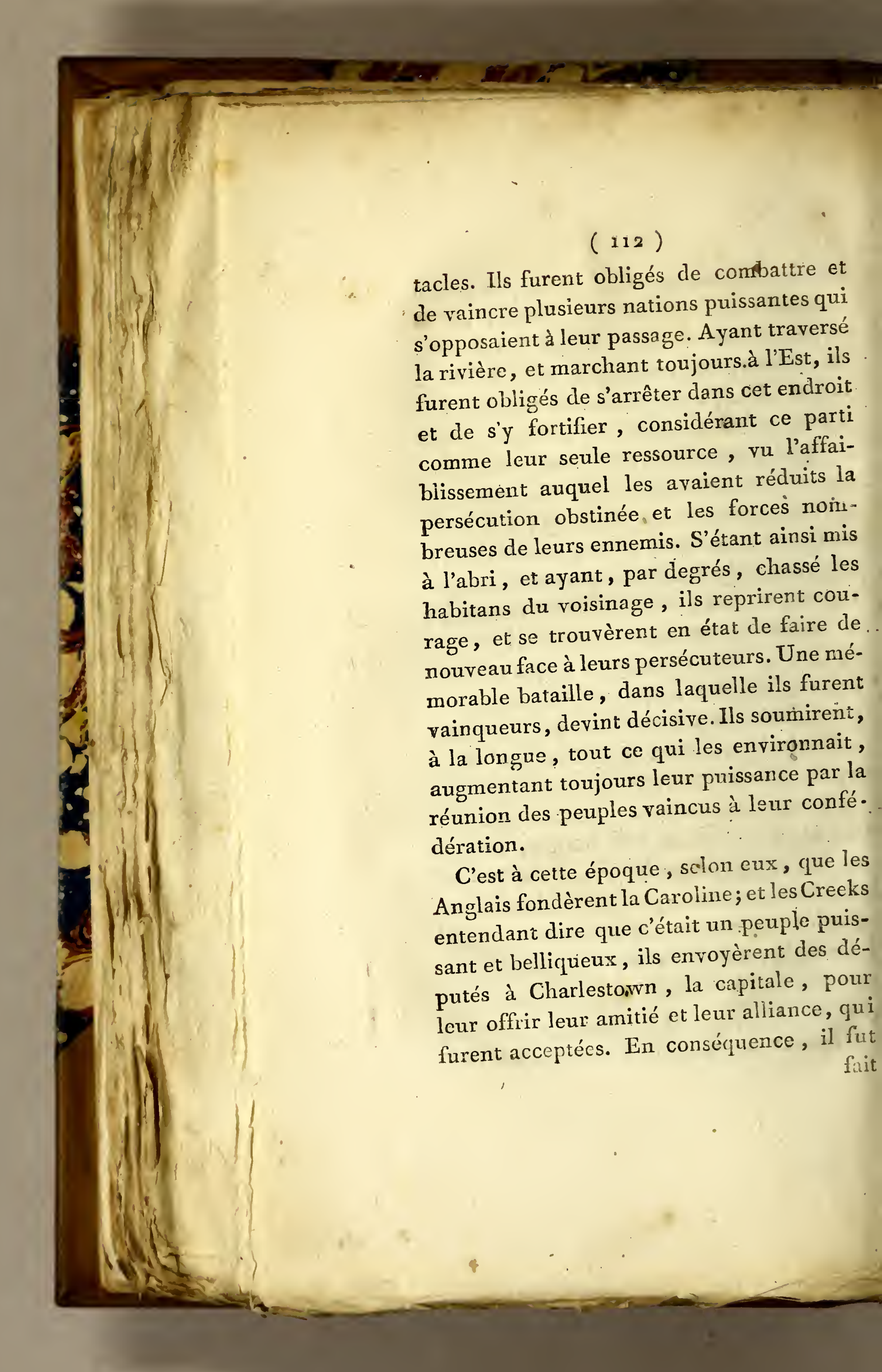
dant cent cinquante milles, elle reçoit les eaux de l'Ocone qui, comme elle, a sa source dans les basses chaînes des montagnes. Devenue, par cette acquisition, beaucoup plus considérable, elle prend le nom d'Alatamaha, forme une belle et majestueuse rivière, coule lentement au travers d'une plaine d'environ cent milles, couverte d'une forêt de Pins, et entre, par plusieurs bouches, dans l'Océan atlantique. Le canal ou l'entrée du Nord passe le long des hauteurs de Darien, sur le banc à l'Est, à environ dix milles au-dessus de la barre, et courant de là par plusieurs détours, s'ouvre dans l'Océan, entre les îles Wolf et Sapello. Le canal du Sud, que l'on regarde comme le plus large et le plus profond, après s'être séparé de celui du Nord, descend en serpentant près des îles de Mac-Intosh et de Broughton, et enfin passant le long de la côte occidentale de l'île de Saint-Simon, se jette dans l'Océan par le détroit de Saint-Simon, entre l'extrémité Sud de l'île de ce nom, et l'extrémité Nord de l'île de Jekil. Sur le bord occidental de ce canal du Sud, à dix ou douze milles au-dessus de son embou-

chure, et presque vis-à-vis Darien, on voit les restes d'une ancienne fortification. C'est une terrasse carrée, presque régulière, qui a environ quatre pieds de haut, avec un bastion à chaque angle. L'aire ou surface contient environ un acre (1) de terre; mais le fossé qui l'entourait est presque comblé. Sur ce terrain, et en d'anciens champs voisins, sont de grands Chênes verts, des Pins et d'autres arbres. On suppose que ce fort a été fait, dans l'origine, par les Français ou par les Espagnols. Entre ces ruines et la rivière, il y a un grand marais. Un ruisseau considérable passe auprès du fort, et traverse le marais pour s'aller jeter dans la rivière, à une petite distance au-dessus de l'île de Broughton, environ soixante-dix ou quatre-vingts milles au-dessus du confluent de l'Oakmulge et de l'Ocone. La route de *Traites*, qui conduit d'Augusta chez la nation des Creeks, traverse ces deux

(1) Quoique cette expression n'implique pas une évaluation rigoureuse, il peut être à propos de rappeler que l'acre anglais contient quarante-trois mille cinq-cent soixante pieds anglais, qui équivalent à mille soixante-six toises de France. *N. d. Tr.*

belles rivières, qui, là, sont à-peu-près à quarante milles l'nne de l'autre, sur la rive orientale de l'Oakmulge. Cette route de traites passe, pendant près de deux milles, au travers d'anciens champs Indiens, qu'on a appelé les champs d'Oakmulge. Ce sont des terres basses et fertiles, sur le bord de la rivière. Sur les hauteurs qui dominent ces terres basses, il y a des monumens ou traces encore visibles d'une ancienne ville indienne, comme des montagnes ou terrasses artificielles, des places considérables entourées de banquettes ou de jetées. Les champs et terres anciennement cultivés, qui en dépendaient, s'étendent, tant en remontant qu'en descendant la rivière, à quinze ou vingt milles de cet endroit.

Si nous en croyons l'histoire que les Creeks nous font de leur nation, ce lieu est remarquable comme ayant été le premier village dans lequel ils s'assirent, suivant leur expression, ou s'établirent, après leur émigration des contrées occidentales, au-delà du Mississipi, d'où ils sont originaires. Dans ce long voyage, ils eurent à surmonter de nombreux et pénibles obs-

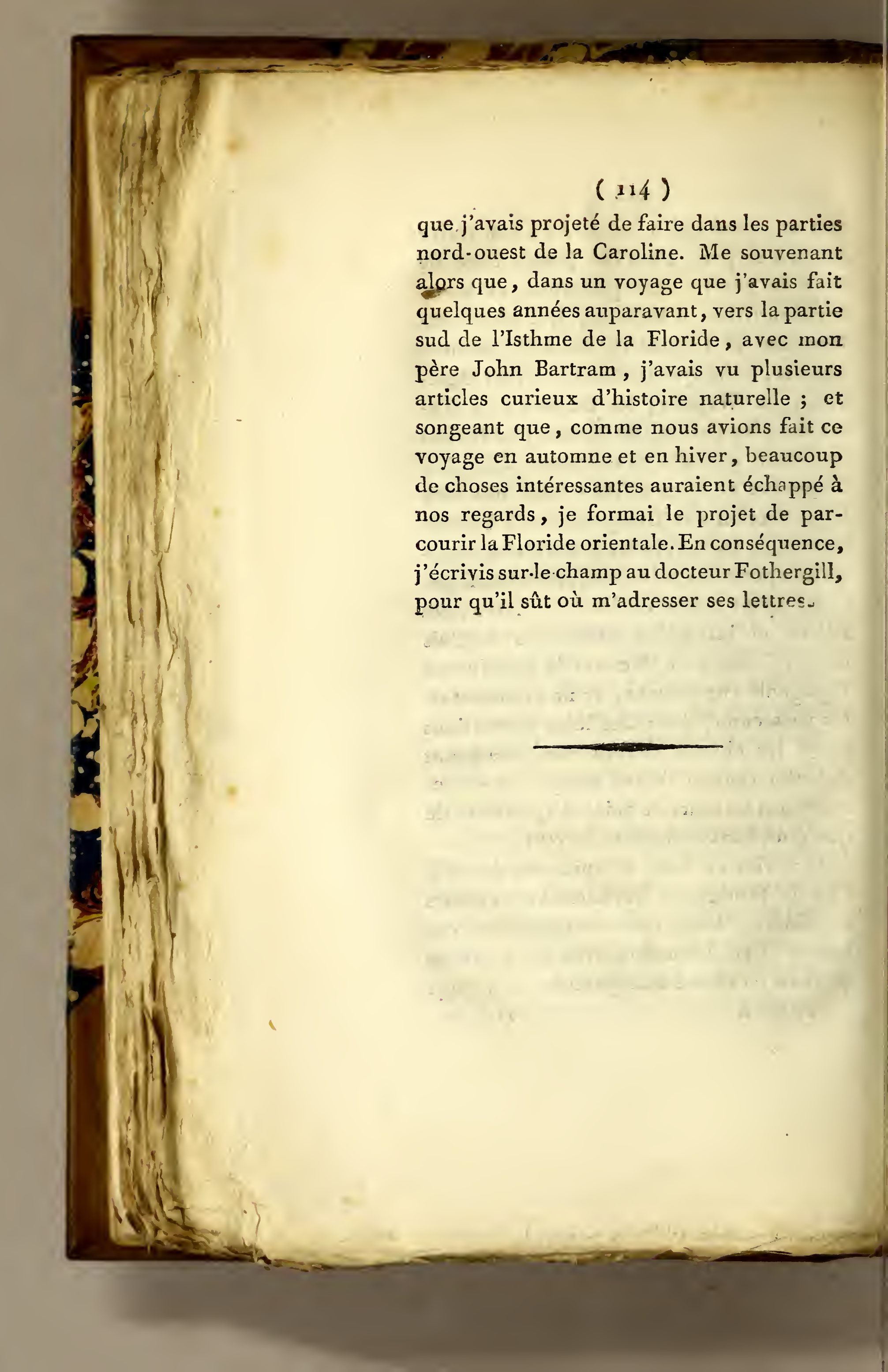


tacles. Ils furent obligés de combattre et de vaincre plusieurs nations puissantes qui s'opposaient à leur passage. Ayant traversé la rivière, et marchant toujours à l'Est, ils furent obligés de s'arrêter dans cet endroit et de s'y fortifier, considérant ce parti comme leur seule ressource, vu l'affaiblissement auquel les avaient réduits la persécution obstinée et les forces nombreuses de leurs ennemis. S'étant ainsi mis à l'abri, et ayant, par degrés, chassé les habitans du voisinage, ils reprirent courage, et se trouvèrent en état de faire de nouveau face à leurs persécuteurs. Une mémorable bataille, dans laquelle ils furent vainqueurs, devint décisive. Ils soumirent, à la longue, tout ce qui les environnait, augmentant toujours leur puissance par la réunion des peuples vaincus à leur confédération.

C'est à cette époque, selon eux, que les Anglais fondèrent la Caroline; et les Creeks entendant dire que c'était un peuple puissant et belliqueux, ils envoyèrent des députés à Charlestown, la capitale, pour leur offrir leur amitié et leur alliance, qui furent acceptées. En conséquence, il fut

fait un traité qui a subsisté en son entier jusqu'à ce jour. Ils n'ont jamais cessé de faire la guerre aux puissantes et nombreuses tribus d'Indiens, qui alors entouraient et troublaient les établissemens anglais, telles que les Savannes, les Ogeeches, les Wapoos, les Santees, les Yamasees, les Utinas, les Icosans, les Paticas et autres, qu'enfin ils ont exterminés. Les Yamasees et leurs alliés s'étant mis sous la protection des Espagnols de la Floride orientale, les Creeks les poursuivirent jusqu'aux portes de Saint-Augustin. Les Espagnols ayant refusé de les leur livrer, ces fidèles et intrépides alliés des Anglais eurent l'audace de déclarer la guerre aux Espagnols eux-mêmes, et ne cessèrent de les persécuter, de ruiner leurs plantations et de les chasser devant eux, au point qu'enfin ceux-ci furent obligés de se retirer dans les murs de Saint-Augustin et de quelques forts établis sur la côte.

Je revins au bout de quelques jours à l'île de Broughton. Les Cherokées et leurs confédérés étant encore mécontens des blancs et en discussion avec nous, je ne pouvais en sûreté entreprendre le voyage



que j'avais projeté de faire dans les parties nord-ouest de la Caroline. Me souvenant alors que, dans un voyage que j'avais fait quelques années auparavant, vers la partie sud de l'Isthme de la Floride, avec mon père John Bartram, j'avais vu plusieurs articles curieux d'histoire naturelle ; et songeant que, comme nous avions fait ce voyage en automne et en hiver, beaucoup de choses intéressantes auraient échappé à nos regards, je formai le projet de parcourir la Floride orientale. En conséquence, j'écrivis sur-le-champ au docteur Fothergill, pour qu'il sût où m'adresser ses lettres.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

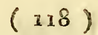
Au mois de mars 1774, je partis de Savanna pour la Floride. Je me rendis par terre à l'Alatamaha, où je passai agréablement mon temps à faire de courts voyages dans les environs, et à rassembler des curiosités naturelles, jusqu'à l'arrivée à Frédérica d'un petit vaisseau de Savanna, destiné pour une maison de traite indienne, vers le haut de la rivière Saint-Jean, dans la Floride orientale. Ayant appris l'arrivée de ce bâtiment, je pris sur-le-champ un bateau, et je descendis l'Alatamaha. Chemin faisant, je m'arrêtai à l'île Broughton, où je fus reçu amicalement par M. James Bailey, agent de M. Laurens. Ayant quitté le même soir l'île Broughton, je continuai à descendre le canal du Sud, pendant neuf ou dix milles, au bout desquels, ayant traversé le détroit, j'arrivai à Frédérica, sur l'île de Saint-Simon. J'y fus obligeamment

accueilli par James Spalding, esq. Cet habitant faisait un commerce considérable; et comme il avait de grandes liaisons parmi les peuplades indiennes de la Floride orientale, il me donna, pour les agens de ses comptoirs de traite, des lettres par lesquelles il leur mandait de me fournir des chevaux, des guides, et tous les autres secours dont je pourrais avoir besoin.

Avant que le bâtiment fût prêt à faire voile pour la rivière Saint-Jean, j'eus le temps de parcourir l'île. Je sortis, un matin, de bonne heure de la ville, dirigeant mes pas vers l'extrémité sud-est de l'île. Lorsque j'eus traversé un épais bouquet de chênes qui entourait presque la ville du côté de terre, je découvris tout-à-coup une grande, belle et verte Savanne, de près de deux milles de long, sur un mille de large, bien peuplée de bêtes à cornes, de chevaux et de daims. En suivant un ancien grand chemin pratiqué au travers de la Savanne, et alors en mauvais état, je montai un coteau en pente douce, couvert de verdure, et j'entrai dans une belle forêt de Pins élevés. Je passai de là sous un bois de Chênes verts, à l'ombre desquels une longue et

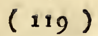
spacieuse avenue conduisait à la demeure qu'habitait jadis le général Oglethorpe, et qui appartient aujourd'hui au capitaine Raymond Demère. Après avoir dépassé cette habitation, j'entrai dans une forêt de grands Pins, presque tous du genre *Pinus palustris*, Linn. La terre, sous leur ombre, était couverte de gazon, d'herbes et d'arbrisseaux. Je continuai de marcher, dans cette forêt, presque en ligne droite vers la côte de la mer, pendant cinq à six milles. Le terrain alors devint inégal ; je me trouvai entre des monticules de sable mêlé de coquillages, et couvertes de fourrés presque impénétrables, composés de chênes verts, de *Laurus Borbonia* (Sweet-bay), *Myrica, Ilex aquifolium*, *Rhamnus frangula*, *Cassine*, *Sideroxilon*, *Ptelea*, *Halesia callicarpa*, *Carpinus*, parmi lesquels s'entrelaçaient le *Smilax pseudo-china*, et d'autres espèces de la même plante, *Bignonia semper virens*, *Bignonia crucigera*, *Rhamnus volubilis*, etc. Ce labyrinthe obscur est suivi de longues plaines salées (1), au-delà desquelles on

(1) Lorsque la mer se retire d'un rivage, elle ne l'abandonne pas brusquement. Pendant long-temps



ne voit que la vaste étendue de l'Océan. Entre les bois et les terres salées, je traversai un petit ruisseau d'eau douce, sur le bord duquel je m'assis à l'ombre des Lauriers et des Chênes. L'haleine des vents était parfumée par les émanations du superbe Crinum, appelé par les habitans Lys blanc. Cet ornement des îles de la côte, habite dans les bosquets ombreux, où le sol humide est fécondé par la décomposition des coquilles marines. J'observai, avec admiration, la structure délicate de son chaton, la blancheur et la forme de ses fleurs, que relevait le vert foncé de

ses eaux le recouvrent dans les grandes marées, et lorsqu'enfin elle cesse d'y venir, ces plages desséchées ont besoin de quelques années pour être propres à la végétation. Il faut que l'action successive des pluies et du soleil dissolve, lave et entraîne le sel dont elles sont imprégnées, à une grande profondeur. Jusques-là, nues et stériles, elles offrent l'aspect le plus triste. Au bout de quelque temps, de petites graminées végétent à la superficie du sol. Peu à peu le sel surabondant se dissipe, et ces terrains deviennent les plus fertiles que l'homme puisse cultiver. Ce phénomène, très-familier aux habitans de nos côtes, résout pleinement la question tant débattue de savoir si le sel marin est propre à fertiliser la terre. *N. d. Tr.*

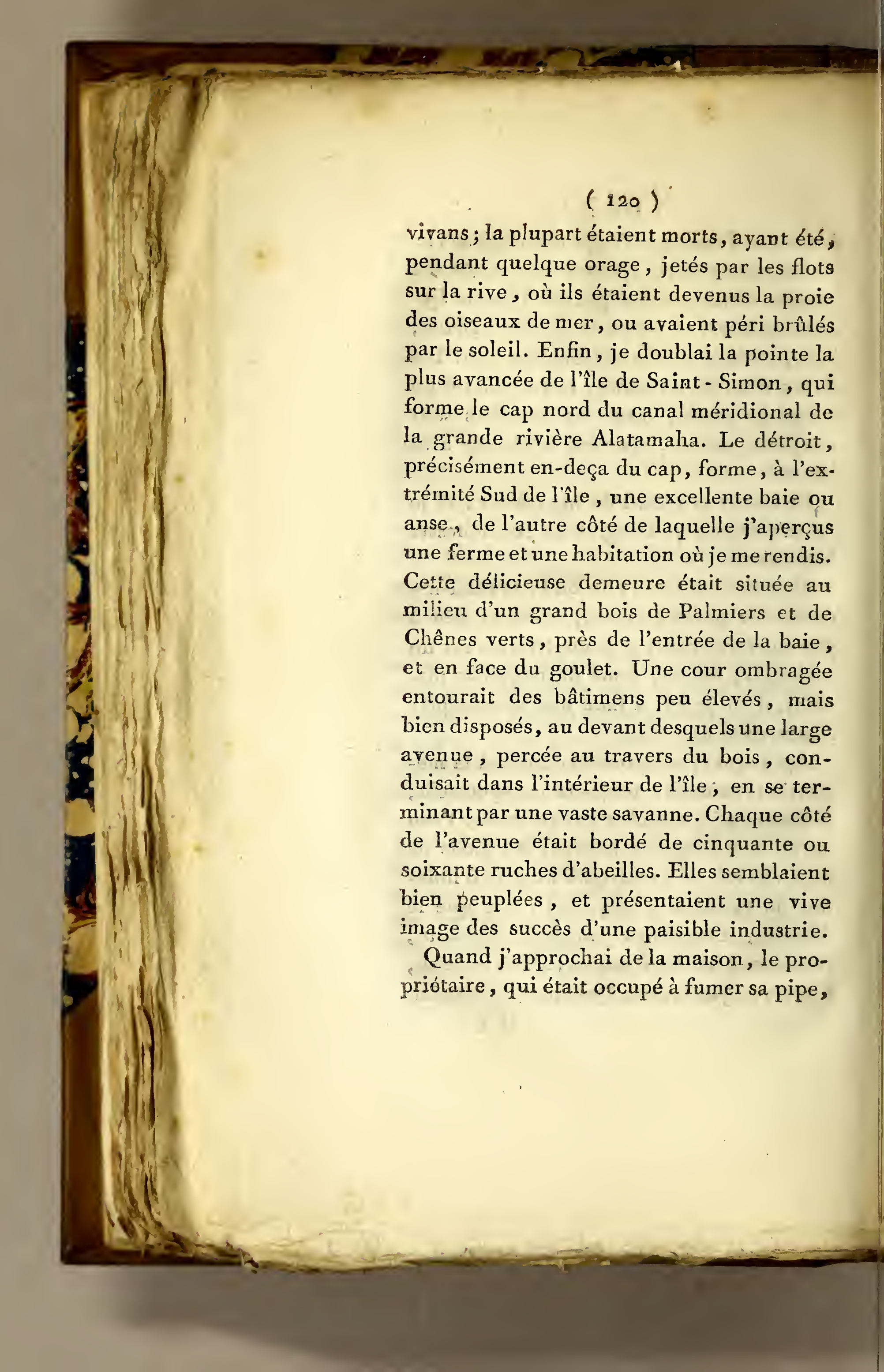


ses larges feuilles. *L'Euphorbia picta*, le *Salvia coccinea*, et l'*Ipomea erecta*, étaient rangées devant mon siége, ainsi que le *Lycium salsum*, peut-être le *Lycium Afrum*, Lin., très-bel arbrisseau toujours vert. Les fleurs d'un bleu céleste, et les baies d'un rouge de corail, dont ses branches sont toujours garnies, ajoutent beaucoup à sa beauté.

Le temps m'avertit de me retirer, et je ne m'éloignai qu'à regret de ces richesses maritimes.

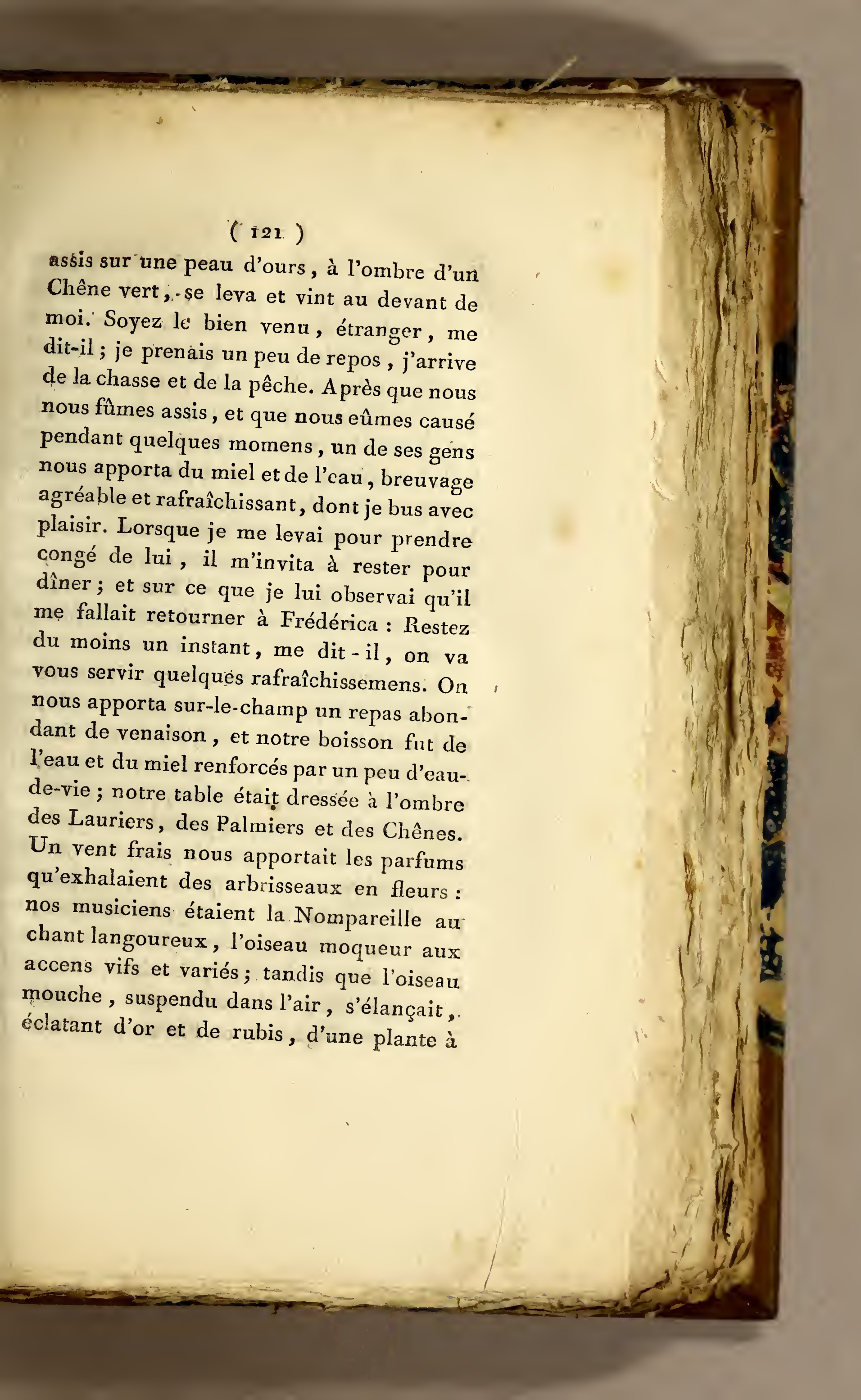
Marchant toujours au Sud, ayant à ma droite les plaines salées, celles-ci peu à peu se rétrécirent, et je me trouvai sur un sable uni, ferme, semé de coquilles marines, d'où je pus à mon aise contempler l'immensité des mers.

Après quelques momens donnés à la méditation qu'excite toujours ce spectacle, je continuai à marcher sur ce sable, l'eau de la mer baignant souvent les pieds de mon cheval. Je remarquai un grand nombre de poissons à coquilles, tels que le *Hinitis*, *Corallinus patella*, *Medusa*, *Buccina*, *Concha Venerea*, *Auris marina*, *Cancer*, *Squilla*, etc. Quelques-uns étaient

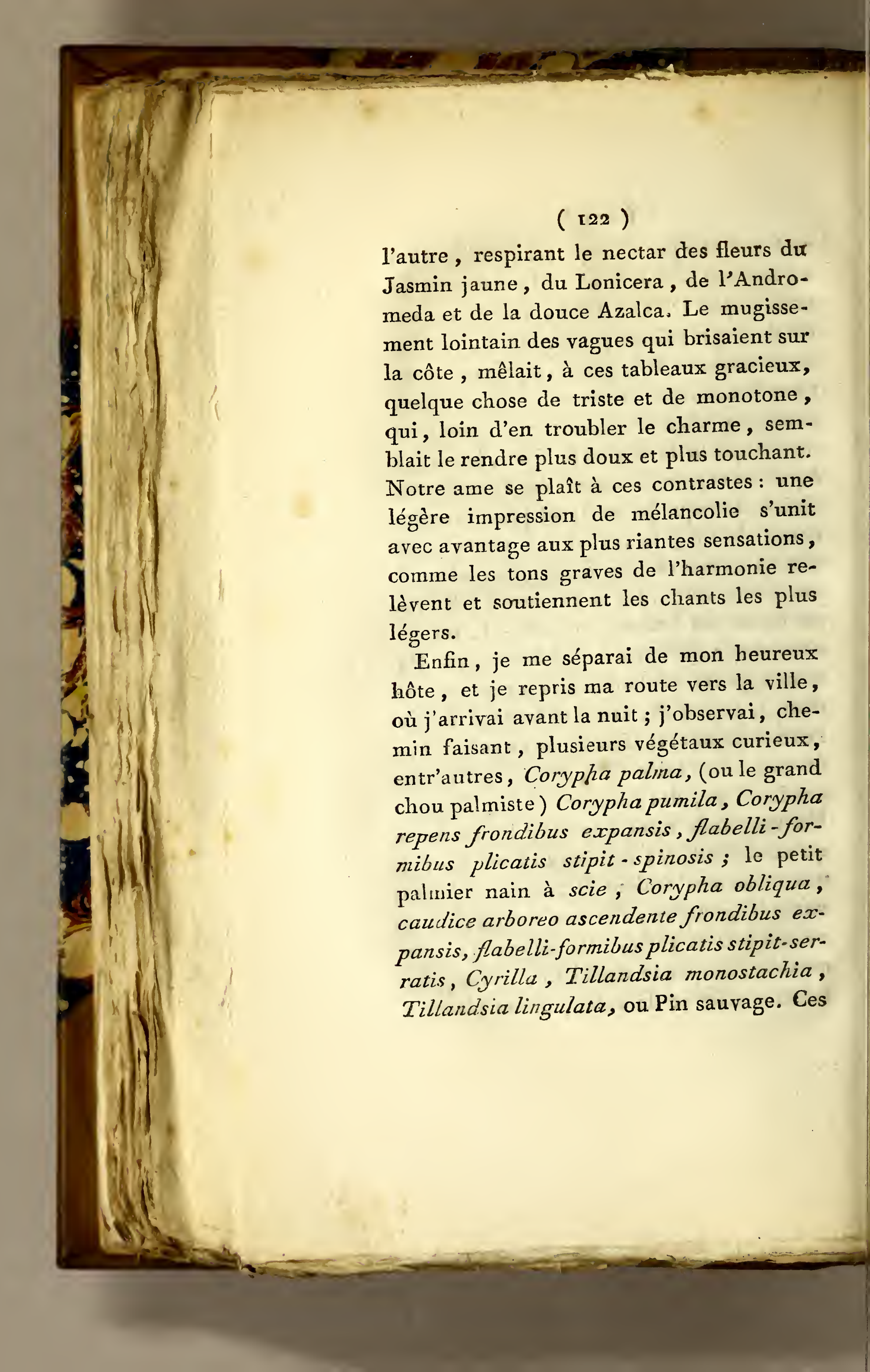


vivans ; la plupart étaient morts, ayant été, pendant quelque orage, jetés par les flots sur la rive, où ils étaient devenus la proie des oiseaux de mer, ou avaient péri brûlés par le soleil. Enfin, je doublai la pointe la plus avancée de l'île de Saint-Simon, qui forme le cap nord du canal méridional de la grande rivière Alatamaha. Le détroit, précisément en-deça du cap, forme, à l'extrémité Sud de l'île, une excellente baie ou anse, de l'autre côté de laquelle j'aperçus une ferme et une habitation où je me rendis. Cette délicieuse demeure était située au milieu d'un grand bois de Palmiers et de Chênes verts, près de l'entrée de la baie, et en face du goulet. Une cour ombragée entourait des bâtimens peu élevés, mais bien disposés, au devant desquels une large avenue, percée au travers du bois, conduisait dans l'intérieur de l'île, en se terminant par une vaste savanne. Chaque côté de l'avenue était bordé de cinquante ou soixante ruches d'abeilles. Elles semblaient bien peuplées, et présentaient une vive image des succès d'une paisible industrie.

Quand j'approchai de la maison, le propriétaire, qui était occupé à fumer sa pipe,



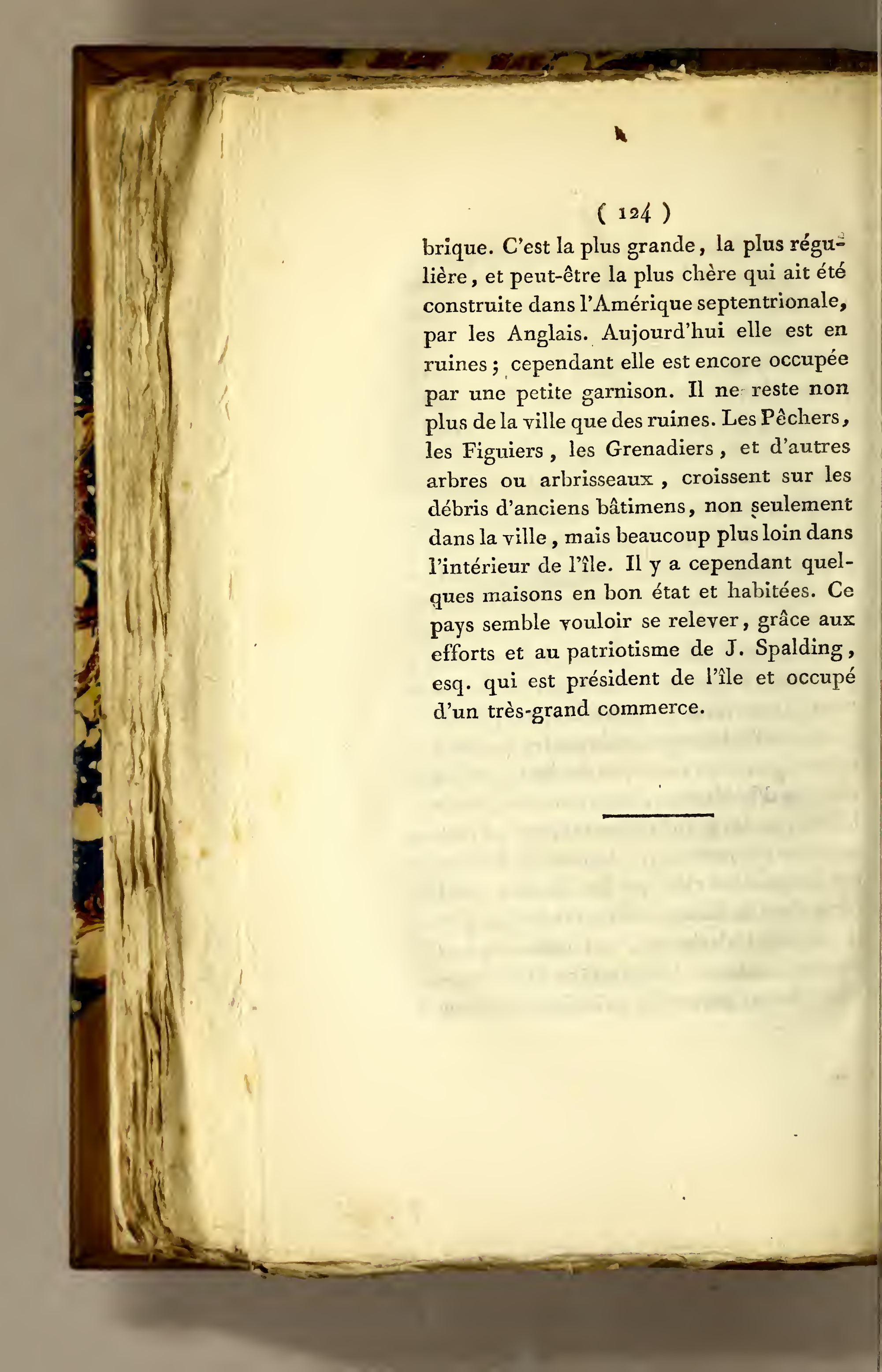
assis sur une peau d'ours, à l'ombre d'un Chêne vert, se leva et vint au devant de moi. Soyez le bien venu, étranger, me dit-il ; je prenais un peu de repos, j'arrive de la chasse et de la pêche. Après que nous nous fûmes assis, et que nous eûmes causé pendant quelques momens, un de ses gens nous apporta du miel et de l'eau, breuvage agréable et rafraîchissant, dont je bus avec plaisir. Lorsque je me levai pour prendre congé de lui, il m'invita à rester pour dîner ; et sur ce que je lui observai qu'il me fallait retourner à Frédérica : Restez du moins un instant, me dit-il, on va vous servir quelques rafraîchissemens. On nous apporta sur-le-champ un repas abondant de venaison, et notre boisson fut de l'eau et du miel renforcés par un peu d'eau-de-vie ; notre table était dressée à l'ombre des Lauriers, des Palmiers et des Chênes. Un vent frais nous apportait les parfums qu'exhalaient des arbrisseaux en fleurs : nos musiciens étaient la Nompareille au chant langoureux, l'oiseau moqueur aux accens vifs et variés ; tandis que l'oiseau mouche, suspendu dans l'air, s'élançait, éclatant d'or et de rubis, d'une plante à



l'autre, respirant le nectar des fleurs du Jasmin jaune, du Lonicera, de l'Andromeda et de la douce Azalca. Le mugissement lointain des vagues qui brisaient sur la côte, mêlait, à ces tableaux gracieux, quelque chose de triste et de monotone, qui, loin d'en troubler le charme, semblait le rendre plus doux et plus touchant. Notre ame se plaît à ces contrastes : une légère impression de mélancolie s'unit avec avantage aux plus riantes sensations, comme les tons graves de l'harmonie relèvent et soutiennent les chants les plus légers.

Enfin, je me séparai de mon heureux hôte, et je repris ma route vers la ville, où j'arrivai avant la nuit ; j'observai, chemin faisant, plusieurs végétaux curieux, entr'autres, *Corypha palma*, (ou le grand chou palmiste) *Corypha pumila*, *Corypha repens frondibus expansis*, *flabelli-formibus plicatis stipit-spinosis* ; le petit palmier nain à *scie* ; *Corypha obliqua*, *caudice arboreo ascendente frondibus expansis*, *flabelli-formibus plicatis stipit-serratis*, *Cyrilla*, *Tillandsia monostachia*, *Tillandsia lingulata*, ou Pin sauvage. Ces

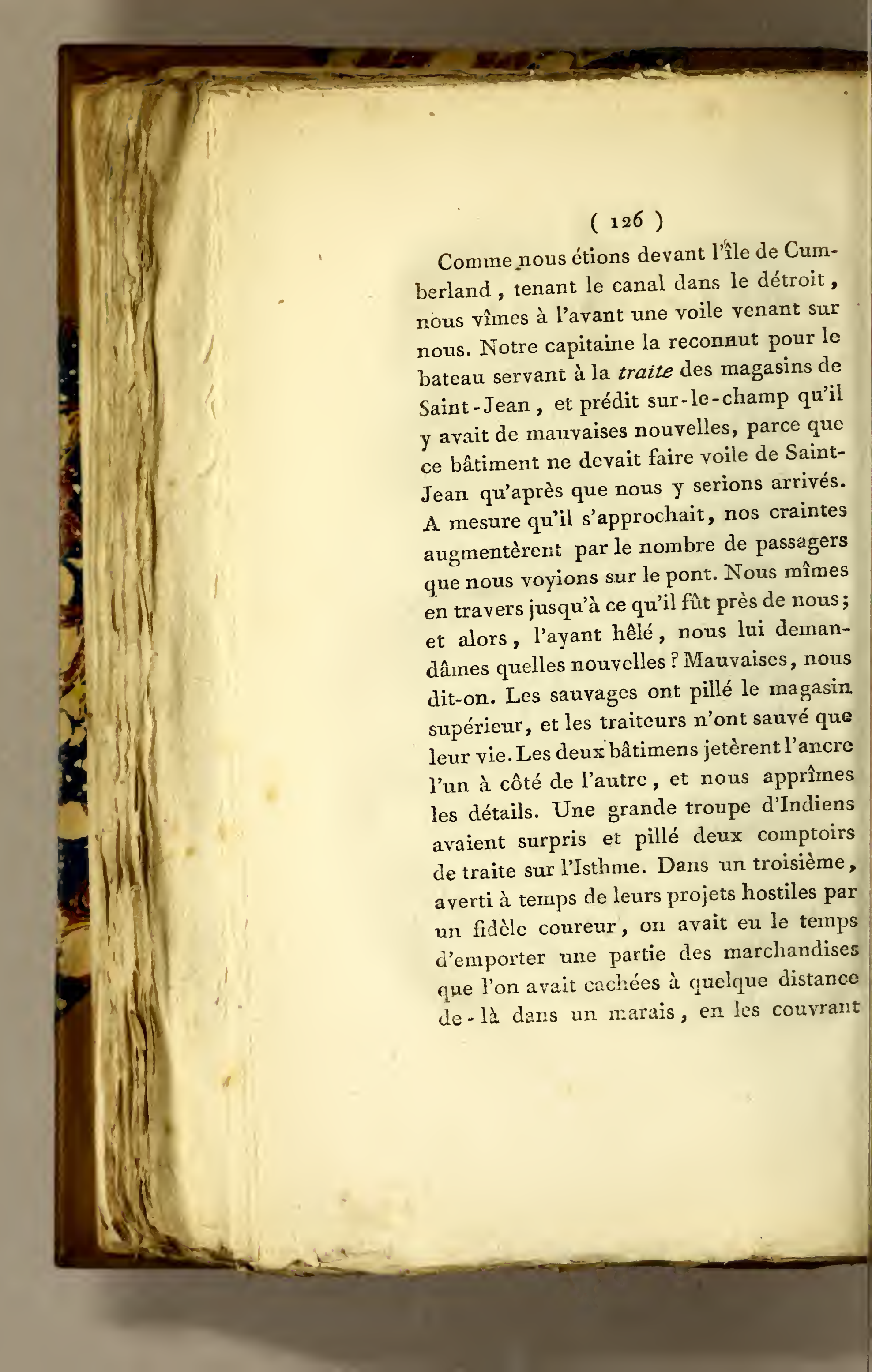
deux plantes singulières sont parasites : elles vivent sur la substance des autres, et sur-tout sur les branches du Chêne vert. La dernière espèce est très-grande : elle ressemble assez, à quelque distance, à la plante bien connue de l'Ananas, *Bromelia ananas ;* ses grandes feuilles, d'un vert foncé, sont disposées par imbrication et ascendantes: mais leurs extrémités sont réfléchies, leurs bases sont convexes, creuses, en forme de cuiller à pot, et peuvent tenir près d'une pinte d'eau. Les grands vents et les fortes pluies arrachent ces plantes de dessus les branches où elles ont pris naissance ; mais elles végètent et fleurissent par terre, à l'ombre de ces grands Chênes verts. Cette île a été autrefois, en grande partie, défrichée et cultivée par les Anglais, comme j'en ai eu la preuve évidente par des vestiges d'habitation, des ruines de grands bâtimens, des grands chemins, etc. ; à présent elle est recouverte de bois. Frédérica est la première ville que les Anglais aient bâtie dans la Géorgie. Élle fut fondée par le général Oglethorpe, qui commença et établit la colonie. La forteresse était régulière, belle, construite principalement en



brique. C'est la plus grande, la plus régulière, et peut-être la plus chère qui ait été construite dans l'Amérique septentrionale, par les Anglais. Aujourd'hui elle est en ruines; cependant elle est encore occupée par une petite garnison. Il ne reste non plus de la ville que des ruines. Les Pêchers, les Figuiers, les Grenadiers, et d'autres arbres ou arbrisseaux, croissent sur les débris d'anciens bâtimens, non seulement dans la ville, mais beaucoup plus loin dans l'intérieur de l'île. Il y a cependant quelques maisons en bon état et habitées. Ce pays semble vouloir se relever, grâce aux efforts et au patriotisme de J. Spalding, esq. qui est président de l'île et occupé d'un très-grand commerce.

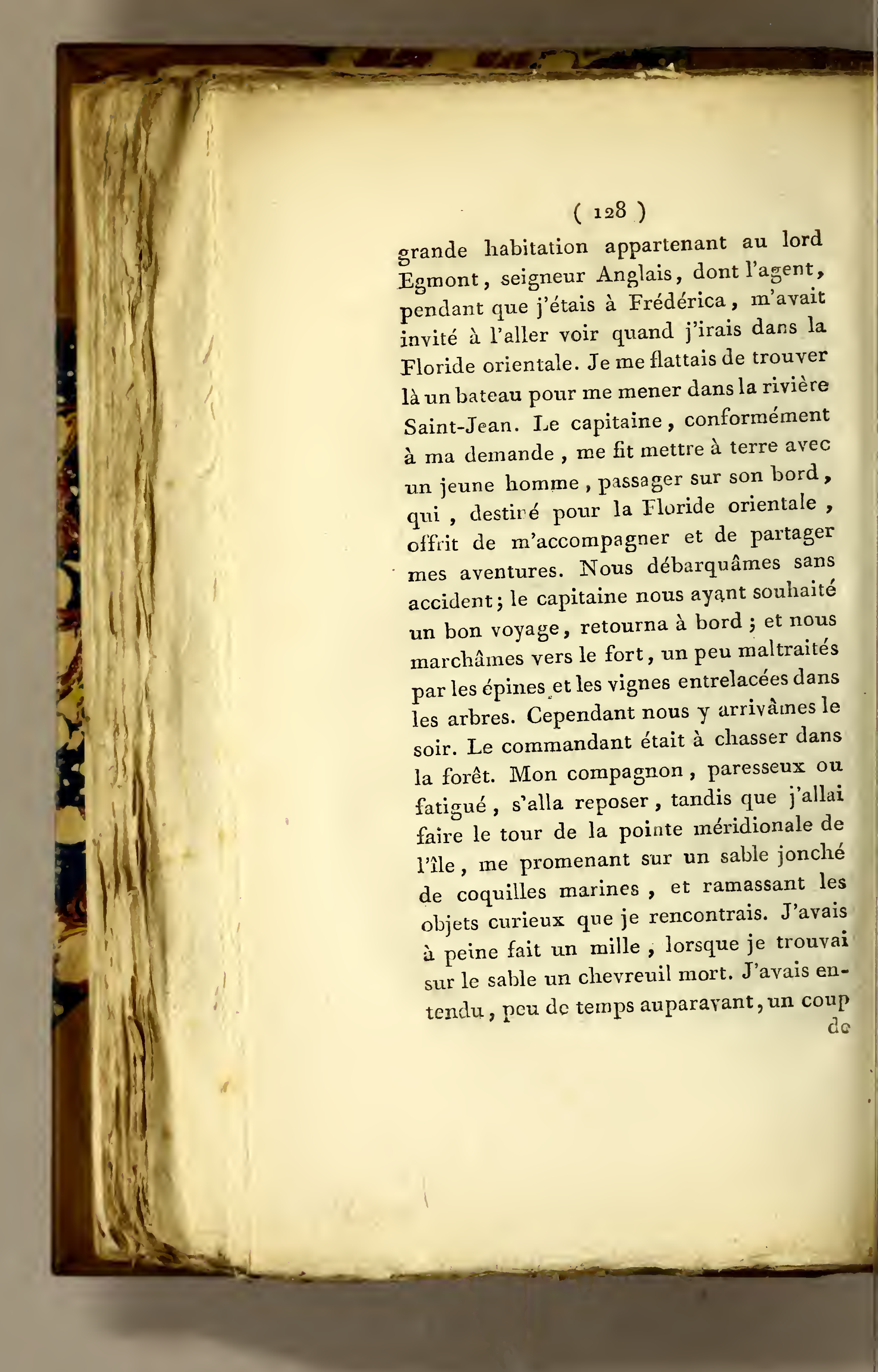
CHAPITRE II.

Le vaisseau sur lequel je devais m'embarquer pour la Floride orientale, étant prêt à continuer son voyage, nous mîmes à la voile avec un bon vent et avec une marée favorable. Nous nous dirigeâmes au Sud par le détroit, entre une chaîne d'îles qui bordent la côte, et le continent. Le soir, nous jetâmes l'ancre à l'extrémité Sud de l'île de Saint-Simon ; la marée nous empêchant d'aller plus loin, je descendis à terre avec le capitaine et un homme de l'équipage, pour tâcher de tuer quelque gibier ou des oiseaux de mer. Nous n'eûmes pas le bonheur de trouver des daims ; cependant nous fûmes un peu dédommagés par la prise de trois jeunes oursons, *Ursus caudâ elongatâ*, qui sont un excellent manger. Nous les mangeâmes à souper, apprêtés en forme de pilaw. Le lendemain, nous nous remîmes en route, longeant les îles Jekil et Cumberland, l'une et l'autre grandes, belles, fertiles, peu peuplées, et par conséquent bien garnies de daims, d'ours, et d'autre gibier.



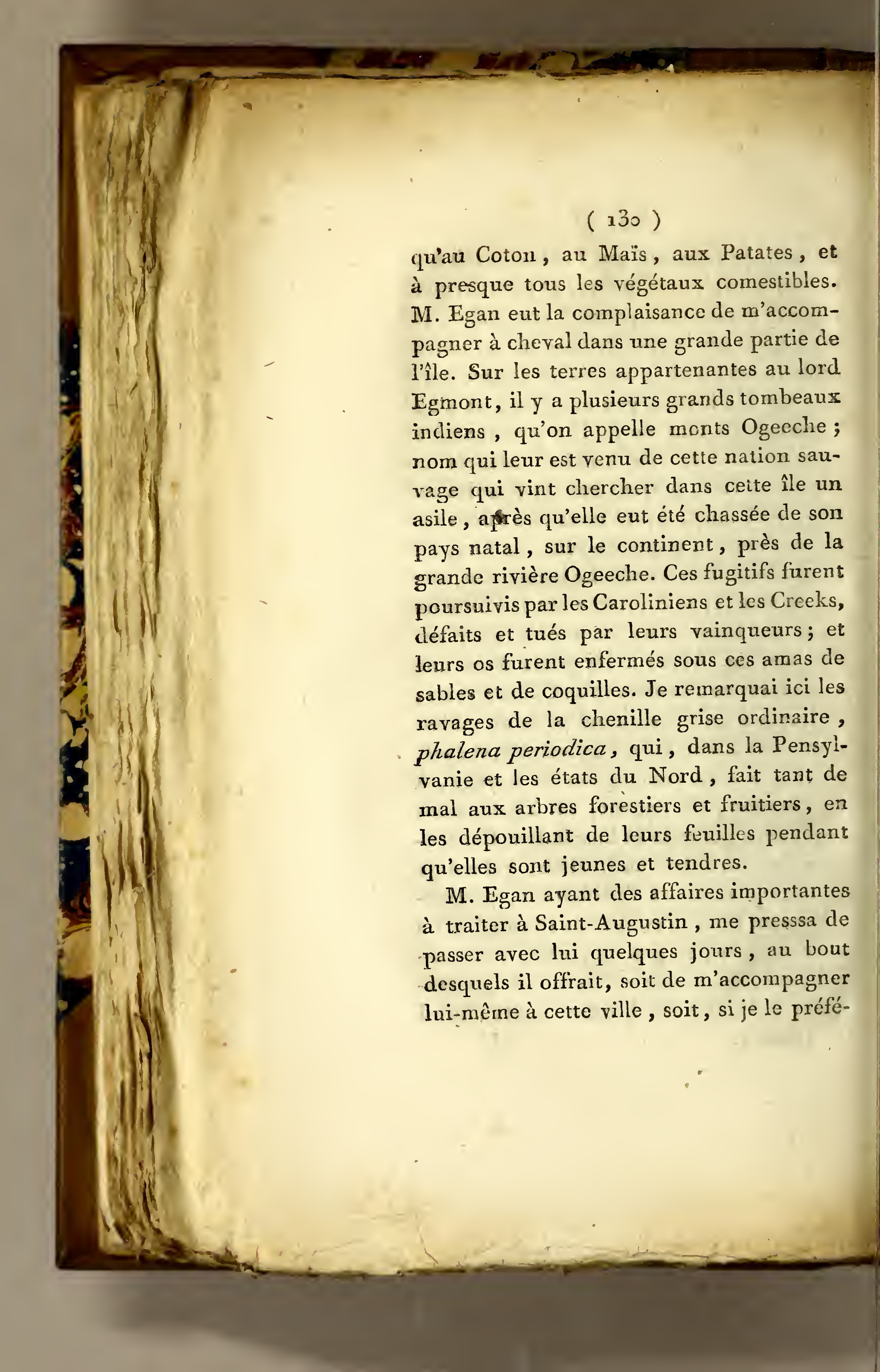
Comme nous étions devant l'île de Cumberland, tenant le canal dans le détroit, nous vîmes à l'avant une voile venant sur nous. Notre capitaine la reconnut pour le bateau servant à la *traite* des magasins de Saint-Jean, et prédit sur-le-champ qu'il y avait de mauvaises nouvelles, parce que ce bâtiment ne devait faire voile de Saint-Jean qu'après que nous y serions arrivés. A mesure qu'il s'approchait, nos craintes augmentèrent par le nombre de passagers que nous voyions sur le pont. Nous mîmes en travers jusqu'à ce qu'il fût près de nous; et alors, l'ayant hêlé, nous lui demandâmes quelles nouvelles? Mauvaises, nous dit-on. Les sauvages ont pillé le magasin supérieur, et les traiteurs n'ont sauvé que leur vie. Les deux bâtimens jetèrent l'ancre l'un à côté de l'autre, et nous apprîmes les détails. Une grande troupe d'Indiens avaient surpris et pillé deux comptoirs de traite sur l'Isthme. Dans un troisième, averti à temps de leurs projets hostiles par un fidèle coureur, on avait eu le temps d'emporter une partie des marchandises que l'on avait cachées à quelque distance de-là dans un marais, en les couvrant

avec des peaux. Le magasin supérieur avait sauvé ses marchandises de la même manière. Dans le magasin inférieur pour lequel nous étions destinés, on avait enlevé les plus précieux effets, qu'on avait déposés dans une petite île sur la rivière, à environ cinq milles au-dessous du magasin. Parmi ces effets, était ma malle que j'avais envoyée de Savanna par ce même bâtiment, étant encore incertain si je ferais le voyage par terre ou par mer. Le capitaine de notre vaisseau prit le parti de virer de bord, et de retourner à Frédérica chercher de nouveaux ordres sur ce qu'il avait à faire. Quant à moi, je me décidai à me rendre dans l'île de la rivière Saint-Jean où était ma malle, parce qu'elle contenait des livres précieux et quelques papiers importans, dont je ne pouvais me passer. Je priai, en conséquence, le capitaine de me mettre à terre sur la petite île de Saint-Simon, dont nous n'étions par fort loin, me proposant d'aller à pied jusqu'à un fort situé à l'extrémité méridionale de cette île, où demeuraient quelques pêcheurs, par lesquels j'espérai pouvoir me faire conduire sur l'île Amélia. Je savais que là était une



grande habitation appartenant au lord Egmont, seigneur Anglais, dont l'agent, pendant que j'étais à Frédérica, m'avait invité à l'aller voir quand j'irais dans la Floride orientale. Je me flattais de trouver là un bateau pour me mener dans la rivière Saint-Jean. Le capitaine, conformément à ma demande, me fit mettre à terre avec un jeune homme, passager sur son bord, qui, destiné pour la Floride orientale, offrit de m'accompagner et de partager mes aventures. Nous débarquâmes sans accident; le capitaine nous ayant souhaité un bon voyage, retourna à bord; et nous marchâmes vers le fort, un peu maltraités par les épines et les vignes entrelacées dans les arbres. Cependant nous y arrivâmes le soir. Le commandant était à chasser dans la forêt. Mon compagnon, paresseux ou fatigué, s'alla reposer, tandis que j'allai faire le tour de la pointe méridionale de l'île, me promenant sur un sable jonché de coquilles marines, et ramassant les objets curieux que je rencontrais. J'avais à peine fait un mille, lorsque je trouvai sur le sable un chevreuil mort. J'avais entendu, peu de temps auparavant, un coup

de fusil. Je supposai que l'animal avait été tué par le capitaine du fort ; et pensant que celui-ci reviendrait prendre son gibier, je m'éloignai un peu, et m'assis sur un tertre sablonneux, d'où je voyais les vagues écumer sur des brisans peu éloignés, et d'où j'aperçus en face de moi le promontoire septentrional de l'île Amelia. Bientôt le capitaine vint, portant sur ses épaules un chevreuil mort. Après nous être salués réciproquement, il me conduisit au fort, où nous fûmes bien traités. Le lendemain, sur ma demande, le capitaine eut la bonté de nous conduire et de nous débarquer sur l'île Amelia. Après avoir passé dans une vaste forêt de Palmiers et de Chênes verts, et traversé un ruisseau qui passe au milieu d'un petit marais salé, j'arrivai sain et sauf, ainsi que mon compagnon de voyage, à l'habitation, où l'agent, M. Egan, nous reçut avec politesse et hospitalité. Cet économe est un habile cultivateur, qui a déjà beaucoup amélioré l'habitation, particulièrement pour la culture de l'Indigo. L'île est composée, en grande partie, d'une excellente terre grasse et douce, sol qui convient parfaitement à cette plante, ainsi

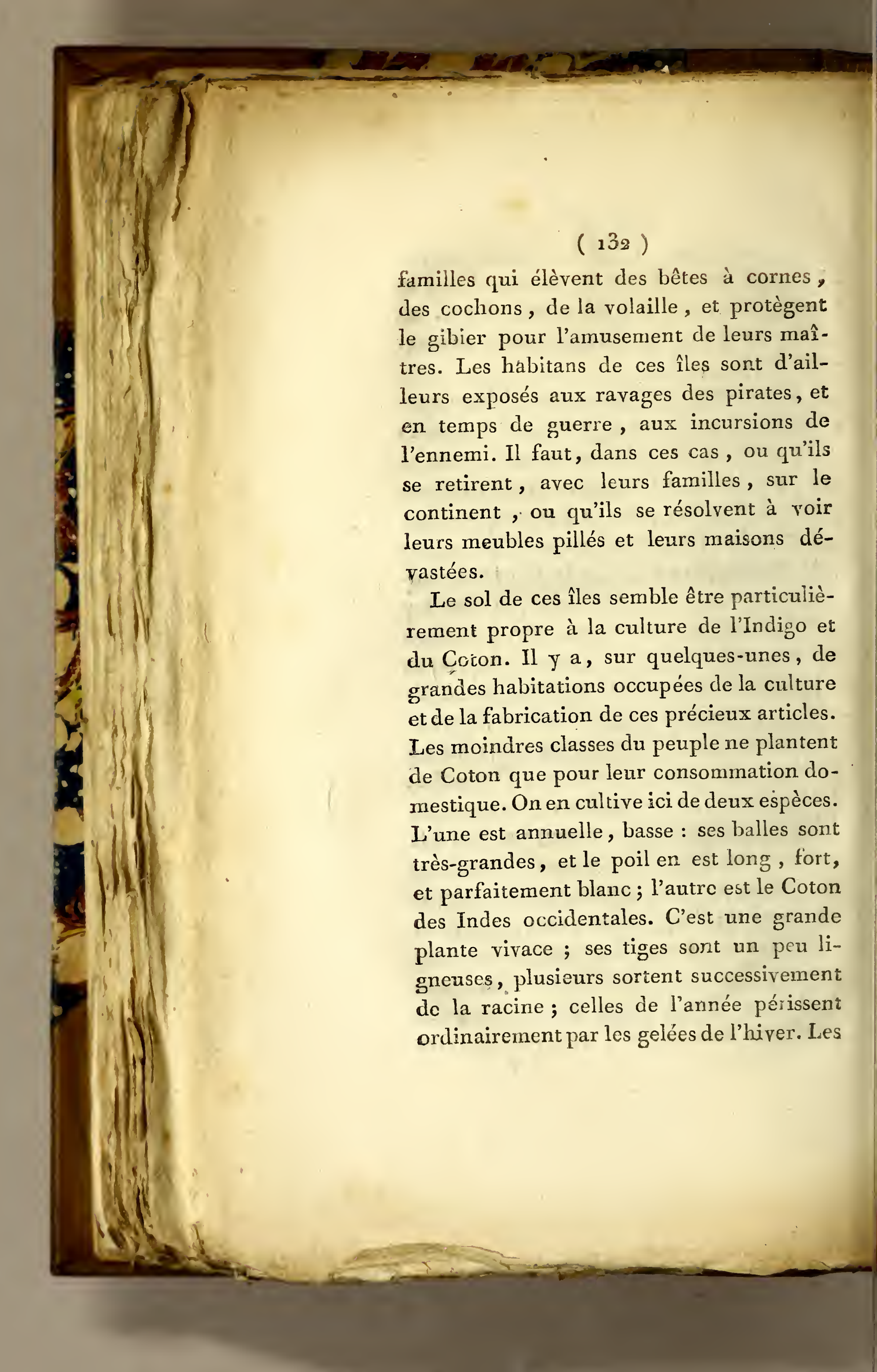


qu'au Coton, au Maïs, aux Patates, et à presque tous les végétaux comestibles. M. Egan eut la complaisance de m'accompagner à cheval dans une grande partie de l'île. Sur les terres appartenantes au lord Egmont, il y a plusieurs grands tombeaux indiens, qu'on appelle monts Ogeeche; nom qui leur est venu de cette nation sauvage qui vint chercher dans cette île un asile, après qu'elle eut été chassée de son pays natal, sur le continent, près de la grande rivière Ogeeche. Ces fugitifs furent poursuivis par les Caroliniens et les Creeks, défaits et tués par leurs vainqueurs; et leurs os furent enfermés sous ces amas de sables et de coquilles. Je remarquai ici les ravages de la chenille grise ordinaire, *phalena periodica*, qui, dans la Pensylvanie et les états du Nord, fait tant de mal aux arbres forestiers et fruitiers, en les dépouillant de leurs feuilles pendant qu'elles sont jeunes et tendres.

M. Egan ayant des affaires importantes à traiter à Saint-Augustin, me presssa de passer avec lui quelques jours, au bout desquels il offrait, soit de m'accompagner lui-même à cette ville, soit, si je le préfé-

rais, de me procurer un passage jusqu'au Cow-Ford, sur la rivière Saint-Jean, où il me ferait avoir un bateau pour continuer ma route.

C'est une question digne d'être examinée, que de savoir pourquoi ces belles îles, sur la côte de la Georgie, sont si peu peuplées. Il faut peut-être en excepter celle d'Amelia, qui, à l'avantage d'une grande fertilité, joint celui d'être située sur la frontière nord de la Floride orientale, et d'avoir le plus beau port qu'il y ait dans cette nouvelle colonie. La raison en est peut-être que la plupart de ces îles appartiennent encore aujourd'hui à de riches propriétaires qui demeurent sur le continent. Ils habitent près des grandes rivières, telles que la Savanna, l'Ogeeche, l'Alatamaha, la Sainte-Ille, et autres, le long desquelles les terres sont propres à la culture du Riz, objet auquel s'attachent de préférence les planteurs, soit pour se procurer de l'argent comptant, soit pour s'en faire un moyen d'échange contre des articles fabriqués. En conséquence, ils se contentent d'établir sur les terres qu'ils possèdent dans les îles, quelques pauvres



familles qui élèvent des bêtes à cornes, des cochons, de la volaille, et protègent le gibier pour l'amusement de leurs maîtres. Les habitans de ces îles sont d'ailleurs exposés aux ravages des pirates, et en temps de guerre, aux incursions de l'ennemi. Il faut, dans ces cas, ou qu'ils se retirent, avec leurs familles, sur le continent, ou qu'ils se résolvent à voir leurs meubles pillés et leurs maisons dévastées.

Le sol de ces îles semble être particulièrement propre à la culture de l'Indigo et du Coton. Il y a, sur quelques-unes, de grandes habitations occupées de la culture et de la fabrication de ces précieux articles. Les moindres classes du peuple ne plantent de Coton que pour leur consommation domestique. On en cultive ici de deux espèces. L'une est annuelle, basse : ses balles sont très-grandes, et le poil en est long, fort, et parfaitement blanc ; l'autre est le Coton des Indes occidentales. C'est une grande plante vivace ; ses tiges sont un peu ligneuses, plusieurs sortent successivement de la racine ; celles de l'année périssent ordinairement par les gelées de l'hiver. Les

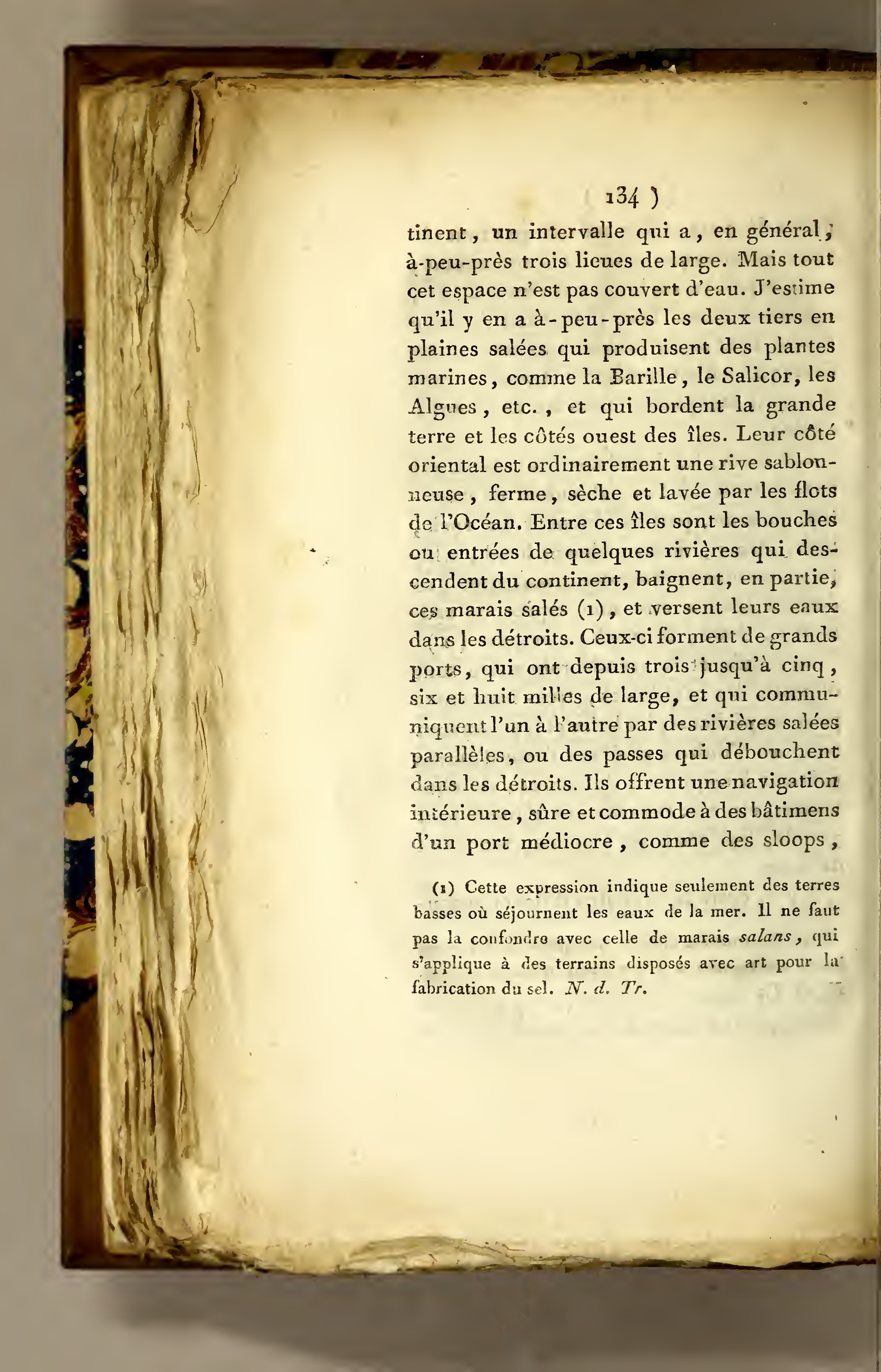
balles de cette espèce ne sont pas tout-à-fait si grandes que celles du Coton annuel; mais le poil en est long, extrêmement fin, soyeux et blanc. Une plantation de cette espèce peut durer plusieurs années, et ne demande qu'un médiocre travail, tandis qu'il faut planter tous les ans l'autre espèce.

Les côtes, les détroits et les canaux qui environnent ces îles, abondent en excellent poisson, particulièrement en rock, bass, drum, mulet, sheeps-head, whiting, grooper, floander, sca-trout (ce dernier semble être une espèce de saumon), skate, skipjack, stengray. (1)

Le requin et la grande raie noire sont d'insatiables cannibales, très-importuns pour les pêcheurs; les baies et lagunes sont remplies d'huîtres et d'une foule d'autres poissons à coquilles, de crabes, de chevrettes, etc etc. Les clams entr'autres sont grands, leur chair est blanche, tendre et délicate.

Il y a, entre cette chaîne d'îles et le con-

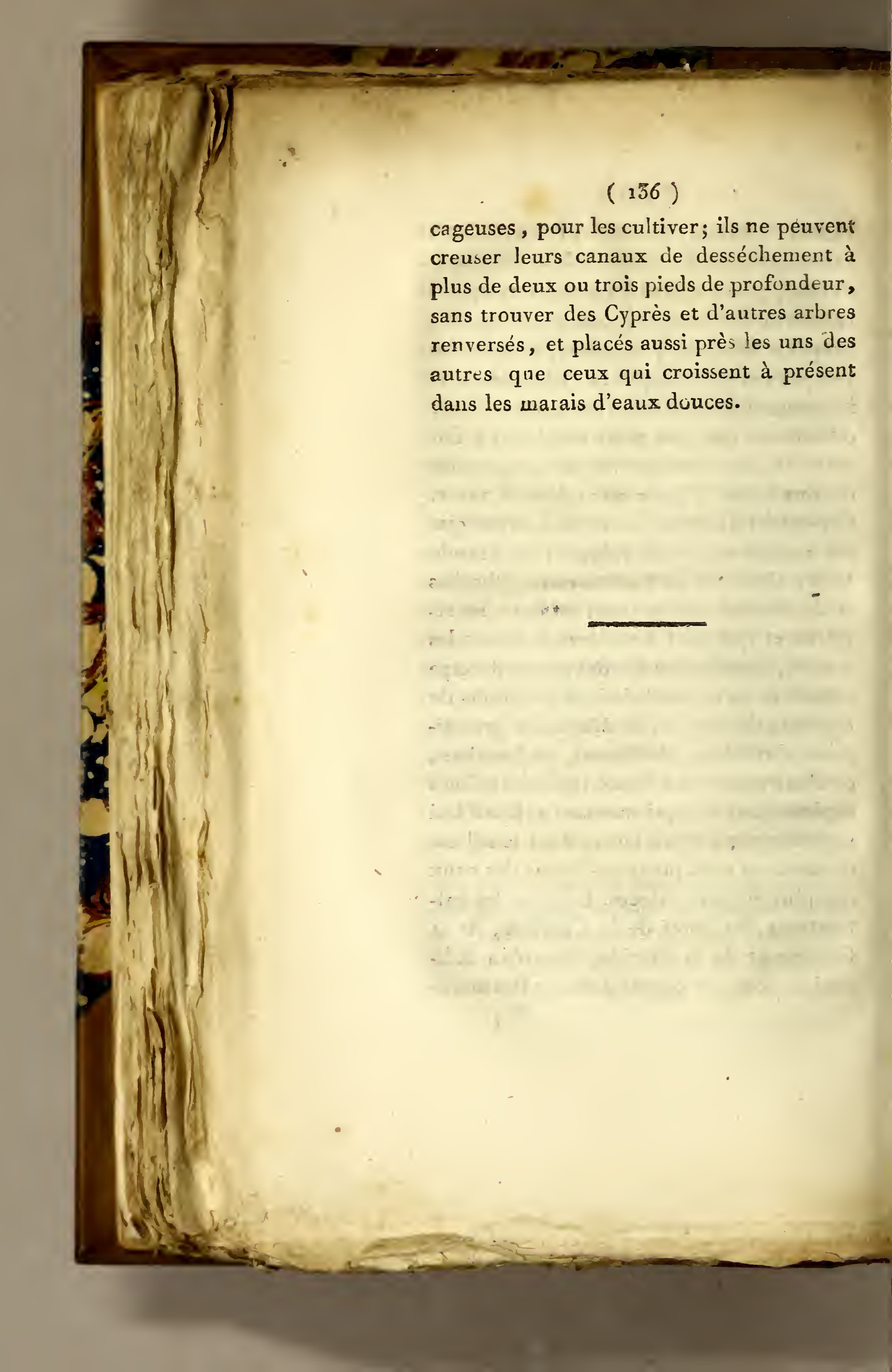
(1) On tronvera ailleurs quelques-uns des noms latins correspondans à ces noms triviaux anglais. *N. d. Tr.*



tinent, un intervalle qui a, en général, à-peu-près trois lieues de large. Mais tout cet espace n'est pas couvert d'eau. J'estime qu'il y en a à-peu-près les deux tiers en plaines salées qui produisent des plantes marines, comme la Barille, le Salicor, les Algues, etc., et qui bordent la grande terre et les côtés ouest des îles. Leur côté oriental est ordinairement une rive sablonneuse, ferme, sèche et lavée par les flots de l'Océan. Entre ces îles sont les bouches ou entrées de quelques rivières qui descendent du continent, baignent, en partie, ces marais salés (1), et versent leurs eaux dans les détroits. Ceux-ci forment de grands ports, qui ont depuis trois jusqu'à cinq, six et huit milles de large, et qui communiquent l'un à l'autre par des rivières salées parallèles, ou des passes qui débouchent dans les détroits. Ils offrent une navigation intérieure, sûre et commode à des bâtimens d'un port médiocre, comme des sloops,

(1) Cette expression indique seulement des terres basses où séjournent les eaux de la mer. Il ne faut pas la confondre avec celle de marais *salans*, qui s'applique à des terrains disposés avec art pour la fabrication du sel. *N. d. Tr.*

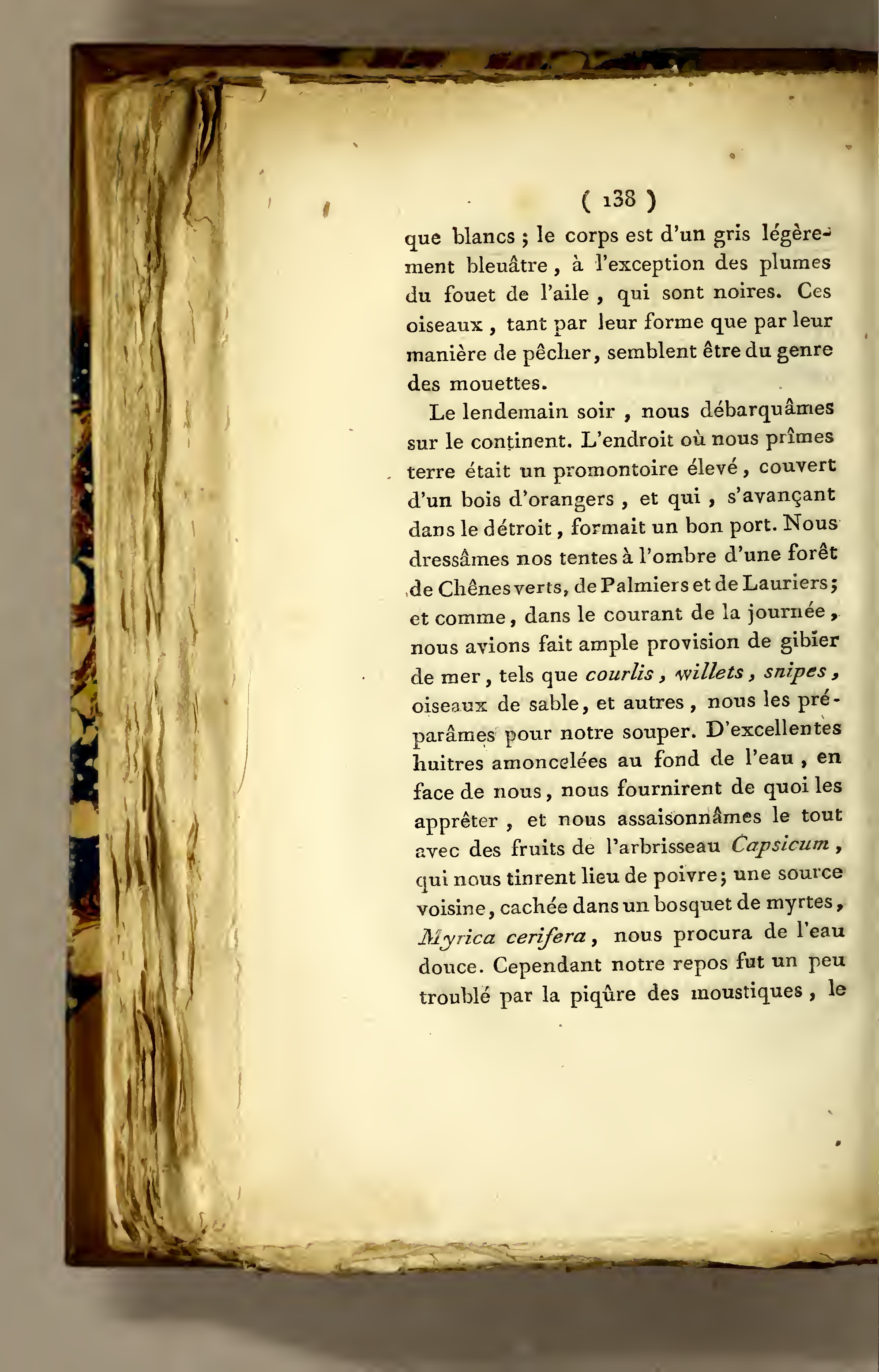
canots, bateaux, gabarres, etc. etc. Cette communication intérieure le long des côtes, s'étend, presque sans interruption, depuis la baie de la Chesapeak, dans la Virginie, jusqu'au Mississipi, et même, autant que j'en peux croire, jusqu'à la Veracruz. Cette immense chaîne d'îles qui bordent nos côtes, est-elle un pas que notre continent a fait vers l'Océan atlantique ? C'est ce que nous devons laisser à juger aux siécles à venir. Cependant il semble aisé de démontrer que ces marais salés qui joignent la grande terre, ainsi que les îles couvertes d'herbes et de roseaux qui se trouvent dans les rivières et qui sont sous l'eau à toutes les marées, étaient autrefois des marais de terre ferme, et qu'ils produisaient des forêts de *Cyprès*, de *Tupilo*, de *Magnolia grandiflora*, de Chênes, de Frènes, de Lauriers, et d'autres arbres à haute tige, des mêmes espèces que ceux qui croissent aujourd'hui sur des marais de rivières, dont le sol est de deux ou trois pieds au-dessus des eaux des plus grandes marées. Lorsque les cultivateurs des côtes de la Caroline, de la Georgie et de la Floride, jusqu'au Mississipi, font des digues dans ces îles maré-



cageuses, pour les cultiver; ils ne peuvent creuser leurs canaux de desséchement à plus de deux ou trois pieds de profondeur, sans trouver des Cyprès et d'autres arbres renversés, et placés aussi près les uns des autres que ceux qui croissent à présent dans les marais d'eaux douces.

CHAPITRE III.

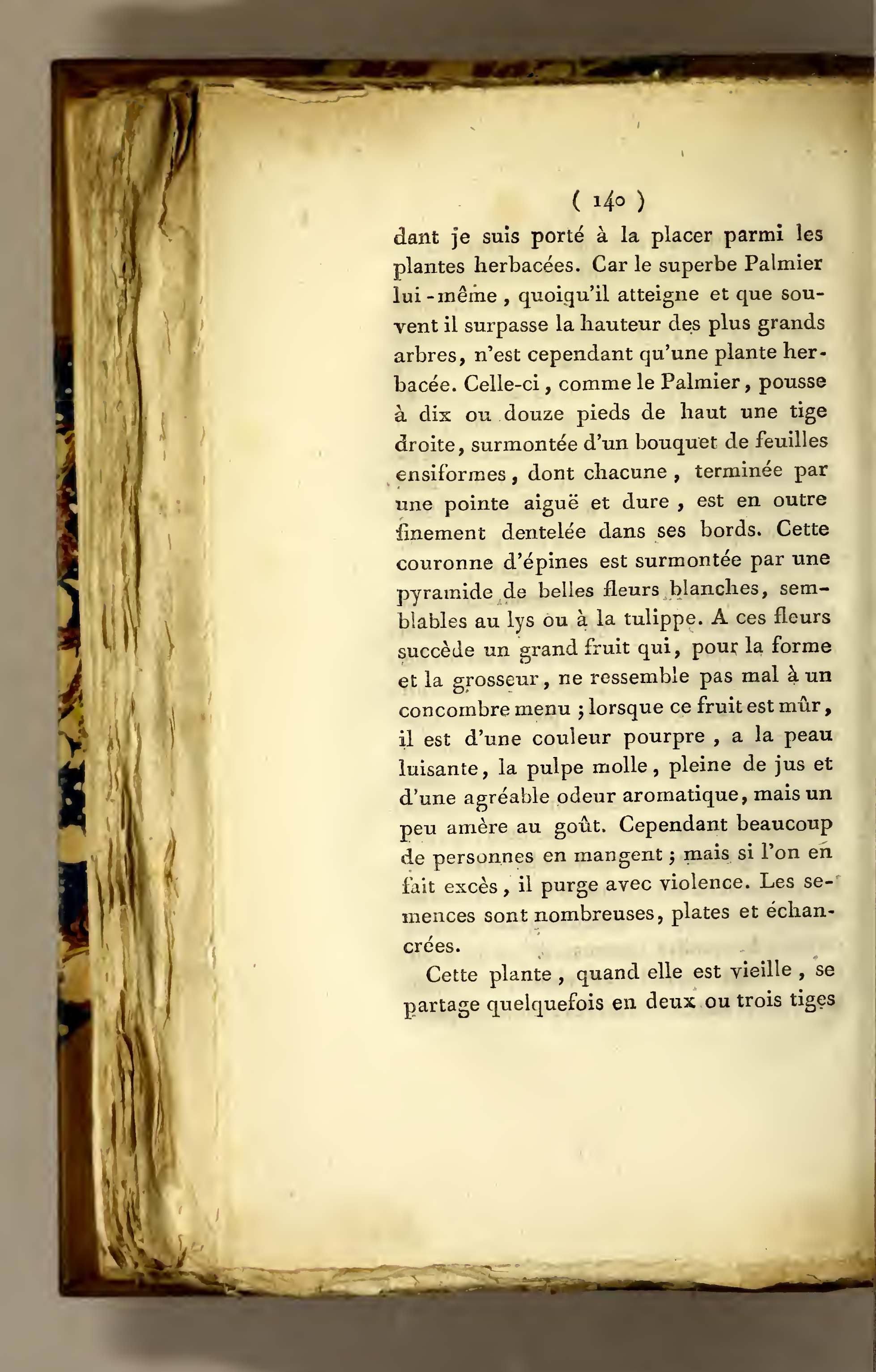
Tout étant prêt pour la continuation de notre voyage vers la rivière Saint-Jean, nous mîmes à la voile dans un joli bateau de promenade, conduit par quatre grands nègres esclaves, destinés à ramer en cas de besoin. Après être sortis des détroits de l'île Amelia, nous traversâmes, par un beau temps, celui du fort Georges, où ayant remarqué des pélicans à la pêche, M. Egan en tira un qu'il tua et prit dans le bateau. Je fus très-surpris en voyant la poche ou sac qui lui pendait sous le bec ; elle est susceptible d'une extension prodigieuse. Un des gens de l'équipage nous dit qu'il avait vu dans une de ces poches, plus de vingt-cinq livres de grain. Le corps de cet animal est plus grand que celui de notre oie domestique ; ses jambes sont très-courtes, ses pieds palmés ; son bec est d'une grande longueur et courbé en-dessous comme une faulx. Les ailes ont près de sept pieds d'envergure ; la queue est très-courte ; la tête, le col et la gorge sont pres-



que blancs ; le corps est d'un gris légèrement bleuâtre, à l'exception des plumes du fouet de l'aile, qui sont noires. Ces oiseaux, tant par leur forme que par leur manière de pêcher, semblent être du genre des mouettes.

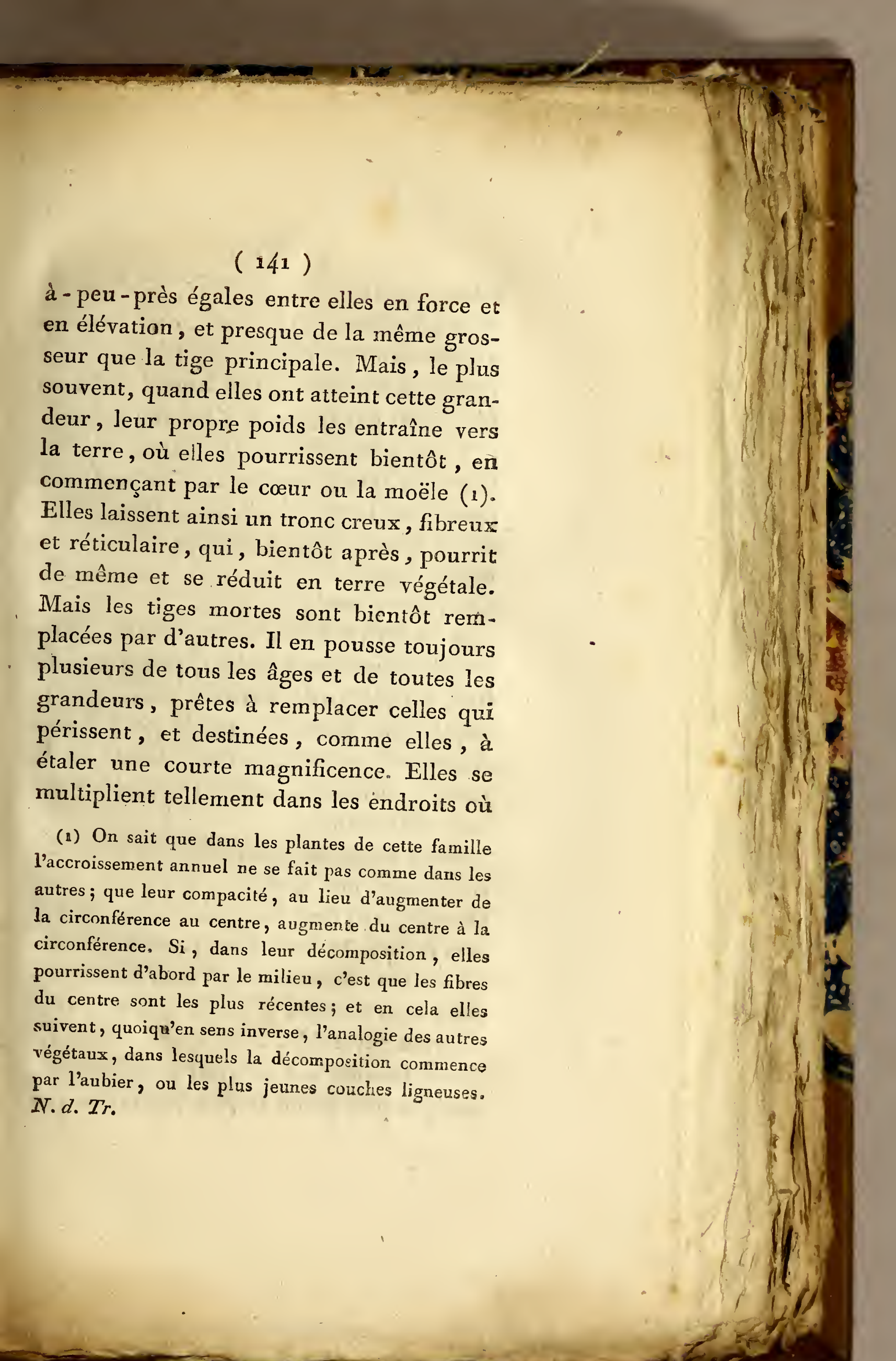
Le lendemain soir, nous débarquâmes sur le continent. L'endroit où nous prîmes terre était un promontoire élevé, couvert d'un bois d'orangers, et qui, s'avançant dans le détroit, formait un bon port. Nous dressâmes nos tentes à l'ombre d'une forêt de Chênes verts, de Palmiers et de Lauriers; et comme, dans le courant de la journée, nous avions fait ample provision de gibier de mer, tels que *courlis, willets, snipes*, oiseaux de sable, et autres, nous les préparâmes pour notre souper. D'excellentes huitres amoncelées au fond de l'eau, en face de nous, nous fournirent de quoi les apprêter, et nous assaisonnâmes le tout avec des fruits de l'arbrisseau *Capsicum*, qui nous tinrent lieu de poivre; une source voisine, cachée dans un bosquet de myrtes, *Myrica cerifera*, nous procura de l'eau douce. Cependant notre repos fut un peu troublé par la piqûre des moustiques, le

rugissement des crocodiles, les cris et l'agitation continuelle des oiseaux de mer. Des milliers de ces animaux avaient leur nid près de notre camp, entre autres des *gueux* de diverses espèces, des hérons, des pélicans, des courlis espagnols. Tous se logeaient pêle-mêle, et en si grand nombre, que les arbres en étaient absolument couverts. Ils nichent ordinairement dans des îlets inaccessibles, au milieu des marais salés, entourés par des lagunes et des bas-fonds. Précisément en dehors des arbres, entre l'eau et les marais, était une haie de petit Palmier royal, *Yucca gloriosa*, ou aiguille d'Adam, dont les pieds étaient si serrés les uns contre les autres, qu'un rat ou un oiseau auraient eu de la peine à la traverser. Les fortes feuilles de cette plante épineuse étant presque horizontales, une haie de cette espèce est aussi impénétrable à l'homme ou à tout autre animal, qu'un rang de grenadiers armés de bayonnettes. La plante n'en est ni moins belle ni moins singulière; en considérant sa grandeur, sa durée, la qualité ligneuse de sa tige ou de son tronc quand il est vieux, on serait tenté de la ranger parmi les arbres. Cepen-



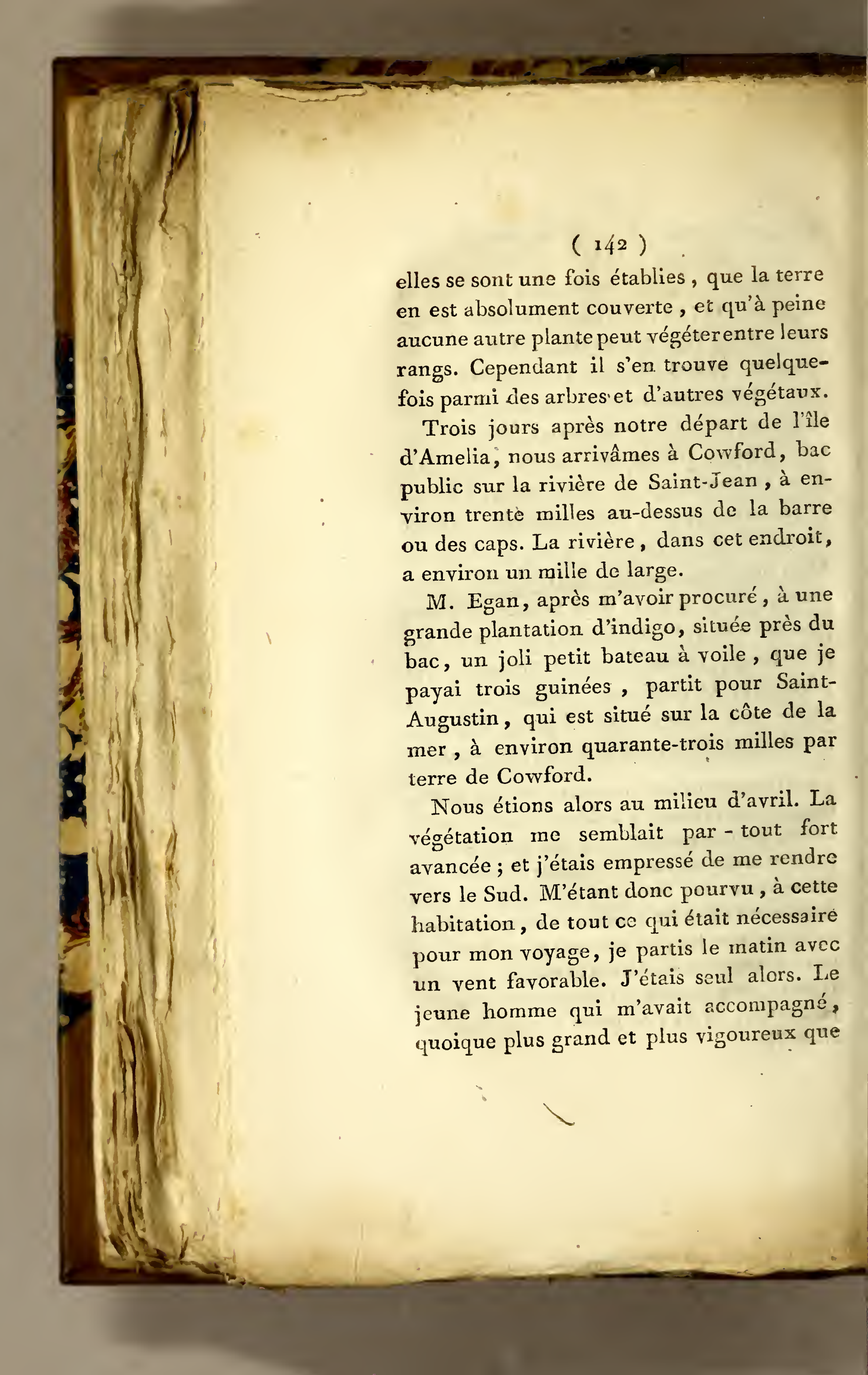
dant je suis porté à la placer parmi les plantes herbacées. Car le superbe Palmier lui-même, quoiqu'il atteigne et que souvent il surpasse la hauteur des plus grands arbres, n'est cependant qu'une plante herbacée. Celle-ci, comme le Palmier, pousse à dix ou douze pieds de haut une tige droite, surmontée d'un bouquet de feuilles ensiformes, dont chacune, terminée par une pointe aiguë et dure, est en outre finement dentelée dans ses bords. Cette couronne d'épines est surmontée par une pyramide de belles fleurs blanches, semblables au lys ou à la tulippe. A ces fleurs succède un grand fruit qui, pour la forme et la grosseur, ne ressemble pas mal à un concombre menu ; lorsque ce fruit est mûr, il est d'une couleur pourpre, a la peau luisante, la pulpe molle, pleine de jus et d'une agréable odeur aromatique, mais un peu amère au goût. Cependant beaucoup de personnes en mangent ; mais si l'on en fait excès, il purge avec violence. Les semences sont nombreuses, plates et échancrées.

Cette plante, quand elle est vieille, se partage quelquefois en deux ou trois tiges



à-peu-près égales entre elles en force et en élévation, et presque de la même grosseur que la tige principale. Mais, le plus souvent, quand elles ont atteint cette grandeur, leur propre poids les entraîne vers la terre, où elles pourrissent bientôt, en commençant par le cœur ou la moële (1). Elles laissent ainsi un tronc creux, fibreux et réticulaire, qui, bientôt après, pourrit de même et se réduit en terre végétale. Mais les tiges mortes sont bientôt remplacées par d'autres. Il en pousse toujours plusieurs de tous les âges et de toutes les grandeurs, prêtes à remplacer celles qui périssent, et destinées, comme elles, à étaler une courte magnificence. Elles se multiplient tellement dans les endroits où

(1) On sait que dans les plantes de cette famille l'accroissement annuel ne se fait pas comme dans les autres; que leur compacité, au lieu d'augmenter de la circonférence au centre, augmente du centre à la circonférence. Si, dans leur décomposition, elles pourrissent d'abord par le milieu, c'est que les fibres du centre sont les plus récentes; et en cela elles suivent, quoiqu'en sens inverse, l'analogie des autres végétaux, dans lesquels la décomposition commence par l'aubier, ou les plus jeunes couches ligneuses. *N. d. Tr.*



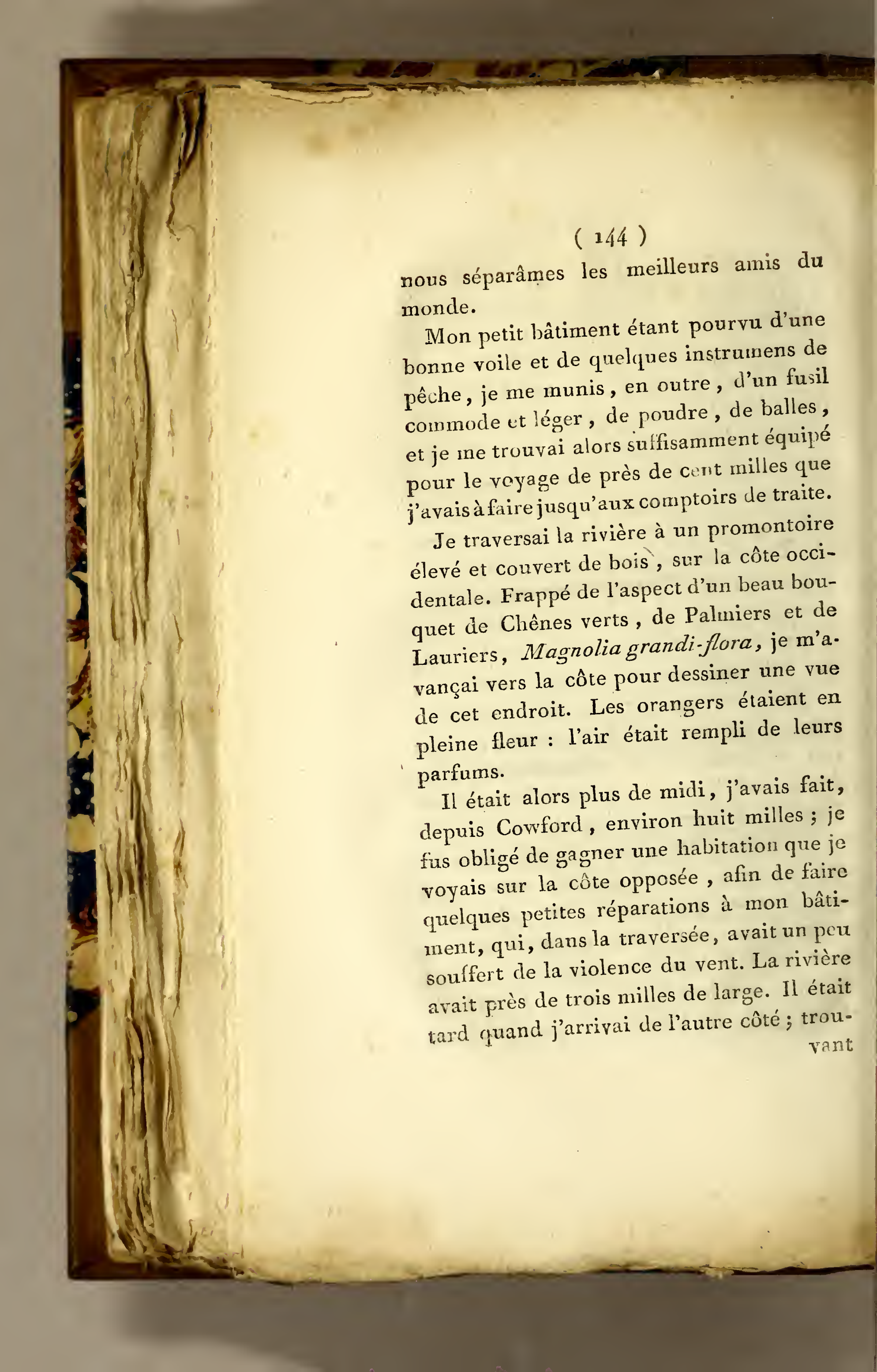
elles se sont une fois établies, que la terre en est absolument couverte, et qu'à peine aucune autre plante peut végéter entre leurs rangs. Cependant il s'en trouve quelquefois parmi des arbres et d'autres végétaux.

Trois jours après notre départ de l'île d'Amelia, nous arrivâmes à Cowford, bac public sur la rivière de Saint-Jean, à environ trente milles au-dessus de la barre ou des caps. La rivière, dans cet endroit, a environ un mille de large.

M. Egan, après m'avoir procuré, à une grande plantation d'indigo, située près du bac, un joli petit bateau à voile, que je payai trois guinées, partit pour Saint-Augustin, qui est situé sur la côte de la mer, à environ quarante-trois milles par terre de Cowford.

Nous étions alors au milieu d'avril. La végétation me semblait par-tout fort avancée; et j'étais empressé de me rendre vers le Sud. M'étant donc pourvu, à cette habitation, de tout ce qui était nécessaire pour mon voyage, je partis le matin avec un vent favorable. J'étais seul alors. Le jeune homme qui m'avait accompagné, quoique plus grand et plus vigoureux que

moi, s'était repenti de la promesse qu'il m'avait faite de venir avec moi jusqu'aux comptoirs de traite indienne ; et dégoûté probablement des dangers que nous pouvions avoir à courir, il avait préféré de rester dans les contrées habitées. Son changement m'affligea peu ; nos vues n'étaient pas du même genre. Jeune et livré à une profession mécanique, il ne paraissait guères avoir d'autre motif que de s'établir dans quelque partie bien peuplée du pays, où, en se livrant à son état, il pût, sans beaucoup de travail et d'embarras, se procurer le nécessaire, et peut-être, par beaucoup de conduite et d'industrie, se faire une sorte de fortune. Pour moi, pressé d'une curiosité infatigable, je courais avidement à la recherche des productions de la nature ; je mettais mon bonheur à admirer la puissance et l'infinie majesté du créateur dans la perfection de ses ouvrages, et ma gloire à penser que mes travaux pourraient peut-être procurer à mes semblables quelque acquisition utile à leurs besoins. Nos projets étaient aussi louables l'un que l'autre : je n'eus garde de blâmer les siens, et nous

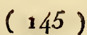


nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Mon petit bâtiment étant pourvu d'une bonne voile et de quelques instrumens de pêche, je me munis, en outre, d'un fusil commode et léger, de poudre, de balles, et je me trouvai alors suffisamment équipé pour le voyage de près de cent milles que j'avais à faire jusqu'aux comptoirs de traite.

Je traversai la rivière à un promontoire élevé et couvert de bois, sur la côte occidentale. Frappé de l'aspect d'un beau bouquet de Chênes verts, de Palmiers et de Lauriers, *Magnolia grandi-flora*, je m'avançai vers la côte pour dessiner une vue de cet endroit. Les orangers étaient en pleine fleur : l'air était rempli de leurs parfums.

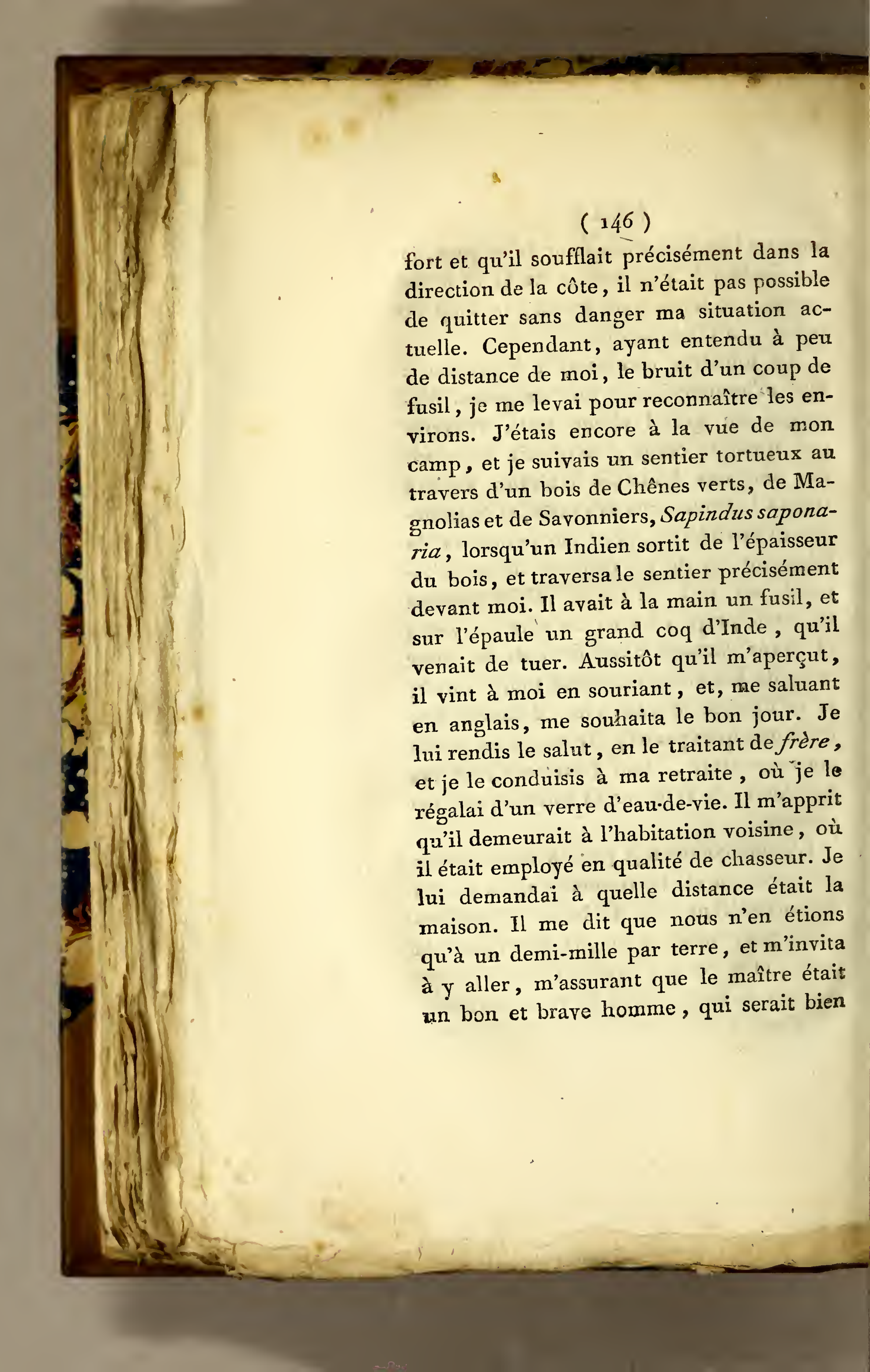
Il était alors plus de midi, j'avais fait, depuis Cowford, environ huit milles ; je fus obligé de gagner une habitation que je voyais sur la côte opposée, afin de faire quelques petites réparations à mon bâtiment, qui, dans la traversée, avait un peu souffert de la violence du vent. La rivière avait près de trois milles de large. Il était tard quand j'arrivai de l'autre côté ; trou-



vant un lieu commode pour débarquer, je me décidai à y passer la nuit, et à me rendre, le lendemain matin, le long de la côte, à l'habitation.

Le tonnerre commençait à gronder : tout m'annonçait une nuit orageuse. J'aperçus un grand chêne qui, renversé par quelque orage, m'offrait un abri. Ses énormes branches latérales avaient retenu le tronc dans sa chute, et le soutenaient assez haut, pour me permettre de m'asseoir ou de me coucher dessous. Je tendis ma voile de façon qu'elle pendait du tronc jusqu'à terre, du côté du vent ; et ayant ramassé assez de bois sec pour tenir du feu allumé pendant toute la nuit, je le disposai devant moi. J'étendis par terre quelques peaux, sur lesquelles je mis ma couverture, dont j'eus soin, en me couchant, de réserver la moitié pour me couvrir.

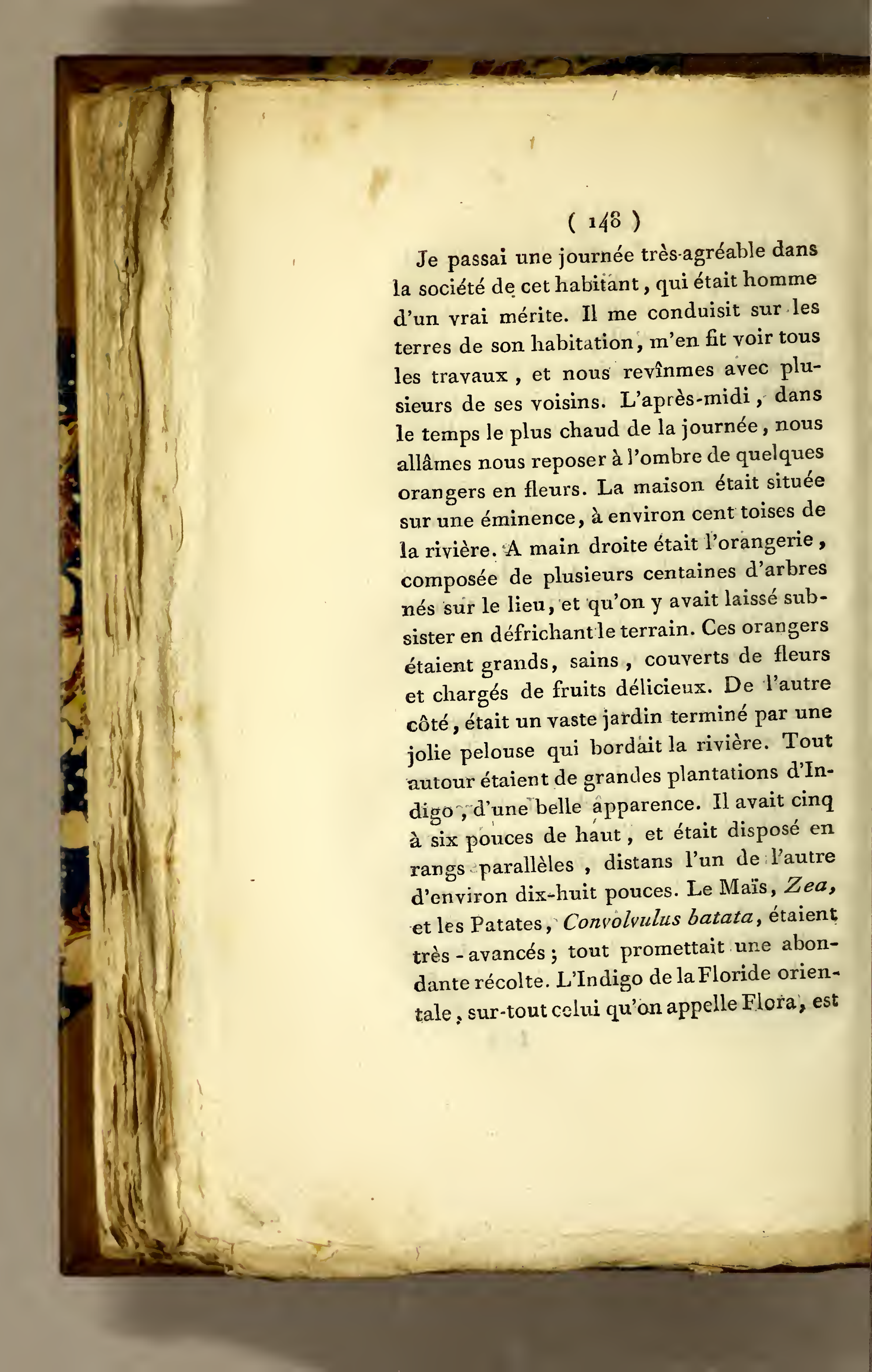
L'orage commença par un vent furieux du nord-ouest. Le tonnerre et les éclairs se succédèrent sans relâche. Heureusement pour moi, il tomba très-peu de pluie, et je dormis fort bien. Mais le lendemain matin, comme le vent était très-



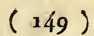
fort et qu'il soufflait précisément dans la direction de la côte, il n'était pas possible de quitter sans danger ma situation actuelle. Cependant, ayant entendu à peu de distance de moi, le bruit d'un coup de fusil, je me levai pour reconnaître les environs. J'étais encore à la vue de mon camp, et je suivais un sentier tortueux au travers d'un bois de Chênes verts, de Magnolias et de Savonniers, *Sapindus saponaria*, lorsqu'un Indien sortit de l'épaisseur du bois, et traversa le sentier précisément devant moi. Il avait à la main un fusil, et sur l'épaule un grand coq d'Inde, qu'il venait de tuer. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi en souriant, et, me saluant en anglais, me souhaita le bon jour. Je lui rendis le salut, en le traitant de *frère*, et je le conduisis à ma retraite, où je le régalai d'un verre d'eau-de-vie. Il m'apprit qu'il demeurait à l'habitation voisine, où il était employé en qualité de chasseur. Je lui demandai à quelle distance était la maison. Il me dit que nous n'en étions qu'à un demi-mille par terre, et m'invita à y aller, m'assurant que le maître était un bon et brave homme, qui serait bien

aise de me voir. Je répondis que j'y irais volontiers, si, dans l'intervalle, je pouvais mettre mon bateau et mes effets en sûreté. Il m'offrit alors d'aller sur - le - champ à l'habitation, et de faire part de mon embarras au maître, qui m'enverrait des nègres sûrs pour me conduire avec le bateau, autour de la pointe, jusqu'au lieu des débarquemens. Je le remerciai de sa politesse; et ne voulant pas lui donner cette peine, je lui dis que j'allais le suivre et laissser là mon bateau. Ayant donc attiré ma petite barque sur la rive, aussi haut que je le pus, je pris mon fusil, et marchant avec l'Indien, j'arrivai bientôt à la maison.

Le maître me reçut très-poliment; lorsque je lui eus fait part de ma position, il m'invita à passer avec lui quelques jours pour me reposer et me rafraîchir. Je le remerciai, et lui dis que j'y passerais volontiers un jour. Il envoya sur-le-champ des esclaves chercher mon bateau; et comme il avait chez lui des charpentiers occupés à construire un bâtiment, il les chargea de radouber la barque, qui, le même soir, fût parfaitement réparée.



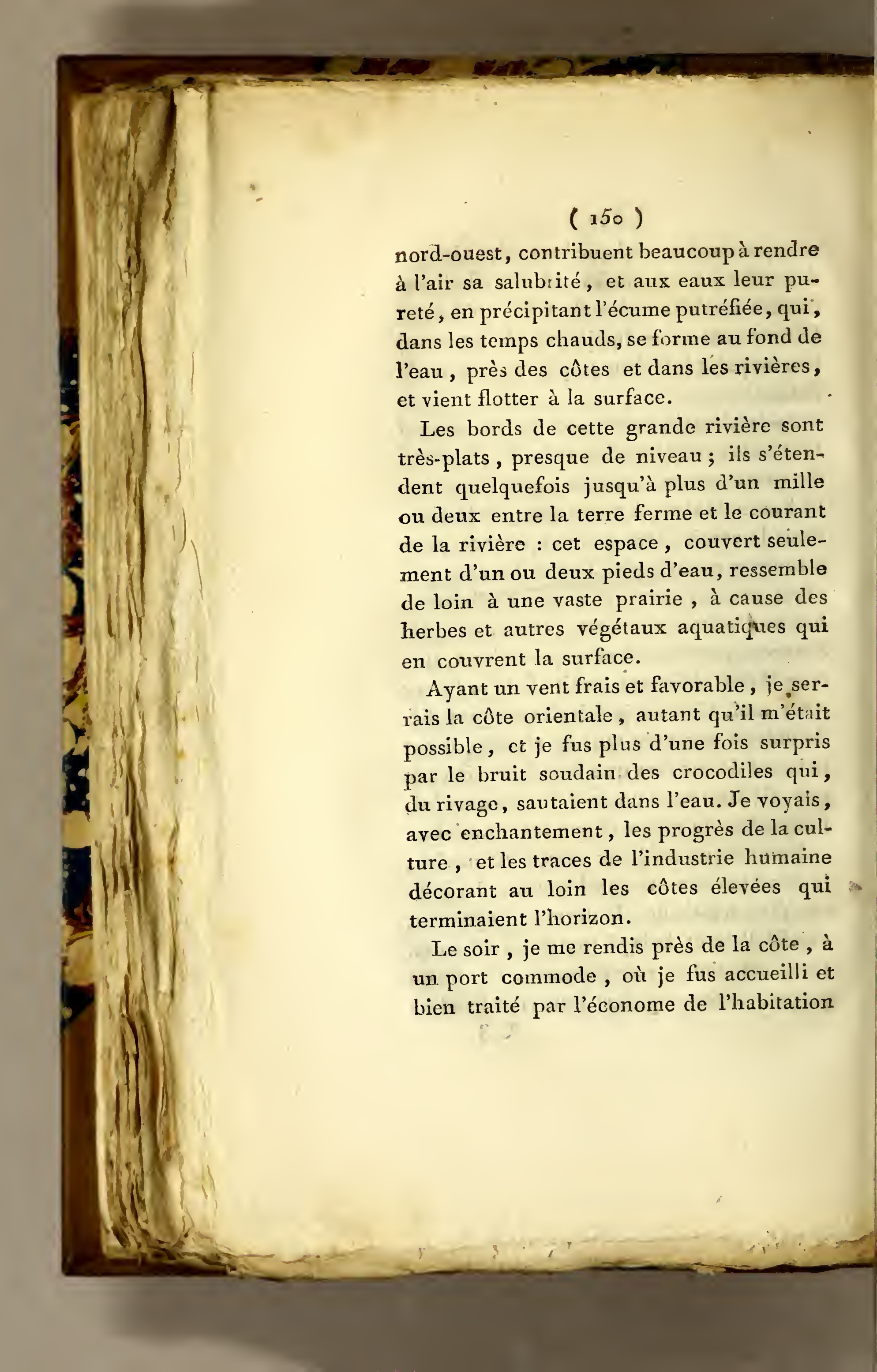
Je passai une journée très-agréable dans la société de cet habitant, qui était homme d'un vrai mérite. Il me conduisit sur les terres de son habitation, m'en fit voir tous les travaux, et nous revînmes avec plusieurs de ses voisins. L'après-midi, dans le temps le plus chaud de la journée, nous allâmes nous reposer à l'ombre de quelques orangers en fleurs. La maison était située sur une éminence, à environ cent toises de la rivière. A main droite était l'orangerie, composée de plusieurs centaines d'arbres nés sur le lieu, et qu'on y avait laissé subsister en défrichant le terrain. Ces orangers étaient grands, sains, couverts de fleurs et chargés de fruits délicieux. De l'autre côté, était un vaste jardin terminé par une jolie pelouse qui bordait la rivière. Tout autour étaient de grandes plantations d'Indigo, d'une belle apparence. Il avait cinq à six pouces de haut, et était disposé en rangs parallèles, distans l'un de l'autre d'environ dix-huit pouces. Le Maïs, *Zea*, et les Patates, *Convolvulus batata*, étaient très-avancés; tout promettait une abondante récolte. L'Indigo de la Floride orientale, sur-tout celui qu'on appelle Flora, est



presque aussi estimé que le meilleur Indigo des colonies espagnoles. M. Marshall me montra un échantillon de celui qu'il avait fait sur cette même habitation. Je le trouvai peu ou point inférieur au plus beau bleu de Prusse.

Le lendemain matin, comme j'annonçai l'intention où j'étais de partir, M. Marshall me pressa encore de rester ; mais il consentit à mon départ, à condition que je viendrais le revoir, lors de mon passage pour retourner en Géorgie. Je pris donc congé, après avoir déjeûné, et je me rendis à mon bateau, accompagné par plusieurs nègres chargés de munitions et de provisions, que mon hôte obligeant avait fait préparer pour moi. Comme je faisais quelques difficultés de recevoir tant de choses, il eut la bonté de me dire que ce n'était rien, et que, si j'étais resté un jour de plus avec lui, il aurait eu le temps de me traiter mieux.

Rembarqué seul sur mon petit navire, je mis à la voile avec un bon vent. La journée était très-belle : le dernier orage avait purifié l'air et balayé toutes les vapeurs. Dans ces climats méridionaux, de fortes pluies, accompagnées d'un vent froid du

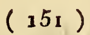


nord-ouest, contribuent beaucoup à rendre à l'air sa salubrité, et aux eaux leur pureté, en précipitant l'écume putréfiée, qui, dans les temps chauds, se forme au fond de l'eau, près des côtes et dans les rivières, et vient flotter à la surface.

Les bords de cette grande rivière sont très-plats, presque de niveau ; ils s'étendent quelquefois jusqu'à plus d'un mille ou deux entre la terre ferme et le courant de la rivière : cet espace, couvert seulement d'un ou deux pieds d'eau, ressemble de loin à une vaste prairie, à cause des herbes et autres végétaux aquatiques qui en couvrent la surface.

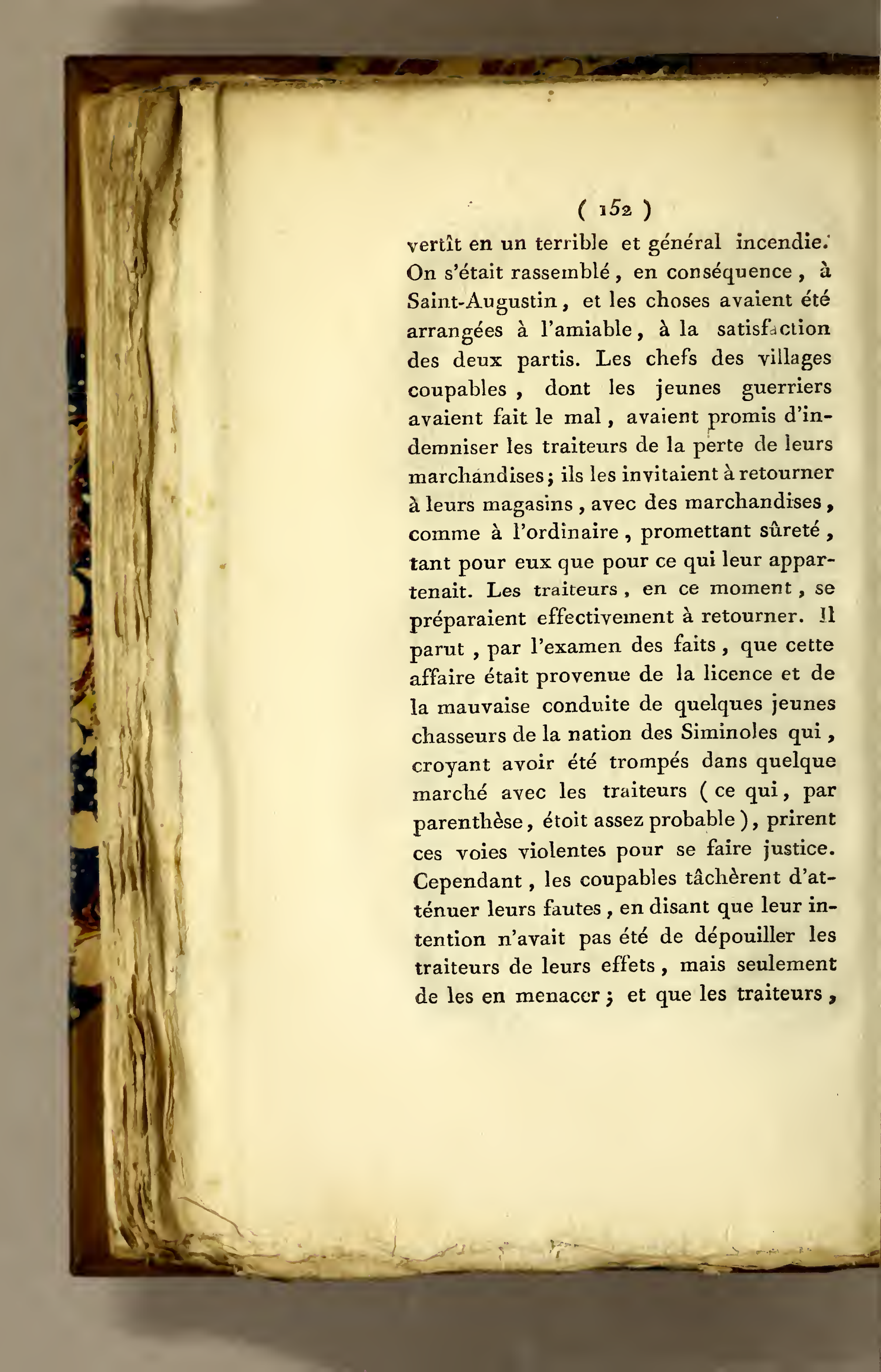
Ayant un vent frais et favorable, je serrais la côte orientale, autant qu'il m'était possible, et je fus plus d'une fois surpris par le bruit soudain des crocodiles qui, du rivage, sautaient dans l'eau. Je voyais, avec enchantement, les progrès de la culture, et les traces de l'industrie humaine décorant au loin les côtes élevées qui terminaient l'horizon.

Le soir, je me rendis près de la côte, à un port commode, où je fus accueilli et bien traité par l'économe de l'habitation



dont il dépendait. Il me conduisit dans une jolie demeure, qu'il occupait près du port, et où je passai la nuit.

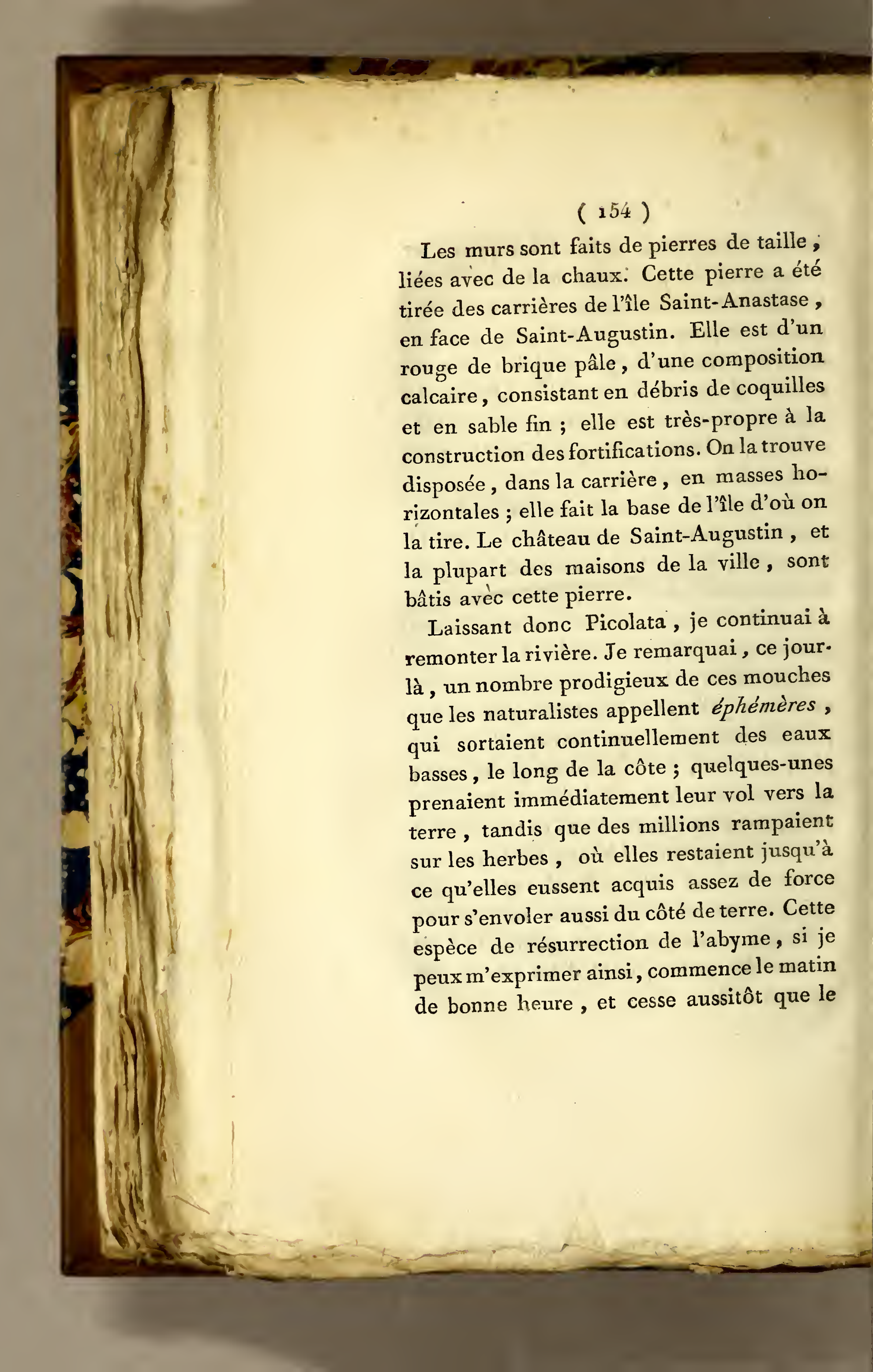
Il se trouva que cet honnête économe était un homme que j'avais autrefois connu à Saint-Augustin; et comme il ne demeurait qu'à vingt milles de cette ville, je me flattai qu'il pourrait me donner des détails sur la mésintelligence que l'on croyait subsister encore entre les Creeks inférieurs, et les habitans blancs de la Floride orientale. Je vis, d'après sa conversation, et par les renseignemens qu'il me donna, que mes conjectures, à cet égard, avaient été bien fondées. Il m'apprit que peu de jours avant, il s'était tenu, à Saint-Augustin, un conseil entre le gouverneur de la Floride orientale et les chefs des Creeks inférieurs. Ceux-ci avaient été délégués par leurs villages, pour faire des recherches sur les derniers troubles et sur les déprédations commises par les Indiens, contre les traiteurs. D'après leur rapport, la nation des Creeks avait décidé qu'ils seraient envoyés, le plutôt possible, pour faire les réparations convenables, avant que la flamme, qui venait de s'allumer, se con-



vertît en un terrible et général incendie. On s'était rassemblé, en conséquence, à Saint-Augustin, et les choses avaient été arrangées à l'amiable, à la satisfaction des deux partis. Les chefs des villages coupables, dont les jeunes guerriers avaient fait le mal, avaient promis d'indemniser les traiteurs de la perte de leurs marchandises; ils les invitaient à retourner à leurs magasins, avec des marchandises, comme à l'ordinaire, promettant sûreté, tant pour eux que pour ce qui leur appartenait. Les traiteurs, en ce moment, se préparaient effectivement à retourner. Il parut, par l'examen des faits, que cette affaire était provenue de la licence et de la mauvaise conduite de quelques jeunes chasseurs de la nation des Siminoles qui, croyant avoir été trompés dans quelque marché avec les traiteurs (ce qui, par parenthèse, étoit assez probable), prirent ces voies violentes pour se faire justice. Cependant, les coupables tâchèrent d'atténuer leurs fautes, en disant que leur intention n'avait pas été de dépouiller les traiteurs de leurs effets, mais seulement de les en menacer; et que les traiteurs,

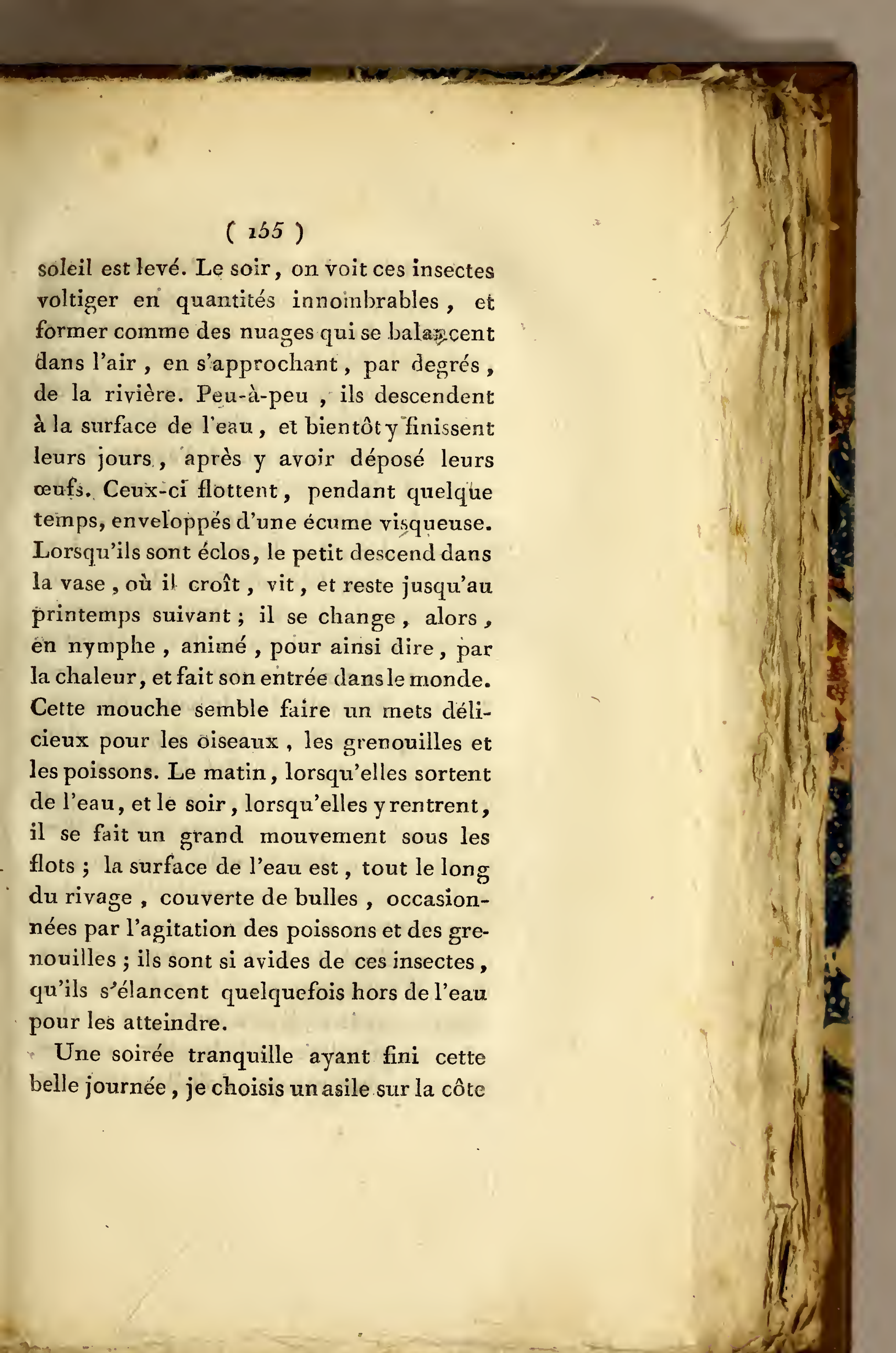
sentant leur tort, avaient eu peur, et s'étaient enfuis, laissant leurs marchandises, dont les assaillans s'étaient emparés, seulement pour qu'elles ne fussent pas perdues. J'appris, avec grand plaisir, la conclusion de cette désagréable affaire. Je pouvais désormais remonter, sans inquiétude, cette belle rivière, et m'arrêter partout où il me plairait.

Après avoir dit adieu à mon hôte, je remis à la voile, ayant toujours bon vent; vers midi, je me trouvai en face du fort Picolata, où je descendis, voulant prendre des informations ultérieures; mais, à ma grande surprise, je trouvai le fort démantelé et désert. Cette forteresse est très-ancienne : elle a été construite par les Espagnols. C'est une tour carrée, de trente pieds de haut, entourée d'un grand mur, sans bastions, à-peu-près à hauteur d'appui, percée de meurtrières, et environnée d'un fossé profond. L'étage supérieur est ouvert de tous côtés avec des créneaux, qui soutiennent une coupole voûtée. Ces créneaux étaient autrefois garnis de huit canons de quatre, dont deux étaient de chaque côté.



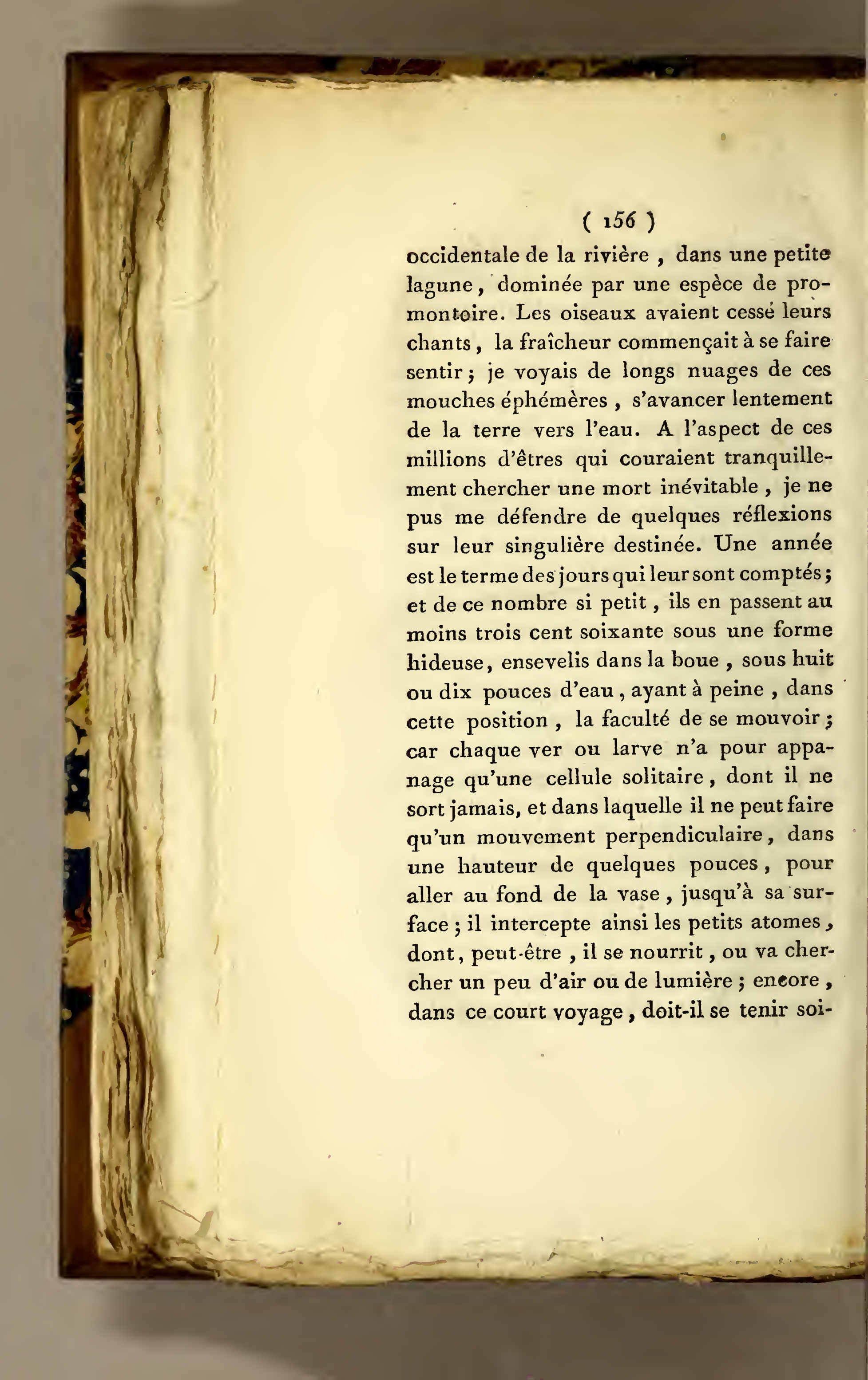
Les murs sont faits de pierres de taille, liées avec de la chaux. Cette pierre a été tirée des carrières de l'île Saint-Anastase, en face de Saint-Augustin. Elle est d'un rouge de brique pâle, d'une composition calcaire, consistant en débris de coquilles et en sable fin ; elle est très-propre à la construction des fortifications. On la trouve disposée, dans la carrière, en masses horizontales ; elle fait la base de l'île d'où on la tire. Le château de Saint-Augustin, et la plupart des maisons de la ville, sont bâtis avec cette pierre.

Laissant donc Picolata, je continuai à remonter la rivière. Je remarquai, ce jour-là, un nombre prodigieux de ces mouches que les naturalistes appellent *éphémères*, qui sortaient continuellement des eaux basses, le long de la côte ; quelques-unes prenaient immédiatement leur vol vers la terre, tandis que des millions rampaient sur les herbes, où elles restaient jusqu'à ce qu'elles eussent acquis assez de force pour s'envoler aussi du côté de terre. Cette espèce de résurrection de l'abyme, si je peux m'exprimer ainsi, commence le matin de bonne heure, et cesse aussitôt que le

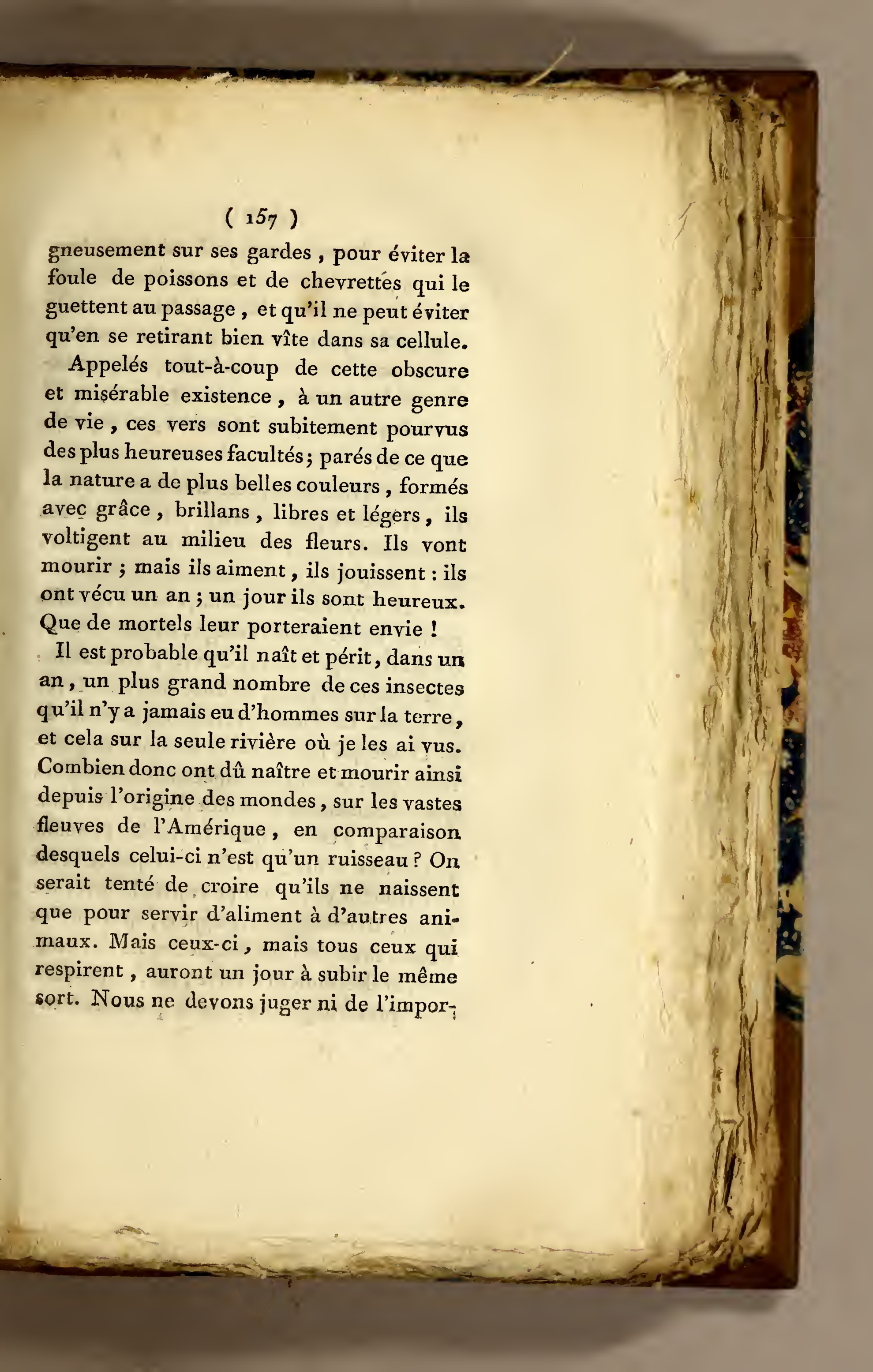


soleil est levé. Le soir, on voit ces insectes voltiger en quantités innombrables, et former comme des nuages qui se balancent dans l'air, en s'approchant, par degrés, de la rivière. Peu-à-peu, ils descendent à la surface de l'eau, et bientôt y finissent leurs jours, après y avoir déposé leurs œufs. Ceux-ci flottent, pendant quelque temps, enveloppés d'une écume visqueuse. Lorsqu'ils sont éclos, le petit descend dans la vase, où il croît, vit, et reste jusqu'au printemps suivant; il se change, alors, en nymphe, animé, pour ainsi dire, par la chaleur, et fait son entrée dans le monde. Cette mouche semble faire un mets délicieux pour les oiseaux, les grenouilles et les poissons. Le matin, lorsqu'elles sortent de l'eau, et le soir, lorsqu'elles y rentrent, il se fait un grand mouvement sous les flots; la surface de l'eau est, tout le long du rivage, couverte de bulles, occasionnées par l'agitation des poissons et des grenouilles; ils sont si avides de ces insectes, qu'ils s'élancent quelquefois hors de l'eau pour les atteindre.

Une soirée tranquille ayant fini cette belle journée, je choisis un asile sur la côte



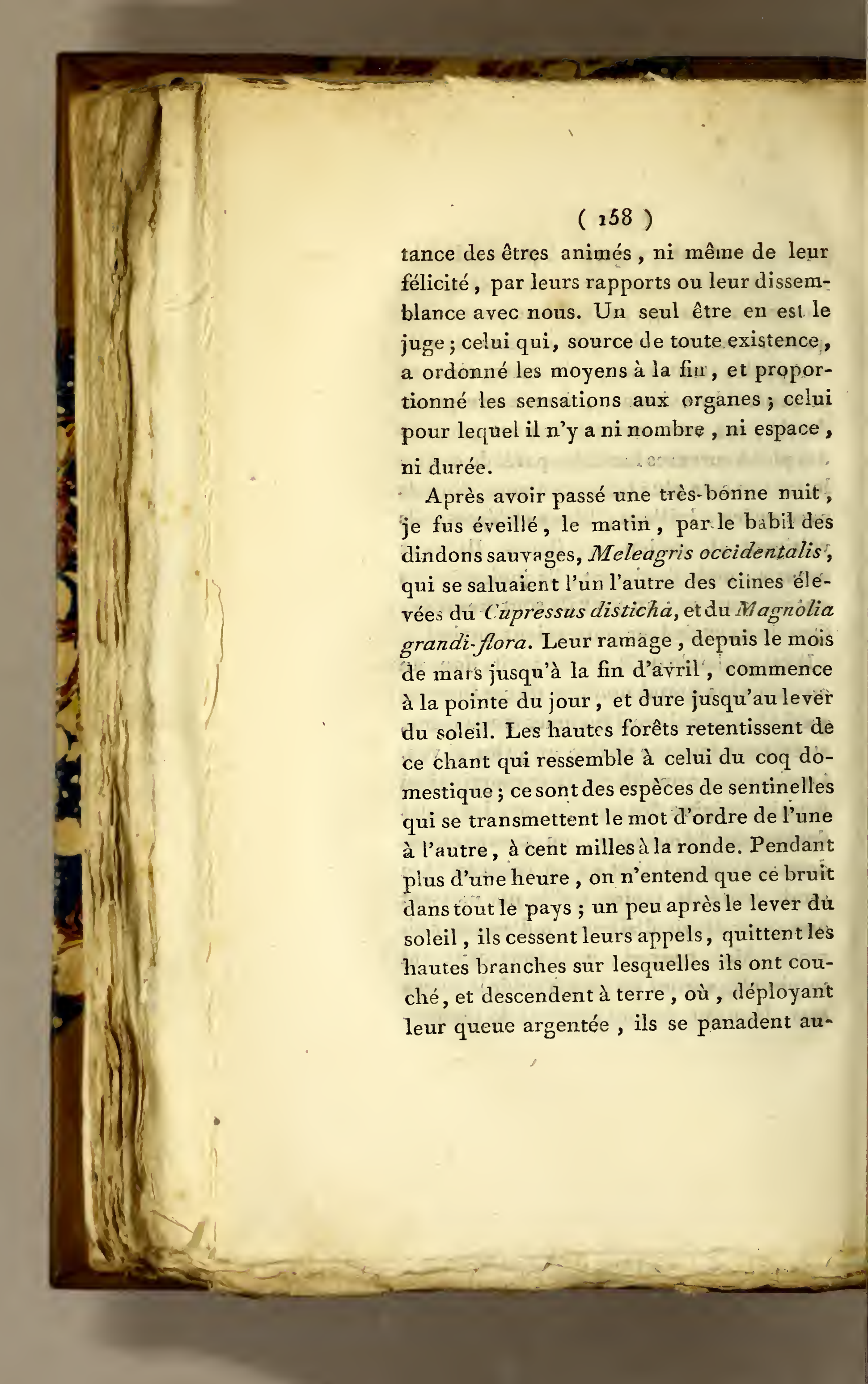
occidentale de la rivière , dans une petite lagune, dominée par une espèce de promontoire. Les oiseaux avaient cessé leurs chants, la fraîcheur commençait à se faire sentir ; je voyais de longs nuages de ces mouches éphémères , s'avancer lentement de la terre vers l'eau. A l'aspect de ces millions d'êtres qui couraient tranquillement chercher une mort inévitable , je ne pus me défendre de quelques réflexions sur leur singulière destinée. Une année est le terme des jours qui leur sont comptés ; et de ce nombre si petit , ils en passent au moins trois cent soixante sous une forme hideuse, ensevelis dans la boue , sous huit ou dix pouces d'eau , ayant à peine , dans cette position , la faculté de se mouvoir ; car chaque ver ou larve n'a pour appanage qu'une cellule solitaire, dont il ne sort jamais, et dans laquelle il ne peut faire qu'un mouvement perpendiculaire, dans une hauteur de quelques pouces, pour aller au fond de la vase, jusqu'à sa surface ; il intercepte ainsi les petits atomes, dont, peut-être , il se nourrit , ou va chercher un peu d'air ou de lumière ; encore , dans ce court voyage , doit-il se tenir soi-



gneusement sur ses gardes, pour éviter la foule de poissons et de chevrettes qui le guettent au passage, et qu'il ne peut éviter qu'en se retirant bien vîte dans sa cellule.

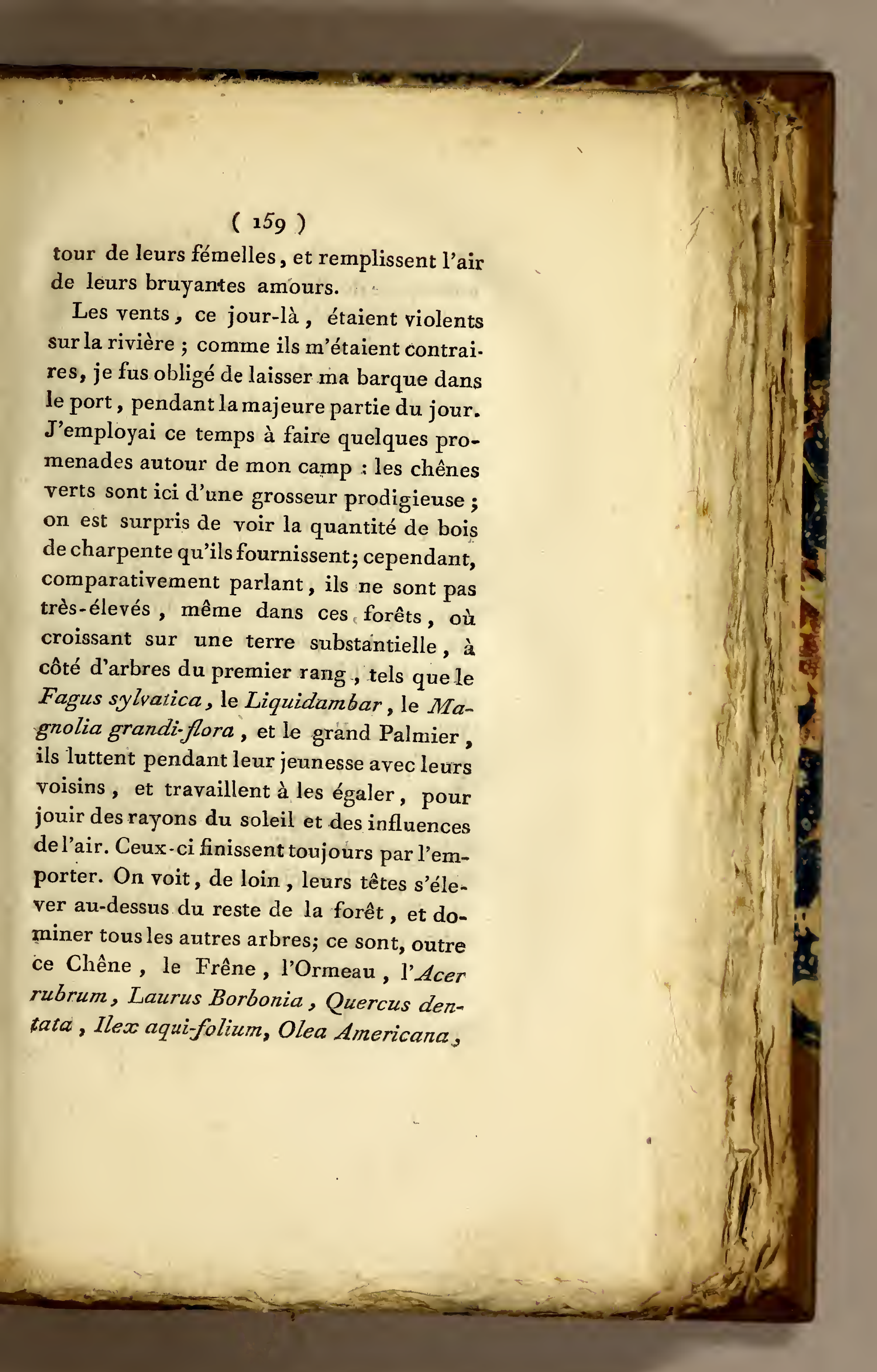
Appelés tout-à-coup de cette obscure et misérable existence, à un autre genre de vie, ces vers sont subitement pourvus des plus heureuses facultés; parés de ce que la nature a de plus belles couleurs, formés avec grâce, brillans, libres et légers, ils voltigent au milieu des fleurs. Ils vont mourir; mais ils aiment, ils jouissent : ils ont vécu un an; un jour ils sont heureux. Que de mortels leur porteraient envie !

Il est probable qu'il naît et périt, dans un an, un plus grand nombre de ces insectes qu'il n'y a jamais eu d'hommes sur la terre, et cela sur la seule rivière où je les ai vus. Combien donc ont dû naître et mourir ainsi depuis l'origine des mondes, sur les vastes fleuves de l'Amérique, en comparaison desquels celui-ci n'est qu'un ruisseau? On serait tenté de croire qu'ils ne naissent que pour servir d'aliment à d'autres animaux. Mais ceux-ci, mais tous ceux qui respirent, auront un jour à subir le même sort. Nous ne devons juger ni de l'impor-



tance des êtres animés, ni même de leur félicité, par leurs rapports ou leur dissemblance avec nous. Un seul être en est le juge ; celui qui, source de toute existence, a ordonné les moyens à la fin, et proportionné les sensations aux organes ; celui pour lequel il n'y a ni nombre, ni espace, ni durée.

Après avoir passé une très-bonne nuit, je fus éveillé, le matin, par le babil des dindons sauvages, *Meleagris occidentalis*, qui se saluaient l'un l'autre des cimes élevées du *Cupressus disticha*, et du *Magnolia grandi-flora*. Leur ramage, depuis le mois de mars jusqu'à la fin d'avril, commence à la pointe du jour, et dure jusqu'au lever du soleil. Les hautes forêts retentissent de ce chant qui ressemble à celui du coq domestique ; ce sont des espèces de sentinelles qui se transmettent le mot d'ordre de l'une à l'autre, à cent milles à la ronde. Pendant plus d'une heure, on n'entend que ce bruit dans tout le pays ; un peu après le lever du soleil, ils cessent leurs appels, quittent les hautes branches sur lesquelles ils ont couché, et descendent à terre, où, déployant leur queue argentée, ils se panadent au-



tour de leurs femelles, et remplissent l'air de leurs bruyantes amours.

Les vents, ce jour-là, étaient violents sur la rivière; comme ils m'étaient contraires, je fus obligé de laisser ma barque dans le port, pendant la majeure partie du jour. J'employai ce temps à faire quelques promenades autour de mon camp : les chênes verts sont ici d'une grosseur prodigieuse; on est surpris de voir la quantité de bois de charpente qu'ils fournissent; cependant, comparativement parlant, ils ne sont pas très-élevés, même dans ces forêts, où croissant sur une terre substantielle, à côté d'arbres du premier rang, tels que le *Fagus sylvatica*, le *Liquidambar*, le *Magnolia grandi-flora*, et le grand Palmier, ils luttent pendant leur jeunesse avec leurs voisins, et travaillent à les égaler, pour jouir des rayons du soleil et des influences de l'air. Ceux-ci finissent toujours par l'emporter. On voit, de loin, leurs têtes s'élever au-dessus du reste de la forêt, et dominer tous les autres arbres; ce sont, outre ce Chêne, le Frêne, l'Ormeau, l'*Acer rubrum*, *Laurus Borbonia*, *Quercus dentata*, *Ilex aqui-folium*, *Olea Americana*,

Morus, *Gleditsia triacanthos*, et je crois une espèce de *Sapindus*. Ce dernier étend au loin de grandes branches horizontales. Le tronc du Chêne vert a ordinairement de douze à dix-huit pieds de tour (1), et s'élève droit jusqu'à dix à douze pieds de terre. J'en ai vu qui en avaient dix-huit et vingt. Il se partage alors en trois, quatre ou cinq grandes branches, qui poussent presque horizontalement, chacune formant une légère courbe, depuis sa naissance jusqu'à son extrémité. J'ai fait cinquante pas, en ligne droite, du tronc d'un de ces arbres jusqu'au bout de ses branches. Ce Chêne est toujours vert, et son bois est presque incorruptible, même à l'air libre. Il porte une quantité de fruits prodigieuse; son gland est petit, mais doux, et assez agréable au goût quand il est grillé; presque tous les animaux en mangent; les Indiens en tirent une huile douce, qu'ils emploient dans la préparation du *Hommony*, du Riz, etc. ils le font aussi rôtir sur la braise, et le mangent comme nous mangeons la Châtaigne.

(1) Il ne faut pas oublier que le pied anglais n'a que onze pouces trois lignes $\frac{17}{100}$ de France.

Le

Le soir, le vent ayant changé, je remis à la voile; et ayant traversé la rivière, j'allai chercher sur la côte orientale un bon port où je m'établis pour la nuit. Il n'était pas tard : mais le lieu était charmant, et m'offrait un beau champ pour les recherches botaniques. C'était une position élevée, découverte, qui dominait sur un vaste horizon, et d'où l'on voyait une grande étendue de la rivière, tant en remontant qu'en descendant.

Sur un promontoire qui, à environ un demi-mille de moi, s'avançait au milieu de la rivière, et dont j'étais séparé par un petit marais, était un superbe bosquet de Palmiers et de Lauriers. Ceux-ci, dont la tête pyramidale formait un cône parfait, relevaient, par la verdure lustrée de leurs feuilles, l'éclatante blancheur des fleurs dont ils étaient couverts. On distingue, de très-loin, ces belles fleurs, dont la grandeur est telle, qu'à un mille de distance il est aisé de les apercevoir. Les Lauriers ou Magnolias qui croissent sur cette rivière, sont les plus grands et les plus beaux que j'aie vus nulle part, excepté sur les bords du Mississipi. Ils l'emportent même sur ces

derniers pour l'élégance de la forme, la beauté du feuillage, et aussi, je crois, pour la grandeur et le parfum des fleurs. Ils ont ordinairement cent pieds de haut; quelques-uns ont beaucoup plus. Leur tige est droite, cylindrique, et nue comme le fût d'une belle colonne; et la tête qui la surmonte, forme un cône obtus. Les fleurs sont placées aux extrémités des subdivisions des branches, au centre d'une petite couronne de feuilles entières, ovales, d'un vert glabre et foncé; elles sont grandes, parfaitement blanches, ouvertes comme une rose épanouie; leur corolle est composée de quinze, vingt à vingt-cinq pétales, épais, coriaces, très-concaves, dont les extrémités, lors de la maturité, sont un peu réfléchies. Dans le centre, est le jeune cône, grand, de couleur de chair, et terminé par un stigmate de couleur d'or. Vers la fin de l'été, il grossit beaucoup et forme un grand cône, ou *strobilus*, audedans duquel on aperçoit nombre de grandes baies rouges comme du corail qui, pendant quelque temps, restent suspendues à un fil blanc, uni et soyeux, de quatre, six et même neuf pouces de lon-

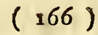
gueur. Les fleurs de cet arbre sont les plus grandes et les plus complètes que l'on connaisse ; lorsqu'elles sont parfaitement épanouies, elles ont de six à neuf pouces de diamétre. Le péricarpe et les baies ont une odeur d'épice agréable, et un goût amer et aromatique : le bois, quand on l'a gardé un temps convenable, est d'un jaune de paille ; il est compact, plus dur et plus solide que celui du Peuplier.

On trouve ici des vignes vraiment étonnantes ; on croirait, à voir leur grandeur et leur force, qu'elles doivent renverser les arbres énormes sur lesquels elles s'appuient, tandis qu'entre autres services qu'elles leur rendent, elles contribuent à les soutenir. On en voit souvent de dix et douze pouces de diamétre. Elles s'entrelacent autour des troncs, montent jusqu'au sommet, puis redescendent le long des branches, passent d'un arbre à l'autre et s'étendent ainsi jusqu'à l'extrémité de la forêt. Leur fruit est petit et de mauvais goût. Ces vignes, avec le *Rhamnus volubilis*, le *Bignonia radicans*, le *Bignonia crucigera*, et une autre liane arbuste, qui semble alliée au *Rhamnus* (peut-être le

Ziziphus scandens), se suspendent à tous les arbres, les réunissent par des guirlandes ; et, garnissant de festons les intervalles de leurs branches, rendent l'ombre plus fraîche et plus épaisse. La *Tillandsia usneaoides*, qu'on appelle ici la grande mousse, est une plante véritablement curieuse (1). On la trouve sur tous les arbres, sur toutes les branches, sur tous les rejetons, depuis trente-cinq jusqu'à vingt-huit degrés de latitude nord, je crois même dans tous les pays compris entre les Tropiques. Par-tout où elle se pose, soit sur une branche, soit sur un rameau, elle s'étend d'abord et pousse de petites ramifications entrelacées, qui, avec le temps, se chargent de la poussière que transportent les vents. Celle-ci, absorbant l'humidité de l'air, amollit peu-à-peu l'écorce de l'arbre sur laquelle sont implantées les radicules de la plante ; elle se fixe ainsi, s'établit, s'accroît ; bientôt elle jette, de tous côtés, de longues branches pendantes, qui se subdivisent et se multiplient elles-mêmes à

(1) C'est ce que les Français, sur les bords du Mississipi, appelaient *Barbe espagnole*. V. l'Hist. de la Louisiane. *N. d. Tr.*

l'infini. Il n'est pas rare de voir les espaces que laissent entre elles les branches des grands arbres absolument remplis par cette plante. Des branches inférieures, elle pend vers la terre, en nappes longues de quinze à vingt pieds, assez épaisses pour former la charge de plusieurs hommes, et assez souples pour être balancées par les vents qu'elles arrêtent; quelquefois ils les arrachent : on en trouve par terre des monceaux qui suffiraient pour charger plusieurs charrettes. Une partie quelconque, arrachée de la plante vivante, et portée sur les branches d'un arbre, y prend infailliblement racine, végète, et se multiplie aussi promptement que celle qui provient de graine. Le bétail et le chevreuil la mangent volontiers l'hiver, lorsqu'elle est fraîche. Elle paraît particulièrement propre à remplir des paillasses, à rembourrer des siéges, des selles, des colliers de chevaux, etc.; on ne connaît rien qui l'égale pour tous ces usages. Les Espagnols, dans l'Amérique méridionale, et dans les Antilles, en font des cables, que l'on dit forts et durables : mais, pour l'employer, il faut la mettre dans des eaux peu profondes;



exposée au soleil, elle s'y pourrit, son écorce extérieure se dissout ; on la retire alors, et on l'étend pour la faire sécher : après quoi, on la bat, on la secoue un peu ; elle n'a pas d'autre préparation à subir. Il ne reste plus alors que le fil intérieur qui est dur, noir, élastique, entrelacé, et ressemble beaucoup à du crin de cheval.

Ici croît aussi le *Zanthoxylon clava Herculis ;* c'est un bel arbre, qui pousse ses branches horizontalement, et ne ressemble pas mal à un grand Pommier. Ses baies aromatiques sont un mets délicieux pour la petite tourterelle ; les gourmands prétendent qu'elles donnent à sa chair un goût délicat.

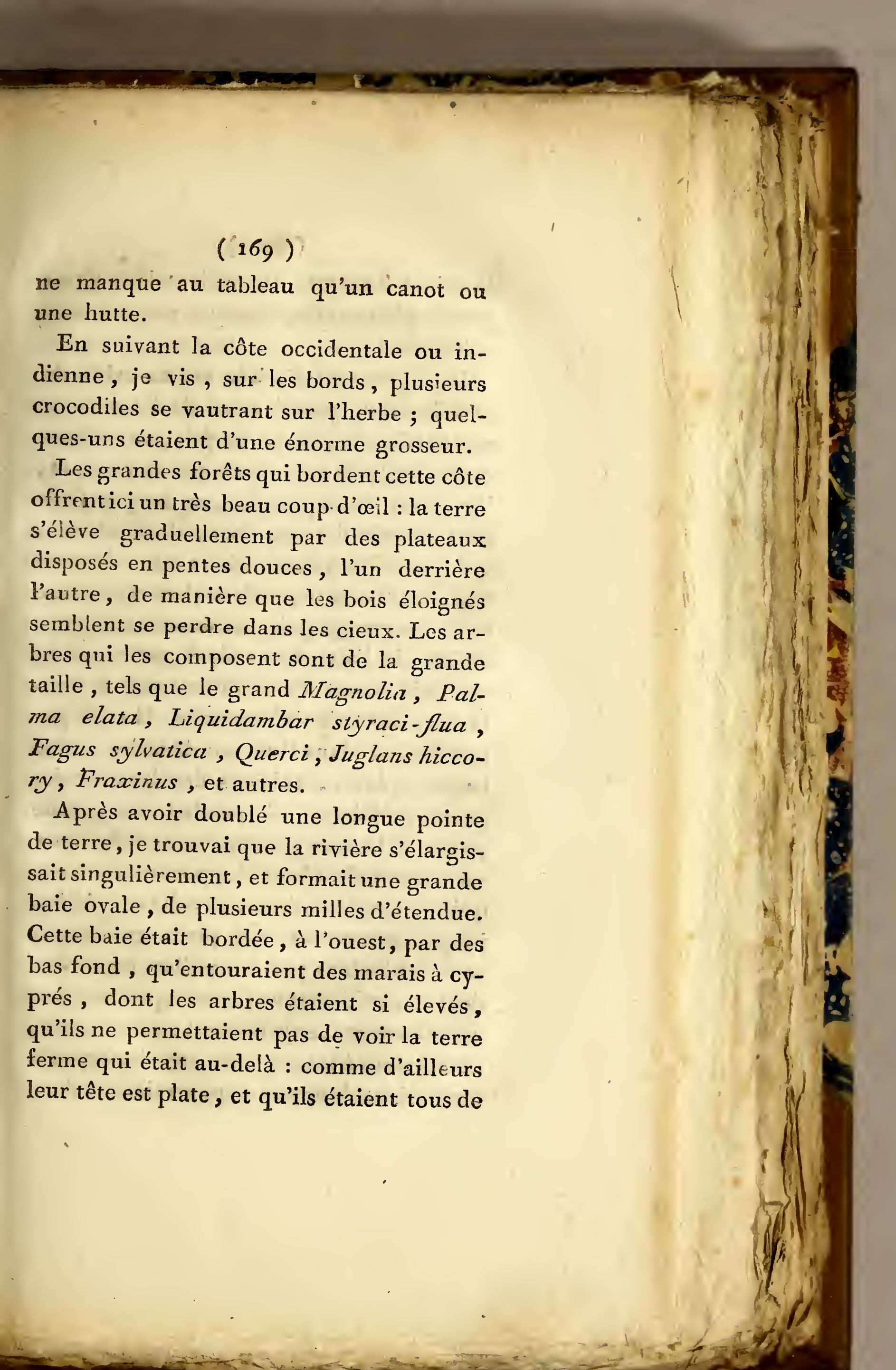
Après avoir fini mes observations, je m'allai coucher ; et lorsque les crocodiles eurent fini de rugir, et les grenouilles de croasser, je dormis très-bien pendant le reste de la nuit : un vent frais, venant de la rivière, avait heureusement dispersé les nuages de moustiques qui d'abord m'avaient assailli.

Le temps, au matin, était beau, frais, le vent bon. Je remis de bonne heure

à la voile, et vis ce jour-là de grandes quantités de *Pistia stratiotes*, plante aquatique très-singulière. Elle forme des îles flottantes, dont quelques-unes ont une grande étendue, et qui voguent ça et là, au gré des vents et des eaux. Ces groupes commencent, pour l'ordinaire, ou sur la côte, ou près du rivage, dans des eaux tranquilles; de là, ils s'étendent, par degrés, vers la rivière, formant des prairies mobiles, d'un vert charmant, qui ont plusieurs milles de long, et quelquefois un quart de mille de large. De longues racines fibreuses qui, partant du centre inférieur de chaque [illegible] descendent vers le fond vaseux [illegible]re, les nourrissent et les tiennent dans une situation horizontale. La plante, lorsqu'elle a pris tout son accroissement, ressemble à une laitue de jardin, bien développée : mais les feuilles en sont plus nerveuses, plus fermes, et d'une couleur verte tirant sur le jaune. Elle végète sur la surface des eaux dormantes; et, dans son état naturel, elle ne se multiplie que par ses semences : mais, quand les grosses pluies, les grands vents font subitement élever les eaux de la rivière,

il se détache de la côte de grandes portions de ces îles flottantes, qui, poussées dans le milieu de l'eau, y errent, jusqu'à ce qu'elles soient divisées par les vagues et les vents. Leurs fragments, repoussés vers le rivage, s'arrêtent dans quelque coin tranquille, y prennent pied ; et, formant de nouvelles colonies, s'étendent et se multiplient de nouveau, jusqu'à ce que d'autres accidens les brisent et les dispersent à leur tour. Ces islets mobiles offrent un très-joli coup-d'œil : ils trompent réellement l'imagination, et persuadent au spectateur qu'il voit toute autre chose qu'un amas d'herbes. L'illusion est quelquefois d'autant plus complète, qu'au milieu de ces plantes en fleurs, on voit des groupes d'arbrisseaux, de vieux troncs d'arbres abattus par les vents, et couverts encore de la longue mousse qui pend entre leurs débris. Ils sont même habités et peuplés de crocodiles (1), de serpens, de grenouilles, de loutres, de corbeaux, de hérons, de courlis, de choucas, etc. Il

(1) J'ai nommé cet animal indifféremment crocodile ou alligator. Ce dernier nom est celui qu'on lui donne dans le pays. *N. d. l'A.*

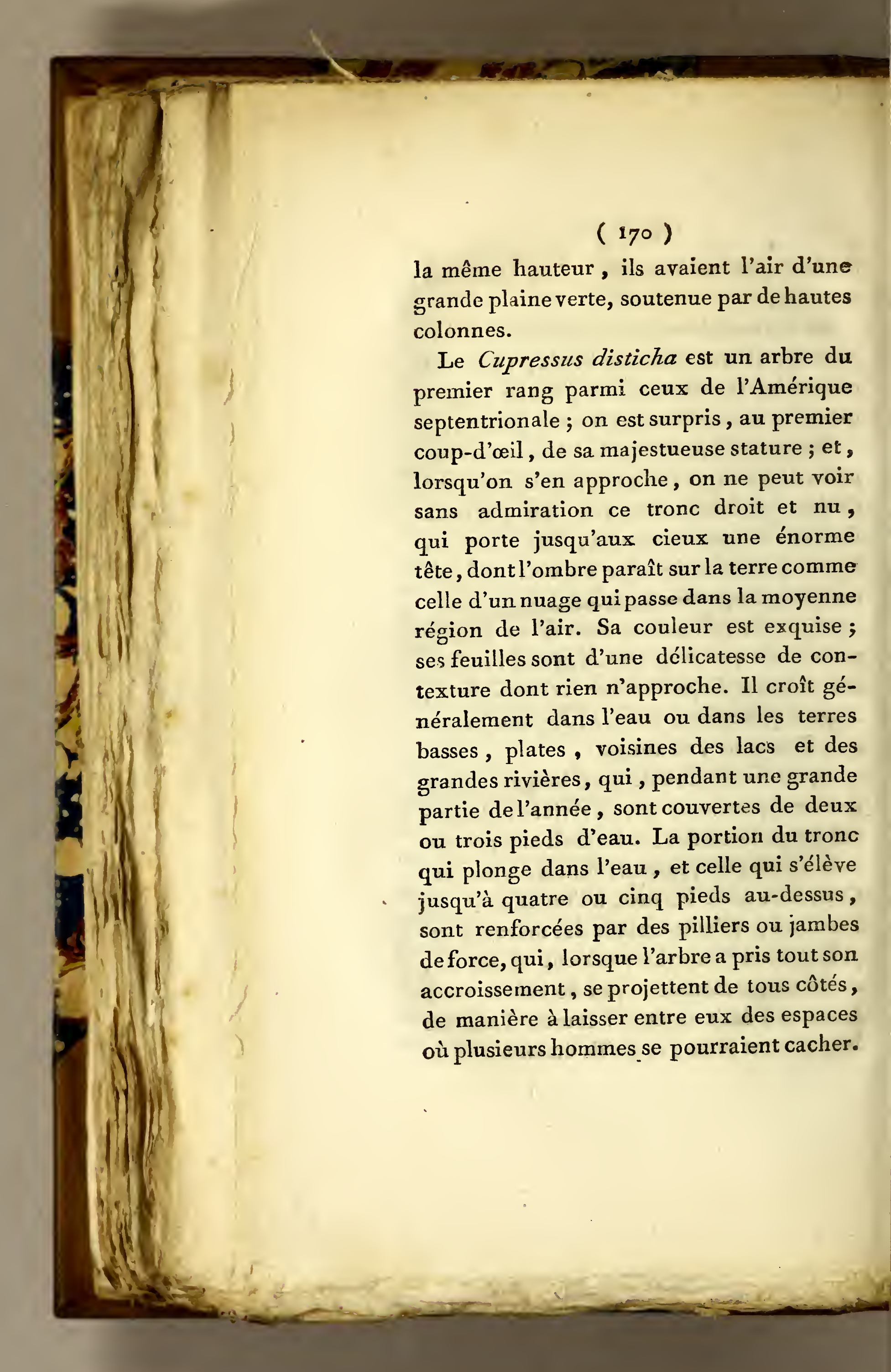


ne manque au tableau qu'un canot ou une hutte.

En suivant la côte occidentale ou indienne, je vis, sur les bords, plusieurs crocodiles se vautrant sur l'herbe ; quelques-uns étaient d'une énorme grosseur.

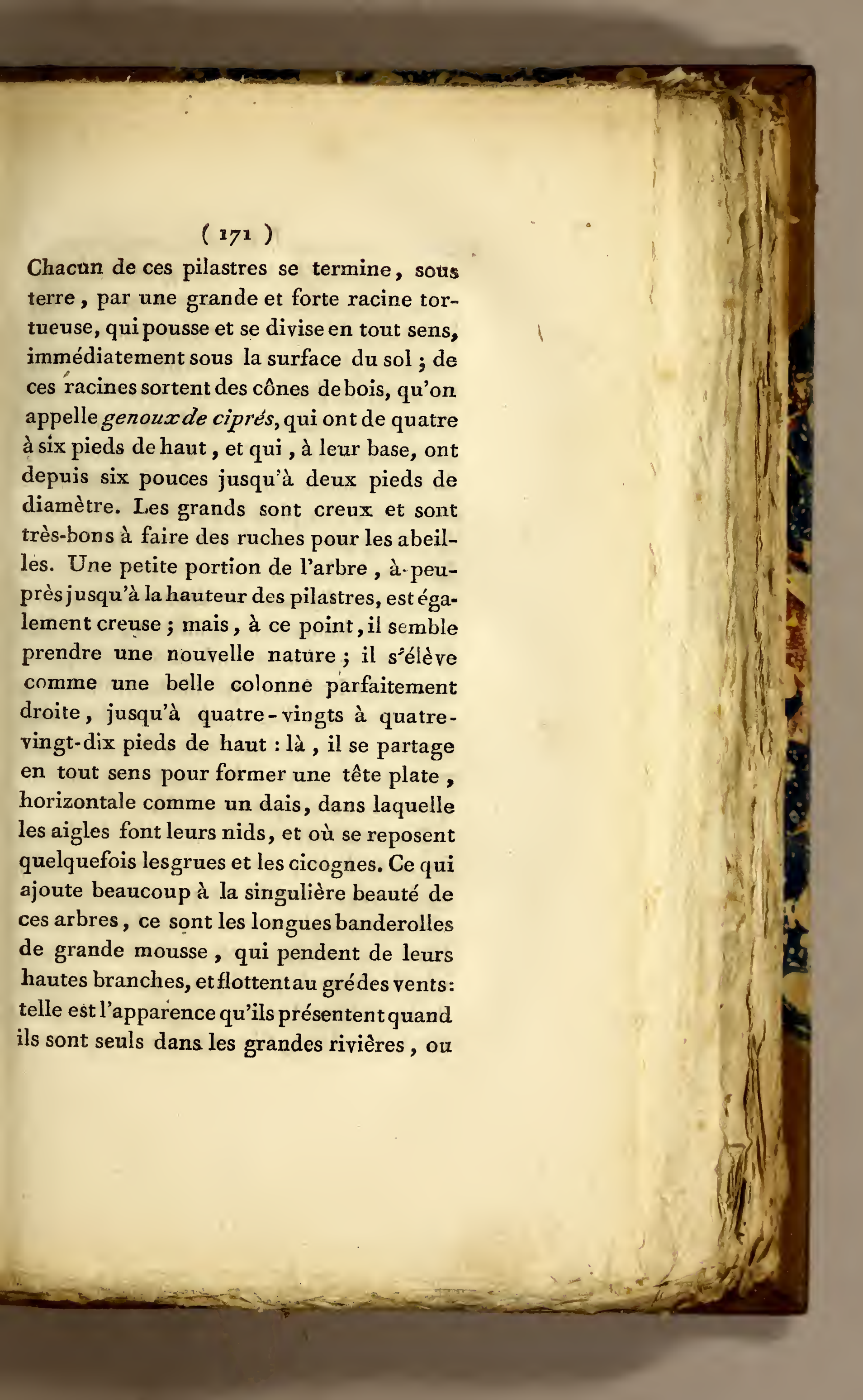
Les grandes forêts qui bordent cette côte offrent ici un très beau coup-d'œil : la terre s'élève graduellement par des plateaux disposés en pentes douces, l'un derrière l'autre, de manière que les bois éloignés semblent se perdre dans les cieux. Les arbres qui les composent sont de la grande taille, tels que le grand *Magnolia*, *Palma elata*, *Liquidambar styraci-flua*, *Fagus sylvatica*, *Querci*, *Juglans hiccory*, *Fraxinus*, et autres.

Après avoir doublé une longue pointe de terre, je trouvai que la rivière s'élargissait singulièrement, et formait une grande baie ovale, de plusieurs milles d'étendue. Cette baie était bordée, à l'ouest, par des bas fond, qu'entouraient des marais à cyprés, dont les arbres étaient si élevés, qu'ils ne permettaient pas de voir la terre ferme qui était au-delà : comme d'ailleurs leur tête est plate, et qu'ils étaient tous de

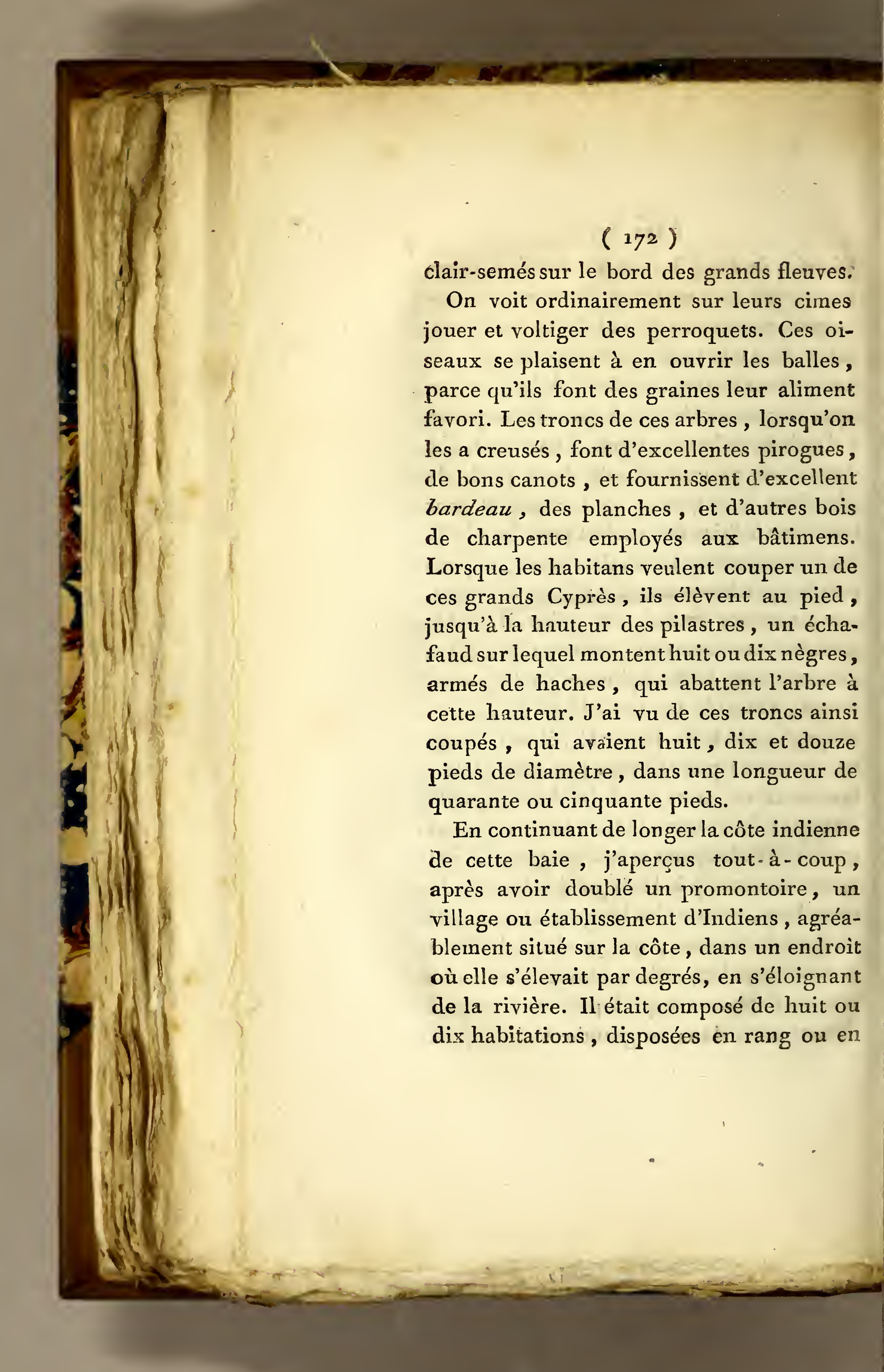


la même hauteur, ils avaient l'air d'une grande plaine verte, soutenue par de hautes colonnes.

Le *Cupressus disticha* est un arbre du premier rang parmi ceux de l'Amérique septentrionale ; on est surpris, au premier coup-d'œil, de sa majestueuse stature ; et, lorsqu'on s'en approche, on ne peut voir sans admiration ce tronc droit et nu, qui porte jusqu'aux cieux une énorme tête, dont l'ombre paraît sur la terre comme celle d'un nuage qui passe dans la moyenne région de l'air. Sa couleur est exquise ; ses feuilles sont d'une délicatesse de contexture dont rien n'approche. Il croît généralement dans l'eau ou dans les terres basses, plates, voisines des lacs et des grandes rivières, qui, pendant une grande partie de l'année, sont couvertes de deux ou trois pieds d'eau. La portion du tronc qui plonge dans l'eau, et celle qui s'élève jusqu'à quatre ou cinq pieds au-dessus, sont renforcées par des pilliers ou jambes de force, qui, lorsque l'arbre a pris tout son accroissement, se projettent de tous côtés, de manière à laisser entre eux des espaces où plusieurs hommes se pourraient cacher.



Chacun de ces pilastres se termine, sous terre, par une grande et forte racine tortueuse, qui pousse et se divise en tout sens, immédiatement sous la surface du sol ; de ces racines sortent des cônes de bois, qu'on appelle *genoux de ciprés*, qui ont de quatre à six pieds de haut, et qui, à leur base, ont depuis six pouces jusqu'à deux pieds de diamètre. Les grands sont creux et sont très-bons à faire des ruches pour les abeilles. Une petite portion de l'arbre, à-peu-près jusqu'à la hauteur des pilastres, est également creuse ; mais, à ce point, il semble prendre une nouvelle nature ; il s'élève comme une belle colonne parfaitement droite, jusqu'à quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds de haut : là, il se partage en tout sens pour former une tête plate, horizontale comme un dais, dans laquelle les aigles font leurs nids, et où se reposent quelquefois les grues et les cicognes. Ce qui ajoute beaucoup à la singulière beauté de ces arbres, ce sont les longues banderolles de grande mousse, qui pendent de leurs hautes branches, et flottent au gré des vents : telle est l'apparence qu'ils présentent quand ils sont seuls dans les grandes rivières, ou



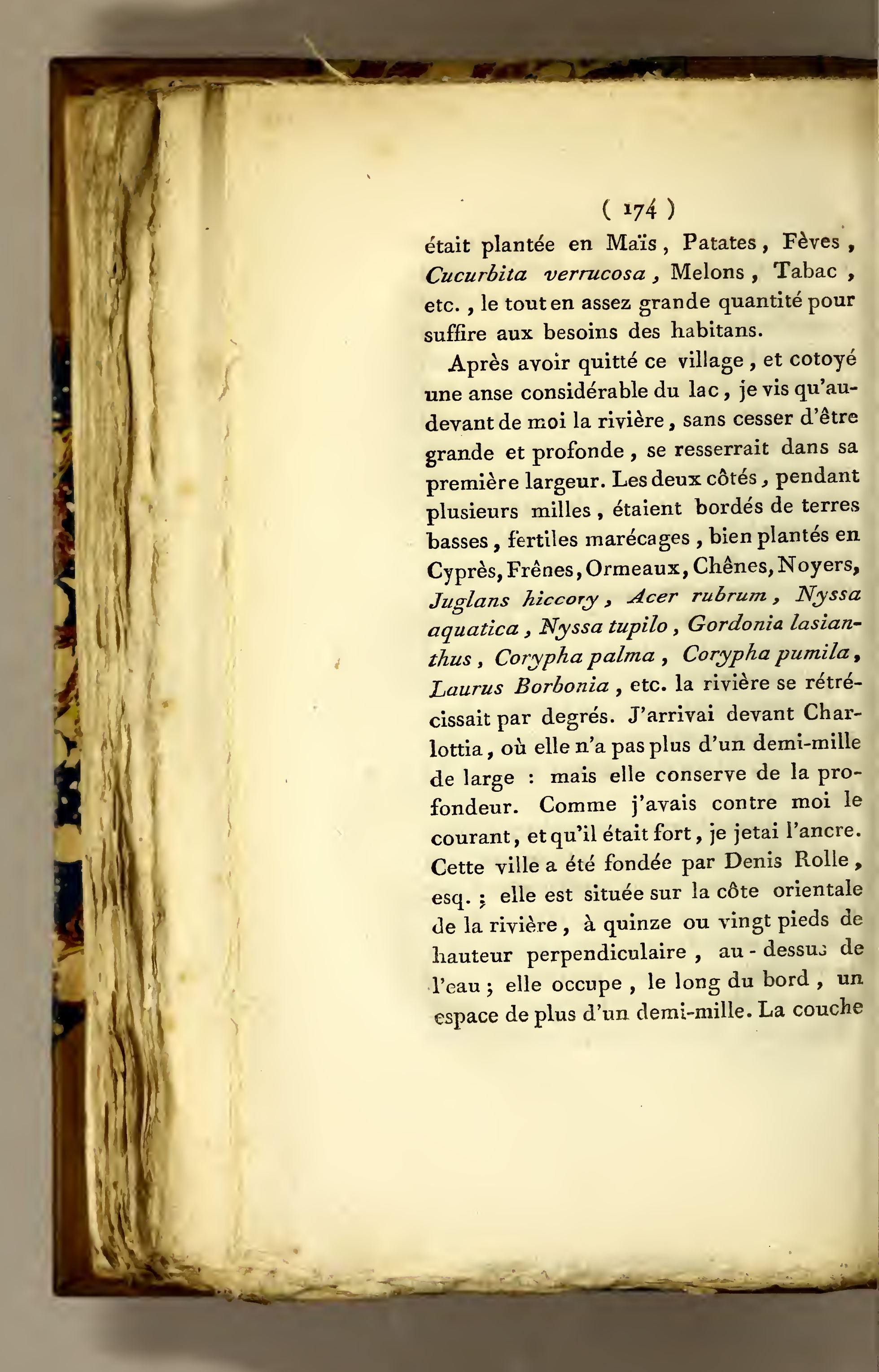
clair-semés sur le bord des grands fleuves.

On voit ordinairement sur leurs cimes jouer et voltiger des perroquets. Ces oiseaux se plaisent à en ouvrir les balles, parce qu'ils font des graines leur aliment favori. Les troncs de ces arbres, lorsqu'on les a creusés, font d'excellentes pirogues, de bons canots, et fournissent d'excellent *bardeau*, des planches, et d'autres bois de charpente employés aux bâtimens. Lorsque les habitans veulent couper un de ces grands Cyprès, ils élèvent au pied, jusqu'à la hauteur des pilastres, un échafaud sur lequel montent huit ou dix nègres, armés de haches, qui abattent l'arbre à cette hauteur. J'ai vu de ces troncs ainsi coupés, qui avaient huit, dix et douze pieds de diamètre, dans une longueur de quarante ou cinquante pieds.

En continuant de longer la côte indienne de cette baie, j'aperçus tout-à-coup, après avoir doublé un promontoire, un village ou établissement d'Indiens, agréablement situé sur la côte, dans un endroit où elle s'élevait par degrés, en s'éloignant de la rivière. Il était composé de huit ou dix habitations, disposées en rang ou en

forme de rue, à-peu-près à cinquante toises de l'eau, à laquelle elles faisaient face. Quelques jeunes gens étaient nus et plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupés à pêcher à la ligne ; d'autres, plus jeunes, s'amusaient à tuer des grenouilles avec des arcs et des flèches. Lorsque je fus près d'eux, les enfans s'enfuirent et coururent vers quelques femmes qui, non loin de là, binaient du Maïs ; mais les plus grands restèrent à leur place, et m'appelèrent en souriant. En avançant, je remarquai des vieillards assis devant leur demeure, sur des peaux étendues à l'ombre d'un rang de Chênes et de Palmiers. Ils se levèrent pour me regarder passer : mais, voyant que je ne m'arrêtais pas, ils reprirent leurs places. Leur maintien annonçait la bienveillance, et ils paraissaient contens de leur sort.

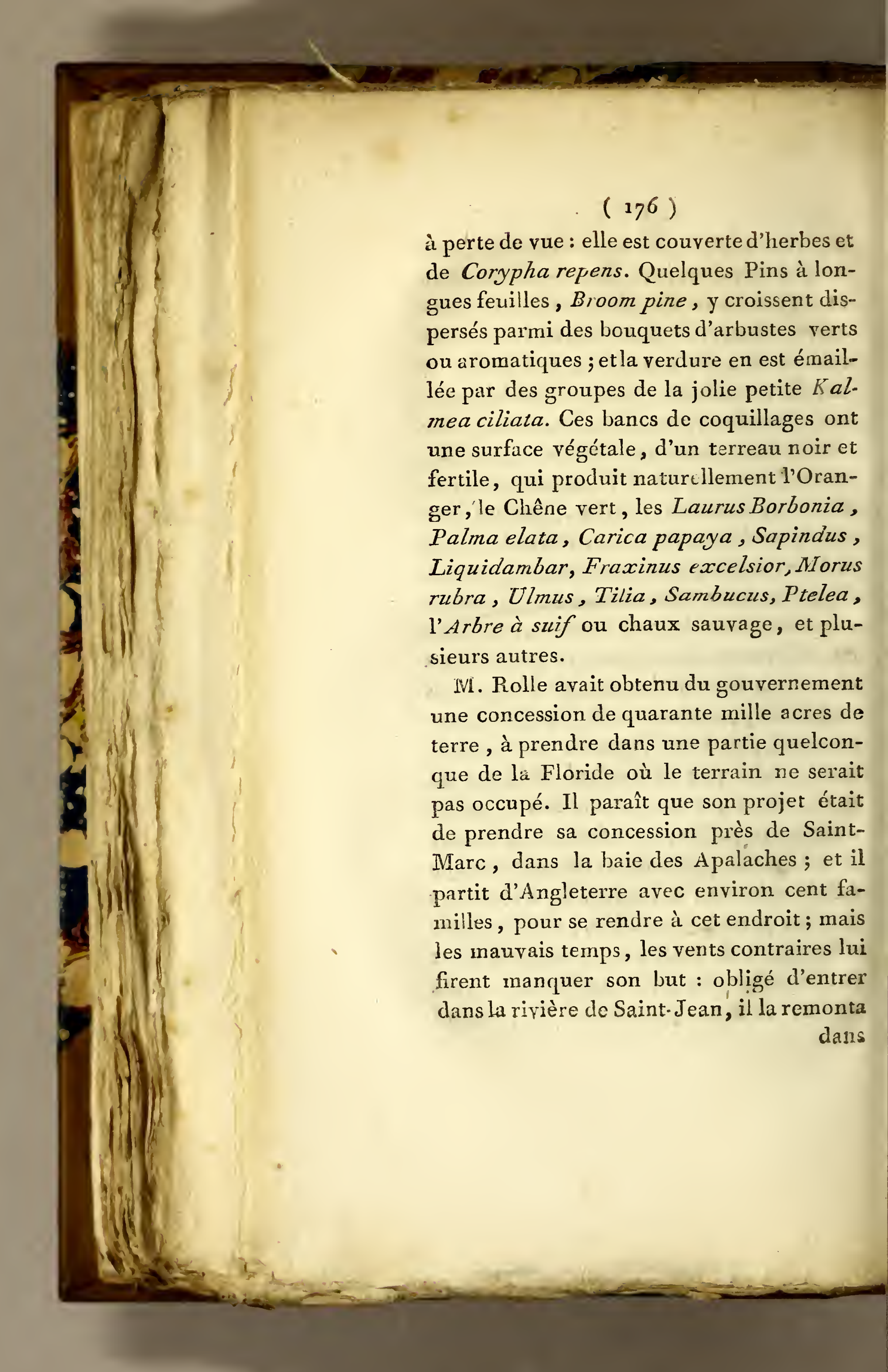
A l'extrémité supérieure de leur village, était un grand bosquet d'Orangers. Les arbres en étaient hauts, taillés avec soin, et le terrain, au dessous, était propre, clair, et aéré. Il paraissait y avoir, dans le voisinage, plusieurs centaines d'acres de terre cultivée, dont une grande partie



était plantée en Maïs, Patates, Fèves, *Cucurbita verrucosa*, Melons, Tabac, etc., le tout en assez grande quantité pour suffire aux besoins des habitans.

Après avoir quitté ce village, et cotoyé une anse considérable du lac, je vis qu'au-devant de moi la rivière, sans cesser d'être grande et profonde, se resserrait dans sa première largeur. Les deux côtés, pendant plusieurs milles, étaient bordés de terres basses, fertiles marécages, bien plantés en Cyprès, Frênes, Ormeaux, Chênes, Noyers, *Juglans hiccory*, *Acer rubrum*, *Nyssa aquatica*, *Nyssa tupilo*, *Gordonia lasianthus*, *Corypha palma*, *Corypha pumila*, *Laurus Borbonia*, etc. la rivière se rétrécissait par degrés. J'arrivai devant Charlottia, où elle n'a pas plus d'un demi-mille de large : mais elle conserve de la profondeur. Comme j'avais contre moi le courant, et qu'il était fort, je jetai l'ancre. Cette ville a été fondée par Denis Rolle, esq.; elle est située sur la côte orientale de la rivière, à quinze ou vingt pieds de hauteur perpendiculaire, au-dessus de l'eau; elle occupe, le long du bord, un espace de plus d'un demi-mille. La couche

supérieure du sol est entièrement composée de plusieurs espèces de coquilles d'eau douce, comme *Cochlea helix*, *Cochlea labyrinthus*, et *Cochlea voluta*. La seconde couche est, au contraire, composée de coquilles marines, comme *Concha mytulus*, *Concha ostrea*, *Concha pecton*, *Haliotis auris marina*, *Haliotis patella*, etc. mêlées avec du sable de mer. La troisième ou dernière couche, qui est peu élevée au-dessus du niveau ordinaire de la rivière, se compose de masses horizontales d'un roc assez dur, formé de ces mêmes coquilles généralement entières, couchées en différentes directions, et pétrifiées ou cimentées avec un beau sable blanc. Ces rochers reposent sur un lit d'argile. Je remarquai plusieurs fragmens de vases de terre, faits par les anciens habitans du pays, ainsi que des os d'animaux mêlés avec ces coquilles, et enfouis dans la terre à une grande profondeur. Ce haut banc de débris calcaire, continue, en s'abaissant par des pentes insensibles, pendant près d'un quart de mille, et se confond, par degrés, avec une plaine sablonneuse qui, en face et de chaque côté à l'Est, s'étend

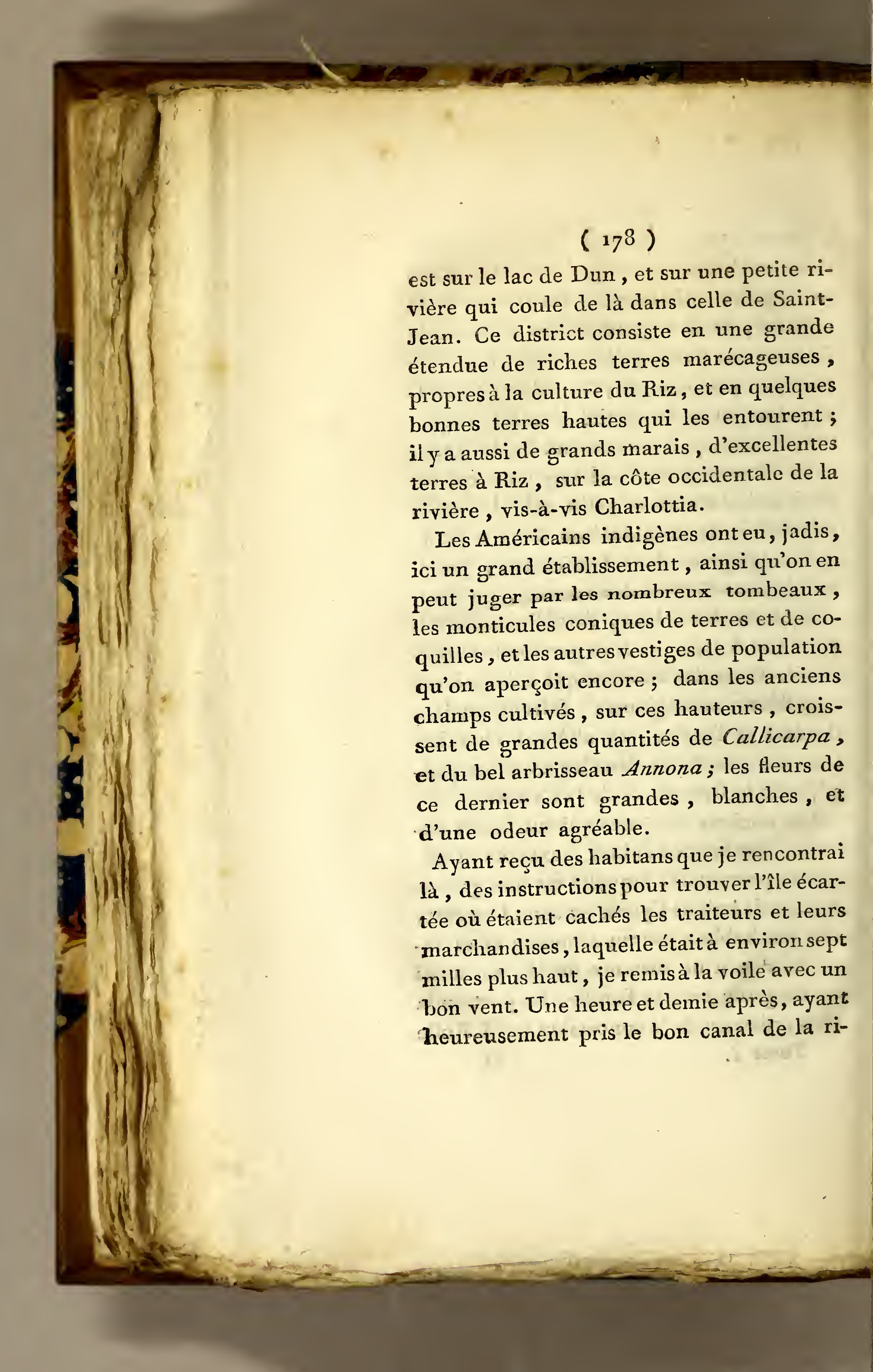


à perte de vue : elle est couverte d'herbes et de *Corypha repens*. Quelques Pins à longues feuilles, *Broom pine*, y croissent dispersés parmi des bouquets d'arbustes verts ou aromatiques ; et la verdure en est émaillée par des groupes de la jolie petite *Kalmea ciliata*. Ces bancs de coquillages ont une surface végétale, d'un terreau noir et fertile, qui produit naturellement l'Oranger, le Chêne vert, les *Laurus Borbonia*, *Palma elata*, *Carica papaya*, *Sapindus*, *Liquidambar*, *Fraxinus excelsior*, *Morus rubra*, *Ulmus*, *Tilia*, *Sambucus*, *Ptelea*, l'*Arbre à suif* ou chaux sauvage, et plusieurs autres.

M. Rolle avait obtenu du gouvernement une concession de quarante mille acres de terre, à prendre dans une partie quelconque de la Floride où le terrain ne serait pas occupé. Il paraît que son projet était de prendre sa concession près de Saint-Marc, dans la baie des Apalaches ; et il partit d'Angleterre avec environ cent familles, pour se rendre à cet endroit ; mais les mauvais temps, les vents contraires lui firent manquer son but : obligé d'entrer dans la rivière de Saint-Jean, il la remonta dans

dans un bateau avec quelques-uns de ses principaux adhérens, et fut frappé de sa majesté, de la beauté de ses sites, de la fertilité des terres qu'elle arrose. Considérant, en même temps, l'étendue de sa navigation, et sa proximité de Saint-Augustin, il renonça à ses vues sur Saint-Marc, et se détermina sur-le-champ pour cet endroit, où il établit sa petite colonie; mais, soit défaut de combinaison dans le plan, soit négligence dans l'exécution, parcimonie dans l'envoi des recrues, ou mauvais choix des colons, l'établissement dépérit par degrés, et finit par tomber tout-à-fait. Ceux des habitans qui échappèrent aux fièvres contagieuses, fuirent un lieu devenu si funeste, et allèrent chercher une vie plus facile dans les contrées peuplées de la Géorgie et de la Caroline.

Les anciens bâtimens qui subsistent encore, tombent en ruines, excepté la demeure principale, laquelle est une grande maison de bois de Cyprès en assez bon état; elle est habitée par un économe et sa famille. A peu de distance de là, est aussi un forgeron avec sa famille. La portion la plus précieuse de la concession de M. Rolle

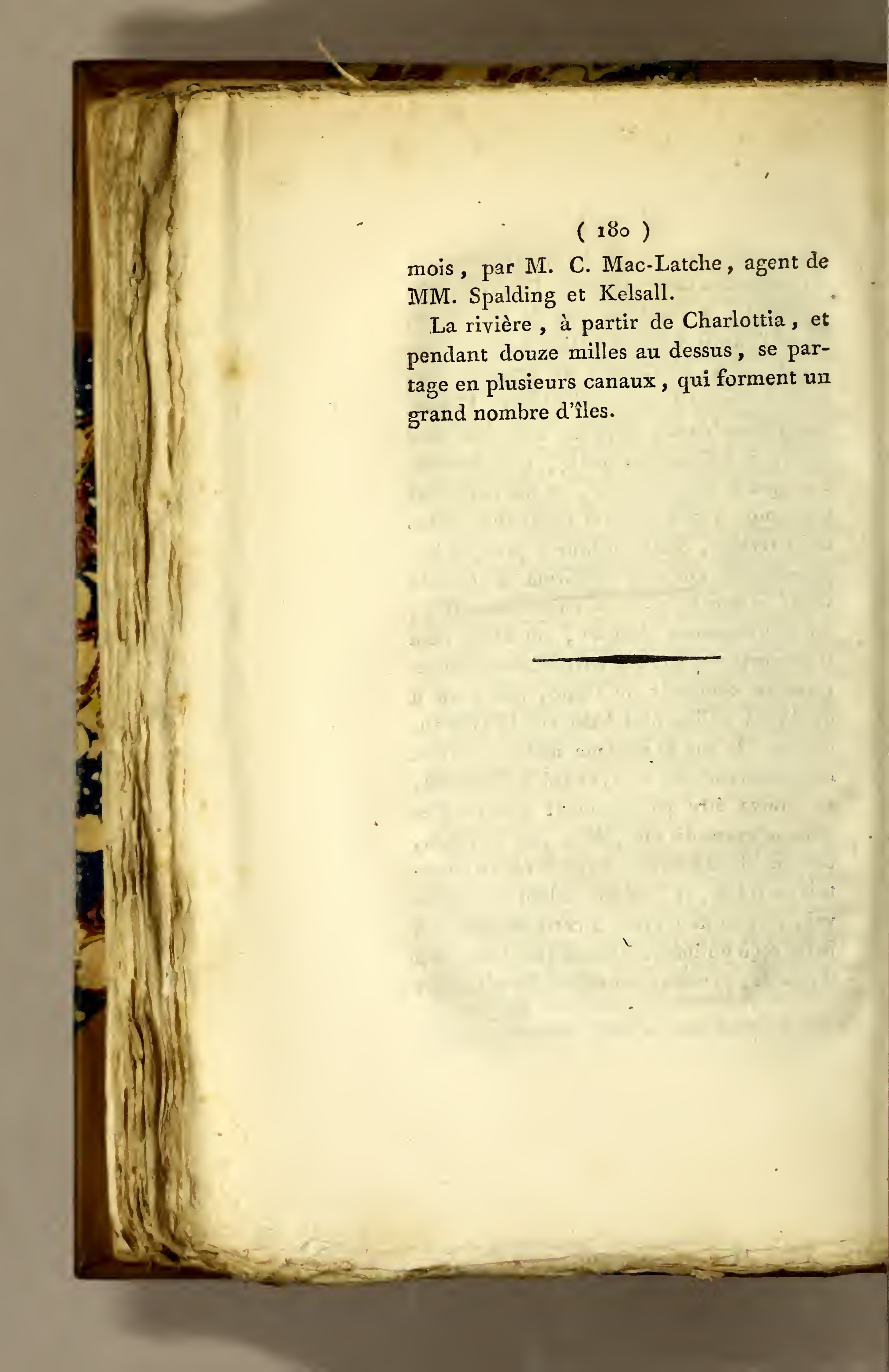


est sur le lac de Dun, et sur une petite rivière qui coule de là dans celle de Saint-Jean. Ce district consiste en une grande étendue de riches terres marécageuses, propres à la culture du Riz, et en quelques bonnes terres hautes qui les entourent; il y a aussi de grands marais, d'excellentes terres à Riz, sur la côte occidentale de la rivière, vis-à-vis Charlottia.

Les Américains indigènes ont eu, jadis, ici un grand établissement, ainsi qu'on en peut juger par les nombreux tombeaux, les monticules coniques de terres et de coquilles, et les autres vestiges de population qu'on aperçoit encore; dans les anciens champs cultivés, sur ces hauteurs, croissent de grandes quantités de *Callicarpa*, et du bel arbrisseau *Annona;* les fleurs de ce dernier sont grandes, blanches, et d'une odeur agréable.

Ayant reçu des habitans que je rencontrai là, des instructions pour trouver l'île écartée où étaient cachés les traiteurs et leurs marchandises, laquelle était à environ sept milles plus haut, je remis à la voile avec un bon vent. Une heure et demie après, ayant heureusement pris le bon canal de la ri-

vière, parmi une foule d'autres formés par de basses îles marécageuses, j'arrivai, sans accident, à l'endroit que je cherchais. Mais j'aurais dépassé le lieu du débarquement, si les sentinelles ne m'eussent pas aperçu quand je fus près d'elles. Voyant que j'étais blanc, elles me hêlerent : sur quoi, je baissai ma voile, et j'abordai. Lorsque je fus débarqué, on me conduisit au camp, à quarante ou cinquante toises de la rivière, dans un fourré presque impénétrable. On m'y confirma le récit du traité d'amitié passé à Saint-Augustin, en conséquence duquel, on avait déjà transporté une grande partie des marchandises au comptoir de traite, qui était à quelques milles plus haut sur la côte indienne. On me fit voir ma malle qui avait été conservée avec soin, et qui, à l'examen, se trouva être parfaitement intacte. Ces gens m'ayant dit que, dans peu de jours, tous les effets seraient transportés au comptoir de traite, je leur dis adieu; et j'arrivai, en peu de temps, à cette maison, où je fus reçu poliment et traité avec beaucoup d'égards, pendant un séjour de plusieurs



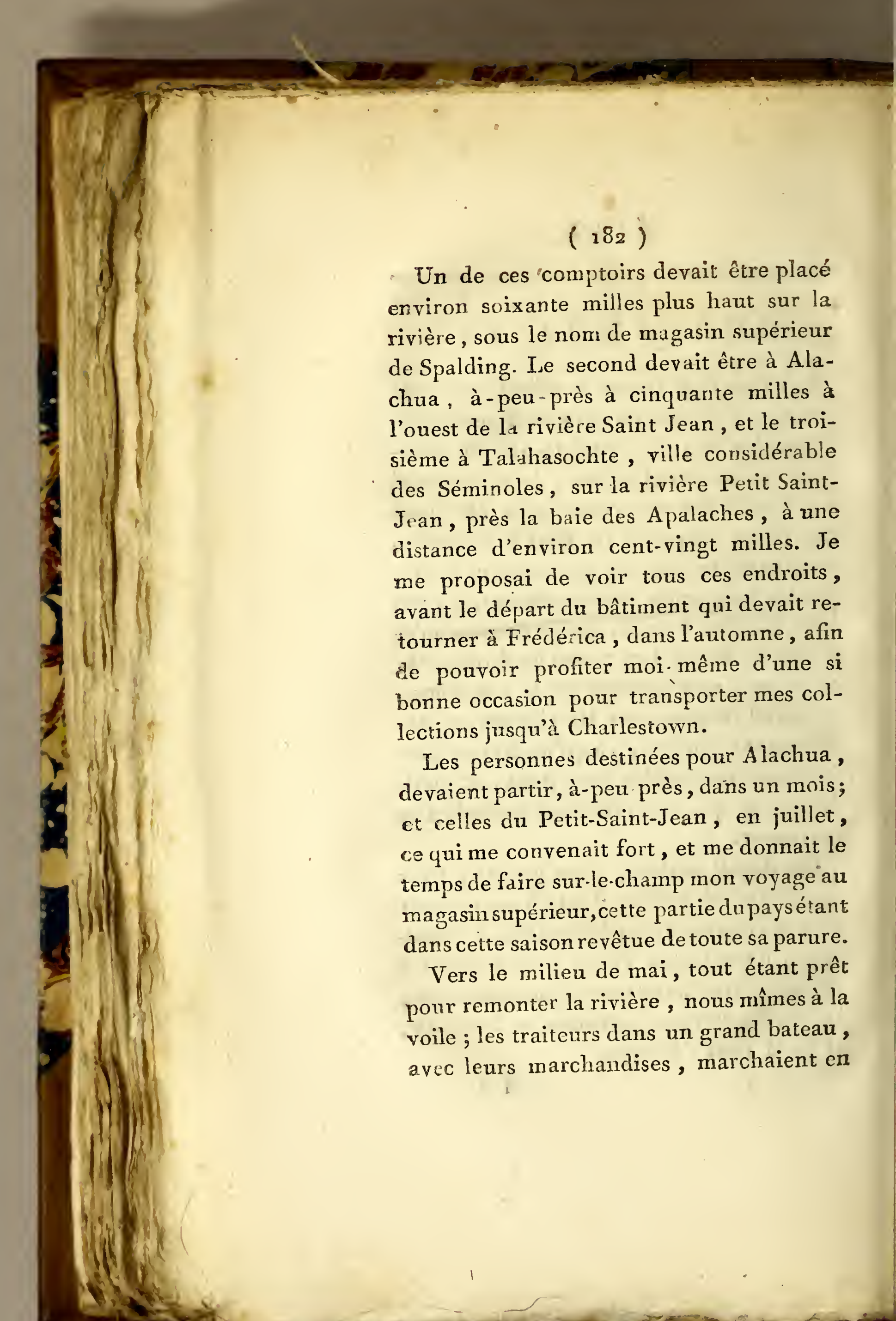
mois, par M. C. Mac-Latche, agent de MM. Spalding et Kelsall.

La rivière, à partir de Charlottia, et pendant douze milles au dessus, se partage en plusieurs canaux, qui forment un grand nombre d'îles.

CHAPITRE IV.

Après m'être reposé pendant quelques jours, que j'employai délicieusement à parcourir les bois et les prairies qui environnent ce charmant séjour, je commençai à songer à des excursions plus éloignées que je me proposais de faire à la ronde, en prenant cet endroit pour centre. Je vis, par les fréquentes conversations que j'eus avec M. Mac-Latche, que je pouvais m'étendre en sûreté dans toutes les directions, et même, en y mettant de la prudence, pénétrer jusques dans les villages ou établissemens indiens, vu qu'ils étaient parfaitement réconciliés avec nous, et qu'ils desiraient que nos relations mutuelles se reprissent.

On devait établir, dans cet été, trois comptoirs de traite, dont chacun devait tirer ses marchandises du magasin de Saint-Jean, dans lequel j'étais, et où tous les retours devaient se réunir annuellement, et s'embarquer pour Savanna, ou Sunbury, et de-là pour l'Europe.



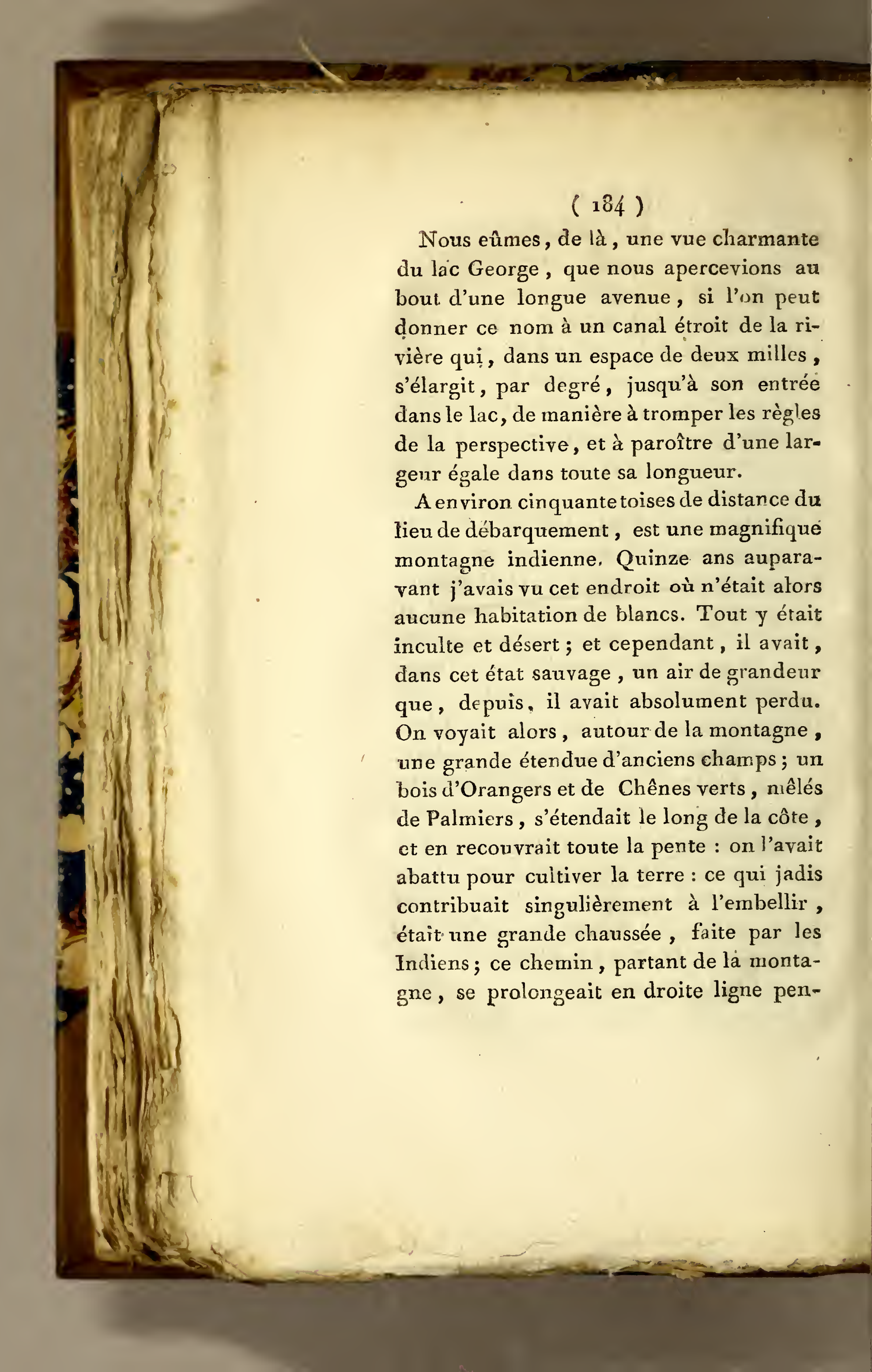
Un de ces comptoirs devait être placé environ soixante milles plus haut sur la rivière, sous le nom de magasin supérieur de Spalding. Le second devait être à Alachua, à-peu-près à cinquante milles à l'ouest de la rivière Saint Jean, et le troisième à Talahasochte, ville considérable des Séminoles, sur la rivière Petit Saint-Jean, près la baie des Apalaches, à une distance d'environ cent-vingt milles. Je me proposai de voir tous ces endroits, avant le départ du bâtiment qui devait retourner à Frédérica, dans l'automne, afin de pouvoir profiter moi-même d'une si bonne occasion pour transporter mes collections jusqu'à Charlestown.

Les personnes destinées pour Alachua, devaient partir, à-peu-près, dans un mois; et celles du Petit-Saint-Jean, en juillet, ce qui me convenait fort, et me donnait le temps de faire sur-le-champ mon voyage au magasin supérieur, cette partie du pays étant dans cette saison revêtue de toute sa parure.

Vers le milieu de mai, tout étant prêt pour remonter la rivière, nous mîmes à la voile; les traiteurs dans un grand bateau, avec leurs marchandises, marchaient en

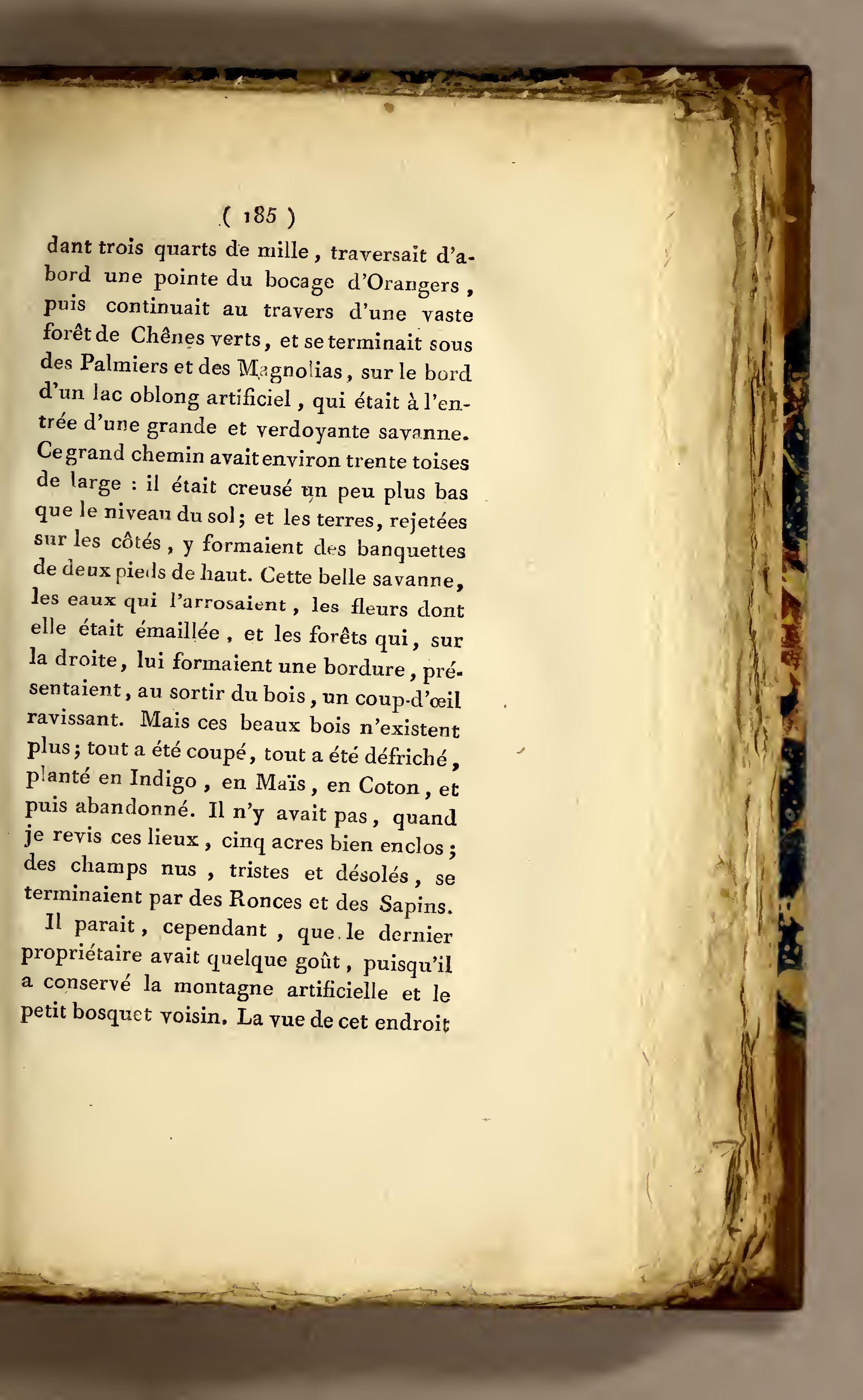
avant : je les suivais dans ma petite barque. Comme leur bâtiment était grand et fort chargé, je vis que je pouvais marcher aussi vîte qu'eux, et même, si je voulais, les devancer ; mais je préférai de me tenir près d'eux, tant pour profiter de leur conversation, que pour pouvoir traverser en sûreté le grand lac ; me proposant, d'ailleurs, de revenir seul, et de descendre la rivière à loisir.

Nous eûmes une belle journée, un vent favorable et modéré : nous passâmes devant le mont Hope (Espérance), ainsi nommé par mon père John Bartram, quand il remonta cette rivière, quinze ans auparavant. C'est une hauteur très-élevée, composée de coquillages, sur le bord du petit lac. Lorsque mon père vit ce mont, il était couvert d'un bois d'Orangers ; mais, alors, il était défriché, et avait été converti en une plantation d'Indigo, appartenant à un particulier Anglais, qui la faisait soigner par un agent. Nous arrivâmes le soir, au mont Royal, où nous abordâmes et passâmes la nuit. Nous y fumes fort bien reçus par un M. Kean, qui avait été *traiteur* chez les Indiens.



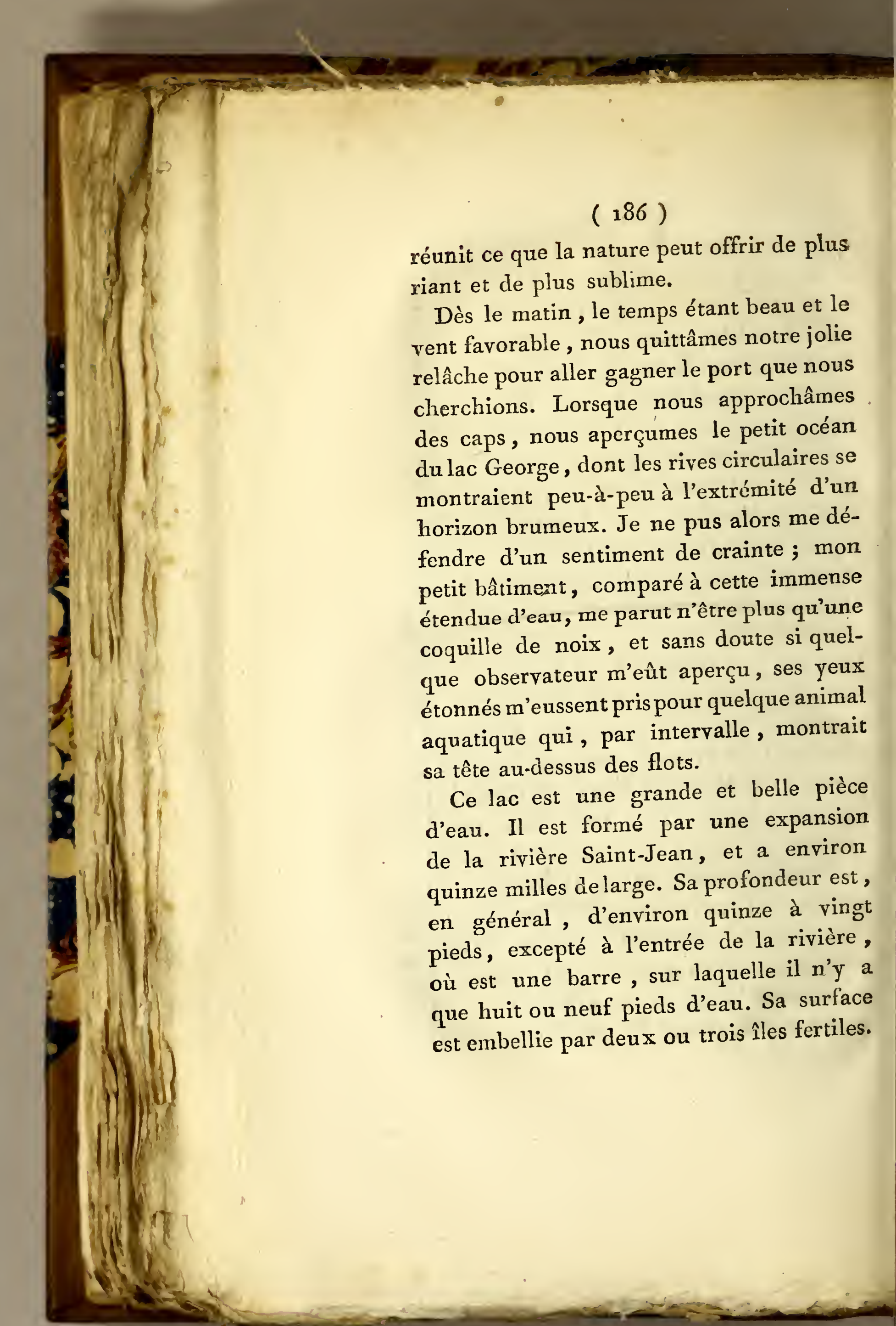
Nous eûmes, de là, une vue charmante du lac George, que nous apercevions au bout d'une longue avenue, si l'on peut donner ce nom à un canal étroit de la rivière qui, dans un espace de deux milles, s'élargit, par degré, jusqu'à son entrée dans le lac, de manière à tromper les règles de la perspective, et à paroître d'une largeur égale dans toute sa longueur.

A environ cinquante toises de distance du lieu de débarquement, est une magnifique montagne indienne. Quinze ans auparavant j'avais vu cet endroit où n'était alors aucune habitation de blancs. Tout y était inculte et désert; et cependant, il avait, dans cet état sauvage, un air de grandeur que, depuis, il avait absolument perdu. On voyait alors, autour de la montagne, une grande étendue d'anciens champs; un bois d'Orangers et de Chênes verts, mêlés de Palmiers, s'étendait le long de la côte, et en recouvrait toute la pente : on l'avait abattu pour cultiver la terre : ce qui jadis contribuait singulièrement à l'embellir, était une grande chaussée, faite par les Indiens; ce chemin, partant de la montagne, se prolongeait en droite ligne pen-



dant trois quarts de mille, traversait d'abord une pointe du bocage d'Orangers, puis continuait au travers d'une vaste forêt de Chênes verts, et se terminait sous des Palmiers et des Magnolias, sur le bord d'un lac oblong artificiel, qui était à l'entrée d'une grande et verdoyante savanne. Ce grand chemin avait environ trente toises de large : il était creusé un peu plus bas que le niveau du sol; et les terres, rejetées sur les côtés, y formaient des banquettes de deux pieds de haut. Cette belle savanne, les eaux qui l'arrosaient, les fleurs dont elle était émaillée, et les forêts qui, sur la droite, lui formaient une bordure, présentaient, au sortir du bois, un coup-d'œil ravissant. Mais ces beaux bois n'existent plus; tout a été coupé, tout a été défriché, planté en Indigo, en Maïs, en Coton, et puis abandonné. Il n'y avait pas, quand je revis ces lieux, cinq acres bien enclos; des champs nus, tristes et désolés, se terminaient par des Ronces et des Sapins.

Il parait, cependant, que le dernier propriétaire avait quelque goût, puisqu'il a conservé la montagne artificielle et le petit bosquet voisin. La vue de cet endroit



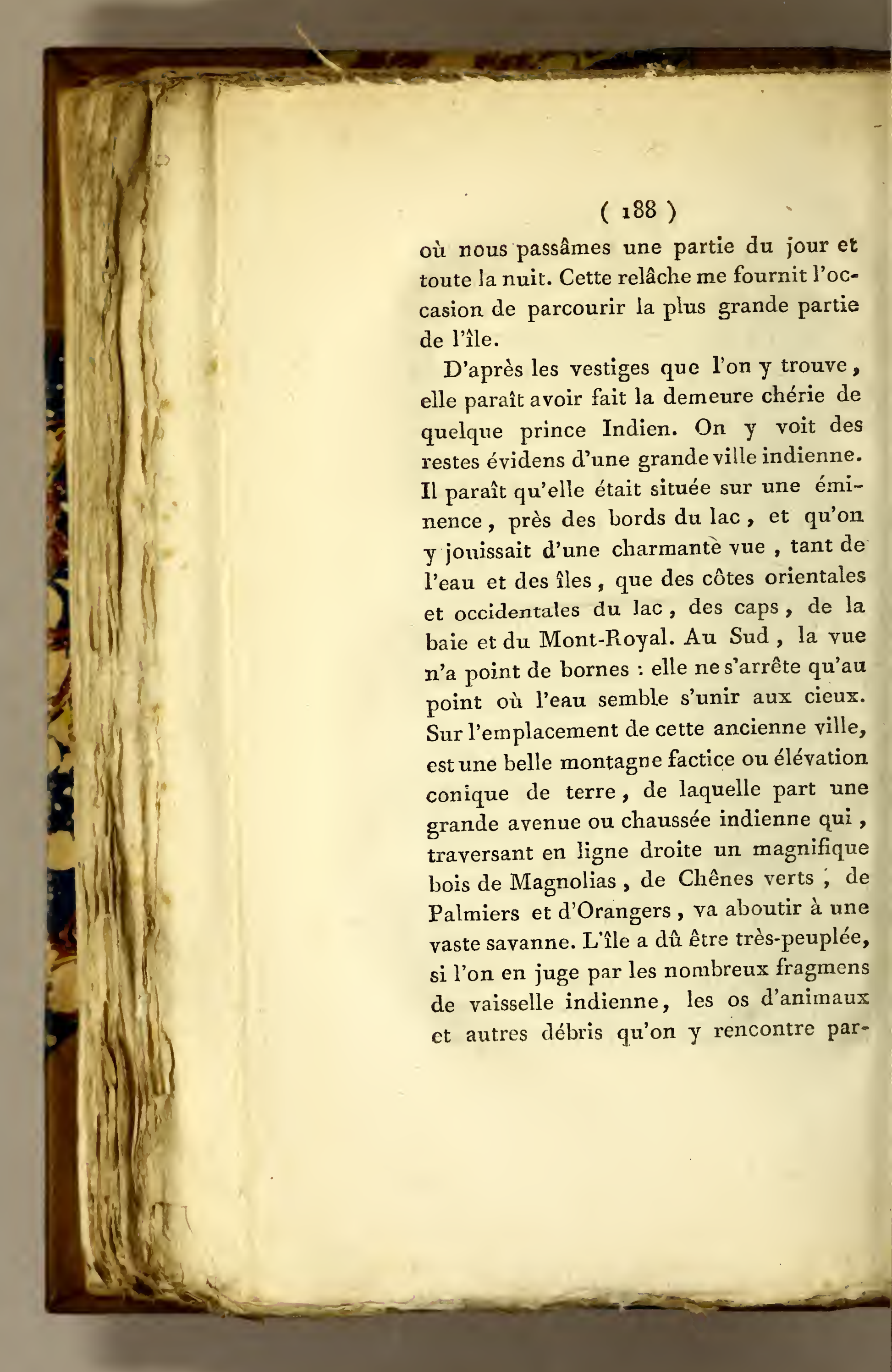
réunit ce que la nature peut offrir de plus riant et de plus sublime.

Dès le matin, le temps étant beau et le vent favorable, nous quittâmes notre jolie relâche pour aller gagner le port que nous cherchions. Lorsque nous approchâmes des caps, nous aperçumes le petit océan du lac George, dont les rives circulaires se montraient peu-à-peu à l'extrémité d'un horizon brumeux. Je ne pus alors me défendre d'un sentiment de crainte ; mon petit bâtiment, comparé à cette immense étendue d'eau, me parut n'être plus qu'une coquille de noix, et sans doute si quelque observateur m'eût aperçu, ses yeux étonnés m'eussent pris pour quelque animal aquatique qui, par intervalle, montrait sa tête au-dessus des flots.

Ce lac est une grande et belle pièce d'eau. Il est formé par une expansion de la rivière Saint-Jean, et a environ quinze milles de large. Sa profondeur est, en général, d'environ quinze à vingt pieds, excepté à l'entrée de la rivière, où est une barre, sur laquelle il n'y a que huit ou neuf pieds d'eau. Sa surface est embellie par deux ou trois îles fertiles.

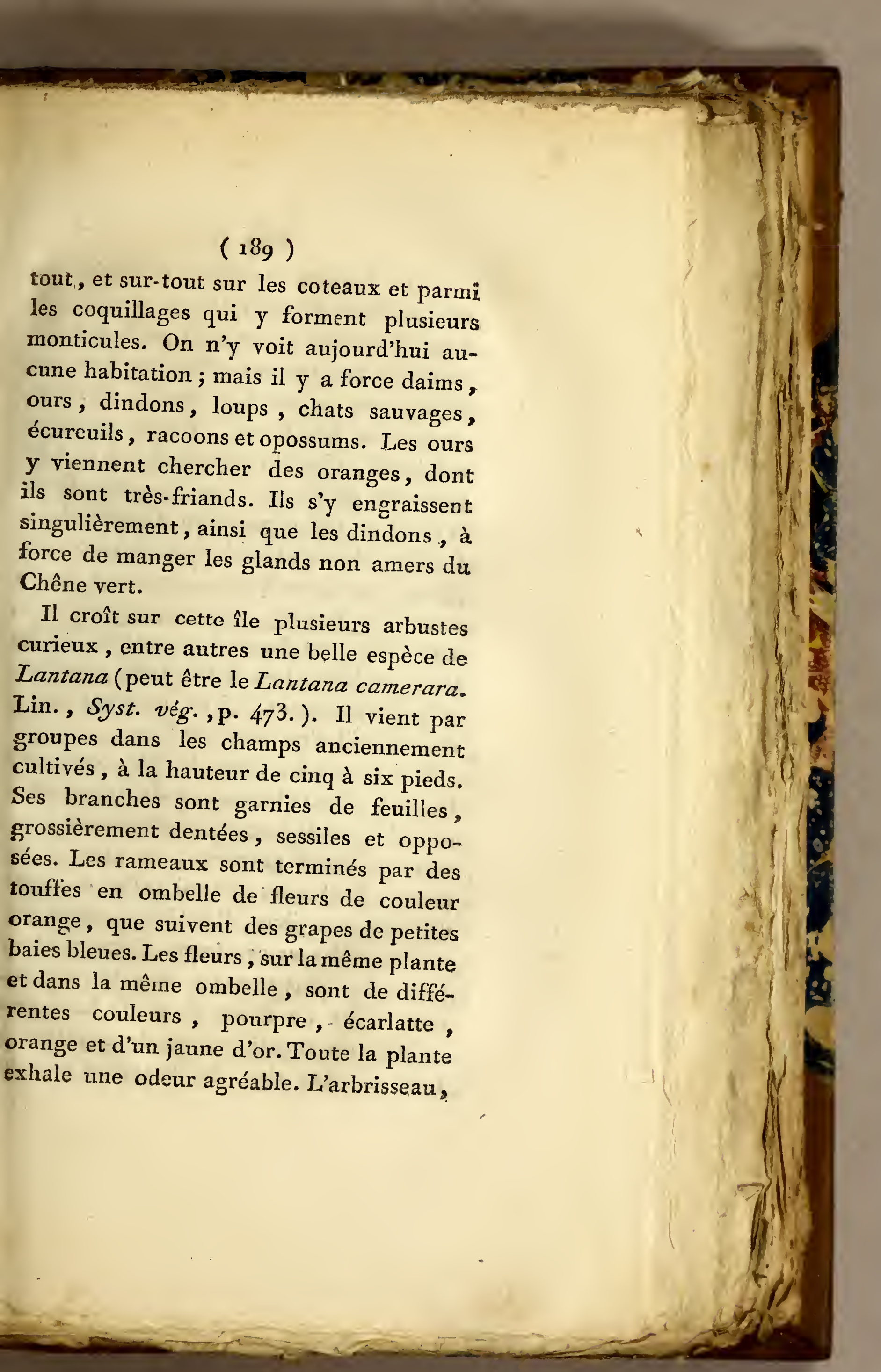
La première est dans la baie; lorsqu'on entre dans le lac, on la voit près de la côte occidentale, à-peu-près au Sud-Ouest du Mont-Royal, d'où elle paraît faire partie de la côte occidentale de la baie. La seconde île est devant l'entrée du lac, à-peu-près à un mille : elle a environ deux milles de long, et trois-quarts de mille dans sa plus grande largeur. Les terres en sont élevées, bien boisées et fertiles. La troisième et dernière est à l'extrémité Sud du lac, près de l'entrée de la rivière : elle est presque ronde, et ne contient que quelques acres d'une terre haute, fertile, presque entièrement couverte d'un bois d'Orangers mêlés de Palmiers et de Magnolias.

Aussitôt que nous fûmes entrés dans le lac, le vent commença à fraîchir du côté de l'Ouest; des coups de tonnerre se firent entendre, venant de nuages qui se rassemblaient de tous les points de l'horizon. Pour nous mettre à l'abri de la tempête qui nous menaçait, nous nous vîmes forcés de chercher un abri près de la grande île dont j'ai parlé. Là, ayant gagné le promontoire du Sud, nous rencontrâmes un excellent port,



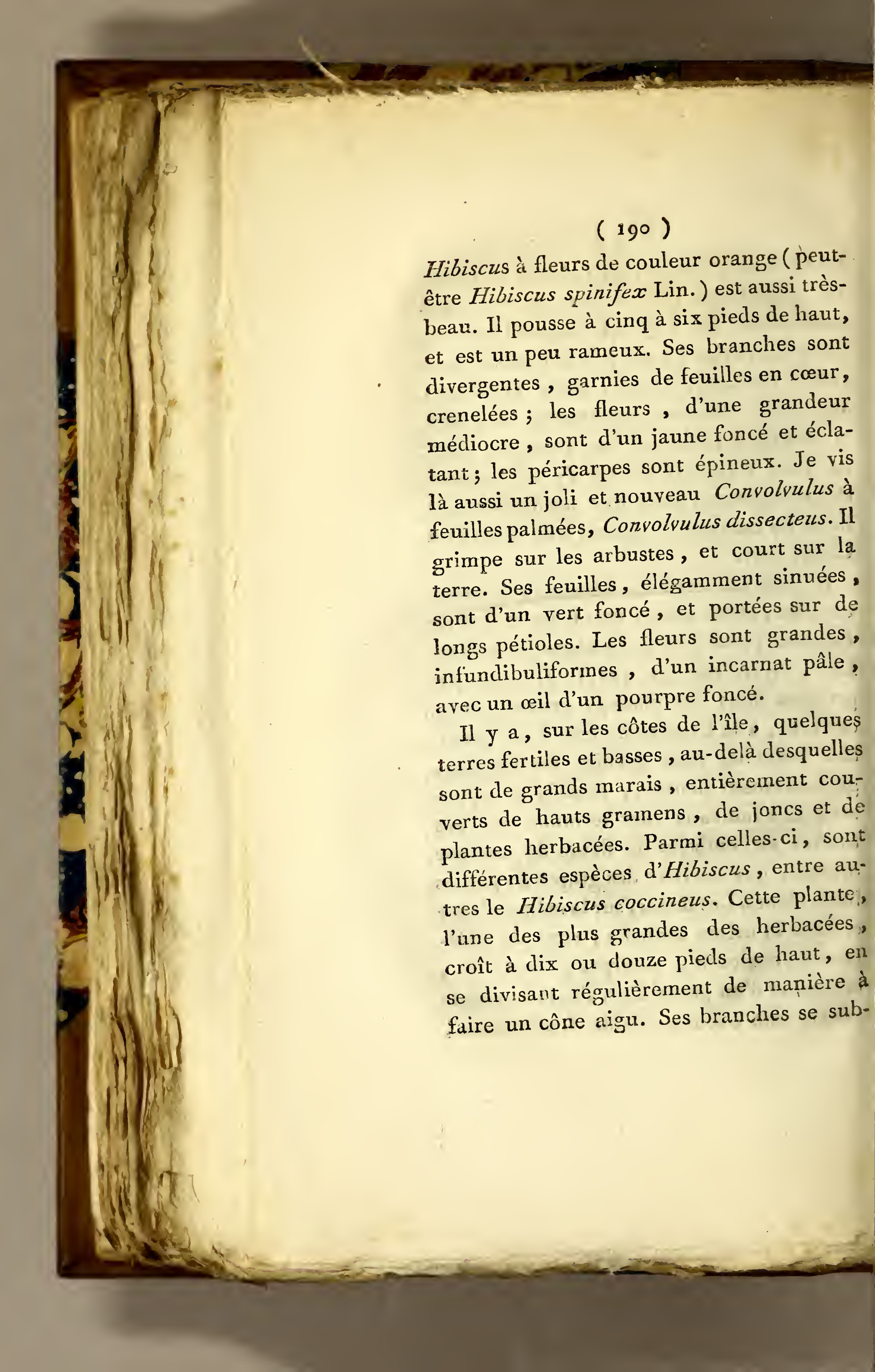
où nous passâmes une partie du jour et toute la nuit. Cette relâche me fournit l'occasion de parcourir la plus grande partie de l'île.

D'après les vestiges que l'on y trouve, elle paraît avoir fait la demeure chérie de quelque prince Indien. On y voit des restes évidens d'une grande ville indienne. Il paraît qu'elle était située sur une éminence, près des bords du lac, et qu'on y jouissait d'une charmante vue, tant de l'eau et des îles, que des côtes orientales et occidentales du lac, des caps, de la baie et du Mont-Royal. Au Sud, la vue n'a point de bornes : elle ne s'arrête qu'au point où l'eau semble s'unir aux cieux. Sur l'emplacement de cette ancienne ville, est une belle montagne factice ou élévation conique de terre, de laquelle part une grande avenue ou chaussée indienne qui, traversant en ligne droite un magnifique bois de Magnolias, de Chênes verts, de Palmiers et d'Orangers, va aboutir à une vaste savanne. L'île a dû être très-peuplée, si l'on en juge par les nombreux fragmens de vaisselle indienne, les os d'animaux et autres débris qu'on y rencontre par-



tout, et sur-tout sur les coteaux et parmi les coquillages qui y forment plusieurs monticules. On n'y voit aujourd'hui aucune habitation ; mais il y a force daims, ours, dindons, loups, chats sauvages, écureuils, racoons et opossums. Les ours y viennent chercher des oranges, dont ils sont très-friands. Ils s'y engraissent singulièrement, ainsi que les dindons, à force de manger les glands non amers du Chêne vert.

Il croît sur cette île plusieurs arbustes curieux, entre autres une belle espèce de *Lantana* (peut être le *Lantana camerara*. Lin., *Syst. vég.*, p. 473.). Il vient par groupes dans les champs anciennement cultivés, à la hauteur de cinq à six pieds. Ses branches sont garnies de feuilles, grossièrement dentées, sessiles et opposées. Les rameaux sont terminés par des touffes en ombelle de fleurs de couleur orange, que suivent des grapes de petites baies bleues. Les fleurs, sur la même plante et dans la même ombelle, sont de différentes couleurs, pourpre, écarlatte, orange et d'un jaune d'or. Toute la plante exhale une odeur agréable. L'arbrisseau,

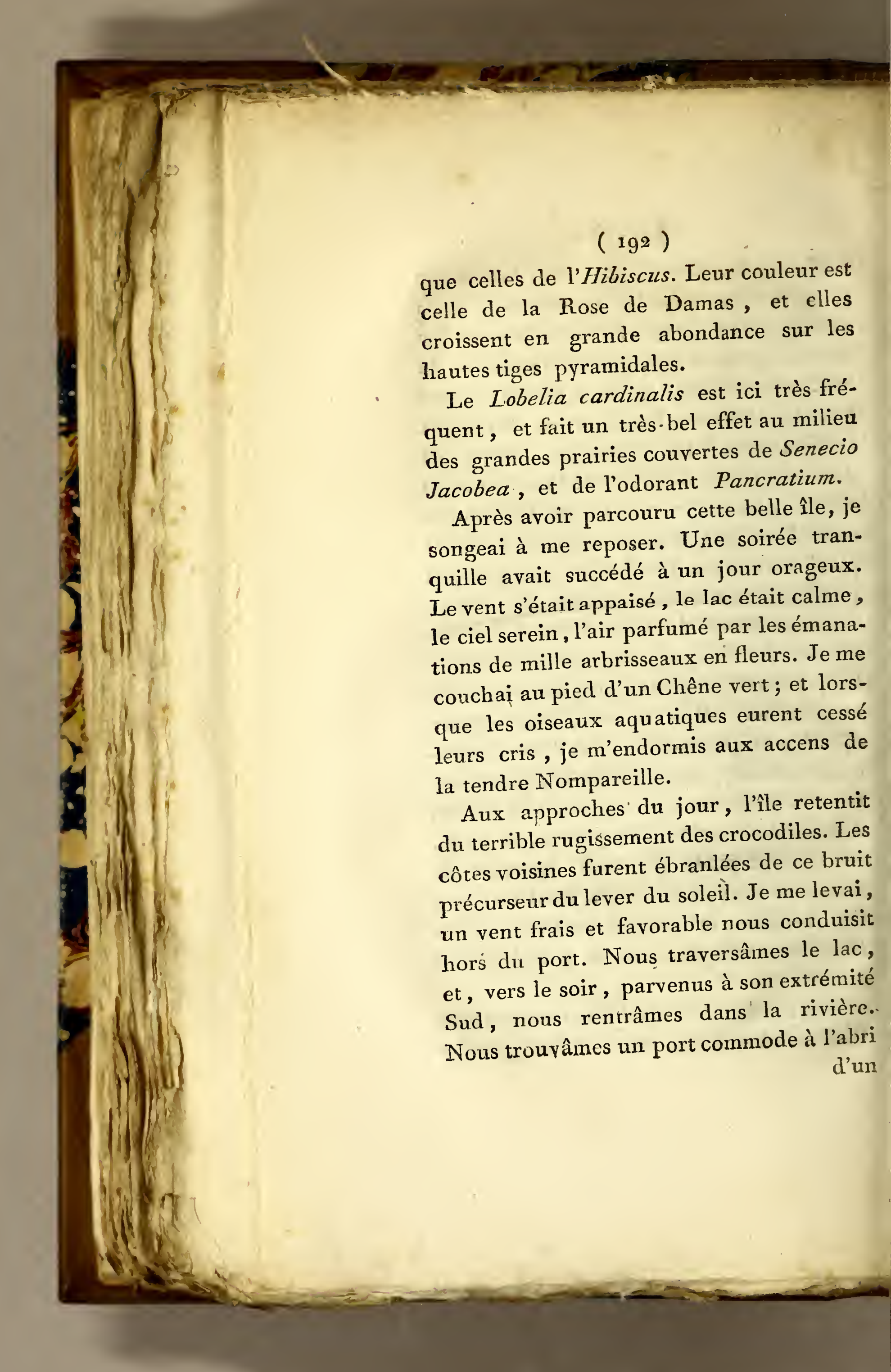


Hibiscus à fleurs de couleur orange (peut-être *Hibiscus spinifex* Lin.) est aussi très-beau. Il pousse à cinq à six pieds de haut, et est un peu rameux. Ses branches sont divergentes , garnies de feuilles en cœur, crenelées ; les fleurs , d'une grandeur médiocre , sont d'un jaune foncé et éclatant ; les péricarpes sont épineux. Je vis là aussi un joli et nouveau *Convolvulus* à feuilles palmées, *Convolvulus dissecteus*. Il grimpe sur les arbustes , et court sur la terre. Ses feuilles , élégamment sinuées , sont d'un vert foncé , et portées sur de longs pétioles. Les fleurs sont grandes , infundibuliformes , d'un incarnat pâle , avec un œil d'un pourpre foncé.

Il y a , sur les côtes de l'île , quelques terres fertiles et basses , au-delà desquelles sont de grands marais , entièrement couverts de hauts gramens , de joncs et de plantes herbacées. Parmi celles-ci , sont différentes espèces d'*Hibiscus* , entre autres le *Hibiscus coccineus*. Cette plante , l'une des plus grandes des herbacées , croît à dix ou douze pieds de haut , en se divisant régulièrement de manière à faire un cône aigu. Ses branches se sub-

divisent de même, et sont ornées de grandes fleurs pourpre épanouies. J'ai vu de ces plantes grandes et fortes comme des arbres, garnies de plusieurs centaines de ces belles fleurs qu'on aperçoit à une grande distance. Les fleurs se succèdent pendant tout l'été et l'automne, jusqu'à ce que les tiges se dessèchent. Mais la racine vivace pousse au printemps suivant de nouvelles tiges, et ainsi de suite, pendant plusieurs années. Les feuilles sont grandes, profondément sinuées, ayant six ou sept segmens garnis de dents étroites. La surface des feuilles, ainsi que celle de toutes les parties de la plante, est unie et douce au toucher. Il y a une autre espèce d'*Hibiscus* qui mérite aussi d'être remarquée; elle est, comme celle-ci, grande et fleurie. Plusieurs tiges vigoureuses sortent d'une même racine, et passent à cinq, six et sept pieds de haut, garnies de feuilles ovales, lancéolées, dont un duvet fin recouvre la surface inférieure. Les fleurs sont très-grandes, et d'un incarnat foncé.

Une autre semble avoir des rapports avec l'*Alcea*. Ses fleurs sont moins grandes



que celles de l'*Hibiscus*. Leur couleur est celle de la Rose de Damas, et elles croissent en grande abondance sur les hautes tiges pyramidales.

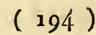
Le *Lobelia cardinalis* est ici très fréquent, et fait un très-bel effet au milieu des grandes prairies couvertes de *Senecio Jacobea*, et de l'odorant *Pancratium*.

Après avoir parcouru cette belle île, je songeai à me reposer. Une soirée tranquille avait succédé à un jour orageux. Le vent s'était appaisé, le lac était calme, le ciel serein, l'air parfumé par les émanations de mille arbrisseaux en fleurs. Je me couchai au pied d'un Chêne vert; et lorsque les oiseaux aquatiques eurent cessé leurs cris, je m'endormis aux accens de la tendre Nompareille.

Aux approches du jour, l'île retentit du terrible rugissement des crocodiles. Les côtes voisines furent ébranlées de ce bruit précurseur du lever du soleil. Je me levai, un vent frais et favorable nous conduisit hors du port. Nous traversâmes le lac, et, vers le soir, parvenus à son extrémité Sud, nous rentrâmes dans la rivière. Nous trouvâmes un port commode à l'abri

d'un

d'un promontoire, formé de coquillages, qui fait le cap oriental de la rivière de ce côté du lac. Cette position est belle. On domine de là sur le lac que l'on voit en son entier. La pointe opposée était un grand marais à Cyprès environné par des bas-fonds couverts d'herbes, d'où s'étendaient, dans le lac, de longues bandes formées de *Pistia stratoites* qui se soulevaient et s'abaissaient en suivant le mouvement des flots. Au vent de cette pointe, et à environ un demi-mille dans le lac, est la petite île ronde dont j'ai parlé. Mais je dois quelques détails sur notre port et ses environs. C'est une jolie anse, fermée par une pointe sablonneuse qui la défend des grosses vagues du lac. Après avoir monté une côte, composée de coquillages, qui a dix ou douze pieds perpendiculaires au-dessus de l'eau, on entre dans un bois de Chênes verts, de Palmiers, de Magnolias et d'Orangers qui, croissant parmi les amas de coquillages et les inégalités du sol, occupent environ trois acres de terre; ce qui comprend l'isthme, et une partie de la péninsule qui le joint aux prairies voisines. Cette petite forêt est en-



vironnée, en partie, par un ruisseau profond, qui prend sa source dans les hautes forêts du continent, au Sud-Est de l'endroit où nous étions, après avoir long-temps erré dans les plaines marécageuses, qui, jusqu'à une distance presque infinie, entourent cette péninsule. Le cours d'eau se jette dans la rivière, précisément dans la petite baie qui formait notre port. La baie, vers l'embouchure du ruisseau, est presque couverte des feuilles du *Nymphea nelumbo*. Les grandes fleurs jaunes et parfumées de cette plante s'élèvent à deux ou trois pieds au-dessus de l'eau, portées chacune sur une hampe verte, et ont ainsi, à-peu-près, la forme d'un bonnet de la liberté.

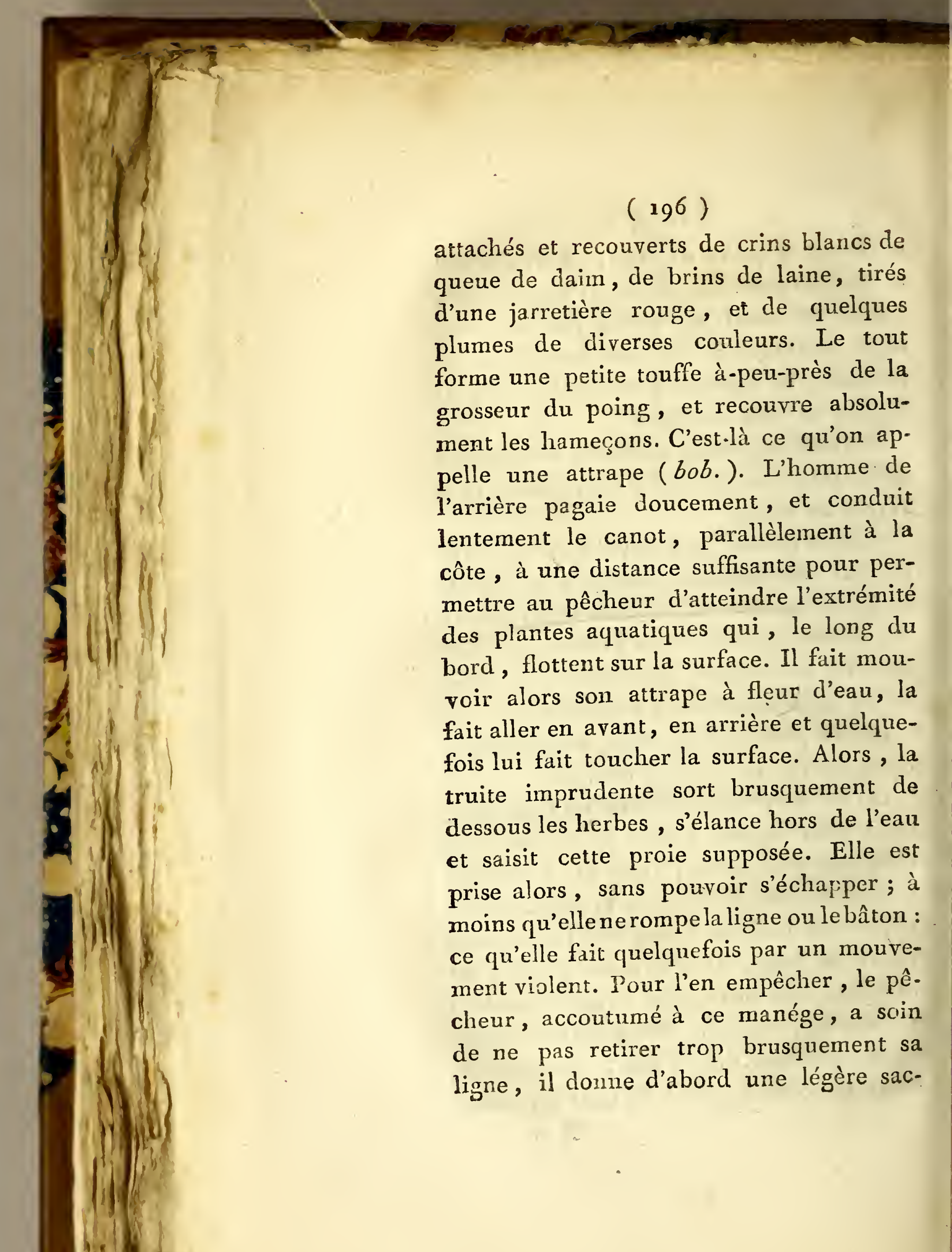
Le soir s'approchait : il n'y avait, à plusieurs milles de là, aucun endroit commode pour débarquer. Nous prîmes le parti de passer la nuit où nous étions. Tandis que mes compagnons de voyage s'occupaient à établir notre camp et à rassembler du bois pour faire du feu, je profitai du moment pour reconnaître le voisinage. Ayant pris avec moi mon fusil, je pénétrai dans le bois, et bientôt après j'entrai dans des

savannes à perte de vue, dont l'aspect était charmant. Peu de temps auparavant, l'herbe en avait été brûlée par les chasseurs sauvages : elle commençait à repousser; la verdure n'en était que plus fraîche et plus brillante.

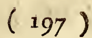
J'errai long-temps dans ces campagnes solitaires ; mais la nuit s'approchait, et je revins au camp.

A mon retour, je trouvai quelques-uns de mes compagnons occupés à pécher de la truite autour des feuilles flottantes du *Nymphea*. Ils avaient eu assez de succès : déjà ils en avaient pris plus qu'il n'en fallait pour nous tous. La manière dont on prend ce poisson étant assez singulière, je crois devoir en rendre compte.

On se sert d'une ligne et d'un hameçon, mais sans appât. Deux personnes sont dans un petit canot; l'une est à l'arrière pour gouverner; l'autre est près de l'avant, ayant à la main un bâton de dix ou douze pieds de long, à l'extrémité duquel est attachée une forte ligne d'environ vingt pouces de longueur. Trois grands hameçons, assujétis dos à dos, pendent au bout de cette ligne : ils sont fortement



attachés et recouverts de crins blancs de queue de daim, de brins de laine, tirés d'une jarretière rouge, et de quelques plumes de diverses couleurs. Le tout forme une petite touffe à-peu-près de la grosseur du poing, et recouvre absolument les hameçons. C'est-là ce qu'on appelle une attrape (*bob.*). L'homme de l'arrière pagaie doucement, et conduit lentement le canot, parallèlement à la côte, à une distance suffisante pour permettre au pêcheur d'atteindre l'extrémité des plantes aquatiques qui, le long du bord, flottent sur la surface. Il fait mouvoir alors son attrape à fleur d'eau, la fait aller en avant, en arrière et quelquefois lui fait toucher la surface. Alors, la truite imprudente sort brusquement de dessous les herbes, s'élance hors de l'eau et saisit cette proie supposée. Elle est prise alors, sans pouvoir s'échapper ; à moins qu'elle ne rompe la ligne ou le bâton : ce qu'elle fait quelquefois par un mouvement violent. Pour l'en empêcher, le pêcheur, accoutumé à ce manége, a soin de ne pas retirer trop brusquement sa ligne, il donne d'abord une légère sac-

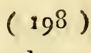


cade, puis il attire le poisson près du canot, et, l'enlevant soudain, le jette dedans.

La tête de cet animal fait environ un tiers de sa longueur. En conséquence, sa bouche est très-grande. On lui trouve souvent dans l'estomac des oiseaux, des poissons, des grenouilles et jusqu'à des serpens.

La truite est d'une couleur plombée, tirant sur le bleu foncé. Elle est marquée de bandes transversales, de couleur d'ardoise, et lorsqu'elle a atteint tout son accroissement, elle a une teinte rougeâtre de couleur de brique. La queue qui est grande et bien formée est, ainsi que les nageoires, d'une légère couleur de chair ou purpurine : tout le corps est couvert de grandes écailles. Ce poisson est très-avide. Rien de ce qu'il peut saisir n'échappe à sa voracité. Lorsqu'il s'élance pour saisir sa proie, ses ouies entre-ouvertes, laissant voir leur intérieur d'un rouge vif qui brille au travers de l'eau, lui donnent un aspect effrayant. Il est à remarquer que tous les poissons qui vivent de proie ont l'ouverture des ouies très-large, afin

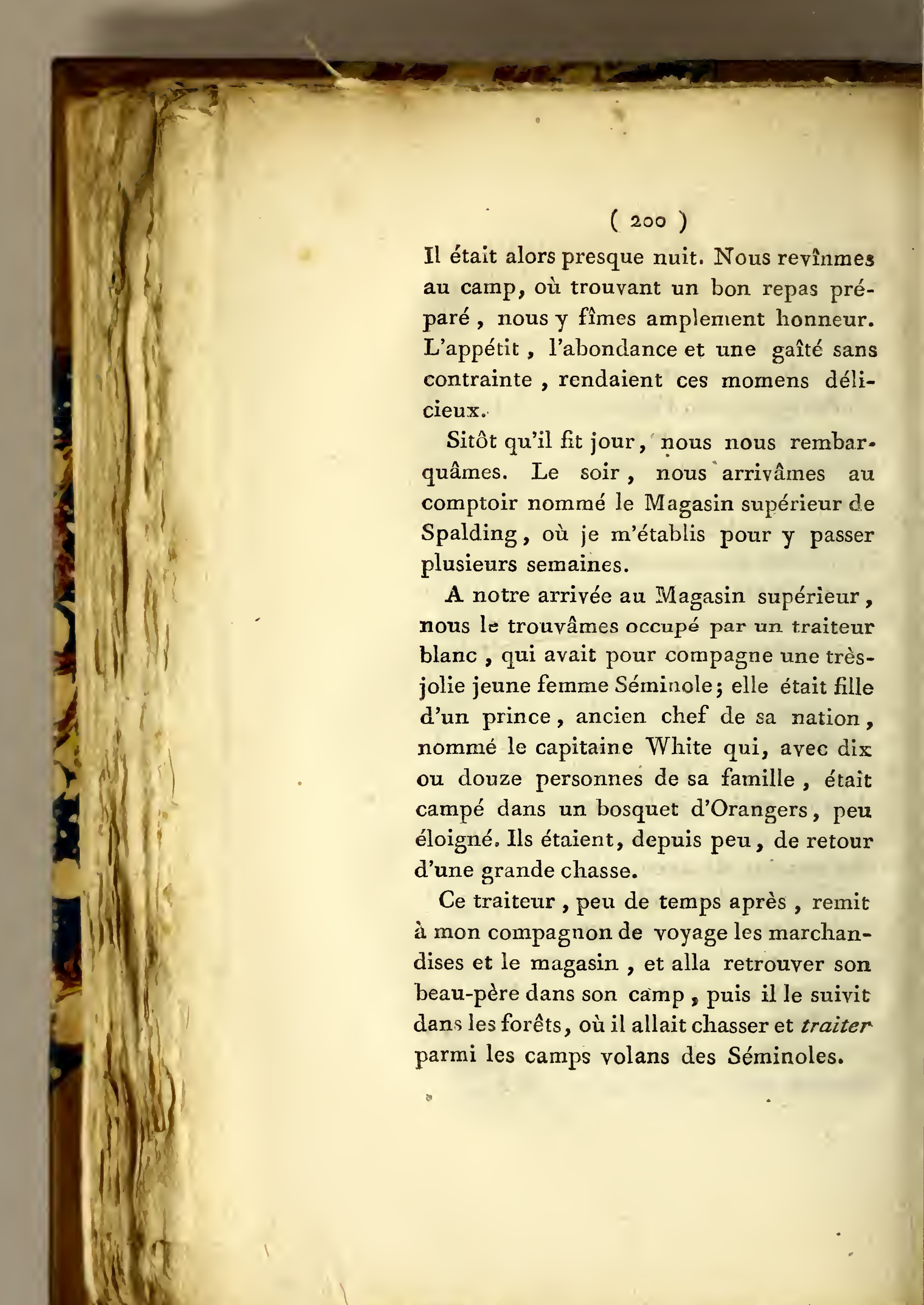
N 3



de pouvoir rejeter la grande quantité d'eau qu'ils avalent au moment où ils saisissent leur proie. Celui-ci est presque cunéiforme, son corps va en diminuant de la tête à la queue, et est légérement comprimé des deux côtés. Il pèse souvent quinze, vingt ou trente livres, et fait un excellent manger.

Mon compagnon le *traiteur* désirant de traverser la rivière et de gagner la côte opposée dans l'espoir d'y tuer quelque dindon, je voulus l'accompagner. C'était pour moi une occasion d'observer les productions naturelles des îles et de ces fertiles marais. Ayant passé la rivière, qui a ici deux cent cinquante à trois cents toises de large, nous entrâmes dans un canal étroit, qui, après un cours tortueux de quelques milles, nous reconduisit dans le grand courant dont il était détaché, formant ainsi une grande île basse et fertile. Descendus sur cette île, nous y vîmes bientôt, à quelque distance de nous un beau chevreuil qui paraissait le chef d'une troupe de ses semblables que nous voyions paître près de lui, sur le bord d'une verte prairie. Mon compagnon

me quitta pour aller de son côté les attaquer. Pour moi, observant de l'autre, à quelque distance, une compagnie de dindons, je dirigeai mes pas de leur côté, et marchant avec une grande précaution, je m'en approchai. J'ajustais déjà un grand coq, et j'étais sur le point de faire feu, lorsque je remarquai que plusieurs jeunes coqs paraissaient effrayés, et dans leur langage, semblaient avertir leurs frères de la présence d'un ennemi. Regardant alors autour de moi, j'aperçus à environ trente pas, derrière le tronc d'un arbre abattu, un grand chat sauvage qui s'avançait doucement pour les surprendre. Il m'aperçut lui-même, et sembla m'observer, comme s'il eût été décidé à s'emparer avant moi de la proie qui lui faisait envie. Changeant alors de projet, je le couchai en joue. Dans ce moment, mon compagnon, à une certaine distance, tira un coup de fusil sur le chevreuil qu'il chassait : le bruit épouvanta la compagnie de dindons; et mon rival, le chat sauvage, sautant par-dessus l'arbre près duquel il était, s'en alla. Le *traiteur* avait manqué son coup, et nous nous nuisîmes ainsi l'un à l'autre.

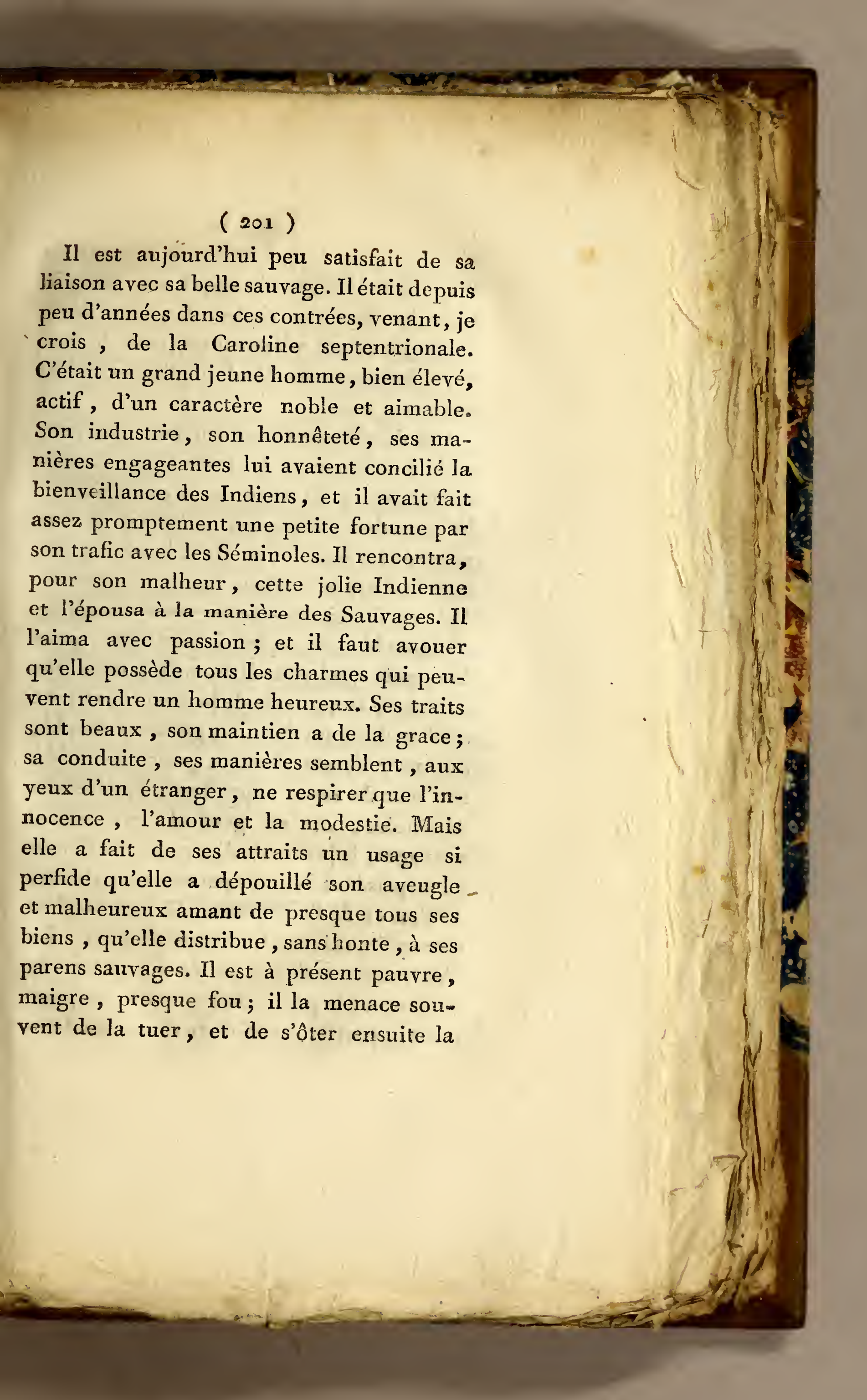


Il était alors presque nuit. Nous revînmes au camp, où trouvant un bon repas préparé, nous y fîmes amplement honneur. L'appétit, l'abondance et une gaîté sans contrainte, rendaient ces momens délicieux.

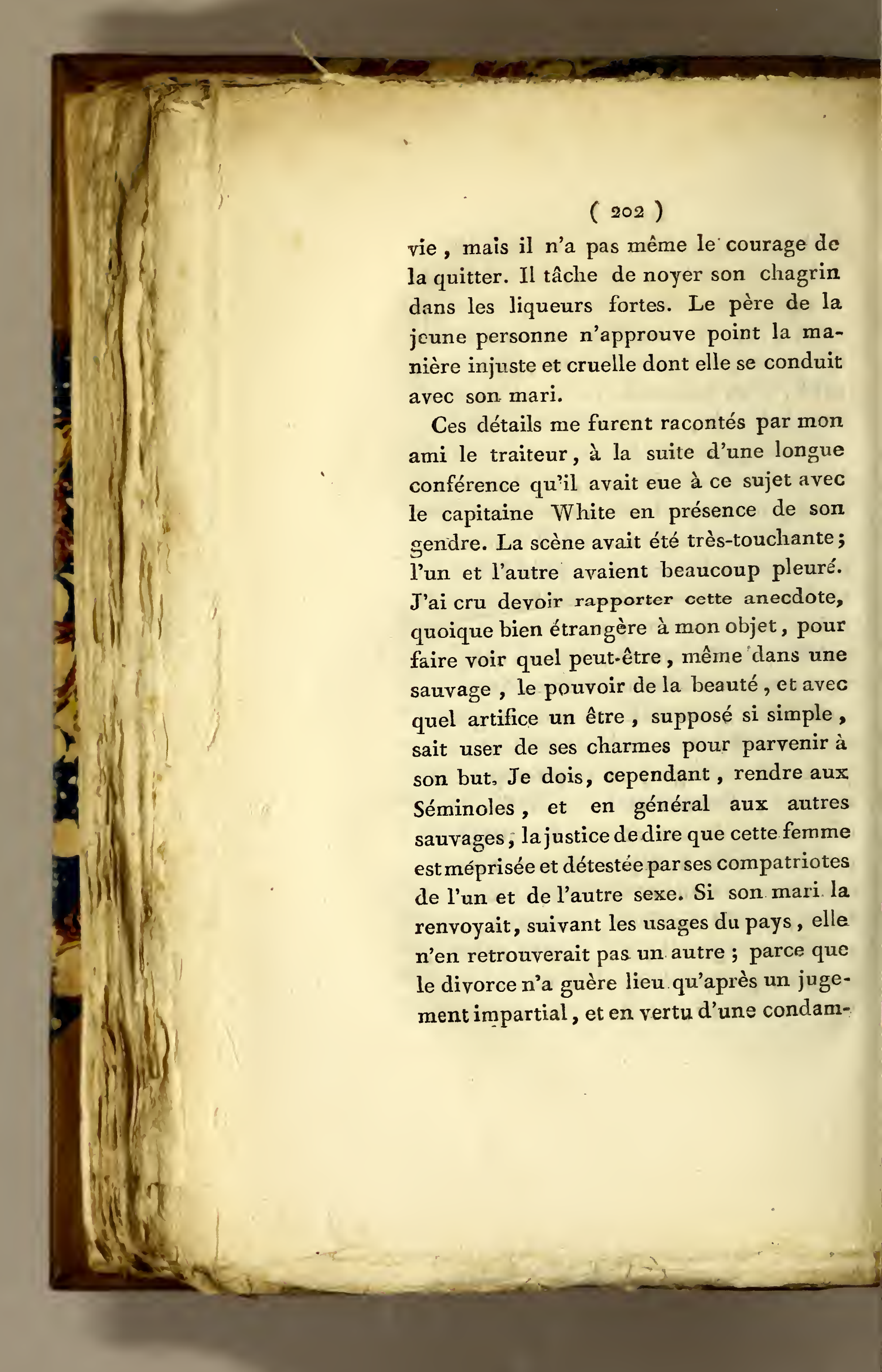
Sitôt qu'il fit jour, nous nous rembarquâmes. Le soir, nous arrivâmes au comptoir nommé le Magasin supérieur de Spalding, où je m'établis pour y passer plusieurs semaines.

A notre arrivée au Magasin supérieur, nous le trouvâmes occupé par un traiteur blanc, qui avait pour compagne une très-jolie jeune femme Séminole; elle était fille d'un prince, ancien chef de sa nation, nommé le capitaine White qui, avec dix ou douze personnes de sa famille, était campé dans un bosquet d'Orangers, peu éloigné. Ils étaient, depuis peu, de retour d'une grande chasse.

Ce traiteur, peu de temps après, remit à mon compagnon de voyage les marchandises et le magasin, et alla retrouver son beau-père dans son camp, puis il le suivit dans les forêts, où il allait chasser et *traiter* parmi les camps volans des Séminoles.

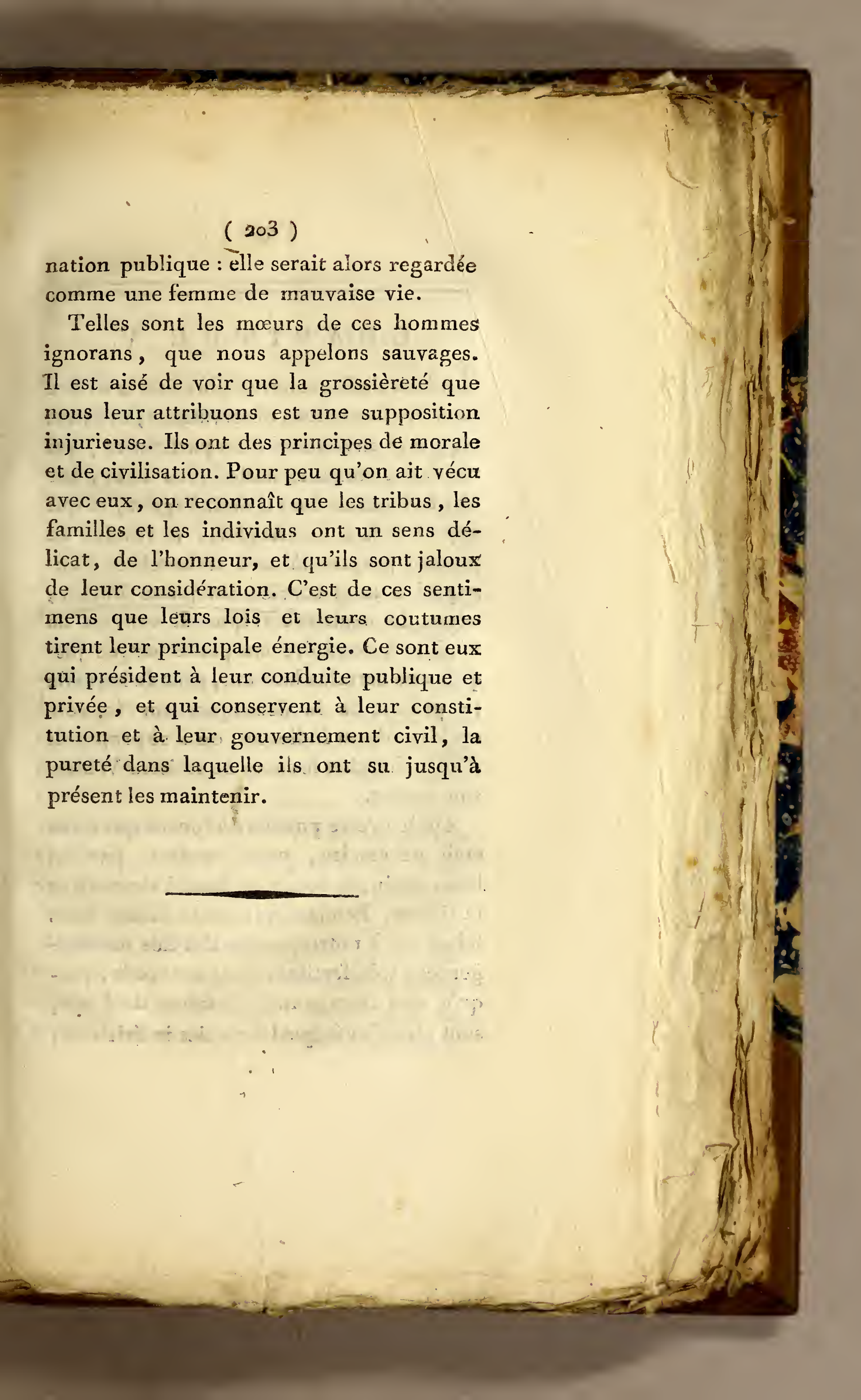


Il est aujourd'hui peu satisfait de sa liaison avec sa belle sauvage. Il était depuis peu d'années dans ces contrées, venant, je crois, de la Caroline septentrionale. C'était un grand jeune homme, bien élevé, actif, d'un caractère noble et aimable. Son industrie, son honnêteté, ses manières engageantes lui avaient concilié la bienveillance des Indiens, et il avait fait assez promptement une petite fortune par son trafic avec les Séminoles. Il rencontra, pour son malheur, cette jolie Indienne et l'épousa à la manière des Sauvages. Il l'aima avec passion ; et il faut avouer qu'elle possède tous les charmes qui peuvent rendre un homme heureux. Ses traits sont beaux, son maintien a de la grace ; sa conduite, ses manières semblent, aux yeux d'un étranger, ne respirer que l'innocence, l'amour et la modestie. Mais elle a fait de ses attraits un usage si perfide qu'elle a dépouillé son aveugle et malheureux amant de presque tous ses biens, qu'elle distribue, sans honte, à ses parens sauvages. Il est à présent pauvre, maigre, presque fou ; il la menace souvent de la tuer, et de s'ôter ensuite la



vie, mais il n'a pas même le courage de la quitter. Il tâche de noyer son chagrin dans les liqueurs fortes. Le père de la jeune personne n'approuve point la manière injuste et cruelle dont elle se conduit avec son mari.

Ces détails me furent racontés par mon ami le traiteur, à la suite d'une longue conférence qu'il avait eue à ce sujet avec le capitaine White en présence de son gendre. La scène avait été très-touchante; l'un et l'autre avaient beaucoup pleuré. J'ai cru devoir rapporter cette anecdote, quoique bien étrangère à mon objet, pour faire voir quel peut-être, même dans une sauvage, le pouvoir de la beauté, et avec quel artifice un être, supposé si simple, sait user de ses charmes pour parvenir à son but. Je dois, cependant, rendre aux Séminoles, et en général aux autres sauvages, la justice de dire que cette femme est méprisée et détestée par ses compatriotes de l'un et de l'autre sexe. Si son mari la renvoyait, suivant les usages du pays, elle n'en retrouverait pas un autre; parce que le divorce n'a guère lieu qu'après un jugement impartial, et en vertu d'une condam-



nation publique : elle serait alors regardée comme une femme de mauvaise vie.

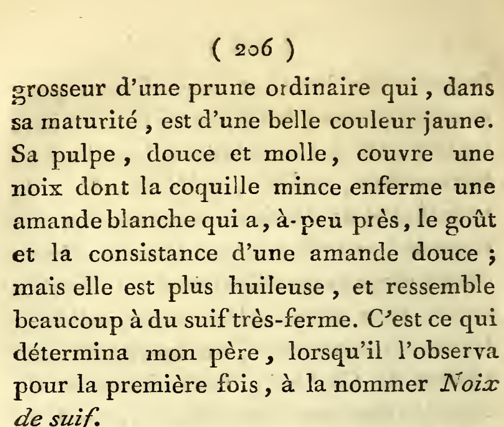
Telles sont les mœurs de ces hommes ignorans, que nous appelons sauvages. Il est aisé de voir que la grossièreté que nous leur attribuons est une supposition injurieuse. Ils ont des principes de morale et de civilisation. Pour peu qu'on ait vécu avec eux, on reconnaît que les tribus, les familles et les individus ont un sens délicat, de l'honneur, et qu'ils sont jaloux de leur considération. C'est de ces sentimens que leurs lois et leurs coutumes tirent leur principale énergie. Ce sont eux qui président à leur conduite publique et privée, et qui conservent à leur constitution et à leur gouvernement civil, la pureté dans laquelle ils ont su jusqu'à présent les maintenir.

CHAPITRE V.

JE désirais de remonter plus haut la rivière pour continuer mes observations, et ayant reçu une invitation d'un particulier, qui résidait à soixante milles plus haut, sur une habitation dont il était l'agent, et qui appartenait à un Anglais, je résolus de pousser jusques là mes recherches. J'engageai à mon service un jeune Indien, neveu du capitaine White. Il convint de m'aider à conduire ma petite barque jusqu'à une certaine hauteur, près de laquelle je promis de le débarquer sur la côte occidentale ou indienne, où il se proposait d'aller chercher le camp du traiteur White, son parent.

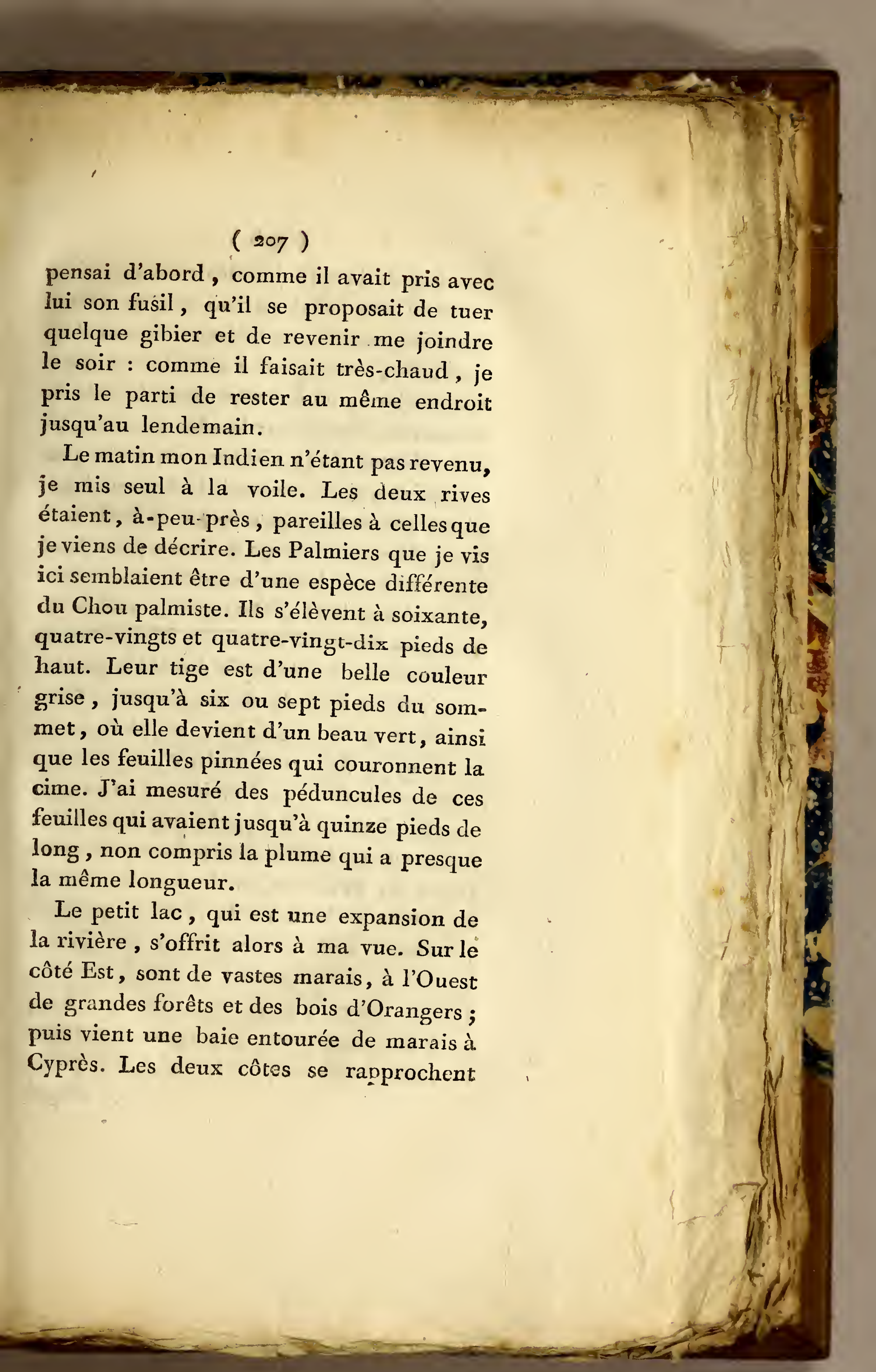
Après m'être pourvu de tout ce qui nous était nécessaire, nous partîmes par un beau matin, et commençâmes à rencontrer la rivière. Pendant plusieurs milles nous laissâmes à notre gauche des îles marécageuses, très-fertiles, dont les bords, jusqu'à une assez grande distance de l'eau, sont plus élevés que les parties intérieures;

ils sont assez hauts et assez fermes pour que l'on puisse y bâtir, et s'y trouver hors de la portée des inondations. Le sol est un terreau noir, meuble, mêlé de sable, de coquilles et de débris de végétaux. La côte opposée (ou Indienne) est haute de dix ou douze pieds perpendiculaires, et consiste en une terre noire, sablonneuse, mêlée de beaucoup de coquilles, sur-tout de diverses espèces de *Cochlea*, d'eau douce et de *Mytuli*. Sur cette côte élevée, et près de la rivière, croissent le *Corypha palma*, le *Magnolia grandi-flora*, *Quercus semper virens*, *Callicarpa*, *Myrica cerifera*, *Hibiscus spinifex*, et le bel arbuste, toujours vert, qu'on nomme *Chou sauvage* ou *Noix de suif*. Il croît à six ou huit pieds de haut, poussant d'une même racine plusieurs tiges droites. Ses feuilles sont lancéolées, entières, d'un vert glabre et foncé, larges d'un pouce sur deux ou trois de longueur. A la naissance de chaque feuille, est une épine forte et pointue : les fleurs sont petites, disposées en grappes, d'un jaune verdâtre et d'une odeur douce. Elles sont suivies par un grand fruit ovale, de la forme et de la



grosseur d'une prune ordinaire qui, dans sa maturité, est d'une belle couleur jaune. Sa pulpe, douce et molle, couvre une noix dont la coquille mince enferme une amande blanche qui a, à-peu près, le goût et la consistance d'une amande douce; mais elle est plus huileuse, et ressemble beaucoup à du suif très-ferme. C'est ce qui détermina mon père, lorsqu'il l'observa pour la première fois, à la nommer *Noix de suif*.

A l'extrémité supérieure de cette côte élevée, est un beau bosquet d'Orangers. Mon camarade sauvage, fatigué de ramer sous un soleil brûlant, m'avait déjà témoigné son dégoût pour ce travail. Il me pria ici de le mettre à terre. J'y consentis volontiers, sachant combien il est difficile de faire faire à un Indien ce qui ne lui plaît pas, ou même de le déterminer par de bonnes raisons, quand il est question de travailler. Avant que mon petit bâtiment eût touché le rivage, il s'élança dans l'eau, et se rendit à terre, où, poussant un cri perçant et terrible, il s'enfuit, bondissant comme un chevreuil: en un instant, je le perdis de vue. Je



pensai d'abord, comme il avait pris avec lui son fusil, qu'il se proposait de tuer quelque gibier et de revenir me joindre le soir : comme il faisait très-chaud, je pris le parti de rester au même endroit jusqu'au lendemain.

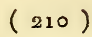
Le matin mon Indien n'étant pas revenu, je mis seul à la voile. Les deux rives étaient, à-peu-près, pareilles à celles que je viens de décrire. Les Palmiers que je vis ici semblaient être d'une espèce différente du Chou palmiste. Ils s'élèvent à soixante, quatre-vingts et quatre-vingt-dix pieds de haut. Leur tige est d'une belle couleur grise, jusqu'à six ou sept pieds du sommet, où elle devient d'un beau vert, ainsi que les feuilles pinnées qui couronnent la cime. J'ai mesuré des péduncules de ces feuilles qui avaient jusqu'à quinze pieds de long, non compris la plume qui a presque la même longueur.

Le petit lac, qui est une expansion de la rivière, s'offrit alors à ma vue. Sur le côté Est, sont de vastes marais, à l'Ouest de grandes forêts et des bois d'Orangers ; puis vient une baie entourée de marais à Cyprès. Les deux côtes se rapprochent

par degrés jusqu'à l'endroit où la rivière reprend son canal, et où elle a environ cent cinquante toises de large. Le soir s'approchant, je songeai à chercher quelque rivage élevé, où je pusse passer la nuit. Je découvris bientôt sur la côte occidentale, à un détour de la rivière, un petit promontoire qui en resserrait la largeur à environ soixante-quinze toises. C'était une presqu'île, contenant à-peu-près trois acres de terre haute, et entièrement couverte d'un bois d'Orangers, mêlés de quelques Chênes verts, de Magnolias et de Palmiers. Après avoir doublé la pointe, j'arrivai au lieu de débarquement. C'est un petit port circulaire, au pied de la côte, qui, dans cet endroit, a environ douze pieds de haut. Derrière ce coteau est un grand marais à Cyprès qui s'étend des deux côtés. L'aîle droite forme la côte Ouest du petit lac, et la gauche s'étendant vers le haut de la rivière pendant plusieurs milles, comprend un grand espace de terres basses et marécageuses. De ce promontoire, regardant à l'Est, au-delà de la rivière, j'aperçus un paysage de terres basses, qui, je crois, n'a point d'égal

d'égal dans le monde. Sur la gauche est la côte orientale du petit lac que je venais de traverser ; au coteau couvert d'Orangers, qui est à son extrémité inférieure, commencent les hautes forêts qui, à partir du lac, s'étendent en largeur, formant, sur la droite, une bande circulaire qui renferme plusieurs centaines de milliers d'acres de prairies. Ces plaines verdoyantes comprennent un espace de plus de vingt milles, et sont parsemées de petits monticules ou îlets plantés d'arbres verts, de Magnolias et de beaux Palmiers. Ces îlets sont des amas de coquillages, situés sur les bords des ruisseaux ou branches (1) de

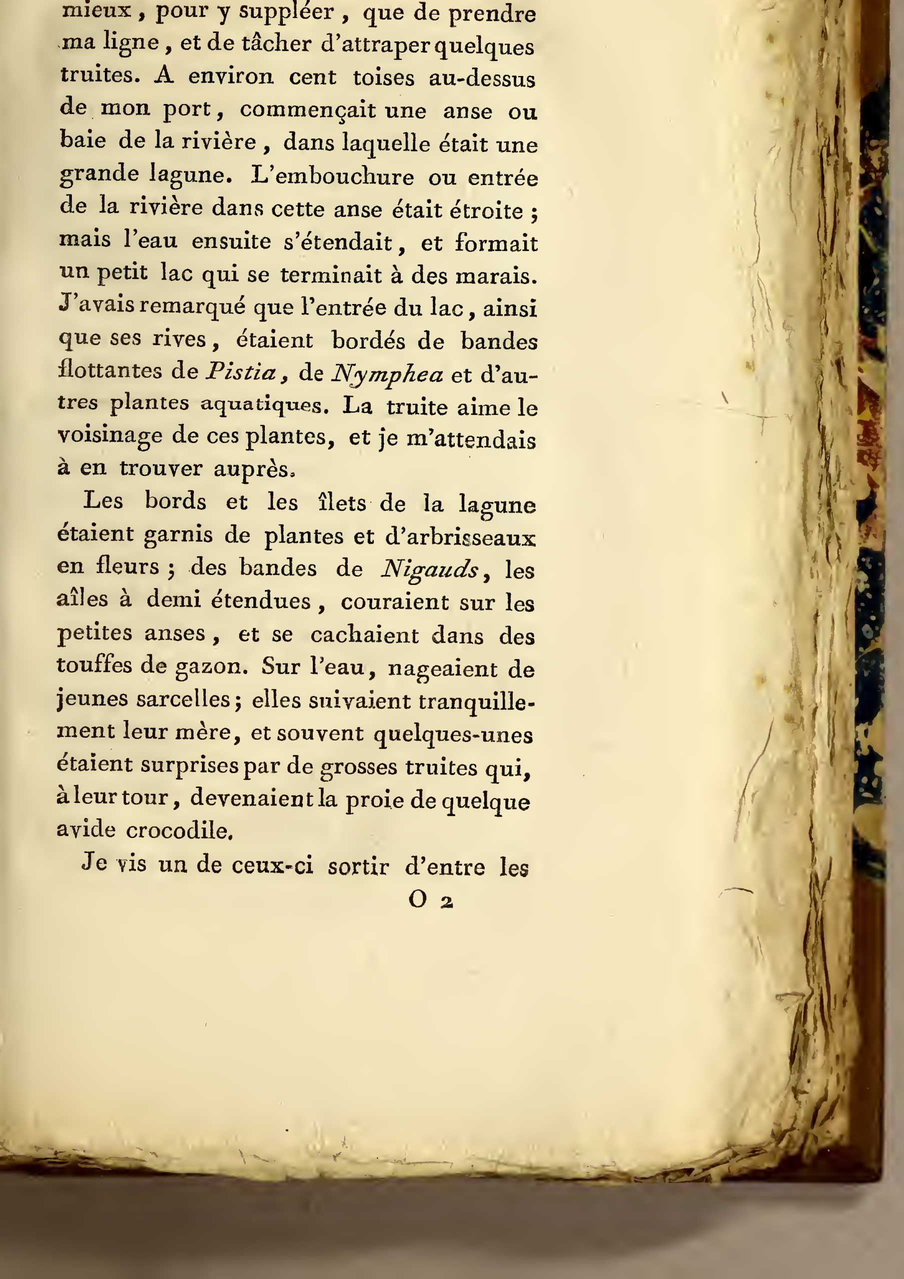
(1) On a eu déjà occasion de voir dans cet ouvrage que l'auteur nomme branches d'un fleuve, les ruisseaux ou rivières qui y affluent. Cette expression usitée dans toutes les géographies de l'Amérique septentrionale, provient peut-être de ce que les premiers voyageurs qui ont parcouru ces contrées ont remonté les rivières de l'embouchure aux sources, considérant comme l'arbre le corps du fleuve au lieu où il entre dans l'Océan ; ils regardent comme ses ramifications les cours d'eau qu'il reçoit. L'usage le plus général est au contraire de considérer un fleuve à sa naissance, et de ne donner le nom de branches ou bras, qu'aux portions qui se détachent de son cours. Ce



la rivière, qui serpentent dans ces immenses prairies, et reçoivent les eaux dont elles sont inondées pendant l'hiver.

Le temps était doux et assez frais. Les crocodiles commençaient à rugir, et à se montrer en grand nombre le long des côtes, et dans le courant du fleuve. Je fixai mon camp dans un endroit découvert, près de la pointe la plus avancée du promontoire, à quelques toises de mon bateau, et à l'abri d'un grand Chêne vert qui croissait isolé sur la partie la plus élevée. Ainsi placé, je dominais la rivière, et je pouvais voir tout ce qui s'y passait, objet important pour moi, parce que j'avais lieu de craindre quelque surprise de la part des crocodiles, qui se rassemblaient autour de mon port. Ayant amassé une quantité de bois suffisante pour conserver, pendant toute la nuit, du feu allumé, je voulus commencer à préparer mon souper. Mais, en examinant mes vivres, je trouvai que mes provisions étaient fort bornées. Je ne vis rien de

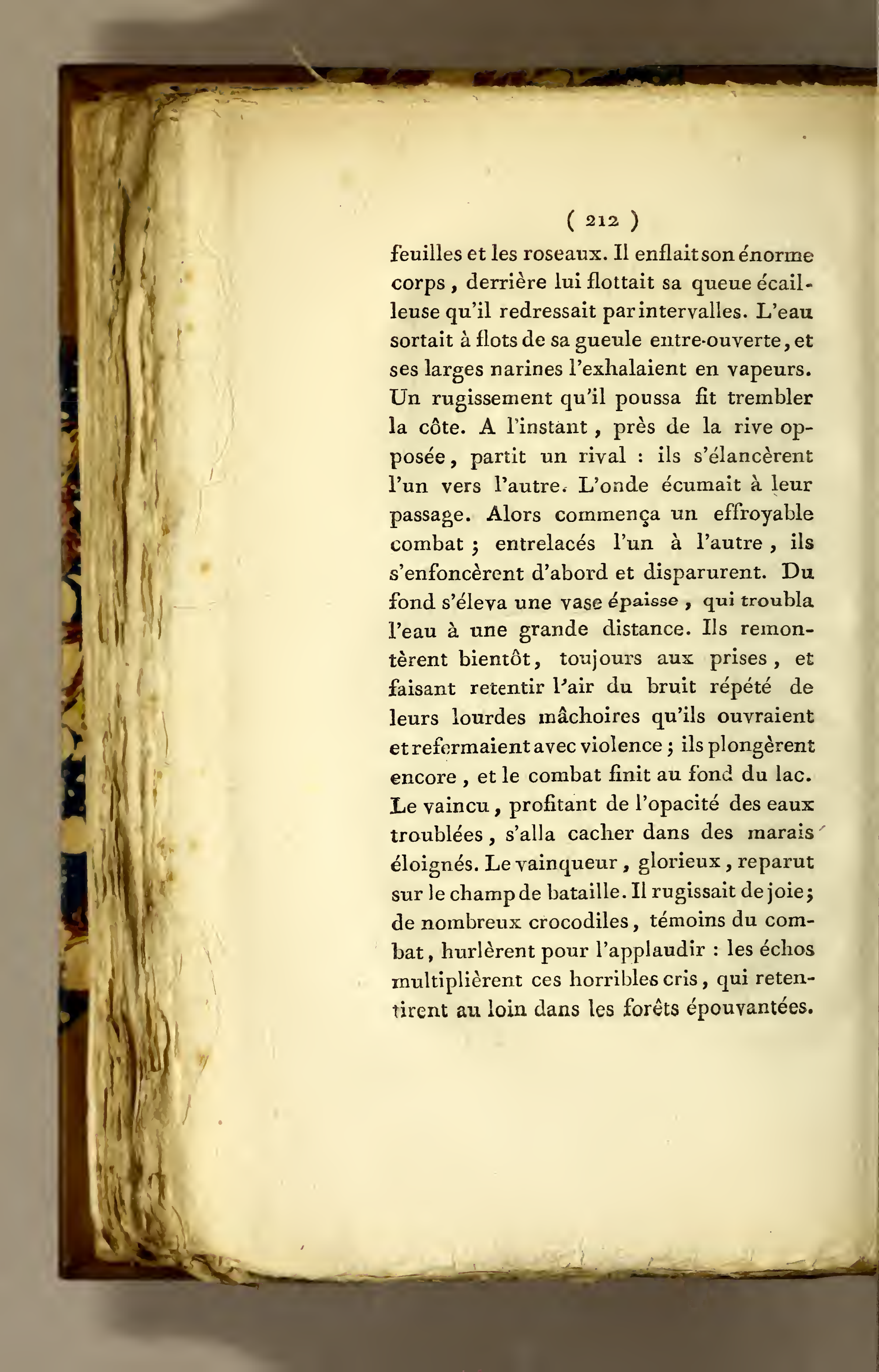
n'est pas ici le lieu de discuter le mérite de ces deux méthodes; mais il a paru convenable d'en faire remarquer la différence. *N. d. Tr.*



mieux, pour y suppléer, que de prendre ma ligne, et de tâcher d'attraper quelques truites. A environ cent toises au-dessus de mon port, commençait une anse ou baie de la rivière, dans laquelle était une grande lagune. L'embouchure ou entrée de la rivière dans cette anse était étroite ; mais l'eau ensuite s'étendait, et formait un petit lac qui se terminait à des marais. J'avais remarqué que l'entrée du lac, ainsi que ses rives, étaient bordés de bandes flottantes de *Pistia*, de *Nymphea* et d'autres plantes aquatiques. La truite aime le voisinage de ces plantes, et je m'attendais à en trouver auprès.

Les bords et les îlets de la lagune étaient garnis de plantes et d'arbrisseaux en fleurs ; des bandes de *Nigauds*, les aîles à demi étendues, couraient sur les petites anses, et se cachaient dans des touffes de gazon. Sur l'eau, nageaient de jeunes sarcelles ; elles suivaient tranquillement leur mère, et souvent quelques-unes étaient surprises par de grosses truites qui, à leur tour, devenaient la proie de quelque avide crocodile.

Je vis un de ceux-ci sortir d'entre les

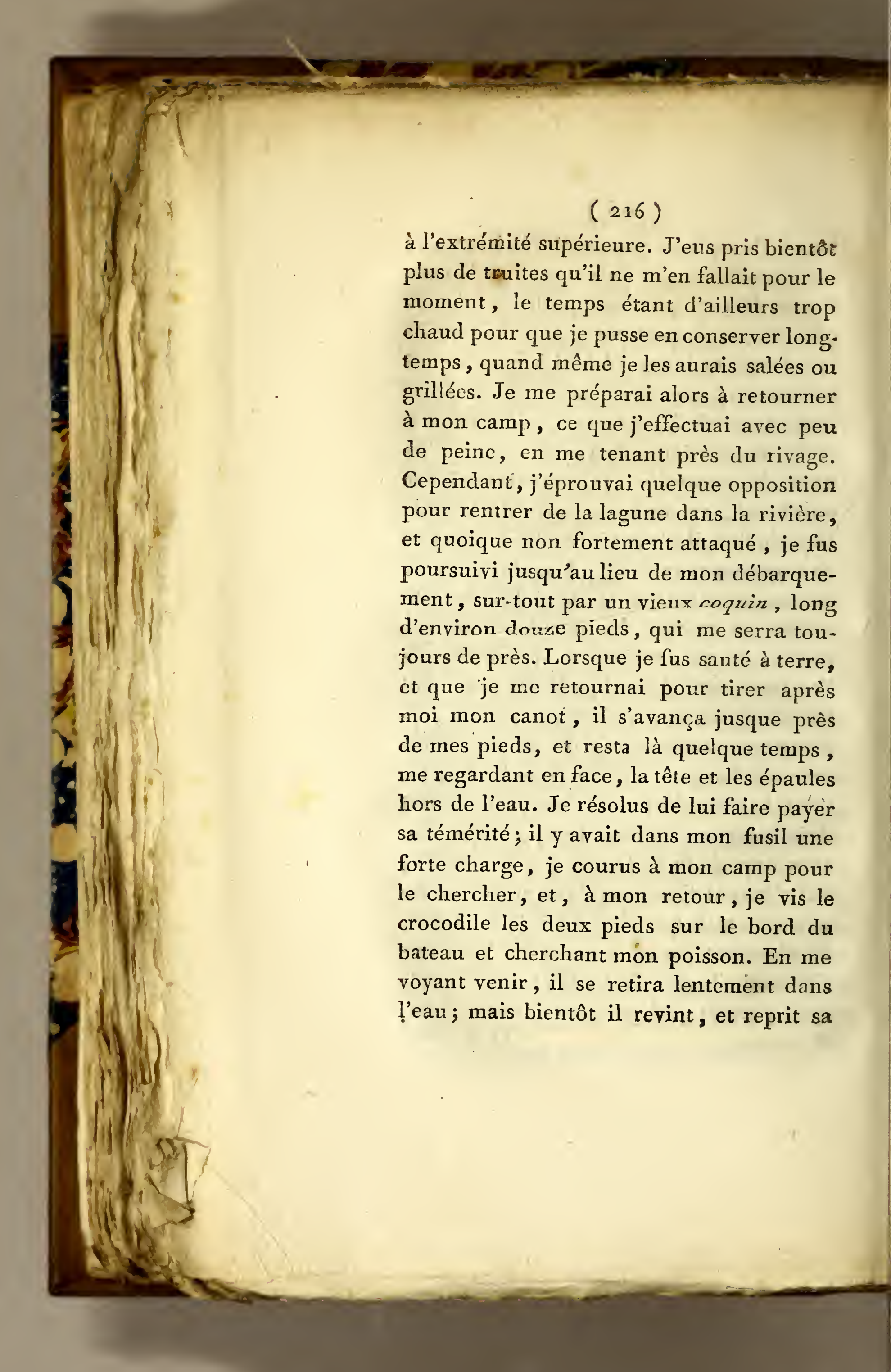


feuilles et les roseaux. Il enflait son énorme corps, derrière lui flottait sa queue écailleuse qu'il redressait par intervalles. L'eau sortait à flots de sa gueule entre-ouverte, et ses larges narines l'exhalaient en vapeurs. Un rugissement qu'il poussa fit trembler la côte. A l'instant, près de la rive opposée, partit un rival : ils s'élancèrent l'un vers l'autre. L'onde écumait à leur passage. Alors commença un effroyable combat ; entrelacés l'un à l'autre, ils s'enfoncèrent d'abord et disparurent. Du fond s'éleva une vase épaisse, qui troubla l'eau à une grande distance. Ils remontèrent bientôt, toujours aux prises, et faisant retentir l'air du bruit répété de leurs lourdes mâchoires qu'ils ouvraient et refermaient avec violence ; ils plongèrent encore, et le combat finit au fond du lac. Le vaincu, profitant de l'opacité des eaux troublées, s'alla cacher dans des marais éloignés. Le vainqueur, glorieux, reparut sur le champ de bataille. Il rugissait de joie ; de nombreux crocodiles, témoins du combat, hurlèrent pour l'applaudir : les échos multiplièrent ces horribles cris, qui retentirent au loin dans les forêts épouvantées.

Cet effrayant spectacle augmenta beaucoup mes craintes. Je sentis que chaque moment ne ferait qu'ajouter à mes embarras et à mon danger. Le soleil était prêt à se coucher, les crocodiles se réunissaient vers mon port, arrivant de tous les côtés. Ces considérations me déterminèrent à achever, au plus vîte, l'expédition que je me proposais de faire dans la lagune pour y prendre du poisson. Ne jugeant pas à propos de prendre avec moi mon fusil, qui eût pu tomber hors du bateau si, comme j'avais lieu de le craindre, j'étais attaqué en chemin, je pris seulement un bâton pour ma défense, et je m'embarquai. Lorque j'arrivai à la première ligne de ceux qui m'entouraient, ils s'écartèrent; cependant, quelques-uns des plus grands m'ayant poursuivi, je me tins exactement sur mes gardes, et ramai de tout mon pouvoir vers l'entrée de la lagune, dans l'espoir que j'y serais à l'abri de mes assaillans. Mais, avant d'avoir fait la moitié du chemin, je fus attaqué de tous côtés. Plusieurs de mes ennemis travaillaient même à renverser ma barque. Ma situation devint extrêmement péril-

leuse ; deux des plus grands crocodiles m'assaillirent ensemble, élevant hors de l'eau leurs têtes, et une partie de leurs corps : ils rugissaient d'une manière horrible, et vomissaient sur moi des torrens d'eau; ils ouvraient et refermaient subitement leurs mâchoires avec un bruit épouvantable. Je m'attendais, à tout moment, à être arraché du bateau, et dévoré dans la minute; mais je frappai tout autour de moi, quoiqu'un peu au hasard, tant de coups de mon bâton, que j'eus le bonheur de les tenir un peu à l'écart. Voyant alors qu'ils se disposaient à renouveler leur attaque, je ne vis de salut pour moi qu'à gagner le rivage, parce qu'en me tenant bien près de la côte, je ne pourrais, du moins, être attaqué que d'un côté, tandis qu'en pleine eau, j'en étais environné; si enfin j'étais serré de trop près, je pouvais me sauver en sautant du canot sur la rive, vu qu'à terre, il est aisé de devancer, à la course, ces animaux, quoique dans l'eau leur vîtesse égale celle de l'éclair. Je me trouvai très-bien de cet expédient. Sitôt que je fus près de la côte, les crocodiles s'éloignèrent et se tinrent à quelque dis-

tance. Ce répit fut pour moi très-heureux; il me rendit un peu de courage et de confiance. Devenu plus tranquille, je m'aperçus que j'avais presque gagné l'entrée de la lagune, et je me décidai à y entrer, si je pouvais, pour prendre un peu de poissons et revenir à mon port, pendant qu'il faisait encore jour. Je voyais alors qu'en usant de précaution, je pouvais naviguer en sûreté, en me tenant près de la côte. Dans le fait, il n'y avait pas d'autre moyen de regagner mon camp, à moins d'abandonner mon bateau et de tâcher de m'y rendre au travers des marais et des roseaux, ce qui, même en supposant que j'en fusse venu à bout, eût été pour moi très-malheureux, puisqu'en ce cas, je n'eusse eu aucun espoir de jamais recouvrer ma barque, ni de revenir dans les lieux habités. J'avançai donc, et j'entrai dans la lagune sans accident, quoique non sans opposition de la part des crocodiles, qui s'étaient formés en ligne au-devant du passage; mais quand une fois je fus entré, ils n'osèrent pas me poursuivre. Tant que j'y restai, ils me laissèrent en repos, quoiqu'il y en eût quelques gros dans une anse,



à l'extrémité supérieure. J'eus pris bientôt plus de truites qu'il ne m'en fallait pour le moment, le temps étant d'ailleurs trop chaud pour que je pusse en conserver long-temps, quand même je les aurais salées ou grillées. Je me préparai alors à retourner à mon camp, ce que j'effectuai avec peu de peine, en me tenant près du rivage. Cependant, j'éprouvai quelque opposition pour rentrer de la lagune dans la rivière, et quoique non fortement attaqué, je fus poursuivi jusqu'au lieu de mon débarquement, sur-tout par un vieux *coquin*, long d'environ douze pieds, qui me serra toujours de près. Lorsque je fus sauté à terre, et que je me retournai pour tirer après moi mon canot, il s'avança jusque près de mes pieds, et resta là quelque temps, me regardant en face, la tête et les épaules hors de l'eau. Je résolus de lui faire payer sa témérité; il y avait dans mon fusil une forte charge, je courus à mon camp pour le chercher, et, à mon retour, je vis le crocodile les deux pieds sur le bord du bateau et cherchant mon poisson. En me voyant venir, il se retira lentement dans l'eau; mais bientôt il revint, et reprit sa

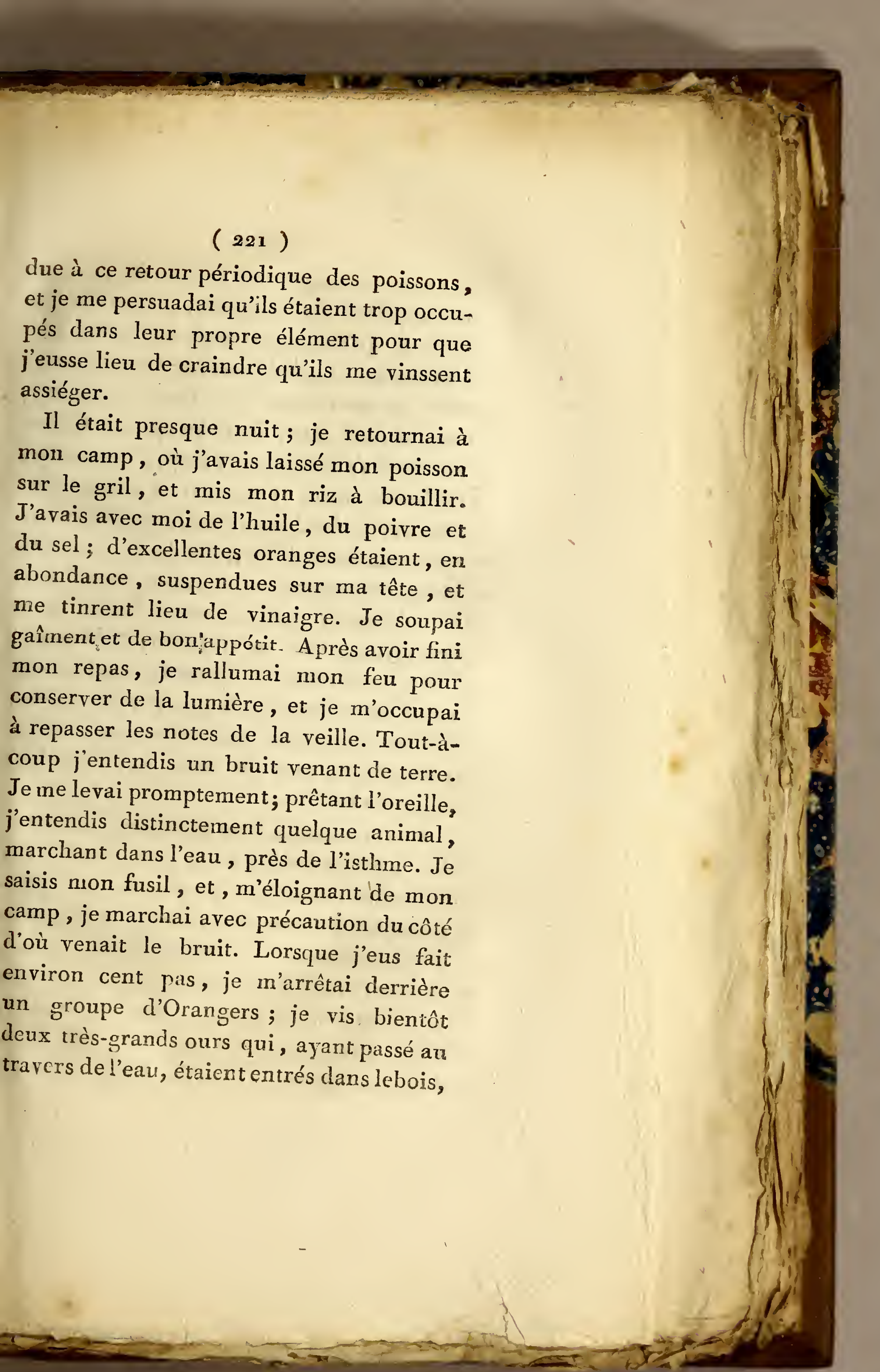
première position, me regardant tranquillement et sans aucune apparence de crainte. Je le tirai à la tête, et le tuai probablement. Je pensai alors à apprêter mon poisson pour souper. Je tirai donc mes truites hors du bateau, et, les ayant posées sur le sable, je commençai à les écailler. Dans ce moment ayant levé les yeux, je vis dans l'eau transparente, la tête et les épaules d'un très-grand crocodile qui s'avançait de mon côté. J'avais à peine eu le temps de me reculer qu'il était près du bord, et que, d'un coup de sa queue, il balaya dans l'eau plusieurs de mes poissons. Je m'estimai très-heureux d'avoir regardé de ce côté : il est probable que le monstre, si je ne l'eusse vu, m'aurait, dans un instant, entraîné et dévoré. L'incroyable hardiesse de cet animal me déconcerta beaucoup; je commençai à croire qu'il n'y aurait point de sûreté pour moi pendant la nuit, à moins que je ne me tinsse exactement sur mes gardes. Aussi-tôt donc que j'eus préparé mon poisson, je travaillai à me mettre, ainsi que mes effets, en état de défense. Je commençai par tirer ma barque sur le rivage, presque hors de l'eau, pour

empêcher les crocodiles de la renverser ou de la faire couler bas. J'en enlevai ensuite tous les meubles que je transportai à mon camp, qui n'était éloigné que de quelques toises; puis, rassemblant du bois sec, je nétoyai le terrain autour de moi, afin de ne laisser en mon chemin aucun obstacle dans le cas d'une attaque nocturne, soit du côté de l'eau, soit du côté de la terre; en effet, je m'étais aperçu que ce petit isthme, à cause de sa situation isolée, et de sa fertilité, était fréquenté par des ours et des loups. M'étant ainsi préparé de mon mieux, je chargeai mon fusil, et me mis à reconnaître les environs de mon camp. Je découvris alors que la péninsule et le petit bois, à la distance d'environ cent toises du côté de terre, étaient entourés par un grand marais à Cyprès, couvert d'eau, qui, plus bas, se joignait à la côte du petit lac, et plus haut aux marais qui environnaient la lagune. J'étais ainsi confiné à un îlet extrêmement circonscrit, et je reconnus que je n'avais d'autre ressource, dans le cas où je serais attaqué, que de monter sur un grand Chêne, ou de pousser au large avec mon bateau.

Il faisait déjà obscur, les crocodiles avaient cessé leurs rugissemens, lorsque je fus de nouveau troublé par un bruit tumultueux qui semblait naître de mon port, et qui, en conséquence, méritait toute mon attention. De retour au camp, je trouvai tout dans l'ordre où je l'avais laissé : je m'avançai jusqu'à l'extrémité du promontoire ; et là je fus témoin d'un spectacle si nouveau, si étrange, que je fus long-temps à pouvoir comprendre ce que je voyais. Cependant, je reconnus que ce tumulte provenait de la grande quantité de crocodiles rassemblés en cet endroit, et dont le nombre excédait tout ce que j'eusse pu imaginer.

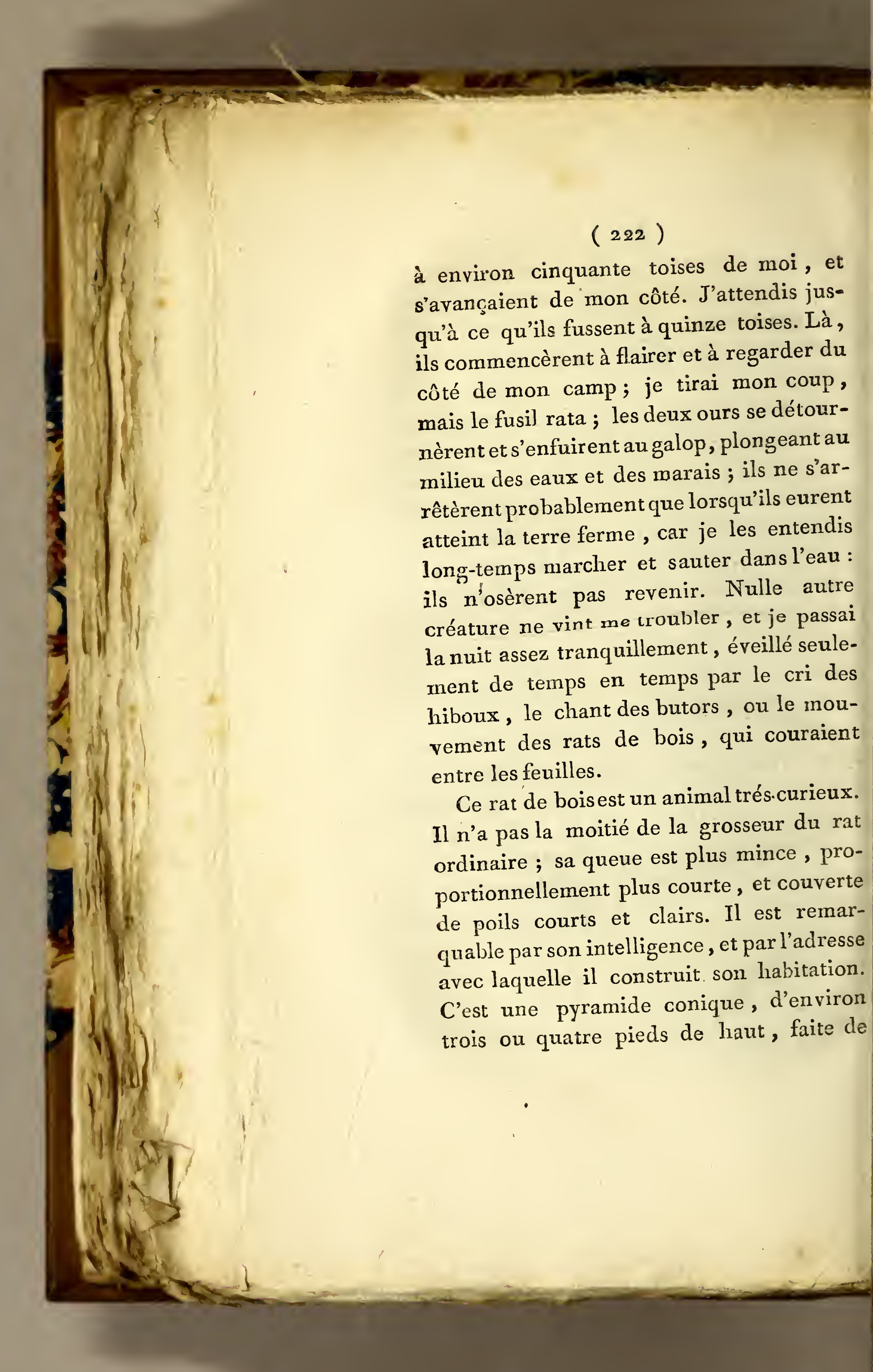
La rivière, dans toute sa surface, d'un bord à l'autre, et peut-être à un demi-mille, tant au-dessus qu'au-dessous de moi, semblait être un banc solide de poissons de différens genres, qui se pressaient dans ce goulet étroit pour passer de la rivière Saint-Jean dans le petit lac, et continuer à descendre la rivière. Les crocodiles, qui les attendaient, étaient en si grand nombre, ils étaient si près les uns des autres qu'il n'eût pas été impossible

de traverser la rivière en marchant sur leurs têtes. Qu'on se figure, s'il est possible, l'horrible carnage qui dut avoir lieu pendant le temps que cette épaisse colonne de poissons mit à forcer le passage. Des milliers, des millions, sans doute, furent engloutis par les affamés crocodiles. Je vis un de ceux-ci jeter hors de l'eau plusieurs grands poissons à-la-fois, les saisir en l'air et les briser entre ses dents; les queues de deux ou trois grandes truites s'agitaient le long de ses lèvres, et lui battaient les yeux tandis qu'il en avalait les têtes. Leurs mâchoires claquaient avec un bruit horrible : on les voyait plonger au milieu des bancs enfoncés de ces malheureux poissons, puis reparaître avec leur proie, et s'élancer à plusieurs pieds au-dessus des flots. Des torrens de sang et d'eau sortaient de leurs gueules, leurs narines semblaient vomir des tourbillons de fumée. Ce massacre dura, avec quelques intervalles, pendant presque toute la nuit, tant qu'il y eut des poissons qui cherchèrent à passer. Quelque affreux que fût ce spectacle, il contribua à me tranquilliser. Je conçus que la réunion des crocodiles était



due à ce retour périodique des poissons, et je me persuadai qu'ils étaient trop occupés dans leur propre élément pour que j'eusse lieu de craindre qu'ils me vinssent assiéger.

Il était presque nuit ; je retournai à mon camp, où j'avais laissé mon poisson sur le gril, et mis mon riz à bouillir. J'avais avec moi de l'huile, du poivre et du sel ; d'excellentes oranges étaient, en abondance, suspendues sur ma tête, et me tinrent lieu de vinaigre. Je soupai gaîment et de bon appétit. Après avoir fini mon repas, je rallumai mon feu pour conserver de la lumière, et je m'occupai à repasser les notes de la veille. Tout-à-coup j'entendis un bruit venant de terre. Je me levai promptement ; prêtant l'oreille, j'entendis distinctement quelque animal, marchant dans l'eau, près de l'isthme. Je saisis mon fusil, et, m'éloignant de mon camp, je marchai avec précaution du côté d'où venait le bruit. Lorsque j'eus fait environ cent pas, je m'arrêtai derrière un groupe d'Orangers ; je vis bientôt deux très-grands ours qui, ayant passé au travers de l'eau, étaient entrés dans le bois,

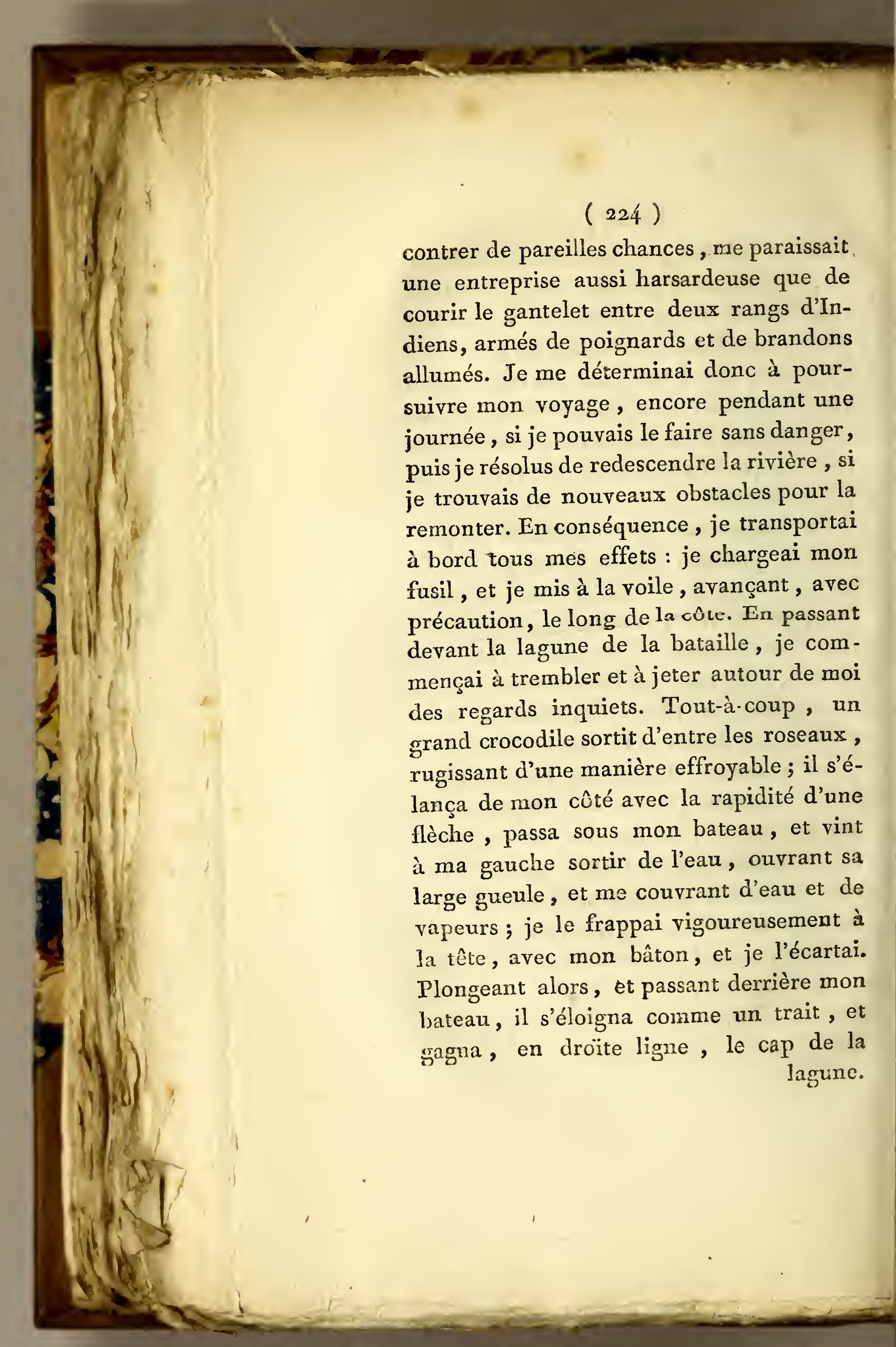


à environ cinquante toises de moi, et s'avançaient de mon côté. J'attendis jusqu'à ce qu'ils fussent à quinze toises. Là, ils commencèrent à flairer et à regarder du côté de mon camp; je tirai mon coup, mais le fusil rata; les deux ours se détournèrent et s'enfuirent au galop, plongeant au milieu des eaux et des marais; ils ne s'arrêtèrent probablement que lorsqu'ils eurent atteint la terre ferme, car je les entendis long-temps marcher et sauter dans l'eau: ils n'osèrent pas revenir. Nulle autre créature ne vint me troubler, et je passai la nuit assez tranquillement, éveillé seulement de temps en temps par le cri des hiboux, le chant des butors, ou le mouvement des rats de bois, qui couraient entre les feuilles.

Ce rat de bois est un animal trés-curieux. Il n'a pas la moitié de la grosseur du rat ordinaire; sa queue est plus mince, proportionnellement plus courte, et couverte de poils courts et clairs. Il est remarquable par son intelligence, et par l'adresse avec laquelle il construit son habitation. C'est une pyramide conique, d'environ trois ou quatre pieds de haut, faite de

branches sèches, qu'il ramasse avec beaucoup de soin et de patience, et qu'il entasse sans aucun ordre apparent. Cependant elles sont si bien entrelassées qu'il faudrait à un ours ou à un chat sauvage, pour renverser une de ces petites citadelles, un peu d'efforts et de temps qui permettraient au rat, qui l'habite, de se sauver avec sa petite famille.

Le rugissement des crocodiles se prolongea pendant la majeure partie de la nuit. Mais le matin, en m'éveillant, je trouvai, contre mon attente, tout parfaitement tranquille. On ne voyait plus que quelques crocodiles endormis sur la plage. Cependant, je ne pouvais me défendre de quelques craintes d'une seconde attaque. Le combat de la veille, quoique j'eusse, en quelque sorte, été vainqueur, ou que du moins j'eusse fait une heureuse retraite, m'avait fait une impression profonde. Je sentais mon courage ébranlé, et je trouvais qu'il était imprudent à un homme faible, et seul dans un petit bateau, de s'exposer à un pareil danger. Continuer à remonter la rivière, aux risques d'avoir chaque soir à ren-



contrer de pareilles chances, me paraissait une entreprise aussi harsardeuse que de courir le gantelet entre deux rangs d'Indiens, armés de poignards et de brandons allumés. Je me déterminai donc à poursuivre mon voyage, encore pendant une journée, si je pouvais le faire sans danger, puis je résolus de redescendre la rivière, si je trouvais de nouveaux obstacles pour la remonter. En conséquence, je transportai à bord tous mes effets : je chargeai mon fusil, et je mis à la voile, avançant, avec précaution, le long de la côte. En passant devant la lagune de la bataille, je commençai à trembler et à jeter autour de moi des regards inquiets. Tout-à-coup, un grand crocodile sortit d'entre les roseaux, rugissant d'une manière effroyable ; il s'élança de mon côté avec la rapidité d'une flèche, passa sous mon bateau, et vint à ma gauche sortir de l'eau, ouvrant sa large gueule, et me couvrant d'eau et de vapeurs ; je le frappai vigoureusement à la tête, avec mon bâton, et je l'écartai. Plongeant alors, et passant derrière mon bateau, il s'éloigna comme un trait, et gagna, en droïte ligne, le cap de la

lagune.

lagune. Je m'occupai, de mon mieux, à pagayer, en me tenant toujours près de la côte ; mais, je ne pouvais m'empêcher de regarder, de temps en temps, derrière moi ; bientôt, je vis revenir un crocodile : l'eau était claire et peu profonde. Le monstre s'avança avec les cris et les menaces ordinaires ; et comme il passait à côté de moi, en prolongeant mon bateau, j'aperçus une troupe de jeunes crocodiles, au nombre de cent et plus, qui marchaient à sa suite, et dont probablement cet animal était la mère ou la protectrice. Ils nageaient tous ensemble, formant une longue colonne sans s'écarter ni à droite, ni à gauche. Tous ces petits paraissaient du même âge ; ils avaient environ quinze pouces de long, étaient noirs, avec des bandes transversales ou des taches d'un jaune pâle, et ressemblaient assez, pour la couleur, à des serpens à sonnettes. J'eus bientôt perdu de vue ce nouvel ennemi.

Avançant toujours le long de la côte, j'aperçus, au détour d'une pointe du rivage, un grand nombre de monticules ou de petites pyramides semblables à des meules de foin, et rangées comme des tentes sur

le bord de la rivière ; elles étaient à huit ou dix toises de l'eau , sur un terrain marécageux, élevé d'environ quatre pieds perpendiculaires, au-dessus de l'eau. Je les reconnus pour des nids de crocodile, en ayant vu ci-devant la description. Je m'attendis alors à une attaque générale ; je voyais plusieurs grands crocodiles nager dans le voisinage. Cependant, ces nids étaient, pour moi, un objet trop curieux pour que je pusse le négliger. Je résolus, à quelque prix que ce fût , de descendre à terre , et de les examiner. En conséquence, je conduisis ma barque au rivage dans un endroit où ces animaux sortaient ordinairement de l'eau. C'était une espèce d'anse ou de petit port, d'où partait un sentier en pente qui conduisait au bord de la prairie, où étaient les pyramides. La plupart de ces nids étaient abandonnés, et, tout autour, on voyait sur la terre de grandes coquilles blanchâtres provenant des œufs brisés.

Ces nids, ou monticules, ont la forme d'un cône obtus, de quatre pieds de haut sur quatre ou cinq pieds de diamètre à la base. Ils sont construits d'herbes et de vase.

L'animal fait d'abord sur la terre une couche de cette espèce de mortier, et pose dessus un rang d'œufs ; il les recouvre d'une autre couche de mortier, de six à huit pouces d'épaisseur, met ensuite un autre rang d'œufs, et ainsi de suite jusque près du sommet. Je crois qu'il y a ordinairement, dans chaque nid, de cent à deux cents œufs. C'est problablement la chaleur du soleil qui les fait éclore; peut-être aussi les substances végétales qui sont mêlées avec la terre dans la construction de ces nids, échauffées par le soleil, subissent-elles une sorte de fermentation, qui augmente la chaleur de ces monticules. La terre, dans un espace de plusieurs acres, autour de ces nids, portait des marques évidentes de la fréquentation des crocodiles. L'herbe était par-tout couchée, et la terre battue. A peine restait-il debout une seule plante, tandis que, plus loin, les herbes étaient fort épaisses, et avaient cinq à six pieds de haut. Je suppose que la femelle veille avec soin sur son nid, jusqu'à ce que les œufs soient tous éclos, ou, peut-être, pendant qu'elle garde les siens, prend-elle sous sa pro-

tection tous les petits qui éclosent en même temps, soit de son nid, soit de ceux des autres ; du moins est-il certain que les petits ne sont pas abandonnés à eux-mêmes : car j'ai vu souvent des crocodiles femelles, conduisant le long des côtes leurs familles de petits, précisément comme une poule conduit ses poussins. Elles ne sont ni moins attentives, ni moins ardentes que celle-ci, soit à défendre ceux qui leur sont confiés, soit à pourvoir à leur subsistance ; et lorsqu'elles sont couchées au soleil, sur les bords de l'eau, on entend les petits crier et appeler comme font de petits poulets. Je crois qu'il en parvient peu de chaque couvée à l'âge adulte; les grands crocodiles mangeant les petits tant qu'ils sont hors d'état de se défendre.

Le crocodile, ou *alligator*, lorsqu'il a atteint toute sa taille, est un grand et terrible animal. Sa force est prodigieuse, sa légèreté, sa vîtesse dans l'eau, sont extrêmes. J'en ai vu de vingt pieds de long, et l'on prétend qu'il y en a de vingt-deux à vingt-trois. Ils ont le corps aussi gros qu'un cheval. Leur forme est exactement celle d'un lézard, à l'exception de

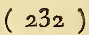
la queue qui est plate ou cunéiforme, étant comprimée de chaque côté, et diminuant par degrés depuis l'abdomen jusqu'à l'extrémité. Elle est, ainsi que tout le corps, couverte de plaques ou écailles épaisses qui, tant qu'elles sont sur l'animal, sont impénétrables à toute espèce d'armes, même à une balle de carabine. On prétend, cependant, qu'autour de la tête, et derrière les jambes de devant, ils peuvent être blessés. La tête d'un grand crocodile a environ trois pieds, et la gueule s'ouvre presque dans toute cette étendue. Les yeux sont proportionnellement petits. Ils semblent fort enfoncés à cause de la saillie des sourcils. Les narines sont larges, enflées et prominentes, de manière que la tête, lorsque l'animal est dans l'eau, ressemble, de loin, à un grand tronc de bois flottant. Ces amphibies n'ont de mobile que la mâchoire supérieure qu'ils élèvent presque perpendiculairement, au point qu'elle forme un angle droit avec la mâchoire inférieure. Sur le devant de la mâchoire supérieure de chaque côté, et précisément sous les narines, sont deux grandes, fortes et épaisses dents, peu

pointues, et faites en forme de cône. Elles sont aussi blanches que l'ivoire le plus poli ; aucune peau, aucune lèvre ne les recouvre, et elles sont toujours visibles, ce qui donne à l'animal un aspect effrayant. Dans la mâchoire inférieure, vis-à-vis de ces dents, sont des cavités pratiquées pour les recevoir. Lorsqu'ils frappent leurs mâchoires l'une contre l'autre, elles font un bruit surprenant, assez semblable à celui d'une lourde planche, dont on frapperait la terre avec violence. Ce bruit s'entend à une grande distance.

Mais ce qui étonne le plus celui qui ne connaît pas ces animaux, c'est leur effroyable rugissement. Le son en est terrible, sur-tout au printemps, qui est le temps de leur frai. Il ressemble au bruit du tonnerre entendu dans le lointain. Il ébranle l'air et l'eau, et fait trembler la terre. Lorsqu'ils rugissent ainsi par centaines, par milliers à-la-fois, on serait tenté de croire que quelque secousse violente agite le globe, et l'ébranle jusques dans ses fondemens.

Quelque vieux crocodile est ordinai-

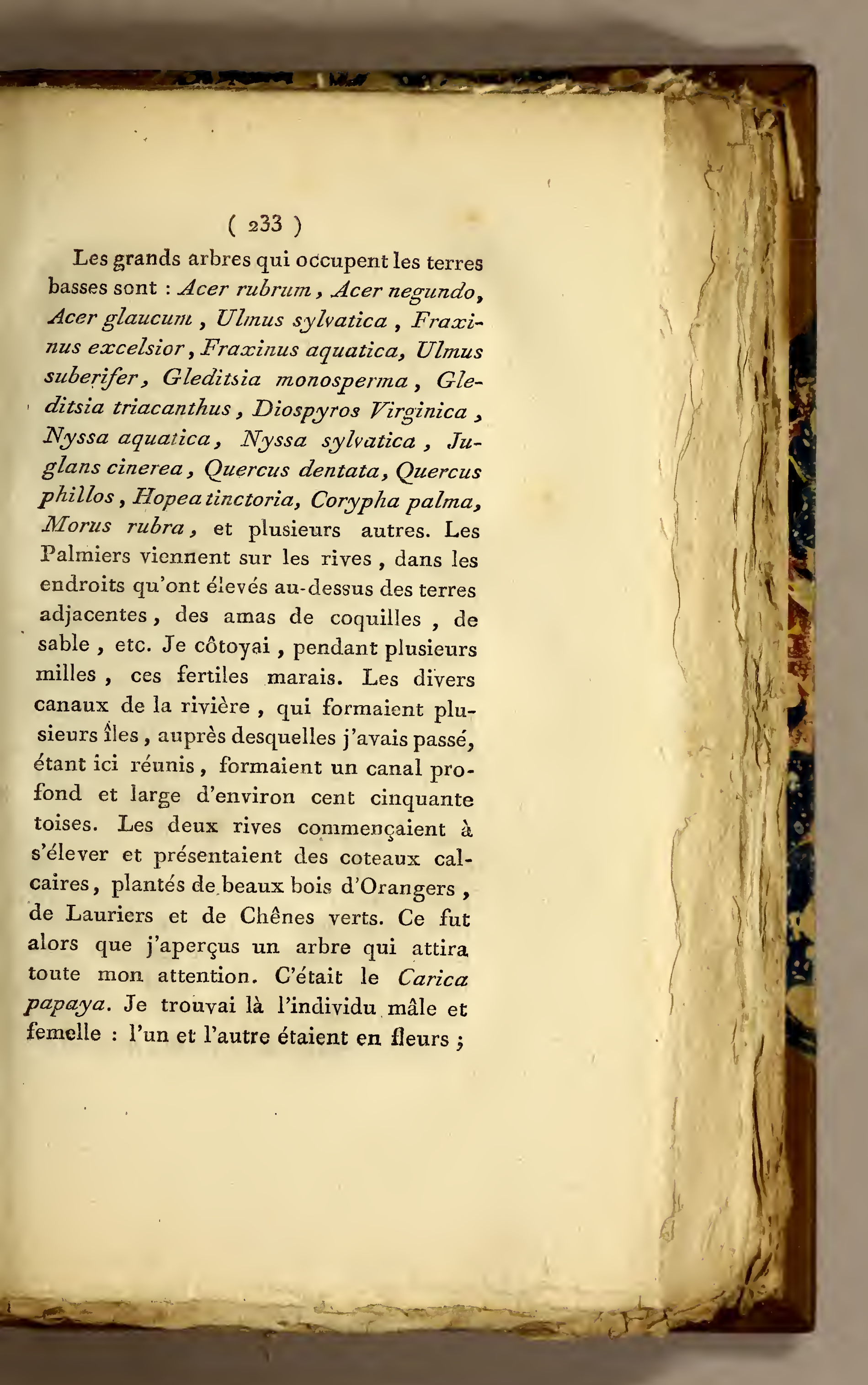
rement le tyran d'un petit lac ou d'une lagune. Cinquante autres, moins forts que lui, n'osent rugir que dans les petites anses voisines. Lorsqu'il sort de dessous les roseaux, il se montre tout entier à la surface de l'eau, et s'avance en ligne droite vers le milieu. Sa vîtesse d'abord est extrême, mais elle diminue par degrés lorsqu'il arrive au centre du lac; là, il s'arrête : il se gonfle alors, en aspirant, par sa bouche, de l'air et de l'eau, ce qui produit dans sa poitrine un bruyant sifflement, qui dure près d'une minute; mais cette eau, violemment repoussée, sort bientôt avec fracas de sa bouche et de ses narines, formant une vapeur aussi épaisse que de la fumée. L'animal, en même temps, élève sa queue et l'agite au-dessus de l'eau. D'autres fois, lorsqu'il est gonflé jusqu'au point d'être prêt à crever, il élève en même temps sa tête et sa queue, et se met à tourner avec vîtesse à fleur d'eau. Il joue son rôle à-peu-près comme un chef de sauvages qui donne une répétition de ses combats : se retirant ensuite, il cède la place à ceux qui osent se montrer, et qui tâchent de se surpasser l'un



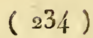
l'autre, pour attirer les regards de la f-melle qu'ils convoitent.

Après avoir satisfait ma curiosité sur ces nids de crocodiles, je continuai à remonter la rivière, sans recevoir de ces animaux beaucoup d'importunités. Je remarquai dans ma route des îles ou plaines flottantes, de verdoyantes *Pistia* qu'ornaient plusieurs plantes amphibies, comme le *Senecio jacobea*, *Persicaria amphibia*, *Coreopsis bidens*, *Hydrocotyle fluitans*, et plusieurs autres moins remarquables.

Les terres marécageuses, sur les bords de la rivière, sont, en général, élevées de trois ou quatre pieds au-dessus de l'eau, et sont fort unies. Les arbres y sont grands, mais clair-semés, et plus rares que dans les marais qui sont au-dessous du lac Georges. La terre noire et fertile, est couverte d'un gramen tendre, succulent, et assez haut. Lorsqu'on le mâche, il est doux et agréable au goût, à-peu-près comme les jeunes Cannes à sucre. Ce gramen est couché et articulé. De chaque nœud ou articulation partent des radicules qui entrent en terre, et multiplient ainsi la plante qui rampe à sa surface.



Les grands arbres qui occupent les terres basses sont : *Acer rubrum*, *Acer negundo*, *Acer glaucum*, *Ulmus sylvatica*, *Fraxinus excelsior*, *Fraxinus aquatica*, *Ulmus suberifer*, *Gleditsia monosperma*, *Gleditsia triacanthus*, *Diospyros Virginica*, *Nyssa aquatica*, *Nyssa sylvatica*, *Juglans cinerea*, *Quercus dentata*, *Quercus phillos*, *Hopea tinctoria*, *Corypha palma*, *Morus rubra*, et plusieurs autres. Les Palmiers viennent sur les rives, dans les endroits qu'ont élevés au-dessus des terres adjacentes, des amas de coquilles, de sable, etc. Je côtoyai, pendant plusieurs milles, ces fertiles marais. Les divers canaux de la rivière, qui formaient plusieurs îles, auprès desquelles j'avais passé, étant ici réunis, formaient un canal profond et large d'environ cent cinquante toises. Les deux rives commençaient à s'élever et présentaient des coteaux calcaires, plantés de beaux bois d'Orangers, de Lauriers et de Chênes verts. Ce fut alors que j'aperçus un arbre qui attira toute mon attention. C'était le *Carica papaya*. Je trouvai là l'individu mâle et femelle : l'un et l'autre étaient en fleurs ;



la femelle portait en même temps des fleurs et des fruits ; ceux-ci étaient murs, gros comme une poire, et de la même forme : ils étaient charmans à voir.

Cet arbre est certainement le plus beau végétal que je connaisse. L'imposant *Magnolia*, le majestueux Palmier le surpassent en magnificence et en grandeur, mais ils ne l'égalent ni en grace, ni en élégance ; il s'élève à la hauteur de quinze à vingt pieds ; sa tige, droite comme un cierge, est unie, d'un gris argenté et brillant, sur lequel on distingue les vestiges des feuilles qui s'en sont détachées. Ces traces sont disposées en imbrication régulière, et donnent à la tige l'air d'une colonne élégamment sculptée dans toute sa hauteur. La tête, parfaitement ronde, est formée par de grandes feuilles, profondément lobées, portées sur de longs pédoncules. Les feuilles inférieures sont les plus longues, et soutenues aussi sur les plus longs supports ; elles se relèvent avec grace comme les branches d'un candélabre. Des fruits, à tous les degrés de maturité, sont placés à l'entour du tronc, depuis les feuilles inférieures, où sont les

plus mûrs, jusqu'au haut de la tige. Le cœur, ou la partie la plus intérieure du tronc, est presque vide, ou du moins n'est composé que d'une moelle ou substance poreuse. Cet arbre se ramifie rarement. Cela ne lui arrive, je crois, jamais, à moins que, dans sa jeunesse, il n'ait perdu sa cime par quelque accident. J'en ai vu un qui avait deux têtes ou sommets ; le tronc qui les portait se partageait en deux tiges, tout auprès de terre. Il est toujours vert, et chargé en tout temps de fleurs et de fruits, qui, comme les figues, naissent solitaires immédiatement du tronc ou de la tige.

Après m'être reposé et rafraîchi sous ces délicieux ombrages, je m'en éloignai à regret. Je me rembarquai après que la grande chaleur du jour fut passée, et je prolongeai, pendant quelque temps, des côtes élevées de terres calcaires, couvertes de Chênes verts, de Palmiers, d'*Olea Americana*, et d'Orangers. Je trouvai souvent, auprès des rives et dans les lagunes, des îlets flottans de *Pistia stratiotes*.

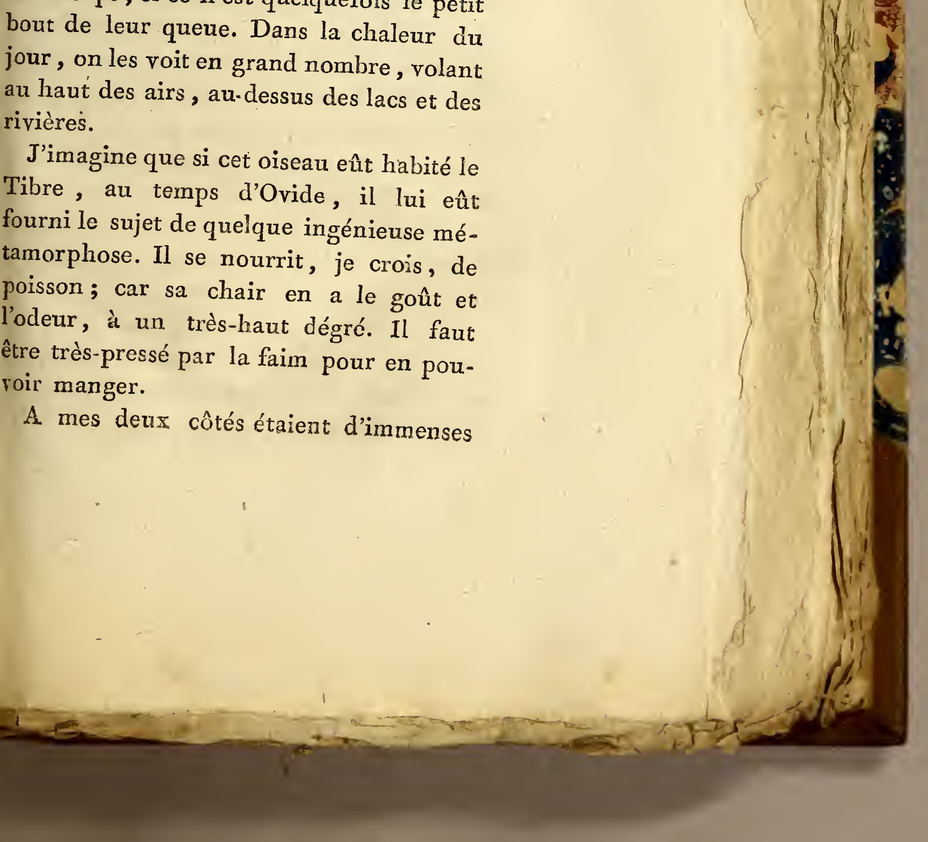
On trouve dans cette rivière et dans

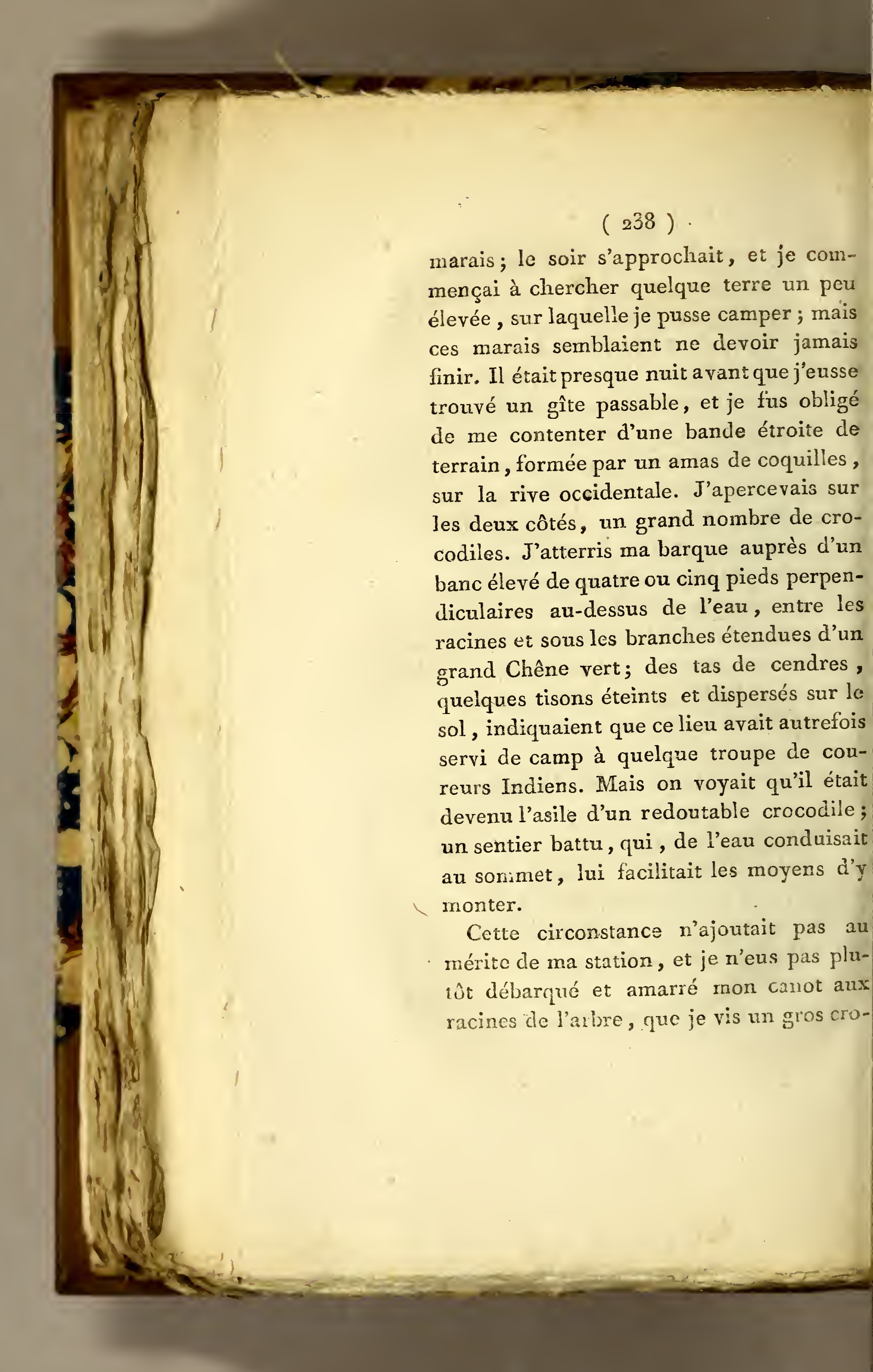
toutes les eaux de la Floride, un joli oiseau d'une espèce très-curieuse. Le peuple l'appelle oiseau-serpent. Je crois en avoir vu de peints sur des écrans de la Chine, et sur des toiles peintes de l'Inde. Il semble être de l'espèce du Cormorant, *Colymbus caudâ elongatâ*. Mais il est beaucoup plus beau, et plus agréablement conformé que toutes les espèces de ce genre que je connais. Sa tête est petite, son col fort mince, et d'une longueur presque disproportionnée. Le bec est long, étroit, mince et va en diminuant de la base à la pointe, qui est fort aigue. Toute la partie supérieure, l'abdomen et les cuisses sont aussi noirs que le plumage d'un corbeau, et recouverts de plumes, si fermes, si élastiques qu'elles ressemblent presque à des écailles de poisson. La poitrine et la partie inférieure du ventre, sont couvertes de plumes blanches comme du lait : la queue est très-longue, d'un noir foncé, moucheté de blanc, et lorsqu'elle est déployée elle ressemble à un éventail ouvert. Ces oiseaux forment de petites sociétés, et se rassemblent sur les branches desséchées qui s'avancent au-

dessus de l'eau; là, ils étendent leurs aîles et leurs queues, qu'ils agitent probablement pour se rafraîchir, se regardant, en même temps, dans l'eau qui, au-dessous d'eux, réfléchit leur image. Si, dans ces momens, on approche d'eux, ils se laissent, comme morts, tomber dans l'eau et disparaissent pendant une ou deux minutes; tout-à-coup, à une grande distance, on voit, hors de l'eau, sortir leur petite tête, et leur long col, qu'il est d'autant plus aisé de prendre pour un serpent, qu'ils ne montrent en nageant aucune autre partie de leur corps, si ce n'est quelquefois le petit bout de leur queue. Dans la chaleur du jour, on les voit en grand nombre, volant au haut des airs, au-dessus des lacs et des rivières.

J'imagine que si cet oiseau eût habité le Tibre, au temps d'Ovide, il lui eût fourni le sujet de quelque ingénieuse métamorphose. Il se nourrit, je crois, de poisson; car sa chair en a le goût et l'odeur, à un très-haut dégré. Il faut être très-pressé par la faim pour en pouvoir manger.

A mes deux côtés étaient d'immenses

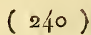




marais ; le soir s'approchait, et je commençai à chercher quelque terre un peu élevée, sur laquelle je pusse camper ; mais ces marais semblaient ne devoir jamais finir. Il était presque nuit avant que j'eusse trouvé un gîte passable, et je fus obligé de me contenter d'une bande étroite de terrain, formée par un amas de coquilles, sur la rive occidentale. J'apercevais sur les deux côtés, un grand nombre de crocodiles. J'atterris ma barque auprès d'un banc élevé de quatre ou cinq pieds perpendiculaires au-dessus de l'eau, entre les racines et sous les branches étendues d'un grand Chêne vert ; des tas de cendres, quelques tisons éteints et dispersés sur le sol, indiquaient que ce lieu avait autrefois servi de camp à quelque troupe de coureurs Indiens. Mais on voyait qu'il était devenu l'asile d'un redoutable crocodile ; un sentier battu, qui, de l'eau conduisait au sommet, lui facilitait les moyens d'y monter.

Cette circonstance n'ajoutait pas au mérite de ma station, et je n'eus pas plutôt débarqué et amarré mon canot aux racines de l'arbre, que je vis un gros cro-

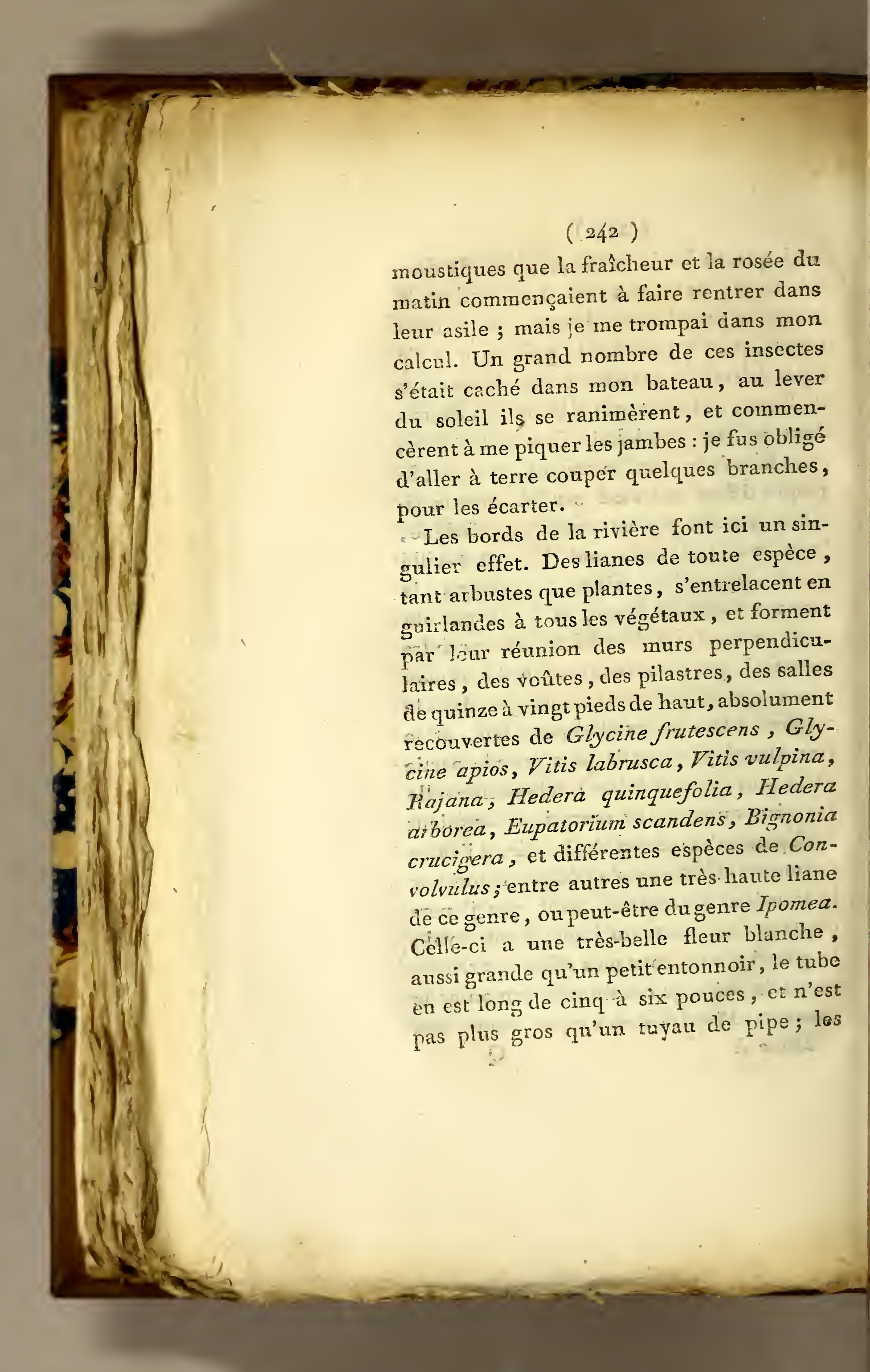
codile s'élevant tout auprès de moi, du fond à la surface. Quand il vit que je l'apercevais, il plongea au-dessous de mon bateau. Ceci me présageait une nuit inquiète, et m'avertissait de me tenir sur mes gardes; J'enlevai de mon bateau tous les meubles que je portai à terre; j'établis mon camp à l'ombre du Chêne, et tout auprès du canot : c'était le seul endroit qui ne fût point embarrassé d'herbes et de broussailles, et où par conséquent j'eusse assez de place pour me retourner, et veiller autour de moi. Je m'occupai alors à ramasser du bois, que j'eus de la peine à me procurer; il n'y avait là que quelques Orangers : quant aux vivres, j'avais conservé de la veille quelques truites grillées, en assez bon état, quoique la chaleur du jour leur eût fait un peu de tort. Du jus d'Orange, dont je les arrosai abondamment, suppléa au défaut de fraîcheur, et elles furent plus que suffisantes pour mon souper. Je n'étais pas disposé à bien manger; la vigilance continuelle à laquelle j'avais été contraint, la nuit précédente, la chaleur, le travail de la journée, et l'importunité des moustiques m'avoient ôté



tout autre desir que celui de terminer mes fatigues le plutôt que je pourrais. J'eus le bonheur de trouver assez de bois pour conserver, pendant toute la nuit, du feu et de la fumée, je le disposai près de moi ; puis, ayant étendu par terre mes peaux et ma couverture, et allumé mon feu, je soupai avant qu'il fût tout-à-fait nuit : la soirée, cependant, était fort belle. Il s'était élevée une brise fraîche ; le ciel était sans nuages, et les étoiles brillaient d'un éclat extraordinaire ; je m'étendis près du feu, ayant en face de moi la rivière, mon petit port, et l'arrière de mon bateau. Excédé de fatigue, je m'endormis ; j'avais joui peu de temps de l'oubli de mes embarras, lorsque je fus troublé par les cris des hiboux dispersés dans les marais dont j'étais environné. Ce qui m'importunait le plus, était de ne pouvoir m'éveiller tout-à-fait, et cependant, d'entendre sans cesse ces cris prolongés qui se multipliaient de toutes parts ; les échos les répétaient, et ces tristes accens retentissaient jusques dans les forêts les plus éloignées. Il me fut impossible pendant toute la nuit de recouvrer le repos ; peut-être, fut-il heureux pour

moi

moi que ce bruit m'eût empêché de dormir : car, au moment où il m'éveilla, le crocodile, en tâchant d'entrer dans mon canot, pour y prendre le poisson que j'y avais laissé, le poussait contre les racines de l'arbre, et était prêt à le briser ; cependant je l'en empêchai. Une autre fois, dans la même nuit, je courus, je crois, le risque d'être entraîné par lui dans la rivière. Accablé par le sommeil et la fatigue, je m'étais endormi ; mais bientôt éveillé par les cris d'un hibou, j'aperçus le monstre hors de l'eau, et à six pas de moi : je me levai à la hâte pour prendre mon fusil que je mettais toujours sous mon chevet ; mais il s'enfuit et plongea dans la rivière. Alors je réveillai mon feu, et le tins alumé pendant la plus grande partie de la nuit, afin d'éviter quelque nouvelle surprise ; au reste, les moustiques auraient suffi pour m'empêcher de dormir, si j'eusse été moins affaissé, mais j'étais anéanti par le travail et l'insomnie. Sitôt que j'aperçus la petite pointe du jour, je me levai : je portai à bord tous mes effets, et remettant à la voile, je continuai à remonter le courant. J'espérais échapper ainsi aux

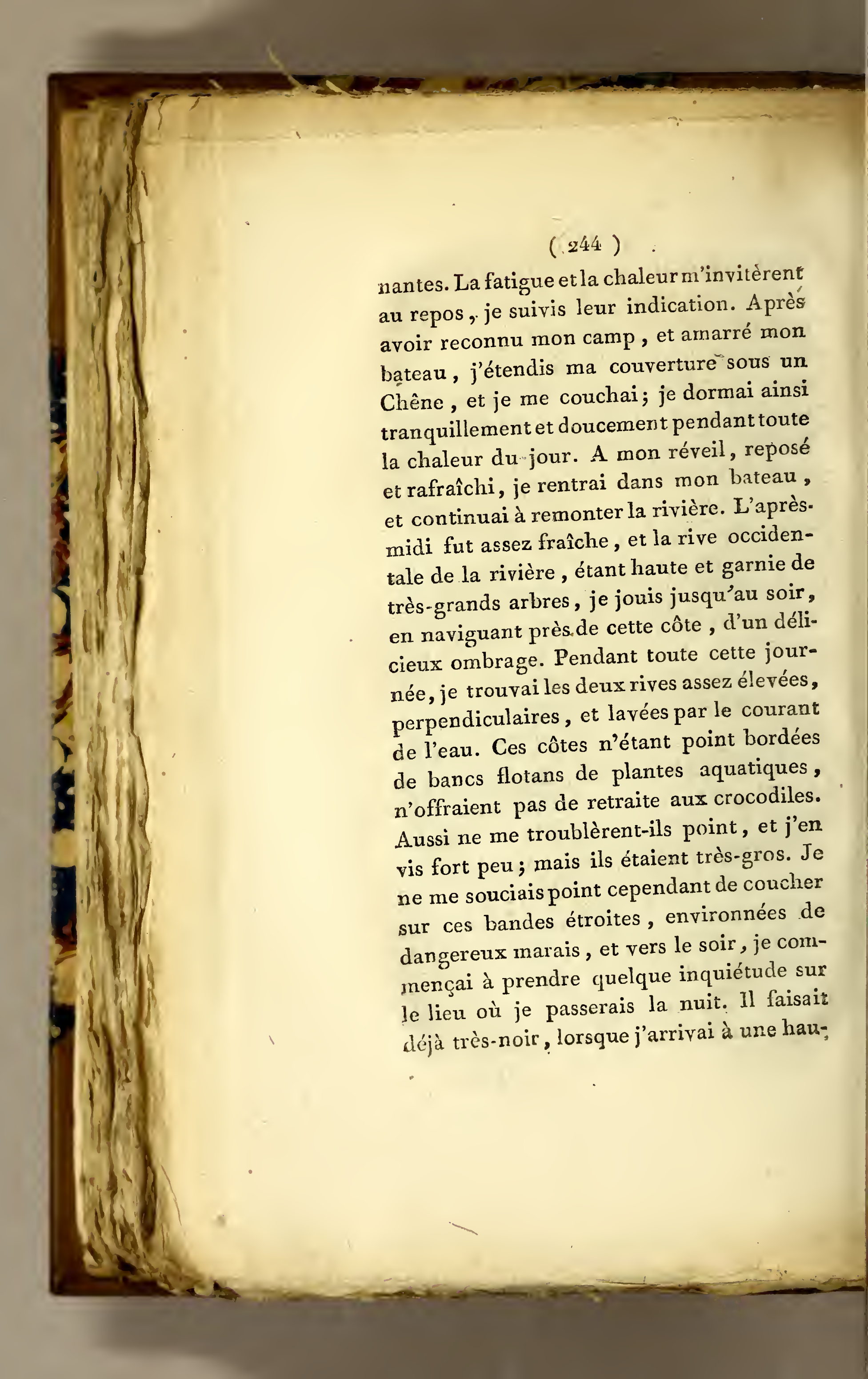


moustiques que la fraîcheur et la rosée du matin commençaient à faire rentrer dans leur asile ; mais je me trompai dans mon calcul. Un grand nombre de ces insectes s'était caché dans mon bateau, au lever du soleil ils se ranimèrent, et commencèrent à me piquer les jambes : je fus obligé d'aller à terre couper quelques branches, pour les écarter.

Les bords de la rivière font ici un singulier effet. Des lianes de toute espèce, tant arbustes que plantes, s'entrelacent en guirlandes à tous les végétaux, et forment par leur réunion des murs perpendiculaires, des voûtes, des pilastres, des salles de quinze à vingt pieds de haut, absolument recouvertes de *Glycine frutescens*, *Glycine apios*, *Vitis labrusca*, *Vitis vulpina*, *Rajana*, *Hedera quinquefolia*, *Hedera arborea*, *Eupatorium scandens*, *Bignonia crucigera*, et différentes espèces de *Convolvulus*; entre autres une très-haute liane de ce genre, ou peut-être du genre *Ipomea*. Celle-ci a une très-belle fleur blanche, aussi grande qu'un petit entonnoir, le tube en est long de cinq à six pouces, et n'est pas plus gros qu'un tuyau de pipe ; les

feuilles sont aussi très-grandes, oblongues, cordiformes, quelquefois dentées, ou anguleuses près du péduncule; elles sont minces et d'un vert foncé. Il est assez curieux de voir le *Cucurbita peregrina*, montant au haut des plus grands arbres. Son fruit jaune, qui a à-peu-près la forme et la grosseur d'une Orange, se suspend à l'extrémité des longues branches qui s'avancent au-dessus des eaux.

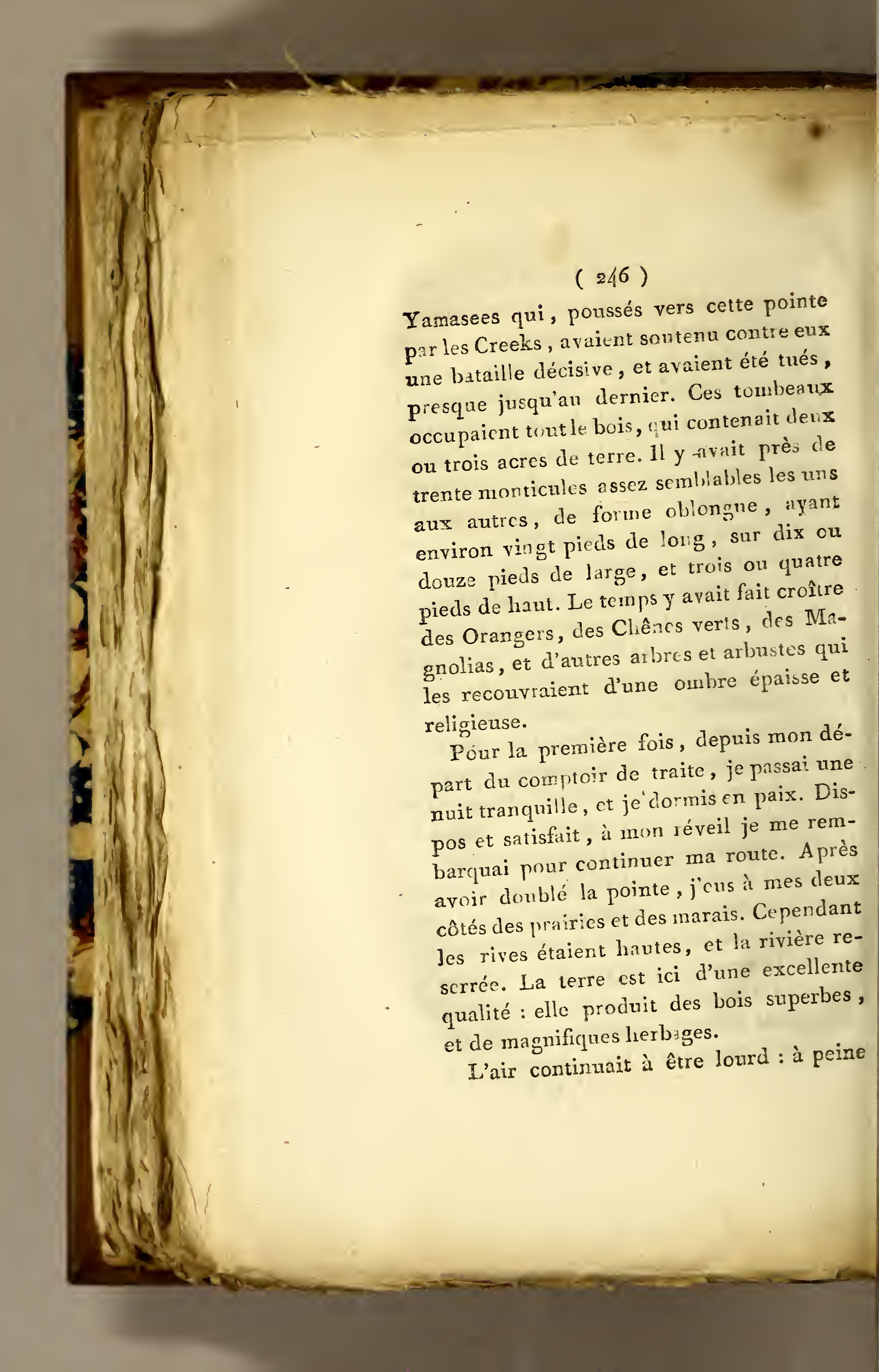
Vers midi, la chaleur étant devenue insupportable, je me mis à terre près d'une rive élevée de cinq à six pieds. Ce banc de coquillages et de sable, qui règne dans une médiocre hauteur, au long de la rivière, était ici assez étroit; la surface en est légère, noire, très-fertile. Elle produit de beaux Chênes verts, des Palmiers et des Magnolias qui y croissent assez clair-semés. Comme entre ces arbres, aucunes broussailles n'interceptaient la circulation au vent qui venait de la rivière, ce bois m'offrait un abri très-agréable contre les rayons du soleil. Derrière cette bande étroite de terre haute, étaient des marais humides et profonds, où croissaient quelques Cyprès d'une hauteur et d'une grosseur éton-



nantes. La fatigue et la chaleur m'invitèrent au repos, je suivis leur indication. Après avoir reconnu mon camp, et amarré mon bateau, j'étendis ma couverture sous un Chêne, et je me couchai; je dormai ainsi tranquillement et doucement pendant toute la chaleur du jour. A mon réveil, reposé et rafraîchi, je rentrai dans mon bateau, et continuai à remonter la rivière. L'après-midi fut assez fraîche, et la rive occidentale de la rivière, étant haute et garnie de très-grands arbres, je jouis jusqu'au soir, en naviguant près de cette côte, d'un délicieux ombrage. Pendant toute cette journée, je trouvai les deux rives assez élevées, perpendiculaires, et lavées par le courant de l'eau. Ces côtes n'étant point bordées de bancs flotans de plantes aquatiques, n'offraient pas de retraite aux crocodiles. Aussi ne me troublèrent-ils point, et j'en vis fort peu; mais ils étaient très-gros. Je ne me souciais point cependant de coucher sur ces bandes étroites, environnées de dangereux marais, et vers le soir, je commençai à prendre quelque inquiétude sur le lieu où je passerais la nuit. Il faisait déjà très-noir, lorsque j'arrivai à une hau-

teur que j'avais en vue depuis long-temps, et qui formait la pointe d'une vaste étendue de prairies. Je débarquai comme je pus, près d'une magnifique forêt d'Orangers, de Chênes, et de Palmiers; je ramassai sans peine, assez de bois sec pour mon usage. Entre le bois et le bord de la rivière, était une jolie pelouse ombragée de quelques grands Chênes, qui m'offrit, pour camper, un lieu frais et commode.

Cette élévation était perpendiculaire au-dessus de l'eau, et s'avançait à plus de cinquante toises dans la rivière. La terre en était noire, légère, et fertile; c'est un composé de sable, de coquilles, etc. Sur le revers étaient des forêts de Pins clair-semés, et des savannes. Ici je trouvai une particularité que quelques personnes trouveront intéressante, en ce qu'elle concerne les monumens des anciens peuples du pays. Il faisait, comme je l'ai dit, presque nuit quand je débarquai; errant entre les arbres pour ramasser du bois, je trouvai la surface de la terre très-inégale, et parsemée de petites hauteurs. Le matin, je reconnus que j'avais campé sur un ancien lieu de sépulture, contenant les tombeaux des

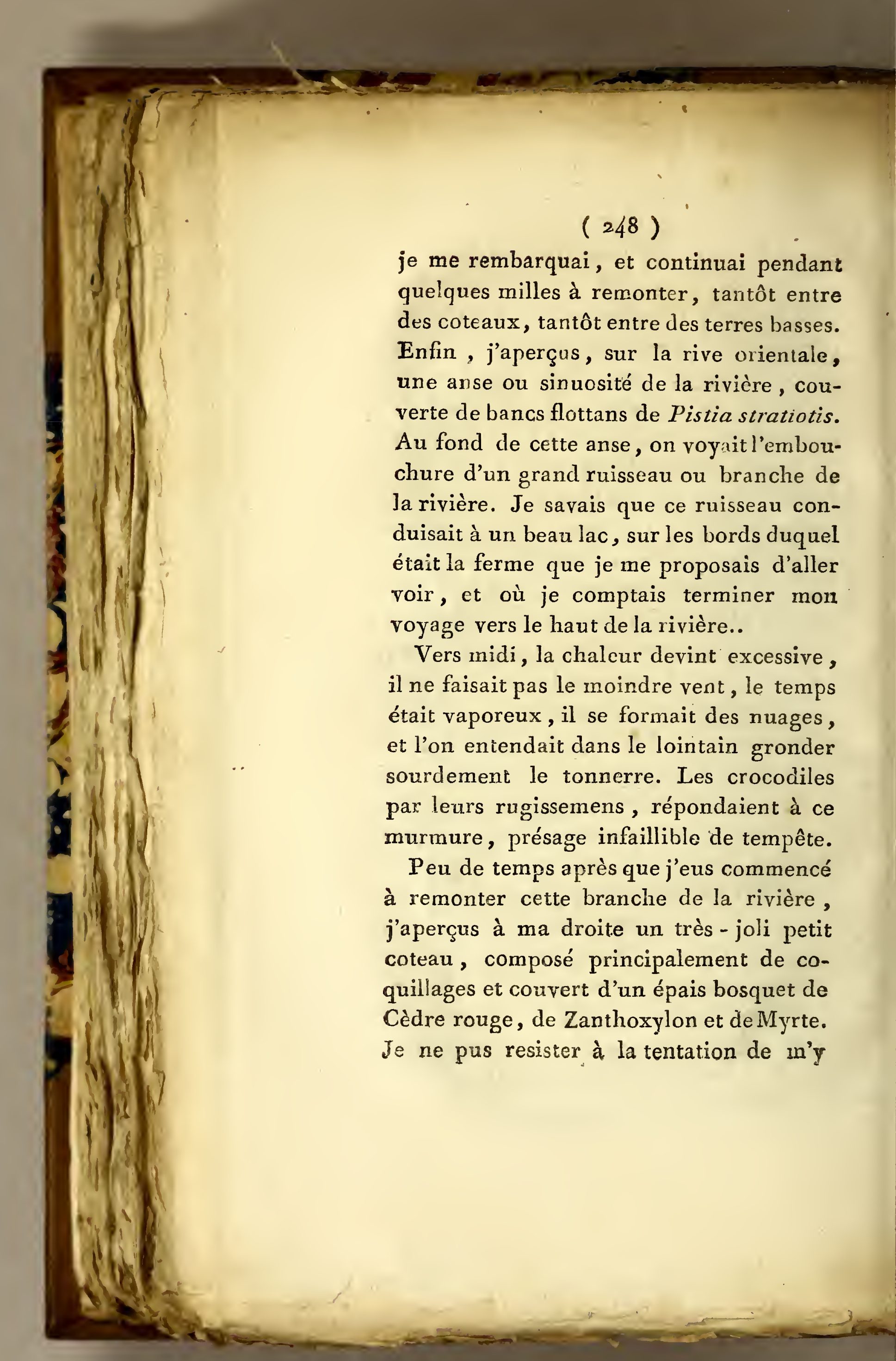


Yamasees qui, poussés vers cette pointe par les Creeks, avaient soutenu contre eux une bataille décisive, et avaient été tués, presque jusqu'au dernier. Ces tombeaux occupaient tout le bois, qui contenait deux ou trois acres de terre. Il y avait près de trente monticules assez semblables les uns aux autres, de forme oblongue, ayant environ vingt pieds de long, sur dix ou douze pieds de large, et trois ou quatre pieds de haut. Le temps y avait fait croître des Orangers, des Chênes verts, des Magnolias, et d'autres arbres et arbustes qui les recouvraient d'une ombre épaisse et religieuse.

Pour la première fois, depuis mon départ du comptoir de traite, je passai une nuit tranquille, et je dormis en paix. Dispos et satisfait, à mon réveil je me rembarquai pour continuer ma route. Après avoir doublé la pointe, j'eus à mes deux côtés des prairies et des marais. Cependant les rives étaient hautes, et la rivière resserrée. La terre est ici d'une excellente qualité : elle produit des bois superbes, et de magnifiques herbages.

L'air continuait à être lourd : à peine

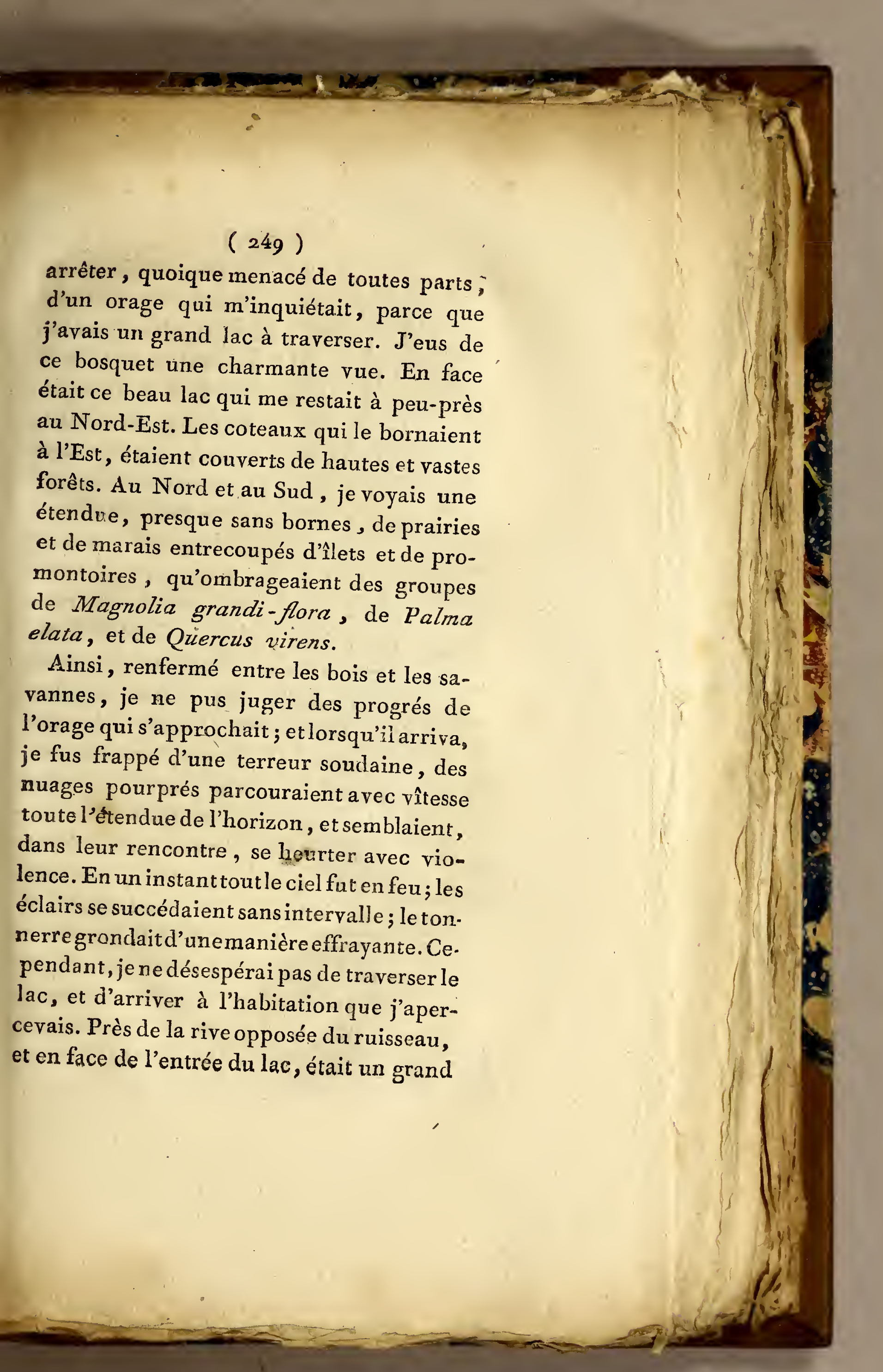
faisait-il assez de vent pour agiter les feuilles des arbres. La rive orientale s'abaissant, offrit à ma vue de vastes plaines composées de marais et de prairies, et me découvrit un horizon presque sans bornes. Le rivage opposé présentait un magnifique contraste. La côte était élevée et couverte de hautes forêts de Magnolias, de Palmiers, d'Orangers, de Chênes verts et d'arbustes de différens genres. Cette élévation se prolonge pendant deux ou trois cents toises, en projetant sur la rivière une courbe plantée des plus beaux Palmiers; ils sont au nombre de deux ou trois cents, et ombragent absolument la terre. Au-dessus et au dessous de ce coteau, le terrain s'abaissant par degrés, se confond avec le niveau des marais, et derrière se voit une grande étendue de prairies. Au milieu de ces immenses savannes, sont quelques flaques, ou mares d'eau qu'entourent des bouquets de Pins. Des promontoires ou monticules couverts de Chênes et de Lauriers s'avancent quelquefois dans ces prairies, ou s'apperçoivent de loin dispersés dans l'espace. Après m'être promené long-temps sous ces solitaires ombrages,



je me rembarquai, et continuai pendant quelques milles à remonter, tantôt entre des coteaux, tantôt entre des terres basses. Enfin, j'aperçus, sur la rive orientale, une anse ou sinuosité de la rivière, couverte de bancs flottans de *Pistia stratiotis.* Au fond de cette anse, on voyait l'embouchure d'un grand ruisseau ou branche de la rivière. Je savais que ce ruisseau conduisait à un beau lac, sur les bords duquel était la ferme que je me proposais d'aller voir, et où je comptais terminer mon voyage vers le haut de la rivière..

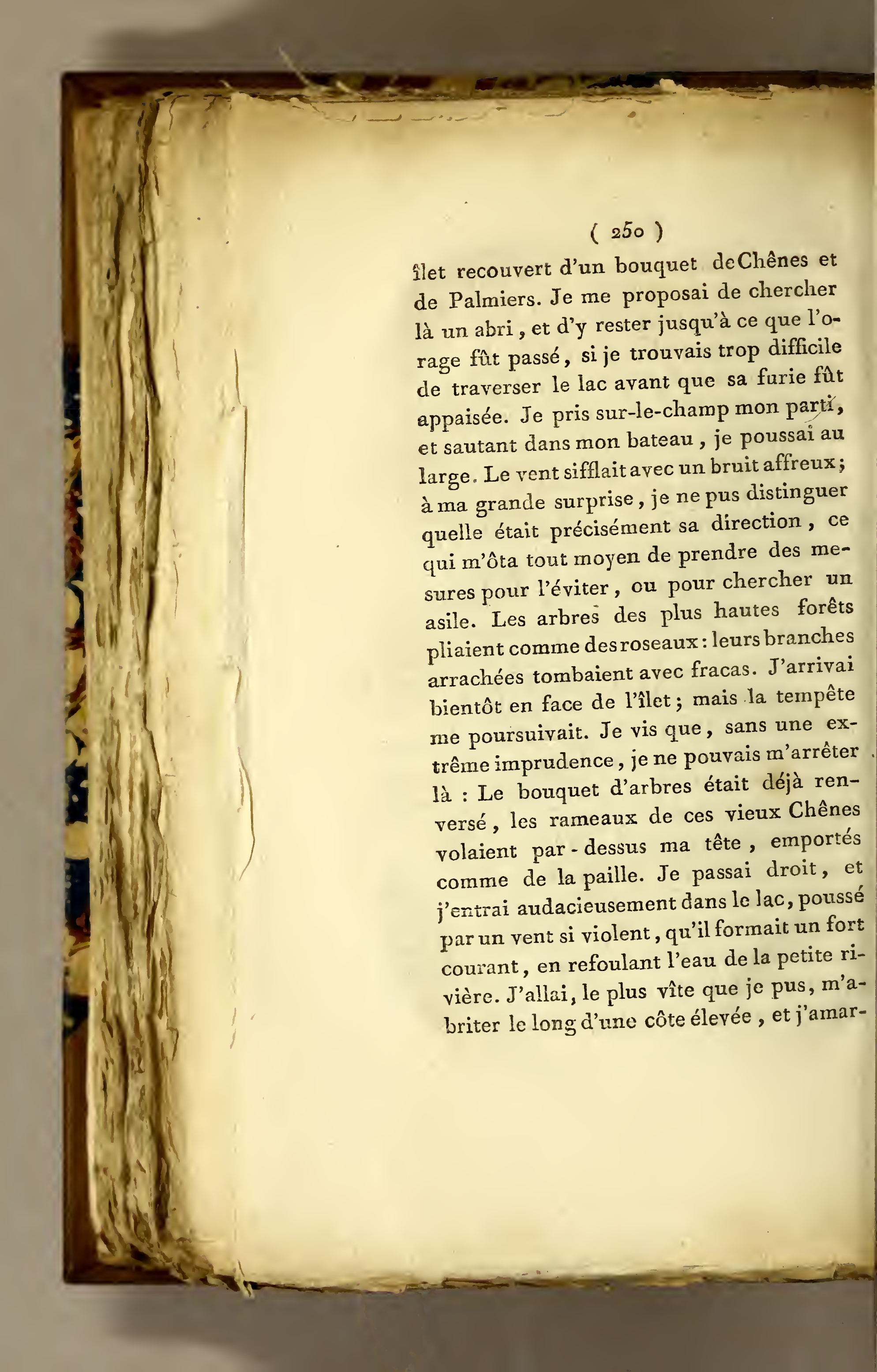
Vers midi, la chaleur devint excessive, il ne faisait pas le moindre vent, le temps était vaporeux, il se formait des nuages, et l'on entendait dans le lointain gronder sourdement le tonnerre. Les crocodiles par leurs rugissemens, répondaient à ce murmure, présage infaillible de tempête.

Peu de temps après que j'eus commencé à remonter cette branche de la rivière, j'aperçus à ma droite un très-joli petit coteau, composé principalement de coquillages et couvert d'un épais bosquet de Cèdre rouge, de Zanthoxylon et de Myrte. Je ne pus resister à la tentation de m'y



arrêter, quoique menacé de toutes parts, d'un orage qui m'inquiétait, parce que j'avais un grand lac à traverser. J'eus de ce bosquet une charmante vue. En face était ce beau lac qui me restait à peu-près au Nord-Est. Les coteaux qui le bornaient à l'Est, étaient couverts de hautes et vastes forêts. Au Nord et au Sud, je voyais une étendue, presque sans bornes, de prairies et de marais entrecoupés d'îlets et de promontoires, qu'ombrageaient des groupes de *Magnolia grandi-flora*, de *Palma elata*, et de *Quercus virens*.

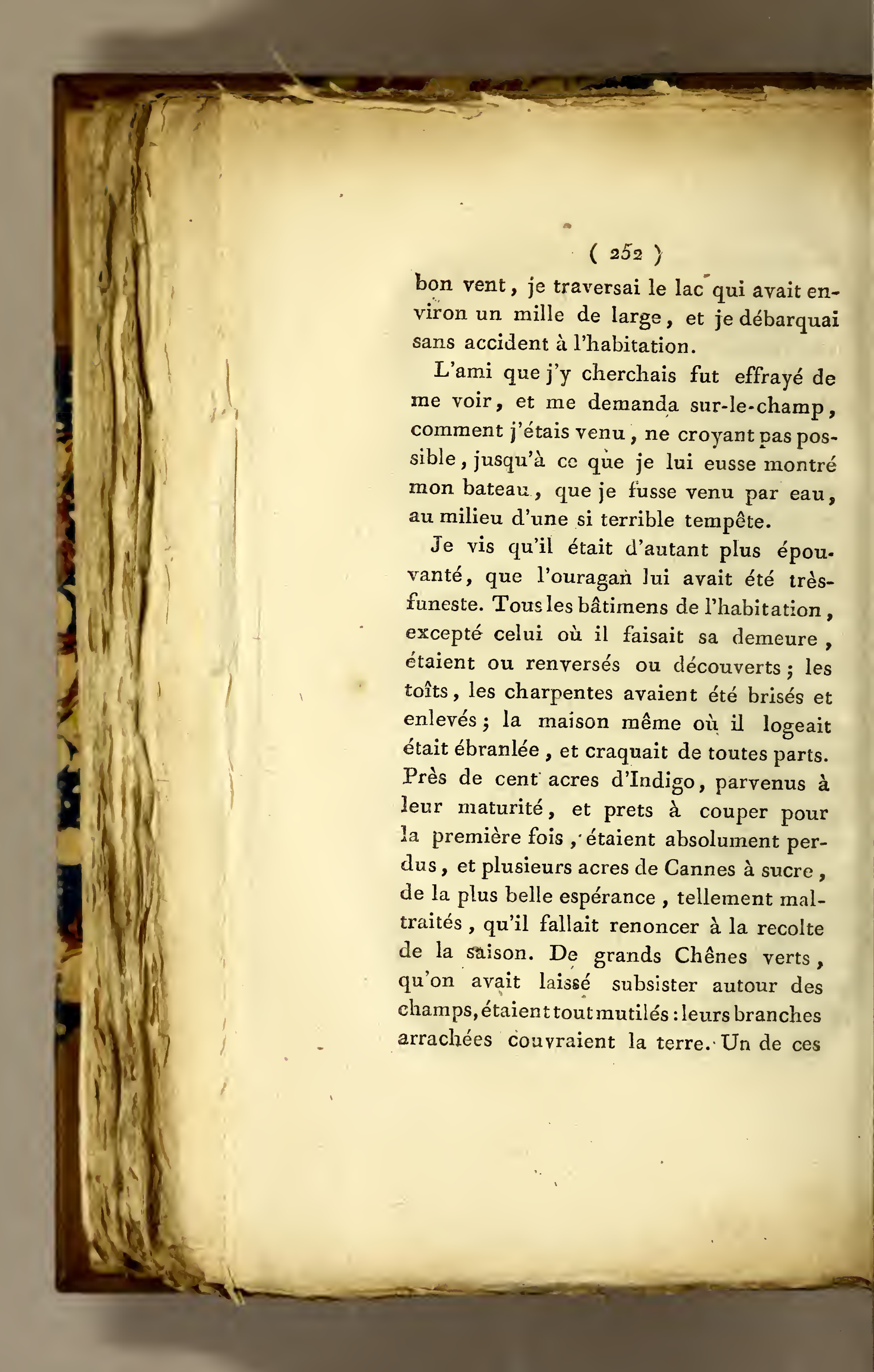
Ainsi, renfermé entre les bois et les savannes, je ne pus juger des progrés de l'orage qui s'approchait; et lorsqu'il arriva, je fus frappé d'une terreur soudaine, des nuages pourprés parcouraient avec vîtesse toute l'étendue de l'horizon, et semblaient, dans leur rencontre, se heurter avec violence. En un instant tout le ciel fut en feu; les éclairs se succédaient sans intervalle; le tonnerre grondait d'une manière effrayante. Cependant, je ne désespérai pas de traverser le lac, et d'arriver à l'habitation que j'apercevais. Près de la rive opposée du ruisseau, et en face de l'entrée du lac, était un grand



îlet recouvert d'un bouquet de Chênes et de Palmiers. Je me proposai de chercher là un abri, et d'y rester jusqu'à ce que l'orage fût passé, si je trouvais trop difficile de traverser le lac avant que sa furie fût appaisée. Je pris sur-le-champ mon parti, et sautant dans mon bateau, je poussai au large. Le vent sifflait avec un bruit affreux; à ma grande surprise, je ne pus distinguer quelle était précisément sa direction, ce qui m'ôta tout moyen de prendre des mesures pour l'éviter, ou pour chercher un asile. Les arbres des plus hautes forêts pliaient comme des roseaux : leurs branches arrachées tombaient avec fracas. J'arrivai bientôt en face de l'îlet; mais la tempête me poursuivait. Je vis que, sans une extrême imprudence, je ne pouvais m'arrêter là : Le bouquet d'arbres était déjà renversé, les rameaux de ces vieux Chênes volaient par-dessus ma tête, emportés comme de la paille. Je passai droit, et j'entrai audacieusement dans le lac, poussé par un vent si violent, qu'il formait un fort courant, en refoulant l'eau de la petite rivière. J'allai, le plus vîte que je pus, m'abriter le long d'une côte élevée, et j'amar-

rai ma barque à un buisson de Noyer qui plongeait dans l'eau ses branches avancées. Les eaux repoussées dans le lac, contre leur cours ordinaire, s'élevaient sur les deux côtés, à plusieurs pieds au-dessus de leur niveau. La pluie en torrens tomba pendant près de trois-quarts d'heure. Elle remplit d'eau mon bateau, et je m'attendais à tout moment à le voir couler bas; j'en étais descendu, mais le vent l'écartait de moi, dans toute la longueur de la corde qui le retenait, et elle était si tendue, qu'il m'était impossible de le rapprocher de terre. La boîte qui contenait mes cahiers de plantes, flottait dans la barque; le plus souvent j'avais peine à l'apercevoir. La pluie était si épaisse, si abondante, elle tombait si rapidement, qu'elle dérobait tout à ma vue. Je ne distinguais que les éclairs, qui semblaient ruisseler de tous les nuages. C'était une véritable image du chaos; lorsque le vent et la pluie cessèrent, j'éprouvai un vrai plaisir à voir tous les objets sortir à la fois de cette obscurité profonde.

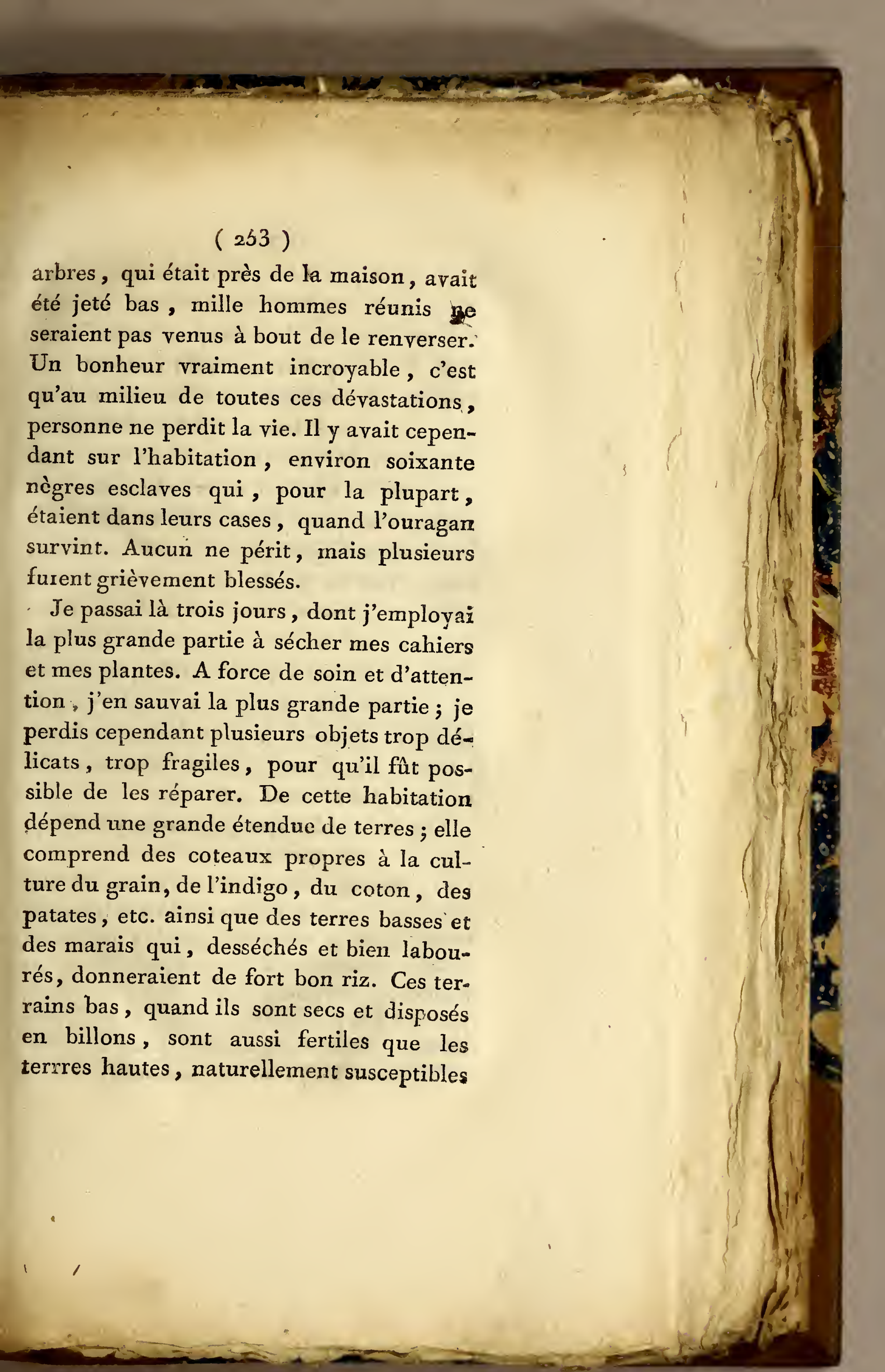
Il me fallut plus d'une heure pour vuider l'eau de ma barque. A l'aide d'un



bon vent, je traversai le lac qui avait environ un mille de large, et je débarquai sans accident à l'habitation.

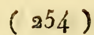
L'ami que j'y cherchais fut effrayé de me voir, et me demanda sur-le-champ, comment j'étais venu, ne croyant pas possible, jusqu'à ce que je lui eusse montré mon bateau, que je fusse venu par eau, au milieu d'une si terrible tempête.

Je vis qu'il était d'autant plus épouvanté, que l'ouragan lui avait été très-funeste. Tous les bâtimens de l'habitation, excepté celui où il faisait sa demeure, étaient ou renversés ou découverts; les toîts, les charpentes avaient été brisés et enlevés; la maison même où il logeait était ébranlée, et craquait de toutes parts. Près de cent acres d'Indigo, parvenus à leur maturité, et prets à couper pour la première fois, étaient absolument perdus, et plusieurs acres de Cannes à sucre, de la plus belle espérance, tellement maltraités, qu'il fallait renoncer à la recolte de la saison. De grands Chênes verts, qu'on avait laissé subsister autour des champs, étaient tout mutilés : leurs branches arrachées couvraient la terre. Un de ces



arbres, qui était près de la maison, avait été jeté bas, mille hommes réunis ne seraient pas venus à bout de le renverser. Un bonheur vraiment incroyable, c'est qu'au milieu de toutes ces dévastations, personne ne perdit la vie. Il y avait cependant sur l'habitation, environ soixante nègres esclaves qui, pour la plupart, étaient dans leurs cases, quand l'ouragan survint. Aucun ne périt, mais plusieurs furent grièvement blessés.

Je passai là trois jours, dont j'employai la plus grande partie à sécher mes cahiers et mes plantes. A force de soin et d'attention, j'en sauvai la plus grande partie; je perdis cependant plusieurs objets trop délicats, trop fragiles, pour qu'il fût possible de les réparer. De cette habitation dépend une grande étendue de terres; elle comprend des coteaux propres à la culture du grain, de l'indigo, du coton, des patates, etc. ainsi que des terres basses et des marais qui, desséchés et bien labourés, donneraient de fort bon riz. Ces terrains bas, quand ils sont secs et disposés en billons, sont aussi fertiles que les terrres hautes, naturellement susceptibles



de culture ; et leur fécondité dure beaucoup plus long-temps, sur-tout pour la Canne à sucre, le Maïs, et même l'Indigo. Mais ces travaux étant coûteux, on néglige ces marais, et l'on ne cultive que les terres hautes. L'habitation est située sur la rive orientale du beau lac long, qui a environ deux milles de longueur, sur près d'un mille de large. Ce lac communique avec la rivière Saint-Juan, par la petite rivière que j'avais remontée, elle a près d'un mille et demi de long, sur trente ou quarante toises de large. Le lac ainsi que la rivière, abondent en poissons et en oiseaux de différentes espèces ; ceux-ci y sont innombrables, sur-tout en hiver, quand les oies et les canards y arrivent.

La nouvelle Smyrne (*Nerw-Smyrna*) (1),

(1) *New-Smyrna* est construite sur une élévation de terre calcaire, sur la rive occidentale de la branche méridionale de la rivière *Musquito*, à près de dix milles au-dessus des caps de cette rivière, c'est-à-dire à-peu-près à trente milles au nord du cap Canavéral, par 28 degrés de latitude. J'y ai été, il y a environ dix ans, lorsque les ingénieurs traçaient les limites de la colonie. Il n'y avait alors ni maisons, ni terres

ville assez florissante, est une colonie de Creeks et de Minoroais, établie par M. Turnbull, sur la rivière Musquito, et très-près de son embouchure. Elle est située à environ trente milles par terre de cette habitation.

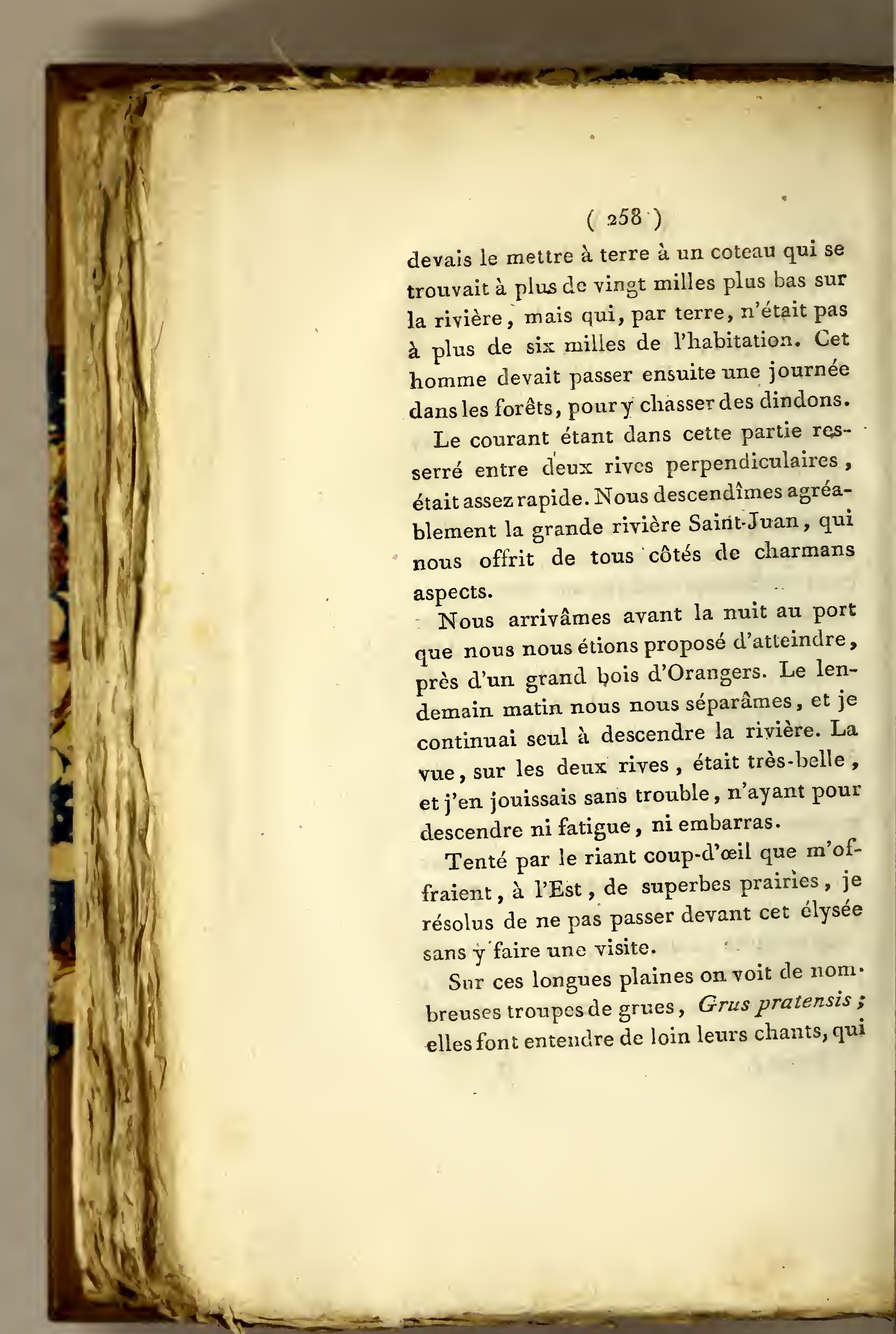
Mon ami fit avec moi une promenade à cheval, à trois ou quatre milles de la demeure, pour me faire voir une grande source d'eau minérale tiède, ou plutôt chaude, qui sort d'un coteau élevé sur le bord de la rivière, dans une grande anse

défrichées. L'emplacement où est aujourd'hui la ville, était un beau bois d'Orangers formant le promontoire sud d'une côte qui a près d'un demi-mille de large, et qui s'étend au nord à environ 40 milles, jusqu'à la source de la branche nord de la rivière Musquito, endroit où la rivière Tomoko s'unit avec elle. Cette côte court presque parellèlement à celle de la mer, et n'en est pas éloignée de plus de deux milles. Elle était jadis couverte, dans toute son étendue, d'Orangers, de Chênes verts, de Magnolias, de Palmiers, de Lauriers, et autres arbres et arbustes. J'y observai alors, près de l'endroit où est à présent new Smyrna, et sur le bord de la rivière, une grande montagne indienne, avec une avenue. Celle-ci se dirigeait en ligne droite vers les bois, en traversant le coteau, et se terminait à l'entrée des savannes et des marais.

ou baie, à quelques milles au-dessus de l'embouchure du petit ruisseau par lequel j'étais parvenu au lac. Elle sort avec violence, formant sur-le-champ un grand bassin circulaire, assez large pour contenir plusieurs bateaux. L'eau s'écoule ensuite avec rapidité, vers la rivière qui en est éloignée de cent cinquante ou deux cents toises. Le ruisseau qui naît ainsi immédiatement de cette fontaine singulière, est assez large et assez profond, pour qu'un sloop puisse y naviguer, et remonter jusques dans le bassin. L'eau en est parfaitement transparente, et toujours remplie d'une prodigieuse quantité de poissons. On les voit à plusieurs pieds de profondeur, aussi distinctement que s'ils étaient posés sur une table. Cette eau tiède a un goût très-désagréable ; elle est cuivreuse et vitriolique, sent très-mauvais, et ressemble à de l'eau qui a servi à laver un canon de fusil. Cette odeur se fait sentir de très-loin. Une substance gelatineuse, d'un bleu pâle ou perlé, recouvre tous les objets inanimés qui sont dans l'eau, tels que les morceaux de bois, les branches d'arbres; etc. on voyait dans le

le bassin plusieurs crocodiles et brochets. Il y en avait jusques dans l'endroit où l'eau sort bouillante d'entre les rochers ; on y voyait, de même, des poissons d'autre genre. Dans l'hiver, beaucoup de poissons et d'animaux aquatiques se rendent dans ces courans d'eaux chaudes ; leur goût désagréable et leur odeur nauséabonde, proviennent des vapeurs sulfureuses qui y sont mêlées ; ce sont elles aussi qui, en se condensant, composent cette substance qui forme des nuages de couleur perlée au travers des eaux diaphanes du bassin. Un joli bosquet d'Orangers, de Magnolias, de Chênes, et de Palmiers, entourait à demi cette vaste fontaine. Tout auprès, un délicieux filet d'une eau douce et fraîche sortait du coteau, et venait, après quelques détours, se jeter dans le ruisseau, immédiatement à sa sortie du bassin. Je retournai le soir à l'habitation, et le lendemain je partis pour redescendre la rivière.

Mon hôte obligeant, après m'avoir pourvu de tout ce qui m'était nécessaire, me força de consentir à ce que son économe m'accompagnât pendant un jour : je



devais le mettre à terre à un coteau qui se trouvait à plus de vingt milles plus bas sur la rivière, mais qui, par terre, n'était pas à plus de six milles de l'habitation. Cet homme devait passer ensuite une journée dans les forêts, pour y chasser des dindons.

Le courant étant dans cette partie resserré entre deux rives perpendiculaires, était assez rapide. Nous descendîmes agréablement la grande rivière Saint-Juan, qui nous offrit de tous côtés de charmans aspects.

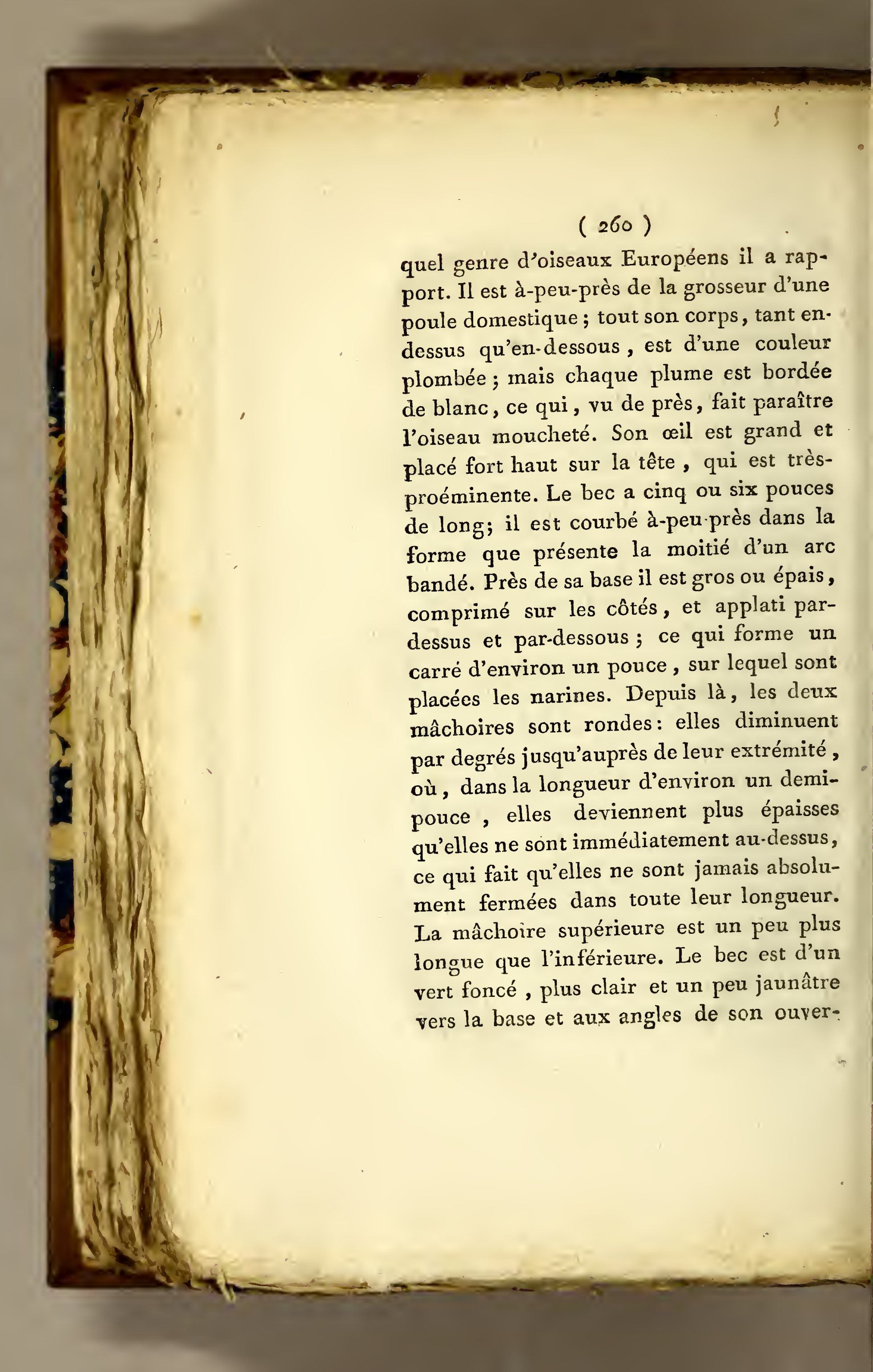
Nous arrivâmes avant la nuit au port que nous nous étions proposé d'atteindre, près d'un grand bois d'Orangers. Le lendemain matin nous nous séparâmes, et je continuai seul à descendre la rivière. La vue, sur les deux rives, était très-belle, et j'en jouissais sans trouble, n'ayant pour descendre ni fatigue, ni embarras.

Tenté par le riant coup-d'œil que m'offraient, à l'Est, de superbes prairies, je résolus de ne pas passer devant cet élysée sans y faire une visite.

Sur ces longues plaines on voit de nombreuses troupes de grues, *Grus pratensis*; elles font entendre de loin leurs chants, qui

ne sont pas dépourvus d'harmonie. Lorsqu'elles s'élèvent de terre, c'est d'abord lentement et pesamment; on les voit battre l'air, avec effort, de leurs grandes aîles élastiques, qu'elles étendent de toute leur longueur. Toutes celles de la même troupe s'élèvent et retombent en même-temps. Elles montent par degrés, en décrivant de grands cercles. Chaque troupe fait à part ses évolutions, parcourant des cercles bien distincts tant en montant qu'en descendant. Pendant que quelques-unes venaient se poser au bord de l'eau, j'en voyais d'autres se perdre dans les nuages. Elles tournaient long-temps au-dessus des vertes prairies qui bordent le lac à l'Est, puis elles s'abaissaient graduellement, se posaient sur quelque éminence, et se rapprochant des autres, venaient paître auprès d'elles, mais toujours en troupes distinctes, et sans jamais se confondre.

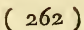
Sur les terres basses et les marais qui bordent cette rivière, ainsi que les lacs de la Floride et de la Géorgie, habite un oiseau très-curieux, *Tantalus pictus*, appelé par les Indiens Ephouskyca; ce qui veut dire *oiseau criard*. Je ne sais trop à



quel genre d'oiseaux Européens il a rapport. Il est à-peu-près de la grosseur d'une poule domestique ; tout son corps, tant en-dessus qu'en-dessous, est d'une couleur plombée ; mais chaque plume est bordée de blanc, ce qui, vu de près, fait paraître l'oiseau moucheté. Son œil est grand et placé fort haut sur la tête, qui est très-proéminente. Le bec a cinq ou six pouces de long; il est courbé à-peu-près dans la forme que présente la moitié d'un arc bandé. Près de sa base il est gros ou épais, comprimé sur les côtés, et applati par-dessus et par-dessous ; ce qui forme un carré d'environ un pouce, sur lequel sont placées les narines. Depuis là, les deux mâchoires sont rondes : elles diminuent par degrés jusqu'auprès de leur extrémité, où, dans la longueur d'environ un demi-pouce, elles deviennent plus épaisses qu'elles ne sont immédiatement au-dessus, ce qui fait qu'elles ne sont jamais absolument fermées dans toute leur longueur. La mâchoire supérieure est un peu plus longue que l'inférieure. Le bec est d'un vert foncé, plus clair et un peu jaunâtre vers la base et aux angles de son ouver-

ture ; la queue est courte, la plume du milieu en est la plus longue, les autres vont des deux côtés en diminuant, et sont de la même couleur que le reste de l'oiseau, seulement un peu plus foncées. Les deux plus courtes, qui sont les deux plumes extérieures, sont parfaitement blanches. L'animal a la faculté de les faire jouer de chaque côté, aussi vîte que l'éclair; ce qu'il fait sur-tout lorsqu'il voit ou entend quelque chose qui l'inquiète : il jette en même-temps un cri haut et aigu. Son col est long et mince, et ses jambes, longues aussi, sont dépourvues de plumes jusqu'au-dessus du genou, comme celles du butor ; elles sont noires ou fortement plombées.

Deux autres espèces du même genre ressemblent à celles-ci, excepté pour la taille et la couleur. La première, *Tantalus albus*, (*Numinus albus*, Catesby), est d'un blanc parfait, à l'exception des premières plumes du fouet de l'aîle, qui sont aussi noires que celles d'un corbeau. Le bec et les jambes sont d'un beau rouge-clair, ainsi qu'un endroit dépourvu de plumes qui est autour des yeux. L'autre espèce,

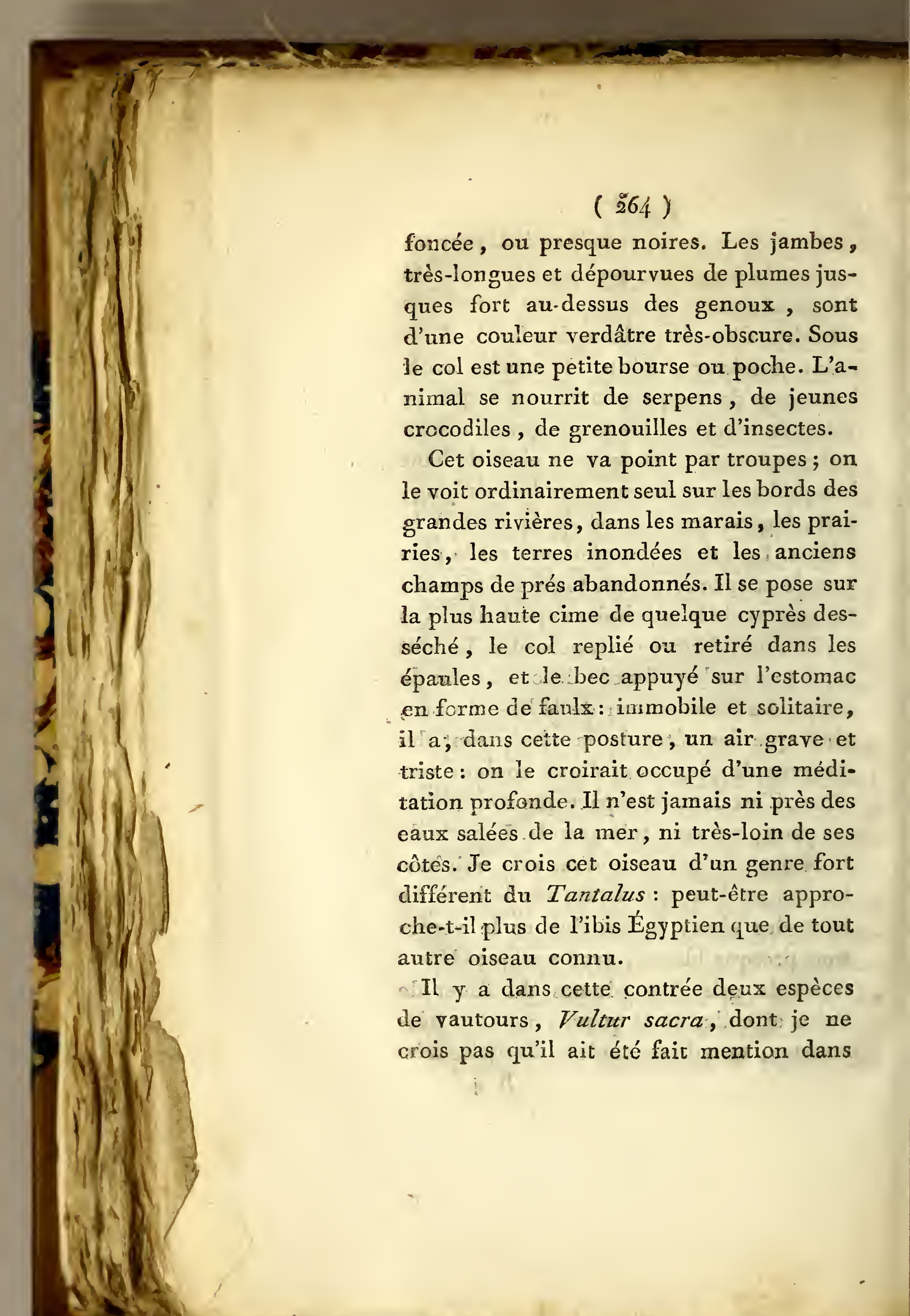


Tantalus versicolor, Numinus fuscus (Catesby), est noire dans la partie supérieure; la gorge et le ventre sont blancs, et les jambes et le bec sont blancs comme la neige. Ces deux espèces sont à-peu-près de la même grandeur que l'oiseau criard. Ces animaux volent par troupes nombreuses. On les voit le matin et le soir aller aux lieux où ils prennent leur nourriture, et en revenir. On les appelle *Courlis espagnols*. Ainsi que l'oiseau criard, ils se nourrissent principalement d'écrevisses, dont ils sondent les trous, et qu'ils pincent et tirent dehors avec leur fort et long bec. Ces trois oiseaux sont regardés comme fort bons à manger.

C'est un joli spectacle que de voir par un grand vent, ou pendant un violent orage, des bandes de ces courlis espagnols chassés çà et là, tourbillonnant dans le haut des airs, et contrariés dans leurs évolutions par les vents opposés. Leurs plumes argentées brillent comme des étincelles, et renvoient des traits de lumière lorsqu'elles sont frappées par les rayons du soleil qui passent entre les nuages.

Puisque j'ai commencé à parler des

oiseaux de ce pays, je dois en indiquer un autre très-singulier, quoique déjà il ait été décrit avec soin et exactement figuré par Catesby. C'est le pélican des bois, *Tantalus loculator*, Linn. Il semble avoir beaucoup de rapports avec ceux que je viens de décrire. C'est un grand oiseau qui peut avoir près de trois pieds de haut lorsqu'il se tient debout. Son bec est long, fort, légèrement courbé de la base à la pointe. La mâchoire inférieure est la plus grande et recouvre dans toute sa longueur les arrêtes de la mâchoire supérieure : ces arrêtes sont fermes et tranchantes. Le tout est d'une couleur foncée de cendre ou de corne. Le front autour de la base du bec, ainsi que les côtés de la tête, sont dépourvus de plumes et d'une couleur verdâtre. C'est dans cet espace que sont placés les yeux, qui sont très-grands. Le reste de la tête et le col sont d'un vert noirâtre. Le dos est d'un gris tirant sur le bleu. Le haut des aîles, la poitrine et le ventre sont presque blancs, avec quelques légers traits de gris. Les plumes du fouet de l'aîle et celles de la queue, qui sont très-courtes, sont d'une couleur d'ardoise très-



foncée, ou presque noires. Les jambes, très-longues et dépourvues de plumes jusques fort au-dessus des genoux, sont d'une couleur verdâtre très-obscure. Sous le col est une petite bourse ou poche. L'animal se nourrit de serpens, de jeunes crocodiles, de grenouilles et d'insectes.

Cet oiseau ne va point par troupes; on le voit ordinairement seul sur les bords des grandes rivières, dans les marais, les prairies, les terres inondées et les anciens champs de prés abandonnés. Il se pose sur la plus haute cime de quelque cyprès desséché, le col replié ou retiré dans les épaules, et le bec appuyé sur l'estomac en forme de faulx : immobile et solitaire, il a, dans cette posture, un air grave et triste : on le croirait occupé d'une méditation profonde. Il n'est jamais ni près des eaux salées de la mer, ni très-loin de ses côtes. Je crois cet oiseau d'un genre fort différent du *Tantalus* : peut-être approche-t-il plus de l'ibis Égyptien que de tout autre oiseau connu.

Il y a dans cette contrée deux espèces de vautours, *Vultur sacra*, dont je ne crois pas qu'il ait été fait mention dans

son histoire. Le premier est un bel oiseau à-peu-près de la grandeur du *Vultur aurea*; mais il a les aîles beaucoup plus courtes, ce qui fait qu'il est fort inférieur, pour le vol, à ce superbe oiseau : je l'appellerai le vautour peint. Son bec est long et droit presque jusqu'à l'extrémité, où il se courbe brusquement et devient fort pointu. La tête et le col sont nus presque jusqu'à l'estomac, où les plumes commencent à couvrir la peau ; elles s'allongent peu après, formant une bouffette dans laquelle l'oiseau, en contractant son col, l'y cache jusqu'à la tête. La peau nue du col est lâche et ridée : elle est d'un jaune vif, mêlée d'un rouge de corail. La partie postérieure du col est presque couverte d'un poil épais et court. La peau, dans cet endroit, est d'un pourpre foncé, qui s'éclaircit et devient rouge en approchant du jaune des côtés et du devant. La couronne de la tête est rouge. Quelques appendices d'un rouge orangé sont sur la base de la mâchoire supérieure. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une grande portion de l'estomac pend comme une poche, et semble être un double du jabot, qui est nu et

d'une chair rougeâtre. Cette partie est ordinairement couverte par les plumes de la gorge; mais quand l'animal est plein de nourriture (qui, je crois, se compose principalement de reptiles grillés), son jabot est visible et proéminent. Son plumage est ordinairement blanc, à l'exception du fouet de l'aîle et de deux ou trois rangs des petites plumes qui le recouvrent, qui sont d'un beau brun foncé. La queue est grande, blanche et mouchetée de ce même brun ou de noir. Les jambes et les pieds sont d'un blanc clair. L'œil est entouré d'un iris de couleur d'or ; la prunelle est noire.

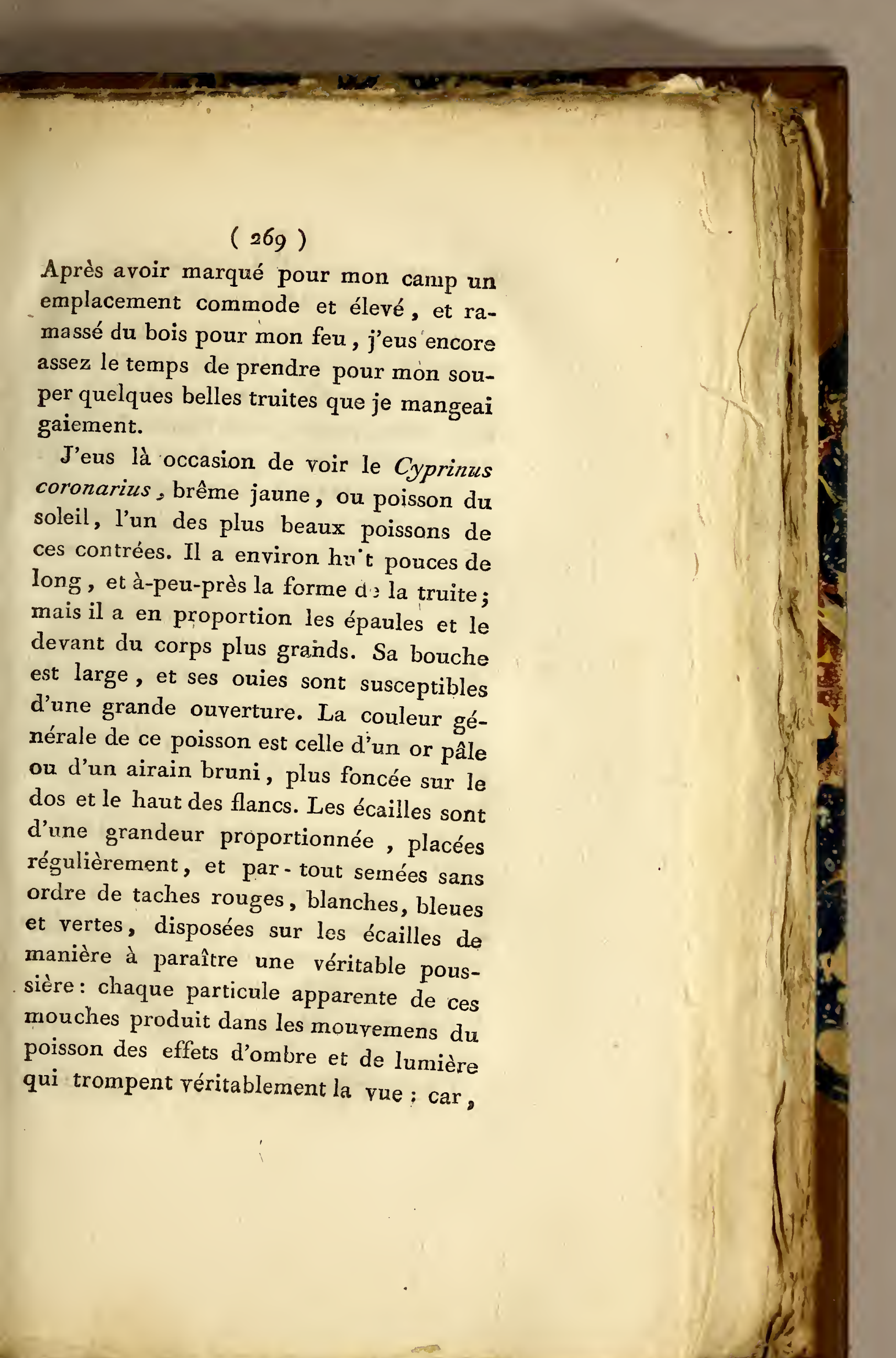
Les Creeks, ou Muscogulges, font leur étendard royal avec les plumes de la queue de cet oiseau, auquel ils donnent un nom qui signifie queue d'aigle. Ils portent cet étendard quand ils vont à la guerre ; mais alors ils peignent une bande rouge entre les taches brunes. Dans les négociations et autres occasions pacifiques, ils le portent neuf, propre et blanc. Cet étendard est regardé parmi eux comme sacré : il est construit et orné avec beaucoup d'adresse. On ne voit guère ces oiseaux que lorsque

les plaines ont été brûlées, ce qui arrive presque tous les jours de l'année, tantôt en un lieu, tantôt dans l'autre, soit par le tonnerre, soit par le fait des Indiens, qui mettent le feu aux herbes pour faire lever le gibier. On les voit alors arriver de fort loin : ils se rassemblent de tous côtés, s'approchent par degrés des plaines en feu, et descendent sur la terre encore couverte de cendres chaudes : ils ramassent les serpens grillés, les grenouilles, les lézards, et en emplissent leurs sacs. Il est aisé alors de les tuer ; ils sont si occupés de leur repas, qu'ils bravent tout danger et ne s'épouvantent de rien.

L'autre espèce pourrait avec raison s'appeler le vautour *voûté*. Les habitans lui donnent le nom de *corneille des cadavres* (Carrion Crow). Sa taille est à-peu-près égale à celle des oiseaux dont nous venons de parler. Il n'a pas les aîles si longues ni si pointues qu'eux. Elles sont à leurs extrémités larges et rondes, ayant un air lourd. La queue est d'une brièveté remarquable : il l'ouvre en volant en forme d'éventail. Son vol est pénible et pesant : il frappe ses deux aîles l'une contre l'autre,

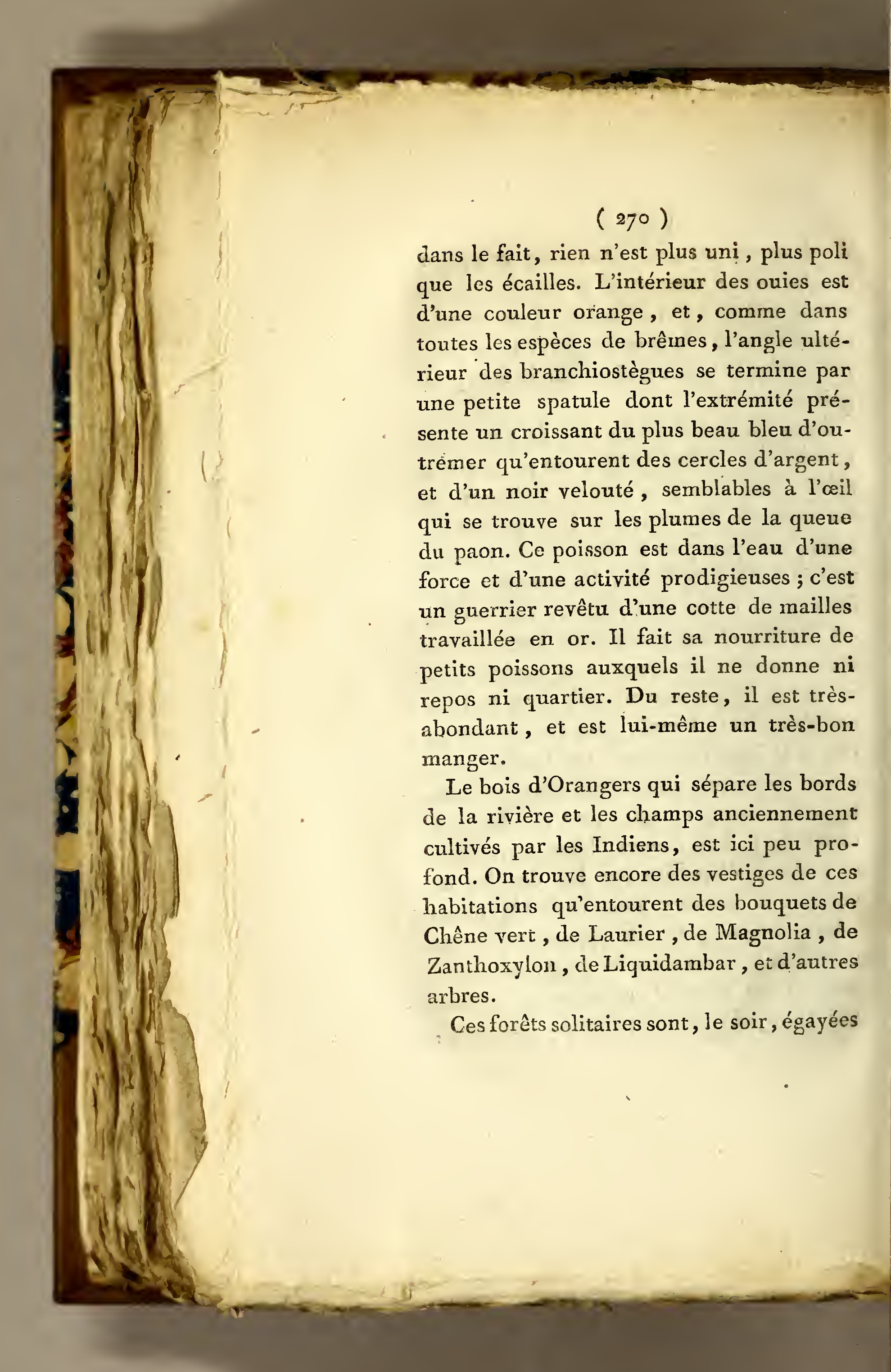
avance un peu, puis frappe encore ses aîles, et ainsi de suite à chaque temps de vol, comme s'il était toujours prêt à tomber, et toujours faisant effort pour se relever. Son bec est long, droit, et, comme celui des autres vautours, se recourbe brusquement à la pointe. La couleur générale de l'oiseau est noire. Sa tête et son col, jusqu'à la poitrine, sont dépourvus de plumes, et la peau en est ridée. Cette peau nue est d'un pourpre livide qui paraît noir : elle est semée de quelques poils noirs. Il a une collerette de longues plumes douces posées sur sa gorge, et dans laquelle il cache à volonté sa tête et son col.

Après avoir erré pendant toute la chaleur du jour dans des bosquets parfumés, je repris avec une nouvelle ardeur mon solitaire pélerinage. Le temps, dans l'après-midi, fut beaucoup moins chaud; les côtes, ainsi que la rivière, m'offrirent des points de vue agréables et variés. Je passai sans difficulté devant le coteau et la lagune, théâtre de ma bataille; mais déjà les crocodiles s'y rassemblaient. Avant la nuit je pris terre près de la rive orientale du petit lac, à un joli bois d'Orangers.



Après avoir marqué pour mon camp un emplacement commode et élevé, et ramassé du bois pour mon feu, j'eus encore assez le temps de prendre pour mon souper quelques belles truites que je mangeai gaiement.

J'eus là occasion de voir le *Cyprinus coronarius*, brême jaune, ou poisson du soleil, l'un des plus beaux poissons de ces contrées. Il a environ huit pouces de long, et à-peu-près la forme de la truite; mais il a en proportion les épaules et le devant du corps plus grands. Sa bouche est large, et ses ouies sont susceptibles d'une grande ouverture. La couleur générale de ce poisson est celle d'un or pâle ou d'un airain bruni, plus foncée sur le dos et le haut des flancs. Les écailles sont d'une grandeur proportionnée, placées régulièrement, et par-tout semées sans ordre de taches rouges, blanches, bleues et vertes, disposées sur les écailles de manière à paraître une véritable poussière: chaque particule apparente de ces mouches produit dans les mouvemens du poisson des effets d'ombre et de lumière qui trompent véritablement la vue; car,



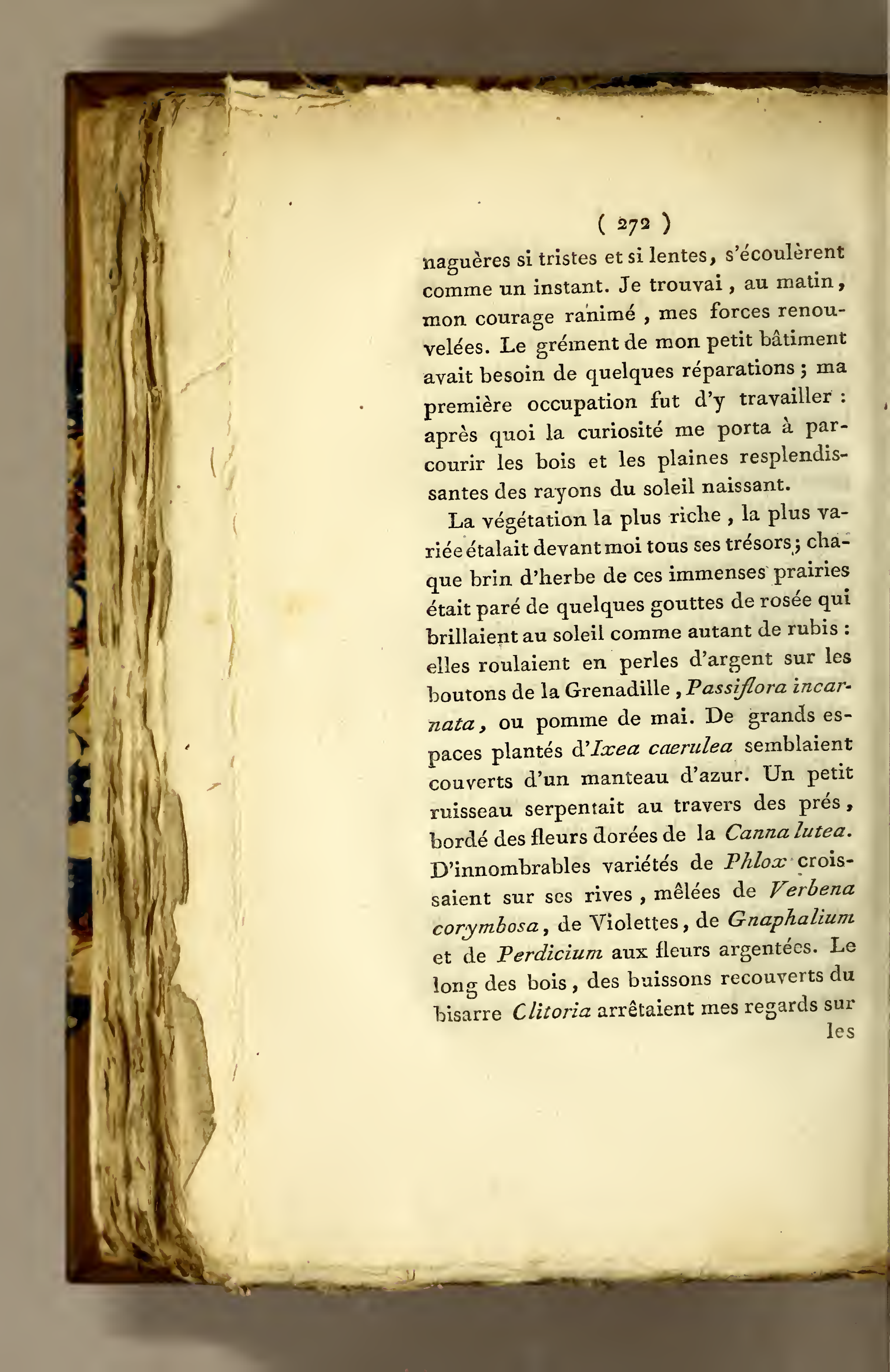
dans le fait, rien n'est plus uni, plus poli que les écailles. L'intérieur des ouies est d'une couleur orange, et, comme dans toutes les espèces de brêmes, l'angle ultérieur des branchiostègues se termine par une petite spatule dont l'extrémité présente un croissant du plus beau bleu d'outremer qu'entourent des cercles d'argent, et d'un noir velouté, semblables à l'œil qui se trouve sur les plumes de la queue du paon. Ce poisson est dans l'eau d'une force et d'une activité prodigieuses ; c'est un guerrier revêtu d'une cotte de mailles travaillée en or. Il fait sa nourriture de petits poissons auxquels il ne donne ni repos ni quartier. Du reste, il est très-abondant, et est lui-même un très-bon manger.

Le bois d'Orangers qui sépare les bords de la rivière et les champs anciennement cultivés par les Indiens, est ici peu profond. On trouve encore des vestiges de ces habitations qu'entourent des bouquets de Chêne vert, de Laurier, de Magnolia, de Zanthoxylon, de Liquidambar, et d'autres arbres.

Ces forêts solitaires sont, le soir, égayées

par une musique délicieuse. Les tendres roucoulemens de la tourterelle se marient aux accens variés de la nompareille ; la linotte bleue, le loriot doré font entendre des tons plus vifs et plus élevés : l'ensemble de leurs chants forme une véritable harmonie, qu'on entend avec plaisir, malgré le croassement presque continu des grenouilles. Le silence des nuits est souvent troublé par la voix aiguë du *Caprimulgus rufus* : on l'appelle ici chuck-will's-widow, à cause d'une ressemblance imaginaire entre son chant et le son de ces paroles. Il habite les parties maritimes de la Caroline et de la Floride. Il est gros deux fois comme l'épervier de nuit, ou le whip-poor-will des autres contrées de l'Amérique.

J'avois choisi pour mon repos une position élevée et découverte; un vent doux et léger, frisant les eaux du lac, passait autour de moi, murmurait entre les arbres, et portait le frais sur les vastes savannes qu'éclairait une lune argentée. Je dormis en paix sur un amas de grande mousse, *Tillandsia usnea adscites*. Les heures de la nuit qui m'avaient paru



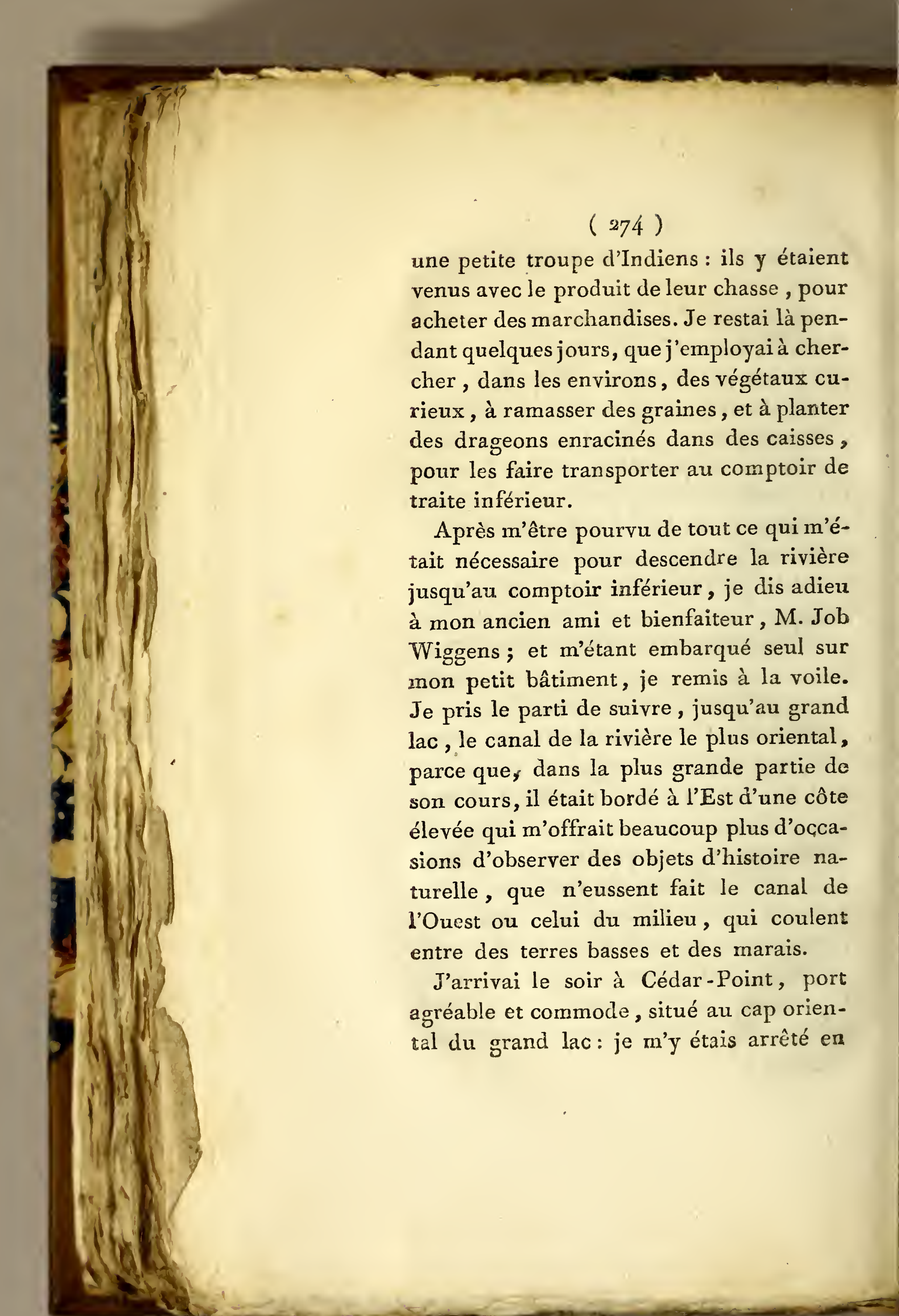
naguères si tristes et si lentes, s'écoulèrent comme un instant. Je trouvai, au matin, mon courage ranimé, mes forces renouvelées. Le grément de mon petit bâtiment avait besoin de quelques réparations ; ma première occupation fut d'y travailler : après quoi la curiosité me porta à parcourir les bois et les plaines resplendissantes des rayons du soleil naissant.

La végétation la plus riche, la plus variée étalait devant moi tous ses trésors ; chaque brin d'herbe de ces immenses prairies était paré de quelques gouttes de rosée qui brillaient au soleil comme autant de rubis : elles roulaient en perles d'argent sur les boutons de la Grenadille, *Passiflora incarnata*, ou pomme de mai. De grands espaces plantés d'*Ixea caerulea* semblaient couverts d'un manteau d'azur. Un petit ruisseau serpentait au travers des prés, bordé des fleurs dorées de la *Canna lutea*. D'innombrables variétés de *Phlox* croissaient sur ses rives, mêlées de *Verbena corymbosa*, de Violettes, de *Gnaphalium* et de *Perdicium* aux fleurs argentées. Le long des bois, des buissons recouverts du bisarre *Clitoria* arrêtaient mes regards sur

les

les formes étranges de cette singulière plante.

Après avoir fini cette jolie promenade, je revins à mon camp, où je déjeûnai : puis, rentrant dans mon bateau, je descendis doucement la rivière, apercevant de temps à autre les vastes et délicieuses prairies qui bordent le lac à l'Est. Je trouvai, le soir, un bon port à l'abri des bords élevés de la rivière. J'y passai la nuit, embaumé par les parfums des plantes, et rafraîchi par une brise continue. Je fis là d'amples collections de plantes et de drageons enracinés de végétaux curieux ; ce qui m'occupa pendant la plus grande partie du jour suivant. Le soir j'arrivai à un lieu charmant, situé sur la rive orientale, que j'avais remarqué en remontant la rivière, et où j'ajoutai quelque chose à mes collections. Ce soin m'occupa encore pendant la majeure partie du lendemain. Je mis fréquemment à la côte dans les endroits que j'avais observés précédemment, et j'arrivai le soir au magasin supérieur, où j'eus le plaisir de trouver mon vieil ami le traiteur, gai, bien portant et satisfait de l'état de ses affaires. J'y trouvai aussi



une petite troupe d'Indiens : ils y étaient venus avec le produit de leur chasse, pour acheter des marchandises. Je restai là pendant quelques jours, que j'employai à chercher, dans les environs, des végétaux curieux, à ramasser des graines, et à planter des drageons enracinés dans des caisses, pour les faire transporter au comptoir de traite inférieur.

Après m'être pourvu de tout ce qui m'était nécessaire pour descendre la rivière jusqu'au comptoir inférieur, je dis adieu à mon ancien ami et bienfaiteur, M. Job Wiggens ; et m'étant embarqué seul sur mon petit bâtiment, je remis à la voile. Je pris le parti de suivre, jusqu'au grand lac, le canal de la rivière le plus oriental, parce que, dans la plus grande partie de son cours, il était bordé à l'Est d'une côte élevée qui m'offrait beaucoup plus d'occasions d'observer des objets d'histoire naturelle, que n'eussent fait le canal de l'Ouest ou celui du milieu, qui coulent entre des terres basses et des marais.

J'arrivai le soir à Cédar-Point, port agréable et commode, situé au cap oriental du grand lac : je m'y étais arrêté en

montant, et j'y avais remarqué plusieurs plantes et arbrisseaux curieux. Après m'y être reposé, je me hasardai de nouveau, à l'aide d'un courant doux et favorable, sur le petit océan du lac George, me proposant alors d'en cotoyer la rive occidentale, pour y chercher quelques-uns des présens de Flore.

Cependant je me détournai un peu de cette direction, et je touchai à la jolie petite île des Palmiers. Ce lieu charmant, planté par les mains de la nature, est presqu'entièrement couvert de Palmiers, auxquels sont mêlés quelques Magnolias, des Chênes verts, des Orangers et des Zanthoxylon. Paisible et délicieuse retraite ! Elle s'élève solitaire au-dessus des eaux transparentes du lac : ses bosquets, ses pelouses riantes sont défendus par des remparts d'*Yucca gloriosa* : une atmosphère embaumée l'environne ; on y respire un air chargé des émanations du *Lantana*, du *Citronnier*, du *Crinum* et du *Zanthoxylon*. Je m'arrachai avec peine de ces lieux enchantés. Rentré dans mon bateau, je mis à la voile ; et vers la fin du jour j'arrivai près de la côte de la Terre-Ferme.

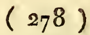
Traversant alors une vaste baie, ou anse demi-circulaire du lac, que bordaient de vastes et basses prairies, je trouvai, à l'entrée de la nuit, un bon port dans une petite lagune, sur l'extrémité d'une pointe sablonneuse qui la défendait des flots du lac. Le terrain en était ferme, étant battu par les flots lorsque les vents soufflent de l'Est. J'attirai mon petit bâtiment sur la côte, pour qu'il fût à l'abri d'un coup de vent, s'il s'en élevait un pendant la nuit. Quelques toises plus loin, la terre, un peu élevée, était couverte de buissons et d'arbrisseaux, consistant principalement en *Zanthoxylon*, *Olea Americana*, *Rhamnus frangula*, *Sideroxylon*, *Morus*, *Ptelea*, *Halesia*, *Querci*, *Myrica cerifera*, et autres. Ces petits bois étaient bas, mais assez élevés pour me mettre à l'abri des froides rosées; et comme ils n'étoient pas éloignés de mon bateau, j'y plaçai mon camp. Un vent frais qui s'élevait du lac chassait vers les bois des nuages de moustiques. Je rassemblai, non sans quelque peine, assez de bois sec pour tenir du feu allumé pendant toute la nuit, et pour faire cuire quelques truites que

j'avais prises en descendant la rivière. Leurs têtes, que je fis bouillir dans du jus d'Orangers, me fournirent un souper aussi sain qu'agréable ; et je fis griller le reste de mon poisson, que je suspendis aux rameaux de quelques arbustes avancés au-dessus de ma tête. Enfin, après avoir reconnu les environs de mon camp, j'étendis mes couvertures auprès du feu sur le sable, et je m'abandonnai au sommeil.

La nuit était très-calme : je dormais profondément. Vers minuit, je m'éveillai; et soulevant ma tête, je ne pus me défendre de quelqu'inquiétude en me voyant seul au milieu des déserts de la Floride. Seul, il est vrai, me dis-je bientôt; mais sous l'œil du tout-puissant, et protégé par sa main invisible.

Ces idées avaient achevé de m'éveiller, lorsque tout-à-coup je fus suspris par un bruit que semblait faire, en marchant, quelque pesant animal. Les rameaux secs, épars sur la terre, craquaient en se brisant sous ses pieds : on entendait les branches s'écarter, et le feuillage se froisser à son passage.

Sur-le-champ je pris soin de rallumer mon



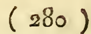
feu, et je rapprochai l'un de l'autre mes tisons presque éteints par la rosée du ciel; la flamme, en pétillant, monta le long des arbres, et éclaira le bois à une grande distance.

En levant les yeux, je vis que mon poisson avait été pris. Je l'avais cru en sûreté, suspendu à des branches au-dessus de ma tête; mais son odeur, portée au loin par les vents, avait eu probablement assez d'attraits pour attirer quelque ennemi.

Je fus frappé de ce bisarre incident, qui me prouvait que j'avais été fort heureux. Il eût en effet été très-facile à l'animal vorace qui m'avait dérobé mon poisson, de me surprendre dans mon sommeil, de m'accabler de son poids en me sautant sur la poitrine, et de m'étrangler à l'instant. Il se fût rassasié de mon sang; et mon corps, entraîné dans la forêt, eût servi pendant plusieurs jours de nourriture à lui et à ses semblables. Il eût eu, dans cette entreprise, plus à gagner, et moins de peine à réussir. Il n'y a nul doute qu'il ne lui fût plus aisé de m'attaquer brusquement que de s'approcher à pas lents, de reconnaître avec soin

mes poissons, de se dresser sans bruit pour les enlever l'un après l'autre, et de les emporter avec assez d'adresse et de précaution pour ne me pas éveiller.

Au matin, le temps étant beau, je mis à la voile avec un bon vent, en me tenant près des côtes. Bientôt je remarquai que l'eau devenait plus transparente : j'apercevais le fond sablonneux, et je voyais des milliers de poissons passant et repassant tranquillement sous mes yeux. J'arrivai, en suivant ma direction, au cap de la petite rivière qui descend des sources de Six-Mile, et qui serpente pendant six milles au travers de verdoyantes prairies. J'entrai dans ces eaux diaphanes, passant au-dessus d'une foule innombrable de poissons, que je distinguai sans peine, quoiqu'ils fussent à plusieurs pieds au-dessous de moi. Je cotoyai des îlets charmans couverts d'arbres en fleurs, de Palmiers, de Lauriers, de Frênes, d'Erables, de *Nyssa*, et d'autres. En avançant vers les hautes forêts qui sont sur la grande terre, je trouvai que la rivière s'élargissait. J'étais environné de prairies flottantes de *Pistia*, au travers desquelles le courant s'ouvrait de sinueux



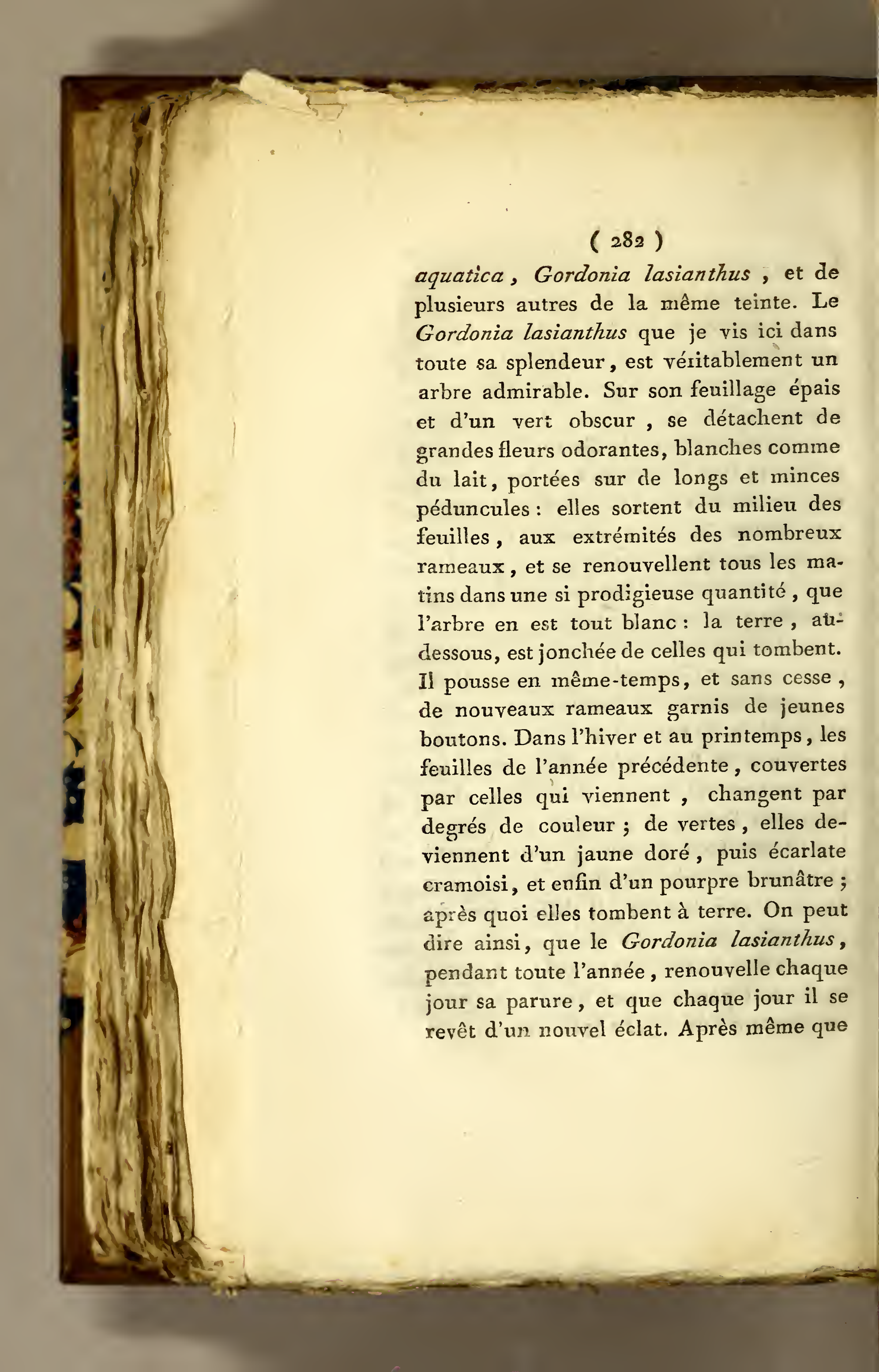
passages. Ce site était délicieux ; les rives écartées formaient un vaste bassin, ou plutôt un petit lac d'une eau claire comme du cristal. Son enceinte était formée par des hauteurs que couvraient des bois d'Orangers et de l'odoriférant *Ilicium*. D'Immenses Magnolias, de superbes Palmiers dominaient ces jolis arbrisseaux ; leurs têtes balancées projetaient un mobile ombrage sur la flottante verdure qui couvrait la rivière. Des foulques babillardes, de criardes poules d'eau animaient le païsage : les aîles à demi-étendues, elles se poursuivaient mutuellement, et voltigeaient à la surface de l'eau.

Je pris terre à un ancien lieu de débarquement, d'où une pente rapide conduit à une plaine unie couverte d'herbe, et autrefois cultivée par les Indiens. Comme je proposais de faire là mes principales collections, je m'occupai sur-le-champ de l'établissement de mon camp, que je fixai à quelques toises de l'eau, après avoir attaché solidement ma barque à un Chêne vert, dont les branches étendues ombrageaient mon port.

Lorsque j'eus ramassé une quantité suf-

fisante de bois à brûler, comme je n'étais encore qu'au milieu de l'après-midi, je résolus de reconnaître les environs. Ayant traversé les petits bois qui étaient près de moi, je parvins aux grandes forêts composées de Pins très-élevés, *Pinus palustris* : ils croissaient très-distans les uns des autres, et l'on appercevait au travers, du côté du Nord-Ouest, une étendue presque sans bornes de vastes savannes, embellies de plusieurs étangs ou flaques d'eau. Ces prairies semblaient s'étendre aussi loin que pouvaient atteindre les yeux.

Je vis là une espèce de Magnolia qui s'associe avec le *Gordonia lasianthus*. C'est un grand arbre qui a soixante ou quatre-vingts pieds de haut : son tronc est droit; sa cime a la forme d'un cône aigu; les feuilles sont oblongues, lancéolées, d'un beau vert foncé, et glauques par-dessus. Les fleurs sont grandes, parfaitement blanches, et très-odorantes. Quant aux fleurs et aux feuilles, il diffère peu du *Magnolia glauca*. Le blanc argenté des feuilles de cet arbre fait un bel effet quand on le voit parmi le vert foncé du *Quercus dentata*, du *Nyssa sylvatica*, *Nyssa*



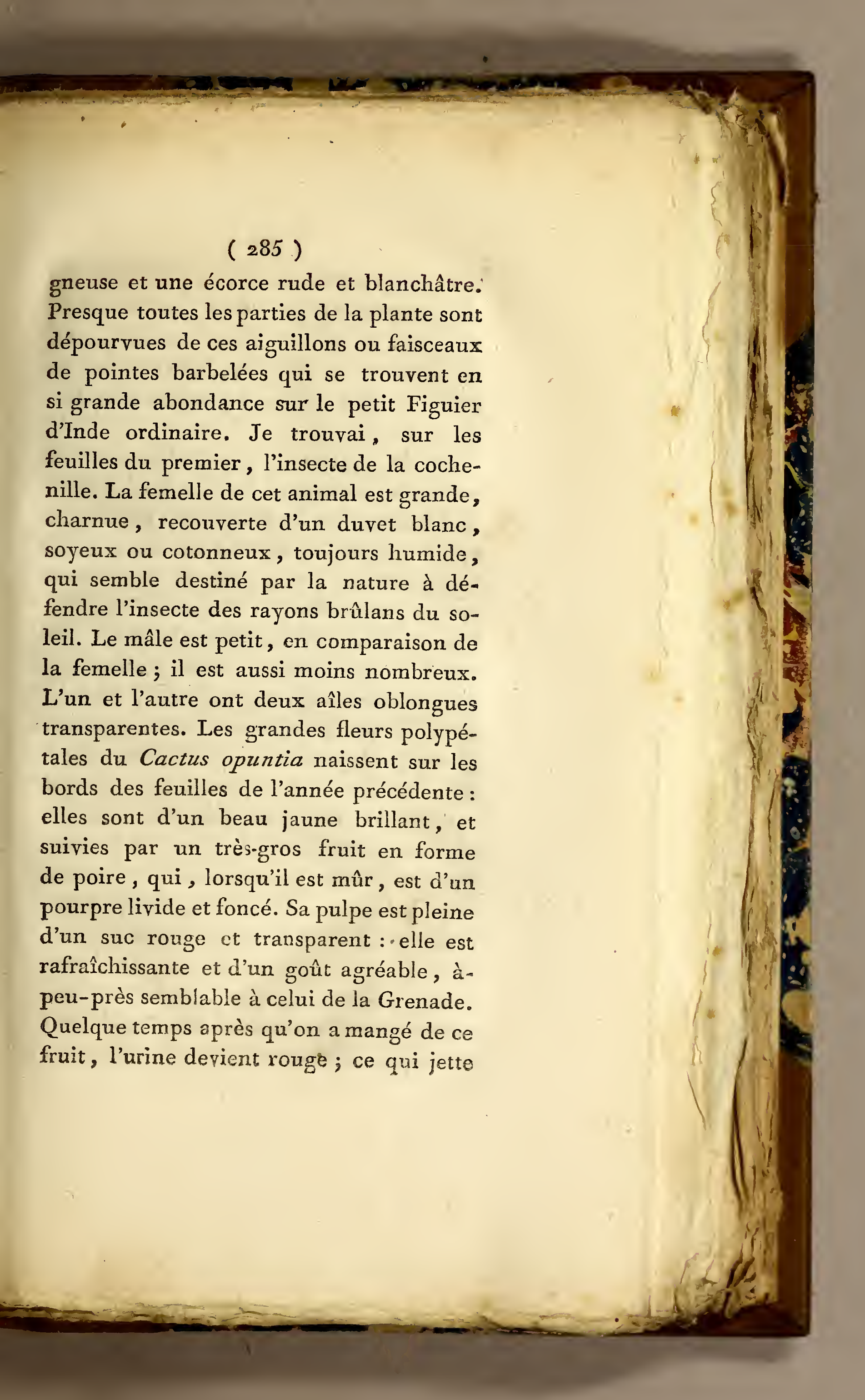
aquatica, *Gordonia lasianthus*, et de plusieurs autres de la même teinte. Le *Gordonia lasianthus* que je vis ici dans toute sa splendeur, est véritablement un arbre admirable. Sur son feuillage épais et d'un vert obscur, se détachent de grandes fleurs odorantes, blanches comme du lait, portées sur de longs et minces péduncules : elles sortent du milieu des feuilles, aux extrémités des nombreux rameaux, et se renouvellent tous les matins dans une si prodigieuse quantité, que l'arbre en est tout blanc : la terre, au-dessous, est jonchée de celles qui tombent. Il pousse en même-temps, et sans cesse, de nouveaux rameaux garnis de jeunes boutons. Dans l'hiver et au printemps, les feuilles de l'année précédente, couvertes par celles qui viennent, changent par degrés de couleur ; de vertes, elles deviennent d'un jaune doré, puis écarlate cramoisi, et enfin d'un pourpre brunâtre ; après quoi elles tombent à terre. On peut dire ainsi, que le *Gordonia lasianthus*, pendant toute l'année, renouvelle chaque jour sa parure, et que chaque jour il se revêt d'un nouvel éclat. Après même que

la fleuraison générale est passée, l'arbre est encore, en quelques endroits, parsemé de fleurs qui naissent presque tous les jours, pendant les mois qui s'écoulent jusqu'au retour de la saison des fleurs. Cet arbre croît naturellement sur les bords des étangs peu profonds, ou sur les terres basses et humides qui bordent les rivières, dans les sols sablonneux, et plus près de l'eau qu'aucun autre arbre ; ce qui fait que, dans l'été, ses longues racines, qui rampent sur la surface de la terre, peuvent s'étendre jusqu'à l'eau. Lorsqu'il a atteint toute sa croissance, il a soixante, quatre-vingts, et jusqu'à cent pieds de hauteur, et présente une belle tête pyramidale. Son bois, quand l'arbre est vieux, est, avec raison, recherché pour les ouvrages d'ébénisterie : le fond en est de couleur de canelle ; mais il est marbré et veiné de plusieurs couleurs. On se sert de l'écorce intérieure pour faire une teinture rougeâtre, ou de couleur fauve : elle donne cette teinte à la laine, au coton, au lin, et aux peaux de chevreuil préparées, et est fort prisée par les tanneurs.

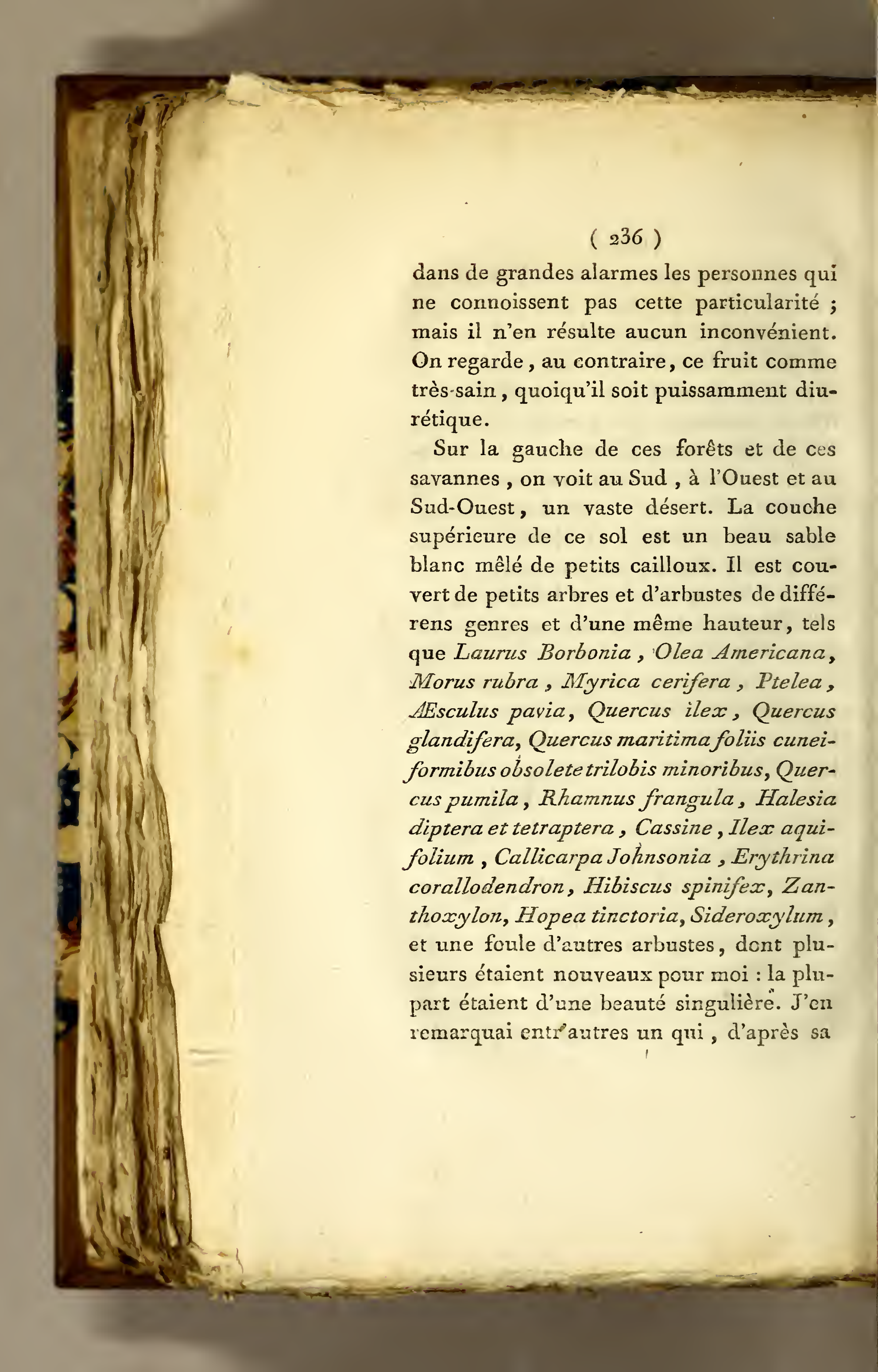
Le *Zamia pumila*, l'*Erythrina corallodendron*, et le *Cactus opuntia* croissent ici en grande abondance et avec grand succès. Le premier se trouve dans les forêts de Pins peu garnies : il croît par touffes ou groupes. Un grand cône renferme son fruit vermeil comme du corail, qui fait un fort bel effet entre les feuilles, qui sont vertes et pinnées comme celles de la Fougère.

L'*Erythrina corallodendron* a six ou huit pieds de haut. Ses rameaux flexibles se plient et s'entrelacent avec une extrême facilité ; et ses épis de fleurs rouges paraissent avec avantage au milieu des feuilles délicates qui l'entourent.

Le *Cactus opuntia* est très-haut, très-droit et très-grand : il est assez fort pour porter le poids d'un homme. Quelques-uns ont jusqu'à six ou huit pieds de haut. Cette plante est formée en entier de grandes feuilles, ou articulations ovales comprimées. Celles qui sont près de terre augmentent toujours ; elles croissent et s'endurcissent à mesure que la plante vieillit, et perdent, à la longue, leur surface verte et unie, pour prendre une qualité li-



gneuse et une écorce rude et blanchâtre. Presque toutes les parties de la plante sont dépourvues de ces aiguillons ou faisceaux de pointes barbelées qui se trouvent en si grande abondance sur le petit Figuier d'Inde ordinaire. Je trouvai, sur les feuilles du premier, l'insecte de la cochenille. La femelle de cet animal est grande, charnue, recouverte d'un duvet blanc, soyeux ou cotonneux, toujours humide, qui semble destiné par la nature à défendre l'insecte des rayons brûlans du soleil. Le mâle est petit, en comparaison de la femelle ; il est aussi moins nombreux. L'un et l'autre ont deux aîles oblongues transparentes. Les grandes fleurs polypétales du *Cactus opuntia* naissent sur les bords des feuilles de l'année précédente : elles sont d'un beau jaune brillant, et suivies par un très-gros fruit en forme de poire, qui, lorsqu'il est mûr, est d'un pourpre livide et foncé. Sa pulpe est pleine d'un suc rouge et transparent : elle est rafraîchissante et d'un goût agréable, à-peu-près semblable à celui de la Grenade. Quelque temps après qu'on a mangé de ce fruit, l'urine devient rouge ; ce qui jette



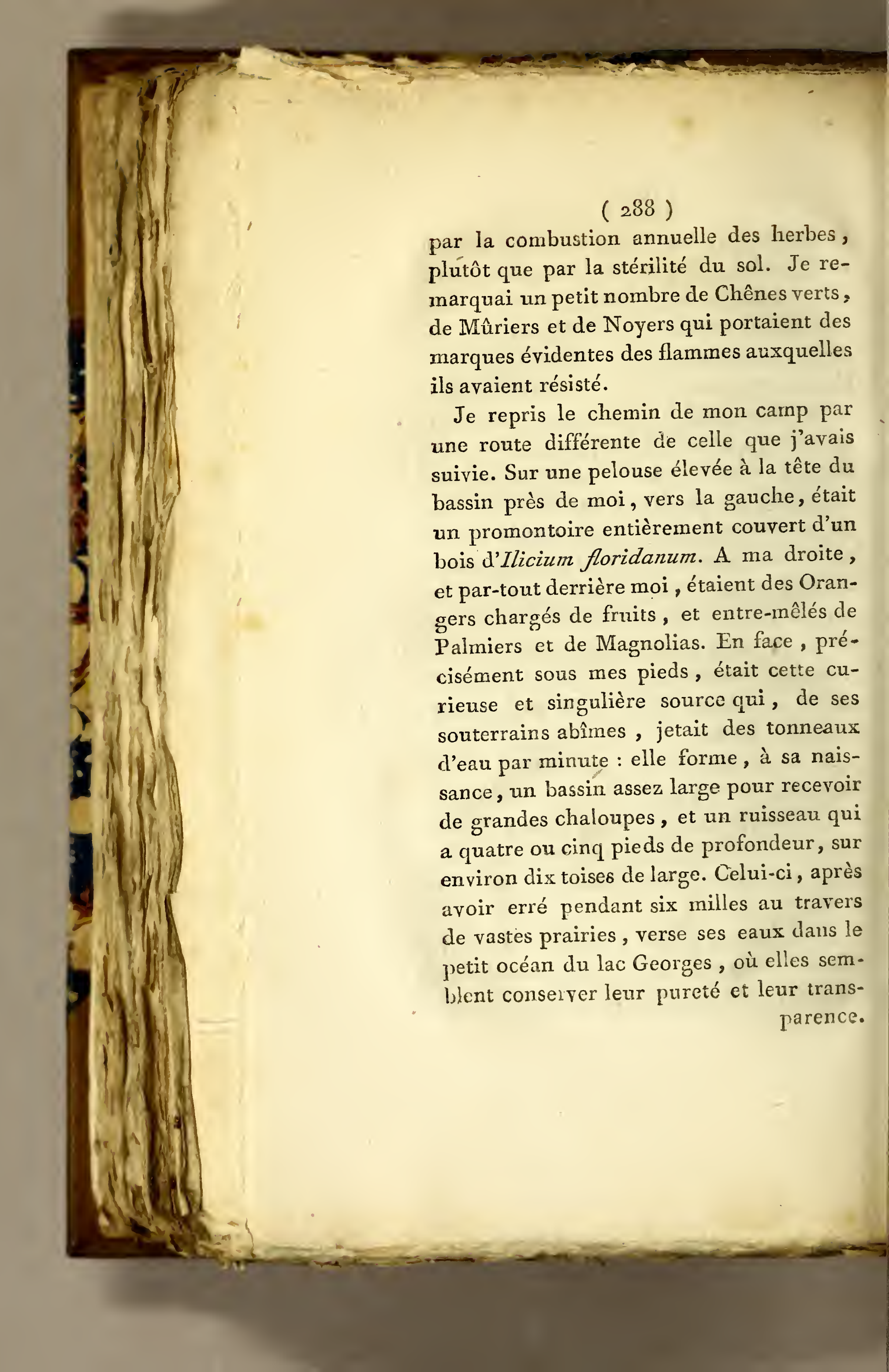
dans de grandes alarmes les personnes qui ne connoissent pas cette particularité ; mais il n'en résulte aucun inconvénient. On regarde, au contraire, ce fruit comme très-sain, quoiqu'il soit puissamment diurétique.

Sur la gauche de ces forêts et de ces savannes, on voit au Sud, à l'Ouest et au Sud-Ouest, un vaste désert. La couche supérieure de ce sol est un beau sable blanc mêlé de petits cailloux. Il est couvert de petits arbres et d'arbustes de différens genres et d'une même hauteur, tels que *Laurus Borbonia*, *Olea Americana*, *Morus rubra*, *Myrica cerifera*, *Ptelea*, *Æsculus pavia*, *Quercus ilex*, *Quercus glandifera*, *Quercus maritima foliis cuneiformibus obsolete trilobis minoribus*, *Quercus pumila*, *Rhamnus frangula*, *Halesia diptera et tetraptera*, *Cassine*, *Ilex aquifolium*, *Callicarpa Johnsonia*, *Erythrina corallodendron*, *Hibiscus spinifex*, *Zanthoxylon*, *Hopea tinctoria*, *Sideroxylum*, et une foule d'autres arbustes, dont plusieurs étaient nouveaux pour moi : la plupart étaient d'une beauté singulière. J'en remarquai entr'autres un qui, d'après sa

fructification, me parut être une espèce de *Cacalia*. C'est un arbre toujouts vert, qui a environ six à huit pieds de haut. Ses feuilles sont, en général, un peu cunéiformes, charnues, d'un vert pâle ou blanchâtre, ayant leurs deux surfaces couvertes de vésicules velues qui, quand on les presse, semblent visqueuses, et rendent une odeur agréable. Les branches ascendantes se terminent par des touffes, ou corymbes de fleurs roses de la même odeur. Ces bouquets de fleurs, à une certaine distance, ressemblent à de grands pavots de couleur de chair. Cet arbuste est le *Cacalia heterophylla foliis cuneiformibus carnosis, papillis viscidis*. Il est de la classe *Syngenesia polygamia aequalis*. Linn.

Ici se trouve encore une autre espèce du même genre ; mais elle ne devient pas si grande. Les feuilles sont plus petites, d'une couleur plus foncée, et les fleurs d'un rose pâle. Ce sont deux jolis arbustes verts.

Les arbres et arbustes qui couvrent ces vastes déserts ont environ cinq à six pieds de haut, et sont maintenus à cette briéveté



par la combustion annuelle des herbes, plutôt que par la stérilité du sol. Je remarquai un petit nombre de Chênes verts, de Mûriers et de Noyers qui portaient des marques évidentes des flammes auxquelles ils avaient résisté.

Je repris le chemin de mon camp par une route différente de celle que j'avais suivie. Sur une pelouse élevée à la tête du bassin près de moi, vers la gauche, était un promontoire entièrement couvert d'un bois d'*Ilicium floridanum*. A ma droite, et par-tout derrière moi, étaient des Orangers chargés de fruits, et entre-mêlés de Palmiers et de Magnolias. En face, précisément sous mes pieds, était cette curieuse et singulière source qui, de ses souterrains abîmes, jetait des tonneaux d'eau par minute : elle forme, à sa naissance, un bassin assez large pour recevoir de grandes chaloupes, et un ruisseau qui a quatre ou cinq pieds de profondeur, sur environ dix toises de large. Celui-ci, après avoir erré pendant six milles au travers de vastes prairies, verse ses eaux dans le petit océan du lac Georges, où elles semblent conserver leur pureté et leur transparence.

parence. A environ vingt brasses du bord supérieur du bassin, et précisément en face de l'entrée ou du goulet par où s'échappe le ruisseau, on remarque une forte et continuelle ébullition. L'eau, dans cet endroit, sort avec tant d'abondance et d'impétuosité, qu'elle s'élève à deux ou trois pieds au-dessus de la surface du bassin. Du sable blanc et de petits coquillages sont poussés avec les eaux jusqu'au sommet, s'écartent en cercle, retombent au fond, et, s'y rassemblant, forment un rebord ou espèce d'entonnoir autour de l'orifice de la fontaine. C'est une grande ouverture qu'on aperçoit entre des rochers dont les pointes inégales s'avancent de côté et d'autre.

Cette belle source a d'autres singularités qui ne sont pas moins curieuses. Ce bassin est rempli d'une foule innombrable de poissons, dont quelques-uns sont revêtus des plus belles couleurs. On y voit le vorace crocodile, étendu sur le fond comme le tronc d'un grand arbre, l'avide Garfish, la truite, et toutes les variétés de la brême diaprée, le carfish barbu, le redouté sting-ray, le skate, le flounder,

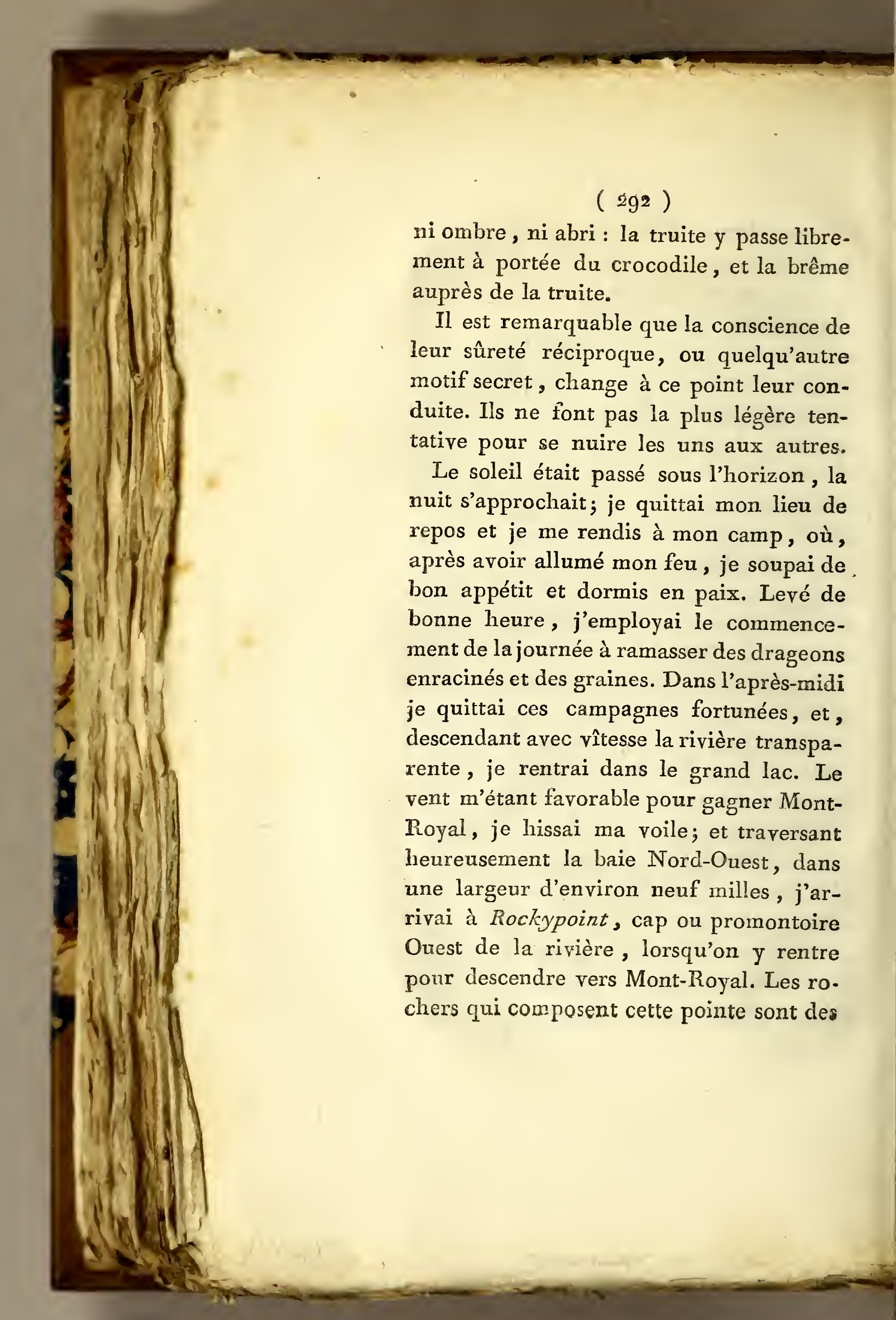
le bass, le sheepshead et le drum, tous en troupes séparées, tous se mouvant tranquillement et sans crainte les uns des autres. On n'aperçoit entr'eux aucun signe d'inimitié, aucune tentative pour s'attaquer réciproquement. Chaque bande se promène en paix, et un peu à l'écart, comme pour laisser aux autres l'espace qui leur est nécessaire.

Un aspect encore plus singulier est de les voir descendre dans l'orifice de cette fontaine bouillonnante. Ils disparoissent entiérement : on ne sait d'abord si jamais ils reviendront. Bientôt, à une distance qui paraît infinie, on les aperçoit dans le lointain bleuâtre de ces eaux diaphanes. Quand on commence à les revoir, ils ne semblent pas plus gros que des mouches : peu à peu ils grossissent en s'approchant, l'œil reconnaît leurs formes et retrouve leurs couleurs. Tout-à-coup leur mouvement s'accélère ; ils s'élancent rapidement avec la colonne ascendante, et rentrent dans le bassin. Là, doucement portés par les eaux, ils montent, les uns obliquement, les autres verticalement, vers la surface. Suspendus dans le fluide comme

des papillons en l'air, ils arrivent au sommet, redescendent lentement, se divisent, et puis se rallient pour aller rejoindre leurs troupes respectives.

Il semble qu'on voye un tableau mouvant, et qu'aucun corps intermédiaire ne vous sépare des objets. On croit voir les poissons à quelques pouces de soi; on serait tenté de les saisir, ou de toucher au doigt l'œil du crocodile endormi, quoiqu'ils soient dans le fait à vingt ou trente pieds sous l'eau.

Ce séjour de paix et de délices semble être aux poissons, ce qu'était aux hommes le paradis terrestre : non pas qu'ils y changent de nature; car leurs penchans y sont toujours les mêmes que s'ils habitaient le lac Georges ou la grande rivière; mais ici le milieu dans lequel ils se meuvent est si transparent, qu'il les met tous de niveau sous les rapports de l'attaque et de la défense. On sait, en effet, que tous les poissons d'eau douce qui se nourrissent d'autres poissons, prennent leur proie par ruse. Tous se mettent en embuscade dans quelque coin pour y attendre l'occasion de surprendre leur victime. Ici il n'y a

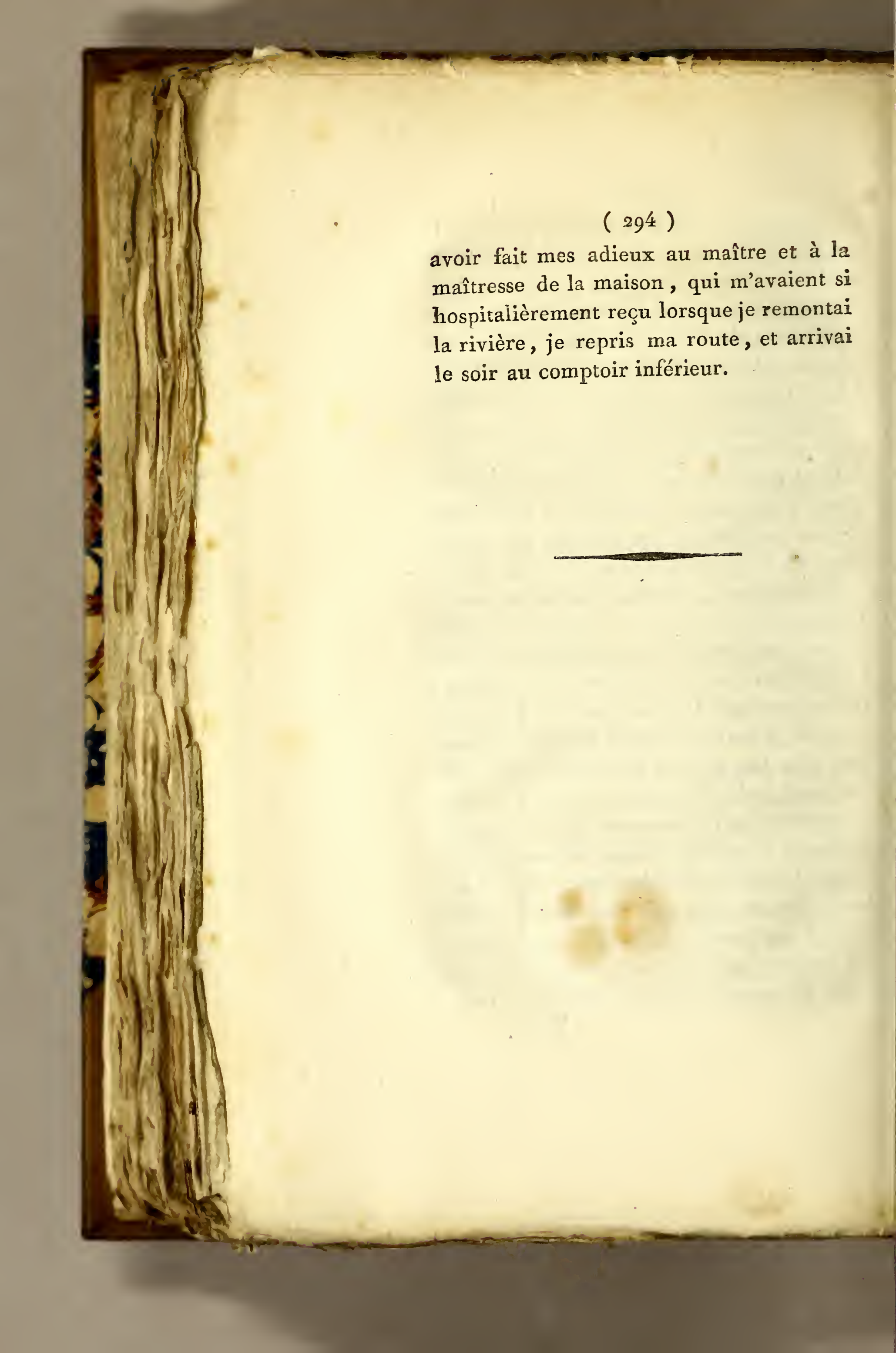


ni ombre, ni abri : la truite y passe librement à portée du crocodile, et la brême auprès de la truite.

Il est remarquable que la conscience de leur sûreté réciproque, ou quelqu'autre motif secret, change à ce point leur conduite. Ils ne font pas la plus légère tentative pour se nuire les uns aux autres.

Le soleil était passé sous l'horizon, la nuit s'approchait; je quittai mon lieu de repos et je me rendis à mon camp, où, après avoir allumé mon feu, je soupai de bon appétit et dormis en paix. Levé de bonne heure, j'employai le commencement de la journée à ramasser des drageons enracinés et des graines. Dans l'après-midi je quittai ces campagnes fortunées, et, descendant avec vîtesse la rivière transparente, je rentrai dans le grand lac. Le vent m'étant favorable pour gagner Mont-Royal, je hissai ma voile; et traversant heureusement la baie Nord-Ouest, dans une largeur d'environ neuf milles, j'arrivai à *Rockypoint*, cap ou promontoire Ouest de la rivière, lorsqu'on y rentre pour descendre vers Mont-Royal. Les rochers qui composent cette pointe sont des

masses plates et horizontales qui, sortant du lac, s'élèvent à deux ou trois pieds au-dessus de sa surface. Ils semblent être une concrétion de sable, de coquillage et de ciment calcaire, d'un gris foncé ou brunâtre. La pierre en est dure, et peut servir aux bâtimens : elle est fort bonne pour faire des meules de moulins à bras : en la faisant cuire, on en tire une chaux grossière. Ces masses sont disposées l'une au-dessus de l'autre, par couches de deux ou trois pieds d'épaisseur : elles sont faciles à séparer, et on leur donne aisément la forme qu'on veut pour bâtir. *Rockypoint* est une position élevée et délicieuse, d'où l'on découvre une très-belle vue du lac et de ses environs. Comme je n'y trouvai pas de bois, je me rembarquai et descendis un peu plus bas jusqu'à l'île de la Baie, où j'abordai près d'un superbe bouquet de Magnolias et d'Orangers, dans l'espoir d'ajouter là quelque chose à mes collections. Je me levai le lendemain matin de bonne heure; et lorsque j'eus parcouru les bois et les savannes, je me rembarquai de nouveau et m'arrêtai à Mont-Royal, où je fis encore quelques récoltes. Après



avoir fait mes adieux au maître et à la maîtresse de la maison, qui m'avaient si hospitalièrement reçu lorsque je remontai la rivière, je repris ma route, et arrivai le soir au comptoir inférieur.

CHAPITRE VI.

Au retour de mon voyage au comptoir supérieur, j'appris des traiteurs destinés pour Cuscowilla, qu'ils avaient mis beaucoup d'activité à leurs préparatifs, et qu'ils se proposaient de partir sous peu de jours. Je profitai donc, à la hâte, du peu de temps qui me restait pour préparer et emballer mes collections, de manière que si le Schooner employé à la traite, et qu'on attendait alors, arrivait en mon absence et repartait pour Savanna, tout fût prêt pour les embarquer à bord de ce bâtiment.

Nous partîmes un beau matin, accompagnés de quatre hommes, sous la conduite d'un vieux traiteur que M. Mac-Latche avait chargé de conférer avec le *gardeur de vaches* et les autres chefs de Cuscowilla, sur le rétablissement des relations commerciales, etc., aux termes du traité dernièrement fait à Saint-Augustin.

Pendant les quatre ou cinq premiers milles nous marchâmes à l'Ouest sur une plaine parfaitement unie, qui, tant à nos

côtés qu'au-devant de nous, ressemblait à une verte prairie ornée, par endroits, de petits Pins, *Pinus palustris*. Le sol est un beau sable blanc dont les parties supérieures, mêlées avec les cendres des végétaux brûlés, deviennent assez fertiles pour se couvrir de gazon, d'herbes, d'arbustes très-bas, et d'un très petit Palmier nain, *Corypha pumila stipitibus serratis*. Plusieurs de ces arbustes étaient nouveaux pour moi, et d'un aspect très-agréable, entr'autres une espèce d'Annona, *Annona incana floribus grandioribus paniculatis*. Celui-ci s'élève à trois, quatre ou cinq pieds de haut. Ses feuilles sont un peu cunéiformes, ou larges et lancéolées, diminuant un peu vers le pétiole : elles sont d'un vert pâle, et couvertes d'un duvet court et soyeux. Les fleurs sont grandes, parfaitement blanches et d'une odeur douce, attachées plusieurs ensemble sur de grands panicules ou épis lâches. Le fruit est de la forme et de la grosseur d'un petit concombre : sa peau, ou surface extérieure, est un peu ridée : elle renferme une pulpe jaune de la consistance d'un flanc ferme, et fournit un aliment très-

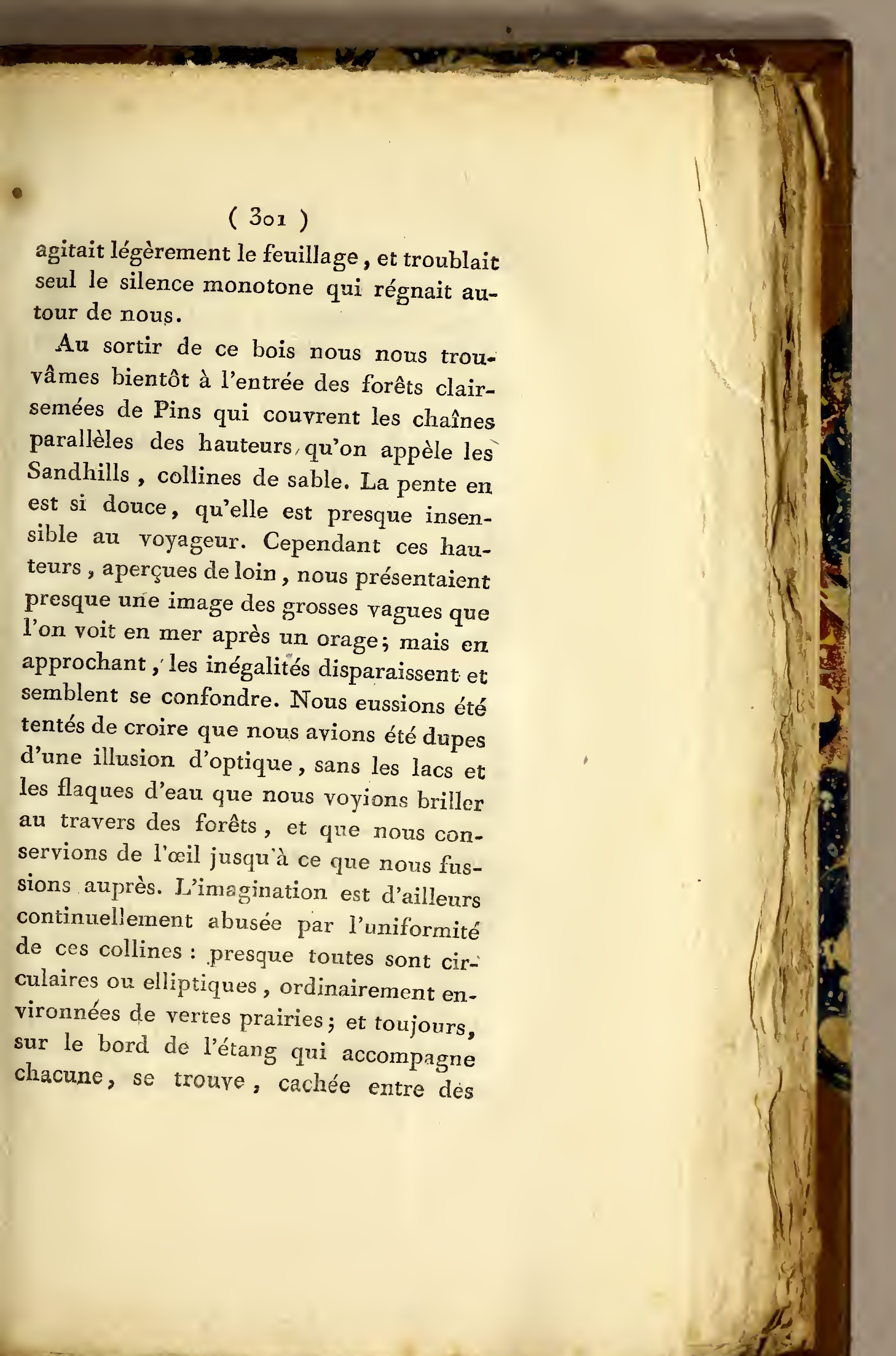
agréable et très-sain. Cet arbrisseau semble être une variété de celui que j'ai indiqué plus haut comme croissant sur l'Alatamaha, près du fort Barrington, à Charlottia, et dans plusieurs autres endroits de la Géorgie et de la Floride orientale : peut-être est-il le même. J'ai trouvé ici très-abondant le petit Annona nain, couché, à feuilles étroites et fleurs variées, que j'avais déjà remarqué à Alatamaha, *Annona pigmaea*. Le beau petit *Kalmia ciliata* nain, déjà décrit, y est aussi très-fréquent. L'*Empetrum* à baies blanches, joli arbuste toujours vert, vient ici par groupes sur les endroits un peu plus élevés et plus secs que le reste de la plaine, mêlé avec l'*Olea Americana*; plusieurs espèces de Chênes nains, *Vaccinium*, le *Gordonia lasianthus*, l'*Andromeda ferruginea*, ainsi qu'un autre bel arbuste très-curieux qui semble allié au *Rhododendron*, à la *Cassine*, au *Rhamnus frangula*, à l'*Andromeda nitida*, etc., et dont le feuillage vert anime et varie le païsage. Mais ce qui paraît étrange, est de voir le superbe *Magnolia grandiflora* dégradé, mesquin et confondu avec ces ar-

bres nains, dont quelques-uns même le surpassent, quoiqu'ils n'aient pas plus de cinq pieds de haut. Dans cet état d'humiliation, il porte encore de grandes et belles fleurs blanches, et se charge de grands cônes qui, portés sur des branches longues et faibles, penchent jusqu'à terre. Ce sont les ravages du feu qui tiennent ces arbres rabougris, ainsi qu'on peut en juger par les immenses racines ou excroissances tubéreuses qui couvrent plusieurs pieds de terre, et d'où sortent ces misérables rejetons.

Dans ces groupes, ou bouquets d'arbustes, on trouve plusieurs espèces d'oiseaux, et entr'autres une espèce de Geai, *Pica cerulea, non cristata.* Cet oiseau est, en général, d'un bleu d'azur; il n'a point de crête ou touffe de plumes sur la tête, et n'est pas si grand que le grand Geai bleu à crête de la Virginie; mais il est tout aussi criard. L'*oiseau Tooui, Fringilla erythrophtalma*, est ici très-nombreux, ainsi qu'une espèce d'*oiseau boucher* d'un gris bleuâtre, *Lanius.* J'y vis aussi des lézards et des serpens. Les lézards étaient de l'espèce que, dans la

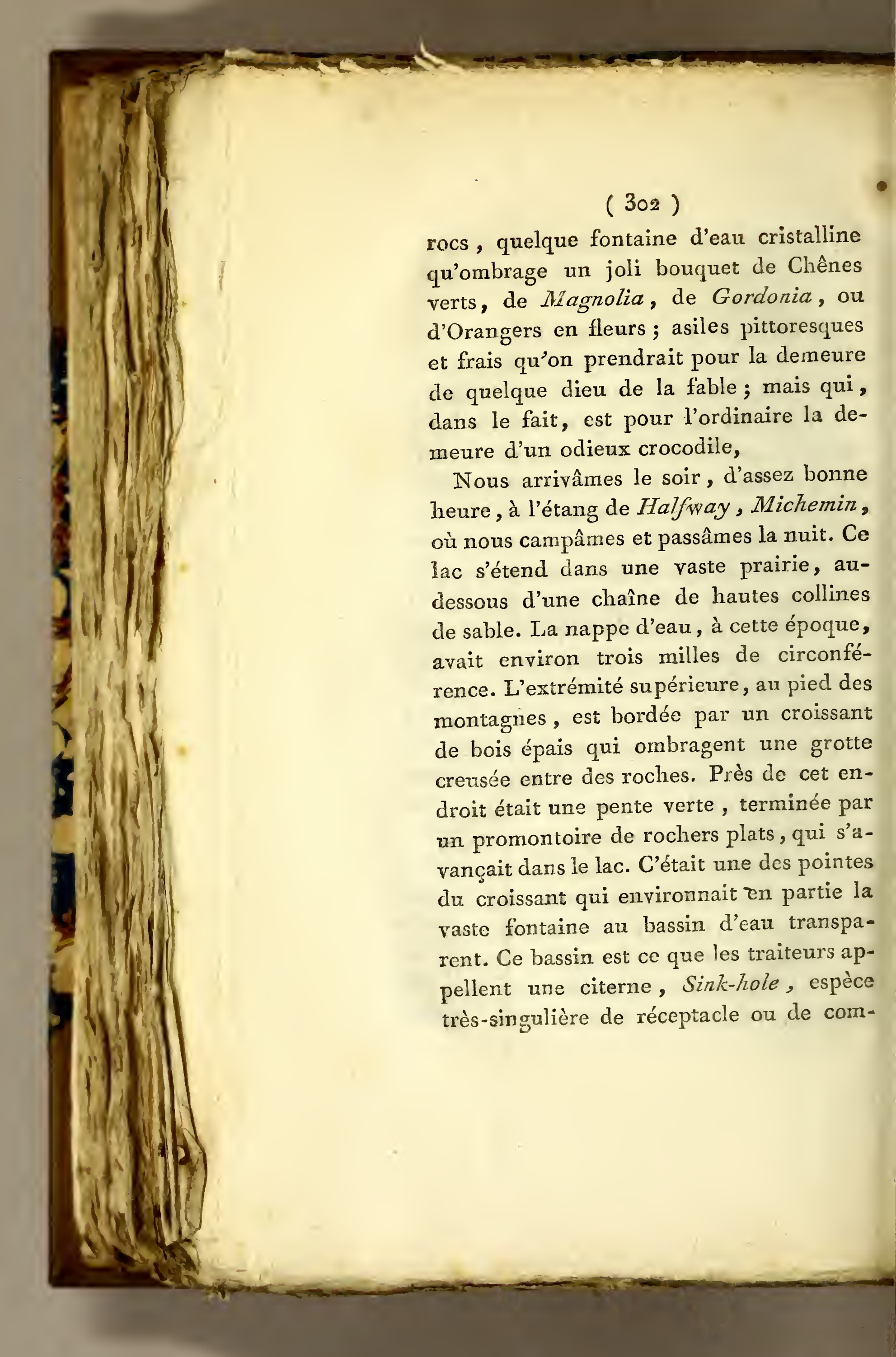
Caroline, on nomme scorpions : ils ont cinq à six pouces de long, et sont fort minces ; la queue, entr'autres, est longue et grêle. Ils sont d'une couleur d'argile jaunâtre, avec des lignes ou bandes d'un brun obscur qui vont longitudinalement de la tête à la queue. Leur corps est en entier couvert de très-petites écailles. Ils agitent leur queue et dardent leur langue à la manière des serpens, lorsqu'ils sont surpris ou qu'ils poursuivent leur proie, qui consiste en scarabées, sauterelles, mouches, et autres insectes. Je n'ai pas oui dire que leur morsure fût dangereuse. Cependant j'ai vu des chats être malades peu de temps après en avoir mangé. Après avoir parcouru cette grande savanne, qui, malgré son humidité, est unie et ferme, nous traversâmes un joli ruisseau : son eau était douce et fraîche, et sur ses bords croissaient divers arbustes, tels que la délicate *Cyrilla racemiflora*, le *Chionanthus*, le *Clethra*, *Nyssa sylvatica*, *Andromeda nitida*, *Andromeda formosissima*. On y voyait de grandes quantités d'une belle et grande fougère, *Filix osmunda*, qui vient par groupes nombreux. Après le ruisseau,

nous marchâmes sur une pelouse humide et ferme, composée d'un gazon court et serré, au milieu duquel croissaient nombre de petits Palmiers, quelques Pins nains et divers Chênes, *Quercus nigra*, *Quercus sinuata*, ou Chêne rouge. Le sentier descend ensuite dans une vallée humide dont le sol est un sable blanc et ferme couvert d'un terreau noir, et qui se prolonge à plus de deux milles. Il s'élève ensuite assez doucement sur des collines sablonneuses, et immédiatement après traverse un beau bois de jeunes Pins à longues feuilles. Le sol, ici, semblait être meuble, grossier, brun, mêlé de sable et d'argile, et cependant fertile. La pente de la colline était ornée d'une foule de plantes herbacées et de graminées, tels que *Amaryllis atamasco*, *Clitoria*, *Phlox*, *Ipomea*, *Convolvulus*, *Verbena corymbosa*, *Ruellia*, *Viola*, etc. Le passage subit des vastes plaines, où nous avions marché longtemps, à une majestueuse forêt de Pins, n'était pas sans agrément : ce contraste, en frappant l'imagination, lui rendait plus sensible la beauté des objets. Un vent frais qui soufflait constamment de l'Ouest



agitait légèrement le feuillage, et troublait seul le silence monotone qui régnait autour de nous.

Au sortir de ce bois nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée des forêts clairsemées de Pins qui couvrent les chaînes parallèles des hauteurs, qu'on appèle les Sandhills, collines de sable. La pente en est si douce, qu'elle est presque insensible au voyageur. Cependant ces hauteurs, aperçues de loin, nous présentaient presque une image des grosses vagues que l'on voit en mer après un orage; mais en approchant, les inégalités disparaissent et semblent se confondre. Nous eussions été tentés de croire que nous avions été dupes d'une illusion d'optique, sans les lacs et les flaques d'eau que nous voyions briller au travers des forêts, et que nous conservions de l'œil jusqu'à ce que nous fussions auprès. L'imagination est d'ailleurs continuellement abusée par l'uniformité de ces collines : presque toutes sont circulaires ou elliptiques, ordinairement environnées de vertes prairies; et toujours, sur le bord de l'étang qui accompagne chacune, se trouve, cachée entre des



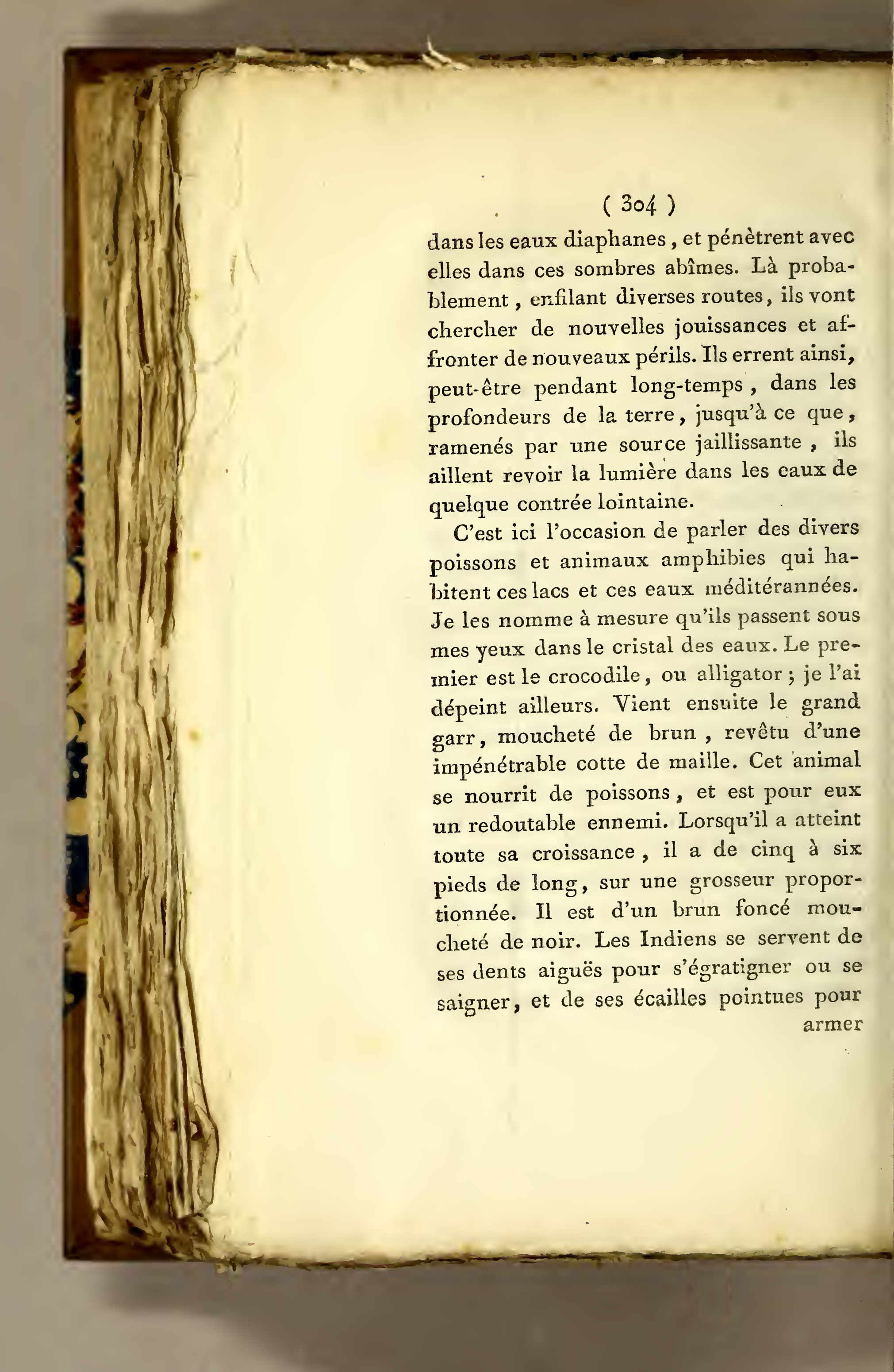
rocs, quelque fontaine d'eau cristalline qu'ombrage un joli bouquet de Chênes verts, de *Magnolia*, de *Gordonia*, ou d'Orangers en fleurs ; asiles pittoresques et frais qu'on prendrait pour la demeure de quelque dieu de la fable ; mais qui, dans le fait, est pour l'ordinaire la demeure d'un odieux crocodile,

Nous arrivâmes le soir, d'assez bonne heure, à l'étang de *Halfway*, *Michemin*, où nous campâmes et passâmes la nuit. Ce lac s'étend dans une vaste prairie, au-dessous d'une chaîne de hautes collines de sable. La nappe d'eau, à cette époque, avait environ trois milles de circonférence. L'extrémité supérieure, au pied des montagnes, est bordée par un croissant de bois épais qui ombragent une grotte creusée entre des roches. Près de cet endroit était une pente verte, terminée par un promontoire de rochers plats, qui s'avançait dans le lac. C'était une des pointes du croissant qui environnait en partie la vaste fontaine au bassin d'eau transparent. Ce bassin est ce que les traiteurs appellent une citerne, *Sink-hole*, espèce très-singulière de réceptacle ou de com-

munication avec les dépôts d'eaux souterrains. Quoique les eaux de ces étangs, dans les temps secs et dans l'été, tendent évidemment vers ces conduits, elles s'y rendent si lentement, que leur marche est presque inperceptible. Au milieu des prairies, ou savannes, serpente toujours un ruisseau qui, par de petites branches latérales, reçoit les eaux dont ces terres sont inondées : il les conduit lentement dans le lac, et de-là dans le bassin, et y mène en même-temps des légions de poissons de différens genres.

Nous établîmes notre camp precisément auprès du petit lac de rochers plats. De vertes prairies, entre-coupées dans leurs contours par des pointes de terres hautes couvertes de beaux arbres, offraient un coup-d'œil agréable et varié.

C'est un spectacle curieux, lorsque les derniers rayons du soleil se projettent en longs traits de feu sur les savannes, que de voir les poissons, par bandes innombrables, se rendre vers la fontaine transparente. Ils viennent du ruisseau dans le bassin, entrent doucement, en font tranquillement le tour, s'abaissent lentement



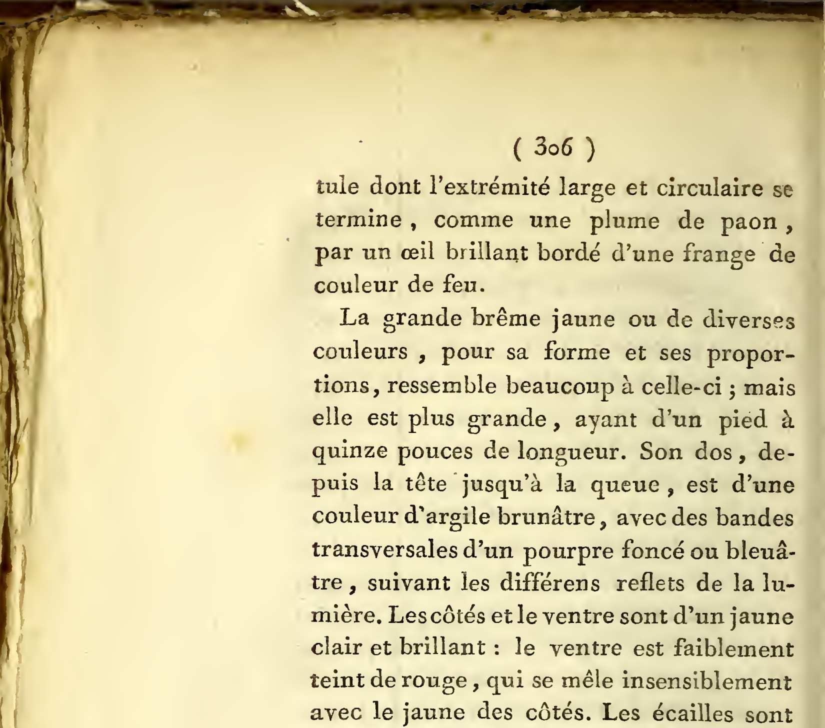
dans les eaux diaphanes, et pénètrent avec elles dans ces sombres abîmes. Là probablement, enfilant diverses routes, ils vont chercher de nouvelles jouissances et affronter de nouveaux périls. Ils errent ainsi, peut-être pendant long-temps, dans les profondeurs de la terre, jusqu'à ce que, ramenés par une source jaillissante, ils aillent revoir la lumière dans les eaux de quelque contrée lointaine.

C'est ici l'occasion de parler des divers poissons et animaux amphibies qui habitent ces lacs et ces eaux méditérannées. Je les nomme à mesure qu'ils passent sous mes yeux dans le cristal des eaux. Le premier est le crocodile, ou alligator ; je l'ai dépeint ailleurs. Vient ensuite le grand garr, moucheté de brun, revêtu d'une impénétrable cotte de maille. Cet animal se nourrit de poissons, et est pour eux un redoutable ennemi. Lorsqu'il a atteint toute sa croissance, il a de cinq à six pieds de long, sur une grosseur proportionnée. Il est d'un brun foncé moucheté de noir. Les Indiens se servent de ses dents aiguës pour s'égratigner ou se saigner, et de ses écailles pointues pour

armer

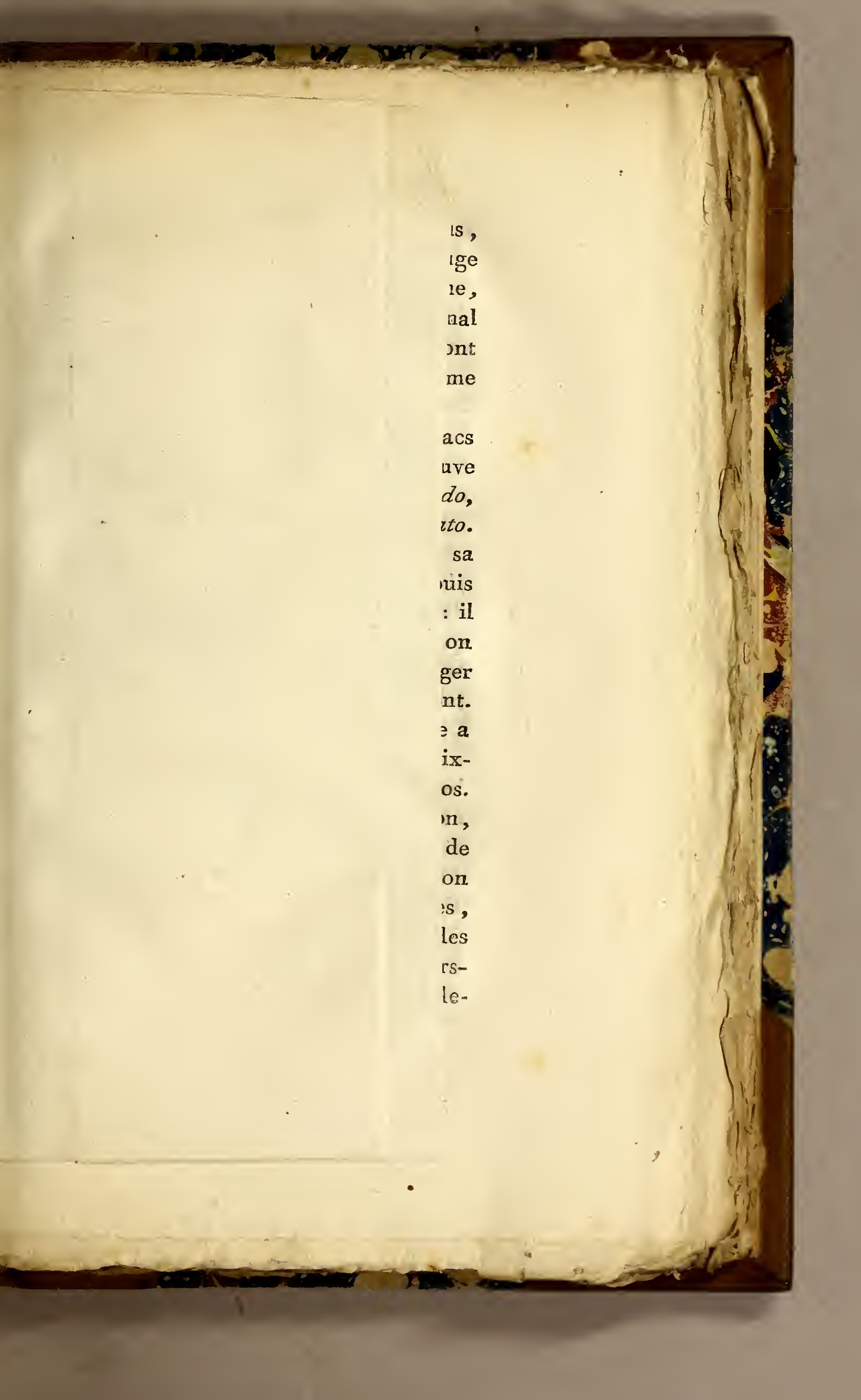
armer leurs flèches. On mange quelquefois ce poisson. Pour le préparer à cet effet, on le couvre en entier de braise ardente, sous laquelle il cuit. La peau, ainsi que les écailles, s'enlèvent ensuite aisément, et laissent la chair, qui est blanche et tendre.

Le mud-fish, poisson de boue, est grand, épais ou rond, et a deux pieds de longueur. Sa chair est tendre et blanche; mais elle sent un peu la vase, et n'est pas fort estimée. La grande et vorace truite, ainsi que le catfish, poisson-chat, sont ici très-communs. La brême dorée, ou poisson-soleil, la brême à ventre rouge, la brême blanche ou d'argent, la grande jaune et la grande noire ou bleue y abondent aussi. Cette dernière est un grand, beau et délicieux poisson. Lorsqu'il a toute sa taille, il a neuf pouces de long, et cinq à six pouces de large. Tout son corps est d'un gros bleu, ou de couleur d'indigo, marqué de bandes ou zônes transversales d'une teinte plus foncée, parsemée de points bleu-céleste, rouge et or. Les ouies et la queue sont d'un pourpre foncé, ou d'une couleur de chair livide. L'angle ultérieur des branchiostégues forme une spa-



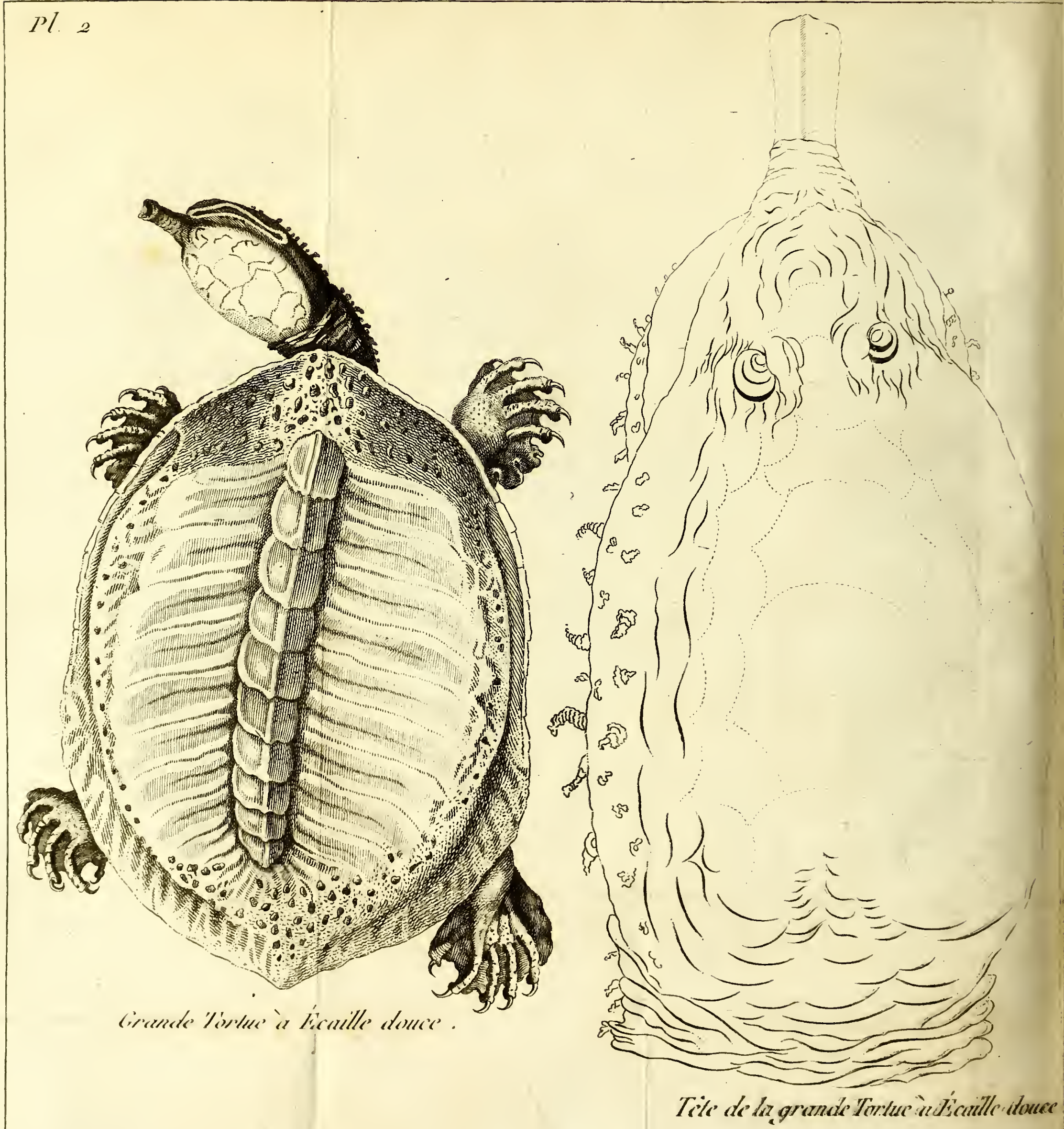
tule dont l'extrémité large et circulaire se termine, comme une plume de paon, par un œil brillant bordé d'une frange de couleur de feu.

La grande brême jaune ou de diverses couleurs, pour sa forme et ses proportions, ressemble beaucoup à celle-ci ; mais elle est plus grande, ayant d'un pied à quinze pouces de longueur. Son dos, depuis la tête jusqu'à la queue, est d'une couleur d'argile brunâtre, avec des bandes transversales d'un pourpre foncé ou bleuâtre, suivant les différens reflets de la lumière. Les côtés et le ventre sont d'un jaune clair et brillant : le ventre est faiblement teint de rouge, qui se mêle insensiblement avec le jaune des côtés. Les écailles sont toutes parsemées de mouches rouges, bleues, vertes et or. La branchiostègue est paille ou jaunâtre. Le bord inférieur, ou celui qui est le plus près de l'ouverture des ouies, a près d'un quart de pouce de large, et est vert, ou bleu d'outremer. L'angle ultérieur se prolonge dans une grande longueur, en forme de spatule ou plume : son extrémité est dilatée, circulaire, d'un noir foncé, ou couleur de



ıs ,
ıge
ıe ,
nal
ɔnt
me

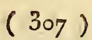
acs
uve
do,
ıto.
sa
ıuis
: il
on
ger
nt.
ɜ a
ix-
os.
ɔn ,
de
on
ɜs ,
les
rs-
le-



Grande Tortue à Écaille douce.

Tête de la grande Tortue à Écaille douce

Sellier Sc.



corbeau, avec des reflets verts et bleus, et bordée, dans son contour, d'un rouge vif à-peu-près comme de la cire d'Espagne, ce qui forme de chaque côté de l'animal comme un rubis éclatant. Les ouies sont rougeâtres. On regarde ce poisson comme un excellent manger.

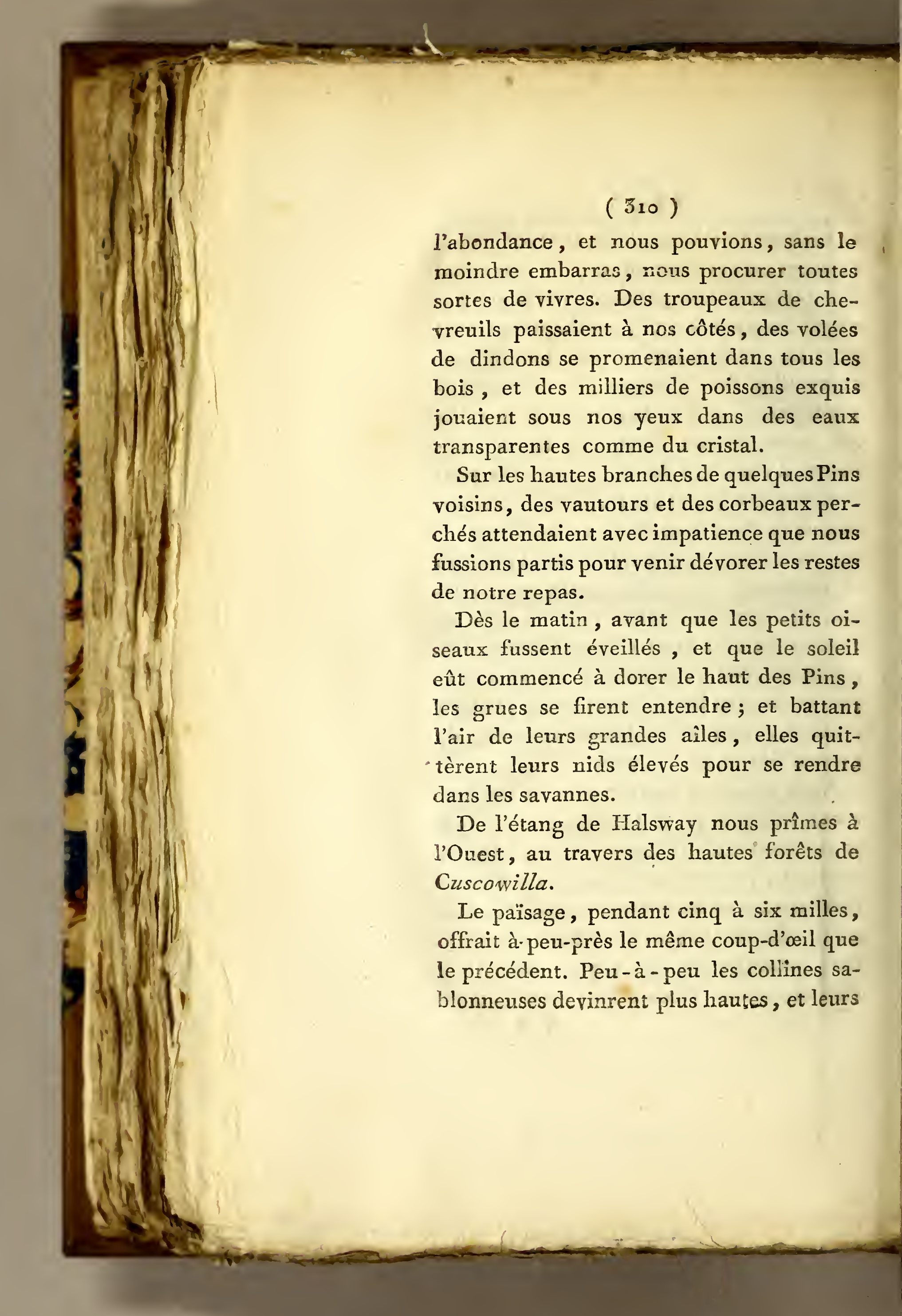
Ici, comme dans toutes les rivières, lacs et étangs de la Floride orientale, se trouve la grande tortue à écaille douce, *Testudo, naso cylindraceo, elongato, truncato.* Cet animal, lorsqu'il a atteint toute sa croissance, est très-grand, et pèse depuis vingt jusqu'à trente et quarante livres : il est très-gras et très-bon ; mais quand on en mange avec excès, il est sujet à purger les personnes qui digèrent difficilement.

Cette tortue est plate et mince : elle a deux pieds et demi de longueur sur dix-huit pouces de large, au milieu du dos. Pour la forme, l'aspect et la disposition, elle ressemble beaucoup à la tortue de mer. Toute l'écaille du dos, à l'exception de l'épine ou de la colonne des vertèbres, qui n'est pas du tout proéminente, et des côtes, est molle ou cartilagineuse. Lorsqu'on la fait bouillir, elle se réduit facile-

ment en gelée. Les extrémités antérieures et postérieures de l'écaille du dos sont relevées par des protubérances ou tubercules durs comme de la corne. L'écaille de dessous, ou du ventre, est petite et à demi-cartilagineuse, à l'exception d'une barre transversale dure et osseuse, dont les deux bouts l'attachent à l'écaille supérieure. La tête est grande, massive, de forme presque ovale; la mâchoire supérieure cependant est allongée et tronquée à-peu-près comme le grouin d'un porc; les narines sont placées à son extrémité. Aux deux côtés de cette espèce de trompe, sont les yeux, qui sont grands. La partie supérieure de la bouche est courbée et aiguë à-peu-près comme le bec d'un oiseau de proie. Les lèvres et les angles de la bouche sont grands, enflés, ridés et garnis de longues barbes dures, que l'animal peut avancer ou resserrer à volonté; ce qui lui donne un aspect effrayant et désagréable. Ces tortues s'enfoncent dans la vase des rivières et des lacs, sous les racines des joncs et autres herbes aquatiques, laissant au-dessus d'elles un trou qui n'a d'ouverture que pour le passage de leur tête. Elles

se cachent ainsi lorsqu'elles sont affamées, et surprennent leur proie, en avançant leur tête avec une extrême vîtesse sur l'animal imprudent qui, malheureusement pour lui, passe à leur portée. Leur col est susceptible de s'allonger à une longueur prodigieuse ; ce qui leur permet de saisir les petits oiseaux d'eau qui nagent au-dessus d'elles. On les voit, dans les profondeurs des lacs et des rivières, élever au-dessus de l'eau leur tête, et souffler avec un bruit à peu-près pareil à celui que fait le marsouin : peut-être est-ce pour elles un jeu, peut-être est-ce une manière de renouveler l'air dont elles ont besoin. Ces animaux sont carnivores : ils se nourrissent de tous les animaux qu'ils peuvent attraper, sur-tout de jeunes canards, de grenouilles et de poissons.

Nous eûmes à souper une de ces tortues, très-grande et très-grasse, ce que je regardai d'abord comme une profusion déplacée, vu que nous n'étions pas assez nombreux pour en manger la moitié, quoiqu'elle fût excellente et très-bien apprêtée. Mes compagnons de voyage rirent de mon économie. Nous étions au milieu de



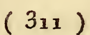
l'abondance, et nous pouvions, sans le moindre embarras, nous procurer toutes sortes de vivres. Des troupeaux de chevreuils paissaient à nos côtés, des volées de dindons se promenaient dans tous les bois, et des milliers de poissons exquis jouaient sous nos yeux dans des eaux transparentes comme du cristal.

Sur les hautes branches de quelques Pins voisins, des vautours et des corbeaux perchés attendaient avec impatience que nous fussions partis pour venir dévorer les restes de notre repas.

Dès le matin, avant que les petits oiseaux fussent éveillés, et que le soleil eût commencé à dorer le haut des Pins, les grues se firent entendre; et battant l'air de leurs grandes aîles, elles quittèrent leurs nids élevés pour se rendre dans les savannes.

De l'étang de Halsway nous prîmes à l'Ouest, au travers des hautes forêts de *Cuscowilla*.

Le païsage, pendant cinq à six milles, offrait à-peu-près le même coup-d'œil que le précédent. Peu-à-peu les collines sablonneuses devinrent plus hautes, et leurs

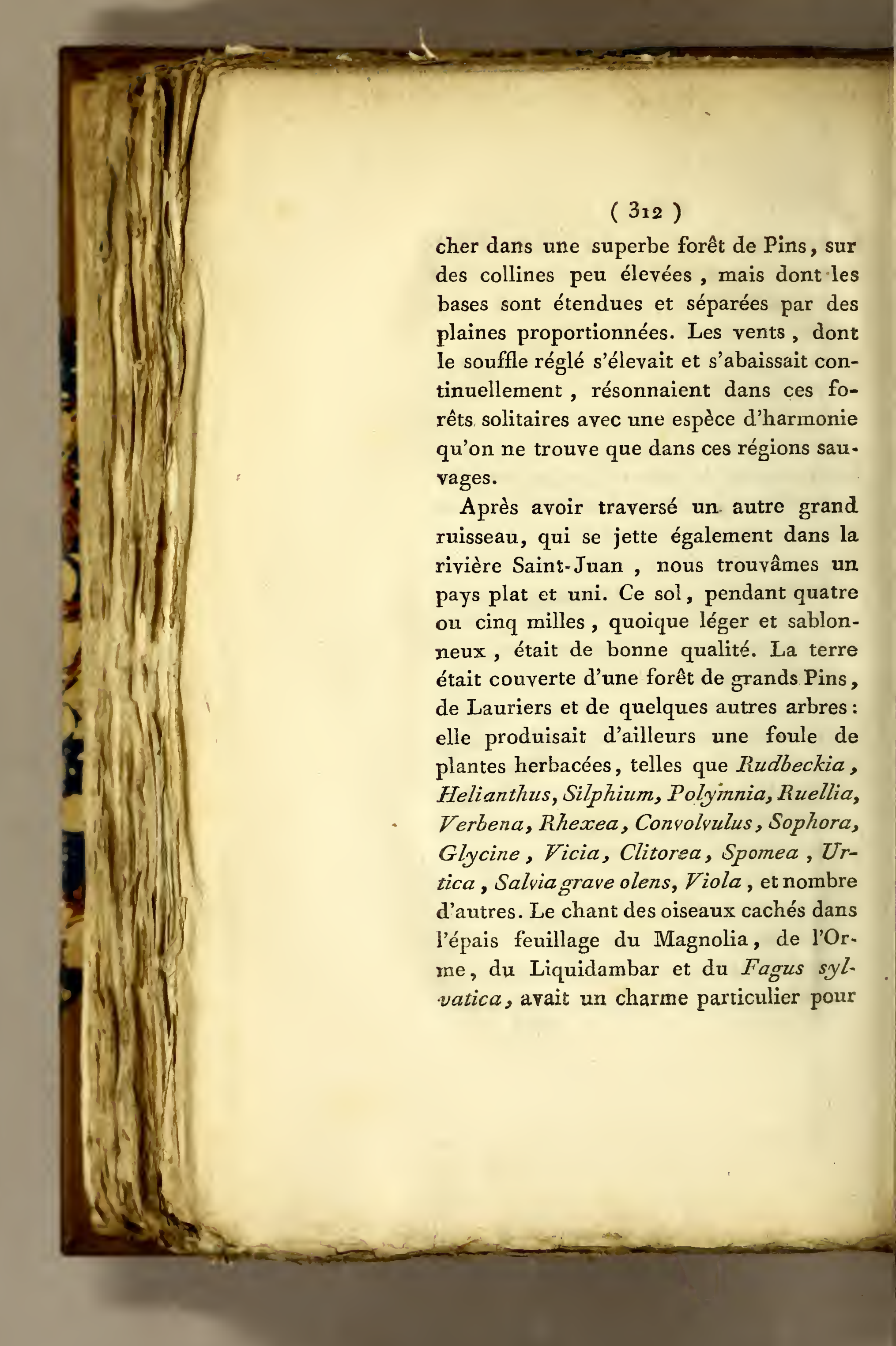


bases proportionnellement plus étendues. Les savannes ainsi que les lacs étaient plus grands, le sommet des hauteurs plus graveleux : on voyait, par endroits, des amas ou groupes de rochers s'élever hors du sable et du gravier. Ces rochers sont composés de sable et de coquillage, comme ceux que j'avais remarqués sur la rivière Saint-Juan et le grand lac. Les productions végétales étaient à-peu-près pareilles à celles que j'ai déjà décrites.

Après avoir descendu doucement des coteaux sablonneux, nous traversâmes un ruisseau rapide qui, sur un lit de gravier, roule rapidement ses eaux vers un grand et beau lac : il traverse un beau bois d'Orangers qui se prolonge sur les bords du lac, à une grande distance des deux côtés de l'embouchure du ruisseau. Cette position ferait un bel emplacement pour une grande ville. Ces eaux finissent par se rendre dans la rivière Saint-Juan.

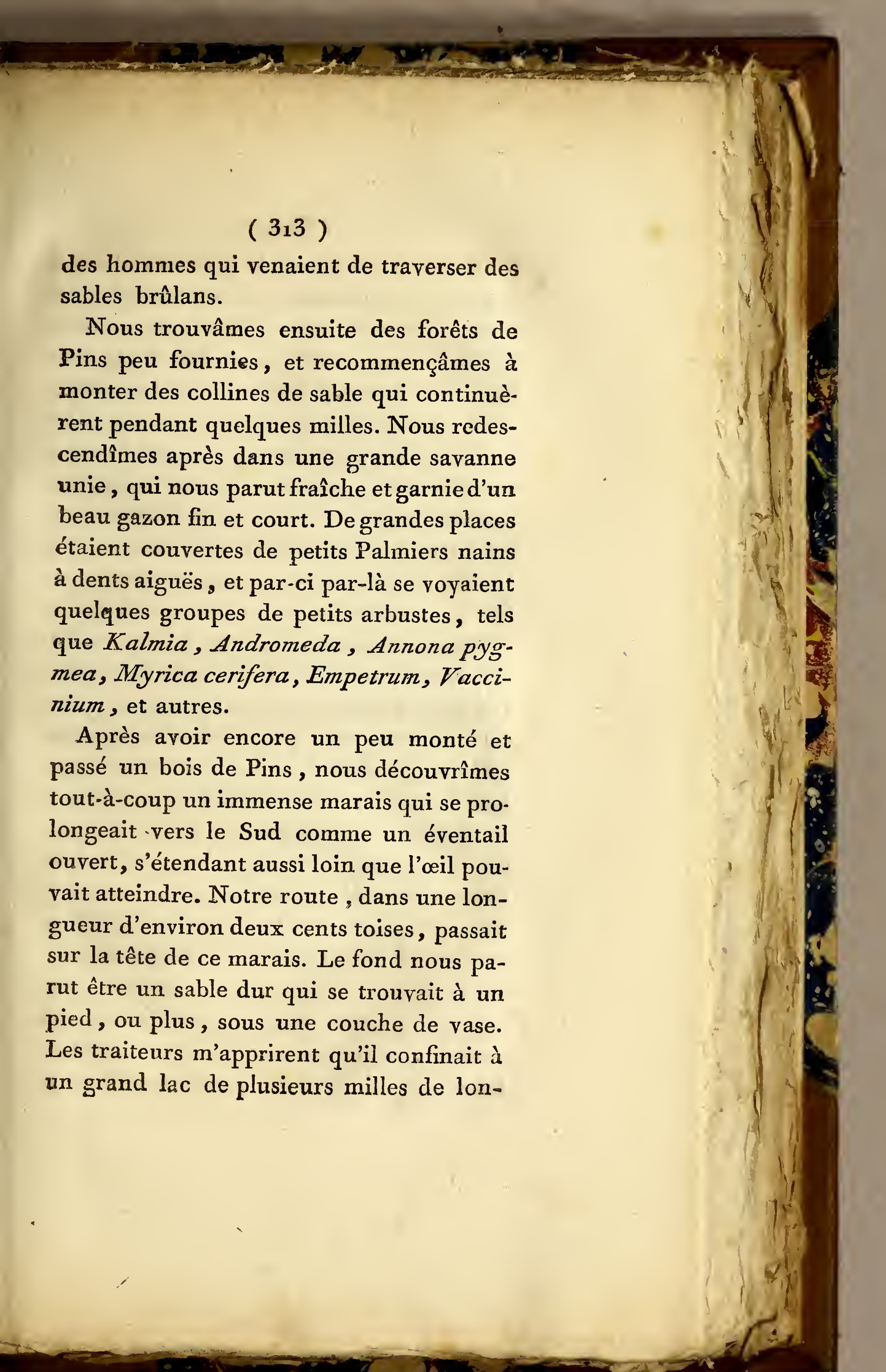
Nous descendîmes là pour nous reposer et ajuster nos effets. Nous y trouvâmes des traces évidentes d'un grand établissement des anciens habitans du pays.

Étant repartis, nous continuâmes à mar-



cher dans une superbe forêt de Pins, sur des collines peu élevées, mais dont les bases sont étendues et séparées par des plaines proportionnées. Les vents, dont le souffle réglé s'élevait et s'abaissait continuellement, résonnaient dans ces forêts solitaires avec une espèce d'harmonie qu'on ne trouve que dans ces régions sauvages.

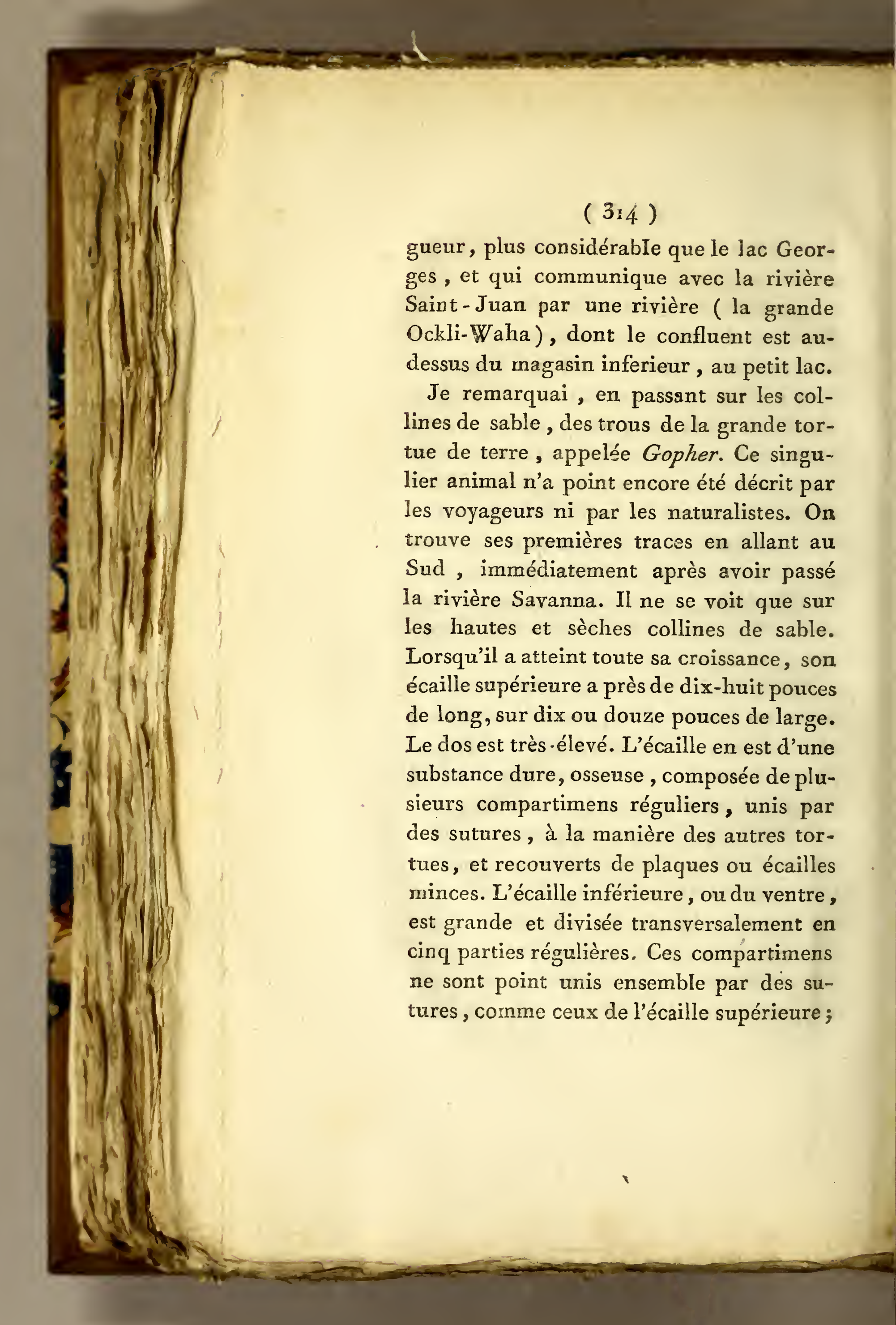
Après avoir traversé un autre grand ruisseau, qui se jette également dans la rivière Saint-Juan, nous trouvâmes un pays plat et uni. Ce sol, pendant quatre ou cinq milles, quoique léger et sablonneux, était de bonne qualité. La terre était couverte d'une forêt de grands Pins, de Lauriers et de quelques autres arbres : elle produisait d'ailleurs une foule de plantes herbacées, telles que *Rudbeckia*, *Helianthus*, *Silphium*, *Polymnia*, *Ruellia*, *Verbena*, *Rhexea*, *Convolvulus*, *Sophora*, *Glycine*, *Vicia*, *Clitorea*, *Spomea*, *Urtica*, *Salvia grave olens*, *Viola*, et nombre d'autres. Le chant des oiseaux cachés dans l'épais feuillage du Magnolia, de l'Orme, du Liquidambar et du *Fagus sylvatica*, avait un charme particulier pour



des hommes qui venaient de traverser des sables brûlans.

Nous trouvâmes ensuite des forêts de Pins peu fournies, et recommençâmes à monter des collines de sable qui continuèrent pendant quelques milles. Nous redescendîmes après dans une grande savanne unie, qui nous parut fraîche et garnie d'un beau gazon fin et court. De grandes places étaient couvertes de petits Palmiers nains à dents aiguës, et par-ci par-là se voyaient quelques groupes de petits arbustes, tels que *Kalmia*, *Andromeda*, *Annona pygmea*, *Myrica cerifera*, *Empetrum*, *Vaccinium*, et autres.

Après avoir encore un peu monté et passé un bois de Pins, nous découvrîmes tout-à-coup un immense marais qui se prolongeait vers le Sud comme un éventail ouvert, s'étendant aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Notre route, dans une longueur d'environ deux cents toises, passait sur la tête de ce marais. Le fond nous parut être un sable dur qui se trouvait à un pied, ou plus, sous une couche de vase. Les traiteurs m'apprirent qu'il confinait à un grand lac de plusieurs milles de lon-

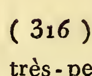


gueur, plus considérable que le lac Georges, et qui communique avec la rivière Saint-Juan par une rivière (la grande Ockli-Waha), dont le confluent est audessus du magasin inferieur, au petit lac.

Je remarquai, en passant sur les collines de sable, des trous de la grande tortue de terre, appelée *Gopher*. Ce singulier animal n'a point encore été décrit par les voyageurs ni par les naturalistes. On trouve ses premières traces en allant au Sud, immédiatement après avoir passé la rivière Savanna. Il ne se voit que sur les hautes et sèches collines de sable. Lorsqu'il a atteint toute sa croissance, son écaille supérieure a près de dix-huit pouces de long, sur dix ou douze pouces de large. Le dos est très-élevé. L'écaille en est d'une substance dure, osseuse, composée de plusieurs compartimens réguliers, unis par des sutures, à la manière des autres tortues, et recouverts de plaques ou écailles minces. L'écaille inférieure, ou du ventre, est grande et divisée transversalement en cinq parties régulières. Ces compartimens ne sont point unis ensemble par des sutures, comme ceux de l'écaille supérieure;

ils adhèrent les uns aux autres par un cartilage saillant et de substance cornée, qui sert à l'animal comme de gonds, quand il veut renfermer son corps dans son écaille. La première portion de cette écaille du ventre se termine à-peu-près en forme de pique : elle s'avance en saillie à près de trois pouces, sur environ un pouce et demi de large : son extrémité est quelque peu bifide. Le compartiment postérieur se prolonge aussi beaucoup en arrière, et est profondément bifurqué.

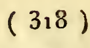
Les jambes, ainsi que les pieds, sont couverts d'écailles plates d'une matière cornée. L'animal ne paraît avoir ni griffes, ni doigts ; mais il a de longs talons ou écailles aplaties, qui ressemblent un peu aux ongles d'un homme : il en a cinq aux pieds de devant. Les jambes, ou pieds de derrière, sont tronqués, et semblent n'être que des moignons armés, dans tout leur pourtour, d'ongles aigus, forts et aplatis, dont le nombre est irrégulier ou indéterminé. La tête est de grandeur moyenne. La mâchoire supérieure est un peu courbée, et les bords en sont durs et tranchans. Les yeux sont grands, le nez poin-



tu, les narines très-petites et presque jointes l'une à l'autre. La couleur générale de l'animal est un léger gris cendré : de loin, lorsqu'il ne remue pas, on le prendrait pour une pierre ou pour une souche. Ces animaux supportent un très-grand poids : sur un terrain uni leur dos porte facilement un homme debout. Ils creusent dans les collines de sable des trous prodigieux, dont ils jettent au-dehors des quantités considérables de terre. On les regarde comme un bon manger. Leurs œufs sont plus gros qu'une balle de mousquet, et parfaitement ronds ; la coquille en est dure.

Après avoir traversé cette pointe, ou branche de marais, nous entrâmes dans une belle forêt dont la terre est unie, et le sol fertile, meuble, noirâtre, mêlangé de sable et d'argile, sur un fond d'argile ou de marne. La forêt était composée de groupes d'Orangers, surmontés par de grands Magnolias, des Palmiers, des Chênes verts, des *Juglans cinerea*, *Morus rubra*, *Fagus sylvatica*, *Tilia*, et *Liquidambar*. Entre ces arbres croissaient divers arbustes et plantes herbacées, tels que *Callicarpa*, *Ha-*

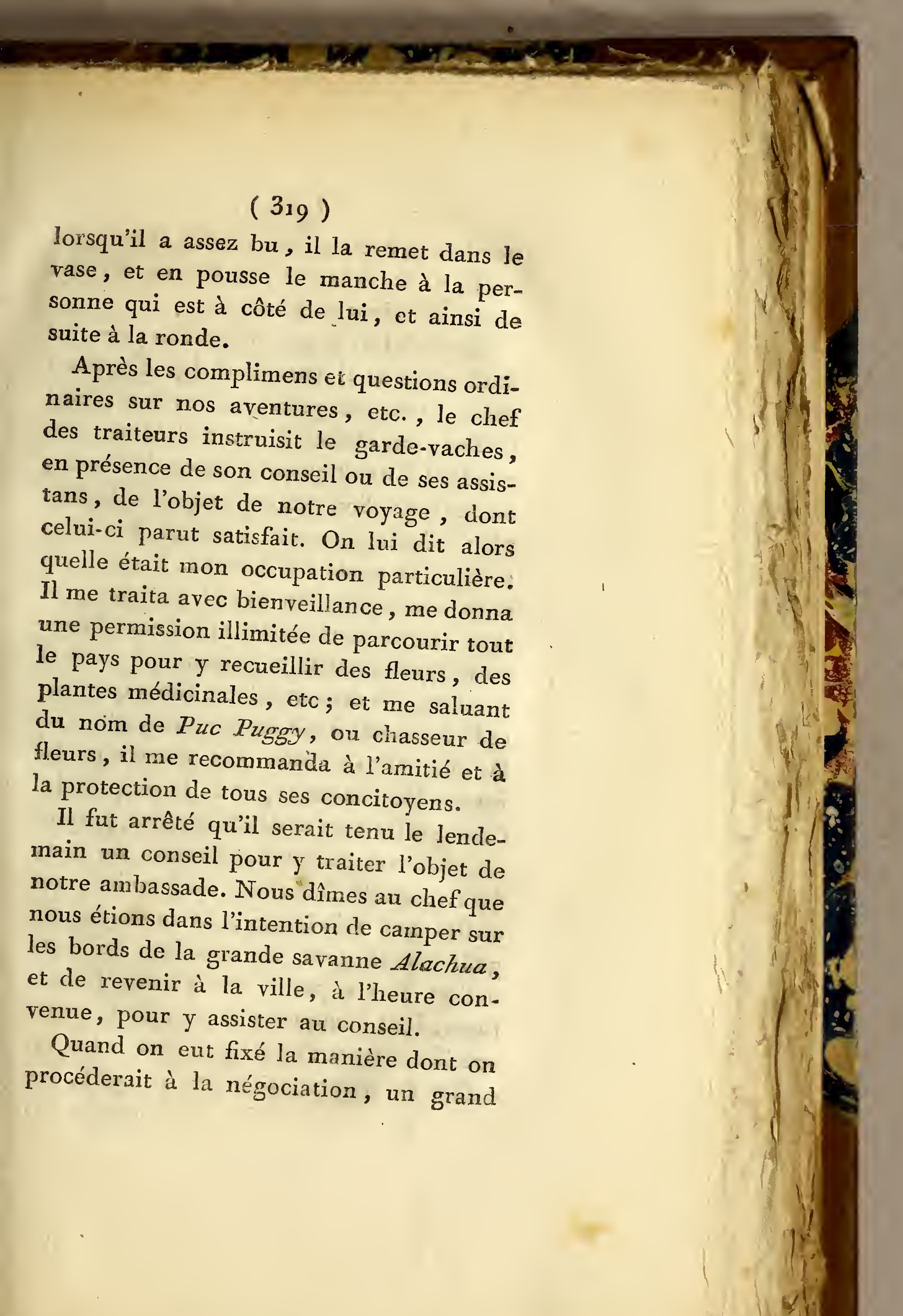
lesia, *Sambucus*, *Zanthoxylon*, *Ptelea*; *Rhamnus frangula*, *Rudbeckia*, *Sylphium*, *Polymnia*, *Indigo-fera*, *Sophora*, *Salvia grave olens*, etc. Nous eûmes le plaisir de trouver dans ce bois de nombreuses troupes d'oiseaux : leurs chants animés semblaient nous annoncer le voisinage des habitations humaines. Ce beau bois était une aîle des forêts qui couvrent la côte du grand lac de Cuscowilla, dont nous n'étions pas fort éloignés. Après avoir fait sept ou huit milles sous ces magnifiques ombrages, nous entrâmes dans une forêt de Pins et de Chênes clair-semés, sur des collines sablonneuses qui s'élevaient en pente douce ; et bientôt nous vîmes au travers des arbres briller les eaux étendues du lac. Près du sentier que nous suivions, était une grande montagne, ou butte de terre artificielle, dans une position charmante. On croit que c'est un ouvrage des anciens Floridiens, ou Yamasees. Il y a aussi là d'autres restes d'un ancien village Indien : nous y vîmes trois ou quatre habitations d'Indiens, dont les femmes et les enfans nous saluèrent avec gaieté et bonne amitié. Après avoir marché



encore un mille, nous arrivâmes à Cuscowilla, sur le rivage du lac. Un joli cours d'eau traverse la ville et entre dans le lac, tout auprès.

Nous fûmes accueillis et conduits par les jeunes gens des deux sexes à la maison du chef, qui, située sur une éminence, se distinguait des autres par sa grandeur et par un grand pavillon placé à un coin, sur le haut d'un grand bâton. Nous descendîmes sur-le-champ. Le chef, appelé *Cowkeeper*, garde-vaches, accompagné de quelques vieillards, vint à nous, nous serra amicalement la main, ou plutôt le bras (formule de salutation particulière aux sauvages de l'Amérique), nous disant en même-temps : « Vous voilà venus. » Nous le suivîmes à un appartement préparé pour la réception des étrangers.

On y commence par remplir la pipe, puis on la passe à la ronde ; après quoi on apporte un grand vase rempli de ce que les Indiens appellent boisson légère, que l'on met sur une petite table basse. Il y a dans ce vase une grande cuillère de bois. Chacun s'en sert pour prendre autant de liqueur qu'il le juge à-propos :

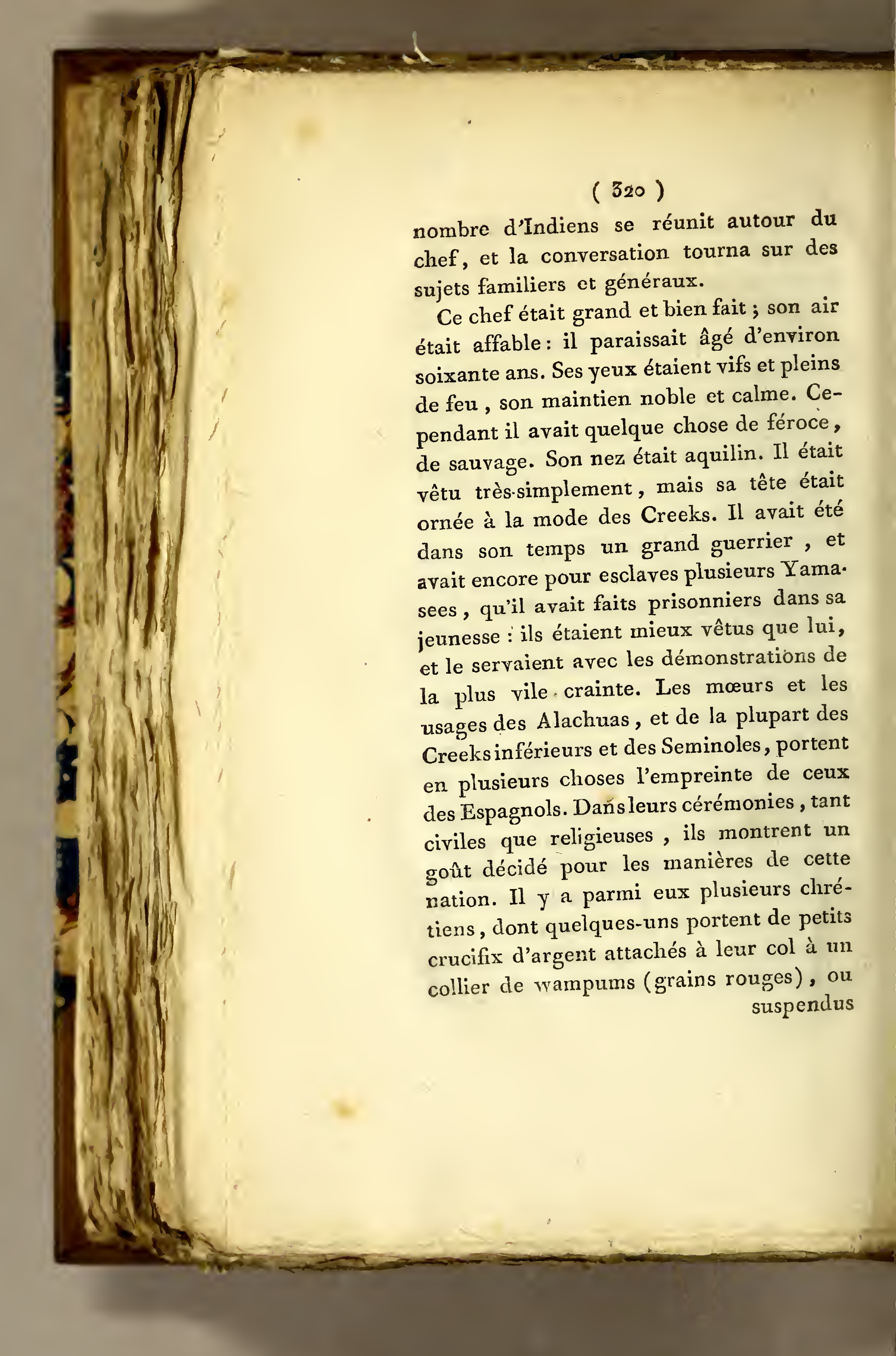


lorsqu'il a assez bu, il la remet dans le vase, et en pousse le manche à la personne qui est à côté de lui, et ainsi de suite à la ronde.

Après les complimens et questions ordinaires sur nos aventures, etc., le chef des traiteurs instruisit le garde-vaches, en présence de son conseil ou de ses assistans, de l'objet de notre voyage, dont celui-ci parut satisfait. On lui dit alors quelle était mon occupation particulière. Il me traita avec bienveillance, me donna une permission illimitée de parcourir tout le pays pour y recueillir des fleurs, des plantes médicinales, etc; et me saluant du nom de *Puc Puggy*, ou chasseur de fleurs, il me recommanda à l'amitié et à la protection de tous ses concitoyens.

Il fut arrêté qu'il serait tenu le lendemain un conseil pour y traiter l'objet de notre ambassade. Nous dîmes au chef que nous étions dans l'intention de camper sur les bords de la grande savanne *Alachua*, et de revenir à la ville, à l'heure convenue, pour y assister au conseil.

Quand on eut fixé la manière dont on procéderait à la négociation, un grand



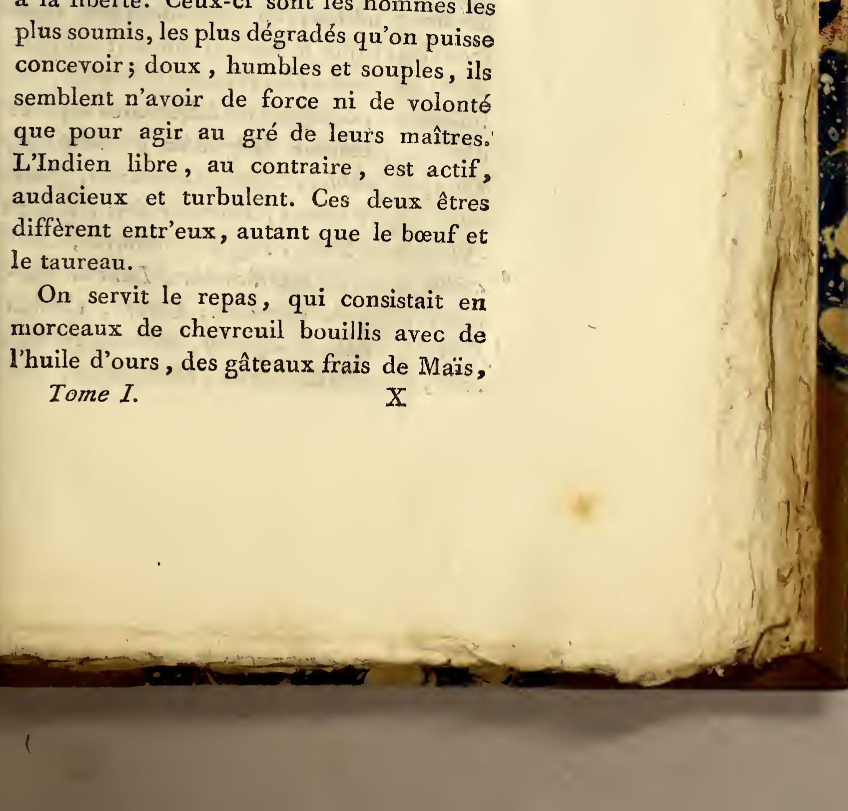
nombre d'Indiens se réunit autour du chef, et la conversation tourna sur des sujets familiers et généraux.

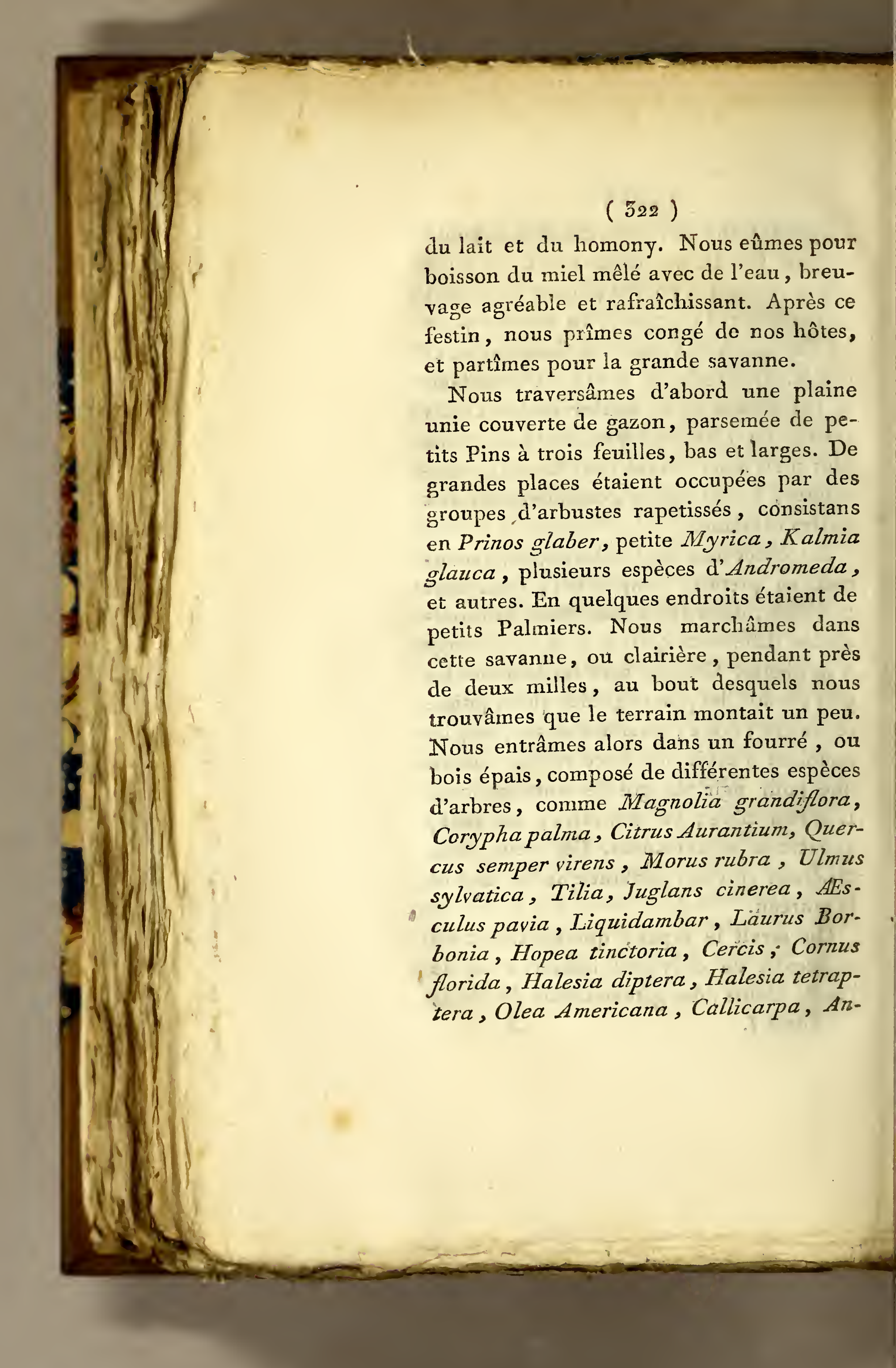
Ce chef était grand et bien fait ; son air était affable : il paraissait âgé d'environ soixante ans. Ses yeux étaient vifs et pleins de feu, son maintien noble et calme. Cependant il avait quelque chose de féroce, de sauvage. Son nez était aquilin. Il était vêtu très-simplement, mais sa tête était ornée à la mode des Creeks. Il avait été dans son temps un grand guerrier, et avait encore pour esclaves plusieurs Yamasees, qu'il avait faits prisonniers dans sa jeunesse : ils étaient mieux vêtus que lui, et le servaient avec les démonstrations de la plus vile crainte. Les mœurs et les usages des Alachuas, et de la plupart des Creeks inférieurs et des Seminoles, portent en plusieurs choses l'empreinte de ceux des Espagnols. Dans leurs cérémonies, tant civiles que religieuses, ils montrent un goût décidé pour les manières de cette nation. Il y a parmi eux plusieurs chrétiens, dont quelques-uns portent de petits crucifix d'argent attachés à leur col à un collier de wampums (grains rouges), ou

suspendus sur leur poitrine à une petite chaîne. On dit que ceux-ci ont été baptisés ; et quoique pour la plupart ils parlent et entendent l'espagnol, ils ont été pour les Espagnols des ennemis formidables et cruels. Les esclaves des deux sexes ont la permission de se marier entr'eux : ils restent en servitude pendant toute leur vie ; mais leurs enfans sont libres et considérés, à tous égards, comme égaux aux autres habitans.

En observant ces esclaves, on reconnaît au premier coup-d'œil, dans leur maintien, dans leurs manières, la prodigieuse différence qu'il y a de l'esclavage à la liberté. Ceux-ci sont les hommes les plus soumis, les plus dégradés qu'on puisse concevoir ; doux, humbles et souples, ils semblent n'avoir de force ni de volonté que pour agir au gré de leurs maîtres. L'Indien libre, au contraire, est actif, audacieux et turbulent. Ces deux êtres diffèrent entr'eux, autant que le bœuf et le taureau.

On servit le repas, qui consistait en morceaux de chevreuil bouillis avec de l'huile d'ours, des gâteaux frais de Maïs,



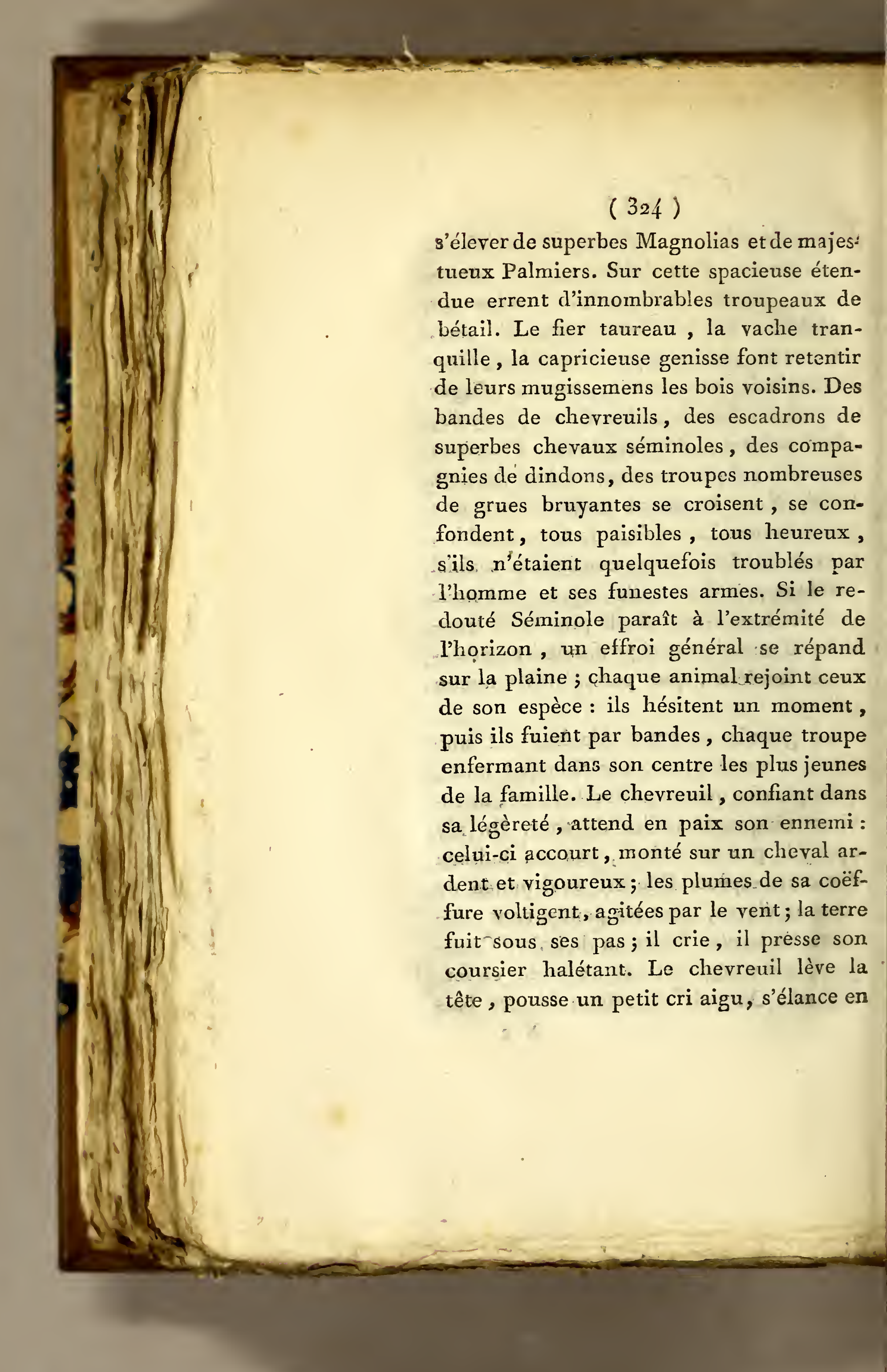


du lait et du homony. Nous eûmes pour boisson du miel mêlé avec de l'eau, breuvage agréable et rafraîchissant. Après ce festin, nous prîmes congé de nos hôtes, et partîmes pour la grande savanne.

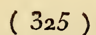
Nous traversâmes d'abord une plaine unie couverte de gazon, parsemée de petits Pins à trois feuilles, bas et larges. De grandes places étaient occupées par des groupes d'arbustes rapetissés, consistans en *Prinos glaber*, petite *Myrica*, *Kalmia glauca*, plusieurs espèces d'*Andromeda*, et autres. En quelques endroits étaient de petits Palmiers. Nous marchâmes dans cette savanne, ou clairière, pendant près de deux milles, au bout desquels nous trouvâmes que le terrain montait un peu. Nous entrâmes alors dans un fourré, ou bois épais, composé de différentes espèces d'arbres, comme *Magnolia grandiflora*, *Corypha palma*, *Citrus Aurantium*, *Quercus semper virens*, *Morus rubra*, *Ulmus sylvatica*, *Tilia*, *Juglans cinerea*, *Æsculus pavia*, *Liquidambar*, *Laurus Borbonia*, *Hopea tinctoria*, *Cercis*; *Cornus florida*, *Halesia diptera*, *Halesia tetraptera*, *Olea Americana*, *Callicarpa*, *An-*

dromeda arborea, Sideroxylon sericium, Sid. tenax, Vitis labrusca, Hedera arborea, Hedera quinquefolia, Rhamnus volubilis, Franus Caroliniana (Pr. flor. racemosis, foliis semper virentibus, lato-lanceolatis, acuminatis, serratis), Fagus sylvatica, Zanthoxylon, Clava Herculis, Acer rubrum, Acer negondo, Fraxinus excelsior, et plusieurs autres dont j'ai déjà parlé. Nous montions toujours par une pente douce. Le sol était fertile, meuble, gras et noirâtre. Nous continuâmes ainsi pendant près d'un mille ; après quoi nous jouîmes tout-à-coup de la plus belle transition d'une obscurité profonde à une éclatante lumière, que puisse offrir aucun païsage.

La grande savanne Alachua est une vaste et verte plaine parfaitement unie, qui a plus de quinze milles de large, et environ cinquante milles de tour. On n'y aperçoit pas un arbre, pas un buisson d'aucune espèce. Elle est environnée de coteaux élevés, dont les pentes sont couvertes de hautes forêts ou de bois d'Orangers, qui y végètent sur un riche et fertile sol. On voit du milieu de ces bois



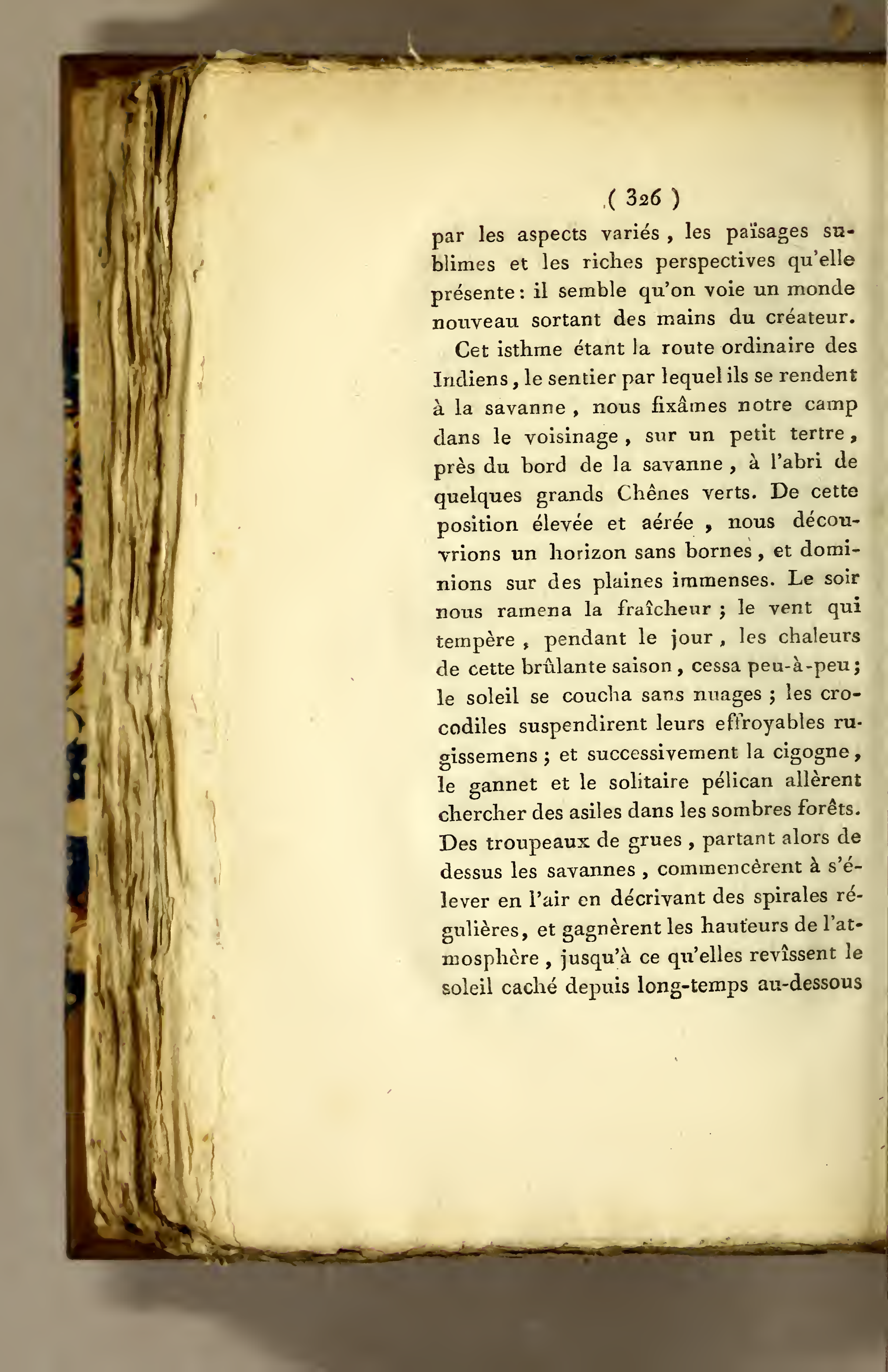
s'élever de superbes Magnolias et de majestueux Palmiers. Sur cette spacieuse étendue errent d'innombrables troupeaux de bétail. Le fier taureau, la vache tranquille, la capricieuse genisse font retentir de leurs mugissemens les bois voisins. Des bandes de chevreuils, des escadrons de superbes chevaux séminoles, des compagnies de dindons, des troupes nombreuses de grues bruyantes se croisent, se confondent, tous paisibles, tous heureux, s'ils n'étaient quelquefois troublés par l'homme et ses funestes armes. Si le redouté Séminole paraît à l'extrémité de l'horizon, un effroi général se répand sur la plaine ; chaque animal rejoint ceux de son espèce : ils hésitent un moment, puis ils fuient par bandes, chaque troupe enfermant dans son centre les plus jeunes de la famille. Le chevreuil, confiant dans sa légèreté, attend en paix son ennemi : celui-ci accourt, monté sur un cheval ardent et vigoureux ; les plumes de sa coëffure voltigent, agitées par le vent ; la terre fuit sous ses pas ; il crie, il presse son coursier halétant. Le chevreuil lève la tête, pousse un petit cri aigu, s'élance en



agitant sa queue, et déjà il est loin. Le chasseur déconcerté a peine à le suivre de l'œil, et le voit, à un mille de distance, entrer dans la forêt.

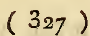
Nous approchâmes de la savanne, à son extrémité Sud, par un isthme étroit, découvert, uni, dégarni d'arbres et de broussailles, et peu élevé au-dessus des terres environnantes. A notre droite, était une grande prairie qu'embellissait un petit lac, dont un des bouts était assez près de nous. La côte, en cet endroit, est une espèce de chaussée circulaire, qui entoure à-peu-près une anse du lac, en forme de demi-lune : l'eau en est claire et profonde. A environ cent toises de là, était un grand banc flottant de *Nymphœa nelumbo*, dont les fleurs jaunes se balançaient sur leurs longues tiges. Derrière ces *Nymphœa* étaient de vastes plaines entourées par des bois épais et des forêts de Pins, au travers desquelles on apercevait d'autres prairies.

Ce petit lac et les prairies voisines auraient suffi seuls pour surprendre et enchanter le voyageur; mais si près de la grande savanne, l'attention est absorbée



par les aspects variés, les païsages sublimes et les riches perspectives qu'elle présente : il semble qu'on voie un monde nouveau sortant des mains du créateur.

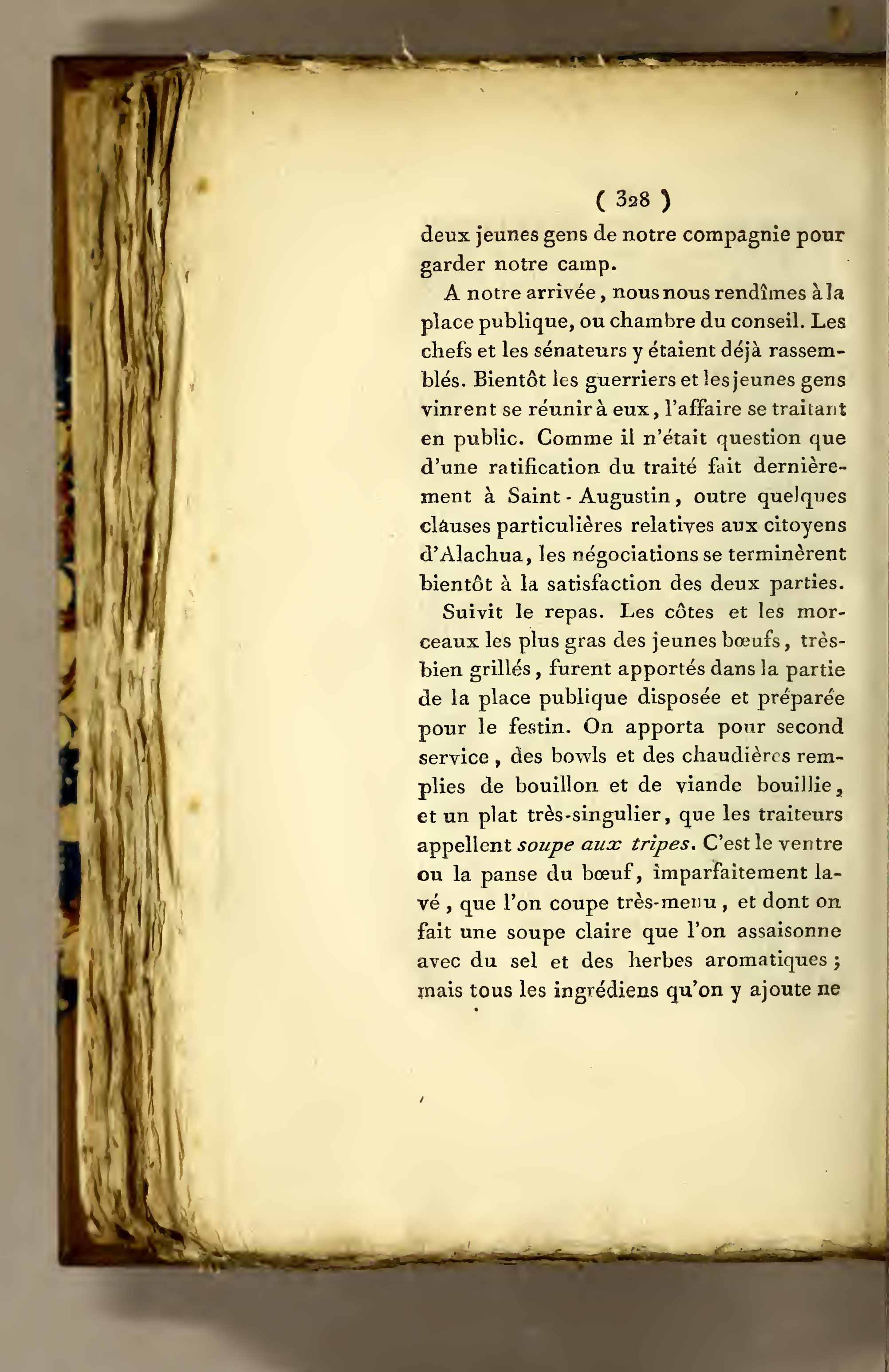
Cet isthme étant la route ordinaire des Indiens, le sentier par lequel ils se rendent à la savanne, nous fixâmes notre camp dans le voisinage, sur un petit tertre, près du bord de la savanne, à l'abri de quelques grands Chênes verts. De cette position élevée et aérée, nous découvrions un horizon sans bornes, et dominions sur des plaines immenses. Le soir nous ramena la fraîcheur ; le vent qui tempère, pendant le jour, les chaleurs de cette brûlante saison, cessa peu-à-peu ; le soleil se coucha sans nuages ; les crocodiles suspendirent leurs effroyables rugissemens ; et successivement la cigogne, le gannet et le solitaire pélican allèrent chercher des asiles dans les sombres forêts. Des troupeaux de grues, partant alors de dessus les savannes, commencèrent à s'élever en l'air en décrivant des spirales régulières, et gagnèrent les hauteurs de l'atmosphère, jusqu'à ce qu'elles revîssent le soleil caché depuis long-temps au-dessous



de notre horizon. Nous vîmes ses rayons briller sur leurs plumes argentées. Nous entendîmes du haut des airs leur hymne du soir. Lorsqu'elles eurent achevé leurs chants, elles descendirent majestueusement en ligne verticale, et vinrent se poser sur la cime des Pins et des Palmiers qui bordaient la prairie. Le calme et le silence régnant autour de nous, nous nous abandonnâmes au repos.

Au lever du soleil, une troupe d'Indiens à cheval parut sur la savanne : ils rassemblèrent plusieurs troupeaux de bétail qu'ils conduisirent vers leur ville, en passant près de notre camp. Un de ces Indiens vint à nous, et nous apprit que ces troupeaux appartenaient au chef de Cuscowilla. Il avait ordonné qu'on tuât quelques-uns de ses meilleurs élèves pour faire, dans toute la ville, une fête générale, à l'occasion de notre arrivée et de notre pacifique négociation.

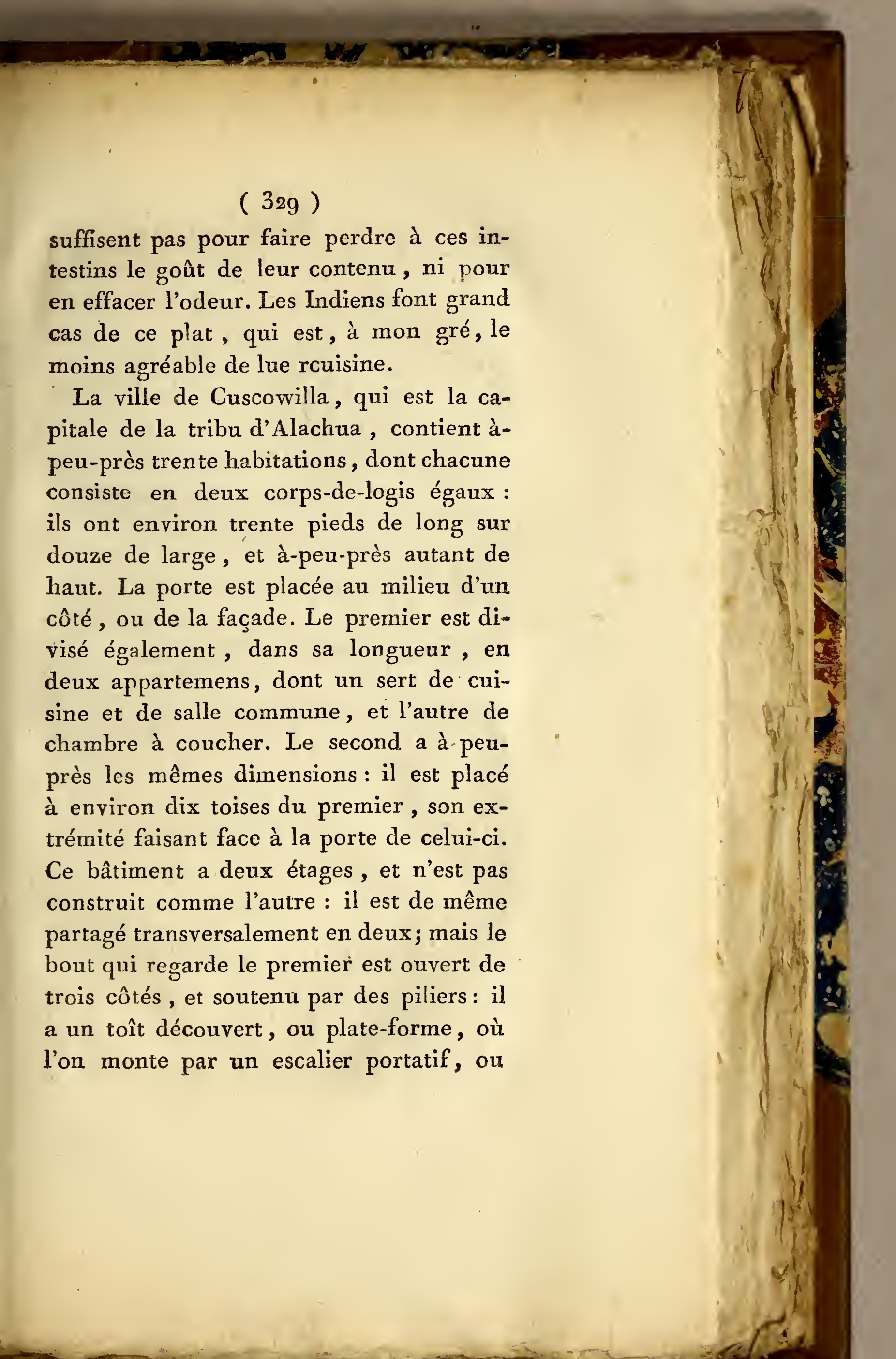
Ce bétail était aussi grand et aussi gras que celui des riches pâturages de Momyomensing, en Pensylvanie. Nous suivîmes les Indiens vers la ville, afin d'assister au conseil à l'heure indiquée, laissant



deux jeunes gens de notre compagnie pour garder notre camp.

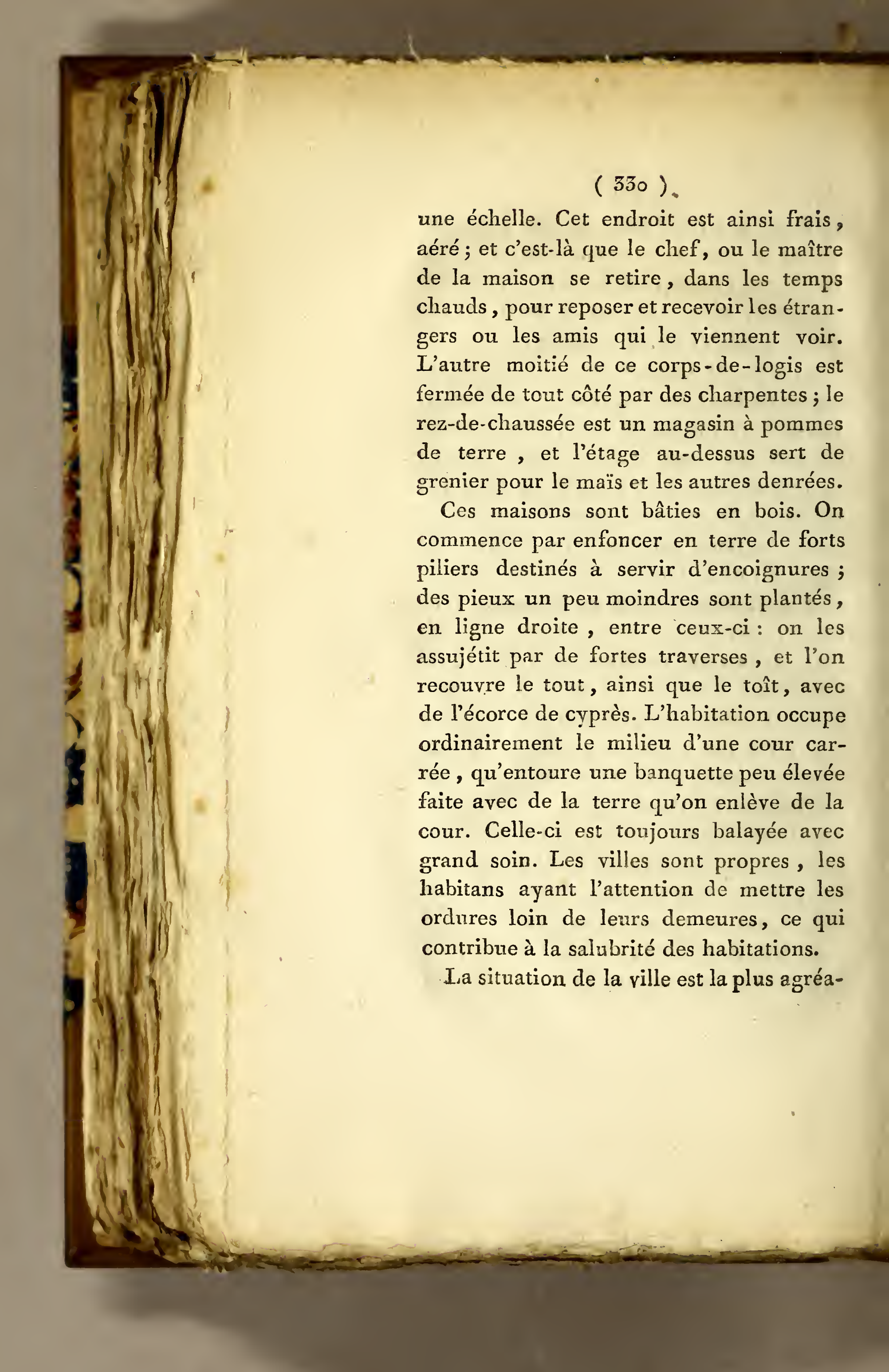
A notre arrivée, nous nous rendîmes à la place publique, ou chambre du conseil. Les chefs et les sénateurs y étaient déjà rassemblés. Bientôt les guerriers et les jeunes gens vinrent se réunir à eux, l'affaire se traitant en public. Comme il n'était question que d'une ratification du traité fait dernièrement à Saint-Augustin, outre quelques clauses particulières relatives aux citoyens d'Alachua, les négociations se terminèrent bientôt à la satisfaction des deux parties.

Suivit le repas. Les côtes et les morceaux les plus gras des jeunes bœufs, très-bien grillés, furent apportés dans la partie de la place publique disposée et préparée pour le festin. On apporta pour second service, des bowls et des chaudières remplies de bouillon et de viande bouillie, et un plat très-singulier, que les traiteurs appellent *soupe aux tripes*. C'est le ventre ou la panse du bœuf, imparfaitement lavé, que l'on coupe très-menu, et dont on fait une soupe claire que l'on assaisonne avec du sel et des herbes aromatiques; mais tous les ingrédiens qu'on y ajoute ne



suffisent pas pour faire perdre à ces intestins le goût de leur contenu, ni pour en effacer l'odeur. Les Indiens font grand cas de ce plat, qui est, à mon gré, le moins agréable de lue rcuisine.

La ville de Cuscowilla, qui est la capitale de la tribu d'Alachua, contient à-peu-près trente habitations, dont chacune consiste en deux corps-de-logis égaux : ils ont environ trente pieds de long sur douze de large, et à-peu-près autant de haut. La porte est placée au milieu d'un côté, ou de la façade. Le premier est divisé également, dans sa longueur, en deux appartemens, dont un sert de cuisine et de salle commune, et l'autre de chambre à coucher. Le second a à-peu-près les mêmes dimensions : il est placé à environ dix toises du premier, son extrémité faisant face à la porte de celui-ci. Ce bâtiment a deux étages, et n'est pas construit comme l'autre : il est de même partagé transversalement en deux; mais le bout qui regarde le premier est ouvert de trois côtés, et soutenu par des piliers : il a un toît découvert, ou plate-forme, où l'on monte par un escalier portatif, ou



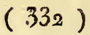
une échelle. Cet endroit est ainsi frais, aéré; et c'est-là que le chef, ou le maître de la maison se retire, dans les temps chauds, pour reposer et recevoir les étrangers ou les amis qui le viennent voir. L'autre moitié de ce corps-de-logis est fermée de tout côté par des charpentes; le rez-de-chaussée est un magasin à pommes de terre, et l'étage au-dessus sert de grenier pour le maïs et les autres denrées.

Ces maisons sont bâties en bois. On commence par enfoncer en terre de forts piliers destinés à servir d'encoignures; des pieux un peu moindres sont plantés, en ligne droite, entre ceux-ci : on les assujétit par de fortes traverses, et l'on recouvre le tout, ainsi que le toît, avec de l'écorce de cyprès. L'habitation occupe ordinairement le milieu d'une cour carrée, qu'entoure une banquette peu élevée faite avec de la terre qu'on enlève de la cour. Celle-ci est toujours balayée avec grand soin. Les villes sont propres, les habitans ayant l'attention de mettre les ordures loin de leurs demeures, ce qui contribue à la salubrité des habitations.

La situation de la ville est la plus agréa-

ble qu'on puisse imaginer ou rencontrer dans un pays méditerrané. Elle est placée sur une chaîne de hautes collines sablonneuses, à cent cinquante ou deux cents toises d'un beau grand lac de forme circulaire, dont la côte, modérément élevée, se termine, d'un côté, par de grandes forêts d'Orangers, que surmontent des Magnolias, des Palmiers, des Tilleuls, des Chênes verts, etc. La pointe opposée du croissant se recule, divisée en saillies couvertes de bois, qui s'avancent irrégulièrement sur les marais, et finit par se mêler aux prairies dont l'extrémité lointaine se confond avec les cieux et les eaux du lac. Il n'y a point d'imagination qui pût concevoir un plus beau païsage. L'espace qui est entre la ville et le lac est orné par un bois clair-semé de grands Pins, qui, étant très-distans les uns des autres, ménagent des points de vue charmans du lac et de ses environs. Ce lac abonde en excellens poissons et en oiseaux d'eau. Ces derniers sont extrêmement nombreux, surtout en hiver, lorsqu'ils quittent le Nord pour venir dans ces climats chauds.

Les Indiens ont abandonné l'ancienne

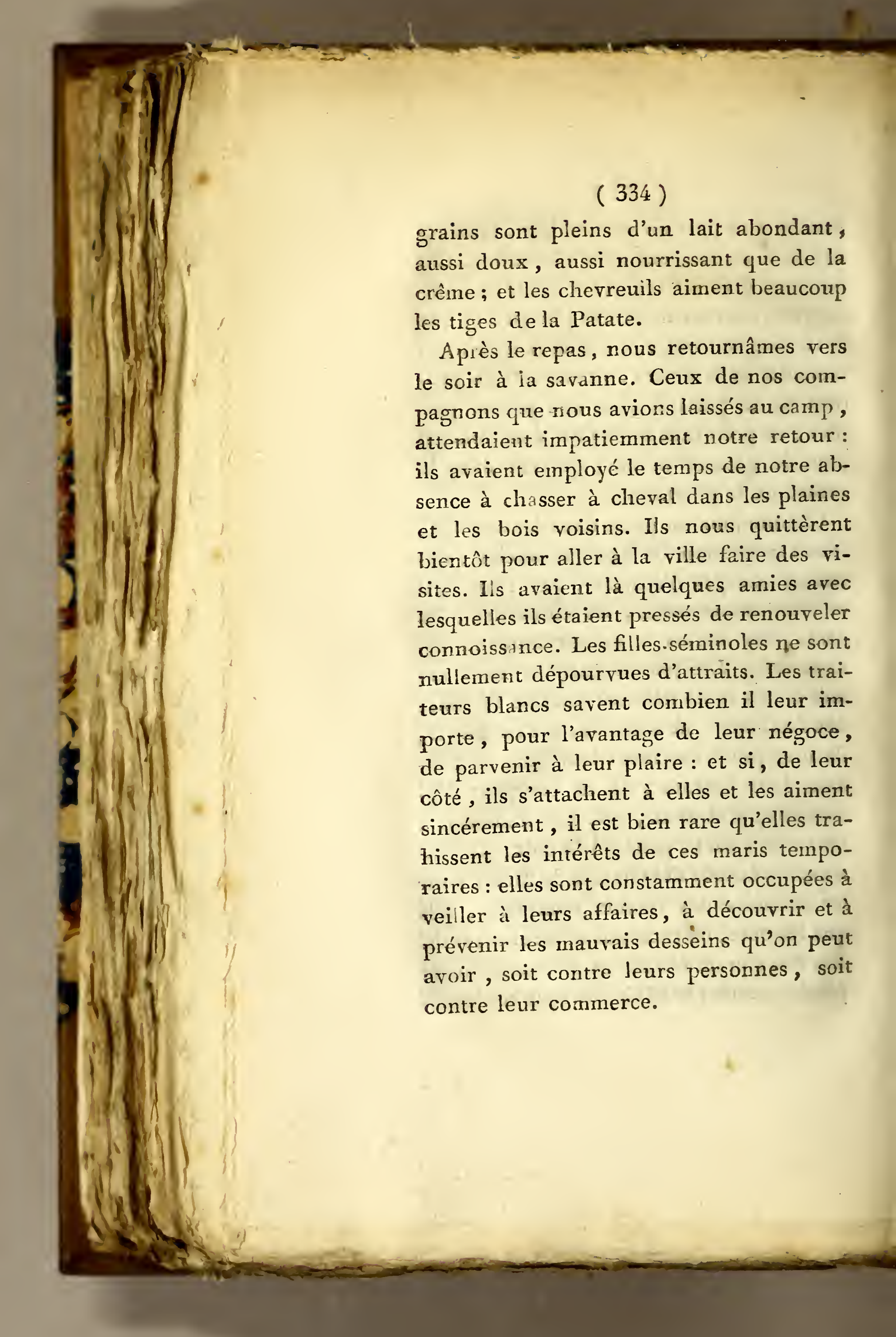


ville d'Alachua, sur les bords de la savanne, pour construire celle-ci, qu'ils ont nommé Cuscowilla. Ils ont eu pour motif l'insalubrité de la première causée, disent-ils, par la puanteur du poisson pourri et des reptiles qui, dans l'été et dans l'automne, sont poussés vers la côte par les crocodiles. Ils étaient d'ailleurs incommodés par les exhalaisons des marais de la savanne, et par la persécution des moustiques.

Ils font peu de plantations autour de la ville. Il y a seulement, auprès de chaque habitation, un petit jardin où l'on cultive un peu de grain, des pois, du tabac, des citrouilles, etc. La plantation qui leur fournit la plus grande partie de leurs denrées végétales, telles que le *Maïs*, le *Convolvulus batata*, *Cucurbita citrullus*, *Cuc. Lagenaria*, *Cuc. pepo*, *Cuc. melopepo*, *Cuc. verrucosa*, *Dolichos* de différentes espèces, etc. est sur les riches et fertiles terres qui bordent la grande savanne Alachua, à environ deux milles de distance de la ville. Cette plantation est un terrain enclos qui appartient à la communauté, et qui est cultivé en commun. Cependant, chaque

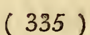
famille a sa portion particulière, dont on convient au moment de la plantation. Ces portions diverses reçoivent les soins communs de tous les individus, jusqu'à ce que la récolte soit mûre. Chaque famille alors recueille séparément, et ramasse le produit de sa portion dans son propre grenier, en prélevant une petite contribution pour le grenier public, qui est dans le centre de la plantation.

Chaque jour on place dans les champs, sous l'inspection de quelque ancien, des enfans chargés d'écarter, par leurs cris et leurs mouvemens, les corneilles, les geais, les merles et autres animaux dévastateurs. Les jeunes garçons sont armés d'arcs et de flèches; comme ils sont, dès l'enfance, accoutumés à s'en servir, ils manquent rarement leur but; et pendant leur journée, ils se chargent d'écureuils, d'oiseaux, etc. Les hommes, à leur tour, font, pendant la nuit, des patrouilles autour des champs de Maïs, pour les défendre des voleurs nocturnes, tels que les ours, les raccoons et les chevreuils. Les deux premiers de ces animaux aiment passionnément le Maïs, lorsque ses jeunes



grains sont pleins d'un lait abondant, aussi doux, aussi nourrissant que de la crême; et les chevreuils aiment beaucoup les tiges de la Patate.

Après le repas, nous retournâmes vers le soir à la savanne. Ceux de nos compagnons que nous avions laissés au camp, attendaient impatiemment notre retour: ils avaient employé le temps de notre absence à chasser à cheval dans les plaines et les bois voisins. Ils nous quittèrent bientôt pour aller à la ville faire des visites. Ils avaient là quelques amies avec lesquelles ils étaient pressés de renouveler connoissance. Les filles-séminoles ne sont nullement dépourvues d'attraits. Les traiteurs blancs savent combien il leur importe, pour l'avantage de leur négoce, de parvenir à leur plaire: et si, de leur côté, ils s'attachent à elles et les aiment sincérement, il est bien rare qu'elles trahissent les intérêts de ces maris temporaires: elles sont constamment occupées à veiller à leurs affaires, à découvrir et à prévenir les mauvais desseins qu'on peut avoir, soit contre leurs personnes, soit contre leur commerce.



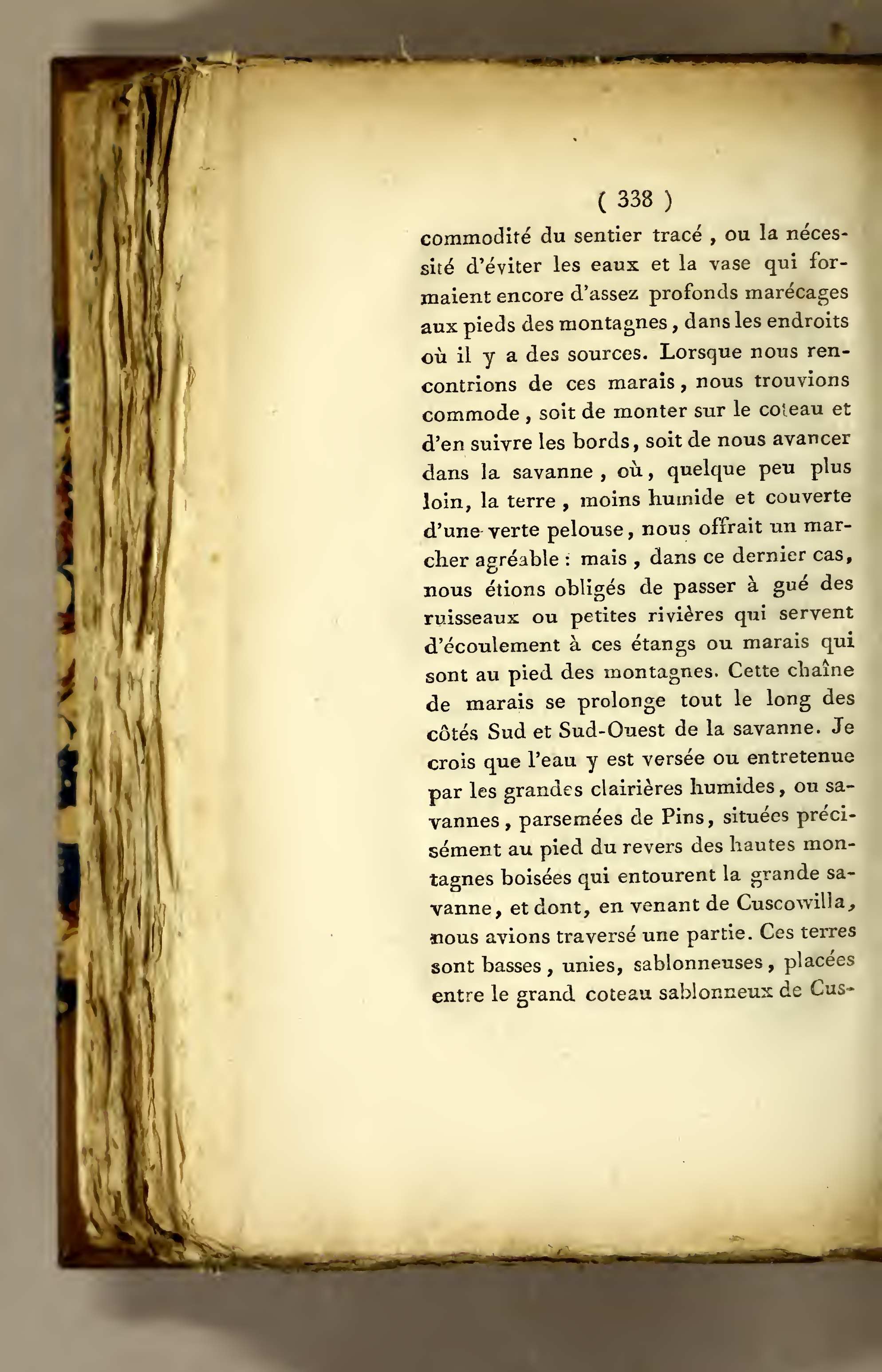
Je profitai de la fraîcheur du soir pour faire, dans les prairies voisines, une promenade solitaire. Prenant mon fusil, j'allai d'abord à un petit groupe d'arbustes, sur un tertre élevé, où je remarquai plusieurs serpens entrelacés les uns aux autres. Je m'arrêtai près de ces animaux pour les observer. Ils paraissaient doux, sans aucune mauvaise volonté, et ne cherchaient point à mordre, quoique je tâchasse de les irriter, afin de juger de leurs dispositions. Ils ne montraient d'ailleurs aucune envie de m'échapper. Ce serpent a environ quatre pieds de long. Il est gros comme le poignet d'un homme. La partie supérieure de son corps est d'un gris-sable. Ses écailles sont larges, élevées et pointues. Le ventre, ou la partie inférieure, est d'une couleur de chair rougeâtre. La queue n'est pas longue; mais elle est mince, comme celle de la plupart des serpens non nuisibles. Ceux-ci vivent de rats, de grenouilles de terre, de jeunes lapins, etc. Je les laissai pour continuer ma promenade, enchanté des beaux aspects que me présentaient la savanne et ses environs.

M'étant encore arrêté près de quelques

arbrisseaux en fleurs, je vis à mes pieds le singulier serpent dit de *verre*, *anguis fragilis*. Il paraît aussi doux et aussi peu dangereux qu'un ver. Lorsqu'il a atteint toute sa croissance, il a deux pieds et demi de long, et trois quarts de pouce de diamètre dans sa grosseur. L'abdomen, ou première partie de son corps, est d'une briéveté remarquable. L'animal semble être tout en queue. Celle-ci, quoique longue, diminue par degré jusqu'à son extrémité : elle n'est cependant ni aussi longue, ni aussi mince que celle du serpent vierge, ou baguette. Sa couleur générale est un vert bleuâtre et vitré, ce qui, joint à sa fragilité, ferait croire à ceux qui ne connaissent pas cet animal, qu'il est réellement de verre. Mais il n'y a que la queue qui se rompe ainsi ; ce qu'elle fait au moindre coup d'une petite baguette. Quoique vif et prompt à s'entrelacer, il est lent à s'enfuir ; mais il se cache avec vîtesse sous l'herbe ou les feuilles. Le peuple est persuadé que lorsque ce serpent a été rompu, il lui est aisé de se réunir, et que ses morceaux se recherchent d'eux-mêmes pour se rapprocher et se rejoindre.

Le soleil s'abaissait; on voyait s'allonger sur la savanne les ombres des hauts promontoires qui interrompent son contour; des bandes de dindons, rappelant par leurs gloussemens ceux qui s'étoient écartés de la troupe, allaient lentement vers les hautes forêts gagner leurs nocturnes asiles. La rosée du soir commença à se faire sentir : je revins sur mes pas, et j'arrivai au camp d'assez bonne heure.

Au matin, le temps étant doux et frais, et le ciel serein, nous levâmes notre camp, et continuâmes notre marche autour de la savanne d'Alachua. Trois de nos compagnons nous quittèrent pour prendre les devants. Bientôt nous les perdîmes de vue. D'autres prirent différentes directions : ceux-ci pour chercher du gibier; ceux-là pour courir après leurs chevaux: les uns pénétrèrent dans les bois; les autres parcoururent la plaine. Mon vieil ami le traiteur, qui était le plus intelligent de tous, et le plus porté à m'obliger, resta avec moi. Nous côtoyâmes la savanne au pied des coteaux qui la bordent, coupant de temps en temps ou doublant leurs promontoires, suivant la



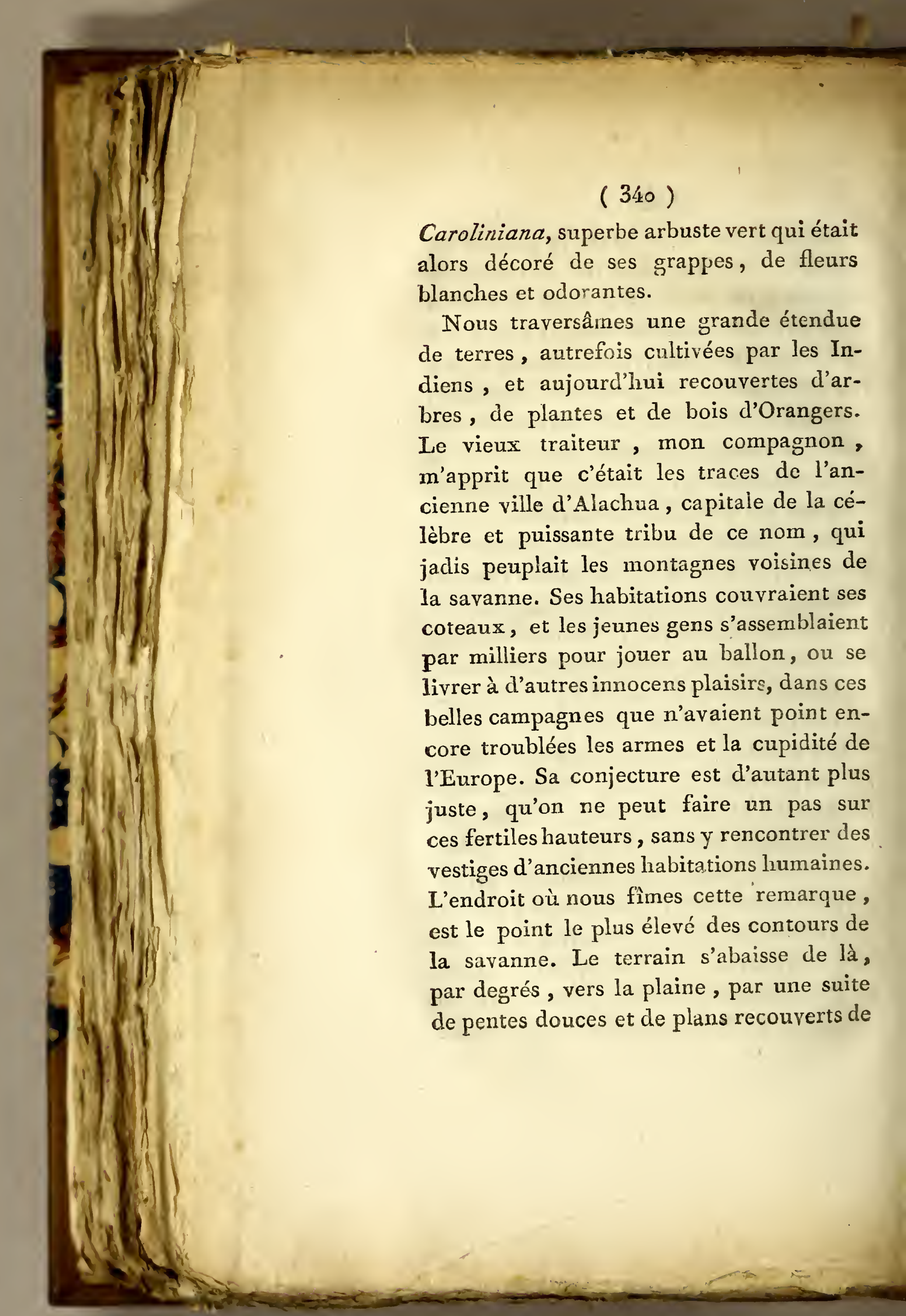
commodité du sentier tracé, ou la nécessité d'éviter les eaux et la vase qui formaient encore d'assez profonds marécages aux pieds des montagnes, dans les endroits où il y a des sources. Lorsque nous rencontrions de ces marais, nous trouvions commode, soit de monter sur le coteau et d'en suivre les bords, soit de nous avancer dans la savanne, où, quelque peu plus loin, la terre, moins humide et couverte d'une verte pelouse, nous offrait un marcher agréable : mais, dans ce dernier cas, nous étions obligés de passer à gué des ruisseaux ou petites rivières qui servent d'écoulement à ces étangs ou marais qui sont au pied des montagnes. Cette chaîne de marais se prolonge tout le long des côtés Sud et Sud-Ouest de la savanne. Je crois que l'eau y est versée ou entretenue par les grandes clairières humides, ou savannes, parsemées de Pins, situées précisément au pied du revers des hautes montagnes boisées qui entourent la grande savanne, et dont, en venant de Cuscowilla, nous avions traversé une partie. Ces terres sont basses, unies, sablonneuses, placées entre le grand coteau sablonneux de Cus-



cowilla et les hauteurs de la grande savanne : elles forment un immense réceptacle, ou réservoir, dans lequel les eaux pluviales, défendues du soleil par l'ombrage des Pins, des arbustes et des herbes épaisses, ne peuvent s'évaporer; elles filtrent lentement au travers des sables, et viennent former des milliers de petits ruisseaux au pied des hauteurs ombragées qui enclosent la savanne.

Nous cheminâmes ce jour-là très-agréablement, marchant sur un gazon court et frais, voyant de nombreux troupeaux de bœufs, de chevreuils et de chevaux qui broutaient en paix l'herbe de la savanne, ou erraient dans les bosquets parfumés qui en couvrent les côtes.

Ces coteaux, outre les bois d'Orangers qui les garnissent sans interruption, abondent en Palmiers, Magnolias, *Laurus Borbonia*, *Liquidambar* et *Fagus sylvatica*. Ces derniers sont d'une grandeur prodigieuse : leurs troncs ressemblent à de majestueuses colonnes Je trouvai dans ces bois la *Cassine*, le Prunier, *Vitis labrusca*, *Rhamnus volubilis*, et des groupes charmans d'*Æsculus pavia*, et de *Prunus*



Caroliniana, superbe arbuste vert qui était alors décoré de ses grappes, de fleurs blanches et odorantes.

Nous traversâmes une grande étendue de terres, autrefois cultivées par les Indiens, et aujourd'hui recouvertes d'arbres, de plantes et de bois d'Orangers. Le vieux traiteur, mon compagnon, m'apprit que c'était les traces de l'ancienne ville d'Alachua, capitale de la célèbre et puissante tribu de ce nom, qui jadis peuplait les montagnes voisines de la savanne. Ses habitations couvraient ses coteaux, et les jeunes gens s'assemblaient par milliers pour jouer au ballon, ou se livrer à d'autres innocens plaisirs, dans ces belles campagnes que n'avaient point encore troublées les armes et la cupidité de l'Europe. Sa conjecture est d'autant plus juste, qu'on ne peut faire un pas sur ces fertiles hauteurs, sans y rencontrer des vestiges d'anciennes habitations humaines. L'endroit où nous fîmes cette remarque, est le point le plus élevé des contours de la savanne. Le terrain s'abaisse de là, par degrés, vers la plaine, par une suite de pentes douces et de plans recouverts de

gazon. Nous nous rendîmes à une petite butte verdoyante assez avancée dans la plaine, près des bords d'un étang, et vis-à-vis l'ancienne ville d'Alachua. C'était le lieu où nous étions convenus de nous réunir. Le soir nos compagnons nous y joignirent, et nous y passâmes la nuit.

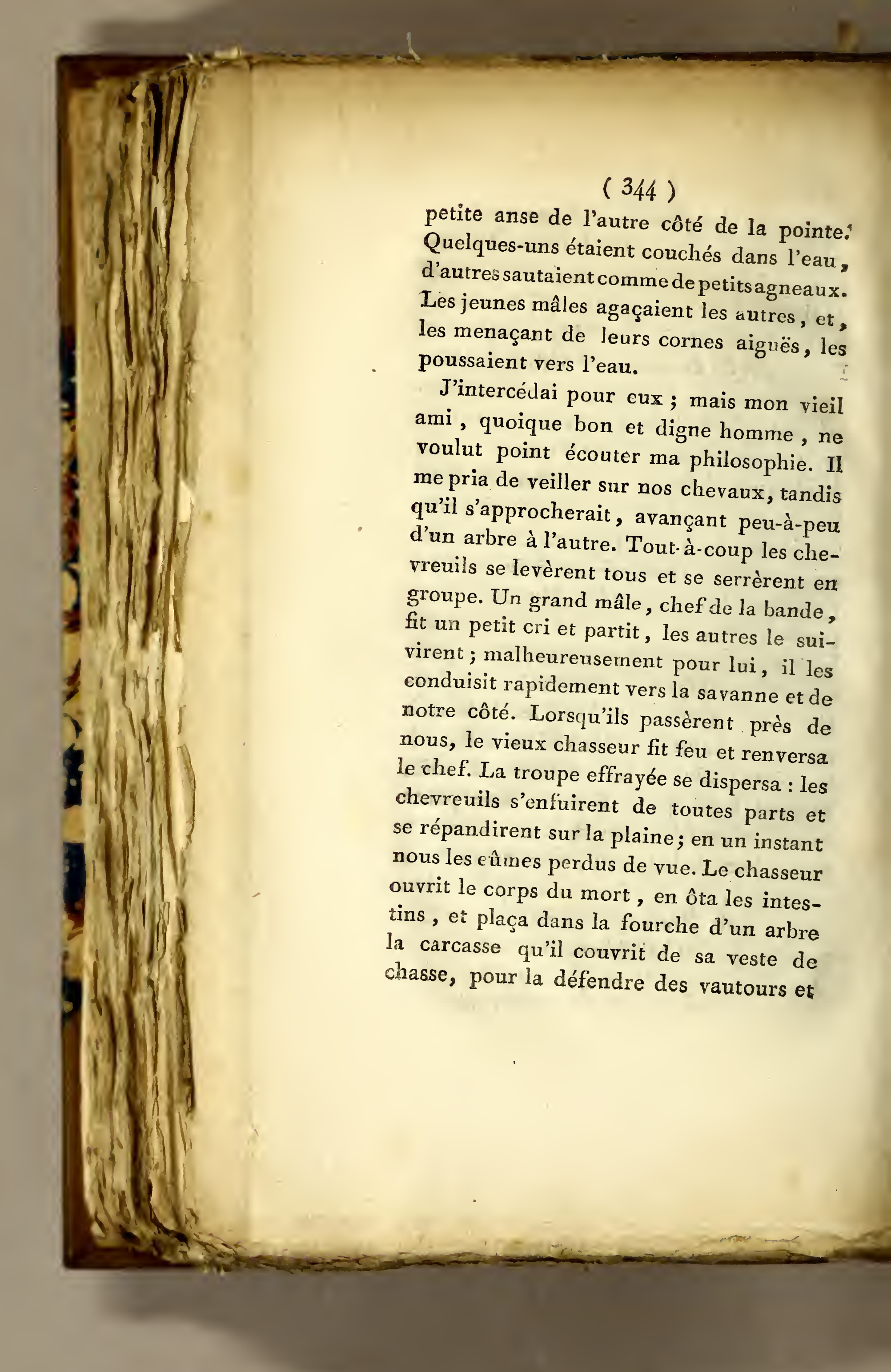
Le lendemain, dès le matin, nous reprîmes notre marche. Une division de notre troupe se dirigea, au travers de la plaine, vers la côte Nord-Est. Nous continuâmes, mon vieux compagnon et moi, à côtoyer la savanne à l'Ouest et au Nord-Ouest. Il fut convenu que le soir nous nous réunirions tous à l'extrémité Est de la savanne.

Pendant plusieurs milles, nous continuâmes à passer d'un promontoire à l'autre, traversant de jolies anses ou baies qui, à différens intervalles, interrompent la côte. Ayant remarqué, sous quelques arbres, à environ un quart de mille dans la plaine, une troupe de loups, *lupus niger*, nous poussâmes nos chevaux vers eux : ils nous aperçurent, et, s'asseyant sur leurs derrières, ils nous attendirent jusqu'à ce que nous fussions presque à une

portée de fusil d'eux. Ils partirent alors, et s'en allèrent au trot du côté des forêts; mais à environ cent toises, ils s'arrêtèrent pour nous regarder. Nous poussâmes quelques cris et fîmes semblant de les poursuivre : ils se séparèrent alors, les uns s'enfuyant au loin dans la plaine, et les autres allant se cacher dans les forêts. Nous nous approchâmes des arbres sous lesquels nous les avions aperçus, et remarquâmes qu'ils avaient mangé le corps d'un cheval. Le loup de la Floride est plus grand qu'un chien, et parfaitement noir; mais la femelle a sur la poitrine une tache blanche. Ils sont moins grands que les loups du Canada et de la Pensylvanie, qui sont d'un jaune brunâtre. Sur les arbres voisins du cadavre étaient nombre de vautours qui, aussitôt que les loups furent partis, vinrent les remplacer; mais ils étaient tenus en respect par l'aigle à tête chauve, *falco leucocephalus*.

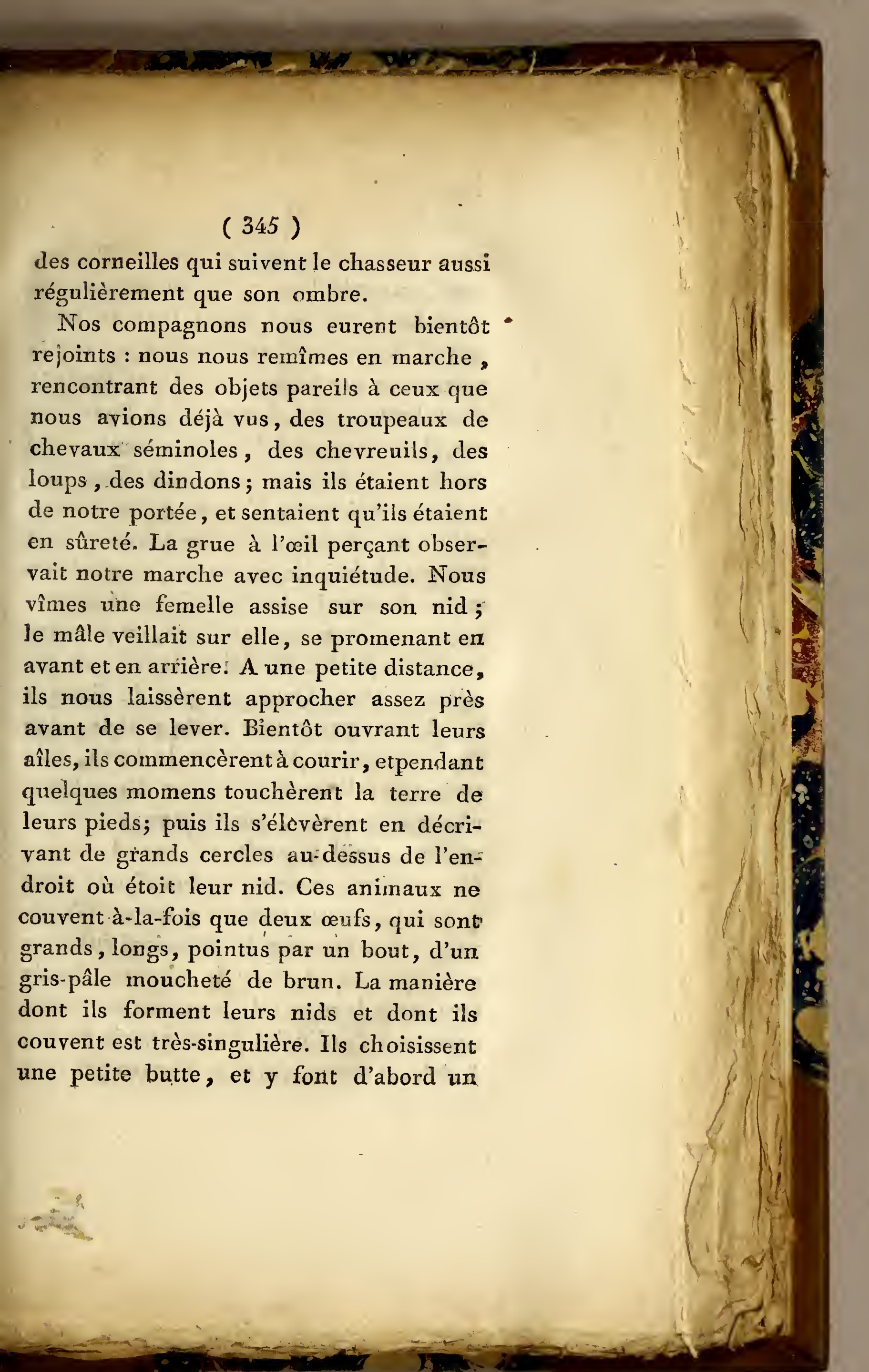
Près d'une longue pointe avancée de la côte, nous observâmes un grand troupeau de dindons qui, à notre approche, s'enfuirent vers les bois. Nous montâmes sur le promontoire et sur sa pointe; nous

trouvâmes l'emplacement d'une ancienne ville indienne, aujourd'hui couvert d'Orangers, qui alors étaient chargés de fruits et de fleurs ; arbres charmans qui flattent à-la-fois nos deux sens les plus voluptueux. En sortant de dessous leur ombrage, nous vînmes au bord des lacs, où nous découvrîmes une grande baie verte de la savanne; un troupeau de chevreuils y paissoit à peu de distance de nous. A notre vue, ils s'enfuirent vers la pointe opposée de cette anse spacieuse. Mes compagnons, chasseurs expérimentés, concertèrent à la hâte un plan pour les surprendre. Un des nôtres partis à l'instant, traversa obliquement la baie, et se rendit au bois opposé, pour couper le passage aux chevreuils, s'ils cherchaient à s'enfoncer dans les bois et à gagner les hauteurs. Nous allâmes droit à la pointe, afin de les conserver à vue, sachant bien qu'ils feraient une pause avant de prendre leur dernier essor. En approchant de la pointe, nous rallentîmes notre pas, et entrâmes avec précaution dans le bois. Nous aperçûmes alors les chevreuils, jouant paisiblement et se baignant dans une flaque d'eau qui était dans une



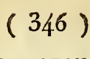
petite anse de l'autre côté de la pointe. Quelques-uns étaient couchés dans l'eau, d'autres sautaient comme de petits agneaux. Les jeunes mâles agaçaient les autres, et, les menaçant de leurs cornes aiguës, les poussaient vers l'eau.

J'intercédai pour eux ; mais mon vieil ami, quoique bon et digne homme, ne voulut point écouter ma philosophie. Il me pria de veiller sur nos chevaux, tandis qu'il s'approcherait, avançant peu-à-peu d'un arbre à l'autre. Tout-à-coup les chevreuils se levèrent tous et se serrèrent en groupe. Un grand mâle, chef de la bande, fit un petit cri et partit, les autres le suivirent ; malheureusement pour lui, il les conduisit rapidement vers la savanne et de notre côté. Lorsqu'ils passèrent près de nous, le vieux chasseur fit feu et renversa le chef. La troupe effrayée se dispersa : les chevreuils s'enfuirent de toutes parts et se répandirent sur la plaine ; en un instant nous les eûmes perdus de vue. Le chasseur ouvrit le corps du mort, en ôta les intestins, et plaça dans la fourche d'un arbre la carcasse qu'il couvrit de sa veste de chasse, pour la défendre des vautours et



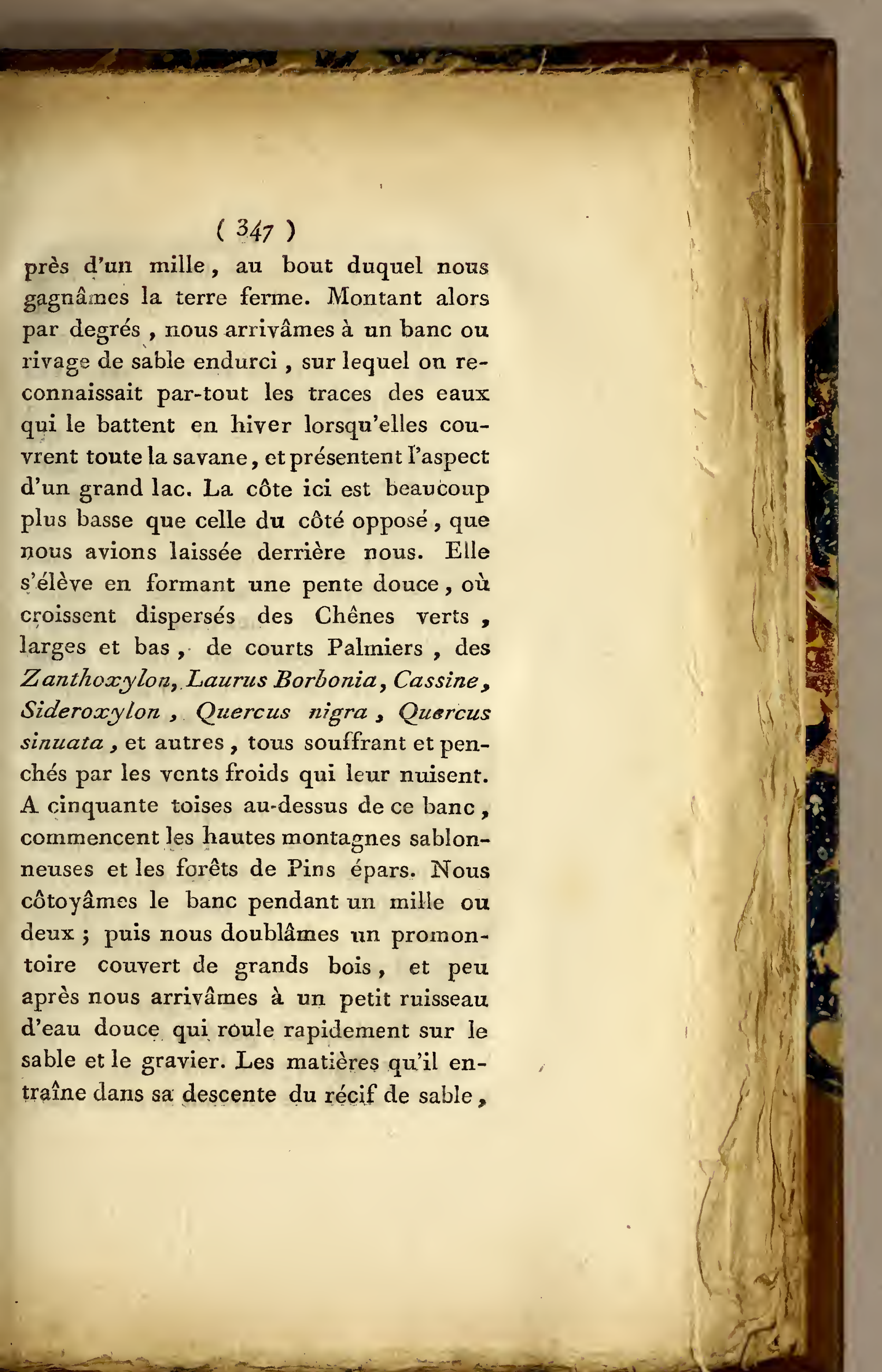
des corneilles qui suivent le chasseur aussi régulièrement que son ombre.

Nos compagnons nous eurent bientôt rejoints : nous nous remîmes en marche, rencontrant des objets pareils à ceux que nous avions déjà vus, des troupeaux de chevaux séminoles, des chevreuils, des loups, des dindons ; mais ils étaient hors de notre portée, et sentaient qu'ils étaient en sûreté. La grue à l'œil perçant observait notre marche avec inquiétude. Nous vîmes une femelle assise sur son nid ; le mâle veillait sur elle, se promenant en avant et en arrière. A une petite distance, ils nous laissèrent approcher assez près avant de se lever. Bientôt ouvrant leurs aîles, ils commencèrent à courir, etpendant quelques momens touchèrent la terre de leurs pieds; puis ils s'élevèrent en décrivant de grands cercles au-dessus de l'endroit où étoit leur nid. Ces animaux ne couvent à-la-fois que deux œufs, qui sont grands, longs, pointus par un bout, d'un gris-pâle moucheté de brun. La manière dont ils forment leurs nids et dont ils couvent est très-singulière. Ils choisissent une petite butte, et y font d'abord un

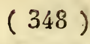


amas grossier de gazon sec ou d'autres matières semblables, qu'ils élèvent presque aussi haut que leur corps l'est de terre quand ils sont sur leurs pieds. C'est sur le sommet de cet amas, qu'ils font leur nid d'une herbe sèche, douce et fine. Pour couver, ils se tiennent debout et laissent porter sur les œufs leur corps et leurs aîles.

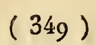
Nous arrivâmes à une autre longue pointe de coteaux, derrière laquelle était une grande baie de la savanne, de plusieurs milles de circuit. Après avoir passé ce promontoire, nous fûmes obligés, en gagnant la côte opposée, de faire dans l'eau un mille ou plus. Quoiqu'à peu de distance le sol nous parût une verte prairie, que l'herbe semblât couvrir de la terre, elle croissait réellement dans l'eau. Nous trouvâmes cependant, quand nous fûmes au milieu, qu'il y avait un grand espace d'eau claire, presque assez profonde pour que nos chevaux pussent y nager. C'était une grande branche du principal ruisseau qui reçoit les eaux de la savanne. Après être sortis de ce marais, nous retrouvâmes, comme à l'ordinaire, une prairie verte, fraîche et ferme, qui se prolongea pendant



près d'un mille, au bout duquel nous gagnâmes la terre ferme. Montant alors par degrés, nous arrivâmes à un banc ou rivage de sable endurci, sur lequel on reconnaissait par-tout les traces des eaux qui le battent en hiver lorsqu'elles couvrent toute la savane, et présentent l'aspect d'un grand lac. La côte ici est beaucoup plus basse que celle du côté opposé, que nous avions laissée derrière nous. Elle s'élève en formant une pente douce, où croissent dispersés des Chênes verts, larges et bas, de courts Palmiers, des *Zanthoxylon*, *Laurus Borbonia*, *Cassine*, *Sideroxylon*, *Quercus nigra*, *Quercus sinuata*, et autres, tous souffrant et penchés par les vents froids qui leur nuisent. A cinquante toises au-dessus de ce banc, commencent les hautes montagnes sablonneuses et les forêts de Pins épars. Nous côtoyâmes le banc pendant un mille ou deux; puis nous doublâmes un promontoire couvert de grands bois, et peu après nous arrivâmes à un petit ruisseau d'eau douce qui roule rapidement sur le sable et le gravier. Les matières qu'il entraîne dans sa descente du récif de sable,



forment une espèce de barre, où l'eau s'étend en nappe peu profonde, qui recouvre à peine un fond de gravier presque de niveau avec les terres environnantes. Ces eaux, partagées par de petites élévations, forment ensuite plusieurs ruisseaux qui vont se dérober à la vue dans les herbes d'une jolie prairie; mais elles s'unissent de nouveaux sous cet abri pour former un seul cours, dont on distingue la marche sinueuse aux joncs et aux roseaux qui croissent sur ses bords : elles vont ainsi joindre le ruisseau principal qui traverse la savanne, et qui les conduit au grand pertuis. Un mille plus loin, nous passâmes un autre ruisseau aussi joli et plus grand que le premier : nous traversâmes ensuite une anse de la savanne, et arrivâmes à des collines couvertes de bois. Nous nous arrêtâmes dans un endroit agréable, et laissâmes paître nos chevaux, pendant que nous nous amusions à examiner les bords du grand pertuis. Un groupe de rochers élevés forme l'enceinte d'un grand bassin, qui est le réceptacle général des eaux de la savanne. Elles s'y rendent toutes en traversant d'abord des conduits latéraux qui,



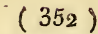
après divers détours, se déchargent dans le canal principal, et celui-ci les conduit dans ce pertuis. C'est par-là que, traversant des sentiers obscurs, elles pénètrent dans l'intérieur de la terre, et vont rejoindre les dépôts inconnus des eaux souterraines.

Nous montâmes sur une suite de hauteurs couvertes de bois épais, dont se compose une des pointes du croissant qui entoure, en partie, le pertuis ou bassin. Cette enceinte n'est ouverte que du côté qui joint la savanne, et par où arrive le grand canal, ou conduit général des eaux. Entre cette pointe et l'autre extrémité ou corne du croissant, qui est de même un promontoire de rochers élevés, il y a un espace d'environ cinquante toises. Les rochers se retirent ensuite sur les côtés, formant une grande anse ou bassin demi-circulaire, dont les parois s'élèvent presque perpendiculairement à cinquante ou soixante pieds de haut, et sont de roc vif et nu, près de l'eau du bassin. Les collines qui les forment sont, dans toute leur hauteur, des rochers excavés; mais à leur sommet elles s'écartent un peu de la per-

pendiculaire, et leur pente est recouverte d'une terre noire, légère et fertile, qui nourrit un épais fourré de grands arbres, de plantes et d'arbrisseaux. Les branches allongées de ces hauts et grands arbres couvrent le bassin d'un si bel ombrage, que, lorsqu'on y entre en arrivant des vastes plaines, on croit pénétrer dans un lieu obscur; et l'eau du bassin, quoique parfaitement transparente, semble absolument noire. Étant montés sur ces collines, nous y trouvâmes le terrain inégal, partagé en hauteurs pyramidales et en cavités coniques que voilait l'ombre épaisse de beaux arbres, tels que *Quercus virens*, *Morus rubra*, *Zantoxylon*, *Sapindus*, *Liquidambar*, *Tilia*, *Laurus Borbonia*, *Quercus dentata*, *Juglans cinerea*, et autres, particulièrement des Orangers remarquables par leur grandeur et l'abondance de leurs fruits. Mais ce qui me parut le plus singulier et le plus difficile à expliquer, ce fut le nombre de ces cavités, semblables à des entonnoirs, qui se trouvent jusqu'au sommet de ces collines, et dont quelques-unes ont dix, quinze et vingt toises de large, d'ailleurs aussi régulières

dans leur contour, aussi parfaitement circulaires que si elles eussent été tracées avec un compas. L'intérieur va en diminuant vers le fond qui se termine en pointe, formant un cône renversé : leur profondeur perpendiculaire varie; les unes n'ont pas plus de vingt pieds; d'autres descendent jusqu'à la couche de rochers qui forme le noyau de ces montagnes, ainsi que de toute la Floride orientale. Quelques-unes de ces cavités sont presque remplies de terres, qui paraissent y avoir été balayées de sa surface par les vents; mais elles conservent leur forme. Il y en a de si voisines les unes des autres, que leur séparation se rompt, et que leurs ouvertures se confondent. Comme j'aurai par la suite occasion de reparler de ces pertuis, je reviens aux autres objets que j'avais alors sous les yeux.

Dans le grand pertuis, et dans le canal qui y conduit, on voit une prodigieuse quantité de crocodiles. Quelques-uns sont énormes, et regardent le spectateur avec une audace et une avidité inquiétantes. Ils y étaient en ce moment si abondans que, s'ils avaient bien voulu le souffrir, j'aurais

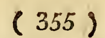


pu faire le tour du bassin, et traverser la rivière en marchant sur leurs têtes. Ils flottaient lentement comme des souches ou des solives ; mais ils plongeaient quelquefois ou s'agitaient, soit pour écarter leurs semblables, qui s'approchaient de trop près, soit pour prendre des poissons qui arrivent toujours en foule par les canaux qui servent d'écoulement à la savanne. Il en vient de plusieurs genres, mais surtout de grandes truites, des *mudfish*, *catfish*, et diverses espèces de brêmes. Le gar est trop dur pour leur gueule, et trop épineux pour qu'ils le puissent avaler; ils ne l'attaquent pas, sur-tout ici, où ils en trouvent en abondance qui sont beaucoup meilleurs. Le gar étant d'ailleurs, comme eux, un animal vorace et guerrier, ils semblent avoir fait avec lui une sorte d'alliance, pour opprimer de concert et dévorer les foibles.

On ne peut concevoir quelle infinie quantité de poissons se rend à cette fatale fontaine, dans la fin de l'été et dans l'automne, lorsque la chaleur du soleil a fait évaporer toutes les eaux de la savanne. Ceux qui ont le bonheur de passer des flaques d'eau

d'eau dans le grand canal, et qui sont encore assez heureux pour éviter la dent du crocodile et du gar, descendent avec l'eau dans les entrailles de la terre, et se rendent apparemment, au travers de ses abîmes, dans des lacs ou des fleuves éloignés. Il est assez probable que cette vaste savanne, ou plutôt le grand lac qui en hiver la remplace, est ainsi rempli de poissons qui lui sont étrangers ; aventuriers arrivant de rivières ou d'étangs lointains, qui, par des communications souterraines, se rendent à cet étroit et obscur orifice, d'où ils montent à la surface, et vont se répandre dans les eaux de la savanne. Ils y peuplent, s'y multiplient et y restent tant qu'elle est inondée, ou tant qu'il leur plaît d'en habiter les canaux ; car on en voit, dans toutes les saisons, qui montent et descendent au travers des rochers. Mais vers l'automne, lorsque les eaux sont presque tout-à-fait retirées de la plaine, ils se pressent d'arriver au pertuis, et s'y rendent en nombre incroyable. Quelquefois pressés par des troupes de gars et de crocodiles, ils se présentent en foule au grand bassin, dont ils ont peine à forcer

l'entrée ; et à peine y ont-ils pénétré qu'ils sont assaillis par des légions de ces mêmes ennemis qui les y attendent. Des milliers de ces malheureux sont poussés aux bords où ils échouent, périssent et se corrompent. C'est ce qu'il nous fut facile de reconnaître ; car la puanteur de leurs corps morts était déja insupportable, quoique nous ne fussions encore qu'au commencement de l'été. Dans le pertuis, sont trois grandes portes ou issues pratiquées dans les rochers, et qu'on aperçoit au travers de l'eau transparente. Deux sont près du centre, l'autre est près du bord, et beaucoup plus haut que les deux autres. Les rochers sont disposés en lames ou couches épaisses, placées horizontalement l'une au-dessus de l'autre, que l'on distingue dans les endroits où sont les orifices du pertuis. Ceux-ci sont des trous ou puits creusés perpendiculairement dans le rocher. Ils ont quatre, cinq à six pieds de diamètre. L'intérieur de ces tubes est aussi exactement circulaire que celui d'un canon ou d'un puits muré ; mais plusieurs, par la destruction de leurs séparations, se confondent quelquefois en un, et présentent



alors une grande ouverture dont les parois sont formées de cannelures alternatives et sémi-circulaires.

Après que j'eus satisfait ma curiosité, par l'observation de ce singulier ouvrage de la nature, nous retournâmes au lieu où nous avions laissé nos chevaux, sur lesquels nous remontâmes. Un de nos compagnons nous quitta pour aller chercher le chevreuil que nous avions tué et laissé dans un arbre. Mon ami, le vieux traiteur, nous conduisit par le chemin le plus court au travers de la plaine; et, repassant le marais que nous avions traversé le matin, et dans lequel nos chevaux avaient presque été obligés de nager, nous arrivâmes le soir au lieu de notre destination, où bientôt nous fûmes joints par nos compagnons et par quelques Indiens, qui furent gais et aimables tout le temps qu'ils restèrent avec nous. Ils étaient en grande toilette, et peints avec soin. Avant la nuit, ils remontèrent sur leurs chevaux, qui étaient de vraie race séminole, et poussant tous à-la-fois un cri aigu, piquèrent des deux et partirent pour Cuscowilla.

Quoique les bêtes à cornes et les chevau

nourris dans ces plaines soient grands, vigoureux et aussi gras en général qu'ils peuvent l'être, ils sont sujets à des maladies mortelles. J'en vis plusieurs couverts de plaies hideuses; leurs cuisses, leurs hanches étaient ulcérées; la chair en était vive et saignante. Ces ulcères gangréneux ou cancéreux finissent par terminer leur misérable existence. Les traiteurs et les Indiens appellent cette maladie pourriture d'eau, ou *échauboulure*. Ils disent qu'elle provient des eaux chaudes de la savanne qui, dans l'été et dans l'automne, sont funestes à ces animaux, lorsqu'ils y plongent pour aller paître les herbes mouillées qu'ils aiment avec passion; le bétail qui vit sur les montagnes et dans les forêts de Pins épars, est exempt de cette maladie (1).

(1) Ceci semble confirmer une observation de M. Bakewell, agriculteur anglais, célèbre par ses succès dans l'éducation du bétail, et le perfectionnement des races. Il a prouvé que la maladie, connue sous le nom de *tac* ou *pourriture*, qui, en Angleterre, encore plus qu'en France, enlève tant de bêtes à laine, provenoit uniquement du pacage sur des terres inondées en été. Il pose en principe que toute prairie qui

Nous eûmes pendant la nuit une forte pluie; et quoiqu'elle fût très-chaude, il y eut peu de vent et il ne fit point de tonnerre. Le matin, le temps s'éclaircit et la journée fut fort belle. Nous nous rendîmes à l'extrémité Est de la savanne, rassemblant et conduisant devant nous des troupeaux de chevaux qui appartenaient à nos traiteurs. Le lendemain, en partant pour retourner au magasin inférieur sur la rive Saint-Juan, nous côtoyâmes encore la savanne pendant quelques milles, dans l'espoir de retrouver le reste de ces chevaux ; mais nous n'y réussîmes point.

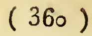
Enfin, nous quittâmes les magnifiques plaines d'Alachua pour entrer dans les

aura été couverte d'eau, après la fin de juin, donnera la pourriture aux moutons qu'on y fera paître avant l'automne. Il a démontré cette proposition par sa propre expérience. Lorsqu'il voulait vendre au boucher des brebis qu'il réformait de son beau troupeau, comme il ne voulait pas qu'on pût en tirer race, il les faisait paître en été dans un pré inondé à cet effet, et jamais elles ne manquaient de contracter un commencement de pourriture qui, sans rendre leur chair mauvaise, mettait l'acheteur dans la nécessité de les tuer. *N. du Tr.*

forêts de Pins, et bientôt nous nous trouvâmes sur l'ancienne grande route espagnole qui conduit de Saint-Augustin, en traversant l'isthme de la Floride, à Saint-Marc dans la baie des Apalaches. Sa direction va de l'Est à l'Ouest, et sa longueur comprend, depuis Saint-Augustin jusqu'au fort Picalata sur la rivière Saint-Juan, vingt-sept milles : de là, en traversant la rivière jusqu'au fort Poapoa, trois milles; de là, à la savanne d'Alachua, quarante-cinq milles ; de la savanne à Talahasochte, sur la rivière Petit-Saint-Juan, soixante-quinze milles : et de là, en descendant le long de cette rivière jusqu'à Saint-Marc, trente milles : distance totale de Saint-Augustin à Saint-Marc, cent quatre-vingt milles. Mais cette route, depuis longues années, n'a point été fréquentée ; les Creeks ayant soumis le reste des anciens Floridiens, et forcé les Espagnols de quitter tous leurs établissemens dans la Floride orientale pour se retirer à Saint-Augustin, leur ont coupé toute communication entre cette place et Saint-Marc. Cet ancien chemin abandonné s'est couvert, en plusieurs endroits, d'arbres et

de buissons. Cependant il en est resté sur la terre des traces si profondes, qu'on le reconnaîtra encore d'ici à plusieurs siècles.

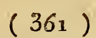
Laissant à notre gauche ce grand chemin, nous remontâmes une côte sablonneuse, sur laquelle croissaient dispersés de grands Pins et des Chênes. Ceux-ci étaient principalement des espèces de *Quercus sinuata*, *Quercus flammula*, *Quercus nigra*, *Quercus rubra*. Nous passâmes près d'un village indien situé sur cette côte élevée. Il était composé de quatre ou cinq habitations, dans lesquelles il n'y avait personne : les Indiens étaient dans leurs camps de chasse. Nous vîmes dans leurs cours beaucoup de grains. En suivant un sentier de chasse, nous fîmes huit à neuf milles, au travers d'une grande forêt de Pins et d'une savanne garnie d'arbres. La terre était couverte d'un charmant tapis de fleurs de diverses couleurs. Nous arrivâmes à un grand ruisseau de très-bonne eau, où nous trouvâmes campés les Indiens dont nous venions de voir les demeures. Nous ne vîmes que les femmes et les enfans. Les hommes étaient à la



chasse. Les femmes, lorsque nous approchâmes, nous reçurent à leurs portes, voilées de leurs mantes, et nous montrèrent modestement leurs visages lorsque nous les saluâmes. Vers le soir, nous tombâmes dans l'ancien sentier de traite, et nous arrivâmes, avant la nuit, au camp de l'étang de Halsway. Le lendemain matin, après avoir rassemblé nos chevaux, dont quelques-uns s'étaient écartés à une grande distance, nous poursuivîmes notre marche, et nous arrivâmes le soir au comptoir de la rivière Saint-Juan, terminant ainsi heureusement un très-agréable voyage.

En arrivant au magasin de Saint Juan, j'y trouvai le Schooner employé à la traite. Mais comme il ne devait retourner en Géorgie que dans l'automne, je vis que j'avais le temps de continuer mes voyages dans la Floride, et que je pouvais faire à loisir mes promenades, pour recueillir des graines, mettre des racines dans des caisses, etc. etc.

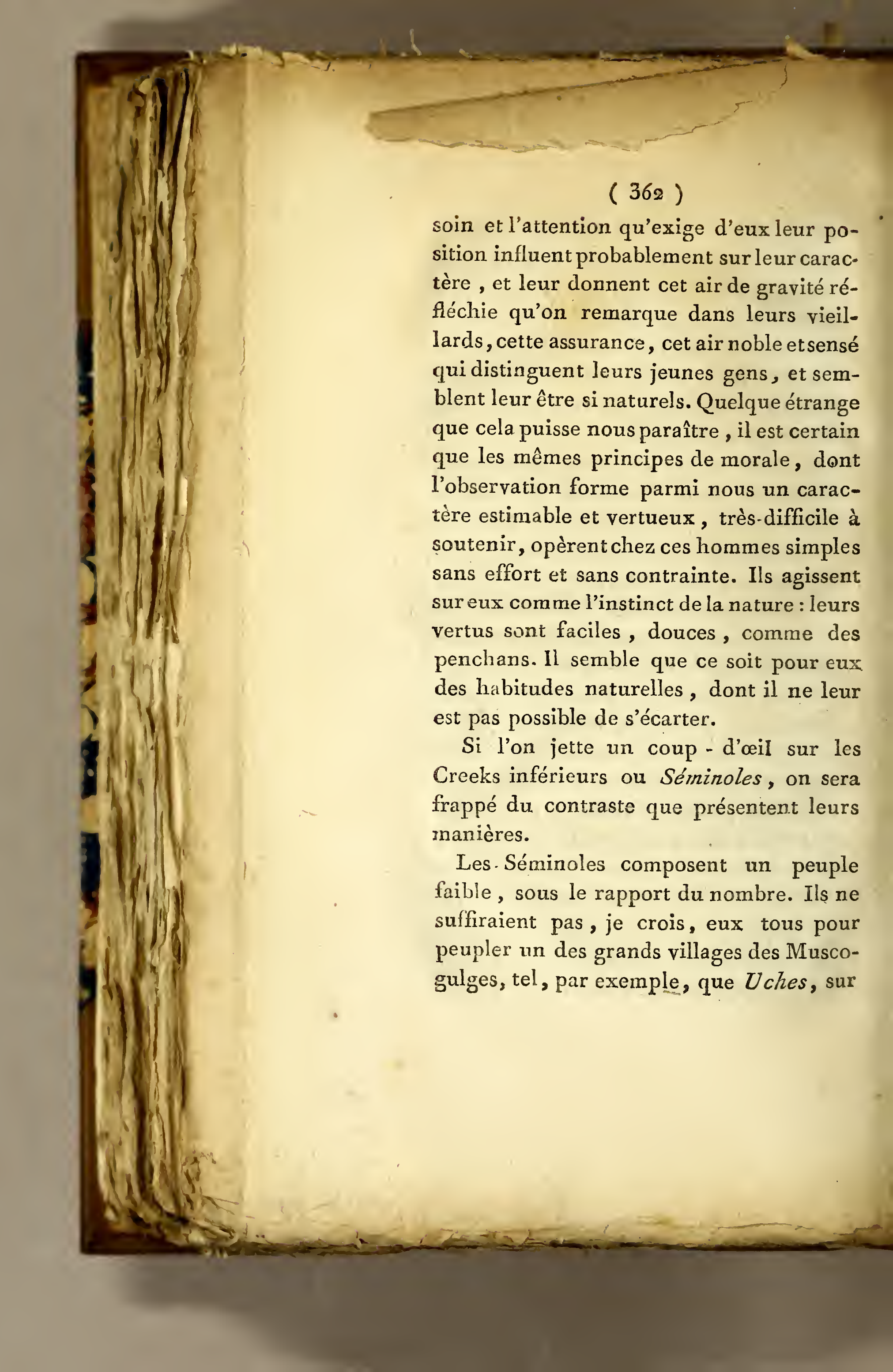
A cette époque, *les paroles* (ou les relations entre les Indiens et les Blancs) étaient parfaitement amicales, tant avec les Creeks inférieurs qu'avec *la nation*, ou les Creeks



supérieurs. Des troupes d'Indiens venaient tous les jours au comptoir apporter les produits de leur chasse. Dans la vérité, les *Muscogulges*, ou Creeks supérieurs, nous inquiètent rarement. De mauvaises paroles de la part de *la nation* sont toujours des affaires très-sérieuses et très-alarmantes pour tous les Blancs.

Les Muscogulges ont un gouvernement plus ferme, une civilisation plus régulière que ne l'ont, en général, les Indiens. Ils habitent près des Chactaws, peuple puissant, et leur ennemi déclaré (1). Leur pays ayant une vaste frontière, par-tout accessible et ouverte de toutes parts aux incursions de l'ennemi, ils se sont vus contraints de se réunir dans de grands villages bien peuplés, et de placer ces villages ou villes assez près les uns des autres, afin qu'ils puissent se secourir et se défendre dans le cas d'une subite invasion. Il en résulte que les ours et les chevreuils deviennent rares et difficiles à trouver; ce qui oblige les chasseurs à être inventifs et habiles. Le

(1) Les Français de la Louisiane les appelaient *Chatkas* ou *têtes plates*. Voyez l'Hist. de la Louisiane, par Lepage Duprat. *N. d. Tr.*



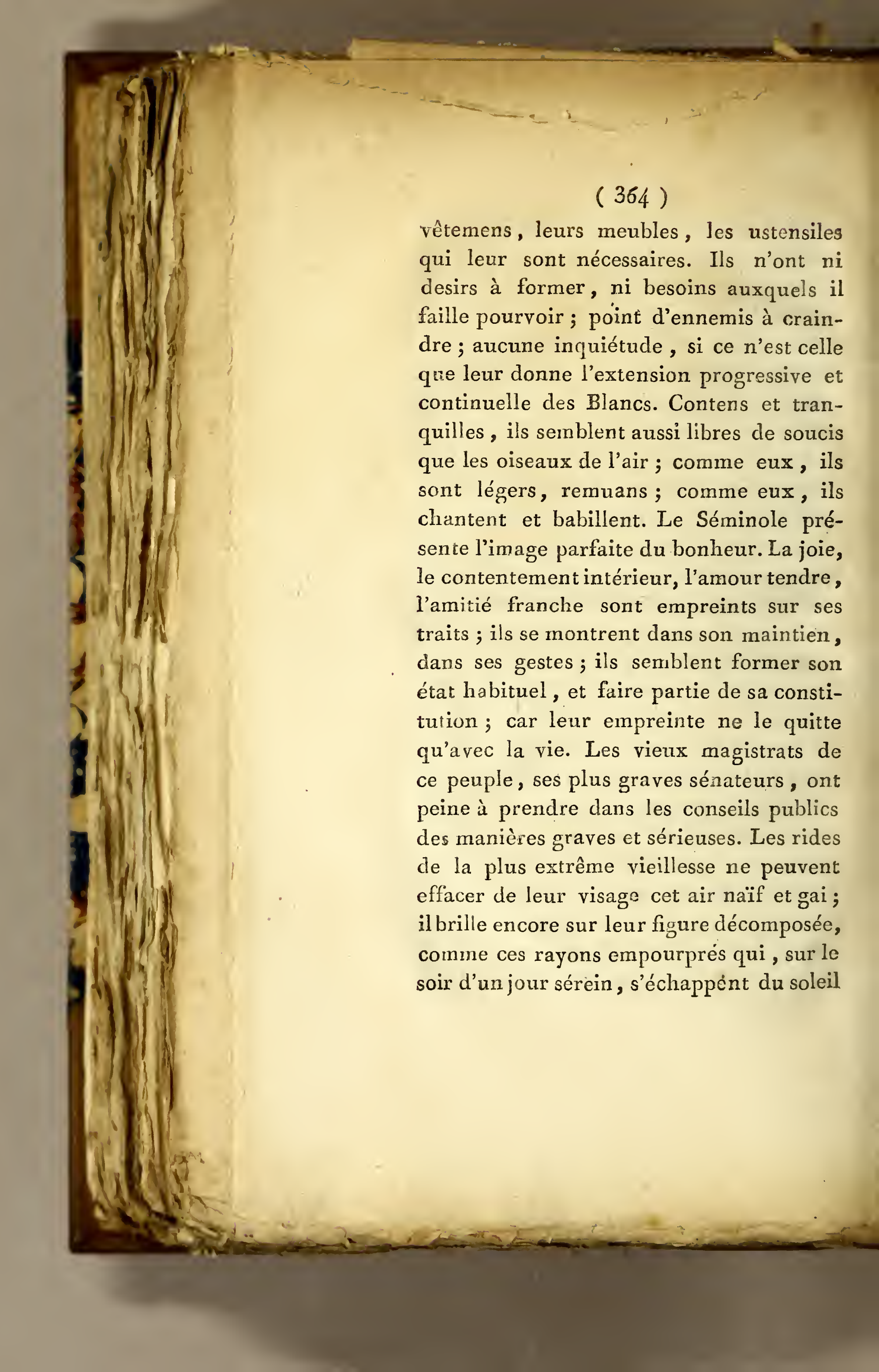
soin et l'attention qu'exige d'eux leur position influent probablement sur leur caractère , et leur donnent cet air de gravité réfléchie qu'on remarque dans leurs vieillards, cette assurance, cet air noble et sensé qui distinguent leurs jeunes gens, et semblent leur être si naturels. Quelque étrange que cela puisse nous paraître , il est certain que les mêmes principes de morale, dont l'observation forme parmi nous un caractère estimable et vertueux, très-difficile à soutenir, opèrent chez ces hommes simples sans effort et sans contrainte. Ils agissent sur eux comme l'instinct de la nature : leurs vertus sont faciles , douces , comme des penchans. Il semble que ce soit pour eux des habitudes naturelles , dont il ne leur est pas possible de s'écarter.

Si l'on jette un coup - d'œil sur les Creeks inférieurs ou *Séminoles*, on sera frappé du contraste que présentent leurs manières.

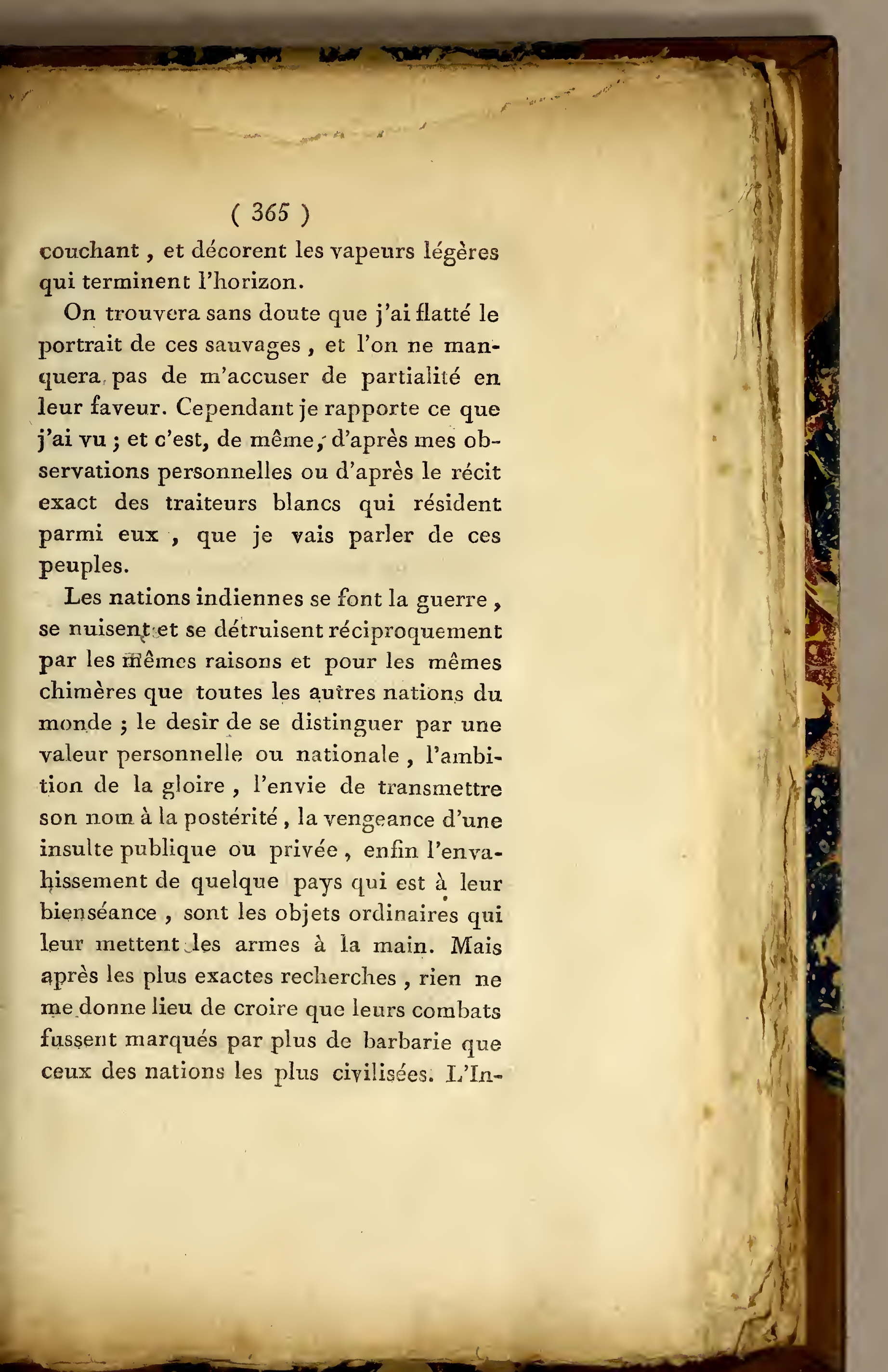
Les Séminoles composent un peuple faible , sous le rapport du nombre. Ils ne suffiraient pas , je crois, eux tous pour peupler un des grands villages des Muscogulges, tel, par exemple, que *Uches*, sur

la rivière Apalachucla, qui contient seul près de deux mille habitans. Cette poignée d'hommes occupe cependant un grand territoire. Ils possèdent toute la Floride orientale, et une grande partie de la Floride occidentale ; contrées qui, naturellement partagées en innombrables îles, collines et marais, coupées de rivières, de lacs, de ruisseaux et de vastes prairies, offrent une foule de sites commodes et d'habitations inaccessibles à l'ennemi. Ce pays inégal et si bien arrosé, fournit d'ailleurs, une telle quantité d'alimens propres à divers animaux, que je ne crains pas de dire qu'aucune partie du monde ne contient autant de gibier ou d'animaux susceptibles de servir à la nourriture de l'homme.

Entourés de cette extrême abondance, garantis de toute attaque extérieure, les habitans de ce pays possèdent les deux premiers biens de l'homme réuni en société, la sûreté des personnes, et celle des propriétés. Avec des peaux de chevreuils, d'ours, de tigres et de loups, avec du miel, de la cire et d'autres productions du pays, ils achètent des Blancs leurs



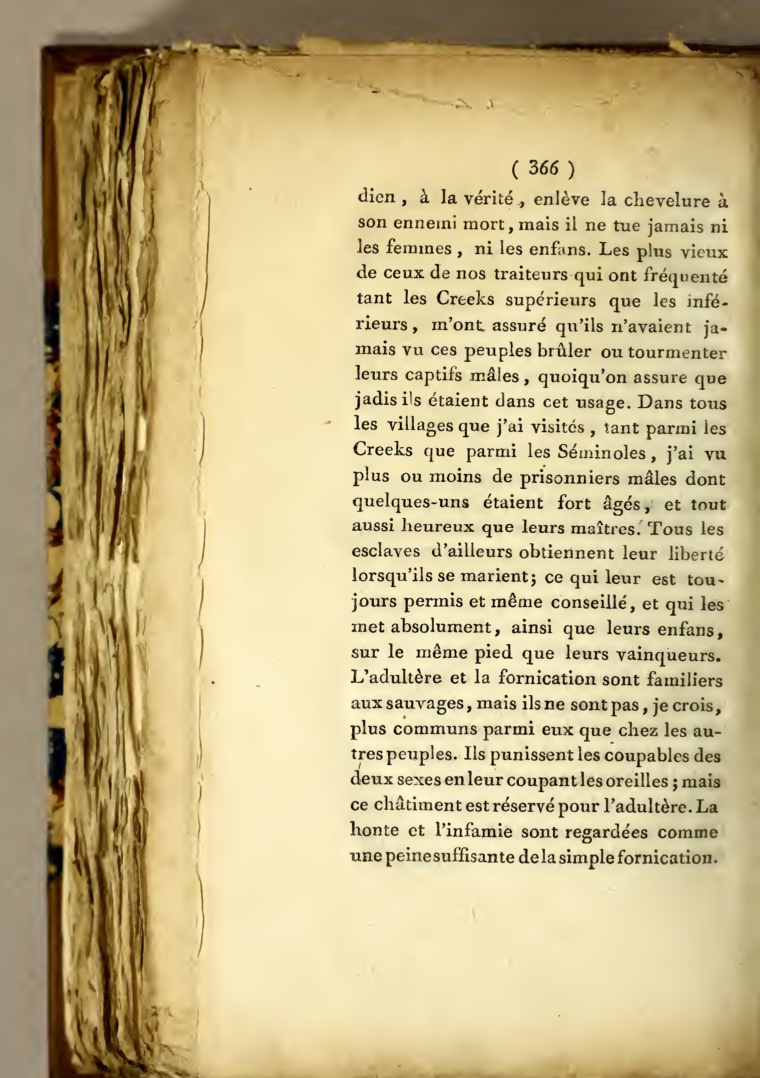
vêtemens, leurs meubles, les ustensiles qui leur sont nécessaires. Ils n'ont ni desirs à former, ni besoins auxquels il faille pourvoir ; point d'ennemis à craindre ; aucune inquiétude, si ce n'est celle que leur donne l'extension progressive et continuelle des Blancs. Contens et tranquilles, ils semblent aussi libres de soucis que les oiseaux de l'air ; comme eux, ils sont légers, remuans ; comme eux, ils chantent et babillent. Le Séminole présente l'image parfaite du bonheur. La joie, le contentement intérieur, l'amour tendre, l'amitié franche sont empreints sur ses traits ; ils se montrent dans son maintien, dans ses gestes ; ils semblent former son état habituel, et faire partie de sa constitution ; car leur empreinte ne le quitte qu'avec la vie. Les vieux magistrats de ce peuple, ses plus graves sénateurs, ont peine à prendre dans les conseils publics des manières graves et sérieuses. Les rides de la plus extrême vieillesse ne peuvent effacer de leur visage cet air naïf et gai ; il brille encore sur leur figure décomposée, comme ces rayons empourprés qui, sur le soir d'un jour sérein, s'échappent du soleil



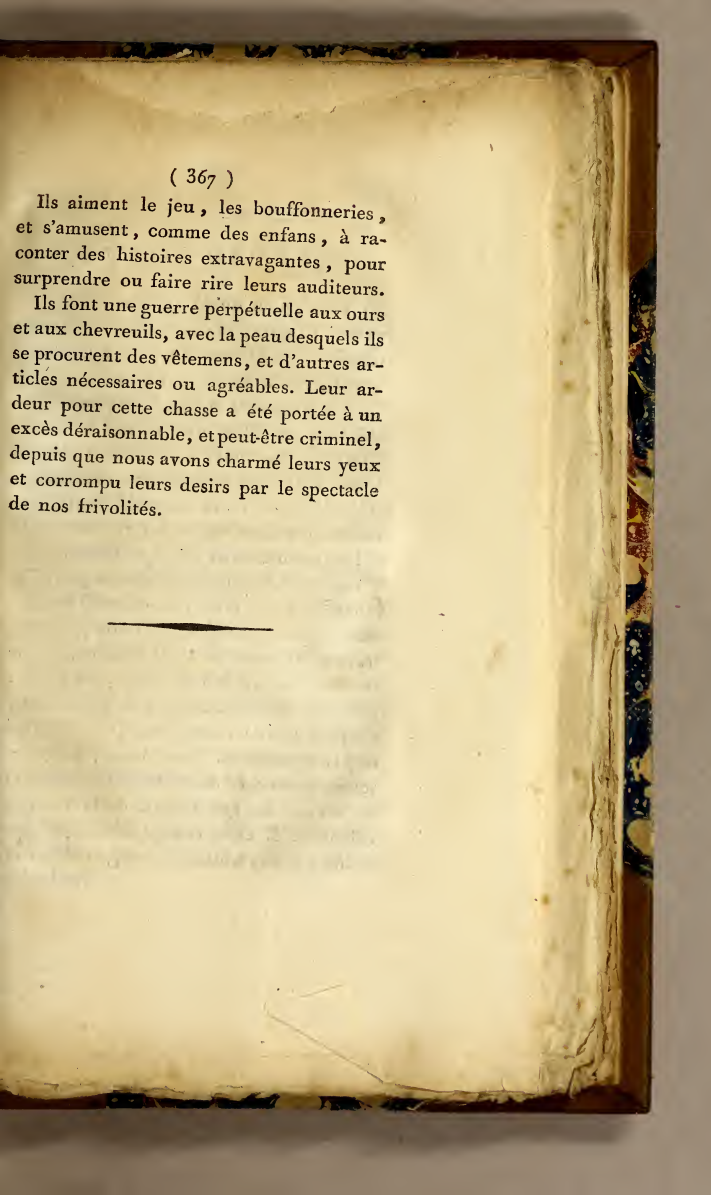
couchant, et décorent les vapeurs légères qui terminent l'horizon.

On trouvera sans doute que j'ai flatté le portrait de ces sauvages, et l'on ne manquera pas de m'accuser de partialité en leur faveur. Cependant je rapporte ce que j'ai vu ; et c'est, de même, d'après mes observations personnelles ou d'après le récit exact des traiteurs blancs qui résident parmi eux, que je vais parler de ces peuples.

Les nations indiennes se font la guerre, se nuisent et se détruisent réciproquement par les mêmes raisons et pour les mêmes chimères que toutes les autres nations du monde ; le desir de se distinguer par une valeur personnelle ou nationale, l'ambition de la gloire, l'envie de transmettre son nom à la postérité, la vengeance d'une insulte publique ou privée, enfin l'envahissement de quelque pays qui est à leur bienséance, sont les objets ordinaires qui leur mettent les armes à la main. Mais après les plus exactes recherches, rien ne me donne lieu de croire que leurs combats fussent marqués par plus de barbarie que ceux des nations les plus civilisées. L'In-

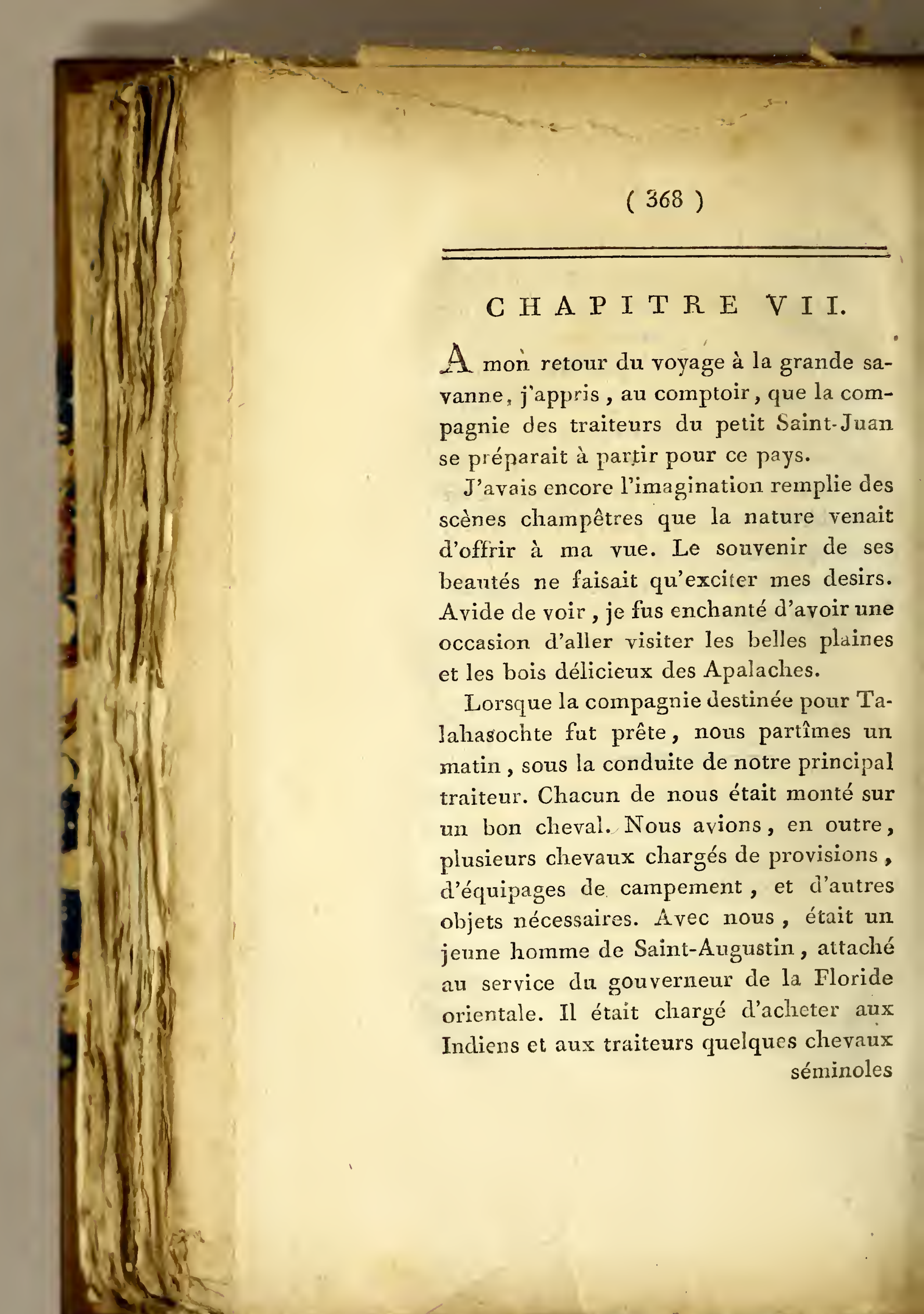


dien, à la vérité, enlève la chevelure à son ennemi mort, mais il ne tue jamais ni les femmes, ni les enfans. Les plus vieux de ceux de nos traiteurs qui ont fréquenté tant les Creeks supérieurs que les inférieurs, m'ont assuré qu'ils n'avaient jamais vu ces peuples brûler ou tourmenter leurs captifs mâles, quoiqu'on assure que jadis ils étaient dans cet usage. Dans tous les villages que j'ai visités, tant parmi les Creeks que parmi les Séminoles, j'ai vu plus ou moins de prisonniers mâles dont quelques-uns étaient fort âgés, et tout aussi heureux que leurs maîtres. Tous les esclaves d'ailleurs obtiennent leur liberté lorsqu'ils se marient; ce qui leur est toujours permis et même conseillé, et qui les met absolument, ainsi que leurs enfans, sur le même pied que leurs vainqueurs. L'adultère et la fornication sont familiers aux sauvages, mais ils ne sont pas, je crois, plus communs parmi eux que chez les autres peuples. Ils punissent les coupables des deux sexes en leur coupant les oreilles; mais ce châtiment est réservé pour l'adultère. La honte et l'infamie sont regardées comme une peine suffisante de la simple fornication.



Ils aiment le jeu, les bouffonneries, et s'amusent, comme des enfans, à raconter des histoires extravagantes, pour surprendre ou faire rire leurs auditeurs.

Ils font une guerre perpétuelle aux ours et aux chevreuils, avec la peau desquels ils se procurent des vêtemens, et d'autres articles nécessaires ou agréables. Leur ardeur pour cette chasse a été portée à un excès déraisonnable, et peut-être criminel, depuis que nous avons charmé leurs yeux et corrompu leurs desirs par le spectacle de nos frivolités.



CHAPITRE VII.

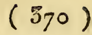
A mon retour du voyage à la grande savanne, j'appris, au comptoir, que la compagnie des traiteurs du petit Saint-Juan se préparait à partir pour ce pays.

J'avais encore l'imagination remplie des scènes champêtres que la nature venait d'offrir à ma vue. Le souvenir de ses beautés ne faisait qu'exciter mes desirs. Avide de voir, je fus enchanté d'avoir une occasion d'aller visiter les belles plaines et les bois délicieux des Apalaches.

Lorsque la compagnie destinée pour Talahasochte fut prête, nous partîmes un matin, sous la conduite de notre principal traiteur. Chacun de nous était monté sur un bon cheval. Nous avions, en outre, plusieurs chevaux chargés de provisions, d'équipages de campement, et d'autres objets nécessaires. Avec nous, était un jeune homme de Saint-Augustin, attaché au service du gouverneur de la Floride orientale. Il était chargé d'acheter aux Indiens et aux traiteurs quelques chevaux

séminoles

séminoles. C'est peut-être la race la plus belle et la plus vive de ces beaux animaux que l'on connaisse ; mais ils sont de petite stature, et leur structure est aussi délicate que celle du chevreuil américain. Un cheval, dans la langue Creek ou Muscogulge, s'appelle *echoclucco*, c'est-à-dire, le grand chevreuil (*echo* veut dire chevreuil, et *clucco* signifie gros). On croit que les chevaux séminoles descendent originairement de chevaux Andalous, amenés dans ce pays par les Espagnols, lorsqu'ils établirent leur première colonie dans la Floride orientale. Leur tête, depuis le front jusqu'au nez, est un peu arquée, ou busquée, ainsi qu'est celle des beaux chevaux Chactaws, que l'on trouve chez les Creeks supérieurs, et que l'on dit y avoir été amenés du nouveau Mexique, au-delà du Mississipi, par les nations sauvages qui ont émigré des pays qui sont à l'Ouest de cette rivière. Ceux--ci ressemblent absolument aux chevaux de race séminole : peut-être sont-ils seulement un peu plus grands et moins capricieux. Il serait curieux d'examiner si quelque différence de sol ou de pays a pu contribuer à établir entr'eux



quelque différence de taille ou d'autres qualités. J'ai observé que les chevaux et les autres animaux des pays montueux de la Caroline, de la Géorgie, de la Virginie et de toutes nos côtes, étaient beaucoup plus grands et plus fortement construits que ceux qui sont élevés dans les plaines au bord de la mer. Une peau de chevreuil du pays des Creeks supérieurs et des Cherokees, pèse deux fois autant que celle qu'on tire de chez les Séminoles, ou Creeks inférieurs, ou du plat-pays de la Caroline.

Nous suivîmes, le premier jour, la route d'Alachua, et nous fîmes vingt-cinq milles, jusqu'à l'étang de Halfway, où nous campâmes. Les moustiques nous importunèrent excessivement pendant toute la nuit.

Ayant décampé, le lendemain matin, de bonne heure, nous suivîmes encore la route d'Alachua, jusqu'à quelques milles de Cuscowilla. Là, le chemin se divisant en deux, dont l'un conduit à la ville, et l'autre à la grande savanne, notre troupe se partagea. Une partie de ceux qui la composaient ayant à la ville quelques affaires, en prit le chemin. Je restai avec

ceux qui suivirent l'autre route, qui est la meilleure. Nous traversâmes une partie de la savanne : puis, pénétrant dans les bocages dont elle est bordée, nous fîmes plusieurs milles sur ces fertiles hauteurs, sous de délicieux ombrages. Après quoi nous rentrâmes dans la savanne, dont nous traversâmes une grande anse, ou baie, couverte d'un gazon vert et frais. Nous remontâmes ensuite sur les collines boisées, que nous parcourûmes à l'ombre des Orangers, des Palmiers et des Magnolias. Alors, nous commençâmes à apercevoir les grandes forêts. Nous quittâmes la savanne, et les bosquets charmans qui l'entourent, pour entrer dans une forêt unie de grands Pins épars, sous lesquels un tapis de verdure, enrichi de mille fleurs, recouvrait la terre. Nous élevant par degrés sur les montagnes de sable, nous vîmes bientôt un chemin, ou sentier de traite, qui conduit à Talahasochte. C'est, à quelques détours près, l'ancienne route espagnole de Saint-Marc. A environ cinq milles au-delà de la grande savanne, nous nous arrêtâmes assez tard dans un petit bois de Chênes verts, près d'un

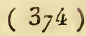
groupe de rochers calcaires, sur les bords d'un beau petit lac, en partie environné de prairies. Les rochers, comme il arrive dans ces régions, enserrent en partie une grande cavité qui communique aux eaux du lac. L'eau de ce bassin est parfaitement transparente, fraîche, douce et remplie de poissons. Peu de momens après notre arrivée à cette station, ceux de nos compagnons qui avaient passé par Cuscowilla vinrent nous joindre. Une brise fraîche, qui dura toute la nuit, nous garantit des piqûres des moustiques.

Le matin fut beau : nous partîmes de bonne heure. Pendant plusieurs milles, nous montâmes doucement sur des pentes de sables et de graviers, et nous finîmes par nous trouver sur le revers de ces côtes, dans une région élevée, aérée, découverte, garnie de quelques rochers, qui, de tous côtés, offraient à notre vue le désert le plus triste et le plus solitaire que j'eusse encore rencontré. Des rocs nus sortaient par groupes du milieu d'un sable blanc et graveleux ; quelques herbes rares croissaient çà et là ; un petit nombre de Pins, de Chênes verts, d'Oliviers et de

Sideroxylons pauvres et déformés, végétaient à de grandes distances les uns des autres. A peine voyait-on quelque animal; à peine entendait-on quelque bruit, si ce n'est le chant de quelque grillon caché dans le sable, ou le murmure monotone du vent d'Ouest qui passait, agitant légèrement les feuilles sèches des Pins. Des grenouilles croassaient dans le fond des vallées et des forêts lointaines. Bientôt nous fûmes dédommagés en côtoyant de beaux bois et des savannes, que nous prolongeâmes pendant plusieurs milles, apercevant à tout moment des petits lacs, ou étangs, dont les eaux, entourées de verdure, brillaient de loin entre les grands arbres.

Monté sur un cheval vigoureux, je marchais en général, à la tête de notre petite troupe; ce que j'aimais à faire pour être plus seul et observer plus à mon aise.

Dans un endroit où le chemin était large et découvert, à une assez grande distance au-devant de moi, je vis sur la terre, au milieu de la route, un grand *épervier*: il semblait souffrir, et faisait des efforts pour s'envoler. Lorsque je fus auprès, je le

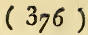


trouvai entortillé par un long serpent de l'espèce *fouet de cocher*, qui faisait plusieurs cercles autour de son corps. L'oiseau n'avait qu'une aîle de libre. Après avoir observé quelque temps la lutte de ces deux animaux, je descendis dans l'intention de les séparer ; mais lorsque j'approchai, ils se séparèrent d'eux-mêmes, l'un et l'autre probablement me regardant comme un ennemi commun ; et ayant lâché prise en même-temps, l'épervier, devenu libre, s'envola, et le serpent s'enfuit. Je rejoignis bientôt ce dernier, mais je ne vis pas qu'il eût été blessé.

L'épervier vraisemblablement avait été l'agresseur, et s'était jeté sur le serpent pour en faire sa proie ; mais celui-ci ayant adroitement enlacé son ennemi de ses spirales, avait réussi à éviter le danger.

Ce serpent *fouet-de-cocher* est un bel animal : lorsqu'il a atteint toute sa croissance, il a six ou sept pieds de long. Dans la plus grande partie de son corps il n'est pas plus gros qu'une canne, ou bâton ordinaire. Sa tête est grosse comme le bout du doigt. Son col est très-mince, et va en diminuant, à partir de l'abdomen, comme

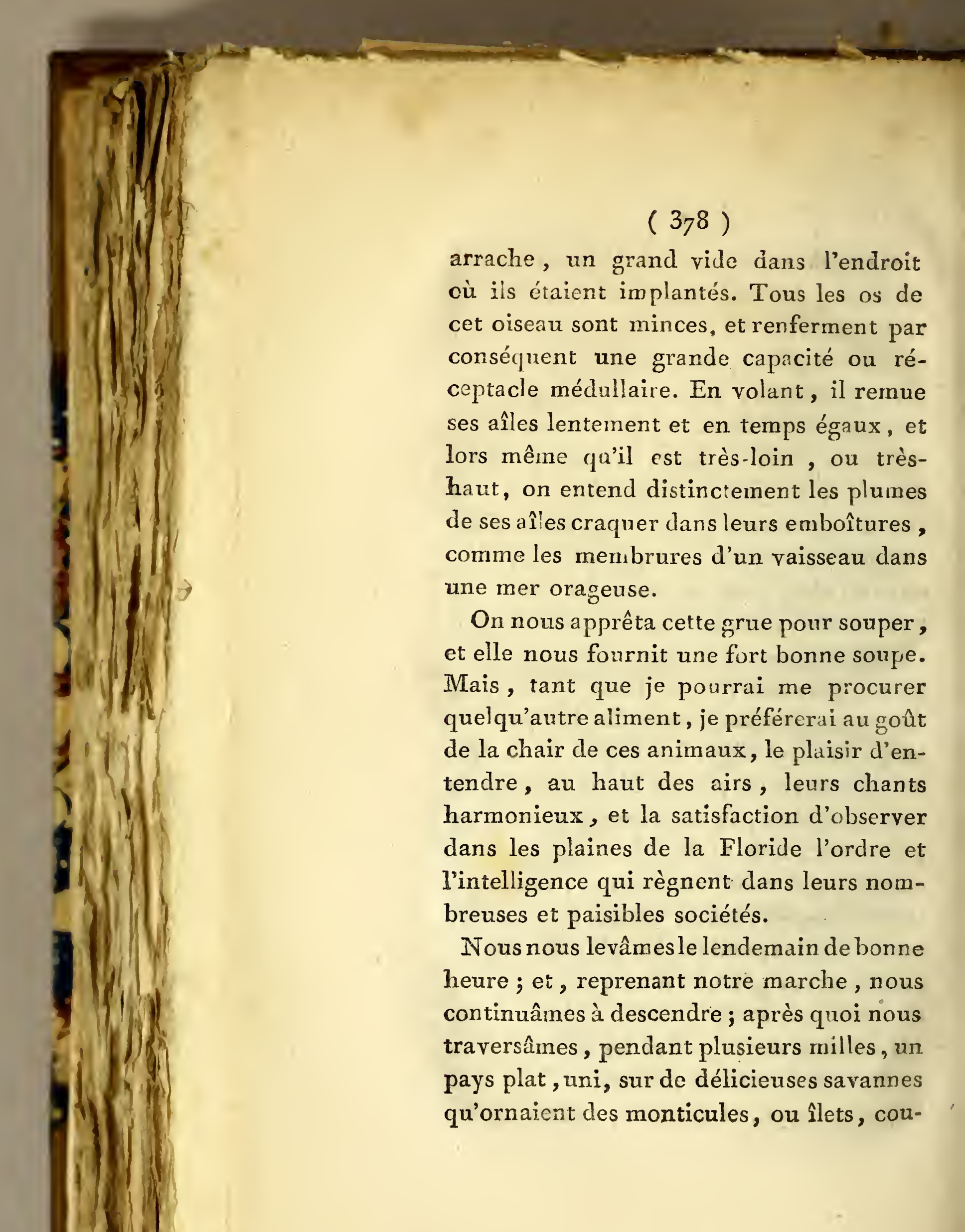
une petite baguette ou comme un fouet de cocher. Le dessus de la tête et du col, dans une longueur de trois ou quatre pouces, est noir et luisant comme le plumage d'un corbeau. La gorge et le ventre sont blancs. Le dessus du corps est d'une couleur de chocolat, à l'exception de la queue qui, presqu'à partir de l'abdomen jusqu'à l'extrémité, est noire. Il convient d'observer que la couleur du corps varie: j'en ai vu qui l'avaient blanchâtre, d'autres d'un brun pâle ou couleur d'argile; mais tous ont la tête et le col noirs, et la queue noire ou d'un brun foncé. Cet animal est très-vif: il semble voler sur la surface de la terre; et ce qu'il a de remarquable, c'est qu'il a la faculté de courir en se soutenant seulement sur une partie de sa queue, et tenant élevés le corps et la tête. Un très-beau me suivit ainsi le long du chemin, se tenant debout, et me regardant de temps en temps en face, quoique je marchasse à un assez bon trot, exprès pour voir avec quelle vîtesse il pourrait marcher dans cette attitude. Il semblait n'avoir, pour me suivre, d'autre motif que lacuriosité. Il est aussi peu ve-



nimeux qu'un ver, et paraît familier avec l'homme. Je le crois particulier à la Floride orientale, quoique j'en ai vu quelques-uns dans les parties maritimes de la Caroline et de la Géorgie; mais dans ces régions il n'est ni aussi grand ni aussi beau.

Nous recommençâmes à monter en traversant des coteaux sablonneux en pente douce, et des forêts de Pins épars. De tous côtés nous voyions des masses ou groupes de rochers, tels que je les ai déjà décrits, et nous avions peine à éviter les pertuis, ou cavités coniques, que nous rencontrions en grand nombre. On trouve, en général, sur leurs bords, un groupe de rochers qu'ombragent quelques Palmiers, des Chênes verts ou des Magnolias. Quelques-uns de ces pertuis sont remplis de terre, tandis que d'autres, et c'est le plus grand nombre, sont remplis en partie d'une eau fraîche et transparente, au travers de laquelle on aperçoit le conduit, ou orifice tubulé, percé au centre dans les rochers. La journée était très-chaude. Nous campâmes de bonne heure sous quelques grands Pins, sur les bords d'une spacieuse savanne.

Nos chasseurs, après quelques momens de repos, allèrent parcourir la forêt, et revinrent vers le soir. Ils apportèrent, entr'autre gibier, une grue de savanne, *Grus pratensis*, qu'ils avaient tuée dans les prairies voisines. Ce bel oiseau a environ six pieds de long, depuis les ongles des pieds jusqu'à l'extrémité du bec, et ses aîles mesurent huit à neuf pieds d'envergure. Lorsqu'il se tient debout, il a environ cinq pieds de haut. Sa queue est très-courte ; mais les plumes pendantes qui s'en échappent des deux côtés sont longues, pointues, d'un tissu délicat, et douces comme de la soie. Le bec est fort long, droit et aigu. Le dessus de la tête est dépourvu de plumes d'une couleur de rose rougeâtre, et légèrement garni d'un poil court, noir et dur. Les jambes et les cuisses, qui sont très-longues, sont également dépourvues de plumes jusques fort au-dessus des genoux. Le plumage de cet oiseau est, en général, d'un gri cendré, nué de brun clair et de bleu-ciel : c'est le brun qui domine sur le dos et les épaules. Les tuyaux des premières plumes de l'aîle sont larges et longs, et laissent, quand on les



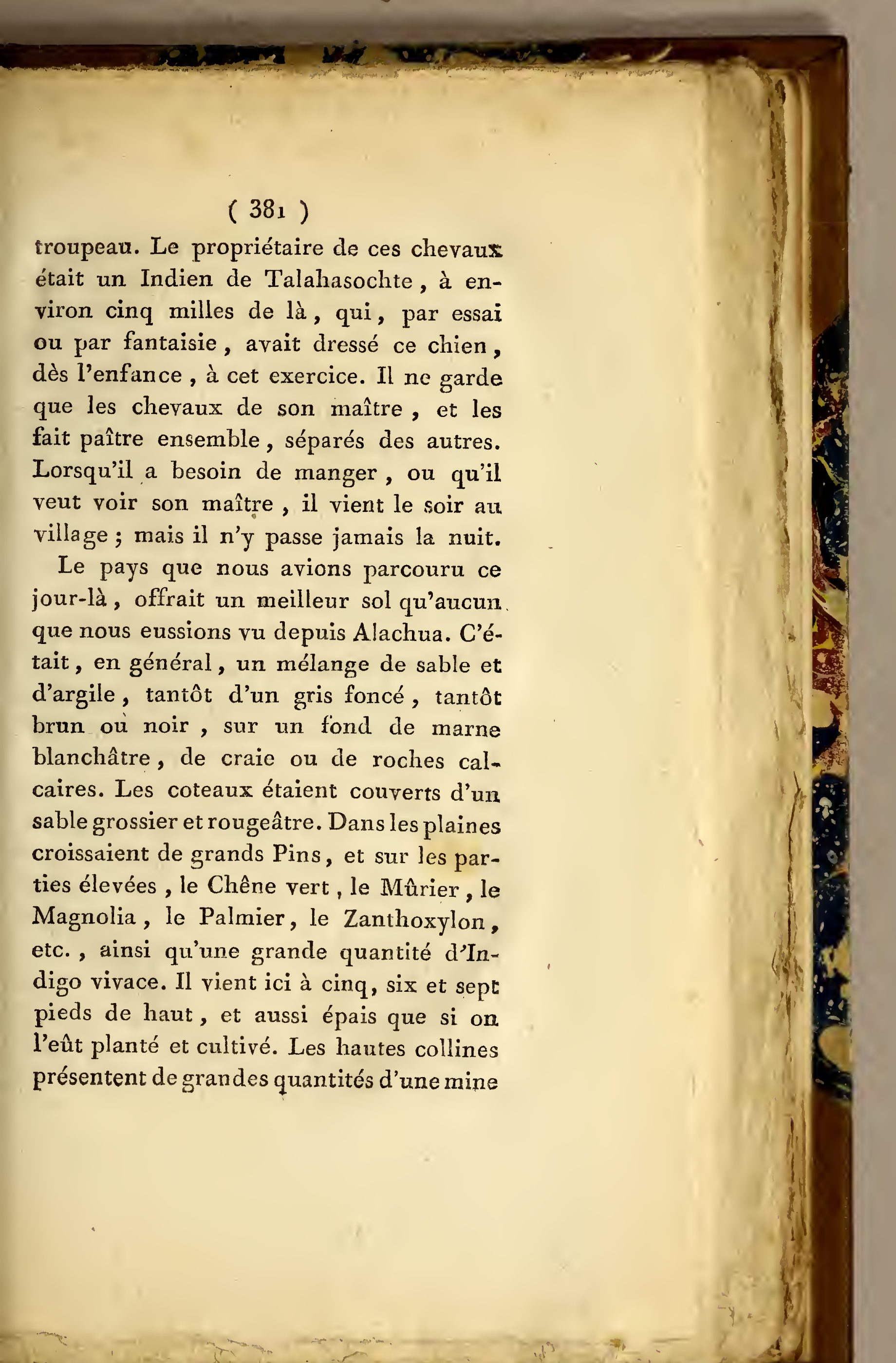
arrache, un grand vide dans l'endroit où ils étaient implantés. Tous les os de cet oiseau sont minces, et renferment par conséquent une grande capacité ou réceptacle médullaire. En volant, il remue ses aîles lentement et en temps égaux, et lors même qu'il est très-loin, ou très-haut, on entend distinctement les plumes de ses aîles craquer dans leurs emboîtures, comme les membrures d'un vaisseau dans une mer orageuse.

On nous apprêta cette grue pour souper, et elle nous fournit une fort bonne soupe. Mais, tant que je pourrai me procurer quelqu'autre aliment, je préférerai au goût de la chair de ces animaux, le plaisir d'entendre, au haut des airs, leurs chants harmonieux, et la satisfaction d'observer dans les plaines de la Floride l'ordre et l'intelligence qui règnent dans leurs nombreuses et paisibles sociétés.

Nous nous levâmes le lendemain de bonne heure; et, reprenant notre marche, nous continuâmes à descendre; après quoi nous traversâmes, pendant plusieurs milles, un pays plat, uni, sur de délicieuses savannes qu'ornaient des monticules, ou îlets, cou-

verts de *Magnolia glandiflora*, *Morus tilia*, *Zanthoxylon*, *Laurus Borbonia*, *Sideroxylon*, *Quercus semper virens*, *Halesia diptera*, *Callicarpa*, *Corypha palma*, etc. Près de ces îlets, on trouve toujours des roches calcaires blanchâtres et des pertuis. Nous traversâmes ensuite une savanne humide, où commence une région encore plus basse que celle que nous venions de parcourir. Nous passâmes là un petit ruisseau d'une eau rapide et fraîche, près de laquelle nous fîmes halte pour nous rafraîchir. Quoique ce ruisseau fût vif et plein, il n'avait cependant qu'un cours passager: son eau provenait, ainsi que nous le reconnûmes à son lit, d'une forte pluie qui était tombée la veille. Ce n'est, d'ailleurs, qu'une apparence de ruisseau; car la terre, tout autour, est caverneuse, pleine de roches, et remplie de pertuis et de cavités. Un peu après ce ruisseau, nous prîmes sur la gauche, et passâmes le long d'une grande étendue de savannes ou de prairies, de plusieurs milles de circonférence, bordée d'un côté par des bouquets de bois et de superbes Palmiers, et ornée d'un beau grand lac. Les bords en étaient cou-

verts de hautes graminées que balançaient les vents, et d'autres plantes en fleurs. Ses transparentes eaux coulaient lentement vers une grotte ombragée, au pied d'une élévation, ou tertre, en forme de demi-lune, garni d'une pelouse verte, et bordé de Magnolias, de Palmiers et de Chênes verts. Dans ces vastes prairies erraient de nombreux troupeaux de chevaux séminoles. Nous nous arrêtâmes pendant quelques momens à cette grotte. Après nous y être reposés, nous remontâmes à cheval; et, traversant une jolie bruyère qui faisait partie de la savanne, nous entrâmes sous un bois épais. Dans cette bruyère étaient beaucoup de chevaux. Nos compagnons eurent le plaisir d'en reconnaître quelques-uns des leurs. Une singularité qui me frappa ici, fut un troupeau de chevaux gardé et conduit par un seul chien noir, qui paraissait ne différer en rien du loup de la Floride, si ce n'est qu'il aboyait comme un chien ordinaire. Il gardait ces chevaux avec beaucoup de soin et d'attention; et si l'un d'eux s'écartait des autres à une trop grande distance, il courait à lui et le ramenait au



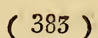
troupeau. Le propriétaire de ces chevaux était un Indien de Talahasochte, à environ cinq milles de là, qui, par essai ou par fantaisie, avait dressé ce chien, dès l'enfance, à cet exercice. Il ne garde que les chevaux de son maître, et les fait paître ensemble, séparés des autres. Lorsqu'il a besoin de manger, ou qu'il veut voir son maître, il vient le soir au village; mais il n'y passe jamais la nuit.

Le pays que nous avions parcouru ce jour-là, offrait un meilleur sol qu'aucun que nous eussions vu depuis Alachua. C'était, en général, un mélange de sable et d'argile, tantôt d'un gris foncé, tantôt brun ou noir, sur un fond de marne blanchâtre, de craie ou de roches calcaires. Les coteaux étaient couverts d'un sable grossier et rougeâtre. Dans les plaines croissaient de grands Pins, et sur les parties élevées, le Chêne vert, le Mûrier, le Magnolia, le Palmier, le Zanthoxylon, etc., ainsi qu'une grande quantité d'Indigo vivace. Il vient ici à cinq, six et sept pieds de haut, et aussi épais que si on l'eût planté et cultivé. Les hautes collines présentent de grandes quantités d'une mine

de fer, que l'on trouve aussi dans le New-jersey et dans la Pensylvanie, où elle est connue sous le nom de *mine de marais* Elle se montre à la surface de la terre, en grandes masses détachées, avec de plus petits fragmens : elle est pesante, et paraît contenir une grande proportion de cet utile métal. Mais une singularité de ces pierres ferrugineuses, c'est qu'elles sont fendues, brisées, et présentent le même aspect que si elles avaient subi l'action d'un feu violent.

En quittant la charmante savanne et les plaines de Capola, nous traversâmes, pendant plusieurs milles, de jolies prairies, assez semblables à celles des environs de Capola, entrecoupées d'îlets rocailleux, ou de tertres couverts de bois.

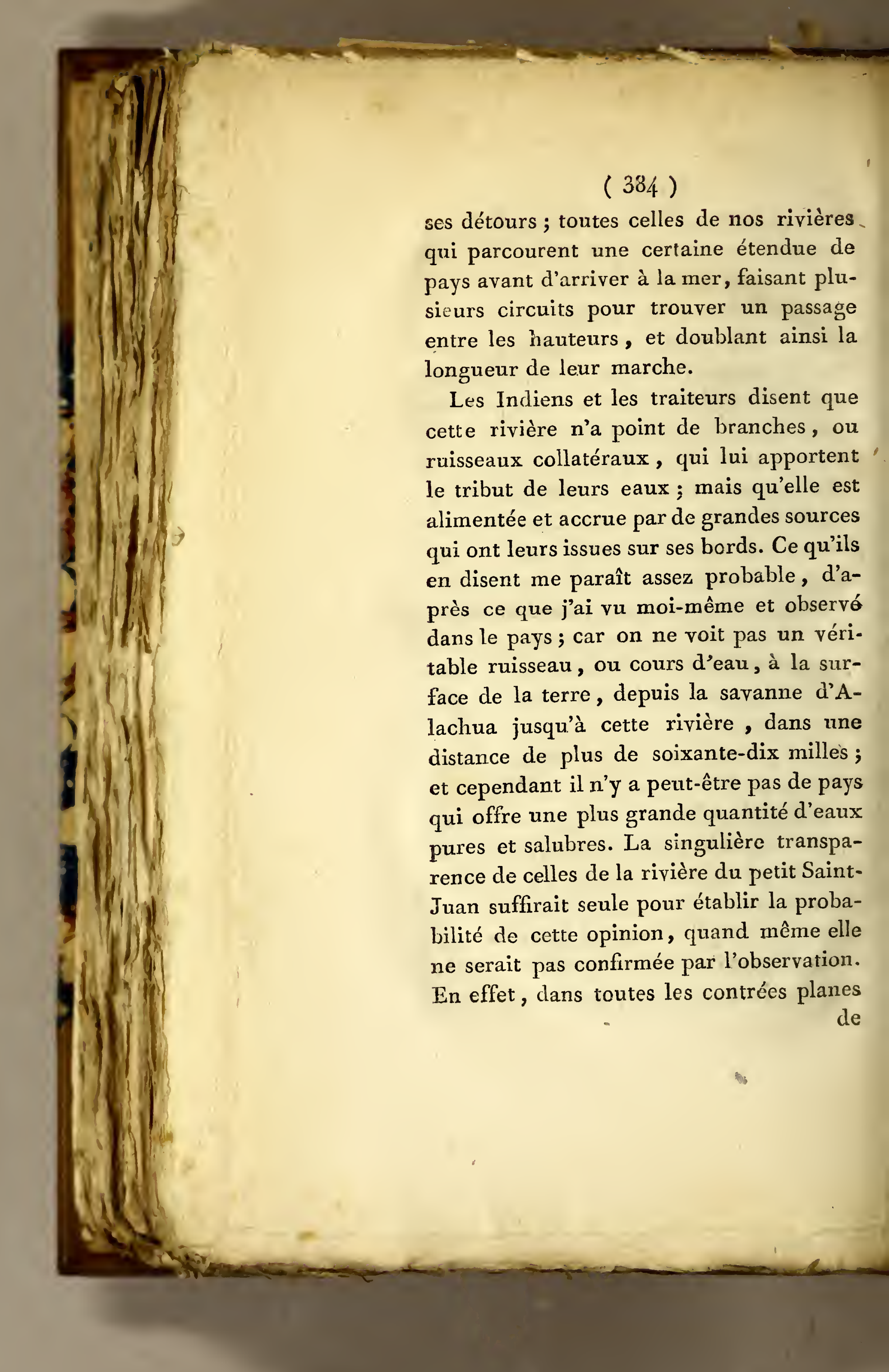
Nous entrâmes ensuite dans une forêt couverte des plus grands Pins que l'on puisse voir. Ils croissent, médiocrement distans les uns des autres, sur un terrain plane, et recouvert d'un gazon qu'ornent plusieurs arbustes en fleurs, tels que *Viola*, *Ruellia infundibuli-formis*, *Amaryllis atamasco*, *Mimosa sensitiva*, *Mimosa intsia*, et plusieurs autres qui étaient nou-



veaux pour moi. Cette superbe forêt se prolongea pendant cinq à six milles, au bout desquels nous entrâmes dans des bois épais de Chênes, de Magnolias, de Lauriers, de Mûriers, etc., dans lesquels nous fîmes près d'un mille. Nous entrâmes ensuite dans des plaines, et nous arrivâmes à la ville de Talahasochte, sur les bords du petit Saint-Juan.

On pourrait donner à cette rivière le nom de rivière transparente. Ses eaux sont plus claires et plus limpides que celles d'aucun fleuve que j'aie vu : elles laissent apercevoir distinctement tous les objets qui se meuvent dans leur cristal, ou qui reposent sur le sable argenté, et jusqu'aux moindres poissons qui jouent dans ce milieu diaphane.

Elle a, auprès de la ville, environ deux cents toises de large, sur quinze ou vingt pieds de profondeur. On dit qu'elle prend sa source dans le grand lac marécageux de *Oa-Qua-phenogaw*, qui est, à environ cent milles par terre, au Nord de Talahasochte, ce qui donnerait à la rivière un cours de près de deux cent milles, depuis sa source jusqu'à la mer, en y comprenant



ses détours ; toutes celles de nos rivières qui parcourent une certaine étendue de pays avant d'arriver à la mer, faisant plusieurs circuits pour trouver un passage entre les hauteurs, et doublant ainsi la longueur de leur marche.

Les Indiens et les traiteurs disent que cette rivière n'a point de branches, ou ruisseaux collatéraux, qui lui apportent le tribut de leurs eaux ; mais qu'elle est alimentée et accrue par de grandes sources qui ont leurs issues sur ses bords. Ce qu'ils en disent me paraît assez probable, d'après ce que j'ai vu moi-même et observé dans le pays ; car on ne voit pas un véritable ruisseau, ou cours d'eau, à la surface de la terre, depuis la savanne d'Alachua jusqu'à cette rivière, dans une distance de plus de soixante-dix milles ; et cependant il n'y a peut-être pas de pays qui offre une plus grande quantité d'eaux pures et salubres. La singulière transparence de celles de la rivière du petit Saint-Juan suffirait seule pour établir la probabilité de cette opinion, quand même elle ne serait pas confirmée par l'observation. En effet, dans toutes les contrées planes

de

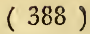
de la Caroline et de la Floride, excepté dans cet isthme, les eaux des rivières sont, à un certain point, troubles, et ont une sorte de teinte foncée, qui provient de la combustion annuelle qui se fait dans les forêts et les prairies. Les eaux pluviales, dans leur passage, entraînant les parties superficielles de terre qu'a brûlées l'action du feu, forment de petits ruisseaux qui les transportent rapidement dans les rivières, et leur donnent ainsi une couleur de lie ou de bière, qu'elles conservent jusqu'au point où la mer, en les refoulant, vient se mêler avec elles. Les eaux du petit Saint-Juan présentent un aspect bien différent, et dont la cause semble évidente. La terre, dans ses environs, produit les mêmes végétaux que dans les contrées qui avoisinent les autres rivières; le sol en est pareil, et subit de même annuellement une combustion générale; des torrens de pluie y viennent de même rafraîchir la terre altérée. Mais le terrain, ici, étant creux, et particulièrement poreux, ses eaux surabondantes ne peuvent courir long-temps à la surface : bientôt elles sont arrêtées dans leur cours et

absorbées. Ainsi descendues dans les entrailles de la terre, elles filtrent au travers des sables, ou d'autres matières, jusqu'à des couches de rochers poreux qui, composés de lames minces superposées les unes aux autres, et disposées en général dans une direction presque horizontale, ne leur livrent passage qu'au moyen d'une lente et constante infiltration. Dans ces conduits étroits, elles se réunissent, s'augmentent de celles qu'elles rencontrent, forment des ruisseaux, des rivières souterraines qui, dans leur marche obscure, parcourent mille détours, décrivent mille sinuosités tortueuses et compliquées. Il y a lieu de croire qu'en quelques endroits elles forment de grands dépôts, des lacs intérieurs peuplés de nombreux habitans, de poissons et d'animaux aquatiques, qui peut-être nous sont inconnus. Il est probable aussi que, lorsque rassemblées en torrens, elles rencontrent quelque obstacle invincible, elles s'élèvent avec une force proportionnée à celle qui les pousse, percent les terres supérieures, forment dans les rochers ces longues ouvertures tubulées, au travers desquelles elles s'é-

lancent en jets perpendiculaires, et viennent inonder de grands espaces. Par cette marche souterraine et embarrassée, les eaux pluviales, purgées de toutes leurs impuretés, arrivent aux bords des grandes rivières, trouvent dans les terres basses et humectées de faciles issues, et, se reproduisant à la lumière avec les légions qu'elles conduisent, forment ces admirables fontaines qu'on rencontre sur les bords du petit Saint-Juan et sur la côte orientale de l'isthme. J'ai donné plus haut la description de quelques-unes.

Arrivés le soir à Talahasochte, nous nous rendîmes à la maison, ou au comptoir de traite qui avait appartenu à notre chef. Nous y trouvâmes une famille d'Indiens qui, sans difficulté, eut la complaisance de nous la céder sur-le-champ. Le *roi blanc*, avec la plupart des hommes de la ville, était absent : ils étoient allés chasser ou travailler à leurs plantations.

La ville est parfaitement située, sur le bord oriental de la rivière. Le terrain en est élevé et de niveau, presque jusqu'au rivage, où il forme vers l'eau une pente rapide. L'élévation perpendiculaire du sol



de la ville, au-dessus de l'eau, peut être de vingt à trente pieds. Les maisons sont au nombre d'environ trente, construites dans le même genre que celles de Cuscowilla; mais la maison destinée aux conseils publics, est ici plus belle et plus spacieuse.

Ces Indiens ont de beaux grands canots, qu'ils font avec des troncs de Cyprès, *Cupressus disticha*. Quelques-uns sont assez grands pour recevoir vingt ou trente guerriers. Sur ces canots ils font des expéditions de chasse et de traite, descendent la rivière jusqu'à la mer, longent les côtes et parcourent les îles qui les bordent jusqu'à la pointe de la Floride. Quelquefois ils se hasardent à traverser le golfe, et étendent leur navigation jusqu'aux îles Bahama, et même jusqu'à Cuba. Peu de jours avant notre arrivée à Talahasochte, une troupe de ces aventuriers y était revenue de Cuba, avec une cargaison de liqueurs spiritueuses, de café, de sucre et de tabac. L'un d'eux m'offrit poliment un bout de tabac choisi, qu'il me dit avoir reçu en présent du gouverneur de Cuba.

Leur commerce se fait par voie d'é-

change. Ils portent à cet effet avec eux des peaux de daim, des fourrures, du poisson sec, de la cire, du miel, de l'huile d'ours, et quelques autres articles. Ils disent que les Espagnols les reçoivent très-amicalement, et qu'ils les régalent de leurs meilleures liqueurs.

Les Espagnols de l'île de Cuba viennent de même, dans de petits sloops, traiter ici ou à Saint Marc, et dans les autres ports sur la côte de l'isthme, sur-tout à la baie de Calos, où il y a des bancs et des fonds excellens pour la pêche, et près de laquelle est un village considérable de Séminoles. Les Espagnols y prennent de grandes quantités de poissons, qu'ils vident et salent sur la côte. Ils les échangent avec les Indiens et les traiteurs, contre des peaux, des fourrures, etc., et retournent à Cuba avec ces articles. Le traiteur de Talahasochte m'apprit que lorsqu'il faisait la traite dans cette ville, il achetait de ces bâtimens espagnols beaucoup de marchandises propres à ce commerce, et entr'autres des objets essentiels, à meilleur compte qu'il n'eût pu se les procurer dans les magasins de ce genre, qu'on

trouve en Géorgie ou à Saint-Augustin.

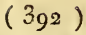
Vers le soir, lorsque la chaleur fut un peu appaisée, un jeune homme de notre troupe, qui avait emprunté un canot indien, me proposa d'aller faire avec lui une promenade pour pêcher quelques truites à l'hameçon. Nous descendîmes la rivière, et avant d'avoir fait deux milles, nous en eûmes pris assez pour nous et nos amis. Mon compagnon était fort habile à cet exercice. Quelques-uns de ces poissons étaient si grands, qu'ils lui secouaient fortement le bras quand il voulait les tirer, et qu'ils nous entraînaient avec le canot avant de se laisser enlever. C'est dans les anses, les remous qui se trouvent au-dessous des détours de la rivière, et où l'eau est couverte des feuilles de *Nymphaea,* de *Pistia,* et d'autres plantes aquatiques, que sont les asiles les plus fréquentés de ce poisson célèbre, ainsi que de tous les autres.

Au détour d'une pointe, nous aperçûmes au-dessous de nous un canot avec lequel pêchaient quelques Indiens. Ils nous hélèrent, et nous attendîmes qu'ils fussent remontés auprès de nous. C'était

des jeunes gens fort gais. Ils voulurent absolument que nous acceptassions une partie de leur poisson. Comme ils en avaient de plusieurs espèces, et notamment des brêmes, mon poisson favori, nous échangeâmes avec eux quelques truites.

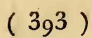
Notre chef étant occupé à traiter avec les chefs de la ville, des affaires de commerce, et d'autres de nos compagnons étant allés avec les Indiens dans les forêts, pour y chercher des chevaux appartenans à la compagnie de traite, le jeune interprète, qui avait pour moi beaucoup d'attention, et que notre chef m'avait recommandé, me proposa de faire un autre petit voyage, vers le bas de la rivière. Cette offre me fit plaisir, parce que je désirais d'augmenter mes collections pendant que j'étais à Talahasochte, d'autant que nous nous proposions, aussitôt que le roi blanc, qu'on attendait à toute heure, serait de retour, et qu'il nous aurait donné audience, d'aller camper dans les forêts, à quinze milles de là, plus près du canton où paissaient les chevaux de la compagnie.

Après nous être pourvus de munitions



et de vivres, nous partîmes un matin, à la fraîcheur, et nous descendîmes agréablement sur ces eaux cristallines, dont nous apercevions tous les habitans. Le courant était assez vif, mais calme, l'eau semblant glisser tout d'une pièce sur un fond de sable argenté : elle était par-tout diaphane, excepté sur les bords, où la nature avoit étendu un voile fleuri sous lequel s'offraient des asiles propres à certaines occasions : retraites insuffisantes contre la voracité des tyrans de l'onde.

On ne pouvait voir sans surprise la sécurité avec laquelle tous ces poissons nageaient au milieu du courant, paraissant aussi exempts de crainte que de danger; tandis qu'à quelques toises de là, sous les feuilles qui bordent le rivage, régnait un combat, ou plutôt un carnage continuel. L'eau près des bords est toujours un peu troublée par les matières qui, entraînées par le courant, s'échappent des deux côtés de sa direction. Les remous les rassemblent, et les contre-courans les promènent le long du rivage, ce qui fournit au jeune frai une espèce d'abri. La pente vaseuse des rives offre des retraites où vivent

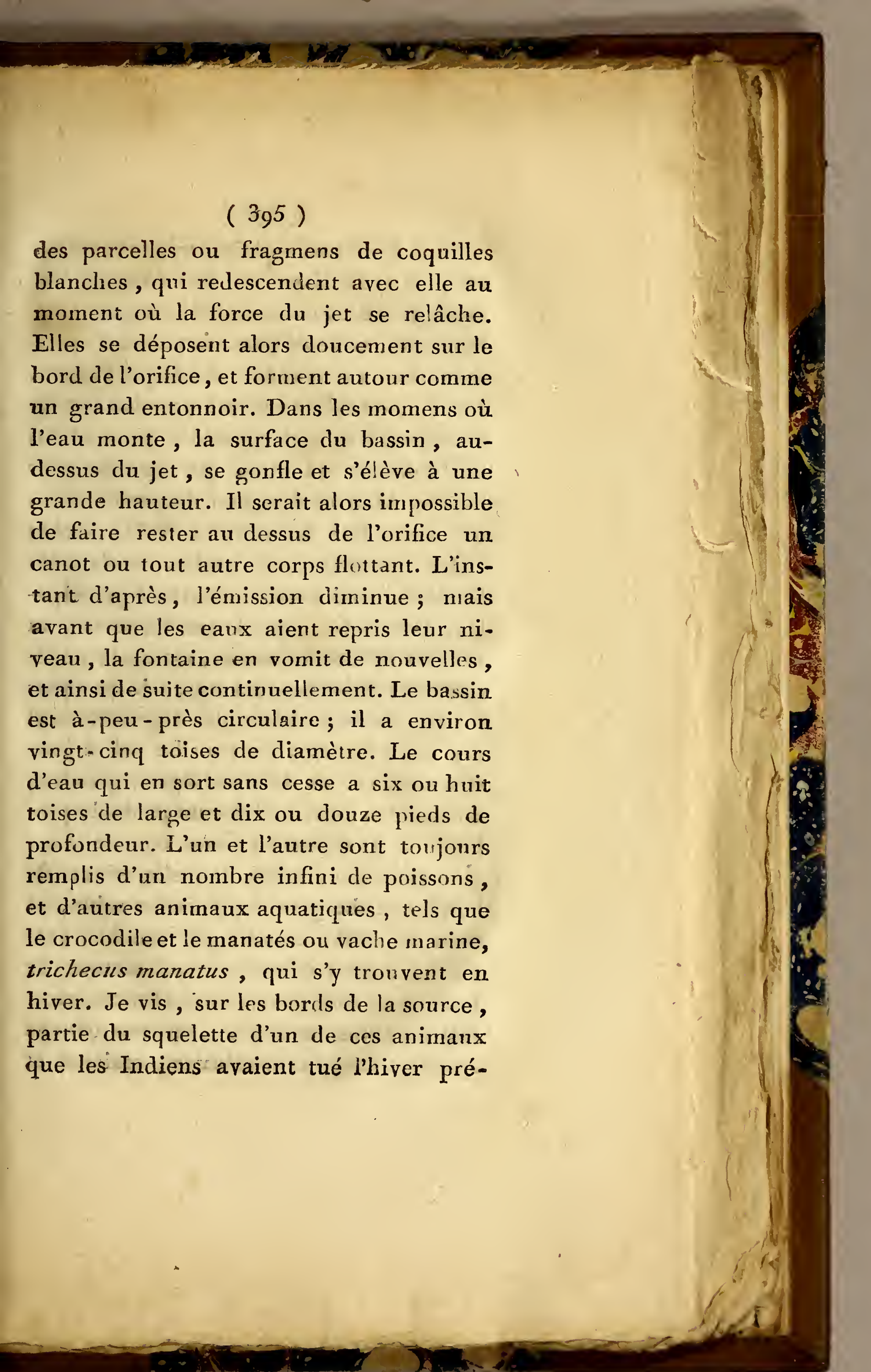


et se multiplient des essaims d'insectes amphibies. Les petits poissons s'en nourrissent, et deviennent, à leur tour, la nourriture des gros. Mais ceux de tout âge, de toute espèce, quand ils sont au milieu du canal, perdent également et la frayeur et la malveillance : ils ne s'évitent ni ne se poursuivent. On serait tenté de croire qu'ils ont fait entr'eux quelque trêve, s'il n'était plus probable que l'impossibilité où ils sont de se nuire reciproquement, leur inspire cette confiance mutuelle.

Après avoir descendu la rivière pendant trois ou quatre milles, nous approchâmes de la belle fontaine *Manate*. Cette charmante grotte est l'ouvrage de la nature, et tout le génie de l'homme ne pourrait rien faire qui y ressemblât. Quand on y arrive par eau, l'imagination du voyageur est d'abord flattée, puis préparée à quelque intéressant spectacle, par la vue d'un magnifique bosquet qui couvre une enceinte, ou chaîne circulaire de collines, peu éloignée de la rive orientale du fleuve. Des plaines flottantes de *Nymphœa nelumbo*, variées par des groupes jaunâ-

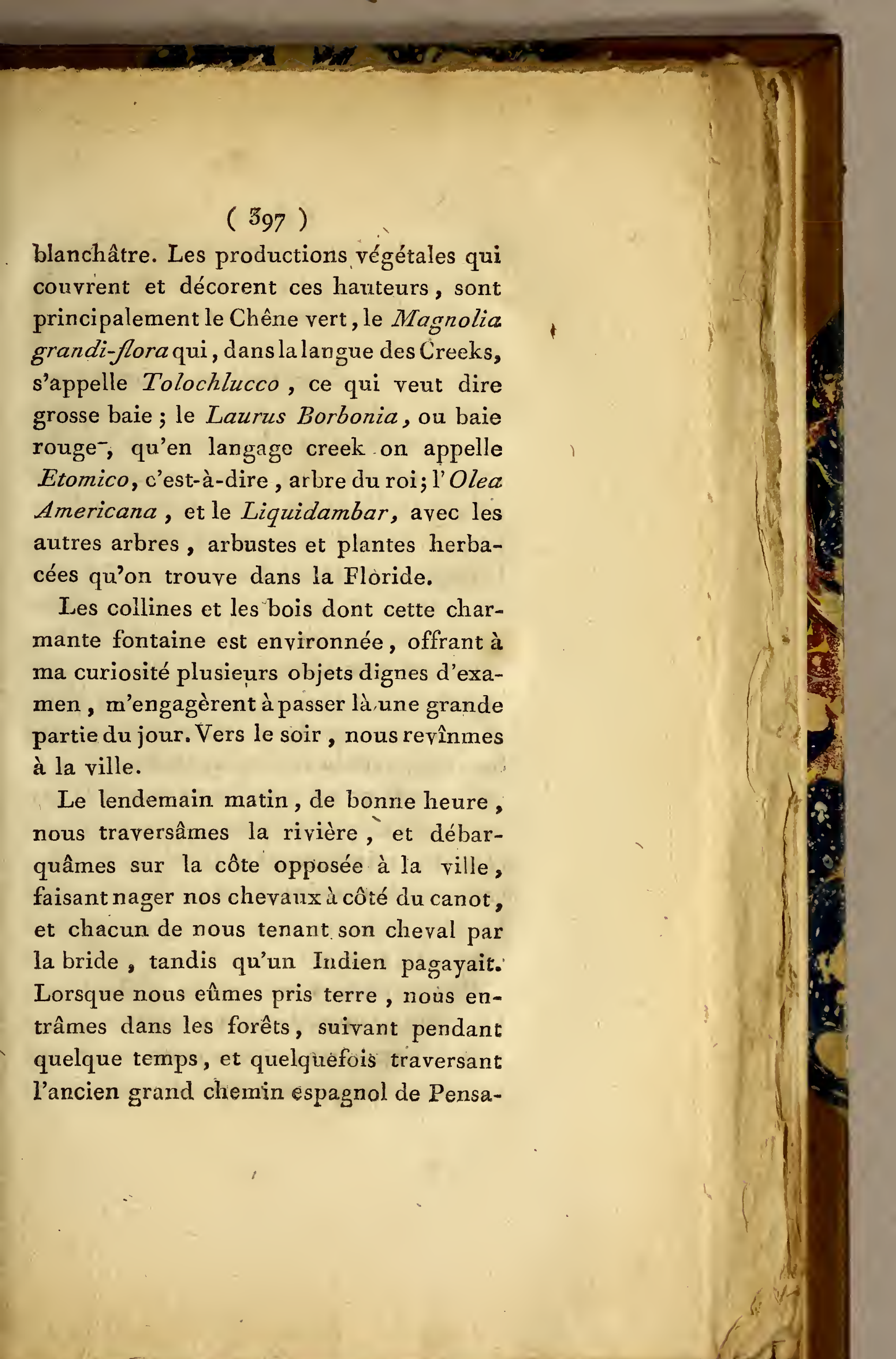
tres de *Pistia stratiotes*, couvrent une anse, ou baie, qui se trouve en face de cette demi-lune de collines boisées.

On trouve, en descendant vers ce point, des quantités inconcevables de poissons de tout genre. On les voit parés de mille couleurs, monter, descendre, passer l'un au-dessus de l'autre ; ceux de chaque espèce affectant cependant toujours de former des troupes séparées. Nous remontâmes le ruisseau qui vient de la source, et dont le cours est rapide ; nous entrâmes dans la grande fontaine ; c'est un vaste bassin circulaire dont la source sort de dessous les hautes montagnes boisées qui forment presque autour d'elle un demi-cercle ; l'éjaculation est prodigieuse et continuelle ; mais sa force diminue régulièrement d'intensité pendant l'espace de trente secondes. L'eau est d'un vert de mer transparent, couleur qu'elle doit en partie au reflet des feuilles qui pendent au-dessus. Le jet s'élève perpendiculairement d'un grand orifice déchiré dans ses bords, qui pénètre un lit de rochers, et qu'on aperçoit à une grande profondeur au-dessous du niveau ordinaire du bassin. Avec l'eau, sortent



des parcelles ou fragmens de coquilles blanches, qui redescendent avec elle au moment où la force du jet se relâche. Elles se déposent alors doucement sur le bord de l'orifice, et forment autour comme un grand entonnoir. Dans les momens où l'eau monte, la surface du bassin, au-dessus du jet, se gonfle et s'élève à une grande hauteur. Il serait alors impossible de faire rester au dessus de l'orifice un canot ou tout autre corps flottant. L'instant d'après, l'émission diminue ; mais avant que les eaux aient repris leur niveau, la fontaine en vomit de nouvelles, et ainsi de suite continuellement. Le bassin est à-peu-près circulaire ; il a environ vingt-cinq toises de diamètre. Le cours d'eau qui en sort sans cesse a six ou huit toises de large et dix ou douze pieds de profondeur. L'un et l'autre sont toujours remplis d'un nombre infini de poissons, et d'autres animaux aquatiques, tels que le crocodile et le manatés ou vache marine, *trichecus manatus*, qui s'y trouvent en hiver. Je vis, sur les bords de la source, partie du squelette d'un de ces animaux que les Indiens avaient tué l'hiver pré-

cédent. Les dents molaires avaient environ un pouce de diamètre. Les côtes légèrement courbées avaient dix-huit pouces de longueur, et deux pouces et demi d'épaisseur. Ses os sont aussi estimés que l'ivoire. La chair de cet animal est regardée comme un aliment sain et agréable. Les Indiens lui donnent un nom qui signifie *gros castor*. Mon compagnon de promenade, qui avait fait la traite à Talahasochte l'hiver précédent, en avait vu trois à-la-fois dans cette source. Ils vivent principalement d'herbes aquatiques. La terre, au tour de la tête du bassin, est assez généralement plane dans un espace de quelques toises, puis elle s'élève par degrés formant des collines assez hautes. Le sol à leur sommet, est un terreau léger, grisâtre, sablonneux, qui a plusieurs pieds de profondeur. Il repose sur une couche d'argile jaunâtre, après laquelle vient de l'argile et du gravier, puis du sable, et ainsi de suite, couche par couche, jusqu'aux roches calcaires, qui servent de base ou de fondation à toutes les contrées. Dans d'autres endroits, est une couche épaisse d'une pierre calcaire, craieuse et



blanchâtre. Les productions végétales qui couvrent et décorent ces hauteurs, sont principalement le Chêne vert, le *Magnolia grandi-flora* qui, dans la langue des Creeks, s'appelle *Tolochlucco*, ce qui veut dire grosse baie ; le *Laurus Borbonia*, ou baie rouge, qu'en langage creek on appelle *Etomico*, c'est-à-dire, arbre du roi ; l'*Olea Americana*, et le *Liquidambar*, avec les autres arbres, arbustes et plantes herbacées qu'on trouve dans la Floride.

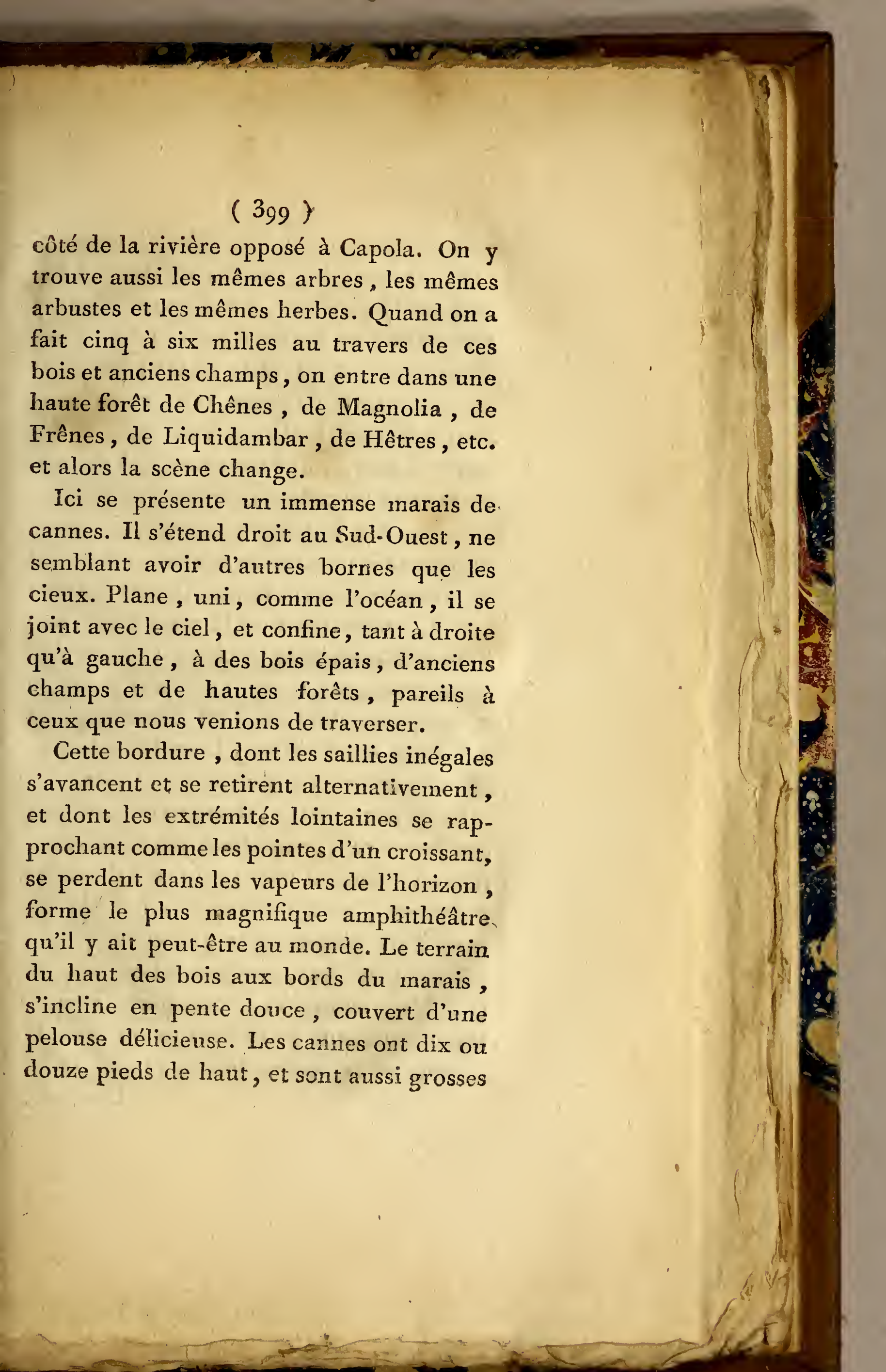
Les collines et les bois dont cette charmante fontaine est environnée, offrant à ma curiosité plusieurs objets dignes d'examen, m'engagèrent à passer là une grande partie du jour. Vers le soir, nous revînmes à la ville.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous traversâmes la rivière, et débarquâmes sur la côte opposée à la ville, faisant nager nos chevaux à côté du canot, et chacun de nous tenant son cheval par la bride, tandis qu'un Indien pagayait. Lorsque nous eûmes pris terre, nous entrâmes dans les forêts, suivant pendant quelque temps, et quelquefois traversant l'ancien grand chemin espagnol de Pensa-

cola, aujourd'hui presque effacé. Nous passâmes pendant quatre ou cinq milles sur des champs autrefois cultivés par les Espagnols.

On trouve ici des vestiges évidents d'anciennes habitations espagnoles, tels que des pieux de haies, des piliers de bois de leurs maisons, des fossés, et même des sillons de blé et des buttes faites pour des patates. Suivant la tradition indienne, les Espagnols avaient jadis ici un établissement riche et bien peuplé, et un poste fortifié, comme ils en avaient un à la savanne et aux champs de Capola. Mais l'un et l'autre étaient fort inférieurs à un qu'ils avaient quelques milles plus loin au Sud-Est, vers la rivière Apalachuchla, à un endroit qu'on appelle aujourd'hui les anciens champs Apalaches, où restent encore des ruines considérables de fortifications, de temples, quelques canons de bronze, des mortiers, de grosses cloches, etc. etc.

On trouve dans ces champs et dans ces bois, des groupes de roches testacées, des pertuis circulaires, et des puits naturels, pareils à ceux que nous avions observés du



côté de la rivière opposé à Capola. On y trouve aussi les mêmes arbres, les mêmes arbustes et les mêmes herbes. Quand on a fait cinq à six milles au travers de ces bois et anciens champs, on entre dans une haute forêt de Chênes, de Magnolia, de Frênes, de Liquidambar, de Hêtres, etc. et alors la scène change.

Ici se présente un immense marais de cannes. Il s'étend droit au Sud-Ouest, ne semblant avoir d'autres bornes que les cieux. Plane, uni, comme l'océan, il se joint avec le ciel, et confine, tant à droite qu'à gauche, à des bois épais, d'anciens champs et de hautes forêts, pareils à ceux que nous venions de traverser.

Cette bordure, dont les saillies inégales s'avancent et se retirent alternativement, et dont les extrémités lointaines se rapprochant comme les pointes d'un croissant, se perdent dans les vapeurs de l'horizon, forme le plus magnifique amphithéâtre qu'il y ait peut-être au monde. Le terrain du haut des bois aux bords du marais, s'incline en pente douce, couvert d'une pelouse délicieuse. Les cannes ont dix ou douze pieds de haut, et sont aussi grosses

qu'un bâton ordinaire. Elles viennent si près les unes des autres, qu'il n'y a pas moyen d'y pénétrer, à moins qu'on ne s'y soit ouvert un passage avec le fer. Nous abordâmes à cette vaste plaine, au point où l'ancienne chaussée la traverse pour aller à Pensacola. On y voit encore des restes d'une grande chaussée qui est ouverte entre les cannes, comme une superbe avenue. Les Indiens ont pratiqué dessus un mauvais chemin ou sentier. Le sol du marais est une terre noire, riche et savonneuse, semblable à de la marne ou à une forte argile. Près de la côte, il est humide et marécageux ; en avançant, on le trouve plus solide, et il est assez ferme en été, mais dans l'hiver, il est humide, et l'eau le couvre en quelques endroits.

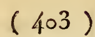
Cette vaste plaine, ainsi que les hauteurs qui l'entourent, appartient aux Séminoles. S'ils en laissaient la disposition à d'habiles planteurs, elle présenterait bientôt un coup-d'œil plus flatteur que celui qu'elle offre aujourd'hui, quelque délicieux qu'il soit. L'agriculture et le commerce y multiplieraient sans peine tout ce qui fait le charme et la commodité de la vie, et en

feraient,

feraient, en peu de temps, un pays riche et peuplé. Son sol, ainsi que son climat, semblent propres à la production de tous les biens que l'homme demande à la terre, tels que le maïs, le riz, l'indigo, la canne à sucre, le lin, le coton, la soie, la cochenille, et les nombreuses familles des plantes potagères. D'ailleurs, nul autre lieu dans le monde n'offre, je crois, une si vaste étendue de pâturages excellens, soit pour les fauves, soit pour les bêtes à cornes, soit pour les moutons : les eaux, jusques dans les moindres pertuis, y abondent en poissons exquis. Les forêts, comme les prairies, sont peuplées de gibier, d'ours, de chevreuils, de dindons, de cailles; les oies et les canards y abondent en hiver. Cette contrée, réunissant à tant d'avantages celui d'être contiguë à l'une des plus belles rivières navigables du monde, et de n'être pas à plus de trente milles de Saint-Marc sur le grand golfe du Mexique, a les plus grandes commodités pour faire, soit le commerce des îles de l'Amérique, soit celui du reste du monde. Après avoir satisfait mon imagination par le spectacle de ces beaux

objets, nous tournâmes à main droite, en marchant sur la belle terrasse verte qui sépare les plaines de la forêt. Puis, rentrant dans les bois, nous continuâmes pendant sept ou huit milles à remonter le cours de la rivière, nous tenant à quatre ou cinq milles de ses bords, et ayant continuellement en vue, tant d'un côté que de l'autre, de vastes prairies, de jolis bois et de hautes forêts. Sur les plaines peuplées de bétail, de chevreuils et de dindons, brillaient, dans le lointain, quelques lacs argentés, et l'on apercevait souvent des restes d'anciennes habitations Espagnoles. Vers le soir, nous nous rapprochâmes de la rivière, et rencontrant un sentier de traite Indienne, nous le suivîmes jusqu'au lieu de débarquement, qui est en face de la ville. Là, ayant appelé et tiré quelques coups de fusil, un canot Indien vint nous prendre, et nous conduisit à la ville.

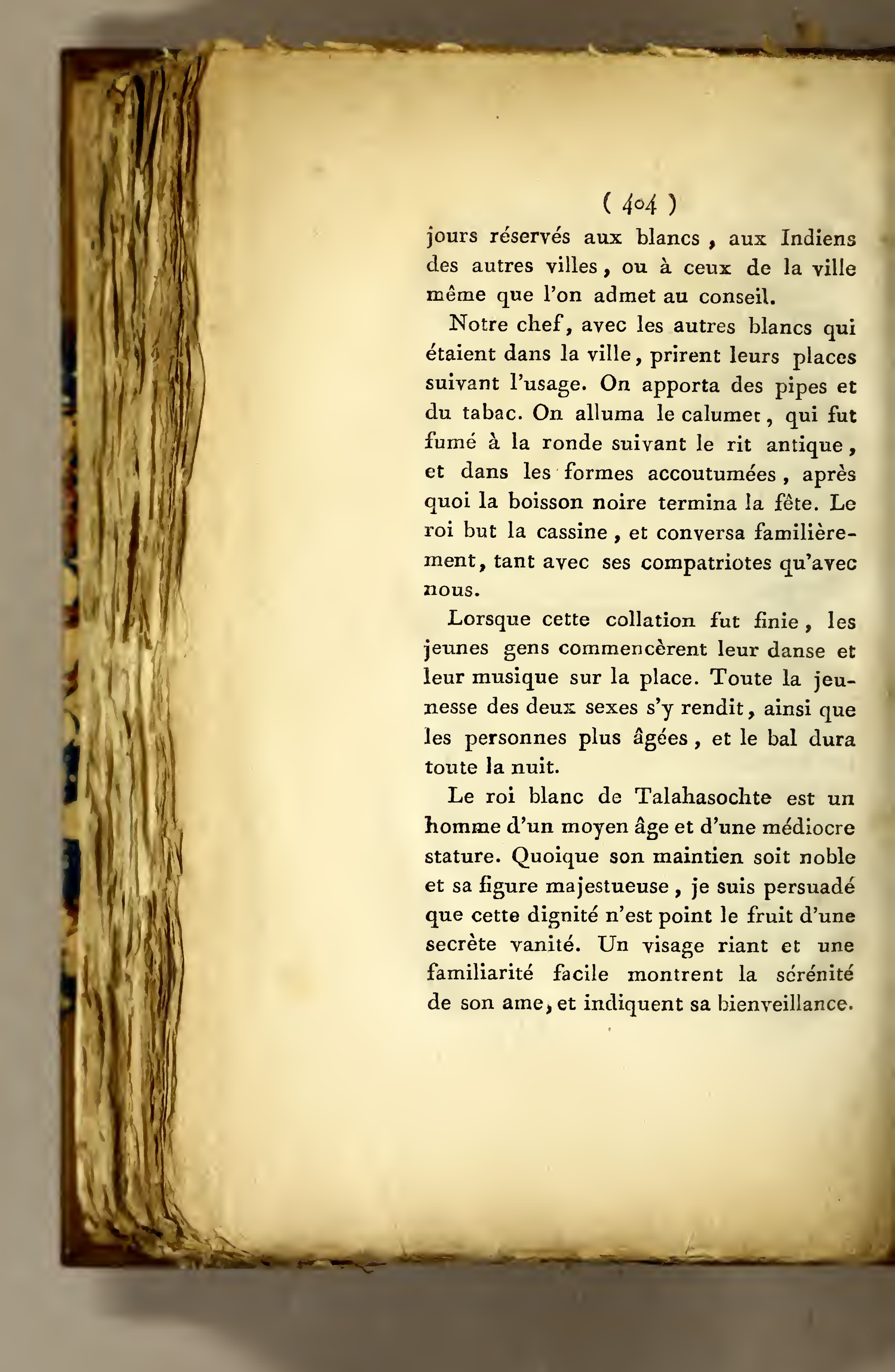
Lorsque nous fûmes rendus au comptoir, les principaux habitans vinrent saluer notre chef. Bientôt on annonça l'arrivée du roi blanc. Un messager le précédait avec ordre de faire préparer une fête,



parce que le roi et sa suite avaient tué plusieurs ours. Un feu fut alors allumé au milieu de la place publique : l'étendard royal fut déployé, et le son du tambour avertit les habitans de la réjouissance.

On apporta dans la maison destinée aux banquets, les côtes et des morceaux choisis de trois grands ours, que l'on avait fait boucaner. On y joignit du pain chaud, et pour breuvage, de l'eau assaisonnée avec du miel.

Il n'y eut d'admis au festin que les chefs et les guerriers, avec les blancs. Lorsqu'il fut fini, le grand-prêtre, suivi par des esclaves, vint avec des corbeilles, et emporta les restes du repas, qui furent partagés aux familles de la ville. Le roi alors, se retira pour se rendre à la chambre du conseil, où l'accompagnèrent les chefs, les guerriers, jeunes et vieux, et les blancs, qui voulurent y aller. Le roi, le chef de guerre et quelques guerriers s'assirent sur des siéges ou tabourets royaux. Le reste des chefs et des guerriers de tout âge, s'assit sur des tabourets à la droite du roi. Les siéges de la gauche, qui sont à la même élévation, sont tou-



jours réservés aux blancs, aux Indiens des autres villes, ou à ceux de la ville même que l'on admet au conseil.

Notre chef, avec les autres blancs qui étaient dans la ville, prirent leurs places suivant l'usage. On apporta des pipes et du tabac. On alluma le calumet, qui fut fumé à la ronde suivant le rit antique, et dans les formes accoutumées, après quoi la boisson noire termina la fête. Le roi but la cassine, et conversa familièrement, tant avec ses compatriotes qu'avec nous.

Lorsque cette collation fut finie, les jeunes gens commencèrent leur danse et leur musique sur la place. Toute la jeunesse des deux sexes s'y rendit, ainsi que les personnes plus âgées, et le bal dura toute la nuit.

Le roi blanc de Talahasochte est un homme d'un moyen âge et d'une médiocre stature. Quoique son maintien soit noble et sa figure majestueuse, je suis persuadé que cette dignité n'est point le fruit d'une secrète vanité. Un visage riant et une familiarité facile montrent la sérénité de son ame, et indiquent sa bienveillance.

Le lendemain, on tint le conseil et l'on s'occupa du traité. Les Indiens demandèrent que l'on rétablît un comptoir de traite dans leur ville, nous assurant qu'ils prendraient constamment tous les moyens possibles pour ne donner, de leur part, aucune occasion à de nouveaux troubles. Ils nous apprirent que les meurtriers de Mac-Gée (1) et de ses compagnons devaient être mis à mort. Deux avaient déjà été fusillés ; on était à la poursuite de l'autre.

Notre chef, en réponse, leur dit que le rétablissement de la traite et le renouvellement de la bonne intelligence étaient le principal objet de sa visite; qu'il était bien-aise de trouver ses amis de Talaha-

(1) Mac-Gée était le guide d'une famille de blancs de la Géorgie, qui traversaient l'Isthme pour se rendre à la rivière de la Mobile. Ils vinrent à cheval jusqu'à Talahasochte, où ils se procurèrent des canots d'Indiens, pour descendre la rivière, en côtoyant la rive Sud-Ouest. Mais, un soir, étant allés à terre pour y chasser quelque gibier, leur camp fut surpris et attaqué par une troupe de pillards sauvages, qui tuèrent Mac-Gée et les autres hommes, et conduisirent une femme dans leurs villages, où ils transportèrent leur butin.

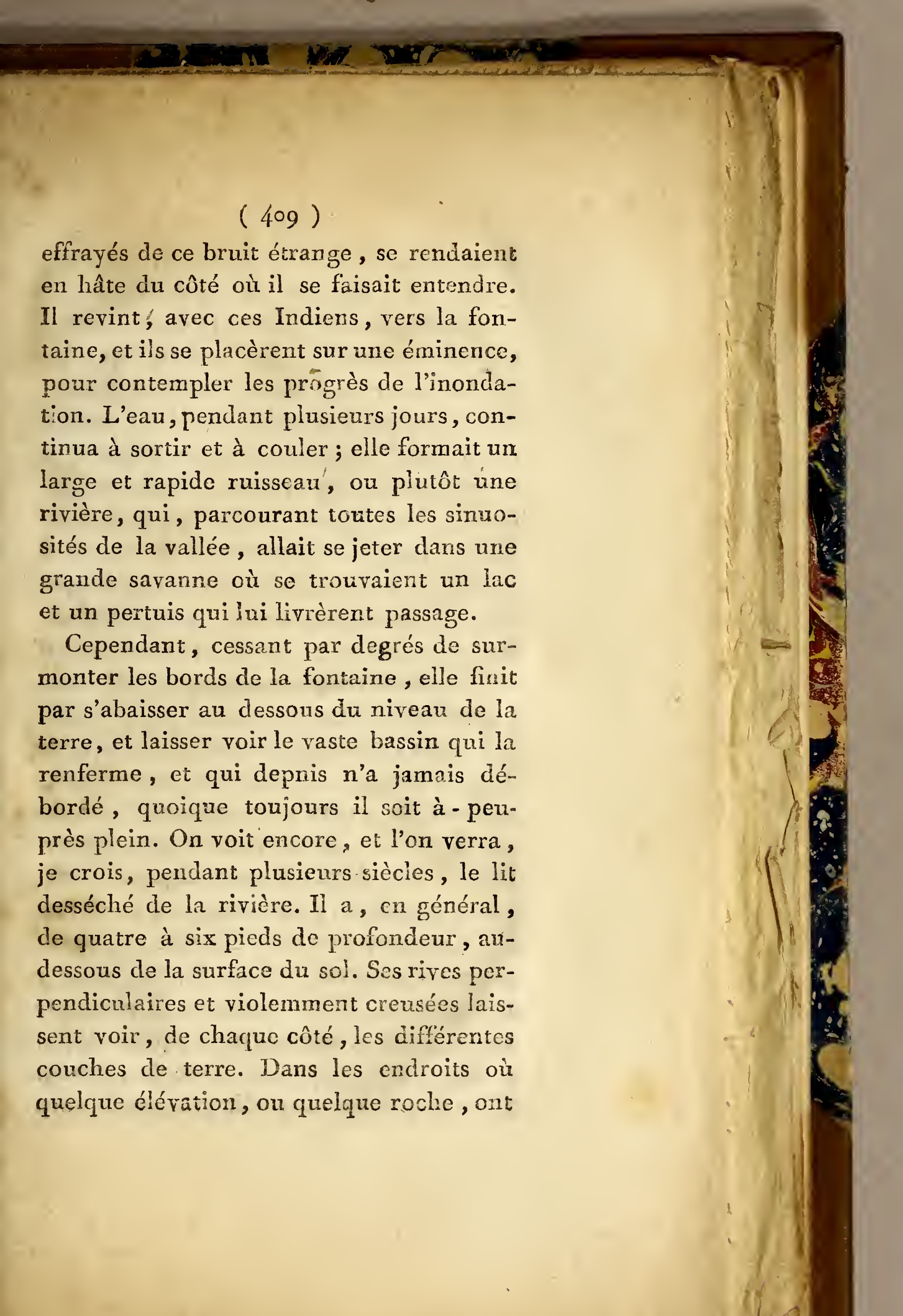
sochte dans les bonnes dispositions où il les avait toujours vus pour lui et les blancs ; que son intention était de reprendre la traite, et qu'il était venu pour rassembler ses chevaux, afin de leur amener des marchandises. Le roi et les chefs qui connoissaient déjà l'objet de mon voyage dans leur pays, me traitèrent fort bien. Le roi, en particulier, eut la bonté de me dire qu'il me regardait comme un de ses enfans ou compatriotes, et que je serais protégé en conséquence tant qu'il vivrait. Notre pays, ajouta-t-il, vous est ouvert. Vous pouvez le parcourir à votre gré, y cueillir des fleurs, des plantes médicinales ou toutes autres productions. Ainsi se termina amicalement le traité pour lequel on s'était rassemblé.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous quittâmes la ville et la rivière, afin de fixer notre camp dans les bois, à environ douze milles de celle-ci. Nos compagnons, avec les chevaux de charges, nous précédèrent au rendez vous, et notre chef me conduisit par une autre route pour me faire voir une concavité fort curieuse, qu'on appelle le pertuis du cro-

codile, *alligator hole*, qui s'était formée depuis peu par une éruption d'eau extraordinaire. C'est un de ces grands trous circulaires que nous avions vus presque par-tout, sous nos pas, dans les forêts, en sortant de la savanne d'Alachua. Celui-ci est sur le bord d'une grande prairie. Le sol, autour, est inégal, partagé en petites collines à pentes douces. Il est ombragé par des grouppes de roches que recouvrent quelques grands chênes verts. Sa largeur est d'environ trente toises. L'eau est à six ou sept pieds au-dessous du bord de l'entonnoir. Elle est transparente, fraîche, agréable à boire et bien peuplée de poissons. Un énorme crocodile est à-présent le despote de cette retraite : plusieurs y ont été tués; mais le trône n'est jamais vacant, les vastes lacs du pays étant remplis de ces dangereux tyrans.

Le récit que me fit notre chef de cette éruption récente dont il avait été témoin, étant très-singulier, je vais rapporter ce qu'il m'en dit à la ville, et qui me fut confirmé, tant par les Indiens qui l'avaient vu, que par les observations que je fis moi-même sur les lieux.

Le traiteur, il y a environ trois ans, cherchant des chevaux près de cet endroit où il n'y avait aucune apparence du trou qui y existe aujourd'hui, fut tout-à-coup surpris d'entendre un très-grand bruit, semblable à celui d'un violent ouragan ou d'un tonnerre éloigné. En regardant autour de lui, il vit la terre inondée d'eaux courantes, qui, venant une vague après l'autre, se rendaient dans une vallée voisine. Elles l'eurent bientôt remplie, et commencèrent à couvrir les terres plus élevées. La terre tremblait : on entendait un bruit effrayant. Revenu de sa première surprise, il chercha l'endroit d'où le bruit paraissait venir. Il arriva près de cette singulière fontaine, et vit, avec un grand étonnement l'eau qui, sortant de terre avec violence, s'élevait à plusieurs pieds, et se répandait de tous côtés, surmontant tous les obstacles. Il crut, dit-il, que les sources de l'abîme étaient rouvertes, et qu'un nouveau déluge allait commencer. Se hâtant de s'éloigner, il courut jusqu'à la ville, qui est à neuf milles de là ; mais avant d'y arriver, il rencontra plusieurs des habitans qui, déjà

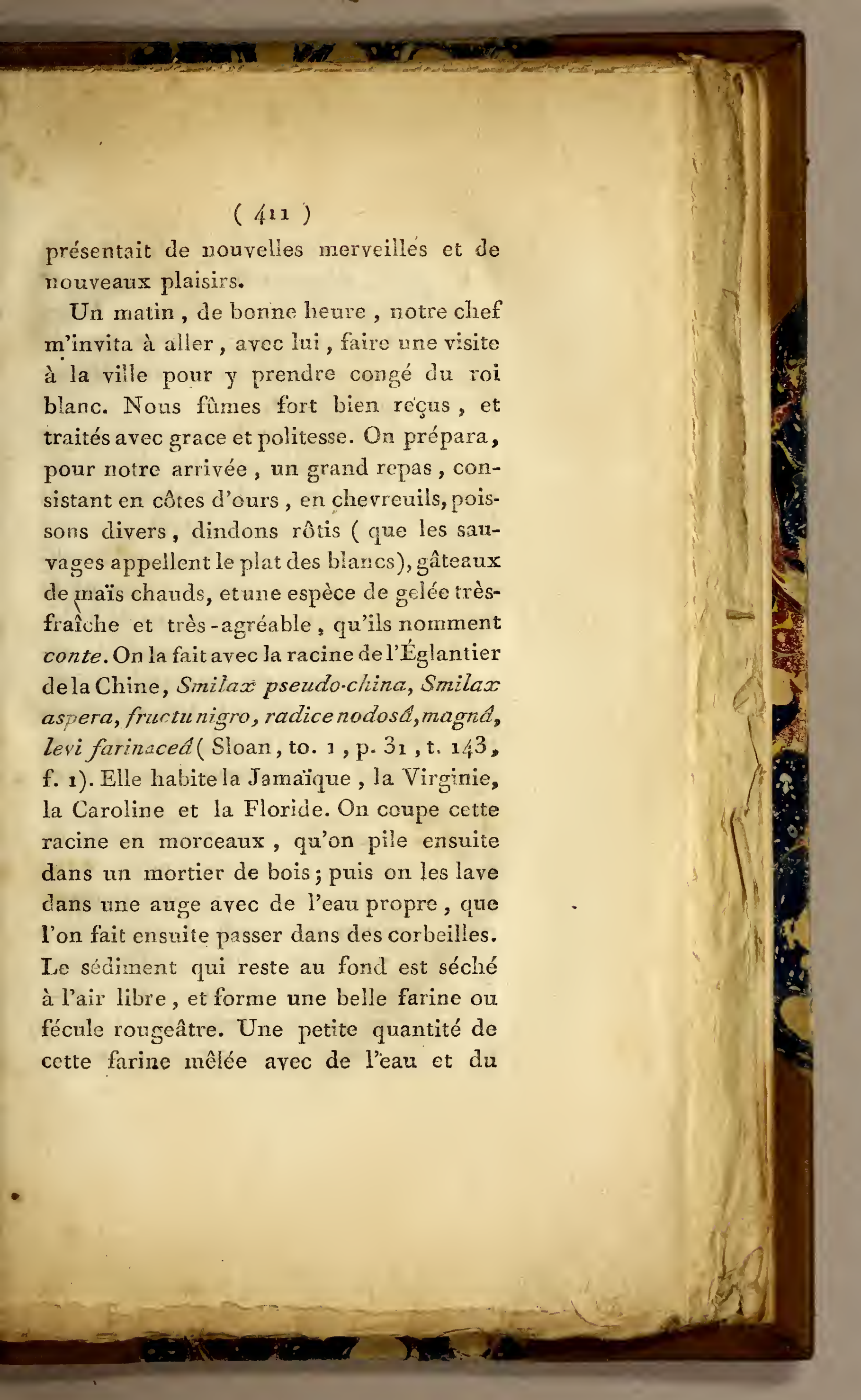


effrayés de ce bruit étrange, se rendaient en hâte du côté où il se faisait entendre. Il revint, avec ces Indiens, vers la fontaine, et ils se placèrent sur une éminence, pour contempler les progrès de l'inondation. L'eau, pendant plusieurs jours, continua à sortir et à couler ; elle formait un large et rapide ruisseau, ou plutôt une rivière, qui, parcourant toutes les sinuosités de la vallée, allait se jeter dans une grande savanne où se trouvaient un lac et un pertuis qui lui livrèrent passage.

Cependant, cessant par degrés de surmonter les bords de la fontaine, elle finit par s'abaisser au dessous du niveau de la terre, et laisser voir le vaste bassin qui la renferme, et qui depnis n'a jamais débordé, quoique toujours il soit à-peu-près plein. On voit encore, et l'on verra, je crois, pendant plusieurs siècles, le lit desséché de la rivière. Il a, en général, de quatre à six pieds de profondeur, au-dessous de la surface du sol. Ses rives perpendiculaires et violemment creusées laissent voir, de chaque côté, les différentes couches de terre. Dans les endroits où quelque élévation, ou quelque roche, ont

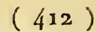
opposé au courant un obstacle, sont entassés des fragmens de rochers, de la craie blanche, des pierres et des cailloux, d'abord rassemblés par les flots dans les vallées latérales, à plusieurs milles du courant principal, et enfin entraînés par ce dernier qui surmonta tous les niveaux et couvrit toutes les prairies. Nous descendîmes, le long de ses bords, la grande vallée, jusqu'à la savanne et au lac où il continua de se décharger ; tandis que l'ancien canal souterrain, probablement fermé par quelque obstacle, se débarrassait par degrés de l'engorgement qui avait causé l'éruption.

Le soir, nous gagnâmes le lieu où nous devions camper. C'était un tertre élevé, couvert de gazon, et ombragé par de grands chênes, précisément auprès du pertuis du lac, dont les eaux argentées brillaient comme un point lumineux au milieu de l'immense savanne. Bientôt nos compagnons, errant dans les forêts, nous y rejoignirent. Nous passâmes-là plusieurs jours, pendant lesquels nous parcourûmes, à une grande distance, toute la contrée. Chaque jour une nouvelle promenade nous



présentait de nouvelles merveilles et de nouveaux plaisirs.

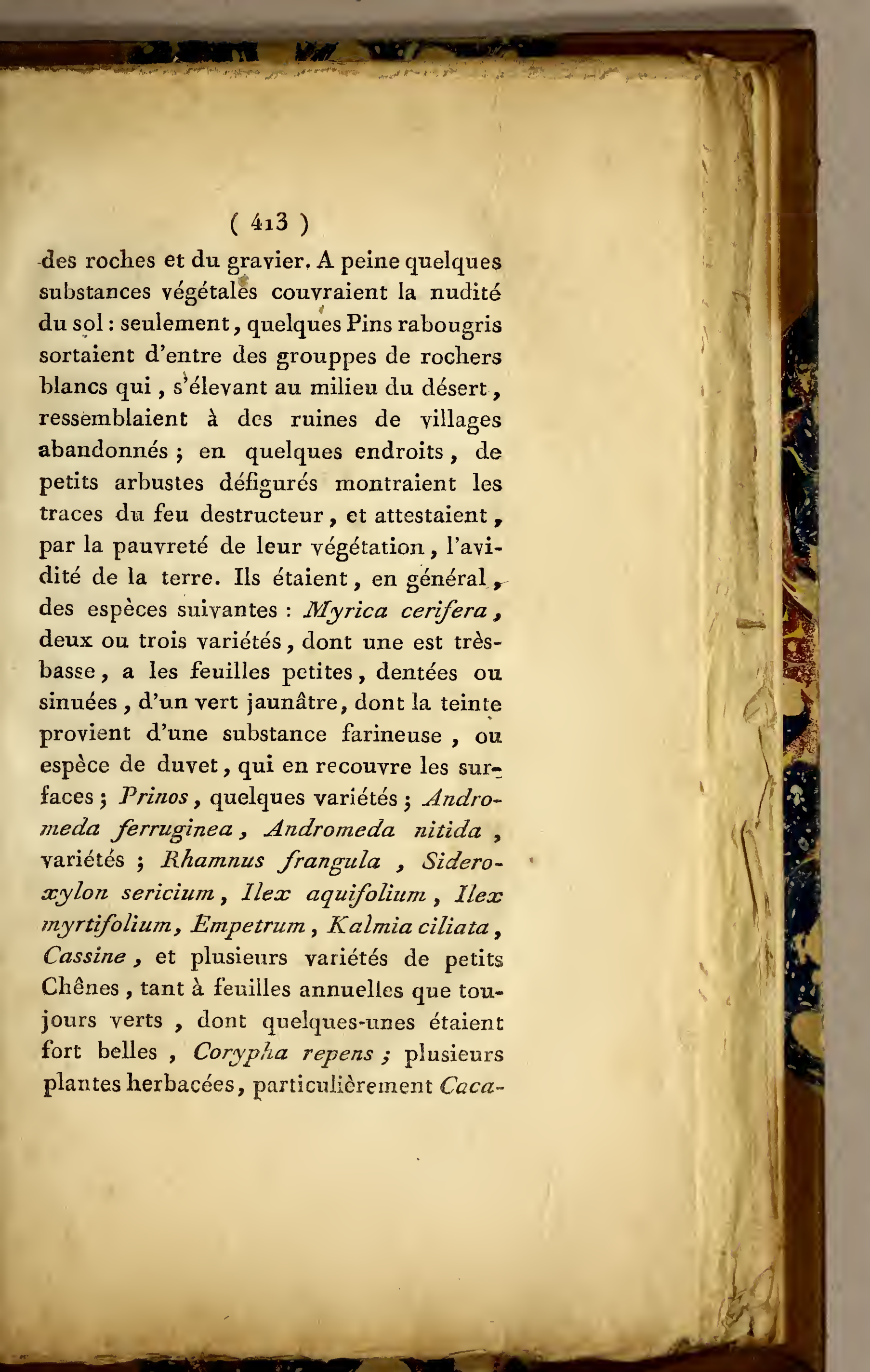
Un matin, de bonne heure, notre chef m'invita à aller, avec lui, faire une visite à la ville pour y prendre congé du roi blanc. Nous fûmes fort bien reçus, et traités avec grace et politesse. On prépara, pour notre arrivée, un grand repas, consistant en côtes d'ours, en chevreuils, poissons divers, dindons rôtis (que les sauvages appellent le plat des blancs), gâteaux de maïs chauds, et une espèce de gelée très-fraîche et très-agréable, qu'ils nomment *conte*. On la fait avec la racine de l'Églantier de la Chine, *Smilax pseudo-china, Smilax aspera, fructu nigro, radice nodosâ, magnâ, levi farinaceâ* (Sloan, to. 1, p. 31, t. 143, f. 1). Elle habite la Jamaïque, la Virginie, la Caroline et la Floride. On coupe cette racine en morceaux, qu'on pile ensuite dans un mortier de bois; puis on les lave dans une auge avec de l'eau propre, que l'on fait ensuite passer dans des corbeilles. Le sédiment qui reste au fond est séché à l'air libre, et forme une belle farine ou fécule rougeâtre. Une petite quantité de cette farine mêlée avec de l'eau et du



miel devient, lorsqu'elle est froide, une belle gelée très-agréable à manger, et aussi saine qu'elle est nourrissante. Mêlée avec de la farine de maïs et frite dans de l'huile d'ours, elle fait d'excellens gâteaux chauds, ou beignets.

Lorsque nous prîmes congé du roi et des chefs, ils prièrent notre chef de témoigner aux blancs le desir sincère qu'ils avaient d'ensevelir dans l'oubli la dernière brèche qu'avait soufferte la bonne intelligence réciproque, se flattant qu'on ne la reprocherait jamais aux habitans de Talahasochte. Ils nous prièrent aussi de revenir promptement avec des marchandises, comme autrefois. Nous le leur promîmes volontiers, et les assurâmes que leurs vœux étaient parfaitement d'accord avec les nôtres.

Le chef des traiteurs ayant envie de me faire voir, en retournant à notre camp, des plaines remarquables par leur stérilité, nous partîmes vers midi. Lorsque nous fûmes en vue de ces plaines, je fus frappé de la tristesse de leur aspect. Elles présentaient au Sud une immense étendue, sur laquelle on n'apercevait que du sable,



des roches et du gravier. A peine quelques substances végétales couvraient la nudité du sol : seulement, quelques Pins rabougris sortaient d'entre des grouppes de rochers blancs qui, s'élevant au milieu du désert, ressemblaient à des ruines de villages abandonnés ; en quelques endroits, de petits arbustes défigurés montraient les traces du feu destructeur, et attestaient, par la pauvreté de leur végétation, l'avidité de la terre. Ils étaient, en général, des espèces suivantes : *Myrica cerifera*, deux ou trois variétés, dont une est très-basse, a les feuilles petites, dentées ou sinuées, d'un vert jaunâtre, dont la teinte provient d'une substance farineuse, ou espèce de duvet, qui en recouvre les surfaces ; *Prinos*, quelques variétés ; *Andromeda ferruginea*, *Andromeda nitida*, variétés ; *Rhamnus frangula*, *Sideroxylon sericium*, *Ilex aquifolium*, *Ilex myrtifolium*, *Empetrum*, *Kalmia ciliata*, *Cassine*, et plusieurs variétés de petits Chênes, tant à feuilles annuelles que toujours verts, dont quelques-unes étaient fort belles, *Corypha repens* ; plusieurs plantes herbacées, particulièrement *Caca-*

lia, Prenanthus, Chrysocoma, Helianthus, Silphium, Lobelia, Globularia, Helenium, Polygala et ses variétés ; *Clinopodium*, *Cactus*, dont diverses espèces ; *Euphorbia*, diverses espèces ; *Asclepias carnosa*, très-belle et très-singulière plante ; *Sophora*, *Dianthus*, *Cistus*, *Sysymbrium*, *Pedicularis*, *Gerardia*, *Lechea*, *Gnaphalium*, *Smilax salsaparilla*, *Smilax pumila*, *Solidago*, *Aster*, *Lupinus filifolius*, *Galega*, *Hedysarum*, etc. et différentes graminées. Mais il y avait de grandes places, ou couvertes de gravier, ou occupées par des roches plates, qui se trouvaient de niveau avec la surface du sol, sur lesquelles on n'apercevait aucune apparence de végétation, à l'exception peut-être de divers genres de mousse des espèces crustacées, telles que lichen, algues, etc., et coralloïdes. Après avoir fait plusieurs milles sur les bords de ces déserts, en descendant souvent de cheval pour faire des observations, et recueillir quelques objets, nous trouvâmes qu'ils finissaient par s'unir et se confondre avec des savannes et des marais sans nombre, qui s'étendaient à perte de vue vers le Sud,

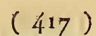
parallèlement au désert. Ils n'en étaient séparés que par une chaîne étroite et basse de rochers, couverts de bois peu épais, consistant en Chênes verts, bas et larges, en *Zanthoxylon*, en *Ilex*, *Syderoxylon*, etc. On voyait çà et là, soit en groupe, soit séparé, le majestueux Palmier, portant fièrement sa tête élevée, ou la penchant avec grace vers la terre. Ces ombrages disposés entre des plaines arides et de vertes prairies, présentaient un coup-d'œil imposant, et donnaient une idée des contrastes majestueux qu'offre la nature dans son état primitif. Nous arrivâmes enfin près du lac, dont les eaux partageaient la savanne, et dont une extrémité prolongée vers une verte éminence, formait une petite baie entourée de grouppes de roches de craie blanche, qu'ombrageaient des Chênes verts, des Lauriers, des Zantoxylon et des Palmiers. Nous laissâmes nos chevaux paître dans les prairies, tandis que nous parcourions à pied les bois et leurs bordures. Sur les roches rampait le *Convolvulus palmatus* avec l'*Hedera carnosa*, *foliis quinatis*, *incisoserratis*, *perennentibus*. Aux ar-

brisseaux étaient suspendues des guirlandes de la bizarre Clitoria, *Clit. caule volubili, foliis ternatis, pennatisque, flore majore cæruleo, vexillo rotundiore, siliquis longissimis compressis.*

Peu de temps après que nous fûmes entrés dans les forêts, nous rencontrâmes, dans le sentier, une petite troupe d'Indiens qui, de loin, nous sourirent et nous saluèrent. C'étoit une famille de Talahasochte qui avait été faire une chasse, et qui revenait chargée de peaux, de viandes boucanées et de miel. Cette troupe consistait en un homme, sa femme et ses enfans, tous bien montés sur de beaux chevaux, et suivis de plusieurs chevaux de charge. L'homme nous offrit un faon de miel (1) que nous acceptâmes avec plaisir. En le quittant, je lui fis présent de quelques hameçons, d'aiguilles à coudre, etc. Dans les voyages que je faisais parmi les sauvages, j'avais toujours soin

(1) Peau de faon de chevreuil dont on fait un outre qui sert à renfermer les substances grasses, telles que l'huile, le miel, le beurre, etc. Les Français de la Louisiane en font le même usage, et lui donnent le même nom. *N. d. Tr.*

de



de me pourvoir de ces petits articles, commodes et de peu de poids, pour en faire des présens. Nous quittâmes ceux-ci, et avant la nuit, nous rejoignîmes nos compagnons au bord du lac.

En arrivant au camp, nous y fûmes salués par une troupe de jeunes guerriers Indiens qui campaient sur une hauteur, près du lac, et à peu de distance de notre camp, dans un petit bois de Chênes verts et de Palmiers. C'étaient sept jeunes Séminoles, sous la conduite d'un jeune prince ou chef de Talahasochte, ville qui est dans le Sud de l'isthme (1). Tous étaient parés et peints avec élégance, ornés de plaques d'argent, de chaînes, etc. à la mode des Séminoles : des panaches de plumes se balançaient sur leurs têtes. A notre arrivée, ils se levèrent et nous serrèrent la main. Nous descendîmes de cheval, et restâmes quelque temps avec eux au coin de leur feu.

Le jeune prince apprit à notre chef qu'il était à la poursuite d'un jeune homme qui s'était enfui de la ville, en emmenant une

(1) Autre sans doute que celle du même nom, dont l'auteur vient de parler. *N. d. Tr.*

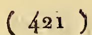
de ses femmes ou concubines favorites. Il ajouta assez gaiement, qu'avant de retourner chez lui il aurait les oreilles de l'un et de l'autre. C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne ; et il avait la plus belle figure que j'eusse jamais vue. Ses manières étaient aisées, familières, et ne manquaient, cependant, ni de grace, ni d'une certaine dignité. Après avoir pris congé d'eux, nous traversâmes une petite vallée couverte et une charmante pelouse, qu'éclairaient déjà les rayons de la lune dans son plein.

Peu de temps après que nous eûmes rejoint au camp nos compagnons, le prince et les siens, que nous venions de quitter, vinrent nous rendre visite. Nous les traitâmes de notre mieux, ayant jusqu'alors conservé quelques liqueurs spiritueuses. Ils nous témoignèrent de l'amitié, de la bonne humeur, et se retirèrent à leur camp, après nous avoir souhaité le bon soir. Comme ils avaient quelques instrumens de musique, un tambour, une flûte, et une sorte de cresselle, ils nous amusèrent toute la nuit, tant par leurs voix, que par le son de leurs instrumens.

Il y a dans les chants des sauvages, et sur-tout dans ceux qui appartiennent à l'amour, une douceur singulière. Ils ont un caractère de langueur et de mélancolie enchanteresse, sur-tout lorsqu'on les entend dans ces vastes solitudes, où règnent au loin le calme et le silence.

Après une nuit tranquille, le soleil se leva dans toute sa gloire, et nous nous remîmes en marche. Le terrain, pendant toute la matinée, nous offrit de tous côtés de ces pertuis ou entonnoirs creusés entre des rocs ombragés de grands arbres, que j'ai déjà décrits. Près du lieu où nous campâmes le soir, en était un plus remarquable que ceux que j'avais déjà vus. Je profitai de cette occasion pour observer, avec plus d'attention, ce genre singulier de fontaines. Celle-ci, dans son bord extérieur, avait cinquante à soixante brasses de largeur. Ses parois intérieures se rapprochaient régulièrement et uniformément vers le centre du fond. Sur une partie de la pente était un large chemin ou sentier qui conduisait vers l'eau ; il avait été frayé par les pas des animaux sauvages, qui se rendaient fréquemment au pertuis

pour y boire, lorsque l'eau atteignait ou surpassait les rochers. Mais, lorsque je le vis, elle était fort au-dessous du niveau du sol. Nous descendîmes d'abord à la couche de rochers qui était percée en tubes perpendiculaires, exactement semblables à un puits muré intérieurement. Ces tubes avaient de cinq à six pieds de diamètre. Ils étaient disposés, à-peu-près, comme les cellules d'une ruche; et l'on voyait l'eau au travers de leur profondeur. Plusieurs, dont les parois avaient été brisées, se confondoient en un seul puits, dont les murs inégaux offraient dans leur contour des pilastres, des pieds droits, et des niches sémi-circulaires, tels que les présenterait une ruche dont on aurait arraché un morceau. Cette couche de rocs a quinze à vingt pieds d'épaisseur; mais elle ne forme pas une masse solide. Elle est composée de plusieurs lames, ou feuilles, en général horizontales, et dont l'épaisseur varie depuis dix-huit pouces jusqu'à deux ou trois pieds. L'eau filtre au travers, et tombe goutte à goutte, ou descend en petits filets ruisselant dans leurs interstices. Un des côtés de la fon-



taine était si rompu et si inégal, que je crus qu'il serait possible de descendre par-là jusqu'à l'eau ; mon compagnon m'assura que les sauvages y descendaient fréquemment pour boire, et pour m'encourager à l'essayer, il offrit de m'y accompagner.

Nous étant donc pourvus d'une longue perche, garnie de quelques bouts de branches, qu'on appelle une échelle de sauvages ; et chacun de nous ayant en outre un bâton, nous descendîmes l'un et l'autre, avec le secours de ces simples instrumens, jusqu'au fond, que nous trouvâmes presque de niveau, et à peine couvert d'eau. D'un côté, était un lit de gravier et de fragmens de rochers ; de l'autre, était un bassin de près de deux pieds de profondeur, dans lequel l'eau coulait lentement sur un fond de gravier et d'argile.

Lorsque je fus remonté, je parcourus de nouveau les bois voisins, rencontrant plusieurs grottes pareilles à celles que je venais d'examiner. Dans une forêt clair-semée, j'en vis une sur le talus intérieur de laquelle étaient quelques plantes curieuses que j'aperçus vers le fond. Cette pente était

couverte d'herbes et de gazon. Ne craignant aucun péril, je descendais rapidement vers les plantes que je voulais cueillir. Mais bientôt je m'arrêtai, surpris d'entendre le sol résonner sous mes pieds : je me retirai promptement; puis, revenant avec un pieu dont je frappai la terre, je vis, avec non moins d'effroi que d'étonnement, l'ouverture d'un puits creusé dans le roc, et au fond duquel on voyait briller l'eau. Fatigués de promenades, nous retournâmes à notre agréable asile sur les bords de la prairie.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure, pour retourner au comptoir inférieur, nous proposant de camper à environ douze milles de l'endroit où nous étions, à une savanne près de laquelle nous devions passer un jour ou deux, pour y rassembler une autre troupe de chevaux qu'on y avait laissés paître. Les jeunes chevaux, encore sauvages, s'écartant souvent de notre troupe, rendirent notre marche lente et ennuyeuse. Cependant, nous arrivâmes le soir, au lieu désigné, longtemps avant la nuit.

J'eus, ce jour-là, occasion de recueillir

divers individus et semences de végétaux ; dont quelques-uns étaient nouveaux pour moi, entr'autres *Sophora*, *Cestus*, *Tradescantia*, *Hypoxis*, *Jatropa*, *Gerardia*, *Pedicularis*, *Mimosa sensitiva*, *Helonias*, *Melanthium*, *Lilium*, *Aletris*, *Agave*, *Cactus*, *Zamia*, *Empetrum*, *Erythryna*, *Echium*, etc.

Le lendemain, nos compagnons de voyage étant encore occupés à parcourir les forêts et les plaines, pour y chercher leurs chevaux ; je les accompagnai, et, dans nos courses, nous visitâmes encore la grande savanne et le lac appelé le *long pond*. Ce lac est placé presque au milieu de cette vaste prairie. Sa forme est oblongue ; il a environ deux milles de large sur sept de longueur. Une de ses extrémités confine au vert coteau qui joint les forêts, et où l'on trouve dans un joli bosquet une fontaine d'eau transparente qu'habitent des milliers de poissons. Ils montent et descendent sans cesse au travers des roches blanches et nues qui, depuis les bords de la fontaine, se prolongent en pente par des plans réguliers jusqu'à des masses horizontales, conti-

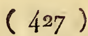
nuellement lavées par l'ondulation verticale des eaux.

En arrivant le soir au camp, nous y trouvâmes nos compagnons fort occupés à dompter les jeunes chevaux sauvages. Le même travail continua et absorba la journée du lendemain. Le jour suivant, nous prîmes définitivement congé de cette contrée si variée de prairies, de lacs et de fontaines, dirigeant notre marche vers le sentier de traite. Nous fîmes environ douze milles, en traversant un pays qui semble peu différer de la région voisine de la rivière du petit Saint-Juan. Le soir, nous campâmes sur une côte étroite qui sépare deux savannes, près de la tête d'un étang profond. Là, nos gens firent un grand enclos ou parc pour contenir, pendant la nuit, leurs chevaux sauvages. Dans la savanne inondée était, à quelque distance de la côte, un petit îlet contenant quelques acres de terre haute, et dont presque tous les arbres étaient chargés de nids d'oiseaux d'eau de diverses espèces, tels que *Ardea alba*, *Ardea violacea*, *Ardea caerulea*, *Ardea stellaris cristata*, *Ardea stellaris maxima*, *Ardea virescens*,

Colymbus, *Tantalus*, *Mergus*, et autres. Ces nids étaient tous remplis de petits qui, presque tous, étaient sur le point d'être adustes ; mais qui, cependant encore dépourvus de longues plumes, étaient couverts d'un duvet blanchâtre. Nous visitâmes cette colonie d'oiseaux, et quelques-uns de nous ayant pris des perches, eurent bientôt abattu assez de ces petits oiseaux, pour en rapporter leur charge au camp. Ils nous fournirent un abondant souper. C'étaient autant de pelottes de graisse. Nous en fîmes rôtir quelques-uns, et fîmes des autres un pilau avec du riz. La plupart, excepté les vanneaux et les *tantali*, avaient tellement goût de poisson, qu'il me fut impossible de les manger. On ne peut imaginer le bruit que faisaient sur ces îles, tous ces oiseaux, tant jeunes que vieux ; les petits affamés demandant sans cesse, et les grands inquiets de notre voisinage, exprimant leur douleur sur le pillage que nous venions de commettre. Leur agitation, leurs cris, leurs langages divers, faisaient un tumulte semblable à celui qu'on entendrait dans une foire, ou un marché de quelque grande ville,

où, tout-à-coup, il serait arrivé quelque évènement désastreux.

Vers minuit, m'étant endormi, je fus soudainement éveillé, et surpris de voir tous mes compagnons armés, aux prises avec un grand crocodile qui n'était qu'à quelques pas de moi. Un des nôtres, à ce qu'il paraît, s'était réveillé, avait vu le monstre près du camp, et avait donné l'alarme aux autres qui vinrent volontiers à son secours. Les uns prirent des tisons ardens et les jetèrent à la tête de l'animal, tandis que d'autres se faisant des lances avec des perches, dont ils endurcirent au feu l'extrémité, les lui enfonçaient dans la gorge, et tâchaient de les pousser jusques dans ses entrailles. Le monstre soufflait et rugissait d'une manière horrible; mais telles étaient sa force et sa fureur que, saisissant avec ses dents ces longues perches, il les leur arrachait facilement des mains, et les agitant avec violence, tenait ainsi ses ennemis à l'écart. Quelques-uns voulurent mettre fin à ses souffrances avec une balle de carabine: mais la majorité pensa que ce moyen finirait trop tôt le plaisir d'inventer de nouveaux



tourmens. Fatigués enfin, ils convinrent qu'il avait assez souffert, et mirent un terme à sa vie. Ce crocodile avait environ douze pieds de long. Nous supposâmes qu'il avait été alléché par l'odeur poissonneuse de nos oiseaux, et ainsi induit à cette hasardeuse entreprise qui lui coûta la vie. Ces détails, joints à ceux que j'ai déjà rapportés, doivent suffire pour faire voir quelles sont l'audace et la subtilité de ces redoutables et voraces animaux.

Nous décampâmes le matin de bonne heure, et peu de temps après, trouvant le sentier de traite, nous y fîmes vingt milles de notre route. Le soir nous campâmes, comme à l'ordinaire, près des savannes et des marais, afin d'y trouver de l'eau et de la pâture pour nos chevaux. Le lendemain nous passâmes sur une partie de la grande et belle savanne Alachua, dont les vertes et fertiles plaines, ainsi que les coteaux qui l'entourent, s'ils étaient cultivés à la manière européenne, pourraient, d'après un calcul modéré, et sans que la population y fût trop pressée, nourrir cent mille habitans, avec des millions d'animaux domestiques. Je ne

doute point que ce lieu ne soit, un jour, une des contrées les plus peuplées et les plus délicieuses de la terre.

Le soir, nous nous arrêtâmes sur les bords d'un ruisseau, à quelques milles de distance de Cuscowilla, et deux journées de plus d'une marche modérée nous ramenèrent sains et saufs au comptoir inférieur sur la rivière Saint-Juan, où nous terminâmes, sans accident, un heureux et agréable voyage.

A mon arrivée au magasin, j'eus la satisfaction de trouver tout aussi tranquille que nous l'avions laissé. Les paroles amicales que nous apportions de la part des Séminoles et de la *nation*, comblèrent les souhaits de la compagnie, et comme un rayon de soleil qui brille après la tempête, rendirent la joie à cette petite société, dans laquelle plusieurs familles, réduites par les derniers troubles à se trouver sans emploi, attendaient, avec inquiétude, le résultat de notre négociation.

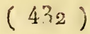
CHAPITRE VIII.

On ne pouvait, avant le milieu de l'automne, préparer un chargement pour le Schooner qui devait retourner en Géorgie. Ce retard me donnait le temps nécessaire pour continuer mes excursions dans cette terre féconde en fleurs, ainsi que pour augmenter mes collections de plantes, de graines, de drageons enracinés etc.

Je résolus de faire, en remontant la rivière, un nouveau petit voyage. Après m'être reposé pendant quelques jours, et avoir rajusté ma barque, j'y portai tout ce qui m'était nécessaire. Je me pourvus de boëtes pour renfermer mes plantes, d'un fusil, de munitions, d'instrumens de pêche; et ayant mis à la voile, j'arrivai, le même soir, à Mont-Royal. Le lendemain matin, le temps étant serein et calme, je partis avec une jolie brise, qui me conduisit doucement au travers du lac, vers la côte occidentale, où je débarquai sur un rivage élevé, sablonneux et frais. J'y passai la nuit tranquillement,

aux attaques près des moustiques, qui m'importunèrent fréquemment. Le jour suivant, je visitai les grandes sources, où je passai un jour entier à rassembler des plantes, des semences et des racines. Puis, je repassai le lac, et je revins à sa rive orientale. Cette côte, en général, est plus roide et plus garnie de rochers que celle de l'Ouest; elle est aussi plus exposée à l'effort des flots; ils y sont poussés par les vents d'Ouest et de Nord-Ouest, qui presque toute l'année soufflent constamment et avec violence, depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'à minuit. Cependant, les vents de Sud sont considérables au printemps, et soufflent, par courts intervalles, en été et en hiver. Le vent de Nord-Est, quoique quelquefois violent au printemps et en automne, ne dure jamais long-temps. J'employai la journée à suivre lentement la côte et à ajouter à mes collections. Le soir, je m'arrêtai à l'abri d'une longue pointe de rochers plats, qui me défendaient de la force des vagues; ayant solidement amarré ma barque, et choisi pour mon camp un emplacement dans le voisinage, j'em-

ployai le reste d'une belle soirée à reconnaître les bois et les prairies voisines. Là, se trouve une habitation abandonnée qui a appartenu au docteur Stork, et où il demeurait autrefois. Je trouvai, dans des champs anciennement cultivés, des bois d'Orangers, plusieurs jolis arbustes et plantes curieuses, entr'autres, différentes espèces d'*Ipomea* et de *Convolvulus*. Celui-ci avait de grandes fleurs blanches, d'une odeur douce. Il parcourt de grands espaces, grimpant sur tous les arbustes et les haies. Le lendemain matin, je me rembarquai, et continuant à prolonger la côte Nord-Est, je cherchais sur le rivage tous les lieux où il était possible de débarquer. J'y étais pour l'ordinaire amplement récompensé de mon assiduité. Je rencontrai encore une ancienne habitation appartenant à un Anglais qui, depuis quelques années, l'avait abandonnée. Un très-grand bâtiment construit en charpente tombait en ruines, et se détruisait peu-à-peu. Dans de grands espaces, autrefois cultivés, croissaient encore le coton des Indes occidentales, ou vivace, et l'indigo qu'on avait jadis cultivé dans ce pays.



Quelques restes d'anciens bois d'Orangers avaient survécu au défrichement de ces lieux, et semblaient avoir été respectés lorsqu'on avait abattu les autres.

J'ai souvent éprouvé de vifs regrets, en voyant les dévastations indiscrètement commises dans ces beaux bois d'Orangers, sur les bords de la rivière Saint Juan, par les planteurs anglais. Il n'y a guère d'habitation où l'on n'en ait détruit ainsi plusieurs centaines d'acres pour cultiver à leur place de l'indigo, du maïs, du coton, des patates etc. ; ou, comme disent les planteurs, pour détruire les moustiques, parce que, prétend-on, les bois près des demeures offrent à ces insectes des retraites et un abri. Sur plusieurs plantations il n'en reste pas un seul pied, et lorsqu'on en a conservé quelques-uns, ils ne forment qu'un petit grouppe ou bouquet, absolument nud. Ce sont tout au plus une cinquantaine ou centaine d'arbres qui, réservés près de la maison, et n'ayant plus pour les défendre le majestueux et frais ombrage des Chênes verts, des Magnolias et des Palmiers, présentent un triste coup-d'œil. Leur feuillage, si élégamment formé

et

et poli par les mains de la nature, est défiguré et déchiré par les vents. L'arbre, en été, est brûlé par les rayons d'un soleil dévorant ; en hiver, il est crispé par le froid.

J'allai, le soir, chercher un asile dans une belle île à la vue de Mont-Royal. Le lendemain, après avoir recueilli ce que je trouvai digne d'attention, je remis à la voile, et m'arrêtai en passant à Mont-Royal. J'arrivai, le soir, sain et sauf au magasin, rapportant de mon voyage des collections très-précieuses.

CHAPITRE IX.

Au comptoir, je trouvai une troupe nombreuse de Créeks inférieurs, qui étaient campés dans un petit bois, précisément en-dehors des palissades. C'était une bande de Séminoles, consistant environ en quarante guerriers destinés à aller combattre les Chactaws de la Floride occidentale. Ils arrivaient de Saint-Augustin, où ils avaient été vendre un grand nombre de chevaux, et ils rapportaient une ample provision de liqueurs spiritueuses ; environ vingt *kegs* contenant chacun cinq gallons (1).

Ces braves avaient eu la constance et le courage de résister à la tentation, et de ne pas boire une seule goutte de ces liqueurs, jusqu'à leur arrivée ici ; ils se proposaient d'y acheter divers objets nécessaires à leur expédition, et de continuer immédiatement leur marche. Mais ayant trouvé au comptoir nos jeunes traiteurs

(1) Le Gallon contient environ 4 pintes de Paris. *N. d. Tr.*

et les hommes qui conduisaient les chevaux de charge, il fut facile de les engager à rompre leur plan de sobriété, et à entamer leur nectar chéri. Il en résulta quelque trouble et la consommation de la plus grande partie de leur liqueur; car, après qu'ils y eurent fait une brèche, ils ne cessèrent d'en boire pendant dix jours, au bout desquels il n'en resta presque plus. Pendant quelques jours, cette fête présenta l'image d'une bacchanale fort gaie; blancs, hommes rouges, et femmes sans distinction, passaient la journée à boire; la nuit on dansait, on chantait, on faisait à Vénus de nombreux sacrifices, tant que les acteurs pouvaient se soutenir. Dans ces orgies, les deux sexes prennent l'un avec l'autre des libertés, et commettent des actions dont ils auraient honte quand ils sont de sens rassis; souvent ils mettent en danger leurs oreilles et quelquefois leur vie. Enfin, la liqueur diminuant, et plusieurs des buveurs étant fatigués de leur ivresse, au point d'en être incommodés, ils devinrent plus sobres; et alors les pauvres imprudens, souffrans et honteux, auraient mis en gage, à l'effet de rétablir,

disaient-ils, leur estomac, tout ce qu'ils possédaient pour avoir une gorgée de cette liqueur qu'ils avaient prodiguée. Ce fut le moment que prirent, pour faire leurs marchés, les filles débauchées qui étaient parmi eux. Elles avaient eu l'adresse de mettre de côté, pendant l'orgie, leur part de liqueur, et cela par un singulier stratagême. Dans ces fêtes, chaque acteur prend à la main sa bouteille, qui contient un quart (1) de rhum, et la tient par le col avec tant de soin que, tout le temps que dure l'orgie, il ne la quitte ni le jour, ni la nuit, ni ivre, ni de sens rassis. Fidèle à cette compagne chérie, il va et vient, chantant, criant, dansant, tantôt seul, tantôt tenant par le bras un compagnon qui lui fait raison ; il présente sa bouteille à tout venant, et offre à chacun à boire. Il ne manque guère alors de rencontrer sa bien-aimée, qu'il invite toujours à boire avec lui. La belle modestement cache son visage avec son manteau, et dans le commencement de la fête refuse. Il insiste, il la décide. Pourvue

(1) Quart de gallon, à-peu-près une pinte. *N. d. Tr.*

d'une bouteille vide qu'elle cache dans son manteau, elle accepte, boit un grand trait de rhum; puis, feignant de rougir, voile son visage, et souffle vîte dans sa bouteille ce quelle vient de prendre dans sa bouche. La même ruse répétée remplit bientôt le vase; elle le porte, sans être aperçue, à son magasin secret, revient à la danse, et continue son manége tant que dure la fête. Quand l'ivresse est passée, la friponne revend ses épargnes au prix qu'elle veut.

Quelques-uns des principaux de ces Indiens, et entr'autres le long guerrier leur chef, eurent la prudence et le courage de résister, pendant toute la fête, à la séduisante tentation qui entraînait les autres; mais quoique ce dernier fût un homme puissant, qu'il fût roi et d'ailleurs habile; quoiqu'il passât même pour avoir communication avec les esprits, et qu'il fût, en conséquence, fort respecté par les Indiens, il n'eut point assez de crédit sur ces hommes égarés pour les empêcher de se livrer à leur penchant.

Les Indiens, devenus raisonnables, commencèrent à se préparer à partir. Un

matin, de bonne heure, le long guerrier et les chefs envoyèrent un message à M. Mac'latche pour lui demander un entretien sur des objets importans. En conséquence, vers midi, ils arrivèrent. La conférence se tint dans la place, ou en la maison du conseil. Le long guerrier et les chefs qui l'accompagnaient s'assirent sur un grand banc qui régnait tout le long du mur de face de la maison. Ils en occupèrent un bout. Sur l'autre partie du même banc se mirent les principaux traiteurs. Je fus admis à cette conférence. M. Mac'latche et le long guerrier étaient assis l'un près de l'autre. Le vieux traiteur, qui m'avait dernièrement accompagné, et moi, étions ensuite.

Le long guerrier prit la parole, dit qu'il allait, avec ses compagnons, combattre ses ennemis les Chactaws ; que plusieurs de ses gens manquaient de couvertures, de pagnes, et de quelques autres articles dont ils n'avaient pas voulu se pourvoir à Saint-Augustin, parce qu'ils aimaient mieux être fidèles à leur ancien ami, M. Spalding, et apporter à son comptoir, pour acheter ce dont ils avaient besoin,

leurs peaux de chevreuil, leurs fourrures, et les autres produits de leur pays qu'ils croyaient pouvoir lui convenir. A la vérité, ils n'avaient pas avec eux ces articles pour payer ceux qui leur étaient nécessaires; mais ils ne doutaient point qu'à leur retour ils ne fussent en état, non seulement de payer la dette qu'ils allaient contracter, mais même d'acheter beaucoup d'autres objets, parce que l'objet de leur expédition était de faire une chasse sur les fertiles frontières des Chactaws. M. Mac'latche parut hésiter; il montra quelque mécontentement de cette demande, sur-tout à cause de l'éloignement du terme auquel on promettait le paiement, et de l'incertitude qui en résultait. Il observa que n'étant que l'agent de MM. Spalding et compagnie, il ne pouvait prononcer sur une demande si considérable, et de laquelle il n'y avait point d'exemple. Il lui fallait le consentement de la compagnie, et des ordres pour diriger sa conduite.

Cette réponse mécontenta le chef Indien. Je remarquai qu'il était dans une grande agitation. Ses gestes, la volubilité de ses

expressions, indiquaient sa colère. Le vieil interprète, près duquel j'étais assis, me demanda si je comprenais bien la discussion. Je conçois, répondis-je, que le long guerrier est en colère. Le vieux traiteur me le confirma, et me récapitula ce qui s'était dit de part et d'autre ; il ajouta que, sur la réponse de M. Mac'latche, le long guerrier, avec un air de dédain et de colère, avait dit : Osez-vous bien refuser de me faire crédit ? certes, vous savez qui je suis, et quel est mon pouvoir ; mais peut être ignorez-vous que, si le cas l'exige, je peux, à mon gré, commander à ce tonnerre qui gronde dans les cieux (1), le faire tomber en éclats sur votre tête, vous faire mettre en poudre, et réduire en cendres vos magasins et vos marchandises. M. Mac'latche répondit tranquillement qu'il connaissait parfaitement le long guerrier pour un grand homme, pour le chef puissant d'une troupe respectable de Séminoles, dont le nom était redoutable à ses ennemis ; mais qu'il doutait qu'aucun

(1) Il tonnait pendant cette conférence ; les éclairs t aient vifs, et les coups de tonnerre très-violents. éN. d. Tr.

homme sur la terre eût un pareil pouvoir ; qu'il pensait au contraire que la foudre et les éclairs étaient sous la direction du grand esprit. Cependant, ajouta-t-il, comme nous ne sommes point disposés à contester votre pouvoir surnaturel, ni votre influence sur les élémens et les esprits invisibles, ni à refuser l'hommage qu'il convient de rendre à un si grand prince des Séminoles alliés et amis des blancs ; veuillez bien, en présence de nous tous, commander à ce tonnerre que nous entendons rouler, de tomber en éclats sur la cîme de ce Chêne vert qui est à cent pas de nous, de mettre en pièces ses lourdes branches, et de le consumer à nos yeux ; nous reconnaîtrons alors votre haute puissance, et redouterons votre colère.

Après un moment de silence, le prince parut plus calme, et répondit qu'en considération de la bonne intelligence qui avait toujours subsisté entre les blancs et les hommes rouges des bandes Séminoles, et en particulier de l'amitié que lui avait toujours témoignée M. Mac'latche, il ou-

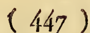
blierait cet affront. Il voulait bien reconnaître que ses observations étaient justes et sensées ; il imposait silence à son ressentiment, et ne songeait, quant à présent, ni à son pouvoir, ni à sa vengeance. M. Mac'latche finit par dire que, s'il n'avait aucune crainte que le prince le fît consumer par le feu du ciel, il n'était cependant nullement disposé à mécontenter les Séminoles, et qu'il satisferait à ses demandes en tout ce qui lui serait possible de faire, sans les ordres particuliers de la compagnie. En résultat, il consentit à fournir aux guerriers ce dont ils avaient le plus de besoin, comme des pagnes, des couvertures et quelques couleurs, à condition qu'une moitié de ces objets serait payée comptant, et que l'autre moitié resterait due pour être payée au retour de l'expédition. Cette conclusion satisfit beaucoup les Indiens. La conférence étant terminée à l'amiable, ils retournèrent à leur camp ; et le soir la convention fut ratifiée par un banquet et une danse qui durèrent toute la journée du lendemain avec assez de décence. Il se

passa ce même jour une particularité, qui me donna occasion de juger combien ces sauvages respectent ou craignent le serpent à sonnettes. J'étais, dans l'après midi, dans la chambre que j'occupais, en la maison du conseil, et j'y dessinais quelques fleurs curieuses, lorsque tout-à-coup, un grand tumulte dans le camp des Indiens attira mon attention. Je m'avançai vers la porte qui conduisait sur la place, et j'y trouvai mon vieil ami l'interprète, qui m'apprit qu'il y avait dans le camp un grand serpent à sonnettes qui s'en était emparé. Hommes, femmes et enfans avaient fui. Quelques-uns avaient dit qu'ils allaient chercher Puc Puggy (chasseur aux fleurs, c'était le nom qu'ils me donnaient) pour tuer le serpent ou le chasser du camp. Je répondis, craignant qu'il n'en resultât quelque chose de fâcheux, que je ne voulais rien avoir à démêler avec lui. Je priai l'interprète de dire aux Indiens que j'étais occupé de quelque chose qui demandait une grande attention, et que j'étais décidé, s'il était possible, à éviter cette désagréable commission. Mon vieil

ami alla porter cette réponse aux Indiens. Mais bientôt je les entendis venir, appelant Puc Puggy. Je me levai pour tâcher de leur échapper par une porte de derrière, lorsque trois d'entr'eux, jeunes, richement parés et vêtus, entrèrent; et avec un air aisé, noble et amical, m'invitèrent à les accompagner jusqu'à leur camp. Je les priai de m'excuser pour le moment. Ils insistèrent, et me prièrent de venir pour les débarrasser d'un grand serpent à sonnettes, qui avait envahi leur camp. Personne, disaient-ils, n'avait le courage de le chasser, et comme ils savaient que je recherchais tous les animaux et autres productions naturelles de leur pays, ils désiraient que je vinsse avec eux pour prendre celui-ci, qui sans doute me recevrait bien. Enfin, je consentis à les accompagner à leur camp, où je trouvai les Indiens en effet très-troublés. Les hommes étaient armés de bâtons et de casse-têtes; les femmes et les enfans, tremblant de peur, étaient grouppés dans un coin, tandis que le redoutable et révéré serpent parcourait en paix tout le

camp, visitait l'un après l'autre tous les endroits où il y avait eu des feux, ramassait les parcelles d'alimens tombées par terre, et léchait les ustensiles. Les hommes se pressèrent autour de moi, me priant d'écarter l'animal. Armé d'un bâton de bois léger, j'approchai de lui. A l'instant il se forma en une haute spirale, attitude que prend ordinairement ce reptile pour sa défense. Je lui jetai mon arme qui, heureusement l'ayant frappé à la tête, le tua du coup, et l'étendit mourant à mes pieds. Je tirai mon couteau avec lequel je séparai la tête de son corps. Puis, je me retournai vers les Indiens qui tous me félicitèrent, me faisant toutes les démonstrations possibles de satisfaction et d'amitié. J'emportai à la main, en guise de trophée, la tête sanglante du serpent, et en ayant arraché les mortels aiguillons, je les rangeai avec soin parmi mes collections. J'étais depuis peu rentré dans mon appartement, lorsque je fus de nouveau troublé par un bruit qui se faisait dans la cour. J'entendis qu'on appelait Puc Püggy : et, à l'instant, le vieil interprète

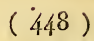
vint me dire que les Indiens venaient pour m'égratigner. Je lui demandai pourquoi ; il me dit que c'était pour avoir tué le serpent à sonnettes qui était dans leur camp. Avant que je pusse faire d'autres questions, ou songer à m'évader, trois jeunes gens, se tenant par le bras, entrèrent en chantant dans ma chambre. Je vis que l'un des trois était un jeune prince qui, lors de ma première entrevue avec lui, s'était déclaré mon protecteur et mon ami, et avait dit que, si jamais l'occasion s'en présentait, il risquerait sa vie pour défendre la mienne. Ce jeune guerrier était au milieu des deux autres. Ceux-ci paraissaient animés et mécontens ; ils firent voir les instrumens avec lesquels ils prétendaient me taillader, et les approchaient de moi, disant que j'étais trop courageux, trop fort ; qu'il serait bon de me tirer un peu de sang, afin de me rendre plus calme et plus doux : c'était pour cela, ajoutaient-ils, qu'ils voulaient m'égratigner. Sans me donner le temps de répliquer, ils prirent mon bras ; je résistai. Mon ami, le jeune prince, s'avançant alors, les re-



poussa, leur dit que j'étais un brave guerrier, son ami, et qu'ils ne devaient pas m'insulter. A l'instant, ils changèrent de conduite. Tous ensemble poussèrent un cri, me serrèrent la main, me frappèrent sur l'épaule, mirent leurs mains sur leur sein en signe d'amitié sincère, et dirent, en riant, que j'étais un véritable ami des Séminoles, un digne et brave guerrier, que personne désormais ne tenterait de me faire injure. Tous trois alors se reprirent par le bras, et s'éloignèrent en criant, en proclamant que Puc Puggy était leur ami, etc. Toute cette scène, à ce qu'il paraît, était une farce jouée pour satisfaire leur peuple, et appaiser les mânes du serpent à sonnettes (1).

Les Indiens employèrent la journée du lendemain aux préparatifs de leur départ, c'est-à-dire, à enlever au magasin les marchandises qui leur étaient vendues, à rassembler leurs chevaux, faire leurs pa-

(1) Les Sauvages ne tuent jamais de serpent à sonnettes ni d'autres; parce que, disent-ils, s'ils en tuaient un, son esprit exciterait ses parens ou alliés vivans, à venger le mal qui lui aurait été fait.



quets, etc. Ils passèrent joyeusement la soirée à chanter et à danser. Le matin du jour suivant, après avoir fait leur chant de guerre, ils levèrent leur camp, et partirent pour leur expédition.

Fin du premier Volume.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome premier.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

PARTIE II.

CHAPITRE PREMIER.

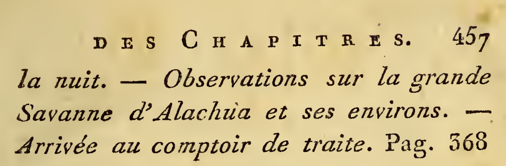
CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

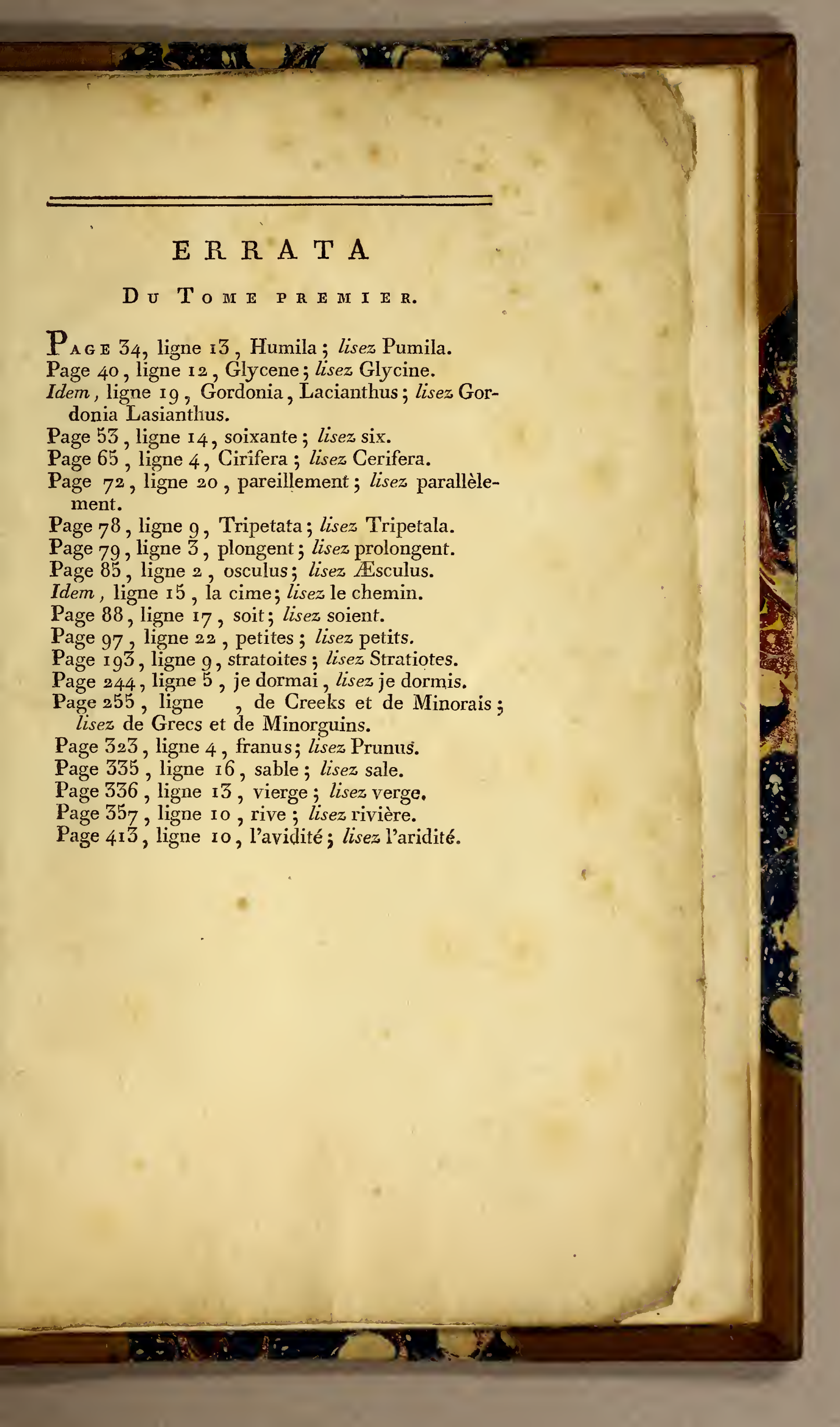
CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VII.



Fin de la Table du Tome premier.



ERRATA

Du Tome premier.

Page 34, ligne 13, Humila; *lisez* Pumila.
Page 40, ligne 12, Glycene; *lisez* Glycine.
Idem, ligne 19, Gordonia, Lacianthus; *lisez* Gordonia Lasianthus.
Page 53, ligne 14, soixante; *lisez* six.
Page 65, ligne 4, Cirifera; *lisez* Cerifera.
Page 72, ligne 20, pareillement; *lisez* parallèlement.
Page 78, ligne 9, Tripetata; *lisez* Tripetala.
Page 79, ligne 3, plongent; *lisez* prolongent.
Page 85, ligne 2, osculus; *lisez* Æsculus.
Idem, ligne 15, la cime; *lisez* le chemin.
Page 88, ligne 17, soit; *lisez* soient.
Page 97, ligne 22, petites; *lisez* petits.
Page 193, ligne 9, stratoites; *lisez* Stratiotes.
Page 244, ligne 5, je dormai, *lisez* je dormis.
Page 255, ligne , de Creeks et de Minorais; *lisez* de Grecs et de Minorguins.
Page 323, ligne 4, franus; *lisez* Prunus.
Page 335, ligne 16, sable; *lisez* sale.
Page 336, ligne 13, vierge; *lisez* verge.
Page 357, ligne 10, rive; *lisez* rivière.
Page 413, ligne 10, l'avidité; *lisez* l'aridité.

